




EX
LIBRIS
MAURICE
HEWLETT



DISCOVRS POLITIQVES ET MILITAIRES

du Seigneur de la Nouë.

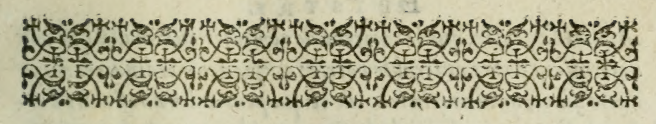
Nouuellement recueillis & mis en lumiere.



A BASLE,

De l'Imprimerie de François Forest.

M. D. LXXXVII.



AV ROY DE NAVARRE.

SIRE,

Il auient souuent que ce que nous pensions nous deuoir estre fort dommageable, nous tourne à grande cõmodité. ce qu'ayant experimenté Chion (seigneur de qualité entre les Grecs de son tẽps) par vne sienne lettre, qui se trouue encore auiourd'hui, il remercie les vents contraires qui l'auoyent retenu cõtre son gré à Constantinople, d'où il vouloit partir pour s'en aller en Athenes; d'autant que ce retardement lui auoit apporté ce bien, que Xenophon estant arriué là auec ses troupes à son retour de Perse, il auoit contracté amitié auec lui: confessant auoir plus profité en la compagnie de ce braue chef d'armee, qu'il n'eust fait aux escholes des plus fameux Philosophes de toute la Grece. A l'exemple donc de ce grand personnage, ie remercieray les miseres de ce temps, de ce que m'ayant contraint de venir philosopher en pays estrange; elles m'ont apporté cest heur, d'auoir passé huit ou neuf mois en la compagnie de Mõsieur de la Noue. Car outre ce qu'il a toutes les belles parties que Chion admiroit en Xenophon, tant pour la cõnoissance des bõnes lettres, que pour le maniemẽt & experience des armes: l'exẽple de ses vertus, & la douceur de sa conuersation m'a tant aidé à deuorer l'amertume des calamitez publiques, & de mes incommoditez particulieres, qu'il ne sera iour de ma vie que ie ne rende graces à Dieu d'vn si grand bien. Mais ce qui m'a rendu plus desireux de son amitié, c'est qu'autant que ses afflictions l'ont esloigné de la France & de vostre Maiesté; d'autant semble il auoir augmenté l'affection qu'il a tousiours eue à vostre seruice, & au bien de tout le Royaume. Car veillant & dormant il n'a autre

chose en la pensee, que les moyens de remedier aux maux qui vōt destruisant nostre miserable patrie : & ses deuis ordinaires n'ont autre suiet, que la recherche de ce qui peut aider à restablir l'Estat en sa premiere dignité. Chose auiourd'hui tant deploree, qu'elle semble estre plustost à souhaitter, qu'à esperer. Iouissant donc de la douce priuauté dont il lui a pleu m'honnorer, & me trouuant vn iour en son cabinet, il m'auint de mettre la main sur vn monceau de papiers iettez pesle-mesle en vn coin, comme chose qui n'estoit gardee que pour estre perdue : & ayant trouué qu'ils meritoient d'estre recueillis plus soigneusement, ie me mis à les lire auec vn extreme plaisir. Mais il ne le me voulut permettre, disant que ce n'estoient que brouilleries, ausquelles il auoit employé les plus ennuyeuses heures de son loisir, durant sa longue & estroite prison : & qu'il n'y auoit rien qui meritast d'estre veu, d'autant que le continuel exercice des armes, auquel il s'estoit employé, ne lui auoit iamais donné le moyen de s'amuser à bien coucher par escrit : & que ces Discours-là, principalement n'ayant eu autre intention que de tromper le temps, il n'auoit pris nulle peine à les polir, ny limer ; & n'auoit mesme deliberé d'y remettre plus la main : de sorte que pour ce coup ie n'en peus obtenir autre chose. Mais l'essay que i'en auois fait, m'en auoit tellement affriandé, que tout ce refus & ce mespris me confirmoit d'auantage en mon desir ; & n'ay cessé iusques à ce que par diuers moyens i'en ay tiré vne piece, puis vne autre, si bien que i'en ay assemblé tout ce liure. Depuis, ayant consideré de plus pres la valeur de mon butin, l'estimant trop precieux & de trop grand vsage, pour estre ietté au fond d'vn coffre ; i'ay fait ce que i'ay peu pour persuader l'auteur de le donner au public. En fin, voyāt qu'il en faisoit si peu de compte, qu'il n'y auoit ordre d'auoir son consentement ; ie me suis hazardé de l'entreprendre sans son sceu, tant pour la louange que i'espere lui en deuoir reuenir, que pour l'vtilité que la France en pourra receuoir. Car ce liure est plein de tresbeaux aduertissemens aux grans & aux petis, à ce que tous s'affectionnēt, & employent

toute leur force & industrie à redresser & asseurer cest Estat, lequel on ne peut dißimuler estre fort proche de sa ruine. Il fait ouuerture des moyẽs de paruenir à vn bon & perdurable restablissement. Il traite de la Concorde, qui est le seul ciment qui peut reioindre les membres de ce caduque & ancien edifice tout entr'ouuert. Il discourt amplemẽt de la Discipline militaire, & enseigne comme on doit vser des armes & les bien employer. Il exhorte vn chacun, selon sa qualité, à suiure la pieté & honnorer la Iustice. Il monstre aux Princes & Seigneurs, & generalement à toute la Noblesse, le vray chemin pour mõter à la vertu et recouurer l'antique honneur Frãçois, euitant ce qui la peut faire choir en honte & pauureté. Bref, tout ce que les plus renommez Philosophes & Historiens ont de plus rare & de plus beau, pour la conduite & manutention d'vn grand Estat, & pour l'instruction de ceux qui font profeßion d'honneur; se trouuera ici couché en si beau langage, auec vne si plaisante diuersité de matiere, & tellement accommodé à l'humeur de nostre nation, que i'espere auoir part aux bonnes graces de tous ceux qui liront ces Discours; pour auoir esté cause qu'ils n'ayent esté priuez du fruit & du plaisir qu'ils en receuront: lequel ils estimerõt encores d'auãtage, s'ils se mettent deuant les yeux l'horreur du lieu où vne chose si aggreable a esté conceue & mise au monde. Car qui sera celui qui se representant la miserable captiuité où estoit M^r. de la Noue, lors qu'il escriuoit ces Memoires, sans esperance, ou au moins sans apparẽce d'en pouuoir iamais sortir; accablé de maladies en son corps, & d'angoisses en son ame, & auec tout cela tres-estroittemẽt gardé: qui sera celui, dis-ie, qui le considerãt en ce piteux estat, n'admire en lui vne constãce & grãdeur de courage, laquelle eust esté rare mesme aux siecles les plus vertueux, d'auoir peu, au milieu de tãt de souffrances, & apprehẽsiõs des choses les plus terribles, voire quasi au profond de l'abysme de mort, se souuenir de profiter à sa patrie; &, en vne si dure seruitude, maintenir sõ ame en telle liberté, qu'à l'ouir en ses Discours, il semble que sa prison n'ait eu puissance que sur

ses passions, & sur tout ce qui pouuoit troubler la tranquillité de son esprit: ou, comme Platon dit, que ceux qui sont és langueurs & agonie de la mort, commençans à despouiller le corps, ont les functions de l'ame plus excellentes qu'en pleine santé; aussi les incommoditez de ceste prison ayãs matté & abbatu son corps, lui ayent aidé à purifier son entendement, le despouillant de toutes les sollicitudes de ceste vie, pour le nourrir de belles & hautes meditations trop plus commodément, qu'il n'eust fait en pleine liberté. Et ceci verifiera ce que i'ay dit au commencemẽt, que ce que nous apprehendons & estimõs estre vn grand malheur, nous tourne quelquesfois à plus de bien, qu'vne plus grande prosperité. Car autant que les afflictions nous ostent de l'aise du corps, autant elles adioustent de force & de resolution à nostre ame: là où au contraire il n'y a courage si magnanime & vigoureux, que la prosperité n'amollisse & ne rabaisse. Tesmoin Mecenas, lequel, à ce que dit Seneque, eust esté vn des premiers hommes du monde, si le trop-aise ne l'eust chastré: car il vse de ce mot, pour monstrer combien la vertu est affoiblie par vne trop grãde felicité. Et de fait, si l'apparẽce ou l'opinion vulgaire ne nous esblouissoit, nous verrions que ceux lesquels Dieu chastie en ce mõde auec plus de rigueur, sont bien souuent ceux qu'il instruit auec plus de douceur; & que les maux qu'il leur enuoye, à parler propremẽt, ne sont point maux. Mais cõme il y a plaisir à voir deux bons escrimeurs s'essayer l'vn contre l'autre, & employer tout leur art & adresse à se bien assaillir & mieux defendre: ainsi Dieu prend plaisir à faire combatre ceux qu'il a ornez de plus de graces, contre les plus rudes aduersitez, & à exercer leur vertu par diuerses espreuues; lesquelles plus elles sont violentes, & plus elles font paroistre combien la force & l'effort de tout ce qu'on appelle mauuaise fortune, est de peu d'effect cõtre vn cœur genereux, armé de la crainte de Dieu. Et qui a plus pratiqué ceci que vous, SIRE, *ou qui en pourroit donner de meilleures enseignes? Mais pour ne m'estendre hors mes limites, ie ne parle que de nostre autheur: l'exemple duquel sert de preuue*

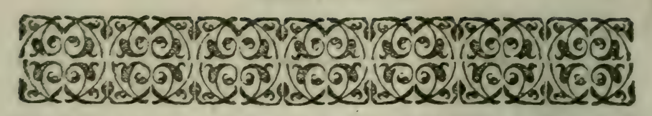
suffisante de ce que dit Seneque, Que l'homme de bien ne peut fuir les aduersitez, mais il les peut bien vaincre & surmonter. Et combien que quelquesfois il semble mal-heureux, aux yeux du vulgaire ignorant; si est-ce qu'au milieu de tous ses mal-heurs, il iouit tousiours d'vne parfaite felicité; laquelle lui a iuré vne amitié si loyale, que quoy qui lui aduienne, elle est tousiours aupres de lui, elle est tousiours auec lui, elle est tousiours dedãs lui; & maintient son ame en vne si belle aßiette, qu'en quelque cõdition qu'elle se trouue, elle est tousiours semblable à soy-mesme; estãt si haut esleuee par dessus tous les accidens des choses humaines, qu'elle n'en peut receuoir aucune attainte. Mais pour reuenir à ce que i'auois commencé de dire de l'vtilité de ce liure, ceux principalement qui entreprendront d'escrire les histoires de nostre temps, en tireront vn singulier profit; & apprendront comme il faut pratiquer le precepte de Tacite, lequel veut que ni la haine ni l'amitié n'ayent aucune puissance sur la plume de l'historien. Car ils verront que nostre autheur, nonobstant sa longue prison, en plusieurs endroits fait honorable mention des Espagnols: & en ce qu'il touche de nos guerres ciuiles, il apporte tant de sincerité à representer naifuement la verité, qu'il remarque plustost les fautes du parti qu'il a suyui, que des autres; & prise ce qu'il trouue de louable en ceux contre lesquels il a porté les armes, de pareille affection, que les merites de ceux auec lesquels il a combatu: de sorte que nostre siecle se doit reputer heureux, qu'au milieu de ses plus furieuses paßions & partialitez, il ait peu recouurer ce modele d'obseruations sur l'histoire, du tout exemptes de ceste vniuerselle contagion de haine & de faueur. Et faut esperer que cest exemple en resueillera plusieurs autres, lesquels voyans combien vne voix moderee par raison est aggreable, au pris des crieries & inuectiues pleines d'aigreur (lesquelles, comme clochettes de Corybantes, ne seruent qu'à troubler le sens des plus raßis) ils s'efforceront d'engrauer plustost en leurs escrits, ce que Dieu leur aura donné, pour l'instruction de la posterité; que la vehemence des

desordõnees affections, dont nostre aage ne reçoit que trop de blasme & de dommage. Ie ne m'estendray d'auantage à particulariser les fruicts qu'on pourra recueillir de ce liure, & en public, & en priué; car ils se font assez voir d'eux-mesmes. Mais d'autant qu'il se pourra faire que l'autheur, selon le peu d'estime qu'il fait de ses escrits, au lieu de se resiouir de la louange qu'il en receura, se plaindra de moy, de les auoir publiez de mon authorité; & mesme d'y auoir mis son nom, lequel il se contente d'auoir rendu si celebre par les armes; n'estimant, peut estre, à honneur (suyuant l'ancien erreur de la Noblesse Françoise) qu'on sçache combien il aime & honore les lettres; ou haissant particulierement ce liure, pour la souuenance de sa captiuité: Ie prens la hardiesse, SIRE, de supplier treshumblement vostre Maiesté, de m'aduouer & m'estre garant de ce que i'ay preferé l'vtilité publique au desir particulier de Monsieur de la Noue; lequel encores qu'il soit tres-mauuais priseur de ses œuures, est neantmoins tant vostre seruiteur, qu'il ne pourra trouuer mauuais ce qu'il sçaura vous estre agreable: afin aussi que la France, receuant ce liure comme de vostre main, & ioignant vostre authorité au merite de l'autheur, l'aime & le croye d'autant plus; s'asseurant que rien ne luy peut estre presenté de si bonne part, qui ne soit du tout pour son bien, honneur, & reputation. Vray est que les esprits trop violens ne trouueront, peut estre, ces Discours à leur appetit: car tant s'en faut qu'ils fauorisent leurs passions, qu'ils ne tendent à autre but qu'à les en despouiller. Mais tous ceux qui ont pitié de voir ce pauure Estat decheu de son ancienne felicité; tous ceux qui gemissent de ce que la France, qui souloit estre la terreur de tout le monde, est auiourd'hui la fable de tout le monde; tous ceux qui sont las de tremper leurs espees au sang de leurs freres, parens, & amis: bref, tous vrais François, bons seruiteurs du Roy & de sa Couronne, prendront vn singulier plaisir de voir leurs bonnes intentions aidees des saints & prudens auis qu'ils trouueront en ce liure. Car l'autheur ne s'est point

amusé à forger une Idee de perfection Vtopienne, comme quelques Philosophes anciens & modernes: mais il s'est estudié à s'accommoder tellement à nostre goust & disposition, & proposé ses conseils auec une facilité & vtilité si euidente, que si nous n'y profitons, soit pour le public, ou pour nostre particulier, nous n'en deuons accuser que nostre endurcissement & nonchalance. Car celuy seroit, à mon iugement, trop degousté de toute bonne lecture, qui ne reconnoistra en ces Discours un esprit libre de toute passion & partialité, entierement dedié à l'honneur de Dieu, au seruice de son Roy, & au repos de sa patrie. C'est ce qui m'a donné la hardiesse de vous les presenter, SIRE; estimant que tant pour la dignité de leur suiet, que pour les grandes obligations que vous auez sur l'autheur, ils vous appartiennent à bon & iuste titre. Et n'osant outrepasser la tres-estroite defense que me fait mon insuffisance, de vous offrir rien du mien; ie supplie tres-humblement V.M. de les receuoir pour reconnoissance du seruice que ie vous ay voué. Et prie Dieu, SIRE, apres vous auoir garanti de tant de maux & de morts, qui vous ont aßiegé de toutes parts dés vostre premiere ieunesse, vous donner tres-longue & tres-heureuse vie, en bonne paix & tranquillité asseurée, à la gloire de son S. Nom, à l'honneur de V.M. & au contentement de tous bons François, vos fideles & affectionnez seruiteurs. De Lausanne ce premier iour d'Auril 1587.

Vostre tres humble, tres-obeissant, & tres affectionné seruiteur.

DE-FRESNES.



ARGVMENS ET SOMMAIRES DE CHASQVE DISCOVRS.

10 De

QVATRE PARADOXES MILITAIRES.

Premier Paradoxe.

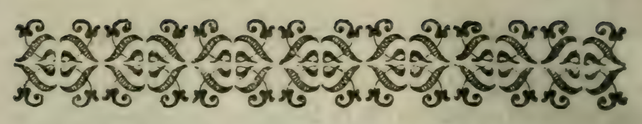
Second.

OBSER-

OBSERVATIONS SVR PLVSIEVRS CHOSES ADVENVES AVX *trois premiers Troubles, auecques la vraye declaration de la pluſpart d'icelles.*

PREMIERS TROVBLES.

SECONDS TROVBLES.



A Monſieur de la Noüe.

Qvand ie te voy au front d'vne troupe guerriere
De conduite & de main ſignalant ta valeur;
Ie croy que tout ton ſoin, & que tout ton labeur
Eſt voué aux esbats de Bellone la fiere.

Quand ie lis tes Diſcours, enſeignans la maniere
De reſtablir la France en ſon antique honneur;
Ie croy que tu n'as rien ſi auant dans le cœur,
Que des plus ſainctes Loix l'eſtude droituriere.

Qui euſt creu qu'vn Guerrier peuſt eſtre ſi ſçauant,
Ou qu'vn tel Eſcriuain peuſt eſtre ſi vaillant,
Accordant le Clairon auec la douce Lyre?

Ie le voy, ie le croy, dont plein d'eſtonnement
Suis contraint m'eſcrier, Heureux es-tu vrayement!
Heureux, qui peus autant bien faire, que bien dire!

De-Fresnes.

DIS-



DISCOVRS POLITIQVES ET MILITAIRES DV SEIGNEVR DE LA NOVE.

PREMIER DISCOVRS.

Que le Royaume de France s'en va peu à peu verſant, & eſt prochain de faire vne lourde cheute, ſi Dieu par ſa ſouueraine bonté ne le ſouſtient: & qu'il y a encores quelques remedes pour le redreſſer, moyennant qu'on les vueille promptement embraſſer.

CEcy doit eſtre ferme & arreſté en l'eſprit de chacun, que Dieu eſt autheur des gouuernemens politiques, les ayant eſtablis, afin que par vn bon ordre la ſocieté humaine ſoit conſeruee & entretenuë en pieté & iuſtice: & que c'eſt luy qui les maintient en ſplendeur, force & dignité, iuſqu'à tant que les hommes ayans meſpriſe les loix, & corrompu leurs mœurs, il vient à deſployer ſon ire ſur eux, dont s'enſuiuent les changemens & ruines des Monarchies & Republiques. Ceux là dõc ſe trompent grandement, qui cuident ſous l'ombre de quelque grandeur & puiſſance, qui aura accompagné vn Eſtat, ou pour la conſideration de

Pour quelles raiſons ce diſcours eſt neceſſaire.

1. *C'eſt pour remedier à l'erreur de pluſieurs, qui ne conſiderent pas*

l'estat de France, d'vn tel œil qu'il appartiẽt.

ſa longue duree, que cela le doyue rendre comme perpetuel. Car cela ne ſuffit point, ny ne peut engendrer preſcriptiõ contre la iuſtice du Tout-puiſſant, qui plante les bornes aux Eſtats publics, leſquelles ils ne peuuent outrepaſſer, quand le temps de chaſtiment eſt venu : comme les hiſtoires (qui ſont la lumiere des temps, & les regiſtres des choſes paſſees) en portent vn aſſez ſuffiſant teſmoignage. Meſmes pluſieurs dignes perſonnages, qui viuent encores, & qui ont veu ceſte derniere ſplendeur de la France, ſous les Rois François premier, & Henry ſecond, ſe faſcheront d'eſtre amenez à ce point, de faire mauuais iugemẽt d'icelle à cauſe de tant de deſordres ſuruenus, & de confeſſer que les fondemẽs ſont eſbranlez. Mais ils doiuẽt pluſtoſt gemir, que diſputer & repliquer contre tant d'apparences de ruynes, viſibles & ſenſibles. Car la pluſpart des racines de ce grãd arbre ſe voient deſcouuertes & demi ſeiches, beaucoup de branches ſont mortes, les fueilles en petite quantité, les fruicts deuenus quaſi ſauuages. A laquelle indiſpoſition tant la vieilleſſe que les mauuais accidens l'ont amené. Parquoy le meilleur ſeroit, qu'ils auoüaſſent ce qui eſt, & trauaillaſſent à ce qui ſe doit faire, pour cõſeruer en vigueur ce qui reſte de bon. Ie ſçay bien que c'eſt vn malplaiſant diſcours à celuy qui aime & honnore ſon pays & ſa nation, d'en vouloir preãnoncer les cheutes: ce qui ne ſe peut faire, ſãs auſſi en deſcouurir les turpitudes. Mais puis que tels perils eſtonnent deſia tãt de cœurs, & que les cauſes qui nous y iettẽt, s'apperçoyuẽt des yeux de tous, ne ſeroit-ce pas foibleſſe d'eſprit, de ſe taire en ce grãd beſoin? Il eſt certain qu'il y a grand nombre d'hõmes, leſquels, par faute

2. Pour reſpondre à ceux qui eſtiment que l'on doit diſcourir auec plus de reſpect ſur l'Eſtat du Royaume.

3. La neceſſité du tẽps & la douceur pernicieuſe de la pluſpart, requierent ce diſcours.

de bonne cognoissance, demeurent demy esperdus au milieu de tant de miseres. Et tout ainsi que les eaux vont coulant insensibles contre bas d'vne riuiere, iusqu'à ce qu'elles soient paruenuës dans l'Ocean, où elles s'enseuelissent: aussi eux roulans peu à peu dans les confusions presentes qui les emportét, estans destituez de droites apprehésions, vont, suyuás lesvns les autres, se precipiter en des abysmes de ruines. C'est vne œuure profitable de mőstrer le feu estre en la maison à ceux qui ne l'apperçoiuent: & aux autres, qui le voient & craignét, de les picquer pour l'aller esteindre, & à quelques vns qui l'entretiennent, parauéture sans beaucoup y penser, de les admonnester qu'ils ne font pas bien: bref, preparer tous, afin d'aider au maistre pour la saluation d'icelle, & pour la conseruation de sa famille.

La Philosophie humaine traite des causes du chágemét des Estats publics: mais non pas solidemét & au vray, comme la Philosophie celeste.

Il y a eu des Philosophes qui ont escrit des causes qui alterent & changent les Estats, & nommément Aristote en ses Politiques, qui a aussi fait mention des moyens de les conseruer: & ont esté tellement diligens & curieux en ceste matiere, qu'ils en ont traicté iusques aux plus petites causes, desquelles qui voudroit particulierement discourir, il faudroit abondance de langage. Mais pource que nous auons plus besoin de verité, que de paroles, mon auis est de l'aller puiser en la vraye Philosophie, où nous la trouuerons mieux depeinte qu'en toutes les autres doctrines. Les saincts escrits font mention de trois pechez remarquables entre tous autres, qui le plus souuent se rencontrét & ioignét ensemble: à cause dequoy Dieu dissipe les Estats par punitions & ruines publiques, à sçauoir l'impieté, l'iniustice, & la dissolution. Ce qu'vn tres-docte

Trois causes de la ruine des estats publics.

personnage de ce temps a bien noté, l'opinion duquel si bien fondee i'approuue & veux suiure. L'Impieté (dit-il) ruine les consciences. L'Iniustice publique & particuliere reuerse la police & la commune societé du genre humain. La Dissolution troble & gaste les familles en diuerses sortes : de maniere que par le meslange de tous ces maux s'ensuiuent des confusions horribles. Il faut que nous cōfessiōs (mais auec larmes & regrets) qu'elles regnent en ce pauure Royaume, en tant de sortes, que si nous ne sommes secourus par la bonté diuine, nous sommes en danger de faire vn grand naufrage bien tost.

1. Impieté.
2. L. Iniustice.
3. La Dissolution.

1. De l'Impieté qui regne en France.

Ce ne seroit pas chose maintenant hors de propos de dire quelque mot des Religions, mais mon intention n'est pas de le faire: ains seulement aduertir les François de considerer que pour les diuersitez d'icelles, ils ne doiuent pas s'estimer comme Turcs les vns les autres. Car puis que chacun confesse qu'il adore vn mesme Dieu, aduouë pour Sauueur vn mesme Iesus Christ, & que les Escritures & fondemens sont semblables, il doit y auoir telle fraternité & charité entre eux, que cessans toutes haines, cruautez & guerres, on vienne à quelque reconciliation. Ne se doit-on pas contenter de plus de deux cens mille hommes de guerre qui sont peris par la fureur de ces diuisions? Y eut-il onq de plus effroyables sacrifices, que ceux-la? Ie pense que ceux qui ont quelque impression de Religion en l'ame, doiuent estre assouuis de tant de sang qui a esté respandu.

Ie parleray seulement à ceste heure de trois vices execrables, qui sont comme dependāces de l'Impie-

té,& qui ont infecté la France. Le premier eſt, l'Atheiſme: le ſecond, les Iuremens & blaſphemes : & le dernier, vn pernicieux vſage de la Magie & de pluſieurs autres eſpeces de diuinations & ſorcelleries. Toutes leſquelles choſes deſ-honnorent & vilipendent le treſſainct Nom de Dieu, & l'irritent merueilleuſement. Quant à l'Atheiſme, ce n'eſt pas vn vice nouueau, ains il a origine de longue antiquité, & au regne de Dauid il auoit cours, comme il teſmoigne, diſant,

De l'Atheiſme, premiere branche de l'Impieté.

Pſ. au. 14. & 53.

Le fol malin en ſon cœur dit & croit
Que Dieu n'eſt point, & corrompt & renuerſe
Ses mœurs, ſa vie: horribles faits exerce.

Cela donne effroy à y penſer ſeulement, dequoy il ſe trouue des creatures humaines, qui oſent deſauouër leur Createur, & meſmemẽt auiourd'hui que les belles clartez de l'Eſcriture reluiſẽt. Mais il ne s'en faut pas trop eſbahir, car elle nous enſeigne qu'aux derniers temps il y aura foiſon de telles gẽs, leſquels encores qu'il ſe facent aſſez cognoiſtre, ſi ſera-il bõ de les voir depeints, cõme ils ſont en la Sapiẽce de Salomõ, qui en parle ainſi. Les meſchãs ont dit en eux-meſmes, Le tẽps de noſtre vie eſt bref, & auec ennuy, & n'eſt aucũ qui ſoit cõnu eſtre retourné des morts: car nous ſommes nais de riẽ & apres ce, nous ſerons comme ſi nous n'euſſiõs point eſté. Car noſtre corps ſera cendre eſteinte, & l'eſprit ſera eſpars comme le mol air, & noſtre nom ſera oublié auec le temps. Venez donc, & prenons iouiſſance des biens qui y ſont & vſons de la creature legerement, cõme en ieuneſſe. Empliſſõs-nous de vin precieux, & de parfums, & que la fleur du tẽps ne nous paſſe point. Courõnons nous de roſes auant qu'elles ſoyent fleſtries, qu'il ny

Sap. 2.

ait aucune prairie, où nostre intemperance ne passe, & delaissons par tout les signes de liesse: car c'est nostre sort. Certainement entre toutes nos corruptiõs rien n'apparoist de plus prodigieux, que ceux qui parlent & viuẽt en ceste maniere: car celuy qui a son ame cõtaminee de quelque heresie ou superstition, voire ceux qui suiuent les loix Payẽnes, encor cherchent-ils vn salut, & flechissent les genoux deuant quelque deité, qu'ils se sont forgee: au contraire ceux-cy la fuyent & mesprisent, tant leurs sens sont deuenus brutaux. Ils ont besoin qu'on ait pitié d'eux, pource qu'entre ceux qui se perdent, ils sont les plus perdus.

Origine de l'Atheisme en Frãce.

Si on demande qui a produit vne telle generatiõ, on ne respondra pas mal, que ce sont nos guerres pour la Religion, qui nous ont fait oublier la Religiõ. Et ne faut point que les vns ni les autres disent, C'est le party contraire qui engendre les Atheistes: car de toutes parts ils se rencõtrẽt. L'office des Rois est de les reprimer, & chasque societé s'en doit aussi purger, pource que peu de benediction s'espand és lieux, où herbes si venimeuses multiplient.

Des iuremens & blasphemes, seconde branche de l'Impieté.

Quand au second vice, l'irreuerence de Dieu l'engendre, & l'accoustumãce le forme: & auient que la pluspart de ceux qui s'en rendẽt coulpables, deuiẽnent si stupides, qu'ils cuidẽt que ce n'est qu'vne faute tres-legere. Nos bons Rois du passé, cõme sainct Loys & d'autres, ont fait des ordonnances pour le suprimer, combien que ie cuide qu'alors il n'y eust que quelques gens desbauchez qui iurassent beaucoup. Depuis ceste peste s'est introduite parmy la Noblesse, & specialemẽt entre les gẽs de guerre, qui aux voyages passez d'Italie en rapporterẽt, ce dit-on,

les grands blaſphemes: mais depuis quarante ans, le deſbordement eſt venu,qui va touſiours en augmẽtant, de ſorte que les petis enfans de ſept ou huict ans ſçauent deſia abuſer du nom de Dieu. Les paiſans auſſi,qui ſont les plus eſloignez des Cours & des citez, où les corruptions ſeiournent, ſuyuans la route cõmune,deſpitẽt auſſi bien le ciel que les ſoldats,leſquels entre tous emportent le prix de ceſte iniquité.Somme,de quelque coſté qu'on ſe tourne, on n'oit retentir que reniemens de Dieu.Voila cõment le mauuais exemple & l'incorrection ont dõné perſeuerance à ce deteſtable vice. Les hiſtoires anciennes ne recitent point qu'il y ait iamais eu ſiecle,où il fuſt ſi cõmun à beaucoup pres,que nous le voyõs auiourd'hui.Et qui conſiderera le peuple Iudaique, il ſe trouuera peu ſouillé d'iceluy: car qui lors blaſphemoit,eſtoit lapidé.Les Payens iuroyent rarement,& auoient les ſermẽs en grande reuerẽce. Les Sarraſins,qui embraſſerent la Loy de Mahomet, n'oſoient faillir en ce point, craignans la punition diuine:& encores maintenãt les Turcs, qui leur ont ſuccedé,s'abſtiẽnent de blaſpheme.Certes tous ces peuples ſe leueront quelque iour contre les Chreſtiens,& nommément cõtre les François: qui ayans eu plus de cognoiſſãce que ces pauures aueugles,ont fait dix fois pis qu'eux.Si quelqu'vn auoit eſté conuaincu de crime de leſe Maieſté,chacũ crieroit qu'il eſt digne de punitiõ:& celui qui aura renõcé & deſchiré le nõ de Dieu(qui eſt vn crime de leſe Maieſté diuine)on ne luy dira mot en terre! toutesfois il eſt eſcrit,qu'vn tel ne ſera point tenu pour innocent. *Exod. 20.*

Reſponce à ceux qui eſtiment que l'on

Vn ſage mondain pourra venir auant, & dire, qu'encor que ceſt erreur ſoit chaſtiable, ſi eſt-ce

ne doit pas insister tāt sur la punition des iuremens & blasphemes.

qu'il n'est de ceux qui fōt perdre les Estats, & que si l'ō pouuoit trouuer moyen de remedier aux necessitez de la France, qu'on donneroit puis apres bō reglement à ceste imperfection. A mon auis, tels sages ressēblēt à ceux qui ont beaucoup de liures, & pour en auoir veu les couuertures, & leu les tiltres, pēsent estre doctes. Aussi eux ne s'estās iamais arrestez qu'à la superficie des choses, ne considerent pas que les principales causes, qui amenent en vn pays les miseres & les desordres, sont telles offenses, directement faites contre l'honneur de Dieu : comme au contraire, quand les Magistrats tiennent la main à ce que la grandeur de son Nom soit venerable, on voit alors florir les Estat & auoir abondance de biens. S'ils se monstrent negligens en cela, le fleau ne se departira point de leur maison : & ne leur seruira de rien de dire: Quant à moy ie contiendray bien ma langue: car ils sont ordonnez non pour eux seulement, mais aussi pour l'institution & correctiō des autres. N'ont-ils iamais leu ce qui est escrit au troisiesme liure de Moyse? Quiconque aura maudit son Dieu, portera la peine de son peché, & le blasphemateur du Nom du Seigneur, mourra de mort, toute la cōgregation du peuple le lapidera, soit qu'il soit citoyen, ou estranger. Ces paroles-cy sont de celuy qui fait branler les fondemens de la terre, enfuir la mer, & qui lance les espouuentables foudres sur les plus superbes citez. Qu'ils facent donc ce qui est en eux, & ce qu'ils peuuent, pour chasser ce mal, duquel ils se rendront coulpables en le supportant.

Leuit. 24.

De la Magie & deuination de plusieurs sortes: troisiesme brāche de l'impieté.

Le troisiesme vice, depēdāt de l'Impieté, n'est pas si vniuersel, ne si descouuert q̄ le precedent, mais il est enuers Dieu aussi abominable: car les illicites voyes

de deuination, & les arts Magiques, apres auoir aliené les hommes de luy, les iettent en vne ineuitable perdition. Il y a de deux ſortes de pieges, dõt le Diable ſe ſert en cecy, par les ſorcelleries, qui ſont groſſieres, il attire ordinairement les rudes & ſimples malicieux, qui pour ſatisfaire à leurs cupiditez de vẽgeãce, ou pour paruenir à autres fins, ſe laiſſent tellement ſeduire, qu'ils viennent à ce poinct, de le recognoiſtre, & ſ'allier à luy. Il ſe repreſente ſouuent à pluſieurs ſouz diuerſes figures, comme les experiences, confeſſions, procez, iugemens qu'on en a faits, en ſeruent de preuue: & ceux qui en voudront douter, liſent le liure que Bodin a cõpoſe contr'eux, & ils verrõt les horribles meſchancetez & vilenies, que cõmettent tant contre Dieu, que contre les hõmes, ces miſerables creatures; qui, apres auoir renõcé leur Createur, ſe vont aſſuiettir à celuy qui, en ſe moquant d'eux, les traine en ruine eternelle. Le meſme auteur recite, que du temps du Roy Charles neufieſme, leur chef fut pris, qui confeſſa que le nõbre des ſorciers en la ſeule France paſſoit trẽte mille perſonnes. Cela eſt effroyable, de voir vne proſtitution ſi volõtaire à l'ẽnemy irrecõciliable de Dieu & des hommes: mais quand la malice abõde, il n'y a choſe ſi pernicieuſe, à quoy elle ne ſ'attache. Ceux qui ſont plus ſpirituels & habiles, & qui ont encor en eux quelques ſemences de pieté, ont beſoin d'autres artifices qui ayent belle apparẽce, pour les faire entrer peu à peu dãs ces ſentiers de perditiõ: car qui monſtreroit du commencemẽt le deshonneur qu'ils font à Dieu, parauanture que pluſieurs ſ'en deſtourneroient. Mais comme les ſubtilitez du Diable, ſont merueilleuſes, il les attire par beaux ſemblans,

Des ſorciers.

Des Magiciens, maiſtres & diſciples & pourquoy tant d'hõmes ſ'adõnent à vne ſcience ſi damnable

iusques à ce qu'ils se trouuẽt si fort enlacez, qu'ils ne se peuuent deslier. La cause de leur malheur gist en leurs affectiõs deprauees, qui les poussẽt à chercher par voyes illegitimes & dãnables l'accomplissemẽt d'icelles. L'vn voudroit sçauoir ce qui luy doit succeder en vne sienne entreprise : autres comme ils pourront euiter certains dangers. L'auare & l'ambitieux s'enquerront par quels moyens ils obtiendront leurs souhaits. Celuy qui hait, & qui veut nuire, tout de mesme. L'vn voudroit allonger sa vie; l'autre euiter la mort: cestui-cy sçauoir l'issue d'vne guerre ; & cestuy-là, si vn Estat se conseruera, & autres choses infinies qui tombent en l'esprit humain. Somme, que la vanité de l'homme a fait de la vanité mesme des oracles, pour satisfaire à sa curieuse peruersité. En ceste maniere sont venues en auant tant d'especes de Magies, enchantemẽs, & sorcelleries; qu'on peut dire qu'il n'y a rien au ciel, ny en la terre, voire dessouz la terre, dequoy l'homme plongé en cest erreur, ne se serue, pensant y trouuer quelque instruction ou soulagement : mais il est ordinairement frustré de son attente, parce qu'il n'y rencontre que mẽsonge & tromperie. Et que peut-il sortir autre chose des enseignemẽs du diable, veu qu'il est menteur & trompeur? Or pour mieux cognoistre comme ces abuz doiuent estre reiettez, il faut ouyr ce que Moïse en declare. Quãd tu seras (dit il) entré en la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera, garde toy d'ẽsuiure les abominatiõs de ces gẽs là, & en toy ne sera trouué qui face passer son fils ny sa fille par le feu, ou qui interrogue les deuins, & qui obserue les songes, & les chants des oyseaux, & qu'il n'y aye aucũ sorcier, ny enchãteur, ny hõme de-

Infinies especes de Magie.

Arrest de Dieu cõtre icelles.

Deut. 18. chap.

mandãt conseil aux esprits familiers, ny demãdant la verité aux morts:car toutes ces choses sõt abomination au Seigneur;& à cause de telles abominatiõs, le Seigneur les dechassera de deuant ta face.Ce n'est pas icy vne Loy de quelque Iurisconsulte, ains vne defense expresse du Dieu Tout-puissant:en laquelle on peut remarquer trois choses. La premiere, que ces impietez sont inuentions de ceux qui ont delaissé Dieu: la seconde, que sur tous crimes, il deteste ceux-là: & la tierce, qu'il les chastie grieuement par punitiõs terribles.Qui voudra à ceste heure rechercher où ces maudites vanitez se pratiquent,qu'il aille és Cours, où il en verra de toutes qualitez & sexes,qui ne sont pas seulement affectionnez, ains enragez apres les deuins; comme on a esté enuers Nostradamus,& autres,desquels on receuoit les menteries pour veritez.Qu'il se promene apres par la Frãce,& il cognoistra que parmy la Noblesse,parmy les gés d'Eglise & de Iustice,il y a des disciples couuerts de ceste profession:dont vne partie (à mon opiniõ) ne pensent pas faire le mal qu'ils font, & toutesfois les moindres fautes en tels cas,sont reputees vn tresgrãd peché; tesmoin ce que l'Escriture saincte,pour aggrauer l'enormité de quelque forfait, dit,que c'est comme vn peché de deuins. Il est certain qu'vn des plus apparens signes de la ruine d'vn Estat, est quãd telles ordures y pullulent, & qu'on les souffre. Et ceux qui sont souillez de celle-cy, & des autres susmentionnees,s'en doiuent nettoyer. Car il est bien malaisé d'estre bon citoyé de la France, quand pour cause si inique, on se bannit volontairement de la saincte Cité de Dieu.

Trois choses à obseruer en cest arrest de Dieu.

Où loge la Magie auec sa suite.

2. De l'Iniustice.

Maintenãt il faut parler de l'Iniustice,qui est vne

oppreſſion publique & particuliere des plus authoriſez & puiſſans ſur les pauures & foibles, leſquels par orgueil,auarice, & inhumanité,exercent ſur eux toute violence, tromperie, & cruauté.Ces excez ſe continuent il y a ja long temps ſur le pauure peuple, qui dit tout haut, qu'il n'eſt pas ſeulement tondu, mais qu'il eſt eſcorché par mille ſurcharges & nouueautez auparauant incogneuës;de maniere que les deniers qu'on luy arrache,ſont trempez dans ſes larmes, & accõpagnez de douloureuſes plaintes.Neãtmoins, quelque cognoiſſance qu'ayent les hommes queDieu eſt ſecourable en fin aux oppreſſez,& qu'il chaſtie ceux qui les oppriment, pour tout cela ils ne deſiſtẽt;ains continuans leur meſme train,vont chacun iour augmentans la miſere d'autruy, iuſques à ce qu'elle vient à tel degré, qu'eux-meſmes en ont horreur.Ainſi ſommes-nous venus d'annee en annee en vn ſi calamiteux eſtat, que ſ'il n'y eſt ſoudainement remedié,la France ſ'en ira demy deſerte. Si nous regardõs puis apres les gẽs de Iuſtice,qui ſont ordonnez pour la rendre à chacun, on en verra pluſieurs ſ'ayder de ceſte ſaincte vertu, pour attirer la richeſſe de ceux qui par folie ou neceſſité, ſe vont enuelopper dans des rets tres-ſubtils de plaiderie; & ne ſçauroit-on exprimer la rapine qui ſe fait ſous telle couuerture.Il eſt grand bruit auſſi qu'il y a des Gouuerneurs de villes, & de Chaſteaux,& parauanture de quelques Prouinces, qui pour entretenir leurs pompes, & rẽplir leurs coffres,vſent de droits nouueaux,au detrimẽt du Roy& du peuple:comme ſi le but des charges eſtoit de ſe faire paroiſtre en exterieur,ou ſe gorger de richeſſe; & nõ pour faire reluire en telles adminiſtratiõs les vertus qui ſont en

Cõſideration d'icelle en general.

En particulier,pour le regard de ceux qu'on appelle gẽs de Iuſtice.

De quelques Capitaines & Gouuerneurs.

eux, au ſoulagement de pluſieurs, & à l'honneur du maiſtre. Mais ſ'il y a aucun comportement qui ſe puiſſe appeller fureur, c'eſt celuy de quelques gẽs de guerre, qui ſont ſi desbordez, que toute humanité eſtant perie en eux, ils ne font pas moins de rauage dans leur propre pays, que ſi c'eſtoit en celuy des ennemis, où toutes choſes ſont en proye: de ſorte que les guerres eſtrangeres que la France à euës depuis quatre vingts ans, ne l'ont tant ruinees, que les pilleries des ſoldats depuis que les ciuiles ſont commencees. On trouuera auſſi des Gentils-hõmes qui imaginẽt, ie croy, que les marques de Nobleſſe ſoiẽt de ſe faire redouter, de battre, & prendre d'audace ſur leurs ſuiets tout ce qui leur eſt commode, comme ſ'ils eſtoient eſclaues. Les groſſes citez, que font elles, ſinon tirer tous les profits qu'elles peuuent, faire bruire leurs priuileges, & ietter ſur le pauure peuple champeſtre toutes les charges & les miſeres, lequel eſtant encor pincé par la ſubtile main des financiers, c'eſt merueille dequoy il ſubſiſte. Bref, ſi on regarde en general les actiõs des particuliers les vns enuers les autres, on y trouuera abondance de fraudes & violẽces: comme ſi l'homme n'eſtoit en ce monde, que pour nuire à ſon ſemblable. Ce que deſſus ſuffira pour faire cognoiſtre que l'Iniuſtice approche de ſon comble: car on a auſſi peu de ſoucy de fouler le pauure, la vefue, & l'orphelin, comme on a peu d'apprehẽſion des menaces qui ſont eſcrites contre ceux qui les font. Toutesfois, il faut eſtimer que quand l'oppreſſion eſt vniuerſelle & cõtinuë, qu'alors Dieu haſte ſes iugemens qui deſtruiſent, puis qu'on ne ſ'eſt voulu amender par ceux qui inſtruiſent. Le Prophete le monſtre bien, quand il

Des gens de guerre.

De quelques vns de la Nobleſſe.

Des cõmunautez des villes, & des financiers.

Iſaie 3.

dit, Le Seigneur entrera en iugemẽt auec les anciens de son peuple, & auec ses Princes; car vous auez cõsumé la vigne, & la rapine du pauure est en vos maisons. Pourquoy foulez-vous mon peuple, & froissez la face des pauures? dit le Seigneur des batailles. Cest arrest icy deuroit estre suffisant pour seruir de resueille-matin aux oppresseurs, s'ils estoient aussi dociles, que parauanture ils sont incorrigibles.

3. De la Dissolutiõ.

Le troisiéme vice mẽtionné cy dessus, est la Dissolution, souz laquelle ie comprens les paillardises, les pompes, l'orgueil, les gourmandises & yurongneries, qui sont imperfections merueilleusement plaisantes à ceux qui sur tout prisent la prosperité mõdaine. Et combiẽ qu'au siecle où nous sommes, le naturel de beaucoup encline fort à volupté & à vanité; si peut-on dire que les mauuais exẽples qui ont apparu és lieux eminens, & les impunitez, ont grandement aydé à accroistre le mal, lequel prend plus fortes racines, quand il est commis & supporté par les grãds. Or entre les vices sus-alleguez, les paillardises tiennent le premier lieu: car outre ce qu'elles abrutissent le corps, & souillent l'ame, elles sont suiuies ordinairement de maladies, prodigalitez, meurtres, & autres incommoditez, qui s'attirent les vnes les autres. On s'y est quasi par tout tellement abandõné, qu'on ne s'efforce plus de le cacher, comme on faisoit par le passé, à cause que l'hõnesteté retenoit les personnes en quelque honte: maintenant on tasche seulemẽt de couurir la turpitude d'icelles de beaux noms, ou de ioyeuses responses; mesmes on passe encores outres en aucuns lieux remarquables: car on y estime ce vice, vn aiguillon necessaire, duquel quãd quelqu'vn est picqué, & qu'il sçait dex-

Ses sources & especes.

Les paillardises.

tremẽt ſe guider, & atteindre à quelque digne prix qu'il a deſiré, on l'exalte, on luy porte enuie, & dit-on, qu'il a l'ame gentille & actiue à la vertu. En ceſte maniere met-on le noir au lieu du blanc, attribuant pureté à ce qui eſt ord & ſale. La ieuneſſe, qui aiſément mord en ces apaſts, eſtant aidee par la couſtume, & point reprimee par les loix, va de plus en plus irritant ſon appetit: & puis quãd le mauuais ply eſt pris, l'aage de virilité & de vieilleſſe le conſeruent, pluſtoſt q̃ l'abolir. Ce vice eſt de la nature des chãcres, qui peu à peu vont rongeãt la chair: auſſi quãd il a commencé à ſaiſir quelqu'vn, il augmente tellemẽt la ſaleté de ſes affections, qu'il eſt treſ-difficile apres de les repurger. Dieu pour ſemblables iniquitez a anciennement exterminé des peuples entiers de deuant ſa face, tant pour mõſtrer qu'il les a en abomination, que pour enſeigner les Magiſtrats de ne les laiſſer impunies. Quant aux pompes & ſuperfluitez, l'origine en vient des Cours, où la vanité eſt telle, qu'il faut ſe transfigurer en pluſieurs façons & diuerſes couleurs, ſi l'on veut eſtre priſé. Car les choſes exterieures ſont là ſi recommandables, que ſouuẽt on iuge la perſonne par l'habit, & ſemble qu'on vueille dire qu'il y a de grandes perfections cachees ſous riches paremens. Les Rois & les Princes n'ont pas ſi toſt changé leur ancienne ſimplicité ordinaire, pour ſe reueſtir des ordures Italiennes, que leurs ſubiets ne les ayent incontinent imitez, & meſmes aucuns les ont voulu ſurmonter: & eſt deſcendu le mal ſi bas, que iuſques aux ſimples citoyẽs des villes les pompes ſ'apperçoiuent. La Nobleſſe principalement ſ'y eſt appauurie ſi fort, qu'elle ne peut plus s'entretenir pour le ſeruice de ſon Roy, cõme elle a

Les pompes & ſuperfluitez des grands & petits.

fait par le paſsé. Les femmes de leur coſté, ne ſe ſont pas eſpargnees en toutes ces ſuperfluitez : car ayans eſtimé ſe rendre plus belles, plus loüees & honnorees par les ornemens exterieurs, elles n'ont plus depuis eſté ſi ſoigneuſes de ſe rendre luiſantes en ceux de vertu, qui ſurpaſſent de beaucoup les autres.

L'orgueil. A la queuë de ces vanitez cy, marche l'orgueil, lequel combien qu'il ſoit né auec l'homme, ne laiſſe pourtant de ſ'aiguiſer & ſ'accroiſtre de la fumee d'icelles; ou bien, ſelon l'opinion d'aucuns, il les engẽdre. Quoy qu'il en ſoit, l'vn ſ'accorde bien auecques l'autre: & de ceſte deſmeſuree preſomption de ſoymeſme, ſ'eſt enſuiuy le meſpris d'autruy; puis les iniures, querelles, & meurtres en abondance. *Les excez de table, et le grand equipage.* Vne autre branche de la Diſſolution, ſont les excés de table, & tenir grand equipage : à quoy pluſieurs ſe laiſſent tres-volontairement aller, penſans que pour viure plaiſamment, & en renom, il faut ſuiure ceſte voye pleine d'intemperance. Toutes leſquelles mauuaiſes couſtumes viẽnent à gaſter & corrompre les familles en particulier, & cela eſtãt meſlé auec les erreurs publiques, a rẽdu la maladie du corps vniuerſel plus incurable. Pẽſons nous que Dieu vueille long tẽps ſupporter ces deprauations, qui tant luy deſplaiſẽt? Il n'eſt pas vray-ſemblable; pluſtoſt doit-on craindre que le iugement venant tard, il ſera plus grief. Combien de Royaumes ont eſté fourragez, & donnez en proye aux nations eſtrangeres, quand ils ſont venus au comble de vice? Les hiſtoires le demonſtrent, & tant d'exẽples deuroiẽt eſpouuanter ceux, qui ayans pouuoir de reprimer le mal (au moins en partie) le laiſſent multiplier par tout.

Concluſiõ tiree des propos precedents. VOILA ſommairement quelques vns des maux plus

plus apparés, qui ont infecté, & vōt infectās la Frā-ce representez suiuant l'ordre proposé, & qui sont assez suffisans pour faire iuger à toutes personnes (sinō à celles qui sont corrōpues, ou stupides) qu'elle est en peril euident, veu que les fondemés de pieté & iustice, qui la doiuēt soustenir, sont ainsi pourris & esbranlez. Les pechez sus-mentiōnez sont dōc les vrayes causes, qui la preparent à prendre vn grād saut. Mais nous ne manquons encores de signes & autres predictions, qui, en nous menaçant, nous aduertissent d'essayer de destourner le courroux de Dieu. Desia sont apparues des Cometes horribles, & autres figures estranges en l'air, les tremblemens de terre, naissance de monstres, & voix effroiables se sont faits sentir, voir, & ouyr, lesquels prodiges nous doyuent espouuanter. Et si les curieux desirent des curieuses & vaines obseruations, pour les contē-ter, ie leur en allegueray deux, q̄ i'ay remarquees dās les escrits de quelqu'vn. La premiere, c'est que nous sommes dans le regne climacterique des Rois de France, qui est le soixante & troisiesme : ce qui denote quelque mutation se deuoir faire. La seconde, que toutes les places qui sont au Palais de Paris, pour y poser l'effigie de nos Roys, qu'aucuns pensent auoir esté comme fatalement ainsi construites, sont maintenant toutes remplies.

Deux obseruations propres aux curieux.

Ie les laisseray philosopher sur ces vanitez, pour parler d'vn autre presage plus considerable, dont le Prophete Daniel fait mention, c'est de la commune periode qu'aucūs estimēt qu'il assigne à tous Estats, qui leur est cōme vne borne, que peu outrepassent, pour le moins voit-on arriuer au dedās de ce temps-là de merueilleux changement, & se comprend en

De la periode des Estats publics.

Au 1. liure des Deuinat. chap. 7. liu. 4. ch. 2.

l'espace de cinq cens ans: ce que l'experience a bien verifié en plusieurs, & specialemēt en celuy du peuple ancien des Iuifs, cōme Gaspar Peucer l'a diligémment remarqué. Bodin aussi en sa Republique, a obserué que le nombre de CCCCXCIIII, qu'il appelle parfait, & qu'il entend d'annees, est vn terme que peu d'Estats franchissent, sans souffrir de dangereuses alterations, suyuant en cela l'opinion de Platon. Maintenant si nous voulons appliquer cecy à nous, & conter depuis que ce Royaume comméça à estre affermy & asseuré en la famille de Hue Capet auteur de la seconde mutation (ce qui aduint sous Henry premier son petit fils, qui mourut l'an mil soixante) iusques à la mort de Henry second, pendant le regne duquel plusieurs grandes corruptions en mœurs & en la police se conceurēt, & apres s'enfanterent auec vne fertilité incroyable, on trouuera qu'il y a cinq cens ans accomplis. Or les mutations qui se font des vertus excellentes aux vices les plus infames, sont dangereuses: pource que d'autres s'en ensuiuent qui apportent des ruynes sans remede. Ce n'est pas à dire pourtant, que ce terme ne soit quelquesfois de beaucoup outrepassé (ce qui auient par la bonté de Dieu) ainsi qu'on le void en nostredit Royaume, qui a perseueré en la forme Royale plus de onze cens ans. Il l'abrege aussi bien souuent en son ire, à cause des enormes pechez des hommes. Et combiē que la cognoissance des temps leurs soit vne article secret, laquelle Dieu s'est reseruee à soymesmes: neātmoins quand nous venōs a considerer tant de choses graues & legeres, concurrētes à mesme fin, cela nous doit faire pēser à ses iugemēs. Mais beaucoup plus y deuōs-nous estre induits en ce que

nous voyons la prophetie de Moyse aller de iour en iour s'accōplissant sur nous: & nonobstāt toutes nos experiences & souffrances, si ne pouuons-nous encor deuenir sages. Voicy ce qu'il dit: Si tu n'obeis à la voix du Seigneur ton Dieu, en gardāt & faisant ses commandemens, toutes ces maledictiōs-cy viendront sur toy, Tu sera maudit en la cité, & maudit au champ: le Seigneur t'enuoyera famine & disette, & la peste s'attachera en toy, iusques à ce qu'elle t'aura cōsumé de dessus la terre. Le ciel, qui est sur ta teste, sera d'airain, & la terre, qui est dessous toy, de fer: la vermine & la rouillure gastera tous les arbres, & les fruits de ta terre. L'estranger qui est au milieu de toy, montera au dessus de toy, & sera le plus haut, & tu descenderas & seras le plus bas: il te prestera à vsure, & tu ne luy pourras prester. Le Seigneur te rendra abbatu deuant tes ennemis, & tu sortiras par vne voye cōtr'eux, & tu t'enfuiras par sept. Vne gēt de loin s'esleuera sur toy, de laquelle tu n'entendras point la langue: vne gent impudente de face, laquelle n'honnorera point l'ancien, & n'aura point mercy de l'enfant: elle deuorera le fruit de ton bestail, & les fruits de ta terre, & ne te laissera rien de residu du grain, du vin, de l'huile, ne des troupeaux de tes brebis, iusques à ce qu'elle t'aura destruit. Bref, tu seruiras à ton ennemy, que le Seigneur t'enuoyera, en faim, en soif, en nudité & indigēce, lequel mettra vn ioug de fer sur ton col, iusques à ce qu'il t'ait exterminé. Ce sōt icy partie des menaces faites cōtre eux qui s'obstinēt à mal faire: dequoy nous sentōs desia tellemēt les effets, qu'il ne reste plus que les dernieres playes pour nous acheuer d'accabler. Et puis que la parole diuine s'est monstree si veritable en ceste

Sentence de Dieu touchant les periodes & reuolutions des Estats publics & particuliers.
Deut. 28.

dure flagellation, ayons crainte qu'elle ne le ſoit auſſi en la deſtruction.

Obiection contre la maxime recueillie de Moyſe.

Ie cuide qu'il y aura des courtiſans, qui ſeront peu ſatisfaits de mes propos: meſmes ſe moqueront de ce que ie veux demeſler les affaires d'Eſtat, par des maximes de Theologie: & auroient plus aggreable que celles de Polybe, & Plutarque, & de Xenophõ, fuſſent miſes en auant, afin qu'on iugeaſt par elles, des accidẽs des Royaumes. I'euſſe volõtiers appuyé mon dire ſur leurs opinions, qui ſont treſ-belles, mais pour n'eſtre point abuſé, il m'a ſemblé que la voye que ie prenois, eſtoit meilleure: car encor que la ſageſſe de l'homme (qui luy eſt toutesfois dõnee d'ẽhaut) reluiſe aux liures prophanes, ſi eſt-ce qu'elle eſt fort vaine, en comparaiſon de la diuine, qui apparoit és ſainctes Eſcritures. Mais afin que chacũ demeure auecques plus de ſatisfaction, ie diray ſuccinctement quelque choſe du iugement qu'on fait ces grands perſonnages, ſur la matiere dequoy nous diſcourons. Ils ont dit (nommẽmẽt Ariſtote) que ce qui apporte alteration, changement, ou ruine ſur tout aux Monarchies, eſt, quand diuiſion ſuruient entre les freres, ou entre les grands du Royaume, eſtans les Princes en bas aage, ou meſpriſez, quãd les Magiſtrats deſrobent le public, quand les meſchans & indignes ſont eſleuez aux charges, & les vertueux reiettez, quand les ſuperieurs outragent les inferieurs par grieues iniures, & que les tributs qu'ils mettent ſur le peuple, ſont inſupportables, quand les princes par actions deshonneſtes, s'expoſent en meſpris à leurs ſubiets, quand la iuſtice eſt ſi laſche, & ſi deprauee, que l'impunité des vices regne, quãd on voit en vn membre de l'Eſtat vn accroiſſe-

Reſponſe.

Maximes de Philoſophes, touchant les changemẽs des Eſtats publics.

ment diſproportionné,quand les dignitez & offices ſont expoſees en vente, quand la pauureté eſt ſi vniuerſelle,que non ſeulement les particuliers ſont pauures, mais que le public l'eſt encor d'auantage, quand la diſcipline militaire eſt abaſtardie, quand la concorde des citoyens manque,& que les mœurs ſont du tout corrompues,quand les loix ont peu de vigueur, & que les mauuais Conſeillers, ou ignorans,conſeillent le Prince, & quand les eſtrangers ont plus de faueur & authorité que les naturels.Ce ſont là partie des cauſes par eux notees,qui apportent diuerſes alteratiõs aux Eſtats, & les font perir.

A ceſte heure ſera-il aiſé de remarquer quelles des ſuſdites cauſes ſe rencontrent au noſtre,& par là iuger de ſon indiſpoſition.Et comme il ne faut pas meſpriſer les iugemens des Philoſophes, touchant ces changemens, encor doit-on plus adherer à ceux des Eſcritures,qui en vont chercher l'origine dans les pechez des hommes: car Dieu les ayant en deteſtation, retire ſa faueur & protection des Royaumes, & alors naiſſent les confuſions. Soit donc qu'on regarde aux premieres cauſes,ou à celles qui ſont conſequentes, touſiours y verra-on matiere & ſignes de ruine. Et comment ne craindrions-nous la noſtre,veu que les ſentences diuines & humaines la prediſent? Mais pource qu'il n'y a ſi grande maladie en laquelle il ne reſte à vn malade quelque eſpoir de ſalut, auſſi ne deuons-nous pas deſeſperer, ains diligemment chercher dãs les remedes ordinaires & extraordinaires, diuins & humains, ceux qui ſont plus profitables pour noſtre reſtauration. Et c'eſt dequoy nous parlerons à la fin,apres auoir premierement mõſtré quelles ſont les diſſipations, qui

Application de ces maximes à la conſideration de l'Eſtat de France.

Autre obiection de ceux qui estiment qu'il faut toucher fort doucement, au mesme point du tout, aux plaies d'vn Estat, nōmément de la patrie.

le plus souuent arriuēt aux puissantes Monarchies. Il y en a aucūs, qui encor qu'ils cognoissent qu'elles sont grandes, si les sont-ils tousiours tres-petites, quand ils viennent à les appliquer à leur patrie, tant pour la charité qu'ils ont enuers elle, que pour ne vouloir estre annonciateurs de tant de maux. En tels affaires, comme cestui-cy, il ne faut point flater soy-mesme, ny autruy, ains dire frāchement ce que les experiences passees demonstrent. Entre plusieurs desolations, qui suruiennent à vn Estat preparé à cheoir, les deux plus mauuaises sont, quand vne puissante natiō, ou plusieurs, de diuerses mœurs & langues, & viennent a l'vsurper & reduire en seruitude : alors ne faut-il point demander combien de miseres souffrent les subiuguez. L'autre desolation est, quand vn Royaume se met soy-mesmes en beaucoup de pieces, les plus habiles & les plus forts en empoignant chacun leur part, qu'il gouuernent en diuerses formes, & pour se conseruer, s'appuyent des estrangers : alors se fait aussi vn grand renuersement de toutes choses, & les calamitez y sont de longue duree.

Deux sources de grādes desolations en vn Estat.

Discours sur la premiere cause ou source de la desolation d'vn Estat

De ces deux discourray-ie seulement, parce que ce sont celles qui nous menacent, & qui sont les pires, & ne seruira de rien de repliquer, que la France ne peut tomber en ces incōueniens: car puis que tāt de corruptiōs si detestables, & tant de grādes & petites partialitez si partiales, y sōt entrees, il faut estimer (si soudainemēt on n'y donne ordre) que c'est l'ouuerture de la porte à nouueaux maistres. Si on obserue biē les accidēs qui sont suruenus aux Estats on en verra plusieurs s'estre perdus quand les dissensions ciuiles les ont tellemēt abbatus, qu'ils n'ōt peu

ſe garantir des eſtrangers. Le Royaume de Iudee, grand & floriſſant ſous Dauid & Salomō, s'eſtant diuiſé ſous Roboã, il s'en enſuiuit apres que les Rois de Iuda & d'Iſraël s'entrefirent guerres quaſi continuelles, & s'affoiblirent ſi bien (meſmement de bonnes mœurs) que les Aſſyriens les trainerẽt en captiuité. Quelque temps apres que l'Empire Romain ſe fuſt peu à peu diuiſé en ſoy-meſmes, ayant le ſiege eſté tranſporté en Conſtantinople, & que les vices augmenterent, & la vertu des Princes defaillit, lors s'eſleuerẽt les nations Septentrionnales, qui le deſchirerẽt en pluſieurs morceaux, & n'eſt poſſible de croire les maux que ſouffrirent ceux qui viuoyent lors. Le Royaume de Hongrie, qui a eſté ſi beau & puiſſant autrefois, comme les Princes qui y deuoiẽt ſucceder s'entrebatoyent à qui l'éporteroit, le Turc vint à la trauerſe, qui s'en fit ſeigneur de la plus grãde partie. Et combien que les conqueſtes du Turc ſoyent des deſtructions extraordinaires, toutesfois ſi deuons-nous cōſiderer en ces exemples, les punitions de Dieu, & les cauſes qui les attirent, pour eſtre par là aduertis, que ſi nous ne les preuenons, il n'aura pas faute d'executeurs, qui nous viendrōt rauir la liberté, la vie, & la terre. Et qui doute que pluſieurs nations, nos voiſines, n'eſpient vne telle occaſion? La nation Eſpagnole, qui veut qu'on ploye ſous ſon ſceptre, & qui meſpriſe les François, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous y aſſuiettir? Les Allemans, qui nous deſdaignent, ſeroient ils retifs de venir à vne telle proye? Les Italiens, qui nous cōtemplent, de quelle prōptitude empoigneroient-ils ce qui leur eſt commode? Les Anglois, ſe reſſouuenans de leurs anciennes pertes, s'en pourroiẽt alors

Confirmation prinſe de la conſideration des ruines de pluſieurs puiſſantes monarchies.

Seconde confirmation, priſe de l'affection des peuples voiſins.

reuencher: mesmes les Escoissois & Suisses, qui nous deplorent, parauenture nous arracheroyent chacun quelque petite plume. Finalement les Flamens, qui nous aimoient, & lesquels on a contrains de nous hayr, de quelle allegresse nous sauteroient-ils à dos? Ie cuide que cestuy-là est bien stupide, qui n'en a crainte.

Obiection contre ce que dessus.

MAIS quelqu'vn dira, qu'il est bien facile de faire remuer plusieurs nations en discours, & en papier: ce qu'on ne voit pourtaut aduenir en effect que tres-rarement.

Response.

Ie respond que quand Dieu à determiné de foudroyer sur les pechez des hommes, quil fait encor remuer plus facilement ceux, dont il luy plaist se seruir, pour estre ministres de ses vengeances. Et si les histoires disent vray, de quelle vistesse les Gots, Huns, Alans, Francons, Bourguignons, & Vvandales, se vindrent-ils ietter sur l'Italie, les Gaules, l'Espagne, & l'Afrique? Leur fureur & promptitude fut telle, qu'en peu de temps ils desolerent & subiuguerent toutes ces grandes prouinces. Et le mesme firent les Sarrasins, deux cens ans apres, en la conqueste de l'Espagne. N'auons-nous pas aussi experimenté en France, du temps des guerres des Anglois, que ceste seule natïon (qui toutesfois en possedoit lors par droit d'heredité bien vn tiers) la reduisit à si miserables termes, qu'elle en cuida estre la maistresse? Craignons donc que ce qui est ia auenu à d'autres, ne nous auienne, puis que nos iniquitez sont si prestes à moissonner.

Discours sur la seconde cause de la desolation d'vn Estat.

QVANT au demembrement d'Estat, qui se fait par la propre nation (où souuent aucuns estrangers sōt aussi meslez) c'est vne espece de ruine nō moins miserable que l'autre. L'Empire de Cōstantinople

l'esprouua quelque téps apres que Bauldouin Comte de Flädres, s'en fut fait Empereur: car Alexis Comnene (ainsi que recite Carion) dressa lors l'Empire de Trebisonde. La Thessalie ayant secoüé le ioug des successeurs de Michel l'Ange, se rendit aux Paleologues. L'Achaie, l'Attique, le Peloponnese, l'Etolie, la Germanie, & l'Epire, eurent leurs Gouuerneurs à part: & les changerent souuent, selon les diuers euenemens des guerres & des seditions: specialement l'Attique, l'Achaie, & le Peloponnese, furent par fois gouuernees par les Grecs, puis par les Siciliens, & Florentins: & d'autresfois par les Geneuois & Venitiens, selon que le hazard de la guerre les fauorisoit: mais la plus part d'entr'eux n'y firent pas long seiour. Les Bulgaires, Rasciens, & Seruiens, eurent leurs Despotes, qui par fois estoiét amis & confederez, puis incontinent ennemis des Empereurs de Constantinople, & par continnelles courses gasterent la Thrace & la Macedoine. Ces confusions meritét d'estre plustost appellees brigandages, que guerres: car le fondement estoit iniuste, & les pratiques, dont les vns s'aidoiét contre les autres, estoiét meschantes; d'autant que l'on cherchoit tous moyés de mettre en pieces & demembrer l'Empire: ce qui donna apres moyen à l'Empereur des Turs de s'emparer de Cöstantinople, & de toutes les autres Prouinces. Le mesme auteur dit ailleurs. Ie raconteray aussi les calamitez qui accablerét quasi l'Italie, pour punition des pechez qui y regnoient: qui fut durant les diuisions mortelles des Papes & des Empereurs, & que les noms de Guelphe & Gibelin estoiét marques de l'vne & de l'autre faction. Car tant de maux auindrent lors, & y eut tant de sang espandu, villes

destruites, & pays ruynez, que quiconque lira les histoires qui en parlent, s'en esmerueillera. Plusieurs petits Tyrans s'esleuerent lors dans la pluspart des villes, ne recognoissans personne; sinon que les vns estoient appuyez du Pape, les autres de l'Empereur, & exerçoient toutes sortes de cruauté, & sur ennemis, & sur amis; iusques à ce que l'Italie, plustost lassee, que saoulee de tant de miseres, reprit apres vn long temps vne autre forme. Ie veux aussi alleguer vn exemple domestique, à sçauoir de la diuision de la maison de Bourgongne, contre celle d'Orleans, qui fut si aspre, qu'elle attira la guerre des Anglois: ce qui reduisit la France à vn si pauure estat, que peu s'en fallut qu'elle n'allast en ruine, & sans la faueur extraordinaire de Dieu, elle eust esté demembree en plusieurs lopins. Cependant, l'espace de quarante ou cinquante ans, elle fut comme en proye: chacun regardant à se cõseruer soy-mesme, ou s'accroistre, ou à ruiner son ennemy; n'y ayant plus ny force publique, ny grandeur, ny iustice, à qui les hommes peussent auoir recours. En somme, c'estoit vn pays abandonné à qui en pouuoit prendre quelque portion. Toutes ces miseres nous aduertissent que nous pourrions bien les experimenter. Car les estrangers pourroient voir si beau jeu, qu'ils se ietteroient sur nous.

Autre histoire, attouchãt la France de plus pres, amplemẽt descrite en noz Annales.

MAIS il est beaucoup plus vray-semblable que nostre Estat tomberoit en l'autre demembrement, dont ie vien de parler. Et la raison est, d'autãt que le François, estãt fier de sa nature, & haïssant la seruitude estrangere, voudroit plustost s'assuiettir à soy-mesmes, & ainsi se feroit de ce grãd corps, plusieurs pieces; pour la seureté desquelles, les vsurpateurs

Misere extreme de France, si elle viẽt à ne fous à se demembrer soy-mesme.

prendroient des protecteurs voisins, qui plus commodement les pourroient maintenir, & qui seroiẽt plus conformes aux opinions qu'ils auroiẽt embrassees. Quand ie pẽse de pres à cecy, ie trouue que nulle condition ne pourroit estre plus miserable, desordonnee, & confuse, que seroit ceste-là: car elle enseueliroit du tout la iustice, les authoritez legitimes, le respect, la crainte, les bonnes mœurs, & la concorde. Au contraire, accroistroit l'audace, l'ambition, la desloyauté, les violences, l'impieté, les fraudes, & les seditions: & qui est ce qui prendroit plaisir de viure parmy telles tempestes, sinon quelque esprit barbare? Or en ces alterations, i'imagine qu'vn Prince se saisiroit d'vne prouince, vn Seigneur s'empareroit de quelques villes. Aucunes citez capitales formeroiẽt des Aristocraties de leurs Parlemens, de quelques Nobles, & principaux citoyẽs: & autres se mettroiẽt en Republiques. Entre la Noblesse se feroit aussi d'autres sortes de gouuernemens Oligarchiques, & Monarchiques. L'vn se feroit Prince en ses chasteaux, l'autre Tyrã en ceux d'autruy. Vn quartier de païs se cantõneroit, l'autre se mettroit sous quelques Chefs militaires; & ceux qui alors se trouueroiẽt en main les forts chasteaux des grosses villes, pensez s'ils voudroient auoir part au gasteau. Toutes lesquelles diuersitez de polices, d'humeurs, & de qualitez de personnes, apporteroiẽt des guerres & dissensions mortelles, dont la fin ne se verroit que nous & noz enfans ne fussions consumez.

A sçauoir si la Roiauté pourroit subsister, si les particularitez demẽbroient la France.

De ces propos icy, quelqu'vn pourroit cõceuoir, que ie presuppose que la Royauté seroit lors cõme aneantie: pource que, demourãt en authorité, les cõfusions susdites ne pourroient nullement arriuer.

Certes ie deſirerois auſſi peu qu'homme du monde, qu'elle fuſt ſeulement meſpriſee: car puis que nous auons veſcu plus d'onze cens ans ſous telle forme, nous la deuons reuerer, comme vne puiſſance legitime ordonnee de Dieu; à laquelle quiconque ne porte volontaire obeyſſance, eſt coulpable deuant luy. Et ſi nous deuõs encor croire qu'il n'y a aucune police plus propre pour gouuerner les François que celle-là. Mais pource que la matiere, dont ie traite, me conduit des mauuaiſes cauſes aux mauuais effets qui ſ'en enſuiuent, cela m'a fait repreſenter les choſes qui peuuent aduenir, afin que nous imprimans crainte, nous-nous efforciõs de faire en ſorte qu'elles n'auiennent pas. Cependant ſi nous perſeuerons encores quelque temps en nos imperfections & deſordres, ne doutons nullement que Dieu ne retire ſon bon Ange de la France, & que l'on ne voye la dignité Royale deſobeye, & peu aymee des ſuiets, & icelle deſpouillee d'amour & d'humanité enuers eux; qui ſeroit l'accompliſſement des deſolations prealleguees. Et pour ne cheoir en ces inconueniẽs, nous deuons ardemment le prier de nous continuer long tẽps noſtre Roy, & accroiſtre en luy la vraye pieté, la iuſtice, la prudence & la douceur; en nous donnãt auſſi autant d'affection en ſon endroit, que les Romains en portoient aux bons Empereurs Trajan & Titus: car ſi le Royaume tomboit ſous enfans, à preſent, que les loix ſont ſans force, les Magiſtrats meſpriſez, les mœurs corrõpuës, & les haynes & ambitions exceſſiues, il ſeroit en grand danger.

Derniere partie de ce diſcours, traitãt des remedes.

Venons à ceſte heure aux remedes, & voyons ſ'il y en a de ſuffiſans, pour nous garantir de ruyne. I'eſtime qu'ouy, moyẽnant que les ſçachions prẽdre à

temps: car en la tourmẽte où nous sommes, il ne faut pas hausser les espaules, & dire, Tout est perdu: ains vigoureusement s'entr'aider. Mais à quels remedes aurons-nous recours? sera-ce aux preceptes des philosophes, ou aux experiences faites au passe, des moyens qui ont seruy à redresser ce Royaume esbranlé, ou au conseil politic des sages, qui à present y sont, qui cognoissẽt nos maladies? car c'est ce que la prudẽce peut enseigner. Ie diray sur ceste questiõ, qu'on peut tirer profit de tout cela, mais qu'il est necessaire de commẽcer par plus haut. Et puis que nous voyons qu'à l'occasion de nos fautes, Dieu a rappelé sa faueur de nous, il conuient le rappaiser, afin qu'il nous la rẽuoye; autremẽt tous les remedes humains ne nous sçauroiẽt profiter: car où seroit le cõseil, la force & la sagesse, qui pourroit changer ce qu'il auroit decreté cõtre nous? Il y a és Escritures sainctes vn remarquable exemple de ses misericordes enuers les Niniuites, qui estoiẽt Payens: car s'estant son ire embrasee contr'eux, & afin de les effrayer, ayant fait pronõcer par le Prophete Ionas leur sentẽce de ruine; ils furẽt si viuemẽt touchez, que leur Roy & tout le peuple, ayãs ieusné, ploré, & prié, & s'estans conuertis d'iniquité à iustice, il retira ses punitions, qui desia bransloient sur leurs testes, & les receut à mercy. Combiẽ de fois le peuple Iudaïque a-il senty ses admirables cõpassiõs, quãd pour ses impietez & dissolutiõs ses fleaux frappoiẽt desia sur eux, lors eux & leurs Rois, se retournãs à luy, par vne vraye repẽtance, il auoit pitié d'eux, & changeoit leur estat lamentable en prosperité. Dont il s'ensuit, que le souuerain & vnique moyen d'euiter les maux, qui nous assaillẽt & menaçẽt, est d'imiter ceux que i'ay nom-

Le premier et principal.

Exemple.

Ion. 3.

Autre exẽple.

mez. Et c'eſt encores vne grande conſolation, quand on ſçait que ſõ mal n'eſt incurable, & qu'il y a remede pour le guerir; laquelle ſe doit redoubler, quand on l'apperçoit facile. Iceluy eſt en nous, & giſt en cognoiſſance, volõté, & executiõ, dont vn chacun peut eſtre rendu capable par ſainctes perſuaſions, & par l'exemple des grands. Et quand on verra le Roy le premier, les Princes, & ceux qui ſont eſleuez, tant és charges ciuiles, qu'Eccleſiaſtiques, faire paroiſtre à bon eſciẽt & ſans hypocriſie, en general & en particulier, que c'eſt à Dieu, auquel il faut auoir tout ſon recours, & auec cela mõſtrer par les effects vne haine du vice, & vn amour de vertu, embraſſer l'vnion politique, & fuir la diſcorde; indubitablemẽt les inferieurs ſ'eſtudieront à faire de meſme.

Obiection ſur le reme de precedẽt. MAIS quoy, diront les Catholiques, ne faiſons-nous pas tout ce que nous pouuons pour adoucir le courroux de Dieu, par ſolennelles proceſſions, pelerinages, ieuſnes, oraiſons, & offrandes? De meſme pourront dire ceux de la Religion, que par prieres, meditations, abſtinences, chants de Pſeaumes & Cã-
Reſponſe. tiques, ils taſchent de l'appaiſer. Certainemẽt il faut apporter deuant Dieu autre choſe que l'exterieur: car eſtant ſcrutateur des cœurs, il voit la pureté ou l'impureté qui y eſt. Mais eſcoutons le Prophete Eſaye, & il nous enſeignera comme nous nous deuõs gouuerner, en nous faiſant la meſme admonition, qu'il a autresfois faite au peuple d'Iſraël. Voicy com-
Eſaye 1. me Dieu parle par ſa bouche: Mon ame, dit-il, hait vos ſolennitez, vos feſtes, & ſacrifices. Et quãd vous eſtẽdrez vos mains, ie deſtourneray mes yeux arriere de vous; & quand vous multiplierez l'oraiſon, ie ne vous exauceray point: car vos mains ſont plei-

nes de ſang. Lauez-vous, ſoyez nets, oſtez le mal de vos penſees de deuant mes yeux. Ceſſez de faire mal, apprenez à bien faire, cherchez iugement, aydez celuy qui eſt oppreſsé, faictes iugement pour l'orphelin, deffédez la vefue, puis venez, dit le Seigneur. Quand voz pechez ſeroient rouges comme l'eſcarlate, ſi ſeront ils blancs comme la neige. Par cecy il appert qu'il faut proceder ſinceremét enuers Dieu, & ſe corriger de fait, pour obtenir ſes benedictions: car de le vouloir payer de mines, c'eſt luy deſplaire & l'irriter.

I E repeteray encor, qu'il y en pourra auoir qui diront que c'eſt mettre des paradoxes en auant, que propoſer reigles de Theologie pour la reſtauration des Eſtats. Ceux-là, à mon aduis, s'abuſent: car comme iuſtice, prudence, force, & temperance, ſont les fortes colomnes qui ſouſtiennent les Eſtats; auſſi faut-il croire que Pieté eſt la baſe & le fondement d'icelles: de ſorte que ſi elles ne ſont affermies par ceſte treſ-digne vertu, elles branlent; eſtant neceſſaire de commencer l'œuure par vn tel principe. Ie pourrois à meilleure raiſon que ceux-là, dire que ce n'eſt pas vn Paradoxe, ains pluſtoſt vn prodige, de ce que maintenant en la France il y a tant de perſonnes, qui meſpriſent les choſes qui excitent les hommes à integrité de vie, & à reuerence enuers Dieu. Pour le moins, ie ſuis aſſeuré qu'il y a vn grád nombre de gens de bien, tant d'vn coſté, que d'autre, leſquels deſirent le reſtabliſſement de l'ordre, & la conſeruation de l'Eſtat, qui ne reietteroit mon opinion: laiſſant à ceux qui ont beaucoup plus de doctrine, d'art & d'experience que ie n'ay, de propoſer choſes plus excellentes, pour ſeruir à vn ſi

Secõde cõſideration du premier remede ſus mentionné & reſpõſe à ceux qui l'appellent paradoxe.

bon effect. Ie contribue seulemẽt à cest ouurage ce que ie puis, selon ma petite capacité: & pour la grãd' crainte que i'ay, que nous ne tõbions és dangers qui nous menaçẽt, ie m'efforce de les monstrer de bonne heure ; pource qu'il est plus aisé de donner ordre aux maux qu'on a preueus, qu'à ceux qui auiennent inopinément.

Discours sur les autres remedes necessaires.

OR ayant discouru du premier & plus salutaire remede, ie poursuiuray de parler des autres, qui aussi sont necessaires: dont les Philosophes ont fait mention. Aristote, qui a aussi biẽ iugé des polices, qu'autre qui ait esté, dit en general, que si lon cognoistpar quels moyens les Estats sont corrompus & perdus, qu'on cognoistra aussi ceux, par lesquels ils sont cõseruez: attendu que de causes contraires viennent effects contraires, & que la corruption est contraire à la conseruation. Les plus simples par cecy cognoistront facilement en quelle maniere on peut mettre ceste reigle en vsage, comme pour exemple: Si la vendition des offices de Iudicature a esté occasion que la iustice a esté venduë & peruertie, il faut s'abstenir de les plus vendre, & en pouruoir gratuitement des gens de bien. Si les pompes, despenses superfluës, & dons immenses ont incité les Princes, pour y satisfaire, de mettre sur leurs subiets des tributs excessifs & insupportables, il conuiẽt moderer ses affections, afin que les concussions cessent. Et si l'impunité des vices les a fait multiplier & accroistre, on les doit chastier pour les faire diminuer. Il en va de mesme de plusieurs autres choses: neantmoins Aristote, pour mieux esclarcir ceste matiere, propose encor autres moyens, comme, Que rien ne se face contre les loix & coustumes, specialement

Reformation de diuers abus, proposez comme en passant.

qu'on

qu'on pouruoye au mal commēçant, quelque petit qu'il ſoit. Que ceux qui ſont eſtablis en charge publique, ſe conduiſent modeſtemēt, tant enuers ceux qui n'ont aucun maniement d'affaires, qu'enuers ceux qui en ont, en ne faiſant point d'iniure aux vns & viuant doucement auec les autres. Que ceux qui ont ſoin du ſalut de l'Eſtat, veillent touſiours & ſoient ſur leurs gardes, en propoſant ſouuent craintes, pour rendre les citoyens plus prompts & ententifs à faire ce qui conuient pour la ſeureté publique. Qu'on prēne garde qu'il n'auienne contentions & debats entre les grands, & ſoient preuenus les autres, qui ne ſont encor de la meſlee, auant qu'ils y entrent. Qu'il ſoit pourueu pour les loix, que perſonne ne ſ'agrandiſſe outre meſure. Que les priuez accommodent leur maniere de viure à la forme de l'Eſtat, dont ils ſont ſuiets. Il y a encor pluſieurs autres regles qui aydēt à ceſt effect, qu'on pourra voir au cinquieſme des Politiques de ce Philoſophe, és liures de Plutarque, & en d'autres bōs autheurs. I'ay ſeulement entaſſé icy les premieres venuës.

Les remedes pour reſtaurer la Frāce ſont aiſez.

MAIS quand nous n'aurions que nos loix, & nos vieilles obſeruations, elles ſont aſſez ſuffiſantes, ſans emprunter d'ailleurs, moyennāt que les vouluſſions pratiquer; ce qui ne faiſant point, tous remedes deuiennēt inutils. Ainſi dōc, le plus ſingulier precepte pour la reſtauratiō de ceſt Eſtat, eſt de le vouloir reſtaurer. Ie dis cecy, pource que depuis vingt & cinq ans, on a veu tant d'artifices en ce fait, qu'on penſe qu'on ſe ioue, quād meſmes on en parle à bō eſciēt. Il faut chāger telles procedures: car la neceſſité eſtāt venuë (qui donne loy aux grands) elle fera faire par force, ce qu'on n'aura voulu faire de gré. Nul n'y a ſi

grand intereſt que ſa Majeſté: car eſtās les affaires de ſō Royaume biē redreſſees, elle ſera touſiours mieux aymee de ſes ſuiets, & mieux obeye, plus puiſſante, plus riche, & plus contente: auſſi eſt-ce elle qui peut d'auantage que les loix, que la force, & les autres hōmes. Apres qu'elle aura fait election de ce qu'il faut dire & faire (ce que luy peut adminiſtrer la grace de Dieu, la ſinguliere prudence dont elle eſt ornee, & l'auis des plus ſages) ce ſera vn treſbon precepte, qu'à la Cour & à Paris (qui ſont les deux lumieres qui doiuent eſclairer toute la France) l'ordre y ſoit premierement bien eſtably, afin que tous ſe reglent ſur ces deux treſ-riches patrons. Quand la ville de Rome ſ'eſt maintenuë entiere, ſes inferieurs ont flory en vertu: & quand elle ſ'eſt corrompue, l'infection ſ'eſt eſpandue par tout. Ie ne veux pas dire pour cela, que les deſordres prēnent leur ſource de ceux qui commandēt, car il en naiſt en treſgrand nombre de ceux qui obeiſſent, mais on preſume que partie des principaux tirent leur origine des principales perſonnes & demeures.

La Cour, & la ville de Paris doiuēt cōmencer.

Il y a auſſi vn autre ſouuerain precepte, ſans lequel tous les autres ſeruent de peu: c'eſt de trouuer vn expedient pour pouruoir aux differens de la Religion, ſans venir aux armes: car ſi la guerre ciuile n'eſt chaſſee, c'eſt folie de parler de reſtauratiō, d'autāt qu'elle fait plus de breſche en ſix mois, aux pays, aux meurs, aux loix, & aux hommes, qu'ō n'en ſçauroit reparer en ſix ans. Entre ſes autres fruits, elle a apporté ceſtui-cy, d'auoir engendré vn million d'Epicuriēs & Libertins. Secondement, elle a rendu la pluſpart des François ſi ſauuages, ſi cruels, & ſi farouches, que de brebis qu'ils eſtoiēt, ils ſe ſont conuertis en Tygres.

Troiſieſme remede, tres-neceſſaire.

Ces deux argumens deuroient plus que ſuffire, pour perſuader toute perſonne qui a ſeulement quelque eſtincelle de bonne conſcience & de charité, à deſirer que par voyes douces & paiſibles, la cõcorde ſoit ramenee entre nous. Car pẽdant que la diſcorde tiẽt nos eſpees deſgainees, nous ne faiſons autre choſe, que eſtablir vn nouueau regne d'impieté, d'iniuſtice, de cruauté, & de brigandage; auquel pluſieurs voleurs & meſchãs s'agrandiſſent, & ſe font riches des deſpoüilles des innocẽs, & ſe ſaoulent de leur ſang. On pourroit dire auecques verité, que ſi les Frãçois eſtoient mis en ſix parties, qu'on verroit les cinq, pour le moins, gemir & demander iournellement à Dieu, qu'il luy plaiſe dõner à la France vn bõ repos, & vn bon reſtabliſſement politique, attendant l'Eccleſiaſtique; laquelle diſpoſition, comme vniuerſelle, rend la difficulté de paruenir à ce poinct, beaucoup moindre. L'obiectiõ qu'on fait ordinairemẽt ſur ce poinct, c'eſt, qu'il eſt impoſſible que deux Religions puiſſent conſiſter en vn meſme Eſtat: & ſi on demande à ceux là pour quelle raiſon, ils diront que c'eſt pour la contrarieté qui eſt entre icelles; ce qui engendre des contentions perpetuelles. Mais ie leur demanderay, ſi le vice & la vertu, les bõs & les mauuais, ne ſont pas auſſi entr'eux contraires? & toutesfois il ne faut pas pour y remedier mettre vn Royaume en armes. Du temps des bons Empereurs Cõſtantin & Theodoſe, & que ces grands Eueſques ſainct Auguſtin & ſainct Ambroiſe reluiſoient au monde, voyoit-on pas en l'Empire Romain les Payens, les Iuifs & les Arriens, que les vrays Chreſtiens eſtoient contrains de laiſſer viure ſelon leurs diſciplines & conſciences; ſans que les guer-

Reſponſe à l'obiection commune, touchant l'impoßibilité de ſouſtenir deux Religiõs en vn Eſtat.

res fussent enflammees, & les persecutions violétes dressees pour telles diuersitez. Sommes-nous plus sages & puissans que ces Empereurs:& plus saincts & zelez q̃ lesdits Euesques ? Ie cuide qu'il faudroit vn bon Orateur,pour le persuader:& s'ils nous ont surpassé de si loin en perfectiós,nous ne serós point blasmez si nous-nous gouuernons comme ils ont fait,tant és affaires de l'Estat que de l'Eglise.Et combien que sous les enfans deCóstantin,il arriua quelques seditions & oppressions à cause de la Religió, toutesfois il appert que les Arriens en furent quasi tousiours les autheurs : car raremét il est auenu que la vraye Eglise ait vsé de persecution.Ce qui verifie ceste tresbelle sentence de sainct Augustin qui dit, Celuy qui persecute est du diable, & celuy qui est persecuté est de Dieu. On dit que le Roy François premier,quand les Suisses s'entrefirent guerre pour la Religion, leur conseilla d'appaiser tels differens par conferences & voies de douceur: ce qu'ils ont tresbien practiqué depuis, & s'en sont bié trouuez; car par ce moyen ils ont conserué entr'eux la concorde,& par la longue paix leur pays s'est merueilleusemét enrichy, & si n'en sont pas deuenus pires. Cest exemple deuroit fermer la bouche à ceux qui maintiennent que le fer & le feu doiuét decider les nostres, & que les voyes douces y sont infructueuses. I'estime que tels conseils ne peuuent proceder, que d'vne ame tres hypocrite,ou tres-cruelle.

Que peuuent & doiuent les chefs & les principaux membres de l'Estat, pour la restauration d'iceux.

Somme, ie tiens pour certain, que si leurs Majestez,leur Cóseil,les Princes,& la Cour de Parlemét de Paris,veulent sans feintise embrasser l'œuure de la reconciliation & restauration generale, quelque contrarieté qui s'y rencótre,petit à petit elle se par-

fera. Serõt-ils retenus par l'authorité des commandemens du Pape, qui par ses Nonces veut incessamment esmouuoir la France? Auront-ils crainte des fureurs d'aucuns du Clergé, qui crient à haute voix, qu'on tuë, qu'on destruise sans misericorde nos aduersaires les Huguenots? La grandeur de l'Empire Espagnol (qu'on a irrité mal à propos) les forcera-elle de mettre l'espee Françoise dans les entrailles de la France? Les apprehẽsions & plaintes de ceux de la religion, qui ne sont sans fondemẽt, leur donneront elles telle crainte, qu'ils viennẽt à desister? Les sourdes pratiques, qui se font pour remuer de grandes choses, les espouuanteront-ils? Certes tout cela ne doit point empescher qu'ils n'establissent ceste souueraine loy, qui apporte salut à la Frãce, qui est la loy de paix & de concorde. Seulement il est besoin que le Roy s'arme de la magnanimité de son grand pere, pour effrayer ceux qui osent proposer des desseins ruyneux à l'Estat, & pour dõner cœur à ceux qui ont enuie de bien dire & de bien faire. La Royne se doit aussi souuenir quelque peu mieux que personne, ficher le clou à la rouë tournante de diuision; ce qui couronneroit sa vie de louänges excellentes. Que les Princes sçachent, qu'vne grandeur domestique, acquise par vertu, & selon les loix, est aussi asseuree & heureuse, qu'vne esperee par guerre est incertaine & infortunee. Ce grãd Senat, qui fait tãt de cõpte du renõ, doit croire qu'il perdra celuy qu'il a acquis, s'il ne produit quelques excellẽs Senateurs, qui auec vn cœur net & vne bouche libre soustiennent puissamment (comme a fait nostre Caton de l'Hospital) l'equité publique. Mais si au contraire, eux se monstrent retifs & paresseux à se bien disposer, & à bien

ouurer, ils ſentiront les premiers, par le meſpris & deſ-obeïſſance des inferieurs (qu'ils auront ſouffert, par les guerres & corruptions, ſe transformer en Barbares) combien l'erreur eſt grand de ne trancher pas le chemin (quand on le peut faire) aux confuſions, qui tendent à ſubuerſion. Vn Roy acquiert beaucoup d'honneur, quand il accroiſt ſon Royaume: mais encores plus en acquiert-il, quand eſtant diuiſé & corrompu, il le reioint & le nettoye; car le premier ſe fait par la force, & l'autre par prudence. Tels beaux exploits leur ſont reſeruez, comme dignes de leur grandeur, afin qu'ils ſ'y emploient. Ainſi fit Charles 7. auquel ce ne fut moins de gloire d'auoir par ſageſſe reſtably le bon ordre, & les bonnes couſtumes en ſō Roiaume, que l'auoir recōquis, moitié par force, moitié par fortune, ſur les Anglois.

Moyen de conſeruer l'Eſtat, apres qu'il ſera remis en pieds.

OR auant que la diſcorde fuſt chaſſee d'entre nous, la paix affermie, & vne bonne reformation commencee, ſi faudroit-il encor ſe donner garde (au moins ce me ſemble) de rentrer en aucune guerre eſtrangere, ſans grande neceſſité, ou tres-belle & iuſte occaſion, ains ſ'entretenir en repos auec ſes voiſins: car en autre temps que ceſtuy-là, on ne peut replanter les bonnes mœurs & le bon ordre. Et i'eſtime qu'en ſix annees le Royaume ſe peut demy reſtablir, & en dix du tout. Les grands corps qui ſont robuſtes & bien fondez, & qui ont encor de bonnes parties ſaines, ſe releuent auſſi miraculeuſement qu'ils ſe ſont renuerſez. Le principal eſt de biē commēcer, eſtant le commencemēt la moitié de l'œuure. Et ne faut douter que Dieu ne rē de toutes choſes fauorables, quand il verra les volōtez biē diſpoſees d'oſter le mal, & de remettre le biē.

Raiſons qui doiuēt eſmouuoir à cela.

Le sentiment de nostre misere nous y doit assez esmouuoir, comme aussi doit faire la mauuaise reputation, en quoy nous sommes, parmy tous les peuples de la Chrestienté, lesquels nous hayssent autant pour les vices qu'ils nous imputent, comme par le passé ils nous ont louëz pour nos vertus. Il n'est plus question maintenant de blasmer la legereté & insolence des François, ainsi qu'on faisoit iadis. On passe bien plus auant, n'y ayant rien de desordonné & dissolu, qu'on ne leur attribue; soit au gouuernemét politique, ou aux mœurs. Ce grand Royaume, qui a esté par cy deuant le refuge des oppressez, & vne eschole de science & d'honnesteté, où les nations voisines enuoyoient leur ieunesse pour s'instruire ; à ceste heure est par elles appellé spelonque de dissolution, & craignẽt de s'en approcher. Ceux qui vont és pays estranges, peuuent estre bons tesmoins (s'ils le veulent confesser) des vituperes qu'on iette sur nous: & qui pis est, souuent le vulgaire attribuë tant aux bons qu'aux mauuais, pareilles imperfections. I'aurois hôte d'escrire ce que i'en ay ouy dire, voire aux bien modestes, qui en parloient plus par compassion, que par reproche. Considerons combien d'autres Royaumes, pour beaucoup moins de desordres que les nostres, se sont perdus. Et puis que Dieu nous donne encor, par sa patiẽce, temps pour nous releuer, ne laissons perir l'occasion : empoignons la vistement, de crainte que nostre ingratitude & negligence ne soit cause de nous faire oster les remedes que nous aurons mesprisez. Cepẽdant ne perdõs courage: car ie cuide qu'il n'y a Estat en la Chrestiẽté, où il y ait encores de meilleure matiere que dans le nostre: mais elle est à present toute pesle-meslee,

comme ſi on brouilloit enſemble des diamans, rubis, fer, plomb, or, argent, marbre, breſil, perles, corail, tuiles & ardoiſes. Mais eſtant chacune choſe remiſe en ordre, & apropriee à ſon vſage, les matieres inferieures ſeruiront à compoſer de treſbeaux & excellens ouurages; & les ſuperieures eſtans recueillies & à iceux apposees, y reluiront, comme treſ-riches ornemens. Dieu, qui a preſerué nos anceſtres de tant de ruines, & donné force & conſeil à nos Rois aux grandes extremitez, vueille nous garantir des maux qui nous menacent; & accroiſſe auſſi les vertus du noſtre, luy faiſant la grace qu'il puiſſe eſtre le reſtaurateur de ſon Royaume.

FIN.





QVE LES PETITES CHOSES croissent par concorde, & par la discorde les grandes se ruinent.

SECOND DISCOVRS.

CESTE tres-belle sentence si commune entre plusieurs nations, & que l'experience a tant de fois fait trouuer veritable, a esté iadis alleguee par vn Roy de Numidie, nommé Micipsa, lequel estant au lict de la mort, remonstra à ses enfans, que le plus souuerain moyen de se conseruer entr'eux, & le Royaume qu'il leur laissoit, estoit par l'obseruatiõ de ceste regle. Il vescut beaucoup d'annees en repos & prosperité, & se gouuerna tres sagemẽt, faisant voir à tous, qu'il sçauoit biẽ vser des choses qui seruent à l'accroissement des Estats, & iuger de celles qui les peuuẽt diminuer. Ce qui s'ensuiuit apres sa mort, aida biẽ à confirmer ce qu'il auoit dit durãt sa vie : car ses enfans ayans oublié ou mesprisé ses enseignemens, ne demourerent gueres sans entrer en piques les vns cõtre les autres. ce qui causa leur totale ruine. Or en cest exẽple-cy il sera bon de noter quelques paroles de la remõstrãce

Le dit notable du Payen Micipsa doit resueiller ceux qui sont ou doiuent estre mieux instruits.

du Roy, qui precederent sa susdite sentence, ainsi que Saluste le recite. Ie vous laisse (dit-il à ses enfans) vn Royaume bien ferme & asseuré, si vous estes bons; mais bien foible, si vous estes mauuais. Car les petites choses croissent par concorde, & les grandes se ruinent par discorde. Son intention estoit de monstrer que de la bonté, c'est à dire de la vertu, procedoit la concorde, & d'icelle la prosperité : au contraire, du vice s'engendroit la haine, & de la haine le discord, puis la ruine.

Consideration de ceste sentence.

CECI merite d'estre consideré; afin de n'ignorer les causes qui produisent les beaux effets, & celles qui engendrẽt les mauuais. Vrayemẽt ie ne me puis tenir d'admirer la cognoissance qu'õt euë ces Payés de plusieurs belles regles, qui aydẽt beaucoup à la vie humaine, qu'ils ont apres soigneusemẽt mises en execution. En quoy ils ont fait paroistre la prudẽce qui estoit en eux: mais il me semble q̃ pour bien cognoistre où gist la perfectiõ des vertus, que nous ne deuõs tãt nous arrester à eux, cõme à la cercher en la sagesse de Dieu; de laquelle toutes les autres natiõs barbares & prophanes ont de tẽps en tẽps recueilly quelques petites pieces: ce qui a apporté clarté à leur entẽdement, & a dõné ornement à leurs œuures. Là trouuera-on q̃ la souueraine concorde est celle que nous deuõs auoir auecques Dieu: car celuy qui ne se soucie de luy cõtrarier, mal-aisẽmẽt se pourra-il biẽ accorder auec les hõmes, en ce que la raison (qui est la guide qu'il doit auoir) commande. Mais pource que le discours de ce point appartient plustost aux Theologiens, qu'à l'hõme Politique, ie m'en tairay: encor que i'estime que la cõsideratiõ des choses superieures profite beaucoup, pour mieux faire apper-

ceuoir les inferieures.

Il ne ſera point (à mon auis) beſoin de beaucoup de langage, pour declarer que c'eſt-que concorde, laquelle n'eſt pas comme les arts liberaux, & les ſciences dont peu de gens ont cognoiſſance; car elle eſt fort familiere, & n'y a aucun qui n'en puiſſe faire experience. On peut dire en peu de mots, que c'eſt vne loüable affection, qui nous lie & joint eſtroitement auec nos ſemblables, en tous deuoirs neceſſaires & honneſtes. Sans vn tel conſentement, il ſeroit difficile, que non ſeulement les grandes ſocietez mais auſſi les petites peuſſent longuement ſe maintenir, à cauſe des contrarietez comme naturelles, qui ſe rencontrent és perſonnes dont elles ſont compoſees, qui viennent à faire alteratiõ, ſi par ceſte ſaincte vertu elles ne ſont reglees. Si nous iettons noſtre regard ſur les choſe inanimees, nous verrons que la concordance des Elemens en icelles les maintient en leur eſtre, & le diſcord les deſtruit. De la temperature des humeurs au corps humain s'en enſuit la ſanté; & de l'intemperie, les maladies: meſmes les animaux qui volent par l'air, qui marchent ſur la terre, & qui nagent dans les eaux, ſans vn inſtinct de concorde, que nature leur a imprimé, s'entre-deſtruiroient. D'autant plus donc l'homme eſt-il obligé, luy qui eſt participant de raiſon, d'en auoir l'vſage treſ-recommandé: ſçachant les grandes commoditez qu'elle apporte, meſmes aux creatures qui luy ſont inferieures.

Que c'eſt que concorde.

Elle ſe trouue eſpãdue par tout l'vniuers.

Auant que traiter de la publique, ie vueil parler vn peu de la domeſtique; qui eſt cõme vn apprẽtiſſage, & vn degré, pour paruenir à l'autre: & y a grãde preſomptiõ, que celui qui l'aura deuëmẽt pratiquee aux

De ſes eſpeces: & premierement de la domeſti-

choses particulieres, se plaira de la pratiquer en celles qui sont generales : ce qui doit bien induire les peres de famille d'estre soigneux de la faire regner en leurs maisons, afin que leurs enfans, qui sont les citoyens qu'ils laissent à leur Republique, soient de bonne heure accoustumez de reietter toutes vaines fantasies, qui dispôsent leurs esprits à la corrompre. Mais parauenture que le regard de leur propre vtilité les sollicitera encore d'auantage à la bien entretenir : car si ce ne sont quelques vns, qui ont (comme on dit) l'ame de trauers, les autres sentent assez le fruit qui en reuient. Or comme ainsi soit que les familles soient cōposees de differētes personnes, les vnes pour commander, les autres pour obeir, si ne doit-il pourtant y auoir aucun respect, qui exempte les vns plus que les autres d'en vser. Le maistre & la maistresse de la maison la doiuent auoir escrite dans leur cœur, & la faire paroistre par commandemens doux & moderez. Les enfans & seruiteurs chacū selon son degré, en obeissant d'vne franche & alaigre volonté, monstrent par là qu'ils sont touchez de la mesme affection. Les freres & sœurs, ayans à viure quelque temps ensemble, ont besoin aussi de garder entr'eux vne honneste equalité, deferant toutesfois, autant qu'il est requis, à celuy qui est priuilegie du droit d'ainesse : car par ceste concorde mutuelle les familles florissent. Et qui est la personne bien nee, qui ne se resiouisse quand elle voit reluire de si beaux exemples ? C'est pourquoy Dauid disoit, au Pseaume CXXXIII.

Sur quelles considerations elle est fondee.

O combien est plaisant & souhoitable
De voir ensemble en concorde amiable
Freres vnis s'entretenir !

CECI ſe peut auſſi adapter aux grandes ſocietez, comme aux petites aſſemblees domeſtiques: car ce qui conuient à l'vn, conuient pareillemẽt à l'autre, pour la ſimilitude qu'il y a entre le tout & ſes parties. Cependant l'ordre requiert qu'on commence à s'inſtruire par les choſes moindres. Nous deuons apprendre de là, puis que les gens de bien ont tant de contentement de voir l'vnion entretenuë, ſoit en vne famille, ou en vne cité, qu'à plus forte raiſon ceux qui la mettent en pratique, en doiuent receuoir au double: pource qu'il y a plus de plaiſir en l'action, qu'à la contempler ſeulement, meſmement quand elle eſt approuuee de ſoy-meſme, & qu'on la voit louee par autruy.

De la concorde ciuile.

APRES le plaiſir, ſuit le profit: car il auient ordinairement que les maiſons particuliers s'augmentent, où la concorde regne, eſtant l'augmentation, la ſeconde fin où les peres de familles doyuent tendre: & la premiere, le bien-viure. Nul ne niera que l'induſtrie & la diligence ne ſoyent les deux plus neceſſaires inſtrumens, pour acquerir richeſſe. Si peut-on dire qu'ils ſeroient infructueux en quelque compagnie que ce ſoit, ſi en elle y auoit diſcord. Ne plus ne moins qu'en vne galere, le labeur des forçats ſeroit inutile, ſi la moitié vognoit vers prouë, & l'autre moitié vers pouppe: mais quand tous d'vn meſme branſle & mouuement tirent vers meſme port, alors ſe parfait la nauigation. Ie n'iray point rechercher des exemples en l'antiquité, pour la preuue de cecy, pource que nous en voy[on]s auiourd'huy aſſez deuant noz yeux, à ſ[ç]auoir pluſieurs maiſons, tant nobles, citadines, que ch[am]peſtres, ruinees par le diſcord, & pluſieurs enrichies par

Du profit & plaiſir qu'elle apporte.

Similitude

Exemple en general.

Exemple en particulier.

le bon accord des parens. Et ſur ce propos, ie ne me puis garder d'alleguer vn memorable exemple, dont Tite Liue fait mention, lequel combien qu'il ſoit impratiquable en noſtre ſiecle corrompu, ſi eſt-il beau à conſiderer. C'eſt d'vn certain Romain, qui tenoit en ſa propre maiſon ſeize de ſes enfans, tous mariez auec leurs familles, & veſcurent long temps enſemble en paix & amitié treſ grāde, & accreurent les biens qu'ils auoient. Qui ſont des effets à la verité dignes d'auoir eſté produits par les Chreſtiens, pluſtoſt que par des Payens,

Defauts en la concorde requiſe de nous.

QVAND ie les conſidere, i'ay honte, voyant qu'à ceſte heure vn enfant ne ſçauroit eſtre huict iours marié, qu'il ne vueille incontinent faire eſtable à part, & ſortir de la maiſon paternelle, pour aller baſtir, comme il imagine, quelque nouuelle Monarchie ailleurs. Ce qui eſt cauſe de telle ſeparation, eſt qu'on ne ſçait & qu'on ne veut viure en concorde. I'ay autresfois ouy dire à quelqu'vn, auoir veu trois Gentils-hommes, qui apres la mort de leur pere, demourerent en vne meſme maiſon, viuans en communauté de biens, qu'ils augmenterēt de beaucoup: & ne ſe ſeparerēt, iuſques à ce que leurs enfans fuſſent mariez, & inſtruits en ceſte belle doctrine d'vnion, par la lōgue pratique qu'ils en firent. Ce que i'ay bien voulu repreſenter, non tant pour induire les autres à faire mieux, que pour les inciter par le regard des choſes difficiles, à ſe bien employer en celles qui ſont faciles. I'eſtime qu'il en y aura bien peu, qui ne loüent ces belles façons de viure: mais parauenture beaucoup ſe trouueront, qui auront en meſpris les accroiſſemens des biens qui viennent ſi tardiuemēt: à cauſe qu'à preſent on les voit venir

auecques vne si grãde soudaineté. Quoy qu'ils disẽt, si ne doit-on pas regler les choses selon les conuoitises & confusions presentes: plustost elles se doiuẽt conduire selon la raison, & à la similitude de l'ordre naturel, qui va par mesure & temps: car telles voyes sont plus iustes, & celles qui sont si precipitees, ordinairemẽt quelque iniustice les accõpagne.

Moyen de conseruer la concorde.

MAIS encores ne faut-il pas tãt priser la richesse que le bon renom qu'acquiert celuy qu'on voit qui se porte en toute douceur & facilité auec ses semblables: car de là iuge-l'on que les esprits qui sõt si bien disposez en choses petites, ne le sçauroyent estre mal es grandes. Aussi est-il à presumer que celuy qui s'accordera bien auec son pere, ne sera discordant aux commandemens de son Roy; & que celuy qui viura paisiblement auec ses freres, n'aura point de dissension auec ses compagnons; & qui s'assuiettira aux coustumes domestiques, portera obeissance aux loix publiques. N'a l'on pas quelques fois este choisir dans de petites familles des personnages, lesquels on estimoit dignes de pacifier les differens d'vn Estat, pource qu'on voyoit vne si bõne concorde en leurs maisons? Il y en a assez d'exẽples du passe, & maintenant encor en voit-on quelques petites experiences. Mais (à mon auis) que c'est assez parlé des fruits qui reuiennent de la concorde domestique: car il y a peu de gens qui doutent qu'elle n'en produise de grands.

De la concorde publique.

IE veux maintenant entrer en vn champ, qui est plus spacieux; & discourir de la publique, qui est si necessaire, pour aider à nostre pauure France demy deschiree, qu'il semble que tous les vœux des gẽs de bien doiuent tendre à la rappeller. Et quand nous

aurons monſtré cõme d'autres Eſtats ſe ſont accreus & redreſſez par elle, on ſera beaucoup plus affectionné à la mettre en execution. Le Philoſophe

Sentence.

Platon a dit, que le plus grãd mal qui puiſſe arriuer en vne cité, c'eſt la ſedition, qui n'eſt autre choſe que le diſcord. Il s'enſuit donc, puis que concorde luy eſt entierement contraire, que celuy eſt vn treſgrand bien, quand elle en iouit. Auſſi eſt-il impoſſible de ſe preualoir des commoditez qu'on a, ſi premierement ce fondement n'eſt poſé: meſmes on voit que plus il y a de grandeur, de richeſſe & valeur en vn Eſtat, ſi ceſte bõne tẽperature n'y eſt, ce n'eſt que matiere de plus grande ruine. Aucuns ſages anciens cognoiſſans cela, ont quelquefois enuoyé à

Embleme notable.

leurs amis, qui gouuernoyent des Republiques, vn trouſſeau de fleſches liees enſemble; pour les admonneſter, que tout ainſi que ces petites pieces de bois ſi fragiles, eſtans iointes toutes en vn, compoſoient vn corps robuſte & difficile à briſer: auſſi que ſi les volontez de leurs peuples eſtoiẽt bien conſentantes & vnies entre elles, ce qui de ſoy eſtoit debile, ſe rendroit puiſſant & fort. L'experience s'en eſt

Exemple.

veuë entre les Grecs, qui ont ſouſtenu, lors qu'ils ont eſté d'vn accord enſemble, la puiſſance de Rois de Perſe, qui eſtoit incõparable: car quelquefois ils ont amené des armees nauales en la Grece de mille vaiſſeaux, & autres de terre de plus de ſix cens mille hõmes, leſquelles ont eſté batuës par de petites armees de gens, qui s'entr'aimoient comme freres, & qui eſtimoient la ſeruitude de leurs compatriotes comme la leur propre; tant ils auoient bonne correſpondance entr'eux: & tandis qu'elle continua, ils ſe

Autre exemple.

maintindrẽt en reputatiõ & felicité. Plutarque recite qu'au

qu'auparauant Aratus, c'estoit bien peu de chose des villes des Achaiens: car chacune faisoit ses affaires à part, ne se souciant que d'elle-mesme. Mais luy, les ayãt iointes ensemble, & apres vny à elles plusieurs autres petites villes, en bõne cõcorde, elles firent vn corps tres-puissant dans le Peloponnese, & repousserent plusieurs fois les Tyrans, qui vouloiẽt vsurper leur liberté, & se rẽdirẽt redoutables à leurs voisins.

En la vie d'Aratus.

MAIS si quelqu'vn pensoit que les exemples tirez des Monarchies, se peussent mieux accommoder à nostre Estat; pour le cõtenter, i'en allegueray aussi. Le premier; sera du Royaume des Lacedemoniẽs: auquel Lycurgus donna vne excellente discipline, qu'il y establit: car elle recommandoit, entre autres choses, la prouësse & la concorde; dequoy ils se mõstrerent vn long temps si bons obseruateurs, qu'il sembloit que leur cité ne fust qu'vne seule famille, tant leur vnion estoit bonne. Par ce moyen ils s'accreurent, & acquirent tel renom, que toute la Grece s'est souuent soumise à leur conduite & iugemẽs. Plusieurs autres pareils à cestui-cy se pourroient adiouster, tant des Romains, que d'autres nations, que ceux qui lisent les histoires ne doiuent ignorer: & seroit vne repetition superfluë de les entasser icy. On se souuiendra seulement que tousiours tels Estats monarchiques se sont autant augmentez par la concorde, que par aucune autre vertu qu'ils ayent mis en vsage. Et cõbien que les Romains, sous leurs premiers Rois, ayent esté quelquesfois discordans auec leurs plus proches voisins; si void-on pourtant qu'ils tomboyent apres en vn tres-grand accord, comme ils le monstrerent enuers les Sabins: car de deux peuples ils n'en firent qu'vn, mais

Troisiesme exemple.

beaucoup mieux ordonné, & plus puissant qu'ils n'estoient auparauant.

Quatriéme exẽple. De ceste antiquité descendons iusques à nostre temps, & à ce que nous voions deuãt nos yeux, pour estre mieux persuadez, & considerons l'estat des Suisses: car ce nous sera vn beau miroir, où nous apperceuerons les loüãges de concorde, & ses fruits. Les histoires rendent tesmoignage que les trois petis Cantons, à sçauoir Schuitz, Vri, & Vnderuald, qui n'habitent qu'en villages, furent les autheurs de leur vnion, où depuis les autres entrerent: laquelle s'est depuis si bien cõtinuee, qu'auiourd'huy leur corps est comme inuincible. Ie prise aussi la concorde qui est en la Germanie, qui ne s'est point alteree pour la diuersité des Religions, ny pour les Estats differens. Aussi est-elle florissante, autant qu'elle a oncques esté. *Cinquiéme.* Quelle excuse donc pouuons nous mettre en auant, nous autres François, pour nostre descharge, de ce qu'il y a si long temps que nous nous entrebattons; veu que les autres nations se conseruent en bien-vueillance entre-elles? Certes il est temps que nous prenions instruction tant de nos maux, que de la felicité d'autruy, pour nous faire chercher le moyen de retourner en celle qui nous a delaissez. Il est tout trouué, si nous le voulons pratiquer, c'est de tous remettre en concorde ensemble: & en ce faisant, nous-nous reuelerons, & nous accroistrons.

Obiection contre le conseil & aux precedent. Ie sçay biẽ qu'il en y aura qui dirõt, que maintenir que la France s'est augmentee par cõcorde, c'est discourir, & que ç'a esté par la prouësse des François. A quoy ie respondray, que ie ne veux pas nier, que nõ *Response.* seulemẽt la force, mais aussi la iustice & le bõ ordre

n'ayent esté occasion de l'agrandir : cependant il faut aussi qu'on me cõfesse, que si ces puissantes colomnes n'eussent eu pour base & n'eussent esté appuyees sur la concorde mutuelle des Rois, de la Noblesse, & du peuple, qu'elles auroient ployé sous la pesanteur d'vn si grand pois. Nos premiers ancestres ont bien fait paroistre le profit qu'on reçoit, quand on sçait bien vser de ceste vertu: car c'estoiét plusieurs peuples diuers, habitans és riuages de la basse Germanie : lesquels n'ayans senty la seruitude Romaine, & ne la voulans nullement esprouuer, se recueillirent & ralierent ensemble, & se nommerent Francs. Depuis ils se vindrent planter au long du Rhin, d'où par apres ils s'auãcerét és Gaules, qu'ils subiuguerent. Cecy a esté escrit par vn homme docte, en treitant de l'origine des François : laquelle opinion me semble plus vray-semblable, que celles que les autres escriuains recitent. Voila comment la concorde a esté l'vne des premieres causes, qui de plusieurs natiõs a fait vne seule: & si nous regardons de pres à ses accroissemens, nous verrons que la mesme cause y a pareillemẽt beaucoup seruy. Ce que ie dis en general, pource que le recit particulier des effets qui s'en sont ensuiuis de tẽps en tẽps, seroit chose trop longue à deduire, & peut estre ennuyeuse. Ie reciteray seulemét en passant la belle cõcorde qui estoit entre les François és regnes du bon Roy Loys douziesme, de François le Grand, & de Hẽry le bien-aimé, qui ont duré plus de soixãte ans; non tant pour en rafraichir la memoire à plusieurs qui viuent encores, qui ont veu la plus grãd'part de ce temps, cõme pour l'instruction de ceux qui n'ont esté que spectateurs des discordes dernieres ; afin de

Confirmation par exemples des anciens François.

Autre exemple.

leur faire plus ardamment desirer vne bonne reünion des cœurs, qui sont si estrangement alienez. Il est tout notoire que ces trois Princes ont grandement aimé leur peuple, & singulierement Loys, & les charges qu'ils luy ont fait porter, ils y ont esté comme cõtraints par la necessité des guerres: combien qu'aucunes ayent esté entreprises assez legerement. Pareille ou plus grande amour ont-ils encores demonstré à leur Noblesse, tant par l'accez & priuauté qu'ils luy ont donnee aupres de leurs personnes, que pour les dignes recompenses dequoy ils l'ont ornee. Aussi ne vid on iamais plus reluire la vertu en elle, qu'alors. Mais quelle obeissance, quel honneur & affection, tant les Nobles que le peuple ont-ils aussi porté à leurs Rois? On n'en eust sceu souhaiter d'auãtage: car ils ne se pouuoiẽt lasser de publier leurs loüanges, de les voir, & de s'exposer à tous perils pour eux. Apres, si nous voulons considerer comme les suiets entr'eux estoient bien accordans, que ferons-nous sinon nous esmerueiller dequoy ils se sont depuis tant des-accordez? Somme, que toutes les parties de ce grãd Royaume rendoient ensemble vne si plaisante harmonie, que chacun se resiouissoit d'y habiter: mesmes les estrangers y accouroient pour estre participans de sa felicité. Et encor que sous le regne du Roy Henry second beaucoup de choses commẽçassent à s'alterer; neãtmoins la vertu auoit encor telle vigueur, que pour le moins la forme exterieure sembloit belle.

Commencement de la discorde de France.

EN ceste maniere ont vescu les François iusques à l'an M.CIↃLX. que la concorde commença à se retirer d'auec eux. Apres le depart de laquelle, la vertu & la iustice se sont aussi moins mõstrees en public, ains

ſont allees ſe promener par-cy & par-là chez leurs particuliers amis, où elles s'aſſeuroient d'eſtre bien recueillies. Cecy (à mon auis) doit ſuffire, pour faire cognoiſtre que le peu s'augmẽte, & le beaucoup s'entretient par le moyem de la concorde. A ceſte heure faiſons comparaiſon de ce temps-là auecques celuy que nous experimentons ſi ſouuent, & nous verrons la difference qu'l y a entr'eux : qui n'eſt pas moindre que celle d'vn beau iour du Prin temps plein de ſerenité, où l'on ne void que fleurs & verdure, auecques celle d'vn iour d'hiuer, auquel les nuages & tempeſtes en obſcurciſſent la clarté, & où la terre eſtant deſpouillee de ſes ornemẽs, n'apparoiſt que blanchaſtre, pour eſtre couuerte de glaces & de neiges. Mais tout ainſi que par l'ordre eſtably de Dieu en nature, apres vne laide ſaiſon, vne belle luy ſuccede : auſſi deuons-nous eſperer de voir vn plus heureux ſiecle, apres ceſtui-cy, quand nous aurons appaiſé ſon courroux par vne ſainɫte conuerſion. Quand on entre en propos de cecy, incontinent pluſieurs viennent en auant, & diſent, He ! qui nous a troublez & diuiſez, ſinon les opinions de la Religion ? mais il s'en trouue auſſi qui de l'autre coſté repliquent, que la nature de la Religion n'eſt pas d'apporter tant de maux : pluſtoſt en doit-on imputer la cauſe à la malice des hommes, qui aiment mieux les tenebres que la lumiere, & à l'ignorance d'iceux ; en ce qu'il leur ſemble que telles contrarietez ſe doiuent reſoudre par le fer & par le feu, au lieu qu'elles ſe deuroient compoſer par voye de douceur. *Origine d'icelle.*

I'ESTIME que l'experiẽce nous doit auoir fait ſages ſur ceſte dificulté, laquelle ne m'empeſchera de *Fruits de la diſcorde.*

reprendre mon propos, & dire ce que la discorde engẽdre. Ie n'iray point rechercher des exemples de cecy aux Royaumes estrãges, ny au temps passé, ains en nostre propre pays, & de nostre aage : car qui a voulu voir l'image de tous maux, il a falu qu'il ait contemplé la France, qui a esté le theatre où ceste Tragedie s'est ioüee, & les ioüeurs en ont esté les François, lesquels ne se sont nullement espargnez pour s'entre-nuirre, depuis qu'ils ont esté saisis de ceste maligne passion. Et tout ainsi que la fieure cõtinuë affoiblit & abbat les corps plus robustes, aussi la continuation de nos guerres a quasi abbatu & priué le Royaume de la pluspar de sa grandeur, de sa richesse, & de son lustre. En quoy est apparuë la verité de l'autre partie de la sentence ja alleguee, que par la discorde les choses grandes sont amoindries & ruinees. Or cõme ainsi soit que la haine produise ordinairement le discord, comme le plus souuent l'amitié engendre le bon accord, toutesfois il est auenu que plusieurs n'y sont pas entrez, poussez de ceste cause, ains les vns par zele, les autres par persuasiõ, & les autres par obligation à autruy. Aussi a lon veu des effets bien differens, les vns ayans esté plus doux que les autres, dont ceux qui les ont produits, meritent loüange, pour s'estre en ces calamitez vniuerselles gouuernez auec moderatiõ. Ie n'oseroy reciter les horribles cruautez, qui se sont commises par tout (cõbien que les vns les ayent biẽ plus senties que les autres) car elles fõt horreur, ou elles irritẽt, mesmemẽt aucunes se sont faites qu'on peut nommer contre nature : comme quand on a liuré à l'occision ses plus proches parẽs, & ensanglanté ses mains dãs le sang de ses propres amis. I'ay opinion q̃

Diuers effets selon les diuerses passions des François agitez par la discorde.

si durãt le regne du grãd ROY Frãçois quelqu'vn fust venu à predire ce qui depuis est auenu, qu'on l'eust assommé comme vn annonceur de mensonges. Cependant nostre estourdissement a esté si grand, qu'õ n'a laissé d'exalter & magnifier les prodigieuses actions que la plus aueuglee fureur auoit perpetrees. Ie fay supplicatiõ à Dieu que nous ne retombions iamais en cest abominable gouffre d'inhumanité.

Image de la France en l'estat de l'anciẽne Grece.

THVCYDIDE sage historien, descrit sommairement comme les Grecs se gouuernerent en leurs discordes ciuiles: ce que i'ay bien voulu inserer icy, afin que nous balancions les faits anciens auec les modernes, pour sçauoir auquel des deux temps la malice a esté plus pesante. Dés qu'on entendoit (dit-il) auoir esté fait en vn lieu quelque insolence, les autres prenoient courage de faire encore pis, pour faire quelque chose de nouueau, ou pour monstrer qu'ils estoient plus diligens que les autres, ou plus insolens & ardans à se vẽger: & tous les maux qu'ils faisoient, ils les desguisoient de loüables titres, appellans la temerité, magnanimité, & la modestie, pusillanimité, l'indignation precipitee, virilité & hardiesse, la consultation & deliberation prudente, tergiuersation palliee. Par ainsi, celuy qui se monstroit tousiours furieux, estoit reputé loyal amy, & celuy qui luy contredisoit, tenu suspect. Si quelqu'vn de la faction contraire disoit quelque chose bonne & hõneste, elle n'estoit point acceptee: mais s'ils la pouuoiẽt impugner de fait, ils aimoient mieux se vẽger, que n'estre point outragez. S'ils faisoiẽt quelque appointemẽt auec serment solẽnel, il duroit iusques à ce q̃ l'vne des parties se trouuast la plus forte, pour le corrompre & violer, & vaincre par malice, il dit

Au 3. liu. de son hist.

encores plusieurs choses que i'ay laissees, pour euiter prolixité. A ceste heure ie demande si nous n'auons pas egalé les Grecs en semblables actions? ie cuide qu'on ne l'oseroit nier: mais de les auoir surmontez en cruautez, cela est tout manifeste. Les François qui sont restez de tant de ruines, pourroient à bon droit faire vne telle exclamatiō que fit le Roy Agesilaus pour la Grece: O pauure France tant tu és maleureuse, d'auoir occis auec tes propres mains, tant de bons hommes tiens, qui eussent esté suffisās pour desfaire en vn iour en bataille tous les plus superbes ennemis qui desirent ta ruine! Vrayment il faut que nous confessions, que la discorde ne nous a pas seulemēt apporté vne maladie, ains plusieurs, voire tres-grandes.

Combien de maux la discorde a produit en France.

ET pource qu'aucuns se trouuent qui voudroient biē, ce sēble, en couurir quelques vnes, & que nous contrefissiōs les sains, i'ay trouué bō de leur mettre deuāt les yeux, ce qu'vn autheur de ce temps a escrit traitāt de nos miseres: car ce qui sert de bōne instruction, doit estre leu & releu en plusieurs lieux, Voicy ce qu'il dit. La discorde publique a egendré entre nous l'irreuerence enuers Dieu, la desobeissāce aux Magistrats, corruption de mœurs, changement de Loix, mespris de la iustice, l'auilissemēt des lettres & sciences. Elle a causé vengeances horribles, mescognoissāce de consanguinité & parentage, oubliance d'amitié, violences, pilleries, degasts de païs, saccagemens de villes, brullemens d'edifices, confiscations, fuites, banissemens, proscriptions, ruines cruelles, changemens de police, auec autres infinis excez & miseres insupportables, piteuses à voir, & tristes à raconter. I'estime que celui-là parle selon la verité, &

comme doiuent faire bons amis, afin que nos playes, qui ſont treſ-dangereuſes, & comme mortelles, nous ne les eſtimions pas de ſi facile cure, & laiſſions les remedes ſouuerains, pour prendre les legers & friuoles. Ie ne repreſente point tãt d'iniures, pour reſueiller l'ire de ceux qui les ont receuës; car mon intẽtion eſt bien autre, qui tend pluſtoſt de les arracher de la memoire de tous: & le fay ſeulement, afin que voyans noſtre honte, nous ayons honte. Et c'eſt comme ſi quelqu'vn monſtroit à vn pere ſon enfant couché par terre, tout ſanglãt des coups qu'il luy auroit donné eſtant en fureur, & luy diroit: Regardez à ceſte heure en bon ſens, le bel ouurage que vous auez fait en voſtre colere; car vous vous eſtes bleſſé vous-meſmes: ne ſeroit-ce pas le rendre confus, & luy contenir les mains pour l'auenir? *Pourquoy ces maux ſont icy repreſentez.*

MAINTENANT pour monſtrer encore mieux les maux que les diſſenſiõs amenẽt, ie pourrois alleguer les exemples de ce qui eſt arriué en Italie durãt les factiõs des Guelphes & Gibelins; en Angleterre, és guerres de la maiſon de l'Enclaſtre contre celle d'Yorck, & en Allemagne, lors que les Papes la main tenoiẽt diuiſee contre les Empereurs. Mais tout cela ne no⁹ ſçauroit tãt inſtruire, que la moindre guerre de ſix qu'auõs deſia experimẽtees: d'autãt que ce qu'õ voit, qu'õ ſẽt, & à quoy on ſ'occupe, ſ'imprime beaucoup mieux en l'entendement, que ne fait vn ſimple recit des choſes paſſees. Cela me fera demeurer dans les bornes de noſtre pays: veu meſme qu'il faudroit remonter iuſques au tẽps plus anciẽs, pour trouuer de ſemblables monſtres que ceux qui ſe ſont formez en nos diuiſiõs. Et ſi on veut ſçauoir leur nõ, l'vn ſe nõme Maſſacre, & l'autre, Picoree. Le premier, iamais *Que doit apprẽdre à la France, la conſideratiõ de ſes guerres ciuiles.* *Mõſtres enfantez par la guerre ciuile.*

on ne l'a peu rassasier de sang, ny le secōd de richesses. Et combiē que les Paix, qui se sont faites, les ayēt aucunement bridez; toutesfois ils n'ont laissé d'attraper tousiours quelque chose en cachette. Ie cuide que du temps des horribles proscriptions de Sylla, & des carnages de Marius, il y en auoit de pareils qui nasquirét à Rome, & rauagerét les Romains. Là où les nostres n'y ont esté que cōceus, & sont venus naistre en Frāce, puis ont deuoré les François. Ainsi est Rome la boutique fatale, où se sont forgez les glaiues d'occisiō, qui ont iadis tant respādu de sang, & depuis s'y sont limitez les cōseils de destruction, tres-miserables pour ceux qui les ont ensuiuis.

Exhortatiō necessaire & profitable.

LA souuenance de toutes ces turpitudes & desordres, nous doit donner vne grande compunctiō en nos cœurs, & nous esguillonner à embrasser la vertu, qui nous a esté par cy deuant si familiere. Et ne doute point que si nous voulons vn petit nous y affectionner, que nous ne la voyons en bref autant honnoree par tout, qu'elle a iamais esté: car encores que le François s'esgare, si reuient-il apres à se mettre en son chemin: & le vray moyen d'y reuenir, c'est de rappeller nostre guide, qui se nomme Concorde. Elle nous radressera en la droite voie, où nous trouuerons pieté & iustice, qui nous receuront alaigrement: mais donnons-nous bien garde de les abandonner, car nous-nous fouruoyerions derechef. Mais en les suiuant, elle nous conduira tout droit & bien tost dans les belles & spacieuses cāpagnes d'abondance & de felicité, où nous serons dignement festoyez par honneur & contentement, qui y font leur residence.

A sçauoir, s'il

CECY est bien aisé à dire, & malaisé à faire, dira

quelqu'vn. Ie respõs que l'effect en est difficile, mais c'est à ceux qui y mettent eux-mesmes les empesche-mens, par vne repugnance comme volontaire qu'ils font aux conseils que la raison leur suggere: aymans mieux plaire aux appetits desreiglez, qui ne se paissent que de desordres, contentions, & haines. Mais il nous faut souuenir que toutes ces choleres vehemẽtes & desseins de vengeances (vrayes nourrices de discorde) ne sont autre chose, ainsi que disent les Philosophes, que foiblesses de l'ame, laquelle se laissant guider par les sens, s'esmeut à chasque accident qui suruient: au lieu qu'elle deuroit supporter constamment tout ce qu'honnestemẽt elle peut & doit faire, afin que par la conseruation de l'ordre, & de la tranquillité, le cours naturel de la vie humaine se peust paracheuer auec plus de facilité. I'ay plusieurs fois obserué que apres que nous auiõs remis les espees dans les fourreaux, & que nous venions à reconuerser les vns auec les autres, & mesmement auec nos parens & amis, qui estoient de party contraire; nous detestions ensemble le miserable temps qui auoit passé, auquel il eust peu aduenir qu'vn auroit tué celuy duquel il tenoit la vie chere comme la sienne propre, & souhaitions de n'auoir plus en nos iours de semblables calamitez. Apres hantans auec les hommes moins cognus, nous rencõtrions de la douceur, & vn desgoustement des fureurs passees. Vne autre troisiéme maniere d'hommes estoit-on contraint d'accoster quelquesfois, qui estoient les plus violés d'vn & d'autre party. Encores en la plus grande partie d'iceux; il se trouuoit beaucoup plus de moderation qu'on ne s'estoit imaginé. Alors ie disois en moy-mesme, Ne faut-il point qu'il y

est malaisé de ramener la concorde en France.

ait quelque furie cachee dans les entrailles de France, qui nous embrouille tant? veu que tant de preparations à vnion & concorde, que nous voyons, ne peuuẽt nous profiter, ny nous amener à la iouyssance de ce bien. Cependant ie ne perdoye point esperance que nous ne peussions vn iour y paruenir.

Le moyen de remener la cõcorde, & chasser la discorde.

TOVT cecy m'a fait, & me fait encores pẽser, que faute de s'entre-visiter quand les occasions le requierent, fait que nous deuenons sauuages les vns aux autres : car en absence nous ne nous remettons deuant les yeux que les iniures passees; à quoy s'adioustent rapports, soupçons & calomnies: de maniere que quand quelqu'vn seroit blanc comme neige, par telles teintures on le feroit deuenir rouge comme escarlate. Nous deuons aussi considerer, qu'encores qu'il y ait plus de vingt & quatre ans que nous nous entrebattons, si est-ce que nous reuenons tousiours en noz maisons paternelles ; & la necessité nous contraint de reconuerser, non seulement auec nos amis, mais aussi auec ceux qui ont esté nos plus rudes ennemis. Pour ce regard faut-il nous resoudre à mansuetude: & puis que nous auons à viure & à mourir, non auec les Italiens & Espagnols, mais en la propre terre qui nous a engendrez, efforçons-nous donc que ce soit pacifiquement, plustost qu'en languissant en des tumultes pleins d'effroy.

S'il faut enseuelir toute defiance.

QVELQV'VN pourra obiecter que puis que la défiance est vn des principaux nerfs de sagesse, qu'en temps si dangereux on ne la doit pas mettre sous les pieds. Certes ie ne veux pas donner conseil de l'ẽseuelir, ains laisser chacun en sa liberté d'en vser conuenablemẽt, selon que l'occasion le requiert: mais i'en-

tens aussi que ce soient occasions fondees sur verisimilitudes apparentes, & non sur imaginations volages; iusques à ce que le temps ait repurgé les cœurs de rancune, & effacé de la memoire, les haines inueterees. Car nous deuons estimer qu'à la fin les hommes se lassent de se mal vouloir, & de se mal faire: pource q̃ ces choses-là de leur nature sont ennuyeuses & mal plaisantes. Secondement qu'aucuns se cõuertissent, quand quelque petit rayon spirituel viẽt à leur toucher, & leur faire cognoistre qu'il est tresdifficile d'aymer Dieu, lequel on ne voit point, si l'on a en abomination ceux qui portent son image, lesquels on voit. Pour ceste occasion ne doit-on pas desesperer des personnes, si en eux n'apparoissẽt des signes euidens de malice & cruauté endurcie, coniointe auec obstination; & de ceux-là peut-on dire qu'ils sont abandõnez des medecins, & en est la frequentation du tout infructueuse, voire perilleuse.

De quelles gens il se faut defier perpetuellement.

AVANT que finir ce discours-cy, il faut aussi parler de la fausse concorde, & parauanture qu'il ne nuira de rien de donner quelques petis aduertissemens sur ce poinct, afin qu'on ne soit abusé; comme ceux qui ont pris vn faux escu pour vn bon, par faute de le peser & bien regarder: aussi deuons nous au siecle où nous sommes, si depraué, regarder de pres aux choses qui ont belle monstre; car souuent souz vn tel manteau le mal se trouue caché. Quand donc nous verrons bon accord entre quelques vns, ou qu'on nous voudra semondre d'entrer en quelque societé, enquerons-nous diligemment, si la fin d'icelle où les vns & les autres tendent, est bonne ou mauuaise : car si elle est mauuaise, alors concluons que telle concorde est fausse; & par consequent, de

De la fausse cõcorde.

bien peu de duree, & à fuir. Cecy s'esclaircira encores mieux par les exemples. Et le premier que i'ameneray, sera des brigands & voleurs de terre, & des pirates de mer. On diroit quelquesfois qu'il y a telle fraternité entr'eux & vne amitié si estroite, qu'on n'en pourroit trouuer de plus exquise. Mais quand on vient à regarder que ce sont gens, qui pour saouler leurs peruerses cupiditez, s'allient ensemble, & troublent la tranquillité publique par meurtres & pilleries, qui est cause qu'ils sont crains & hais comme pestes mortelles; que iuge l'on de leur vnion, sinon que c'est vne coniuration pernicieuse? Les femmes de mauuaise vie, & abandonnees, qui se tiennét encor par permission en plusieurs citez, mesmemét d'Italie & d'Espagne, ont entr'elles vne si douce accointance, qu'il semble que ce soit vne liaison de perpetuelle duree. Mais tant s'en faut que ce soit concorde, que c'est plustost vn secret discord, cimé-té de poison : aussi croy-ie que quasi tous condamnent telles confederations, & ne voudroient que le tresbeau nom de concorde s'allast soüiller en telles societez; toutesfois il y en a tousiours quelques vns, qui se laissant attraper à ces pipees. Voila quand aux personnes qui ont embrassé des manieres de viure infames, qui par les constitutions diuines & humaines sont reprouuees.

Exemple.

Autre exemple.

IL y a vne autre espece de concorde furieuse, cóme elle apparut en ces païsans d'Allemagne, qui l'an M.CIↃ.XXV. s'armerét pour saccager les Nobles & les riches. Ils viuoiét les vns auec les autres comme freres, mesmes mouroient courageusement ensemble: cependant leur but & leurs procedures estoient detestables. En ce rang icy, i'ay bien voulu aussi mettre

De la concorde furieuse.

Exemple.

Autre exemple.

la confederation des enragez Anabaptistes de Munstre, qui se sceurent bien mettre ensemble, iusques à neuf ou dix mille hommes. l'adiousteray encores les seditieuses associations de tout vn peuple, ou de partie, qui pour couper la gorge à ceux qui leur desplaisent, s'accordent, comme firent les Siciliens contre les François; lesquels pour punir parauanture cinq cens coulpables, tuerent cinq mille innocens. Auec telles gens nous deuons plustost auoir discord, qu'accord; pource que leur vnion ne vise qu'à alterer les societez legitimes. Ie me doute bien que si quelque beau-pere affectionné au conuent, vient à lire cecy, qu'il dira tout incontinent; Il fust venu bien à poinct de mettre icy ces Lutheriens & Huguenots, qui ne s'accordét entr'eux que pour la ruine de nos saincts ordres: mais ie luy respondray, Mõsieur nostre Maistre, pource qu'il n'est pas raisonnable de mettre au rang des cõdamnez ceux qui n'ont pas esté cõuaincus, ie m'en suis abstenu: mais si vous voulez auec quelques vns de vos confreres disputer auec eux, & par bons & valables argumés de Theologie les rendre confus, apres vous serez obey: toutesfois ie vous conseille en amy, de ne le faire pas, de peur que le dire de Marot ne se trouuast veritable, à sçauoir,

Tiers exemple.

Qu'on ne voit point vn bon Papiste
Dire iamais bien de Luther:
Car s'ils venoient à disputer,
L'vn des deux seroit heretique.

CAR s'il auenoit que vous perdissiez vostre cause, vous pourriez bien quitter la besace, on ne vous donneroit plus rien: mais le plus profitable pour vous & pour eux est, que vous viuiez au moins en

concorde Politique, & vous contentiez des maux que vous vous estes entrefaits; considerãs que la vie humaine est d'elle mesme assez miserable, sans y adiouster nouuelles miseres.

De la concorde tyrãnique.

PARLONS maintenant de ceux qui sont paruenus à vn tel degré d'abus en leurs vocations legitimes, qu'on peut dire d'eux, que sous l'authorité des loix & des polices, ils renuersent l'equité & la iustice. De telles assemblees se trouuent plusieurs especes, dont i'en noteray seulement quelques vnes des principales pour abreger matiere. La premiere, c'est vne tyrannie formee, en laquelle les actions publiques tendent à la fortifier, au dommage de tous. En cela il faut imaginer deux manieres de personnes; à sçauoir les tyrannisans & les tyrannisez. Quant aux derniers, ils doiuẽt, puis que la force maistrise, ployer doucement le col, en attendant qu'il plaise à Dieu de susciter des moyens legitimes d'y remedier. Mais les premiers qui viuent en vne si ioyeuse & pompeuse vnion ensemble, ie n'estime pas qu'il soit beau ny honneste, de s'aller ietter parmy eux, pour en estre participant, aux conditiõs de saccager, meurtrir & outrager les innocens. Il vaudroit beaucoup mieux s'eslongner d'vne si venimeuse concorde. Mais qui sont ceux qui ont vescu ainsi? les historiẽs le disent, & en fournissent assez d'exemples, tant anciens que modernes. Ie me contenteray d'en alleguer vn de Cesar Borgia, bastard du Pape Alexãdre sixieme, qui a esgalé les Tyrãs du passé en execrables meschancetez. Et c'est le beau patrõ que Machiauel propose, pour enseigner aux Princes comment ils doiuẽt regner. Cestui-cy remplit l'Italie de sang, & de vices, & ne trouua que trop de satellites & d'adherans

Exemple.

d'herans pour luy assister. Certainement vn homme n'eust eu gueres de iugemẽt, & encores moins devertu, qui eust voulu aller viure dans ceste concorde tyrannique. On pourroit mettre en ce rãg icy vne Democratie du tout deprauee, comme estoit l'Atheniẽne, lors que Phocion fut condamné à mourir: pareillement vne Oligarchie corrompuë, comme aussi fut celle d'Athenes, lors que les Lacedemoniẽs establirent les trente Gouuerneurs, qui depuis se firent Tyrans, & occirent quasi tous les meilleurs citoyẽs.

De la cõcorde iniuste.

EN second lieu, ie mettray en auant les Senats & les Tribunaux de iustice, desquels la pluspart des Senateurs sont entr'eux tresbien accordans, pour commettre toute iniquité. Celuy de Rome estoit sẽblable du tẽps de Nerõ: car toutes les detestables cruautez qu'il exerçoit (mesmes quand il fit tuer sa mere) tous vniuersellement les approuuoient, & les estimoient œuures salutaires pour la chose publique & de grãde pieté. Mais n'eust ce pas esté plustost impieté à quelqu'vn de pourchasser d'estre de leur ordre, & s'aller profaner au milieu d'vne si fausse cõcorde?

De la cõcorde insolente.

EN apres, ie diray quelque chose des gens de guerre d'vn Estat; qui sont comme les gardes d'iceluy, quand, estans du tout sortis hors de discipline, ils se rallient & conioignent, & s'abandonnãs à la proye & à la volerie sur le peuple; plus par malice que par necessité, vont ruinant tout. On peut dire de ceste vnion, que plus grande elle est, plus elle est nuisible.

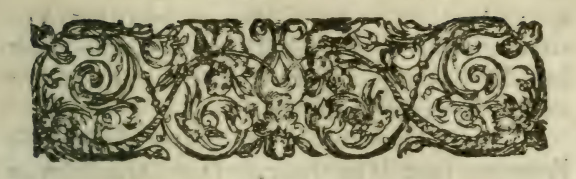
De la cõcorde heretique & chismatique.

POVR le dernier exemple de fausse cõcorde, qui n'est moins pernicieuse que les autres, ie representeray celle qu'il y eut entre les Euesques, qui se trouuerent en deux ou trois Conciles qui furent tenus souz les enfans de Constantin le grand. Car iceux

Exemple. Euesques, estans quasi tous Arriés, ou infectez d'autre heresie, condamnerent d'vn commun consentement, le Cõcile de Nicee (qui est le plus memorable qui fut onques tenu) & ceux qui tenoiẽt les plus saines opinions en la Religion. C'estoit vne conspiration contre verité, que ce qui fut arresté en leur assemblee, & non pas vne saincte vnion de volontez, combien qu'ils se couurissent de ce beau titre.

Conclusiõ de ce discours. De toutes lesquelles choses icy deduites; toutes personnes, & principalemẽt celles qui s'embarquẽt legerement à la bonne foy en tous partis, pourront prendre instruction pour ne se laisser circonuenir aux apparences exterieures, qui le plus souuent pipent les plus entendus, afin qu'elles ne soient contraintes de dire puis apres ceste parole: Ie ne le pensoye pas. Il faut aussi noter, encores que ceux mesmes qui s'vnissent és manieres sus-mentiõnees, ayẽt quelquesfois opinion d'y perseuerer long tẽps, que neantmoins ils se trompent; pource que les choses mauuaises sont de telle nature, qu'elles se tournent aisément à s'entre-destruire, lors qu'elles sont montees iusques à certain degré, ou quand elles sont oysiues, sans estre agitees contre ce qui est bon. *Pourquoy la vraye concorde dure.* Mais la concorde qui dure, est celle qui est entre les gens de bien, & qui procede des mouuemens d'vne droicte raison illuminee d'enhaut, qui nous rend affectionnez au bien les vns des autres: car estant alimentee d'vne humeur radicale si parfaite, elle demeure tousiours viue & fraische, cõme les arbres qui sont plantez au long des riuages des eaux courantes. Puissiõs nous, nous autres François, auoir celle-cy cõtinuellement logee dans nos cœurs, pour ayder à remettre nostre païs en son ancienne beauté.

FIN.



DE LA LEGERETE DONT PLVsieurs vsent à hayr, condamner & detester leurs prochains, à cause du different de la Religion.

TROISIESME DISCOVRS.

Les seules disputes entretenuës en ceste matiere cy en diuers pays, depuis quelques annees, estoient assez suffisantes pour engendrer de grandes haines, voire parmy les plus proches. Mais quand on est venu à ioindre aux contentions de paroles, les voyes de fait (dont sont procedees infinies iniures) alors les pasions se sont renforcees, & les cœurs de plusieurs personnes enuenimez, de sorte qu'ils n'ont peu se rassasier de hayr en temps de paix ceux qui ne s'accordoient à leurs opinions religieuses, ny en temps de guerre, de se cruellement venger d'eux. En ce fait icy quand on vient à demander quelle est la cause qui a produit & va encores produisant ces vehementes, plusieurs la declarent assez, disant que c'est zele que chacun porte à sa religion; qui est occasion qu'ils se persuadent que les doctrines qui y sont contraintes, sont souillees d'impieté, pour cela les abhorrent-ils, & ceux

Zele pretendu pour couurir les haines & querelles.

qui en font profession. Or pour ne broncher en ce chemin qui est si raboteux, il m'a semblé qu'il seroit bon d'esclarcir que signifie zele, & quels fruits doiuent sortir de ce bon arbre.

Definitiõs de zele. C'EST, à mon aduis, vne ardante affection de l'ame qui tend à l'honneur de Dieu, & au salut du prochain, dont s'ensuit aussi qu'elle s'irrite quand on les deshonnore. Moyse & Sainct Paul ont bien monstré la grandeur de celuy qu'ils auoient, mesmement au bien du peuple de Dieu, quand l'vn disoit: Seigneur pardonne-leur ceste faute; sinon, efface moy de ton liure que tu as escrit. Et sainct Paul qui souhaittoit estre separé de Christ, afin que ses freres, selon la chair, qui ne glorifioyent pas Dieu, fussent remis au chemin de salut. Par ces propos, qu'aucuns estiment excessifs, l'on doit entendre que leur affection estoit tres-grande. Elie & Phinees aussi nous seruent d'exemple de l'indignation qu'on conçoit, quand on voit l'impieté & la meschãceté estre desbordee. Ce qui esmeut l'vn de faire mettre à mort tous les Prophetes de Baal, & l'autre d'occire Zãbri & la Madianite. Et telles ferueurs sont louëes és Escritures, parce qu'elles ont esté conduites auec la sapience de Dieu.

Exemples. Exod. 31. Rom. 9. 8. Rois. 18. Nom. 25.

Abus des exemples precedans, & le moyẽ de le corriger. AV miserable siecle où nous viuons, fort peu se trouuẽt qui imitẽt Moyse & S. Paul; & de l'exemple d'Elie & de Phinees plusieurs s'en voudroient seruir pour couuerture de leurs violentes passiõs: ne considerant parauanture pas, que ce sont actions particulieres, qui ont procedé de mouuemens interieurs ou de commandemẽs expres, qui ne doiuent estre tirees en consequẽce. D'auãtage, le temps d'alors auoit des raisons speciales pour ces especes de iugemens, qui

ne pourroient tousiours bien conuenir au nostre. Mais la loy de charité qui est perpetuelle, & le fondement des deux souhaits prealleguez, nous doit ramener à la mesme pratique; & alors pourrons-nous dire que nostre zele sera bon, quand estant appuyé sur ladite charité, il sera apres conduit par science, qui sont les deux marques principales pour le discerner d'auecques le faux. L'Apostre S. Paul nous enseigne de fuyr celuyqui est sans science; car quand il en est destitué il vise plustost à vengeāce qu'à charité: ainsi que luy mesme le fit paroistre, lors qu'il assistoit au supplice de S. Estienne. Rom. 10. Act. 7.

A ceste heure nous sera-il aisé de cognoistre les marques du faux zele, en nous representant les vices contraires aux vertus susdites, qui est ignorance (auec laquelle souuent malice est entremeslee) & haine du prochain; & ceux qui ne sont diligens d'obseruer telles differences, tombent en erreur. De ces affections-cy, que chacun appuye sur la pieté, s'engēdrent les iugemens qu'on fait de ses prochains, la plus-part desquels sont merueilleusement precipitez: car plusieurs se trouuent qui voyans quelqu'vn ne consentir auec eux és poincts de la Religion, ne luy imputēt pas seulement qu'il chemine en erreur, ains tout incontinent le tiēnent comme vn homme prophane & de meschante vie. Quand ceste opinion est vne fois logee en l'entendement, elle est mal aisee d'arracher. Ce qui est occasion de rompre tant la dilection fraternelle, que la concorde publique. Pourtant se faut-il garder de faire en soymesme des conclusions si promptes à la condamnation de ceux qu'on ne daigne prendre le loisir de bien cognoistre. S'il estoit question de sçauoir si vn

Marques du faux zele.

De l'iniquité des preiugez.

cheual ou vn chien sont bons, ou mauuais, on voudroit auoir du temps pour en faire l'experience auant qu'en iuger; combiẽ plus la mesme regle doitelle estre pratiquee à l'endroit des hommes? ou autrement il faudra qu'on les prise moins que les susdits animaux. Voicy comme plusieurs se gouuernẽt maintenãt, si on leur dit, Cestuy-là est de la Religiõ: C'est donc vn meschãt heretique, respondront ils. Dites aussi à d'autres, vn tel est Papiste : ils repliqueront, Il ne vaut donc rien. Et pourquoy les reprouuez-vous ainsi? A cause, disent-ils, qu'ils tiennẽt vne Religion contraire à la nostre. Vrayement ceste promptitude est trop prompte.

De la moderatiõ que il conuient tenir és preiugez.

MAIS encor que ce iugement puisse estre faux, & puisse estre vray, on doit cepẽdant tenir vne grãde moderation en l'vn & en l'autre. Quand quelqu'vn, estant esblouy d'ignorance, vient à condamner la vraye doctrine & ceux qui la maintiennent, son zele ne le iustifiera pas, qu'on ne le doiue iustement accuser d'estre profanateur de verité; & ne luy seruira de rien de mettre en auant sa bonne intention, pource qu'elle ne peut changer la nature des choses. Mais n'y a-il pas ample matiere, non pas de rire, ains plustost de lamenter, de celuy qui estant aueugle spirituel, ne pense pas l'estre, & estime ceux qui sont clair-voyans, pleins d'aueuglement? à bon droit luy pourroit-on dire, Medecin qui iuges ton prochain estre malade, & au lieu de t'efforcer de le guerir, tu veux qu'on l'assomme, considere-toy vn petit, & tu verras que c'est toy-mesme qui as abondance de maladies & tres-dangereuses; pense donc trois fois premier que dire à autruy, Tu es vn heretique. Et à la verité, c'est vn mot qui est auiour-

De l'insolẽce de ceux qui appellẽt les autres heretiques.

d'huy fort cõmun en la bouche de plusieurs; & s'en trouue que si on leur auoit osté l'vsage de ceste parole, les patenostres de la ceinture, & la haine de leurs cœurs, ils seroient aussi estonnez qu'vn auaricieux qui a perdu sa bourse. Toutesfois ceux-cy ont encores moindre coulpe qu'aucuns qui errẽt sciemment, cognoissans bien que ce qu'ils reiettent, n'est pas reiettable. Ie mettray à ces derniers deuant les yeux, ce que le Prophete Isaye dit: Malediction sur vous qui dites le mal estre biẽ, & le bien estre mal, & mettez tenebres pour lumiere, & lumiere pour tenebres: afin qu'vne si dure sentẽce ayant effrayé leur conscience, les retire d'iniquité à iustice. Isaye 5.

Il y en a aussi quelques autres qui estans bien instituez, tombent neantmoins en telle arrogance, qu'à ceux qui cheminent encor par les sentiers des doctrines estranges, ils leur donnent des noms ignominieux, & les ont en grand desdain: par où ils font paroistre, qu'ils abusent de la charité, qui au lieu d'enfler & estre insolente, doit estre benigne, ainsi que dit sainct Paul. Ils deuroient plustost en auoir compassion, & en toute douceur les prendre par les bras, & leur haussant vn peu le bandeau, qu'ils ont deuant les yeux, leur monstrer les precipices, dans lesquels ils se vont inconsiderément ietter & perdre. Car c'est vne grande cruauté de voir les ames en peril euidẽt, & aller maudire les corps. Vne chose y a qui esmeut ceux-cy, à sçauoir la faulseté des doctrines, lesquelles à bon droit il faut condamner. Mais eux passans outre ceste consideration, vont arrester leurs haines sur les personnes qui en sont abreuuees, & ne pẽsent pas qu'elles puissent estre illuminees & cõuerties, ainsi que furẽt aucuns

De l'insolẽce de quelques vns qui oubliẽt le deuoir de charité.

1. Cor. 13.

de ceux qui consentirent à la mort de Iesus Christ; qui apres l'adorerent comme Dieu, combien qu'ils l'eussent fait crucifier cõme heretique & seditieux. C'est raison q̃ nous presumions de nostre prochain qu'il se reuelera, plustost qu'il perira, si des signes manifestes d'endurcissemẽt n'apparoissoient en luy.

Restrictiõ du propos precedent.

IE n'entens pas pourtant qu'on le flatte en ses imperfections, ny que les iugemens particuliers qui se font en bõne consciẽce, n'ayent lieu; car l'vn & l'autre luy seroit dommageable, entant qu'on cacheroit le mal qui doit estre descouuert pour estre mieux guery. Mais que celuy qui iuge, le face en se conduisant selon les regles de charité. Car ceux qui condãnent les autres par orgueil, il auient apres que Dieu les condamne par iustice.

Autre dãgereux preiugé du zele sans science.

AVCVNS de ces zelateurs inconsiderez ont encore vne opiniõ tres-mauuaise. C'est, qu'ils se persuadẽt que ceux, dont ils ont reprouué en eux-mesmes la religiõ, ne doiuent estre reputez leurs prochains, non plus que les Turcs, ou les Tartares: en quoy ils faillent lourdement. Et s'ils estoient aussi diligens de lire les Escritures, que d'adherer à la promptitude de leur passion, ils changeroient d'auis. Car ils verroient que le mot de prochain s'estend indifferemment à tous hommes, pource que le genre humain est conioint ensemble d'vn lien sacré de communauté; afin que par ceste alliance les hommes soient incitez à s'entr'aimer. Il suffit donc, à ce que quelqu'vn soit nostre prochain, qu'il soit homme: d'autant que ce n'est pas à nous, d'effacer la nature commune. Et qui est celuy, tant barbare puisse-il estre, qui ne porte en son ame l'image de Dieu emprainte, bien qu'elle soit quasi effacee?

Qui est nostre prochain.

Aussi pour ce regard doit-on, parmy tant de fouilleures, qu'on voit en vne si noble creature, y considerer tousiours la marque excellente que Dieu y a apposee, afin de n'auoir abominable ce que luymesme peut couronner de sa grace.

Erreur renouuelle de nostre tẽps.

Anciennemẽt les Pharisiens, aiant violé les loix naturelles, estimoiẽt que les prochains estoient les parens & amis, ou bien-faiteurs; restraignãt à ce petit nombre, ce qui deuoit estre cõmun à tous. Mais Iesus Christ corrigea leur faulse interpretation, par l'exẽple du Samaritain, qui secourut vn pauure Iuif qu'il trouua blessé sur son chemin, auquel vn Prestre & vn Leuite auoient denié toute misericorde: monstrant par là que chacun est obligé de bien faire aux plus incognus, & que nostre prochain est celuy qui vse enuers nous d'humanité. Et faut noter qu'alors il y auoit plus grande haine & contrarieté entre les Iuifs & les Samaritains, qu'il n'y a auiourd'huy entre les Chrestiens & les Turcs. Comment donc se pourront excuser ceux que les mots de Catholique & Euangelique animent tant les vns contre les autres, qu'ils s'entre-desauoüent pour prochains? Encor y en a-il de si aspres, qu'ils disent auoir bonne raison d'en faire ainsi: & si on leur demande pourquoy, ils respondent que celuy qui s'est voüé à Satan, est digne de toute rigueur, & indigne d'aucun bien. O homme orgueilleux, que sçaurois tu pis dire d'vn Cain, ou de quelque detestable Sorcier? Ne sçais tu pas ce qui est escrit en l'Epistre de sainct Iude? Que quand Michel l'Archange disputoit auec le diable, touchant le corps de Moyse, il n'osa ietter sentẽce de malediction, ains dit, le Seigneur te redarguë. Car encor qu'il approprie ce passage à ceux qui

Luc. 10.

Response à l'obiection de quelques vns.

detractent malicieusemẽt des superiositez:si se peut-il appliquer à toy, qui desployes sur ton semblable des condamnations eternelles. Ton ire implacable pourquoy n'est-elle saoulee, quand tu te representes son ame estre destinee aux tourmens eternels ? ce qui te deuroit esmouuoir à auoir pitié de son corps comme l'on a d'vn pauure criminel qui doit estre rompu sur la roue. Corrige ta cruauté, afin que toy-mesme ne sois point condamné.

Correction de l'erreur precedent. On voit par cecy, comme les erreurs de l'entendement donnent force aux haines des cœurs. Iesus Christ nous donne bien vne autre leçon, en ce memorable Sermon qu'il fit aux Iuifs, quand il leur disoit, Vous auez ouy qu'il a esté dit, Tu aimeras ton prochain, & hairas ton ennemy. Mais moy ie vous dy, faites biẽ à ceux qui vous haissent & priez pour ceux qui vous calomnient & persecutent, à fin que vous soyez enfans de vostre pere qui est és cieux. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel salaire en aurez-vous? les Peagers ne font-ils pas le-mesme ? & si vous saluez seulement vos freres, que faites vous d'auantage? Les Payens ne font-ils pas aussi le semblable ? Soyez donc parfaits, comme vostre pere qui est és cieux est parfait. Il me semble que si ce propos estoit souuent leu de ceux qui ont en eux tant de dureté, que force leur seroit de se ramollir, voyãt le Souuerain maistre commander choses si sainctes, & auec si grande debonnaireté. Et puis que luy-mesmes disoit de la plus part de ceux qui le faisoiẽt crucifier, Pere, pardõne leur, car ils ne sçauẽt qu'ils font: disons au moins, en nous representant cest exemple, pour ceux qui ne nous font point de mal, & à qui nous ne voulons point de biẽ, Pere,

Matth. 5.

Confirmation de ceste correction.

Luc. 23.

pardonne nous:car nous ne sçauons ce que nous faisons. Toutes ces haines particulieres, ausquelles plusieurs taschent de donner quelque fondement, pour en parler à la verité, ne sont autre chose que Iudaismes, c'est à dire renuersemens de la loy de charité vniuerselle, par fausses distinctions accordantes à la loy de nos appetis.

Ie me doute bien qu'aucuns se pourront contrister, dequoy lon tasche de les ramener à vne si grande mansuetude: estans parauenture semblables à vn Abbé, qui ne prenoit autre plaisir qu'à tourmenter tout le monde en proces, auquel vn Roy de France deffendit entierement ceste exercice. Mais il luy respondit qu'il n'en auoit plus que quarante, lesques il feroit cesser, puis que si expressément il le luy commandoit. Toutesfois il le supplioit de luy en vouloir laisser vne demy douzaine, pour son passetemps & recreation. Aussi voudroient-ils qu'on leur laissast quelques vns pour descharger sur eux vn petit de leur superabondante colere. Enquoy ils s'abusent, car Dieu ne se cõtente pas de demi obeissance, ains la veut toute entiere, & entierement cordiale. Ils repliqueront que ce que i'ay allegué sont conseils Euangeliques, & non preceptes obligatoires, qui est vne autre eschapatoire ramassee en l'escole des Sophistes, lequel est de nulle valeur. Or il ne s'ensuit pas de cecy, qu'il faille enseuelir toute haine, mais on la doit si bien guider, qu'elle ne s'atache point aux choses defendües. Ceux qui abondent en ceste passion, trouueront assez de chãps spacieux pour la promener, voire pour la lasser. Ils la pourrõt en premier lieu desploier cõtre les diables, qui sont de toutes creatures les pires, & ne faudra

Responce à ceux qui ne veulent estre retenus par la regle de charité Chrestiẽne

point qu'ils ayent crainte d'eſtre exceſifs en cela. Car on ne peut trop deteſter ce qui eſt ſi contraire à Dieu. En apres, tant & tant de pechez qui pullulent par le monde, comme l'herbe par les prez, doiuent eſtre auſſi hays : parce que ce ſont les aiguillons de la mort. Les doctrines pleines d'impieté marchent en ce meſme rang : d'autant que par icelles Dieu eſt meſcogneu & deshonnoré. Les meſchans auſſi, conſiderez en general, doiuent eſtre en quelque horreur; comme ceux qui alterent & ſouillent les ſocietez publiques : gardant toutesfois enuers eux en particulier la regle de charité dont i'ay fait mentiõ. Mais ſi quelcun ayant de la haine à reuẽdre vouloit auoir quelque ſuiet plus familier & ordinaire pour s'occuper, ie luy dirois, mon amy, outre les cabinets de ton ame & de ton cœur; parauenture qu'en y cherchãt biẽ, tu y trouueras aſſez de matiere pour t'exercer : comme de l'ambition, de l'intemperance, de l'orgueil, des cruautez, iniuſtices, ingratitudes, menſonges, tromperies, & autres vices, qui te feront eſbahir de toy-meſme. Arreſte-toy là : car le moyen de dompter ces monſtres que tu feints d'ignorer, & qui te diffament, c'eſt en les haiſſant. Et ſçaches qu'alors ta haine ſera fructueuſe & douce, au lieu qu'elle t'apporte perturbation & dommage, quand tu la verſes ſur tes prochains.

Cõtre qui on doit exercer haine.

Comment nous deuõs aymer nos prochains.

OR tout ainſi que les bien inſtruits, haiſſans leurs imperfections, ne laiſſent pas de s'aimer; auſſi conuiẽt-il qu'enuers nos ſemblables nous en facions de meſme, ne retirãt point du tout noſtre dilection de leurs perſonnes, encores q̃ leurs erreurs & meſchancetez ſoient condamnees de nous : d'autant que ſouuent elles ſe changẽt par grace; & des voyes d'impu-

reté,reuiennent en celles qui ſont pures. Ceſte charité,dequoy ie parle,ne contreuient point à la iuſtice ciuile,& n'abolit l'indignation que nous deuons auoir contre les contempteurs de Dieu : car ſi elle contrarioit à la pieté & à l'ordre public, elle ne ſeroit humaine,ains inhumaine.Et y a bonne proportion entre elle & la diuine : d'autant que l'vne dit, Tu aimeras Dieu de tout ton cœur ; & l'autre, Tu aimeras ton prochain comme toy-meſme.

De la conuerſation auec nos prochains.

QVANT à la conuerſation,dont aucuns font tant de ſcrupule, alleguans pour excuſe, Ceſtui-cy eſt heretique ; ou,Celuy-là eſt idolatre : il me ſemble qu'ils la dénient trop legeremēt à ceux qui ont vne ame immortelle comme eux, & la marque ſpeciale de Dieu,qui eſt le Bapteſme. Que s'ils les eſtiment ſouillez,& eux nets,n'eſt-ce pas vn office d'humanité de les viſiter, pour taſcher de les nettoyer ? Ils reſpondront,qu'ils craignent que les ordures ſpirituelles ne les infectent.Mais ſi on examine l'affaire de plus pres,on trouuera que la cauſe ne giſt pas là, ains en vne haine violente,qui les empeſche de voir de bon œil ceux qu'ils eſtiment profanes, laquelle ils voudroient cacher ſous le manteau de la conſcience. Ie cuide bien qu'il y en a qui faillent en cecy par ignorance, d'autant que quelques faux Docteurs leur auront perſuadé qu'il faut ainſi faire. Mais d'autres auſſi font les ſcrupuleux par vne vraye chatemitterie, afin de ſembler plus ſaincts : & toutesfois en les obſeruant, on cognoit qu'ils ſont, comme dit Plutarque,

Lions chez eux & renards au dehors.

Qui eſt à dire,hypocrites en exterieur,& interieurement pleins d'orgueil & de vengeance.

Regle à ſuiure en ce fait.

La meilleure regle que nous puiſſions tenir en ce fait, eſt d'imiter noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, qui ne faiſoit point de difficulté de hanter toutes ſortes de perſonnes, en ſuiuant le train de ſa vacation, encores que les Phariſiens l'en blaſmaſſent, diſans à ſes diſciples, Pourquoy mange voſtre maiſtre auec les Peagers & pecheurs? Adonc Ieſus les ayant ouys, leur dit, Ceux qui ſont ſains n'ont point beſoin de medecin, mais ceux qui ſont malades. Par ſon exemple il nous a voulu enſeigner, d'auoir pitié de ceux qu'on voit en la paſſion de peché & de l'erreur & peut-on en quelque maniere leur aider par inſtruction, apres l'auoir receuë. Il y en a qui diſent qu'il n'a point conuerſé auec les heretiques. Mais il faut demãder à ces nouueaux docteurs, quels eſtoiẽt les Samaritains & Saduciens: car il a enſeigné les vns, & ſouuẽt diſputé des Eſcritures auec les autres. On verra que les premiers adoroiẽt les dieux eſtranges, & les ſeconds nioient l'immortalité des ames. D'auantage les peregrinations des Apoſtres, qu'ont-ce eſté ſinon des communications continuelles auec les Gentils, pour les retirer de leur eſgarement? Doncques ne deuons-nous pas eſtre ſi criminels, veu que ceux, dont nous-nous glorifiõs d'eſtre treſpetis imitateurs, ont vſé de ſi grande douceur enuers tous. On pourra encor repliquer que ſainct Paul dit, eſcriuant à Tite, chap. 3. Qu'il faut fuir l'homme heretique apres la premiere & ſeconde admonition. A quoy ie reſpondray premierement, qu'il entẽd que celui-là le ſoit par effect, & non par imputation. Secondement, qu'il ſoit bien cognu, & par les legitimes & Eccleſiaſtiques procedures conuaincu treſ-clairement & ſuffiſamment d'eſtre tel.

Expoſitiõ du paſſage de l'Apoſtre touchant la conuerſation auec l'heretique

En troisiesme lieu, qu'on le voie si obstiné, que pour remonstrances priuees & publiques, il ne se vueille corriger, ains tasche à rompre l'vnité de l'Eglise, en faisant desuoyer les autres. Alors est-il expedient de pratiquer ce qu'il recõmãde; car il n'y a nul fruit, ains plustot danger euident de frequenter vn tel homme. Mais tous ceux qui errent, ne sont pas marquez de ceste marque. Or puis que nous voiõs maintenant le monde ainsi disposé, que non seulement dans les villes & villages, mais aussi és familles, on trouue des personnes ayans des opinions differentes, quant à la maniere de seruir à Dieu, ne nous en estonnons ny scandalisons point: car dés la naissance de l'Eglise Chrestiẽne telles diuersitez ont apparu, qui se sont cõtinuees tãtost couuertemẽt, tantost ouuertement, & dureront iusqu'à la fin du monde.

Contre le scandale pris à raison des diuerses religions.

En telles occurrences la meilleure regle qu'on puisse tenir, afin de ne faire naufrage de son ame, c'est de rechercher la voye qui meine à salut, qui ne se trouue qu'en la verité, & icelle verité aux Escritures sainctes. En apres, ceux qui se sentent ornez & reuestus de si saincte cognoissance, doiuent employer ce beau don de Dieu, au benefice de leurs prochains, sans tirer de là argument de les mespriser & desdaigner; afin qu'ils ayent leur part à ceste benediction de Iesus Christ, qui dit, Bien-heureux sont les misericordieux; car misericorde leur sera faite. Et quant à ceux qui ont des zeles inconsiderez, qui souuent les esmeuuent à des iugemens & condamnations iniques, qu'ils se souuiennent de ce que dit S. Paul, Que tout ce qui n'est de foy, est peché: c'est à dire, qu'vne œuure, quelque belle apparence qu'elle puisse auoir, si elle n'est faite en droite

Regle à suiure.

Mat 5.

Rom. 14.

conſcience, & fondee en la parole de Dieu, n'eſt pas bonne. Vn Theologien euſt fait vn liure ſur ceſte matiere, mais ie me contente d'en auoir ſeulement dit vn mot, tant pour eſſayer de moderer en quelque façon nos aigreurs, qui nous ſeparent trop, que pour reſchauffer auſſi noſtre charité : afin que cela nous ſerue au moins à nous reünir en vne bonne concorde politique.

FIN.

QVEL-





QVELLES VOYES ET PROCEDVres ſont plus propres pour en vſer au redreſſement de l'Eſtat.

QVATRIESME DISCOVRS.



SI d'auanture quelqu'vn ſe trouuoit, qui vouluſt dire que la France n'eſt point au chemin de ſa ruine, que luy deuroit-on reſpõdre? Que c'eſt vn aueugle & vn ſourd. Car de quelque coſté qu'on regarde, on ne voit que confuſions & miſeres, & n'oit-on retentir que plaintes & lamentations. Et ſi quelque autre vouloit maintenir qu'il la faut laiſſer en l'eſtat où elle eſt, ſans chercher les moyés de la releuer; ne pourroit-on pas iuſtement luy dire, que c'eſt vn ennemy de vertu, de n'auoir horreur de ſi grand nombre de vices & de maux, qui de toutes parts nous infectent & tourmentent? Mais laiſſons-là ceux qui ſont ſtupides & corrompus: & eſcoutons la voix du peuple, qui ne reſonne que Reſtauration. Meſmes les autres choſes animees & les inſenſibles, ſi elles pouuoient exprimer leur deſir, elles diroient le ſemblable; ſe conformant à ce que dit S.Paul en l'Epiſtre aux Romains, *Rom. 8.*

Puis que toute la Frãce crie apres ſa reſtauration, ceux ne ſont receuables, qui ſ'y opposent.

Que toutes creatures gemissent & trauaillent,attẽdans d'estre deliurees de la seruitude de corruptiõ. Mais là il entend parler de la misere vniuerselle, & du renouuellement final, là où nostre France souspire maintenant apres le sien particulier.

Diuersité d'auis touchant les remedes pour ceste restauration.

Grands & petits confessent qu'elle est fort malade,& desirent qu'on la guerisse: mais aux moyens d'y paruenir, il y a entr'eux du discord. Car les vns veulent qu'on luy ordonne de grãdes seignees:plusieurs trouuent meilleur qu'on luy baille des medecines douces & faciles: & autres approuuent les remedes vn peu vigoureux. Il faut en ceste contrarieté d'auis chercher celuy qui nous est le plus propre, selon l'estat où nous sommes. Car c'est là que gist le bon iugemẽt,quand on sçait eslire ce qui plus profite. Et me semble qu'il n'y a rien qui nous puisse mieux guider pour le trouuer, que l'experience de ce qui s'est passé entre nous , conioincte auec vne droite prudence, qui est la reigle des actions politiques. Et sous la conduite de si seures guides,ie cõmenceray d'entrer en la carriere.

Refutation des auis conseillans la violence

Quant aux premiers, qui sont si violens en leurs opinions,&ne proposent que feu & sang,il ne semble pas que leur intẽtiõ soit bõne. Car encoresqu'ils feignẽt de desirer le bien general,si est-ce qu'ils cerchẽt plustost leur satisfaction & cõmodité particuliere:& voyans que la raison fait repugnance à leur nature impetueuse,ils s'appuyent sur la force, de laquelle ils ne s'aideroient pas mieux, s'ils l'auoiẽt en main, que feroit vn furieux d'vne espee trenchante. C'est vne chose estrange de voir les hommes au gouuernement des bestes brutes vser de moderation & de patience,& au regime de leur sembla-

bles,qui ont vne ame raisonnable, & sont persuasibles,ne se vouloir aider que de cruauté. Quād pour la correction de ce qui est nuisible, on est quelquefois cōtraint de se mōstrer rigoureux: cela ne tourne à blasme,si les causes le requierent, & qu'on soit despouillé d'appetit de se venger. Mais de conduire les instrumens de rigueur auecques passions malignes, c'est gaster & renuerser tout. Nous l'auons bien experimenté en nostre pauure patrie, qui est tellement accablee des maux qu'elle a soufferts, par la rage de ses propres enfans,qu'elle ne bat plus que d'vne aisle. Et qui est-ce qui en a esté cause,sinon les conseils violens? Car d'iceux sont procedez les massacres assassinats, les recommencemens des guerres, depopulations,cōdamnations iniustes, saccagemēs & autres maux:desquels moyēs aucuns disoiēt qu'il se failloit aider pour sauuer l'Estat de ruine,& pour chasser les incōueniens qui y estoiēt suruenus. Mais en fin, on a trouué que ces remedes ont esté beaucoup pires que la maladie:& plustost propres pour l'accroistre,que pour la diminuer. On ne doit appeller cela remedes,ains cruelles vengeances & destructions,qui ont rauy & emporté ce qu'il y auoit de plus excellēt en ce Royaume,à sçauoir la fleur & l'abondance des hōmes qui y estoient. Ceux qui se delectent tāt de la guerre,& qui la persuadēt si volontiers, que peuuent-ils dire à present, qu'ils voyent que pour l'estre renouuellee par six fois,elle n'a apporté aucun fruit,sinon ietter la Frāce en desolatiō?

Responce à vne replique faite par d'aucunes sortes d'hōmes, contre la refutatiō precedente.

Mais quoy, diront quelques passionnez Catholiques,cōment pourriōs-nous exterminer ceux de la nouuelle opiniō,si nous ne nous aidions des armes? Vrayement,Messieurs,leur pourroit-on respōdre, il

faudroit premier que vous eussiez prouué qu'il est iuste, & que c'est l'vtilité publique, d'ensanglanter vos mains dans les entrailles de vos compatriotes, auant que vous permettre vne telle boucherie. Ne vaudroit-il pas mieux que par douceur vous les fissiez venir à concorde, & par bons exemples de vie vous vous missiez en deuoir de les cõuertir? Quelques Huguenots se pourroiēt aussi trouuer, lesquels offencez des choses passees diroiēt, Il ne faut point de paix auec ces Papistes, qui nous ont fait tant de maux, que premier nos espees n'en ayent fait vne cruelle vengeance. A ceux-là diray-ie priuément, Pourquoy n'estes vous lassez (veu que tant de gens le sont) de tant de souffrances & miseres, sans nous faire encor rentrer en d'autres nouuelles? Faisons la guerre à noz imperfections, plustost que l'entretenir dans nostre pays, & efforçons-nous d'amollir le cœur de ceux qui nous hayssent, par instruction, plaisirs & seruices: & apres Dieu nous donnera vne paix asseuree. Voylà, ce me semble, qu'on deuroit respõdre à ces gens qui sont si aspres au sang. Quãd la guerre se cerche d'vne mauuaise volõté, c'est chose iniuste: mais quand pour repousser la cruauté & defendre son innocence on la soustient, on est excusable; d'autant que la necessité y contraint. Mais entre les fureurs des François, nulle ne s'est trouuee si espouuantable, que les massacres. C'estoient (disoient aucũs) les derniers remedes pour remettre la Frãce en vnion. Et cependãt, rien qui soit auenu, ne l'a tãt des-vnie: ce qui nous doit apprẽdre de n'y retourner plus, pource que les voyes violẽtes destruisent, au lieu de restaurer. Et quãd tout est dit, ceux-là ne meritent pas d'estre nommez reformateurs,

ains diſſipateurs.

S'il eſt queſtion de corriger quelques abus, ils ne ſe contentent pas ſeulement de les extirper, mais auſſi veulent deſpouiller, chaſſer, & aſſommer ceux qu'ils pretendent eſtre les abuſeurs, ſans diſtinction de perſonnes, ny de coulpes. Et ſi les Italiens (qui ſont fort multipliez en France) viennent en jeu, ils les enueloppẽt tous en meſme crime, & diſent qu'il les faut traicter en ceſte façon. Ils deuroient premierement penſer, que comme entre les François ils ſ'en trouue de bõs & de mauuais, qu'auſsi parmy eux il y en a d'vns & d'autres. On peut affermer, quand ils ſ'addonnent à bien, qu'ils ſont excellens: lors auſsi qu'ils veulent mal-faire, ils ſont terribles. D'auantage, ſçauroit-on imaginer vne plus grande confuſion & iniuſtice, que pour vouloir chaſtier dix coulpables, l'on abandõne en proye à la fureur publique mille innocens? Si quelques Italiẽs ont apporté en Frãce de mauuaiſes mœurs & inuentions, veillez ſur eux: & ſi vous les trouuez en faute, faites les punir: mais ne les imitez pas, car vous auriez hõte apres de les condamner. Aucuns les accuſent d'eſtre autheurs des impoſitions & ſurcharges, qui ont quaſi accablé le peuple. C'eſt vn mal-heureux crime: & ceux qui ſont ſi ingrats enuers la France qui les nourrit, & où ils ſ'enrichiſsẽt, venans à eſtre occaſiõ de la faire rõger & opprimer, ſont indignes d'y habiter. Mais il les faut biẽ remarquer, & n'imputer pas à to⁹ la faute de peu. Qu'eſt-il dõc de faire? C'eſt de ne les croire pas, ains ſe ſeruir (pour le gouuernemẽt de l'Eſtat) des Princes, Seigneurs, & perſõnages ſignalez, qui ont touſiours accouſtumé de cõſeiller nos Rois. Toutesfois ſ'il y en auoit quelqu'vns par-

Reſponſe à vne autre obiection, touchant les eſtrangers, Italiẽs ſpecialement, de la ruine deſquels aucũs eſtiment que naiſtroit le repos de la France.

mi eux qui meritassent, pour leur singuliere vertu & fidelité, de participer aux grãds honneurs (cõme les histoires tesmoignent que plusieurs estrãgers au passé y sont paruenus) qui est-ce qui leur voudroit denier? Et sur cecy ie demande quels François ont esté plus affectionez à l'Estat, qu'vn Iean Iacques, & Theodore Triuulce, vn Prince de Melphe, vn Duc Horatio Farneze, & principalement ceste magnanime race des Strosses, dõt le dernier (qui meritoit de marcher au premier rang des meilleurs Frãçois) a volontairement sacrifié sa vie, pour trãsporter les guerres ciuiles, qui commençoient à remenacer la France? Ie desirerois que nous eussions demy-douzaine de tels estrãgers que cestui-là, voire dans nos plus secrets conseils. Ils ont, dira quelqu'vn (i'entens de ceux qui trafiquent) toutes les plus grosses fermes du Royaume. Ie ne m'é estõne pas, puis qu'õ les leur baille. Si vn François trouuoit ces commoditezlà en Italie, il y couroit à bride abbatuë. Le remede à cela, est de preferer à eux, ceux de nostre nation. Ce n'est pas encores tout: Car ces gens-la, en cinq ou six ans se sçauent faire riches. Certes ils seroient condamnables, s'ils y paruenoient au detriment public ou particulier. Mais si leur diligence, labeur, & industrie les y fait monter, vous ne les deuez blasmer, ains plustost vous estimer mal-habiles de ne sçauoir faire le semblable. Toutesfois, si nous voulons vn peu prendre garde à quelques vns de nos François, nous verrons qu'ils ont moissonné aussi diligemment que les autres. Somme puis que la pl⁹ part d'iceux sont incorporez parmi nous, ayãs maisons, fẽmes & enfans, ne seroit-ce pas cruauté, d'arracher indiscrettement vn tel membre? La Frãce

a tousiours esté fort humaine à recueillir les estrangers: ce qu'elle doit (à mõ auis) faire encor, mesmement ceux qu'on void qui se reuestent des affectiõs naturelles des originaires, & qui apportent bon exemple & bon fruit. Mais les autres qui, comme sangsuës, la succét, & puis s'enfuyent au loin, ou qui apportent des nouuelletez pernicieuses, on les doit accuser, & les ayãt conuaincus, leur faire esprouuer la seuerité des loix de la France. Car le chastimét de peu, en corrigeroit beaucoup. Aux termes où est maintenant nostre Estat, vn Italien Francizé est bié autant à priser qu'vn François Espagnolisé.

Response à vne autre obiectiõ de ceux qui en veulét aux gens de Iustice, aux Nobles, & aux Ecclesiastiques.

Or ce ne sont pas seulement les estrãgers qu'ils voudroient qu'on traitast rudement, car ils s'adressent aussi aux propres François, quand leurs passions les poignent. Les vns disent que les Tribunaux de iustice, sur lesquels vne formiliere de Iuges sont assis, ne sont maintenant que pieges & ratoires, là où auec l'appast des loix & des coustumes, les riches & les pauures sõt attrapez & saccagez: & qu'il en faut chasser vne partie, & piller l'autre, pour se sauuer & venger de leurs rapines, & remettre les iugemens selon la simplicité ancienne. Les autres se despitans contre les Moines, leur imputent que ce sont des exemplaires de dissolution, oisiueté & hypocrisie, qui apres auoir vescu du labeur d'autruy, pipent les consciences, & qu'on doit mettre le feu aux quatre coins de leurs Conuents. Aucuns populaires se plaignans de l'arrogance des Nobles, les voudroient traicter à la façon de Suisse (encor que les Suysses n'ayent pas fait tout ce que ceux-là pẽsent) pour establir vne Republique trãquille. Il y a aussi de la Noblesse, laquelle estant indignee de

l'orgueil & malignité du peuple de quelques puissantes citez, & de leur promptitude à s'esmouuoir, desireroient les corriger à coups d'espee & par saccagemens. Ie laisse à penser ce que d'autres peuuẽt dire de la plus part des gens de guerre, qui par où ils passent, rauagent tout: & quelques Euesques & Abbez qui continuellement preschent & cõseillent la guerre; mesmes de certains Iesuites, qui par fines persuasions & promesses spirituelles, en excitent aucuns à assassiner les grands: ils ne les espargnent non plus que les autres. Et cõbien qu'on apperçoiue és sus-nommez des mal-versations & corruptions, si ne faut-il pas aller si viste en ceste besongne. Et croy que ce n'est point tant vn vray desir de restauration qui meut ces passionnez à vouloir si mal traiter ceux à qui ils s'attachẽt ainsi, qu'vne haine violente, à quoy ils veulent satisfaire: imaginans qu'en la ruine d'autruy, ils trouueront quelque plaisir ou profit. Qui est-ce donc qui voudroit vser de leurs conseils? On les doit reietter; veu que l'experience a monstré qu'ils seruent plus à engendrer d'autres maux, qu'à en corriger vn.

Response à ceux qui pẽsent pouuoir fonder en raison les conseils de violence.

Ie veux parler a ceste heure de certains personnages plus moderez q̃ ceux-cy, lesquels n'ayãs pas les affectiõs mauuaises, ny faute de iugemẽt, ont toutesfois de la vehemẽce. Ce qui les fait maintenir que le rasoir & le cautere sont necessaires & propres en ceste cure. La raison qu'ils amenẽt est, q̃ quãd la pourriture a gasté vn membre, il le faut couper, pour garẽtir le corps d'infectiõ. Disent que la pratique s'en est veuë en Frãce par le passé, lors que les Lõbards, les Iuifs, & les Tẽpliers furent pour plusieurs & diuers crimes chassez, pillez, & la pl⁹ part exterminez.

Ils adiouſtẽt encor l'exemple de ceux qui ont voulu reformer les Eſtats, comme Lycurgus & Cleomenes tirent celuy de Sparte, leſquels l'aiderent de la force, pour ruiner ceux qui vouloient empeſcher leurs deſſeins, & entretenir les deſordres en vigueur. Ie reſpondray à tous ces poincts, & diray premierement, que quand il eſt queſtion du ſang; ceux-là qui ſont pres des Princes, ou qui ont charges, doiuent entrer en leurs conſciences, afin qu'elles ne ſouffrent qu'ils aillent ſouiller leurs mains dedans, qui doiuẽt eſtre pures en l'adminiſtratiõ des conſeils & de la iuſtice, où il ne faut pas tailler à tors & à trauers: cõme ſi les ſocietez ciuiles eſtoient des troupeaux de beſtes, & les citez des boucheries. Et quãt à la raiſon alleguee, de retrãcher les membres pourris; cela ne ſe pratique par les Chirurgiens, qu'apres qu'ils ont cogñu qu'il n'y a plus aucun moyẽ de les guerir. Ce qui doit ſeruir de bõne inſtructiõ à ceux qui gouuernẽt, pour regarder encor de plus pres & biẽ cõſulter, voire gemir, auant que venir à ces inciſiõs publiques, qu'on peut euiter d'autant plus aiſẽmẽt; qu'il y a beaucoup plus de remedes en l'art politique, qu'en celuy de Chirurgie. Vn anciẽ a dit que vn Medecin eſtoit eſtimé dãgereux, entre les mains duquel pluſieurs patiẽs mouroient, & vn Magiſtrat encore pire, qui faiſoit mourir beaucoup de ſes citoyẽs: entẽdãt par là, qu'il ne faut venir (qu'à toute extremité) à ces remedes violens. Et ſi aux trois exẽples repreſẽtez on en a vſé, pour cela n'en doit-on pas faire regle: car celuy qui cõſidere tels faits legeremẽt, & les applique ſans iugement, ſe deçoit. On ne doit pas touſiours prẽdre pour argẽt cõtant (cõme dit le Prouerbe) tout ce qui eſt eſcrit aux hiſtoi-

Comme le corps public doit eſtre traicté,

Du traictemẽt fait iadis en Frãce aux Lombards, Iuifs, & Templiers.

res, pource que ſouuent les cauſes, qui ont produit des effects, ſont ignorees & falſifiees. Il y en a qui ont approuué les executions ſuſdites, diſans que les crimes commis en eſtoiēt dignes. Autres ont eſtimé que l'auarice de ceux qui vouloient attraper de ſi groſſes richeſſes, fit qu'on leur ſuppoſa ce qu'ō voulut. Quoy qu'il en ſoit, ſi on y euſt procedé auecques plus de moderatiō, il euſt eſté plus hōneſte. Pour le regard de Lycurgus, il eſt vray qu'il ſ'aida de la force, pour plus aiſémēt faire receuoir ſes loix : toutesfois il n'vſa d'aucune violēce. Mais Cleomenes tua les Ephores, & en chaſſa pluſieurs autres qui ſ'oppoſoiēt à la reformation. Si ce remede a ſeruy en Lacedemone, ſ'ēſuit-il pourtāt qu'il nous ſoit ſi profitable? Ie ne ſçay qui l'oſeroit affermer; car comme vn ſoulier ne cōuiēt pas à tous pieds, auſſi vn fait ne ſe peut approprier à tous païs. Il faut biē cognoiſtre tāt la nature des choſes, que des perſonnes, auant que les leur accōmoder; ou l'on ſera en danger de choir en erreur.

Du fait de Lycurgus & Cleomenes.

Concluſiō & auis cōtraire à ce premier, touchāt la violence.

CHACVN voit à quels termes la France eſt auiourd'huy reduite, & qu'elle eſt encore ſi alteree, ſi aigrie & enuenimee en elle-meſme, à cauſe des guerres paſſees ; qu'au moindre coup d'aiguillon qu'on luy donne, elle ſe remue par tout; comme fait la mer, quand elle eſt batuë d'vn ſeul petit vent. Ce ſeroit donc grande imprudēce de luy appliquer choſes violentes, parce qu'elles rameneroient la guerre, qui eſt le mal qui la cōduit à la mort. Vne playe qui a engendré vne grande inflammatiō & enfleure en la partie où elle eſt; ſi vous l'irritez par medicamens chauds, il ſ'en enſuiura putrefaction, puis mortification. Le meſme nous arriuera, ſi nous voulons adiouſter du feu auecques du feu. Le plus ſeur eſt d'v-

ſer de choſes temperees; & ceux qui ne le voudront croire, on les renuoiera à l'experience, pour apprendre d'icelle que puis que tãt de cauteres & ſaignees, dequoy on ſ'eſt aydé depuis vingt & deux ans, n'ont en rien profité, qu'il faut neceſſairement ſe ſeruir de moyens diſſemblables.

Ie deſirerois que ſa Maieſté vouluſt eſtablir vne loy touchant ce fait, ſemblable à celle qui eſtoit pratiquee à Locres, qui en regardoit vn autre. C'eſt que quiconque vouloit propoſer quelque choſe nouuelle en ceſte Republique, eſtoit contraint de comparoiſtre deuant le peuple, ayant vne corde au col. Et ſi apres ſa propoſition ouye, elle eſtoit approuuee, on luy oſtoit la corde, & ſ'en retournoit libre: mais ſi ſon dire eſtoit reprouué, alors l'eſtrangloit-on; pour admonneſter chacun par ce rigoureux ſupplice, de n'eſtre pas haſtif d'introduire des nouuelletez pernicieuſes, qui apportent alteration & mutation en l'Eſtat. Auſſi ſeroit-il expedient, que ſadite Maieſté ordonnaſt que celuy qui voudroit conſeiller la guerre ciuile, ſe preſentaſt en la meſme maniere deuant elle, eſtant accompagnee des Princes de ſon conſeil, & de trois cens perſonnages eſtimez gens de bien, prudens, & bons François; qui ſeroiẽt tirez du corps de la Nobleſſe, du corps de la Iuſtice, & du corps des citez: afin que ſelon qu'on trouueroit ſon propos eſtre vtile ou ruineux, il fuſt traité, & parauanture que l'iſſue ſeroit telle, que par ceſt exemple pluſieurs ſeroient effrayez & retenus de perſuader la guerre; par la continuation de laquelle, la France accelere ſa ruine, & ſe diſpoſe à la ſeruitude eſtrangere. On pourroit encores dire d'auantage pour affoiblir ceſte opinion, mais cecy ſuffit

Contre les conſeillers des guerres ciuiles.

pour ceux qui ne veulent pas disputer.

Cõsideration du second aduis contraire au precedent.

Voyons maintenant quel iugement on doit faire des deux autres opinions qui semblent estre plus receuables. Plusieurs se persuadét que celle qui recõmande les remedes du tout doux & faciles, doit estre suyuie, comme nous estans fort conuenables, & ce qui leur fait croire cela, est la consideration des grandes ruines qu'ont apporté les rigoureux: car de là ils viennent à conclure, qu'il faut s'aider des moyens contraires, pour paruenir à contraires effects. Secondement, ils comparent la France à vn corps, qui par vne longue maladie est tombé en telle debilité & foiblesse, qu'il ne se peut quasi soustenir: & disent que si à celuy qui est en telle indisposition les regles de l'art defendent de donner des Medecines fortes, de crainte qu'elles ne l'abbatent du tout; que par la mesme raison les regles politiques ne permettent qu'à vn Estat languissant & demy cõsumé, on applique des remedes vehemens. Ils adioustent, qu'on a veu, pendant que les petites paix ont duré, que beaucoup de choses commençoient desia à se restaurer: ce qui enseigne que les procedures douces sont merueilleusement propres pour aider à ramener la France au bon ordre qu'on desire. Vrayemét il semble que ce chemin soit aussi facile, que le premier estoit difficile. Et pour n'auoir suiuy cestuicy, nous sommes tombez en de grands maux; la souuenance desquels a rendu les hommes si apprehensifs, que les seules paroles leur font peur. Si on parle de reformer ceux-cy ou ceux-là, ils imaginent incõtinent qu'on veut commencer à les ruiner, pource que les iniures passees ont ainsi accreu les deffiãces. Voilà pourquoy les reigles, voyes, & ordonnances

Comment il faut s'aider de cest aduis.

les plus moderees, ſont les plus neceſſaires & propres à mettre du commencement en auant, afin de faire cognoiſtre à ceux qui ne ſont que par trop farouches, que pour reſtablir ce qui eſt en cõfuſion, on y veut proceder auec attrempance: & en cedant en quelque maniere à leurs imaginatiõs & craintes, on les rẽdra apres plus prompts à obeyr à ce qui ſera ordõné. Il ne faut point ſe perſuader qu'on trouue grande contradiction, quãd l'on apperceura que l'intention des reformateurs eſt bonne. Car beaucoup de choſes ſont changees au regard du paſſé, qu'il n'y auoit que quelques membres qui fuſſent offenſez. Maintenant tout le corps ſe deult, & le patient, qui ne vouloit cognoiſtre ſon mal, crie à haute voix apres le Medecin.

Il eſt impoſſible, dira quelqu'vn, qu'on puiſſe voir vn conſentemẽt ſi grand à rechercher la reformation. Car ceux qui profitent par les deſordres, les voudroient touſiours voir regner. A celà reſponderay-ie, qu'on ſçait qu'il y aura des contrediſans. Mais quand de l'autre coſté on verra vne bõne diſpoſition au plus grand nombre, & adioignant à celà l'authorité & la loy, on ramenera le reſte à raiſon. Le principal nerf en cecy, eſt l'exemple & l'authorité du Roy, commandant auecques magnanimité: ſans quoy rien ne ſe peut effectuer. Ie repreſenteray quelques deſordres de noſtre Eſtat, pour voir ſ'il eſt auſſi aiſé d'y remedier, comme pluſieurs l'eſtiment: & des petis & faciles, ie viendray aux grands & difficiles. *Reſponſe à ceux qui eſtiment impoſsible la reformatiõ de l'Eſtat.* *Deſordres à reformer.*

Au premier rang ſeront les ſuperduitez en habits qui ſuperabondẽt par tout, dont depẽd la pauureté particuliere: à quoy il ſemble qu'il y ait petite diffi- *1. Les ſuperfluitez en habits.*

culté;neantmoins ſi n'y peut-on toucher, qu'on ne face crier deux millions de perſonnes. Quel moyen y a-il donques d'y pouruoir? c'eſt de rire de toutes ces crieries, plaintes & choleres. Car à vn fol ſi vous luy oſtez ſa marote, qu'il ayme tant, il ſe tempeſtera encores d'auantage. Il eſt pourtant beſoin de le faire, de peur qu'il n'en face mal aux autres. Mais, qui eſt encores pis, ces excés, dont nous parlõs, font mal, principalement à ceux qui les commettent; encores qu'à l'abordee ils ſoient auſſi plaiſans, qu'à la fin deſplaiſans, quand le patrimoine eſt engagé. Qui voudroit particulariſer toutes ces eſpeces de folies (comme ceux qui ont inuenté la confeſſion auriculaire, ont diuiſé les pechez mortels & veniels en vne infinité de racines & branches) il faudroit vn volume entier. De tout temps il a eſté mal aiſé de retrancher ce que les perſonnes ont eſtimé leur eſtre ſouueraines delices; & quelques hiſtoriens teſmoignent que les Romains meſmes y ont eſté empeſchez. Si eſt-ce qu'il y a grande difference entre eux & nous: car ils ſe desbordoient lors que tout leur abondoit; & nous le faiſons, quand quaſi tout nous defaut, & n'ay pas opinion que nous entrions en ſedition pour ce poinct. Ceux qui tiēnent la Doüane de Lyon, diront que le Roy perdra plus de trois cens mille eſcus de rente, ſi on ne laiſſe la liberté à tous pour les habits. Mais ſi on tourne fueillet, on verra qu'il ſort du Royaume plus de quatre millions de liures tous les ans, qui vont en Italie pour telles marchandiſes: leſquelles ſont occaſion de faire deſpendre au Roy, & à ſes ſuiets, plus de douze millions en habillemens ſuperflus, dequoy on ſe pourroit bien paſſer. Du tẽps de Philippes le Conquerant, ſous lequel

la France estoit florissante, & en grandeur, on n'auoit point l'vsage des velours, ny gueres d'autres draps de soye, pour le moins, peu en portoient. Et cependant iamais les grands ne furent mieux obeïs, chacun selon son degré, qu'ils estoient lors. Quand il n'y a que les riches ornemens, qui font reuerer & aymer, il y a peu de fermeté en cela, & faut qu'il y ait des obligations plus fortes, pour nous ranger à ces deuoirs. Ce n'est pas à dire, qu'on doiue regler les vestemés à la simplicité du téps ancien: car aucunes choses abondent maintenant, qui lors estoient tresrares. Il y a le tiers de la Noblesse au moins, qui voudroit bien qu'il y eust en cela vn bon reglement: car elle en seroit plus accommodee d'argent, & moins endettee. Et croy qu'elle desireroit plustost despendre ce qu'elle consume en telles superfluitez, à aller seruir son Roy en vn camp (où la despense seroit mieux employee) que s'appauurir en ces folies, & au lieu de tant de belles chausses & manteaux, recamez d'or & d'argent, acheter de bons cheuaux, de bõnes armes, & autres equipages, pour estre dignement en ces honnorables necessitez-là. Il se trouueroit alors plus de douze cens gentils-hommes, qui auroient moyen sans solde de l'accompagner, qui sont encores de bonnes reliques de la France ruinee, & qui feroient autant de miracles que celles de S. Maturin de Larchant. Et cõme celles-cy guerissent les fols (ce dit-on) aussi les autres gueriroiét certains estourdis, qui cuident que nous autres François soyons à l'hospital. Qui est-ce dóc qui feroit rumeur pour ces choses? A l'auanture que ce seroient les dames, qui sont merueilleusemét affectiónees à ces beaux ornemés, & auroient extreme desplaisir qu'on les leur retran-

chast. On leur en doit permettre beaucoup plus qu'aux hommes, pour contenter leur curiosité, & pource qu'elles ayment d'auoir quelque chose qui dóne plus le lustre à leur beauté. Aristote dit pourtant, que les femmes sont la moitié de la Republique, & qu'il conuient aussi par bonnes loix les regler: mais elles ne le veulét pas croire, & disent qu'il est heretique.

2. Autres superfluitez notammẽt en despenses excessiues.

Il y a encores plusieurs autres superfluitez, dequoy ie ne feray point de mention, parce que i'en ay parlé ailleurs. I'ay seulement choisi ceste espece, qui est aussi ruineuse que commune, laquelle i'ay mis en veuë, pour monstrer que puis qu'elle se peut corriger, que le mesme se feroit des autres, qui nous rendent pires & necessiteux. Et si on desire que ie les nomme, ie diray que ce sont les despenses excessiues qu'on fait en festins somptueux, pour peu d'occasion; masques, ieux, train superflu, bastimens superbes, meubles precieux, & en plusieurs autres pompes & plaisirs; le tout ayant grand besoin d'estre moderé, d'autant que plusieurs y outrepassent leur deuoir & pouuoir: & ne métiroit-on point, en disant qu'ils employeroient plustost mille escus en telles vanitez, qu'en donner demy à vn pauure mourant de faim, ou dix à vn amy, qui seroit en grande necessité. Et la cause de cela, est le trop grand amour de soy-mesme, & le peu de charité enuers autruy.

Des principaux remedes pour ce regard.

Maintenant ie parleray des choses où il semble qu'il soit necessaire de toucher, si on veut redresser l'Estat, combien qu'il y ait peril à les remuer. Il y en a qui pensent, si en la pauureté où il est, on ne fait des recherches de ceux qui se sont si desmesurément enri-

enrichis pendāt les cōfuſions,qu'on priuera le Roy d'vn treſ-grand profit qui prouiendroit des reſtitutions que beaucoup ſeroient contrains de faire; leſquelles eſtans appliquees à bons vſages, ſeruiroient à rebouſcher de grandes breſches.Ceſte propoſitiō-cy eſt belle & fondee en equité, mais l'execution en eſt difficile;veu le grand nombre de perſonnes qui ont eu la conſcience plus large que la manche d'vn Cordelier,aucunes à trop receuoir,autres à s'accommoder,& pluſieurs à prendre&rauir.Et ne faut douter qu'il n'arriuaſt des inconueniēs, ſi on les vouloit preſſer de rendre comte de leurs adminiſtratiōs paſſees.Encores s'il n'y auoit,que quelques Threſoriers de ce nōbre, (leſquels à preſent doiuent fidelement verſer en leurs charges pour la ſouuenance du naufrage qu'ils cuiderent vne fois faire)nous ſerions aſſeurez de ne tomber en guerre. Mais de s'attacher à des gens qui portent des eſpees,qui ſçauent cōmander & frapper,& qui ont authorité, amis & intelligēces,indubitablement on verroït de grandes alterations.Ne fut-ce pas vne des cauſes qui eſmeut Ceſar à prēdre les armes,pource qu'ō le vouloit rechercher, luy & ſes partiſans,des richeſſes qu'ils auoient butinees és Gaules?Quand les Gracches propoſerēt la Loy Agraria pour le faire pratiquer,qui retrāchoit les poſſeſſions des riches;quelles ſanglantes ſeditiōs s'en enſuiuirēt?Encores qu'vne choſe ſoit legitime, touſiours n'eſt-il pas expedient de la vouloir mettre en vſage;à cauſe que l'indiſpoſitiō des affaires & du temps,ne le requiert pàs.On dira que c'eſt vne voye douce,de redemander par les loix,ce qui a eſté vſurpé cōtre les loix.Cela eſt vray:mais ſi on regarde biē les cōſequences,on verra qu'elles ſont ſi perilleuſes;

1. *Des recherces.*

que ce seroit faire vn lourd erreur, pour vouloir recueillir des petis profits, aller cheoir en de grands dommages. Car puis que ceux qui ne veulét pas perdre les biens qu'ils ont acquis, ne s'abstiendront pas de voyes violentes pour les conseruer; le plus asseuré est de fermer maintenant les yeux sur quelques maux incurables, & les ouurir sur les curables. La loy d'oubliance que nous auons tousiours mise la premiere en nos paix, & qui a esté pratiquee par les Atheniens & Romains, apres leurs guerres ciuiles, nous admonneste d'oublier aussi, en ce temps muable, beaucoup de choses.

2. De Ecclesiastiques.

Vne mesme consideration y a il pour les faits des Ecclesiastiques. Car comme plusieurs se sont trouuez qui ont maintenu qu'il falloit prendre la moitié de leurs biés (desquels la plus part abusent) pour en acquiter le Roy; veu q̃ le peuple est incapable, pour sa pauureté d'y satisfaire: ces grosses paroles leur ont fait peur, qui tendoient à diminuer l'heritage temporel, de maniere que reueillans leurs esprits, ils ont plusieurs fois par incomparables artifices réuersé ces ouuertures, ausquelles on commençoit à prendre quelque petit goust; remonstrans qu'ils ne pourroient iamais auoir aucune inclination à aider sa Maiesté, qu'au preallable elle ne mist l'Eglise Romaine en franchise des oppressions de ces Huguenots, lesquels estans tous exterminez, apres ils feroient merueilles. Somme, que par tels moyens ils õt si bié sçeu bailler lechãge (cõme on dit en termes de venerie) qu'õ les a laissez en repos, pour poursuyure les autres par guerre. Et quelquesfois quand ils ont voulu prendre le frein aux dents, qu'ont-ils fait? On l'a veu aux Estats tenus à Blois, l'an mil cinq

cens septante & sept:car ils iouerent si bien leur personnage,qu'ils esmeurent vne partie de la Frãce cõtre l'autre, & eux cependant iugeoient des coups, mesmes aucuns vindrent à dire,que le Clergé possedoit plus de quinze millions de francs de rente par chacun an,& que si on les vouloit opprimer, ils feroient bien lascher prise à ceux qui les auroient mordus .Ces exemples mõstrent qu'il ne faut point vser de forces enuers ceux qui ont moien de s'opposer auecques la force.Mais ie presume,puis qu'iceux sont François,qu'ils ne lairront iamais tomber leur Roy en necessité,qu'ils ne le secourẽt, mesmement quãd ils verront que par douceur ils en seront requis. Et puis qu'aussi biẽ ils n'emploient aux vrais vsages destinez les richesses Ecclesiastiques, ils ne doiuent refuser d'en aider à celuy duquel les predecesseurs ont souffert qu'elles soient venues en leur possession.

Ceste mesme procedure moderee doit (à mon auis) estre suyuie enuers ceux de la Religion, pource que tant de rigueurs dont on s'est serui contr'eux, pour les reduire,ce disoit-on,les a reduits à extremité de se defendre, de sorte qu'il n'est plus possible qu'vn ouurage de conuersion si sanglante, se puisse parfaire selon la premiere intention de ceux qui auoient commence à le bastir: doncques le meilleur est de le laisser.Si on presume qu'ils errẽt, il les faut redresser par les paroles de Christ & de ses Apostres,& non par les persecutions & les feux, qui ont esté plusieurs annees allumez en France.Le feu est pour les Sodomites,& non pour ceux qui au milieu d'iceluy reclament le Fils de Dieu. Nos Roys ayans esté persuadez par les gens d'Eglise, que c'estoit vn sacrifice plaisant à Dieu , que de

3. De ceux de la Religion.

les extirper de leur Royaume, ils s'y sont efforcez, pẽsans bien faire, & ont consumé plus de temps, de finances, & d'hõmes à cest effect, que Cesar ne fit à la conqueste des Gaules, de l'Espagne, & de l'Angleterre. Et puis que l'experiẽce a tesmoigné que tout cela n'a riẽ auãcé, ne doit-on pas chercher des voies plus gracieuses & propres à conseruer les hommes, plustost qu'à les destruire? Sa Maiesté feroit bien, si elle disoit au Clergé, Messieurs, puis q̃ le glaiue materiel en tant d'annees n'a peu effectuer vostre conseil trauaillez auecques le spirituel, qui est la doctrine & la predication, pour redresser la pieté, en y adioustant la bonne vie. Il me semble que d'vn costé & d'autre, on deuroit tenir ce chemin pour s'entrecõuertir, ainsi qu'ont fait par le passé tant d'excellens personnages, comme Irenee, Polycarpe & Athanase, & autres bons Pasteurs, qui ont conduit dans les voyes de salut vne quantité innumerable de pauures ames esclaues d'ignorance & de peché. Auecques l'espee on ostera bien la vie à quelcun, mais de luy oster les persuasions de l'entendement, cela ne se peut faire par vn instrumẽt materiel, ans par autres persuasions de verité. Obseruant ceste regle-cy, encores seroit-il requis, pour voir quelque repos apparent en l'Eglise, que sa Maiesté accordast vn Concile national franc & libre (car le Pape n'en accordera iamais vn general, qu'il craint comme la foudre) qui fust composé de Theologiens hõnorables, charitables, & amateurs de concorde, lesquels estans sainctement assemblez, pourroient trouuer quelques doux moyens, qui seruiroiẽt de nous faire rapprocher de l'vnion Chrestienne, que deuons tous desirer, au lieu que nous-nous esloignõs les vns des

autres par diuision. Nos maistres pourront respondre sur cecy, que la Religion Catholique Romaine ne doit estre mise en doute, ny en dispute, ouy bien les opinions nouuelles, qui sont pleines d'erreur. Mais que si quelque heretique veut disputer, qu'il vienne en la faculté de Theologie, & on parlera à lui des grosses dents. Ie repliqueray, que Messieurs ont vn trop grand auantage, estans en leurs gros boulevards, comme à Rome, en l'inquisition d'Espagne, & en Sorbonne. Car il n'y a si subtil Euãgelique qui n'y perdist son Latin; & Aristote mesme auecques sõ Grec, s'il se trouuoit en la meslee, y seroit tres-empesché: car ils ont des argumens plus concluans que ceux de la premiere figure. Quand doncques ils tiẽnent quelqu'vn qui repugne à leurs opinions, & les pique des aiguillons de l'Escriture; il vous luy baillent incõtinét vn syllogisme à soudre, qui est de feu, d'eau, ou de corde, & c'est en propre personne qu'il faut respondre, & non en figure: de sorte qu'vn pauure homme condamné, premier que d'estre cõuaincu, est contraint de ceder pareillement à la force de ces argumens, qui concluent necessairement à la mort. Mais le meilleur seroit, de laisser toutes ces mauuaises coustumes passees, & suiure les expediens que i'ay proposez, ou de plus propres, pour viure en repos: de peur que Messieurs, en voulant contraindre les autres de receuoir leurs opinions celestes, ne viennent à perdre leurs possessions terrestres, ainsi qu'ils ont fait en vne grand' partie de l'Europe. Et desia voit-on qu'en Frãce les plus riches mẽbres de leur domaine, sont és mains des guerrieres Catholiques, lesquels aiãs receus tels bien-faits pour loyers deus à leurs seruices, il s'ẽsuiura (si les guerres ciuiles

continuent) que la neceſſité & la cupidité ferõt que plusieurs d'eux s'approprieront des choſes, dont ils n'eſtoient auparauãt qu'vſufruictiers. Ce qui eſt autresfois auenu en ce Royaume, du temps de Charles le Simple. I'ay bien voulu leur donner ce petit aduertiſſement, pource que ie m'aſſeure qu'ils ſeroient marris que par audace, ou par artifice, on vouluſt mettre la main dans la marmite, & principalement les Huguenots, qui n'ont pas (à ce qu'ils diſent) le droit & l'authorité de l'impoſition des mains.

4. *De la Iuſtice.*

Quant à la Iuſtice, qui eſt vn membre fort diſproportionné, elle meriteroit d'eſtre reformee auec quelque ſeuerité; n'eſtoit qu'on eſt en partie cauſe dequoy plusieurs qui l'adminiſtrẽt, en abuſent; parce que, pour ſe deſdõmager & recõpenſer, il vendent en detail (comme aucuns ont dit) ce qu'on leur a vẽdu en gros. Mais vn ſingulier remede pour cecy, ſeroit de ſupprimer peu à peu, & ſans iniuſtice, la moitié de ce gros exercite, auec tant de ſuperflues formalitez, qui engendrent tant de longueurs. Car de là s'enſuiuroit que la moitié des procez & des mangeries s'en iroit à vau l'eau. Mais quel excez y a-il en l'ordre des finãces, tãt en la multiplicité d'officiers, qu'aux gages à eux aſſignez, qui ſe montent à douze cens mille eſcus par an, ce diſent ceux qui le penſent biẽ ſçauoir: N'eſt-ce pas reſpandre les richeſſes, veu que moins de cent mille eſcus ſuffiroient pour l'entretien d'vn nombre moderé, qui auroit ceſte adminiſtration? Le reuenu du Grand Duc de Florence, ou de Saxe, ne ſe monte d'auantage. Ce qui me fait admirer noſtre France, voyant les moindres pieces de ſes ruines equipoler à de petis Royaumes.

Or pour paruenir à la correction de tous ces desordres & de plusieurs autres qui s'apperçoiuent en d'autres vocations, il faudroit que sa Maiesté fist assembler deuëment & sans brigue ses Estats generaux, par le moyen desquels elle prendroit de bons auis & de bonnes resolutions; & eux ne remporteroient que le malgré de ceux qu'ils auroient vn peu estonnez, & elle le fruit. Car quoy qu'on vueille dire, en quelque façon qu'on prenne les François, ils aiment tousiours leurs Roy. Il peut suruenir vn doute qui feroit blasmer l'vsage des voyes moderees, s'il n'estoit vuidé & esclaircy. C'est que beaucoup trouueroient estrãge, que sous l'ombre de douceur, on laissast tát de vices impunis: esmeus d'vne fausse crainte, qu'en touchant on altereroit plusieurs personnes, au preiudice de l'Estat. Vrayement on les pourroit raisonnablemen t reietter, si elles tendoiét à restreindre les iugemens politiques, sans lesquels les Estats ne se peuuent maintenir. Mais il faut considerer qu'il y a difference entre les cours de la iustice ordinaire, (laquelle doit tousiours auoir, s'il est possible, son train egal) & les moiens & procedures qu'on a accoustumé de tenir és corrections des desordres suruenus, tant en la pollice, qu'és mœurs vniuerselles. Car quelquesfois en ces choses icy on est cõtraint de s'accõmoder aux personnes, quand elles sont en trop grand nombre, ou trop esleuees: aux moyens, & à la puissance, quãd elle est petite, & selõ le temps, quand vn Estat est diuisé, & cela fait qu'on relasche du tout la seucrité, en attendant l'occasion plus opportune pour en vser. Mais quand la loy cõmande que les blasphemateurs, meurtriers, adulteres & brigãds soiét punis, il ne faut point regarder

Moyen d'apliquer les remedes

à tant de circonſtances: car il luy faut obeir, pource que c'eſt Dieu qui parle, & à la verité ce feroit par là qu'il faudroit cōmēcer à regler les eſtats difformez.

Du troiſieſme auis, meſlant les deux precedents.

Reſte à diſcourir de l'autre opinion, qui meſle enſemble la douceur & la rigueur. Ceux qui l'approuuent, diſent que les remedes pour appliquer à la Frãce, doiuent eſtre ainſi compoſez, ſi on veut qu'ils profitent. Car tout ainſi que les violens, qui empirent la maladie, ſont à reietter : auſſi les trop doux, n'ayans aucune force pour la diminuer, ſe trouuent infructueux. Ils conſiderent que les maux & deſordres ſont attachez au corps vniuerſel de la France, ainſi que la rouille eſt attachee au fer, & cōme pour l'oſter & le rendre luiſant, il ne faut pas ſeulement le lauer & l'eſſuyer, ains verſer de l'huile deſſus la rouilleure pour la ronger, & puis apres fourbir & nettoyer ſoigneuſement le fer: pareillemēt les vices qui ont pris pied, ne s'en vont point (comme on dit) à la bonne foy. Il faut les pouſſer dehors, ainſi qu'vn homme eſtranger qui ſeroit entré en vne maiſon, d'où il ne voudroit ſortir. Si nos maux, diſent-ils, eſtoient ſemblables à vn criminel, lequel aiant receu ſa ſentence de condamnation, ſe laiſſe mener a la ſeule voix du miniſtre de iuſtice où il veut, auec facilité les banniroit-on. Mais eſtans pluſtoſt ſemblables à vn cheual rebours, lequel quand l'eſcuyer luy donne de l eſperon, taſche auec les pieds de derriere de luy frapper la iābe, & auec les dents de la luy mordre, pour ceſte occaſion les doit-on manier gaillardement, & leur donner tātoſt de la baguette, & tantoſt auecques la voix rude les tancer & menacer, qui veut en auoir raiſon : on doit auſſi eſtimer que la plus part de vices ſont orgueilleux, & quand ils cō-

noiſſent que vous les craignez, ils vous brauẽt;mais donnez leur la terreur des loix & de quelques ſupplices, ils ſ'eſpouuantent & ſe cachent. D'auantage, ceux à qui les choſes mauuaiſes deſplaiſent,quãd ils voyent qu'auec trop de douceur & trop mollement on procede à les corriger, ils pẽſent qu'il y ait quelque ſecrette conniuence auec icelle, & ſe ſcandaliſent des Magiſtrats; pour leſquelles raiſons ils concluẽt qu'vne moderee ſeuerité doit eſtre adiouſtee aux remedes,ou n'en eſperer pas grand fruit.

QVAND ie viens à examiner de pres ceſt auis, ie trouue qu'il eſt bien fondé : ce qui ſe pourra mieux cognoiſtre, ſi on l'applique à quelques faits propoſez, ainſi que les Chirurgiens font leurs onguens ſur les playes; pour tirer par les effets, meilleure cognoiſſance de leur vertu. Et ſi quelqu'vn me vouloit accuſer que ie prens plaiſir à blaſonner diuerſes perſonnes, ie luy reſpondray qu'eſtant queſtion d'effacer les taches qui ſont ſuruenues en chacun ordre,il faut premier les mõſtrer: & n'ameneray pour exẽple,que ceux du corps deſquels ie ſuis, à ſçauoir des Nobles & des gẽs de guerre. Mettons-nous dõc deuãt les yeux les maluerſations qui ſe commettent par les derniers en temps de paix ſur le peuple, lors qu'ils vont à leurs monſtres & en reuiennent,ou qu'ils changent de garniſon. On verra qu'encores qu'ils ſoient payez, ſi eſt-ce que quaſi tous ne payent rien, & ſi faut encores les traiter à vingt ſols pour table (comme on dit) & au partir du logis,que l'hoſte face la courtoiſie. Il ſemblera, peut eſtre, que ceſte foule ſoit petite. Mais ie penſe qu'elle ſe monte plus de douze cens mille liures par an. La maniere d'y remedier, ne ſera pas par remonſtrãces

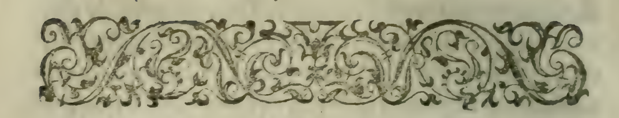
Confirmatiõ d'iceluy.

verbales, ny par defenſes publiques: il faut auec-ques iuſtice armee que quelques vns ſoient chaſtiez rudement, afin que cela apporte terreur aux autres. Qui doute auſſi qu'il n'y ait quelques Capitaines d'infanterie, leſquels eſtans payez pour cent hommes, n'en tiennent pas trente en leurs compagnies; & encores ſe mocquent-ils des autres, qui n'entendent pas le tour du baſton, & les appellēt lourdauts? Ces rapines exceſſiues, qui tournent au tres grand deſſeruice du Roy, ne ſe peuuent corriger que par chaſtimens exemplaires. Au moins s'ils deſroboient en gentils-hommes, encor cela ſeroit aucunement ſupportable, veu le temps qui court: mais de venir iuſques à ce degré, c'eſt deſrober en faquin. Les gens de guerre peuuēt dire vne choſe; On ſe ſert de nous, & d'argent point de nouuelles. En ce cas eſtant priuez du benefice de la ſolde, ils doiuēt eſtre exempts de la rigueur des loix, encores qu'ils viuent à diſcretion: mais quand ſouz l'ombre d'eſtre mal payez, ils ſe licentient à actions violentes & infames; ils ſont ſans excuſe, n'ayans alors autre priuilege, ſinon de viure moderément ſur le peuple, ainſi que i'ay dit. Il y a auſſi de la Nobleſſe, qui pour des querelles qu'elle prend ſans propos, ou pour croquer la deſpouille d'vn gras benefice, fait des ports d'armes, dont s'enſuit quelquefois beaucoup de meurtre, & n'y a Prouince au Royaume où cela ne ſe voye. Si pour les en diuertir, vous leur enuoyez vn petit ſergent à verge; iamais Chiquanoux ne fut mieux frotté qu'il ſera. De leur enuoier auſſi la lettre d'vn Gouuerneur, cela eſt froid: parce que les Gouuerneurs prient auiourd'huy au lieu de commāder: ce que les diuiſions ont cauſé. Qu'eſt-il donc de faire pour

abolir ces petites guerres qui ſe font en paix, & qui rallumēt les haines, & releuent les partialitez? C'eſt d'attraper cinq ou ſix de ces guerriers, afin que cinq ou ſix cens deuiennent ſages. Somme, puis que par la continuation des diſſenſions ciuiles, l'audace, la malice, & la deſobeyſſance ſont ſi fort accreuës; on ne doit pas penſer auec les Edicts & Ordonnances les pouuoir reprimer, ſi la verge n'eſt auſſi en la main de ceux à qui il appartient de la porter, pour donner pois aux paroles. Et combien qu'en ceſte reformation-cy conſiderant les choſes en general, on y doyue proceder auecques beaucoup de moderatiō, afin de ne rien eſmouuoir ny troubler: ſi eſt ce qu'en regardant en particulier pluſieurs qualitez vicieuſes, qui empeſchent le reſtabliſſement de l'ordre, il ſemble que ce n'eſt point erreur que de meſler auecques la douceur quelque portion de ſeuerité.

MAINTENANT pourra-on iuger quel remede nous ſeroit plus profitable, ou ceſtuy-cy, ou celuy qui eſt plus moderé. Quant à moy, ie penſe qu'en aucunes choſes celuy qui eſt meſlé ſeroit neceſſaire, & en d'autres le doux: m'aſſeurant que la difficulté ſe trouuera touſiours moindre à faire ceſte difference, qu'elle ne ſera à mettre la main à l'œuure. Nous y tardons trop; car nos maux ſont paruenus à tel degré, qu'il ne faut plus conſulter comment on les guerira, ains ſ'eſtonner pourquoy on ne commence à les guerir. *Concluſiō.*

FIN.



DE LA BONNE NOVRRITVRE ET institution qu'il est necessaire de donner aux ieunes Gentils-hommes François.

CINQVIESME DISCOVRS.

Source de la difference qu'on voit entre l'ancienne Noblesse et celle de nostre temps.



CEVX qui ont remarqué les choses singulieres de la France, ont confessé que l'vne des principales, estoit ceste florissante & tres-grande Noblesse, addonnee à iustice & proüesse, dont tousiours elle a esté decoree : en quoy ils ont eu bōne raison. Car si on considere le temps qui ont passé, on verra par les beaux effets qui d'aage en aage se sont manifestez, que de ceste grosse sourche il est sorty abondance de tres-excellens personnages, qui ont grandement seruy & profité à leur patrie. Mais comme tout ce qui a estre, est suiet à varieté & mutation ; aussi est il aduenu, que la plus-part de celle qui auiourd'huy a succedé aux biens des ancestres, n'a herité la mesme vertu : ains demy enseuelie en la corruption commune, s'est abastardie & esloignee des anciennes mœurs. Ce qui a beaucoup diminué de la loüange & bōne reputation qui souloit estre dōnee, tant en general, qu'en particulier, à ceux qui portēt ce beau titre. Or si on veut chercher

les cauſes, qui ont engendré tant d'imperfections en ce corps vniuerſel; on trouuera que l'vne des plus notables, eſt le peu de ſoin qu'on a eu de bien faire inſtituer les ieunes enfans aux choſes honneſtes. I'eſtime auſſi qu'aucuns ont commis erreur, en cuidant paruenir à vne telle fin; dont ſ'en eſt enſuiuy que le principal n'ayant eſté bon, ce qu'on y a adiouſté, a eſté de meſme.

S i les peres alleguent pour leurs excuſes, qu'ils ſe ſont reglez en cecy ſelon la couſtume, ils ne ſeront pas iuſtifiez: veu qu'en choſe ſi neceſſaire il ſe faut conduire ſuiuant les inſtructions des ſages, qui ont eu ce poinct en ſi grande recommandation, qu'afin que la poſterité en fuſt memoratiue, ils l'ont amplement traicté en la pluſpart des liures qu'ils nous ont laiſſé. Ie ſçay bien que naturellement chacun a impreſſion en ſoy, de conſeruer & exalter ce qu'il a procreé: mais quand ceſte affection eſt aidee & guidee par la doctrine, elle paruient mieux à ſa fin. A ceſte occaſion il eſt bon d'entendre ſuccinctemét les opinions des anciés philoſophes & legiſlateurs, afin qu'eſtant le iugement confirmé, on ſoit apres plus diſpoſé à faire ce qui conuient.

Pourquoy les ſages politiques ont ſi ſoigneuſemét recommandé la bóne inſtitution des enfans.

T o v s les plus renommez, comme Lycurgus, Socrates, Platon, Ariſtote, Xenophon & Plutarque, diſent que la negligence à bien faire inſtituer les enfans, rend les Republiques corrompuës; & que les vices, qui ſ'impriment en ieuneſſe, ſe peuuent difficilement corriger: comme au contraire, quand la vertu y prend de bonne heure ſon ſiege, elle y fructifie abondamment apres.. Ils blaſment auſſi, non ſeulemét les peres qui par auarice, pareſſe, ou ignorance, denient à leurs enfans la bonne education

qu'ils leur doiuent : mais aussi font vn mauuais iugement des Estats, où les reglemens & disciplines manquent, pour l'instruction de la ieunesse. Ils alleguent encores, que les meilleures natures, si elles defaillent en bonne nourriture, deuiennent pernicieuses ; & qu'il est impossible que les vieux soient couronnez d'honneur, si en leur printéps ils n'ont apris à cheminer par les sentiers de vertu. Bref, tous estiment que comme les plantes & les arbres n'estans cultiuez, demeurent sauuages: qu'aussi les ieunes gens, s'ils ne sont polis par bonnes coustumes, deuiennent rudes & vicieux. Voila en somme, vn petit eschantillon des instructions qu'ils ont laissees en general, tant aux peres, qu'aux Magistrats, pour les exhorter & inciter à estre diligens à ce que la ieunesse soit nourrie & enseignee en toutes choses honnestes.

MAIS quel besoin est-il de chercher de grandes preuues & confirmations de cecy, veu que nul ne le reuoque en doute? Plustost faut-il declarer cōme on doit proceder en ceste nourriture, pour la faire fructifier en belles actions de vertu. En cela conuiēdra-il encor s'ayder de la doctrine des mesmes philosophes, lesquels ont si bien discouru de tout ce qui appartient à toutes les parties de la vie ciuile, que (les preceptes diuins exceptez) on ne pourroit trouuer de meilleure addresse. Ie reciteray icy quelques propos de Plutarque seruans à ceste matiere. Il n'y a riē (dit-il) qui tant serue à la vertu, & à rendre l'homme biē-heureux, que la bōne institution: car tous autres biens, au prix de celuy-là, sont petis. La Noblesse est belle chose: mais c'est vn bien de nos ancestres. Richesse est chose tresprecieuse : mais qui gist en la

Au traité, Comment il faut nourir les enfans.

puissance de fortune. La gloire est venerable, mais incertaine & muable. Santé est precieuse, mais elle se change facilemẽt. Et au contraire, le sçauoir est la seule qualité diuine, & immortelle en nous. Car il y a en la nature de l'hõme deux parties principales, l'entendement & la parole: dont l'entendement est comme le maistre qui commãde, & la parole cõme le seruiteur qui obeyt : mais cest entendement n'est point exposé à la fortune. Il ne se peut oster par calomnie, il ne se peut corrõpre par maladie, ny gaster par vieillesse, pource que luy seul raieunist en vieillissant. La guerre qui, comme vn torrent, entraine & dissipe toutes choses, ne sçauroit emporter le sçauoir. Et semble que Stilpon le Megarien fit vne response digne de memoire, quãd Demetrius, ayãt pris la ville de Megare, luy demanda s'il auoit rien perdu du sien : non (dit-il) car la guerre ne sçauroit piller la vertu. On peut aisémẽt cognoistre par cecy, l'inestimable fruit qui procede de la bonne nourriture, laquelle encor qu'elle soit tres-necessaire, si faut-il que d'autres choses soiẽt concurrentes pour rendre vn ieune homme biẽ accomply en vertu, ainsi que dit le mesme autheur. Or il en nõme trois qui doiuent s'accompagner, à sçauoir, la Nature, la Raison, & l'Vsage. Par la nature il entend l'inclination, par la raison, la doctrine des preceptes, & par l'vsage il entend l'exercitation. Le commencement (dit-il) nous vient de nature, l'accroissement, des preceptes de la raison, & l'accomplissement, de l'vsage & exercitation : & puis la cime de perfection, de tous les trois ensemble. S'il y a defectuosité en aucune de ces trois parties, il est force que la vertu soit en cela defectueuse & diminuee : car la nature, sans la

doctrine & nourriture, est vne chose aueugle; la doctrine sans nature, est defectueuse; & l'vsage sans les deux premieres, est chose imparfaicte. Ceste instruction doit estre bien notee; car ce sont comme les principaux points que les peres doiuent considerer, voulans façonner & disposer leurs enfans à vertu. Et combien qu'ils ne se puissent pas tousiours rencontrer ensemble, si bien qu'on souhaiteroit: cela ne les doit pourtãt descourager de passer outre, & tendre à s'approcher du mieux, & à s'esloigner du pis.

Des fautes qui se commettent par les peres.

Il y a des peres qui ont des enfans; qui se trouuent de si lourde & pesante nature, qu'il leur semble que c'est comme peine perdue, de leur faire enseigner ce qu'ils presument qu'ils ne pourront iamais apprendre. Mais ils commettent erreur en cela: car à ceux qui plus sont despourueus des facultez de nature, c'est à ceux-là ausquels il faut plus adiouster d'art & de labeur pour suppleer aux premiers defauts, & quelquefois auec le temps l'vn s'amẽde par l'autre. L'experiẽce nous fait voir tous les iours que quand vn Escuyer veut prendre peine, il dresse & accommode en vn an vn gros cheual de charrette, en telle sorte qu'il le fera paroistre auecques quelque gaillardise, & le rend vtile à seruir en certaines choses. Doit on moins esperer d'vn ieune enfant? lequel encor qu'il ait des imperfections naturelles (n'entendant de celles qui empeschent les principales actions de l'esprit, ou du corps) cependant auecques l'exercice cõtinuel on le peut reduire en disposition d'aprendre assez de ciuilité, pour ne faire deshonneur à ses parẽs. Pour le regard de la doctrine & nourriture, ie noteray icy vn autre erreur qui se fait souuent, que Plutarque reprend. Il y a (dit-il) main-

Au mesme traité.

nant des peres,qui par faute d'experience,commettent leurs enfans à maistres, qui à fausses enseignes font profession de ce qu'ils ne sont pas:& quelquefois ils cognoissent l'insuffisance de tels maistres,& neantmoins se fient en eux ; faisant tout ainsi comme si quelqu'vn malade laissoit le medecin sçauant, pour en prendre vn qui par son ignorance le feroit mourir. Encor y en a-il qui sont si auaricieux,que pour payer moins de salaire, ils choisissent des maistres de peu de valeur, cherchans ignorance à bon marché. Auquel propos Aristippus se mocqua vn iour plaisammẽt d'vn sẽblable pere;car cõme le pere luy demandast combiẽ il vouloit auoir pour luy instruire & enseigner son fils : Il luy respondit, Cent escus. Cent escus, dit le pere, ô Hercules, c'est beaucoup ; comment ! i'en pourrois acheter vn bon esclaue,de ces cent escus.Il est vray,respondit Aristippus, & en ce faisant tu auras deux esclaues:ton fils le premier, & puis celuy que tu auras acheté. Certes vn pere est bien despourueu d'entendement, d'estre tousiours en continuel trauail pour amasser force biens, & en dénier vne trespetite portion,pour faire instruire ceux qui en doiuent heriter quelque iour. Et qu'aduient-il de ceste chicheté?C'est qu'apres sa mort,ils dependent prodigalement ce qu'il a assemblé par grands labeurs : ou deuiennẽt tresauares,par faute d'auoir esté enseignez à biẽ vser des richesses. Mais ceux-là sont à plaindre,qui ayãs beaucoup d'enfans & de pauureté tout ensemble,ne peuuent satisfaire à la volõté qu'ils ont de les faire bien instituer,& sont cõtrains d'en enuoier aucuns deçà & delà,es mains d'autruy,où il y a du hazard de voir de tresmauuais exemples. A cela doiuent-ils auoir

les yeux bien ouuerts, afin de ne se mesprendre. Il en sera parlé plus amplement ailleurs.

Des fautes que les enfans commettent.

LES ieunes gens font aussi vn autre erreur, en ce qui concerne l'vsage & l'exercice des choses bônes, qu'on leur a commencé d'apprendre : car lors qu'ils les deuroient mettre en pratique, pour engendrer en eux vne bonne habitude, ils deuiênent nonchalans, ou en sont diuertis par la vigueur des affectiōs inclinantes au vice ; qui s'efforcent de supprimer en eux les rudimēs de doctrine & de vertu. Et c'est lors que les peres doiuent plus prendre garde qu'il n'y ait discontinuation à ce qui ne se peut former qu'en se continuant. Quand on a planté vn arbre, on est tousiours soigneux d'y mettre la main, iusques à ce qu'il ait produit du fruit ; & alors on se contente, voyant qu'il n'est pas sterile, & que le labeur n'est perdu. De mesme en doit-on faire enuers les ieunes enfans: car pour estre asseuré qu'ils ont profité, il en faut voir des euidēs tesmoignages; & apres, le soucy n'est plus grand. O que biē-heureux sont les enfans, qui ont de si bons peres, que depuis le berceau, iusqu'à la fin de l'aage d'adolescence, ils ne cessent de s'employer, afin que leurs esprits & leurs mains ne ayent moins de perfection, que leurs corps de croissance, force, & santé! Car puis que la conduite de leur vie doit estre apres fondee en eux-mesmes, il est bien requis qu'ils procurent que le fondement soit bon. Voyla en general & sommairement ce qu'on doit obseruer, suiuant le conseil de Plutarque, en l'instruction de la ieunesse.

Applicatiō de ce que dessus à la Noblesse Françoise, & premierement

A ceste heure il faut voir, comme les gentilshommes en Frāce se gouuernent en la nourriture d'icelle, afin de cognoistre en quoy ils faillent, & en quoy

ils font bien; pour monſtrer ce qu'on y peut adiouſter, pour rendre, en vne choſe ſi neceſſaire, l'ordre meilleur qu'il n'eſt. Mais auant que parler de ceux qui en cela declarent leur bonne affection enuers leurs enfans; ie diray vn mot des autres, qui ne ſatisfont que bien peu, ou point, à ce deuoir. Certes ce ſont gés qu'il faut enuoier à l'eſchole des animaux; afin d'apprendre, à leur exéple, d'auoir plus de ſoin de ce qu'ils ont engédré: car quand ils verront qu'auec vn amour ſi vehemét ils conſeruent & nourriſſent leurs petis, ils ſeront bien ſtupides, ſ'ils ne ſ'en eſmouuent. Il y a pluſieurs peres qui penſent, que pour auoir engendré des enfans, & les auoir nourris, ce ſoient là les principales obligations, pour leſquelles leurſdits enfans leur ſont tenus. On ne peut nier qu'elles ne ſoient treſgrandes, mais on ne doit pas en obmettre vne, qui n'eſt moins recognoiſſable, qui eſt l'inſtitutiõ à pieté & vertu. Car l'homme ſeul eſt participãt de ce bien; là où les autres benefices ſont communs auec ceux des animaux. Il eſt né pour vne meilleure fin que pour viure, c'eſt pour bien viure: ce qu'il luy faut enſeigner, puis qu'il à la raiſon pour le comprẽdre. Et c'eſt là; en quoy le vray amour paternel ſe manifeſte, & en quoy auſſi l'obligation filiale ſ'accroiſt. Or pluſieurs peres defaillent en cecy, par l'ignorance qui eſt en eux; ſe contentãs ſeulement de tenir leurs enfans à leur maiſon, & les veſtir & faire boire & manger tout leur ſaoul, comme s'il ne falloit regarder qu'au corps. Mais ce qui eſt cauſe de ceſte nõchalãce, c'eſt qu'eux-meſmes en leur ieuneſſe ont eſté mal inſtituez. Autres y a, qui ont le cœur poſſedé d'vne ſi extreme auarice, q̃ tãt ſ'é faut qu'ils vouluſſent deſpendre vn eſcu, pour faire *aux peres nonchalãs & auaricieux.*

endoctriner leurs enfans; qu'ils pensent mesme faire beaucoup pour eux, de les nourrir : se monstrans par la indignes d'auoir lignee. En Lacedemone il y auoit vne loy, laquelle declaroit les enfans absouls d'ayder à leurs peres en vieillesse, quand ils auoient esté nonchalans de les faire instruire en ieunesse. C'estoit pour les rẽdre plus prompts d'accomplir ce que nature mesme leur enseigne; estant certain que qui denie l'instruction & la correction à son enfant, le laisse en proye du vice, qui apres le traine en perdition. Il y a encor des peres, qui ont ceste folle opinion, qu'il ne reuient gueres de fruit de faire estudier les enfans, & leur suffit quād ils sçauent vn peu lire & escrire. L'vn sera si grand chasseur, que rien ne luy plaira, sinon les chiens & les bois. L'autre sera querelleux auec ses voisins, & rude à ses suiets, & ne approuuera autre vie, que celle qui cōsiste à faire le bragard en la maison. Et vn autre sera du tout addōné aux procez; luy semblant n'y auoir rien plus conuenable, que d'accroistre le sien, par les subtilitez & fraudes de la chiquanerie. Sōme, que chacun aimāt sa profession, voudra que ses enfans l'ensuiuent, afin de les rendre semblables à soy; comme s'ils auoient honte qu'ils les deuançassent en la cognoissance de vertu. En ceste maniere les fausses apparēces de plaisir, profit, & honneur abusent les hommes, & les attachent & arestēt à iceluy obiet, auquel la mauuaise accoustumance les a plus fait encliner.

Des peres bien affectionnez à l'institution de leurs enfans.

MAINTENANT disons quelque chose de ceux qui ont vne bonne volōté à l'institution de leurs enfans, & s'y employent, & neantmoins ils n'obtiennēt tousiours la fin de leur desir. De ceux-là, y en a aucuns qui se trompent eux-mesmes; & les autres sont

trompez par l'abaſtardiſſemét des couſtumes. Quát aux premiers, ils ſe contétent treſaiſément de quelques belles demõſtrations exterieures, qu'ils verrõt en leurs enfans, ſans profonder plus auant; & de la iugent qu'ils ont bien profité: ce que toutesfois ils n'ont pas fait, d'autant que l'interieur (où il faut plus regarder) n'eſt pas bien reglé. Les ſeconds, imaginans qu'és Cours des Princes, & païs eſtrãges, ou és guerres, reluiſent continuellemét de beaux exemples, vont ietter inconſiderément, en ces champs, qu'ils eſtimét fertiles, la ieune ſemence: mais l'experience leur fait voir que ſouuent le rapport eſt petit, & que pluſieurs grains demeurẽt gaſtez. Et pour eſclaircir d'auantage le fait, il faut entendre que les gentils-hõmes Fráçois, amateurs de vertu & d'honneur, quand les enfans ſont en aage de pouuoir ſortir de la maiſon, ordinairement les enuoyent hors, pour apprendre ce qu'ils ne pourroient faire y demourant. La couſtume eſt de les donner pages aux Princes & Seigneurs, ou de les mettre parmy l'infanterie, ou de les enuoier en Italie, ou en Allemagne, ou bien les faire aller aux Vniuerſitez : qui ſont tous moyens propres pour les inſtruire en la ciuilité, aux armes, aux lettres, ou aux langues vulgaires, par leſquels on paruient a honneur, richeſſe, & vertu. Et puis qu'il n'y a point d'autres voyes ordinaires que celles là, on eſt contraint de les prendre; & meſmes on doit loüer ceux, qui pouſſez d'vn bõ deſir, y acheminent leurs enfans: mais comme la corruption des mœurs eſt grãde par tout, ſi on n'y préd garde, on trouue quelquefois qu'en penſant rapporter du miel, on rapporte du fiel.

PARLONS premier de ceux qui deuiennent pa- *Des pages.*

ges. On peut dire qu'allans en des Cours diuerses, ils voyent plusieurs belles choses, comme triomphes, festins, combats; apprennent à s'habiller proprement, à parler selon la qualité des personnes, & à cõposer leurs gestes. D'auantage, voyent plusieurs exercices hõnestes: mais ils ne retiennent encores si bien cela, comme ils s'impriment d'autres mauuaises façons qui abondent esdites Cours, à quoy leur aage est bien disposé; car ils s'y rendent dissolus en paroles, incontinens aux effets, iureurs de Dieu, & sur tout moqueurs & iniurieux; & pour la fin, tres-experts à métir, & à faire mille trõperies. Mais, dira on, les maistres & escuyers y veillent, certes c'est trop mollement. Et quãd lesdits pages sont vn peu rusez, pour couurir leurs malices, & qu'ils ont quelque petite dexterité en autre chose, on ne s'apperçoit si tost d'vn vice caché, iusques à ce qu'il ait pris fortes racines. Que s'il y a quelques Seigneurs, qui soient plus vigilãs aux correctiõs, ce sera beaucoup si de six il s'en trouue deux, tant on est venu à manquer du vray soin qu'on doit auoir de la ieunesse. Or tout le remede qu'on peut apporter en cecy, c'est que les peres ne se laissent point tant esblouir à vne vaine opinion de grãdeur, qu'ils affectent plustost de mettre leurs enfãs au seruice d'vn Prince, où la regle ne sera bonne, qu'en la maison d'vn seigneur ou d'vn gẽtilhõme, qui sera soigneux qu'ils apprẽnent toute hõnesteté. Secondemẽt (s'ils ont moyen de ce faire) ils doiuẽt reuoir leurs enfans quelquefois, pour iuger de la corruption, ou de l'amendement, & selon l'vn ou l'autre, les retirer, ou les continuer. En troisiéme lieu, ne les laisser point plus de quatre ou cinq ans pages: & en estans dehors, les retenir quelque

temps aupres d'eux,pour leur faire oublier ce qu'ils auroiét appris de mauuais, & les cõfirmer aux choſes vertueuſes,auant que leur faire prendre vne vocation pour ſ'y arreſter.

Des aprẽtifs aux armes.

QVANT à ceux qu'on enuoye aux regimẽs d'Infanterie, ils ſont en aſſez bon nõbre,& à quinze,ſeize& dixſept ans ils y vont. Par le paſſé on les mettoit archers és compagnies d'ordonnance,eſtans vn peu plus aagez : & alors n'y auoit que Nobleſſe eſdictes compagnies, & les Capitaines eſtoient diligens d'y faire entretenir bon ordre. Comme auſſi és bandes d'Infanterie de Piedmont, où les reigles eſtoiét excellentes,grand nombre y alloit. Au contraire, à ceſte heure que la diſcipline eſt renuerſee, meſmement entre les gens de pied, c'eſt vne perilleuſe inſtitution pour les ieunes : car n'ayans le plus ſouuét pour maiſtres,que gens deſbauchez,les mauuais exemples auec le tẽps les entrainent à diſſolution,& au lieu de les façonner, ils les defaçonnent du tout. Et que ſert-il d'apprendre à tirer vne harquebouzade ? ſçauoir que c'eſt de gardes, ſentinelles, & eſcarmouches, & monſtrer vne braue contenance de ſoldat ? ſi de l'autre coſté en contrepoids, on ſ'abandonne à pluſieurs vices? Ceux qui ſont là le plus en regne,ſont les blaſphemes cõtre Dieu, les querelles cõtre les amis,les ieux iuſques à la chemiſe, & les ordes amours des femmes impudiques,& pour le comble du deſordre, vne effrenee licence à battre,piller & manger le peuple, ſans compaſſion. Voila les abus que la pluſpart de nos gẽs de pied cõmettét,excepté parauanture quelques vieux Regimens,& vieilles garniſons,qui viuét auecques meilleure diſcipline. Le meilleur remede que les peres

puiſſent tenir en ce mal neceſſaire, eſt qu'ils n'enuoyent point leurs enfans ſeuls, ſe mettre en la premiere compaignie qu'ils voudrõt choiſir: mais qu'ils cherchent ſi aucuns de leurs voiſins y voudront enuoyer les leurs, & les faire rãger trois ou quatre enſemble, comme compagnõs iurez, auec defenſes de ne ſ'entr'abandonner; car eſtans enſemble, la honte les retiendra plus de mal-faire, & ſ'entre-ſecourerõt touſiours. En apres, les peres, ſ'ils cognoiſſent quelque Capitaine d'honneur, les luy doiuẽt addreſſer, afin qu'il ait ſoin de les reprendre, ſ'ils faillent.

De ceux qui voyagẽt és pays eſtranges.

LES voyages aux pays eſtranges ſont practiquez par quelques vns, pour vne certaine opinion qu'ils ont que les drogues d'autruy ſont meilleures que celles de leur pays. Ils les approuuẽt auſſi, pour l'apprentiſſage des langues vulgaires, qui ſeruent pour la communicatiõ auec les eſtrangers. Ceux qui vont en Allemagne, où les couſtumes & ciuilitez ſont differentes des noſtres, quand ils ſont reuenus, on les trouue groſſiers: & pour les reſubtiliſer, les peres les renuoyent en autres lieux; de ſorte qu'il y a en cecy double peine, & double temps & deſpenſe. Et aduient ſouuent, qu'aucuns apres auoir eſté inſtituez és groſſieres façons d'Allemagne, & venans à trouuer la liberté effrenee de celle de France, ils volent ſi inconſiderément, qu'ils ſ'eſgarent. Et quant aux voyages d'Italie, plus y en a qui les font principalement pour ſ'inſtituer en beaucoup d'exercices honneſtes, qui y abondent. Mais parmy ces roſes on rencontre beaucoup d'eſpines; pource qu'y ayant mille appaſts de volupté, comme ſemez dans les plus belles villes, la ieuneſſe, qui eſt deſireuſe de nouueauté, & ardãte en ſes affections, ne ſe peut retenir qu'elle

n'aille gouster, voire se saouller de ces douces poisons, & puis par la continuation, s'en engendre de tresfales habitudes. Par cecy se voit que les nations, qui sont capables de grandes perfections, sont fort assaillies des imperfections corporelles, qui ont vne mortelle guerre auecques la vertu. Ainsi donc la demeure en Italie est plus vtile, si on s'adonne à biẽ, & plus pernicieuse, si on encline au mal, que celle d'Allemagne. Mais quel cõseil, & quel remede pour ces inconueniens? Le plus propre est, que les ieunes enfans, qui n'ont encores les mœurs formees, soient enuoyez en Allemagne, où la simplicité est plus grãde; & que ceux qui ont desia fait quelque fondemẽt en eux de pieté, & d'amour d'honnesteté, ailent en Italie: encores que le prouerbe die, Qu'onc bon cheual ni mauuais homme, n'amenda pour aller à Rome. Les peres obserueront encores cecy, c'est de ne les y tenir point plus de deux ans, pour estre tousiours plus asseurez que les mœurs estranges, n'ayant pris forte racine, se pourront plus facilement arracher.

Reste à parler des estudes aux fameuses Vniuersitez, où plusieurs gentils-hommes enuoient leurs enfans, pour s'instituer aux lettres: ce qu'ils font aussi, pource que la vie qu'on mene là, est aucunement mieux reglee qu'aux autres lieux mentionnez, où beaucoup de vanité s'apprend auec la ciuilité. Ils se persuadent (& non sans raison) que les sciences seruent d'vn grand ornemẽt aux nobles, & les rendent plus dignes d'administrer toutes charges publiques: pour ceste occasion veulent-ils qu'en leur premier aage ils soiẽt abreuuez d'vne si bõne liqueur. Si est-ce qu'entre beaucoup qui là emploiẽt partie de leur

De ceux qui estudient és Vniuersitez.

ieuneſſe,peu en rapportent grand fruit: pource que les peres les en retirent trop toſt, qui eſt au temps qu'il viennent auecques le iugement & le diſcours, à mieux profonder & conſiderer la beauté des ſciẽces. Mais à mon auis,ce qui y cõuie aucuns peres,eſt d'autant que les dignitez Eccleſiaſtiques ne ſe baillent plus pour le ſçauoir,ains ſe donnent à ceux qui mieux courtiſent les Cardinaux & Eueſques, ou les fauoris des Rois: & les offices de iuſtice,au lieu d'eſtre conferez pour le merite, ſe vendent à culuy qui a le plus d'argent. Ce conſideré,& eux voyans auſſi que les plus beaux honneurs s'acquierent par l'eſpee ils veulent que leurs enfans s'accouſtument de bonne heure aux armes. Et parauenture ne ſont-ils pas en cela ſans excuſe.Vne choſe les degouſte encor,de les tenir long temps aux eſtudes: c'eſt que quand ils viennent à ſe repreſenter les contenances,& façons ſimple & mal agẽcees des eſcholiers, au pris de hõneſtetez,courtoiſies & dexteritez de ces ieunes-gentils-hommes,qui n'ont ſeulemẽt eſté que deux voyages à vne Cour,il leur ſemble que leurs enfans n'y ſeront iamais aſſez toſt, leſquels auſſi de leur coſté ne,ſe feront guerres preſſer pour deſmordre le College:car l'inclination à la liberté, & à tant de belles fanfares,qu'ils guignent de loin, que le mõde iette en veuë,ne leur fait venir que trop d'enuie d'en ſortir. Ie ne veux point parler des lõgueurs qu'on tient aux Colleges,en l'inſtructiõ des enfans:car on ſçait qu'en chacune choſe il y a du mal entre-meſlé auecques le bien. Les peres en cecy ne peuuent mieux pouruoir, que d'auiſer de quel profeſſion ils veulent que leurs enfans ſoient,afin d'accommoder les eſtudes à la vocation:eſtãt certain que l'hõme voué

pour la guerre, n'a que faire d'estudier si auant aux sciences, que ceux qui se veulent par elles agrandir ou enrichir. Puis apres ils serõt soigneux de mettre leurs enfans sous doctes maistres, & bien conditionnez, afin qu'ils n'acquirent ignorance, au lieu de sçauoir, & deprauation, au lieu de temperance.

De ceux qui font dresser leurs enfans chez eux, & des autres qui sont contrains de les mettre hors la maison.

Il y a quelques gentil-hommes, lesquels voyans des desordres par tout, aiment mieux retenir leurs enfans à leurs maison, que les enuoyer dehors, & n espargnent l'argent en des maistres suffisans. Ceste regle est bonne à ceux qui sont fort riches, qui mesmes peuuent les mettre en compagnie d'autres de leur aage, auec lesquels ils apprennent mieux, qu'estans seuls. Mais les pauures ne peuuent faire le semblable, qui trauaillent assez à vestir & nourrir les leurs, à la necessité les contraignãt souuent (comme i'ay dit) de les mettre pages où ils peuuẽt, tant pour les façonner, que pour descharge de despence. Il est notoire qu'il y a grand nombre de gentils-hommes de valeur de sept ou huict cens liures de rente, qui auront quatre ou cinq enfans, desia grands, à l'entour du foyer. Qu'on me die ce qu'ils en peuuẽt faire, sinon prier leurs amis, qui ont des moyens plus qu'eux, de leur vouloir donner nourriture & instruction: qui est vne voye pour eux, la plus commode qu'ils sçauroient choisir. De ceci s'en ensuit vne grãde obligatiõ du pere & de l'enfant enuers celuy qui leur vse de ceste courtoisie, & vne amitié d'iceluy enuers eux, pour s'estre veu estimer digne d'enseigner la vertu aux autres. Les Seigneurs qui sont en chacune Prouince de ce Royaume, doiuent à leurs pauures voisins ceste liberale hõnesteté: car s'ils sont vertueux, sçauroiẽt-ils mieux semer si bõnes semen-

ces,qu'és terres voiſines? Et telle ſe pourra rencontrer,qui rendra fruit au deculpe. On a veu tel page, qui apres a ſauué la vie a celuy qui l'auoit nourri. Et combien qu'vn gentil cœur ne ſe pourroit laſſer de s'employer en telles choſes,qui acquierent des obligations ſi eſtroites:ſi eſt-ce qu'on doit regler ſa volonté ſelon ſon pouuoir,pour ne tomber en des inconueniens que lon a veu quelquesfois es maiſons de quelques Princes & Seigneurs, qui receuoient tous les pages qu'on leur bailloit.Car le nombre eſtoit ſi ſuperabondant,qu'on perdoit le ſoin , non ſeulement de les inſtruire,ains auſſi de les veſtir: & en voioit-on quelques-vns , ſans chauſſes,ioüer ordinairement aux quilles auecques les laquais & garçons d'eſtable.Voila en ſomme les plus ordinaires manieres de proceder, qu'on a touſiours pratiquees pour l'inſtruction de la ieune Nobleſſe ; où eſt declaré les erreurs qui s'y commettent , les biens & dommages qui en reuiennent,& les remedes qu'on peut apporter.

De la diſcipline publique des ieunes gentils-hõmes.

Il faut maintenant voir ſi on pourroit dreſſer quelque diſcipline publique pour les deſſuſdits; où ils pourroient eſtre inſtruits aux bonnes mœurs & exercices honneſtes,auecques plus de commodité, moins de perils,&plus de fruit. Les anciens Legiſlateurs (qui ont donné loix à toutes ſortes d'Eſtats) veulẽt que les enfans ſoiẽt inſtituez en lieux publiques;ayans auſſi touché de tout ce qui eſt neceſſaire de leur enſeigner pour les rendres vertueux & bons citoyens. Ariſtote, en ſes Politiques , en traite au long;comme auſſi fait Plutarque en ſes Opuſcules. Ils diſent,qu'eſtant l'homme compoſé de l'ame & du corps, qu'il faut inſtituer & exercer l'vn & l'au-

tre. Car qui le neglige, fait tomber l'ame en ignorance, qui est mere de plusieurs vices; & par l'oisiueté, les maladies se font plus frequentes, & les corps deuiennent delicats. Entre les nations du passé, aucune n'a esté si curieuse de bien nourrir la ieunesse, que les Lacedemoniens : & pendant qu'ils garderét leurs coustumes, infinis hommes vertueux se sont trouuez entr'eux, mesmes les femmes & les enfans produisoient de beaux actes. Les Rois, qui auiourd'huy regnent, deuroient auoir la mesme affection, principalement enuers leur Noblesse. Car d'icelle sortent les Princes, les grands Chefs de guerre, les Gouuerneurs & hauts Officiers, Ambassadeurs & Capitaines, desquels ils se seruent pour la conseruation de leurs couronnes. Et s'ils se veulent voir dignement seruis de tous ceux là, estans hommes; il faut premier qu'ils en ayent eu le soin, estans enfans. Car le Prince, qui est pere commun de ses subiets, doit procurer qu'ils soient bons. De cecy ie viens à conclure, que pour voir vn bon fruit de la nourriture de la Noblesse, la diligence des parés n'y suffit pas seulement, mais aussi est besoin que les reglemés publics y entreuiennent; afin que l'vn meslé auec l'autre, s'en ensuyue vne plus heureuse issue. Autresfois pour cest effect, tant de beaux Colleges ont esté fondez par les Rois, à ce que tous leurs subiets indifferemment fussent enseignez aux lettres diuines & humaines. On peut dire aussi, qu'anciénement les maisons des Princes estoient des escholes, où les ieunes gentils-hommes s'instruisoient és ciuilitez & bonnes mœurs. Les ordonnances de la gédarmerie seruoient aussi en partie, pour les instituer aux actions militaires. A present, pource qu'en

ces lieux-là,ils n'y rencõtrent vne nourriture ſi exquiſe,comme aucuns la deſireroient : pour cela ſeroit-il expedient de venir au remede que i'ay propoſé,c'eſt qu'il pleuſt à ſa Maieſté eſtablir en quelques endroits de ſon Royaume,certains lieux deſtinez pour telles inſtructiõs, leſquelles , outre le fruit ordinaire,apporteroiẽt encor ceſte commodité,que les peres ne ſeroient plus contrains d'enuoyer leurs enfans ſi loin, auecques grãds frais, & incertains du ſucces.Car ils auroient , comme à leurs portes, vne excellẽte eſchole de tous bons exercices.Il n'eſt annee, qu'il ne ſorte de France trois ou quatre cens ieunes gentils-hommes,& la pluſpart de bõne maiſon,qui vont és pais eſtranges, pour y voir & apprẽdre ce qui procede de gẽtilleſſe de cœur , & d'vn deſir vehement de ſçauoir.Mais tout bien conté, il reuient autant d'inconueniens, que de profit , de tels voyages : car ils emportent l'argent de France,& y rapportent ſouuent de mauuaiſes couſtumes. D'auantage , il ne retourne pas la moitié de ceux qui y vont,la pluſpart mourans de maladie, ou eſtãs tuez. Il ſuffiroit (à mon auis) d'enuoyer à l'aage de quinze ans,les enfans aux lieux qui ſeroiẽt ordõnez:pource qu'alors ils commencẽt à eſtre plus propres aux excices du corps,auſquels il cõuient de la force. Et auparauant qu'ils l'euſſent atteint,les peres les feroient inſtruire en leurs maiſons,ou aux Vniuerſitez. Ces lieux icy,dequoy i'entens parler, s'appelleroient Academies: & en chacune ville capitale des prouinces de ce Royaume i'en euſſe aſſigné vn,n'euſt eſté que nous ne ſommes pas encores diſpoſez à faire beaucoup de bien à la fois. Ce ſeroit aſſez pour le commencement, qu'en quatre endroits du Royaume

on en dressast en chacun vne.Les plus propres seroient, Paris, Lyon, Bordeaux & Angers: d'autât que de toutes les autres Prouinces on s'y rendroit commodément. Mais ie trouuerois aussi bon, de les establir en quatre maisons Royales, où les Rois võt peu ou point: à sçauoir à Fontainebleau, au Chasteau de Moulins, au Plessis de Tours, & au Chasteau de Congnac, car les demeures sont tres-spacieuses, & dignes d'œuures royales. Là s'enseigneroiét plusieurs sortes d'exercices, tant pour le corps, que pour l'esprit. Ceux du corps seroient, apprendre à manier cheuaux, courir la bague en pourpoint, & quelquefois armé, à tirer des armes, voltiger, sauter, & si on y adioustoit le nager & le lucter, il ne seroit que meilleur: car tout cela rend la personne plus robuste & adextre. Aucuns Catholiques y a, qui voudroient qu'on monstrast aussi aux ieunes gentils-hommes à danser la gaillarde, entr'eux seulement (encor que la dance soit vaine) d'autant qu'elle leur apprend à se bien composer, & à auoir la grace plus asseuree en public. Quant aux exercices de l'esprit, qui ne sont moins necessaires que les autres, ils seroiét tels. On feroit des lectures en nostre langue, des meilleurs liures des Anciens, qui traitent des vertus morales, de la police & de la guerre: & specialemét se liroient les histoires, tât anciénes, que modernes. On enseigneroit aussi les Mathematiques, la Geographie, la Fortification, & quelques langues vulgaires: ce qui est fort vtile à vn gentil-homme (i'entens d'en sçauoir autant qu'il en peut mettre en vsage.) Et pource que la vie de l'homme est composee de trauail & de repos, il conuient, pendant qu'il est oisif, qu'il ait quelques occupations honnestes, pour retenir &

contenter l'esprit, afin qu'il ne se transporte à mauuaises pensees & deliberations. Cela a esmeu Aristote d'ordonner qu'on enseignast la Musique aux ieunes gens: & pour cest effect y auroit des maistres qui la monstreroient, & par mesme moyen à ioüer des instrumens, & autres aussi pour la peinture. I'ay opinion que huict ou dix suffiroient pour toutes les choses susdites, ausquels conuiendroit donner bons gages, selon la qualité des personnes. Car chacun sçait qu'vn qui monstreroit à manier cheuaux, meriteroit plus qu'vn peintre. Or comme en toute compagnie il est necessaire qu'il y ait vn ordre, & mesmemét en vne maison où tát de personnes conuiendroiét, afin que l'obeissance & l'hõnesteté fust mieux entretenue, il faudroit choisir quatre gentilshommes vertueux, qui seroient superintendãs desdites Academies: ausquels tant les maistres que les disciples porteroient reuerence, & qui auroient esgard à la conduite de toutes choses. Il seroit baillé à chacun d'eux mille liures de traitement, afin qu ils fissent residence sur le lieu. Et ne seroient que trois ou quatre ans en charge, lesquels expirez, on feroit electió d'autres. Si telle bride n'estoit donnee à tant de ieunesse la concurrente, elle ne se pourroit comporter en modestie, veu la licence qu'elle a commácé à prendre. Et pourroient les dessus nommez, voyant quelque disciple vicieux, & comme incorrigible, luy interdire l'Academie, & le chasser de là. La despense pour l'entretien de chacun, n'arriueroit à trois mille escus, & pour les quatre, ce ne seroit que douze mille escus par an: qui est bien peu de cas pour le grand fruit qui en prouiendroit.

Des maistres & Recteurs.

Des frais.

Obiection commune refutee.

QVELQVE bon mesnager du public, dira qu'il vaudroit

vaudroit mieux regarder à acquiter le Roy, que le ietter en nouuelle deſpence. Ie reſpon que cecy eſt l'acquitter d'vne des plus belles dettes à quoy il eſt obligé, qui eſt de rendre ſa Nobleſſe ornee de vertu. Et qui voudroit vn peu ouurir les yeux, verroit vne infinité de deſpenſes annuelles, qui ſont bien plus mal employees. Mais afin de ne charger point le Royaume, qui l'eſt deſia aſſez, le meilleur moyen qu'il y auroit pour ſatisfaire à ceci: ſeroit, que des benefices qui vaqueroient les premiers, qui ſont ſans charge d'ames, & qui tombent en la collation de ſa Maieſté, elle aſſignaſt le payement ſur iceux: puis qu'auſsi bien ils ſe donnẽt à gens qui en employent le reuenu à vſages profanes, ou ſi ſalles, qu'il ſeroit hõteux de le dire. Le Clergé ſe plaint ordinairement que les Nobles luy rauiſſent pluſieurs benefices: & lors ne le feroient ils pas, d'autãt qu'eſtans bien inſtituez, & à leurs deſpẽs, ils ne voudroient troubler l'ordre public. Car ceux qui s'emancipent à telles choſes, le font par defaut de bonne nourriture. Et quand les affaires de France ſeroient reduites en meilleur eſtat, le Roy deſchargeroit de ceſte obligation les Eccleſiaſtiques.

De l'execution & du fruits de ce conſeil.

La difficulté eſt à ceſte heure, où l'on trouueroit tãt de maiſtres. Car ſi ce n'eſt à Paris, les autres villes en ſont quaſi toutes deſpourueuës. Pour le commẽcemẽt, peut eſtre en faudroit-il faire venir d'Italie, ſpecialement ceux qui enſeignent à eſtre bien à cheual, à ioüer des armes, & à voltiger: combiẽ que i'aye opinion que par les Prouinces il y ait pluſieurs pauures gentils-hommes, qui ſeroiẽt ſuffiſans à ceſt effect. Mais ces Academies n'auroiẽt eſté trois ans en vſage, qu'elles auroiẽt façõné plus de Maiſtres, qu'il

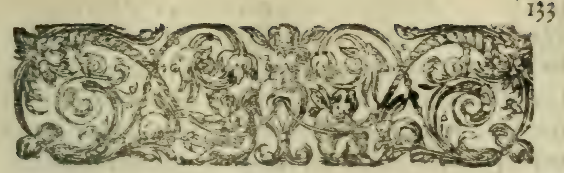
n'en faudroit. Car le François est prompt à apprendre les arts & sciences, quand il voit qu'on honnore & qu'on entretient ceux qui les sçauent. Et encores que les Maistres qui enseigneroient, eussent gages du public, ils ne laisseroient pourtant de receuoir par permission quelques honnestes presens de leurs disciples, afin qu'ils se rendissent plus diligens de les bien enseigner. Le Superintendant pourroit aussi tenir des ieunes gentils-hommes en pension, selon sa commodité, qui seroit leur bien, & le profit des peres. Sõme, la discipline seroit telle, que ceux qui auroient cõmis actes deshonnestes, seroiẽt chastiez par reprehensions, peines, & hontes, ainsi qu'il a esté dit, pour les redresser de leurs erreurs. De discourir particulierement de l'ordre qu'on tiendroit pour tous ces exercices, cela seroit superflu. On doit seulement pẽser, que horsmis les principales Festes, & le Dimãche, il n'y auroit point de iours exempts d'actions corporelles. Il faut aussi considerer, que d'autant que les Escuyers ne pourroiẽt pas tenir cheuaux pour enseigner à tous, qu'il faudroit que les ieunes gens qui la viendroiẽt (au moins les riches) en amenassent chacun vn, ou dressé, ou pour dresser: car en l'vn ou en l'autre ils pourroient tousiours s'exercer; & mesmes ce seroit vne commodité aux peres, d'enuoyer là façonner leurs cheuaux, tant de seruice, que des courtaux. Ie ne fais nul doute que quãd vn ieune gentil-homme auroit demouré quatre ou cinq ans en telle eschole, qu'il ne fust apres capable de comparoistre en telle Cour de Prince qu'on voudroit: car sçachant faire bien à propos tant d'exercices honnestes, & estant auec cela instruit en plusieurs choses qui ne comprennent que par l'enten-

demẽt;qui eſt-ce qui n'admireroit,en l'aage de dix-huict ou dixneuf ans,de voir vn tel auancement ? A preſent quand nous en voyõs à la Cour,ou ailleurs, quelqu'vn doué de ſemblables perfections, nous le regardons de bon œil, & luy ſouhaittons vne bõne fortune. Que ſeroit-ce donc,ſi on voyoit les Prouinces abondantes de tels fruits?Quel contentemẽt ſeroit-ce pour noſtre Roy,de ſe voir enuironné, non d'vne Nobleſſe de titre, ains d'vne reueſtue de vertu? Et quel honneur pour les peres, d'auoir erigé de ſi belles colomnes,pour le ſouſtenemẽt & la gloire de leurs maiſons ? La ieuneſſe ayant eſté ainſi inſtituee,il ne faudroit point craindre de l'ẽuoyer apres par tout où l'on voudroit,parce qu'elle ſeroit à l'eſpreuue:& au lieu de ſe gaſter,elle iroit choiſiſſant ce qui eſt de meilleur ailleurs,pour y profiter. Il n'ẽ faudroit que ſix tels en vne compagnie de genſdarmes, pour la rendre diſpoſee à tous exercices louables: au lieu que le plus ſouuent,la pluſpart emploient leur loiſir en des paſſe-temps ridicules,ou dõmageables. Les aſſemblees qui ſouuent ſe font aux Prouinces pour decider querelles,ou pour leuer la gerbe, ſeroient alors conuerties en douces & agreables contentions;tantoſt és villes,tantoſt és maiſons des Seigneurs,entre les ieunes gentils-hommes, à courre bagues,combatre à la barriere, & à autres exercices pour obtenir les prix adiugez aux plus dextres; puis ſ'entre-defiroient, & par ces communications, en choſes ſi hõneſtes, ſ'engẽdreroit des cognoiſſances & amitiez fructueuſes. Ie laiſſe à iuger à ceux qui ont pratiqué les Cours & les guerres, cõbiẽ toſt les ieunes(dequoy ie parle)ſe feroiẽt bõs courtiſans, & bons ſoldats. Car eſtans deſia ſi biẽ enſeignez, tãt és

actions de l'esprit, que du corps, vne telle preparatiõ les rendroit capables d'apprendre en deux ans, ce que les autres (qui outre les aides de nature, ont biẽ peu d'erudition) ne peuuent comprendre en six. Finalement, ce bon ordre venant à estre diuulgué par les pais estranges, plusieurs accourreroiẽt vers nous pour participer à l'institution qui y seroit donnee: ce qui tourneroit à gloire à nostre partie.

Conclusio. C'EST icy vn petit moyen pour empescher en quelque maniere, que la corruption vniuerselle (qui comme vn torrẽt desbordé, veut gaigner pays) n'aille infectant d'auantage nostre Noblesse. On en pourroit encor esperer ce bien, que par la continuation d'vn tel reglement, on verroit peu à peu les bonnes mœurs entre icelle se restaurer. Et les vieux, voyans vne ieunesse si attrempee & bien instruicte auroient plus de crainte de faillir, & plus d'affectiõ de sçauoir ce qui est digne d'eux. Il resteroit de persuader à sa Maiesté, que sa volonté fust de faire dresser tels, ou meilleur, establissemens. A quoy ie m'asseure qu'elle ne seroit discordante, pour la singuliere affection qu'elle porte à sa Noblesse; laquelle ayant tousiours esté prompte de sacrifier sa vie pour son seruice, elle le seroit encores beaucoup plus, quand par nouueaux bien-faits ses obligations seroient accreuës.

FIN.



QVE LA LECTVRE DES LIVRES d'Amadis n'est moins pernicieuse aux ieunes gens, que celle des liures de Machiauel aux vieux.

SIXIESME DISCOVRS.

I'AY autresfois prins vn singulier plaisir à lire les discours & le Prince de Machiauel, pource que là il traite de hautes & belles matieres politiques & militaires, que beaucoup de gentilshommes sont curieux d'entendre, comme choses qui conuiennent à leur profession : & faut que ie confesse que tout le temps que ie me suis contenté de passer legerement par dessus, i'ay esté esblouy du lustre de ses raisons. Mais depuis qu'auec vn iugement plus meur ie suis venu à les bien examiner, i'ay trouué sous ce beau voile plusieurs erreurs couuerts, qui font cheminer ceux qui les suiuent és voyes de deshonneur & dommage. Que s'il y a quelques vns qui mettent en doute ce que i'en dis, ie les prie qu'ils lisent vn liure intitulé l'Anti-Machiauel, dont l'autheur m'est incogneu & ils verront que ie ne me suis point abusé.

Auis sur les escrits de Machiauel.

I'ESTIME que ie ne m'abuseray non plus en

affermant les liures d'Amadis eſtre des inſtrumens fort propres pour la corruption des mœurs; ce que i'ay deliberé de monſtrer en peu de langage, afin que l'innocence de la ieuneſſe craigne de s'aller enuelopper dans ces inuiſibles filez, qui ſont ſi ſubtilement tendus. De tout temps il y a eu des hõmes, qui ont eſté diligens d'eſcrire & mettre en lumiere des choſes vaines. Ce qui plus les y a conuiez eſt, qu'ils ſçauoiẽt que leurs labeurs ſeroiẽt aggreables à ceux de leurs ſiecles; dõt la pluſpart a touſiours humé la vanité, comme le poiſſon fait l'eau. Les vieux Romans, dont nous voions encor les fragmens parci & par là, à ſçauoir de Lancelot du Lac, de Perceforeſt, Triſtan, Giron le Courtois, & autres, font foy de ceſte vanité antique. On s'en eſt repeu l'eſpace de plus de cinq cẽs ans, iuſques à ce que noſtre langage eſtãt deuenu plus orné, & nos eſprits plus fretillans, il a fallu inuenter quelque nouueauté pour les eſgayer.

Leur origine. Voila comment les liures d'Amadis ſont venus en euidence parmi nous en ce dernier ſiecle. Mais pour en parler au vray, l'Eſpagne les a engendrez, & la France les a ſeulement reueſtus de plus beaux habillemens. Sous le regne du Roy Henri ſecond, ils ont eu leur principale vogue: & croy q̃ ſi quelqu'vn les euſt voulu alors blaſmer, on luy euſt craché au viſage; d'autãt qu'ils ſeruoiẽt de pedagogues, de iouet, & d'entretien à beaucoup de perſonnes: dont aucunes apres auoir appris à Amadiſer de paroles, l'eau leur venoit à la bouche, tant elles deſiroient de taſter ſeulement vn petit morceau des friandiſes, qui y ſont ſi naiuement & naturellement repreſentees.

Leur fruit. Et combien que pluſieurs les ayent deſdaignees & reiettees, ſi eſt-ce qu'il n'en y a eu que trop, qui s'en

estans apastelez, ont continué de s'en repaistre. Et de ceste nourriture, se sont engendrees de mauuaises humeurs, qui ont rendu des ames malades, qui ne pensoient parauenture pas du commencement arriuer à ceste indisposition.

L'autheur d'iceux.

Le iugement que ie feray de ces liures en general, sera tel. C'est qu'il me semble (si ie ne me trompe) que ça esté vn Magicien courtisan, habille & accort, qui les a composez; lequel, pour mettre son art en estime, & rendre ceux qui s'en meslét honnorez & craints, a dextremẽt feint mille merueilles, qu'il a couuertes & enuelopees de plusieurs choses plaisantes, desirees, & en vsage; afin que l'vn coulant parmi l'autre, le tout fust mieux receu. Ie sçay bien qu'il y en aura qui trouueront fort estrange mon opinion; parce qu'ils cuident que l'intention de l'autheur desdits liures, n'a esté autre que de laisser à la posterité vn pourtrait des exercices des Cours de son temps, & forger vn aiguillon, pour picquer les ieunes gentils-hommes, & les inciter à la pratique de l'amour & des armes: comme deux tresbeaux suiets qui les peuuent delecter, façonner, & faire monter aux honneurs. Mais ils iugent trop à la bõne foy, s'arrestans plustost à considerer la beauté de certaines choses exterieures, que la verité des interieures. Car encores que ie leur accorde que les instructions & exemples de ceste fabuleuse histoire, soient aussi proposez pour enseigner à aimer & à combatre: toutesfois si veux-ie dire que la pluspart de telles amours sont deshonnestes, & quasi tous les combats pleins de fausseté, & impratiquables: de sorte que c'est cheminer en erreur, que suiure telles regles.

Preuue du point precedent: en la consideration du premier fruit de ces liures, nommé poison d'impieté.

OR tout ce que ie pretens monstrer, s'apperceura beaucoup mieux par la deduction des particularitez que i'y ay remarquees. Ie commenceray par les personnes d'Alquif, d'Vrgande, & d'autres séblables enchanteurs & enchanteresses, qui sont appellez les Sages, & les arts Magiques, ou diaboliques, dont ils vsoient, sont nommez vne parfaite sapience. Ie croy que si l'autheur eust osé les appeller Prophetes, qu'il l'eust fait. Ils meritoient pourtant bié ce nom, mais auec ceste queuë, à sçauoir de Satan. Quand ceste vieille, ou ce vieillard, venoient és Cours des Princes, on les caressoit & honnoroit excessiuemét, & les admiroit-on encores plus, comme s'ils fussent de nouueau descendus du Ciel. Eux ne failloient pas aussi de choisir des occasions propres pour y venir; comme quand il falloit departir deux Cheualiers acharnez à s'entretuer pour donner passe-temps aux Dames, ou pour apporter quelques armes enchantees à vn ieune Prince qui receuoit l'ordre de cheualier; ou pour effrayer vne Cour, par quelque terrible spectacle, & puis la rasseurer & esiouir. Mais i'erre en voulant specifier leurs miracles. Car on doit imaginer qu'vn Iupiter & vne Minerue n'en ont anciennement tant fait, que ceux cy. D'auantage, quand il estoit question de sçauoir les choses à venir, on alloit à eux comme les Payens alloient à l'oracle d'Apollo. Il ne faut donc pas s'esbahir, si on en faisoit grand cas, puis qu'on les voyoit ainsi reuestus d'vne puissance supernaturelle. Ceste espece de Magiciens sont reputez estre des bons & secourables.

But de l'autheur de ces liures d'Amadis.

MAIS l'autheur en forge d'autres, comme vn Arcalaus l'échâteur, Melie, & plusieurs autres qui ne se

plaiſoyent qu'à mal-faire. Et par là eſt-il aiſé à cognoiſtre, qu'il fait des arts Magiques, vne choſe indifferente, les eſtimant licites ou illicites, ſelon qu'on s'en ſert bien ou mal. Et ſemble qu'il en approuue l'vſage au regard des Chreſtiens, & le reprouue aux Payens. Il veut que ceux-cy ayent puiſé leur ſcience des liures de Medee, qui a eſté les ſiecles paſſez vne treſgrande Necromancienne. Mais quant à ſon Vrgande la Deſcongnue, il dit qu'elle s'eſt inſtruite par les admirables preceptes du grand Apolidon, qu'il feint auoir eſté comme vn autre Zoroaſtes. En cecy il a mieux parlé qu'il ne penſe, car Apolidõ eſt parauanture ceſt Apolydon, dont S. Iean fait mentiõ en ſon Apocalypſe; à ſçauoir, le Diable, lequel on peut dire auoir eſté le commun precepteur des vns & des autres: d'autant que ces arts pernicieux, & pleins de fraude & menſonge, ne peuuent proceder d'autre boutique, que de la ſienne. Parquoy il nous faut tenir fermes, & ne nous laiſſer piper aux eſcrits & perſuaſions de ceux qui apres auoir fardé & deſguiſé l'impieté, la veulent domeſtiquer auec nous, qui la deuons chaſſer, comme vn horrible mõſtre. Quãd les hommes oyent parler d'enchantement & ſortileges, la plus part, de prime face, s'en mocquent, ou les deteſtent: mais s'ils ſe laiſſent trop aller à prendre plaiſir d'en deuiſer, ou d'en voir quelques preuues, peu à peu ils s'accouſtument à n'en auoir horreur. Ainſi que ceux qui ayans long temps fuy des ſerpens, neãtmoins par couſtume de les voir & manier, viennent à la fin à les porter au col: combien que ce ſoit choſe à quoy nature meſme fait quelque repugnance.

Pourquoy la lecture

AVCVNS pourront dire que ie fay d'vne mouſ-

de tels liures est perilleuse.

che vn elephant: & que s'il y auoit si grand danger à lire ces folies cy, que quasi chacun tient pour fables; tant de doctes personuages, qui viuent, deuroient aussi s'abstenir de lire les escrits de Iamblique, Porphyre, Pselle, & d'Apollonius Thyaneus, qui ont traicté amplement de la Magie, & de la communication qu'on peut auoir auecques les Demōs, & des sacrifices qu'ils demandent. A cela ie respons, qu'il y a bien difference entre ceux, qui parauanture ne s'amusent iamais à autres liures qu'à ceux d'Amadis, ausquels le succre qui est respandu, fait aualler les gros morceaux d'aloës, sans y penser, & les autres, qui estans fondez en doctrine, aage & experience, vont cherchans quelques roses, parmy des forests de espines. Car les premiers ne cognoissans pas les pieges, s'y prennent inopinément: & les seconds les apperceuans de loin, les vont chercher pour les briser. Certes la ieunesse de nos Cours n'eust pas esté, depuis quarāte ans, si prōpte à repaistre sa curiosité de telles merueilles; si les escrits de vanité, dequoy nous parlons, ne l'y eussent preparee. Et c'est ce qui a fait que les Astrologues & enchanteurs y ont esté si bien venus. Plusieurs ne cuidēt pas qu'il y ait aucun incōuenient à voir & apprendre choses qui font rire & esmerueiller: mais ils n'apperçoiuēt pas que ce n'est que le commencement de la farce, & qu'à la queuë gist le venin. Il y a assez d'autres passe-tēps, sans aller s'entremesler en ceux, où les habiles valets des Magiciés viénēt faire leurs tours de passe-passe. Et ceux qui se familiarisent trop auecques eux, ne faillent iamais d'estre payez, non pas en mōnoye de Singe (cōme dit le prouerbe) ains en vne beaucoup pire, que ces petis diableteaux transfigurez (qui se viennent

iouër auec les simples) leur departent fort liberalemét. Car en fin ils attrapent l'ame, l'infectant d'vne folle croyance, qui l'a fait petit à petit s'esloigner de Dieu. Le Prophete Balaam encores qu'il fust faux, disoit pourtant tresbien, Que le peuple d'Israel estoit bien heureux, d'autant qu'il n'y auoit eu luy ny augure, ny deuin, ny enchanteur. Si nous voulons iouyr d'vn mesme heur, il nous faut imiter ce peuple-là, tant en la reiection des personnes, que des escrits, qui nous seruent d'amorces pour nous appriuoiser aux mysteres diaboliques. C'est assez parlé du premier & principal poison qui est caché dans les fruits qui sont és vergers d'Amadis.

Du second fruict, nõmé poison de volupté.

Il faut maintenant traitter du secõd, que i'appelle poison de volupté, dont plus de gẽs tastent, & qui est beaucoup plus descouuert, q̃ l'autre, & tellement subtil & penetratif, que pour n'en estre offencé, on doit auparauãt auoir vse de bõs preseruatifs. Il cõsiste (cõme i'ay desia dit) en plusieurs especes d'amours deshõnestes; qui sont là si biẽ depeintes, que les ieunes en les cõsiderãt, y sont deceuz, cõme les oyseaux l'estoiẽt en regardãt les fruits contrefaits que Zeuxis auoit pourtraits en ses tableaux. Les traducteurs François ne se sont pas seulement estudiez à bien agẽcer leurs traductions, mais ont aussi adiousté, cõme ie cuide (car le vray lãgage Espagnol est trop simple) tous les plus beaux ornemens qu'ils ont peu emprunter de la Rhetorique; afin que le nouueau eust plus d'efficace de persuader, ce que plusieurs ne se persuadẽt que trop volontiers. Et l'ayant rẽdu fluide & affetté, il ne faut point demãder si son murmure est doux aux aureilles, où apres auoir passé, il va chatouiller les plus tendres affections du cœur, les-

quelles il eſmeut, plus ou moins, ſelon que les perſonnes ſont preparees. O la belle inſtruction pour les Damoiſelles, quand elles voyent les ieunes Princeſſes eſchauffees de flammes amoureuſes, pour vn cheualier qu'elles n'auront veu que deux heures: car encores que la honte & la modeſtie les deuſt retenir dans les bornes de pudicité, neantmoins l'autheur leur fait cõfeſſer, & de prime abordee, que les pointures violentes du Dieu Cupidon (ſur qui elles iettẽt toute la coulpe) les ont ſi fort attintes, que ne pouuans ſortir par la porte, elles ſont contraintes de ſe ietter par la feneſtre, pour aller dans quelque delicieux iardin mangé des abricots. Mais i'ay obſerué que la fortune leur eſt ſi fauorable, que iamais pas vne ne ſe bleſſe. On leur pourroit bien approprier la chanſon, qui dit,

Impudiques & ſal les amours.

Tant vous allez toſt, Guillemette,
Tant vous allez toſt.

Quant aux Cheualiers ils ſont encores plus prõpts à l'eſperon. Car auſſi ſoudain que la premiere beauté a dardé dãs leurs ames le moindre de ſes rayõs, alors ſont elles non ſeulemẽt en continuelle ardeur, ains auec cela roſties & fricaſſees (ainſi que les bonnes vieilles de nos villages diſent que les pauures ames de Purgatoire le ſont,) qui eſt occaſiõ que iamais ils ne ceſſent de courir, iuſques à tãt qu'ils ayẽt trouué quelques remedes pour les refraiſchir. En ces difficultez icy, ces amoureux & amoureuſes ne manquẽt point de ſubtiles Dariolettes, c'eſt à dire, de bonnes maquerelles. Et croy que Homere, aux perſonnages qu'il a introduits, pour repreſenter diuers offices, n'en a point fait mieux iouër leur rooile, que celles-cy ioüent le leur: qui ſçauent plus d'inuẽtions, qu'vn

renard de finesses, pour faire venir les oiseaux, auec friãdes pipees de volupté. Or apres qu'vne telle comedie s'est iouee, alors l'autheur desployé son eloquence pour monstrer qu'en cela gist la felicité humaine : ce qui n'a pas petite force pour donner de mauuaises impressiõs à la ieunesse delicate, qui par l'assiduelle lecture de ces folies, les va cachetãt dans son cœur. Ie pẽse qu'au monastere des Cordeliers de Paris (qui est le pl⁹ fertile clapier de Moines qui soit d'icy à Rome) il n'y en a aucũ, tãt cõtẽplatif & mortifié qu'il s'estime estre, que s'il auoit autant leu les discours d'Amadis, que les vieux Miracles de la legẽde doree, & les nouuelles fables du liure des Cõformitez de sainct François, on se sentist espoinçõné au vif de dãgereuses tentations. A plus forte raison, les ieunes personnes, qui sont tracassans dans les delices du monde, s'en doiuent deporter.

Infame maquerellage d'vn barbouilleur de papier.

ON pourra dire que la pluspart des amours, qui sont là demenees, tendent à Mariage. Ie l'accorde. Mais auant que venir aux nopces publiques, quasi tousiours se font de petites nopces secrettes, pour apprentissage, dont sortent des esclats. Ce qui impose des taches à l'honnesteté. Mais qui voudra regarder de l'autre part, les amourettes de don Florisel, de don Rogel, & plusieurs autres Cheualiers, qui estoiẽt plus aspres à ceste curee, qu'vn Chiquaneux à gripper, il verra encores de belles leçons pour attiser l'incontinence, qui n'est que trop enflãmee és poictrines des ieunes. L'autheur ne s'est contenté d'auoir enseigné à abuser des amours licites, & à pratiquer les illicites. Il en a aussi feint de fantastiques, qui ne laisserent pas pourtant (ce dit l'histoire) de produire des effets, cõme celle d'Amadis de

Pollutions du S. Mariage.

Amours fãtastiques.

Grece & de la Royne Zahara. Car aucuns Magiciens voyans qu'ils s'entre-regardoyét de bon œil, encores que ceſt Amadis fuſt marié, neantmoins eſmeus de pitié de leur paſſion, & auſſi pour oſter la coulpe de l'adultere, ils les enchanterent tous deux enſéble en de beaux vergers delicieux; où s'oubliás eux-meſmes, ils n'oblierét pas pourtant de forger deux beaux enfans, qui furét appellez Anaxartes & Alaſtraxerce, & quelque temps apres eſtans deſ-enchantez, chacun s'en alla où il voulut, ſans ſe reſſouuenir de ce qui eſtoit paſſé. Qu'eſt-ce autre choſe cela, ſinon vne couuerte repreſentation du paradis de Mahomet, dont ceſt autheur vouloit donner quelque petit gouſt aux Chreſtiés de ſon temps (lequel ſe ſentoit parauéture du Mahometiſme, à cauſe qu'alors toute l'Eſpagne eſtoit remplie de Sarrazins) afin qu'ils s'accouſtumaſſent à repaiſtre leurs eſprits & leurs corps de penſemens & d'actes charnels. Ie laiſſe à iuger à ceux qui ont quelque integrité, ſi la lecture de tels liures, remplis de tant d'ordes folies, n'eſt pas dangereuſe, tant aux ieunes, qu'aux vieux : car on ne ſçauroit ſi bien ſe nettoyer apres, qu'il ne demeure touſiours des taches en la blancheur des affections.

A quoi tels liures ſont propres.

I'OVY dire vne fois à vn bon gentil-hõme qu'ils auoyent vne proprieté occulte à la generation des cornes: & ie me doute que luy meſmes en auoit fait l'experiẽce. Car il portoit deux petits cornichõs cachez derriere l'aureille, qu'vn autre du meſtier luy auoit attaches, pour rẽbourſement de pareille ſomme, que peu de tẽps au parauãt il auoit receuë de lui en pur & loyal preſt. Voila pourquoy il eſtoit croyable, veu qu'il en parloit cõme ſçauant. Certes ie ſe-

tois d'auis qu'on bãnist & releguast tous tels liures en Sicile, où les hômes sont quasi tousiours en sentinelle, pour l'extreme crainte qu'ils ont des surprises de la nuit: car on verroit si leur vigilãce les garãtiroit q̃ ceste cause productiue ne fructifiast entre eux. Vn procureur d'Amadis fera ceste obiectiõ, disant qu'il en y a aucũs, qui sans lire dedãs, ne laissent pas de faire cõme les autres. Ie croy bien qu'il s'en trouue de tels, mais ie les blasme au double q̃ leurs inclinations, sans estre aidees, courẽt si viste au mal: POVRSVYVONS à ceste heure de mettre en veuë quelques autres mauuaises drogues, qui se trouuent ne ceste boutique. Et à mon aduis que cesteicy peut marcher en troisiesme lieu, qui est vne miserable coustume, que l'autheur introduit, en attachant le plus haut point d'hõneur des Cheualiers, à s'entrecoupper la gorge pour choses friuoles. Et de ces Tragedies-là, il en fait le souuerain passe-temps des Rois, des Dames, des Cours, & des Citez. On voit souuent en icelles le pere contre le fils, le frere contre le frere, l'oncle contre le nepueu, dans vn camp clos, où apres s'estre entre-charpẽtez deux heures, les vns & les autres tout ensanglantez tombent de foiblesse. Quelquesfois, il feint qu'ils ne s'entrecognoissent, quelquesfois aussi ils s'attaquent pour s'esprouuer. Mais quelles lourdes & vilaines ignorances & espreuues sont-ce là, qui font tenter des parricides si horribles? On peut respondre que ce sont les enseignemens du grand Apolydon, dont i'ay parlé, lequel estant meurtrier des le commencement, ne se plait qu'à faire perpetrer meurtres. Anciennemẽt les Romains prenoyent plaisir de faire cõbatre à outrance deuãt eux, mais c'estoyẽt cri-

Troisiesme fruict, nõmé poison de vengãce.

minels, qui auoient merité plusieurs supplices. Au contraire, ce ne sont icy que fils de Rois, Princes, & Seigneurs, qui contrefont les gladiateurs. Ce qui ne peut persuader autre chose à la ieunesse, qui lit ces exemples, sinon qu'il faut tousiours se battre auecques quelqu'vn, pour estre prisé & redouté. Et parauanture que telles impressions ont fait multiplier les querelles en nostre France, depuis trente ans, en telle quantité qu'on les y voit maintenant. On peut dire aussi, & à bõ droit, que tels spectacles rendoiẽt les Cours impitoyables & cruelles, par l'accoustumance à voir souuent espandre le sang humain. Et si aucunes y a qui desirẽt repaistre leurs yeux de sang, qu'elles imitent la coustume d'Angleterre, où lon met en ieu les bestes sauuages, comme Ours & Taureaux, contre des Chiens, lesquels passe-temps sont sans comparaison plus illicites.

Quatriesme fruict, nommé oubliance du vray deuoir, & abolition de tout bon ordre.

VOICY encor vne autre coustume des Cheualiers de ce temps-là, C'est, que si quelqu'vn auoit fait promesse d'aller en vne auanture, à quelqu'vne de ces pelerines, qui marchoient tousiours toutes seules auecques eux, quãd leur souuerain seigneur, leur pere & mere, leur eust commandé de puissance seigneuriale, ou paternelle, de desister pour les seruir en autre chose necessaire, c'estoit vne infamie perpetuelle à eux, que de le faire: ains il leur conuenoit par obligation de Cheualerie, suiure leur Damoiselle, qui se trouuoit quelquesfois de tresbõne composition. Ce sont là de nouuelles loix, qui, par forme de galanterie, tendent à effacer des entendemens des hommes, celles que nature y a si viuement engrauees, & qu'elle leur a rendues si recommãdables. Pour ce regard doiuent-elles estre enseuelies.

Ie sçay bien que ie seray accusé de censurer trop seuerement, ou bien de calomnier nostre Chroniqueur d'Amadis. Pour la iustification duquel on dira qu'en plusieurs endroits de son liure, il exalte fort la pieté Chrestienne. A cecy ie respondray, qu'il ne pouuoit s'excuser de toucher ce point. Mais par ce qu'il en dit, on peut iuger qu'il n'en discourt que pour seruir de couuerture, & qu'il n'a guerres leu en la Bible. Car il nous proposé vne religiõ sauuage & farouche, qui n'habite qu'és deserts & hermitages, laquelle il eust deu representer plus ciuile & domestique. Mais comment traitteroit-il purement des choses diuines, veu qu'il traite impurement des humains? *Defense de la precedẽte censure.*

Povr la fin, ie representeray encor vn point, qui cõcerne l'exercice des armes, lequel il fait si dissemblable à l'vsage commũ, que c'est se moquer d'icelles, & trõper la ieunesse, en luy baillãt de tels preceptes. Car encores que les biẽ-auisez tienẽt pour saufses tãt de prouëses Cheualeresques, & forces gigãtales, qui importunẽt les lisans: si est-ce que les mal-auisez, parmi vn si doux charme de paroles, ne se peuuẽt garder qu'ils ne retiẽnent en leur memoire quelques traits, qui se trouuẽt pl⁹ cõformes à leurs affectiõs, pour puis apres en faire aux occasions des coups d'essay, pẽsans par là estre plus habiles que les autres. Il est vray q̃ souuẽt par les moqueries, où ils tombent, ils sont retirez de ces erreurs. Mais on ne doit pas les laisser venir iusques à ces experiences, ains leur proposer de bõnes doctrines, & leur cacher les fausses, pour les ẽpescher de faillir. quãd vn gẽtil-hõme auroit toute sa vie leu les liures d'Amadis, il ne seroit bõ soldat ne bõ gẽdarme. Car pour *Dernier fruit, nommé fables du tout impertinẽtes.*

estre l'vn & l'autre,il ne faut riẽ faire de ce qui est la dedans. Ie ne specifieray point autremẽt ces grands coups,qui fendent vn homme iusques à la ceinture, & coupent vn brassal & vn bras tout net:ces entrechoquemens & cheutes, où l'on ne se fait point de mal,& puis qu'on ressaute incontinẽt à cheual,comme si on estoit deuenu Leopard:ny ces combats cõtinuez l'espace de deux heures,accompagnez de sots entreparlemens; ny ces vaillantises imaginaires, qui font qu'vn homme en tuë deux cens. Car la chose monstre que ce n'est que pour faire peur aux femmes,& aux petis enfans:& qui voudra perdre le tẽps à lire au long ce qui en est,pourra cognoistre si c'est à tort ou à droit, que ie reprouue tous ces braues & magnifiques badinages. Or en ce que ie dis icy, ie ne compren pas les exercitations aux armes; qui sont les passe-temps de nostre Noblesse en temps de paix. Au contraire, ie les recommande, d'autant qu'ils sont,outre le plaisir, honnestes & necessaires. Et qui se ressouuiendra, comme au regne du bon Roy Henry second, par la frequence d'iceux, elle s'en rendoit plus experte & illustre, il taschera d'en redresser la pratique. Ie pourroye encor alleguer autres vanitez dont ces liures sont farcis, si ie ne craignois d'en trop gouster, voulant en dégouster autruy. Celles que i'ay retracees doiuẽt suffire,pour destourner les esprits de ceux qui ont quelque affection aux choses honnestes & vertueuses, de s'y occuper: car ils se souillent, en se pensant delecter, & s'acoquinans aux escrits de mensonge, ils desdaignent ceux où reluit la verité.

FIN.



QVE LA TROP PETITE CONSIDEration des biens que nous auons, & la trop aſpre conuoitiſe des biens que nous n'auons pas, va multipliant nos miſeres.

SEPTIESME DISCOVRS.

IE ne veux point eſtendre ceſte propoſition à toutes ſortes de perſonnes, comme ie le pourroy bien faire, pource que ma plume, eſtant laſſee, ne peut courir en tant de lieux. Il me ſuffira de l'accommoder à ceux de ma profeſſion, que ie deſireroye redreſſer, d'autant qu'ils errent en cecy plus que nuls autres. Et me ſemble qu'il n'en faudra point amener de grandes preuues: car les inquietudes de leurs eſprits, qui pouſſent leurs corps deçà & delà, en haut & en bas, à gauche & à droite, en rendent aſſez de teſmoignage. Or i'eſtime que noſtre Nobleſſe a peu d'occaſion de ſe mal-contenter, veu que Dieu l'a logee dedans l'vn des plus beaux iardins de l'vniuers (plus tẽperé que les Iſles fortunees, tant celebrees des Anciẽs) auquel nature deſployе en abõdance ſes thre-

Combien la Nobleſſe Françoiſe à d'occaſions de ſe contenter.

ſors & delices. Que ſi elle n'a tant de richeſſe que celle d'Eſpagne, qui ſucce les mammelles dorees des deux indes, ſi elle n'a tant de priuileges que celle de Polongne, qui eſlit ſes Princes, & domine ſeigneurialement ſur ſes vaſſaux; ſi elle n'eſt tant ingenieuſe que celle d'Italie, qui ſçait beaucoup de gẽtilleſſe & de dexteritez: pour cela, elle ne laiſſe d'auoir aſſez d'eſprit, pour ſe bien conduire, aſſez de force, pour ſe conſeruer, & aſſez de biens, pour ſ'entretenir. Si on regarde l'infinité des belles maiſons qu'elle poſſede, & ſi bien appropriees & pourueuës de tout ce qui fait beſoin, plus, ſes exercices honnorables aux armes & aux lettres, les vtiles, qui ſeruẽt à rendre les corps plus adextres: les delectables, comme aux chaſſes, & à la Muſique, & ſa douce conuerſation; finalement mille braues loyers de vertu, dont elle ſe void ſouuẽt couronnee: on ſera contraint de dire qu'elle doit ſouuent leuer les yeux au ciel, pour rendre graces à Dieu d'vn ſi bon partage.

Faut e cõmiſes ſur cela.

MAIS il auient que peu entrent en ces conſideratiõs generales, & encores moins aux particulieres. Et afin qu'on apperçoiue mieux comme la plus part ſe gouuernent ordinairemẽt, ie propoſeray ceſt exemple; à ſçauoir d'vn gentil-hõmme de trois ou quatre mille liures de rente, deſia bien auancé en l'aage de ieuneſſe, & façõné ſelon nos couſtumes, qui ne ſ'apprẽnent que trop facilement. S'il eſt en ſa maiſon, il ne trouuera riẽ qui luy agree; & n'aura iamais repos, qu'il n'ait mis la plume au vẽt, pour aller voir le mõde: lequel deſir ie ne blaſme pas, quand il eſt moderé, mais ie blaſme le gouſt qu'il a de ce qu'il deuroit mieux gouſter. S'il viẽt à donner dans vne Cour, où ayant tracaſſé quelque temps, & acquis vn peu de

nom, & de cognoiſſance, cela luy ſemble choſe legere;à cauſe de pluſieurs autres aiguillons qui le poignent, & le font touſiours regarder en auant, & iamais en derriere. Venant apres à ſ'enfourner dans les armes; touſiours ſa condition luy apparoiſt trop baſſe, & va viſant apres l'incertain. S'il retourne ſ'amenager chez ſoy, & qu'il ait donné forme à vne famille complete, il ne priſera pas, comme il doit, ſa femme, & ſes enfans, ny le reuenu de ſa maiſon, eſtimans les premiers biens trop communs, & les ſeconds trop petis. Eſtant paruenu à l'aage de vieilleſſe, où l'on ſe doit repoſer, pour la laſſitude d'vn ſi long voyage, & auecques cela ſe reſiouyr pour le ſentir proche du but; c'eſt lors que plus de ſollicitudes, de chagrins, & de craintes l'agitent: de maniere que peu de choſes luy plaiſent, & beaucoup luy deſplaiſent, & va ainſi viuotant, iuſques à ce qu'il ſ'aille cacher au ſepulchre. Voila en ſomme vne petite image de la vie de pluſieurs perſonnes, qui, pour ne ſçauoir bien cognoiſtre les commoditez qu'ils ont en icelle, iouyſſent d'vn tel benefice, d'vne iouïſſance froide & incommode. Certes, ſi chacun mettoit ſouuent à la balance les biens, dont il peut faire eſtat, il les trouueroit auſſi peſans, qu'il les eſtime legers. Mais quand on les iette (comme on dit) auec les pechez oubliez, ils ne profitent gueres.

Remede à telles fautes.

LE Philoſophe Platon diſoit qu'il rendoit graces à Dieu de trois choſes: dequoy il l'auoit fait naiſtre Grec, & non barbare; Athenien, pluſtoſt que citoyẽ d'vne autre ville, & l'auoit fait viure du temps de Socrates. Mais de combien d'autres rendoit-il encore graces, dequoy il n'a pas fait mentiõ? Et en rememorant ainſi ſes bien-faits, ſon ame en deuenoit plus

tranquille & satisfaite. De mesme deurions-nous faire, & souuent, pour chasser des nostres l'insatiabilité & l'ingratitude, qui nous rendent miserables sans mesure. Or comme ainsi soit, qu'il y en ait qui pensent s'en acquiter aucunement, toutesfois s'ils y prennent garde, ils verront qu'il y a grande distance de ce qu'ils font, à ce qu'ils doiuent faire. Car ils n'imitent pas mesmes Platon, en notant ce qui est commun & general, ains s'adressent tousiours à quelques particularitez, qui plus leur plaisent. Celuy qui sera expert en l'art militaire, pensera seulement à ce seul benefice, par lequel il acquiert loüange. Le Iurisconsulte demourera aussi dans les bornes de sa science, par le moyen de laquelle ses coffres se remplissent. Et le marchand ne prisera rien en luy que sa dexterité & sa diligence, qui fait florir son trafic. Lesquelles considerations ne sont pas à reprendre. Mais tout ainsi qu'vn banquet ne se fait pas auec du pain seul, si d'autres choses n'y sont conioinctes: aussi pour se rendre plus satisfait de sa condition, il faut se proposer deuant les yeux, tout ce que lon peut ramasser de grandes & petites benedictions, que Dieu nous eslargit. Et plus les trouuerons-nous abonder, plus estimerons-nous nostre heur estre grand. Quand nous regardons dans nos papiers rentiers, nous y voyons en escrit de grosses rentes qu'on nous doit: il y en a aussi vne tresgrande quantité de petites, d'vn double & d'vn liard, lesquelles nous n'effaçõs pas pour leur petitesse; parce qu'estans assemblees, elles donnent corps à nostre reuenu. Non plus deuons-nous rayer de nostre memoire les moindres biens dont nous iouyssons: pour autãt que le souuenir en rend nostre

vie plus douce & plaisante. Le moyen d'y bien engrauer, tant les grands, que les petis, est, de se desrober à soy-mesme, & demy-heure le iour seulement mediter en iceux. Car nous trouuerons tousiours tant de nouuelle matiere, que cela nous inuitera de besongner alaigrement dans vne telle abondance.

Refutatiõ d'vne mauuaise pensee, cõtraire au remede predent.

OR en l'obseruation de ce conseil-icy, il y en aura, qui parauanture voudroiẽt se comporter enuers Dieu, comme ils font enuers les hommes. Car ils se faschent desplucher les plaisirs qu'ils en ont receu, pource que cela les rend leurs debiteurs: aussi ils estimeroient que venir à tels comptes enuers luy (ce que i'appelle plustost petites & imparfaites recordations de ses benefices, qui nous sont aussi incomptables que les pierres d'vne cité) c'est s'accabler d'obligations, & opprimer leur mal-entenduë liberté. En tel cas leurs imaginatiõs sont fausses, & cognoissent mal la nature de Dieu, estant certain que plus nous refueilletons le liure de la recepte de ses dons, que plus il nous donne alors: d'autant que nos petites preparations à recognoissance, esmeuuent puissamment toutes ses liberalitez. Il semble que i'aye vn peu outre-passé les bornes de mon premier propos: mais l'esgarement n'est pas mauuais, puis que de la terre nous auons monté iusques au ciel, qui est la vraye source d'où decoule sur nous vne Iliade de biens, dont la plus grande partie est de nous ignoree, à cause de nostre stupidité.

Continuation du recit des biẽs de la Noblesse Frãçoise, pour l'induire à en iouyr vrayemẽt.

IE remettray sur les rangs le gentil-homme dont i'ay desia parlé, qui court biẽ plus à l'esgaree: lequel ie desire ramener à vne droite voye. Et voicy que ie luy diray: Pourquoy allez vous ainsi rongeãt vostre ame de mille soins, en tous les espaces de vos diuers

aages, pour les fantasies que vous auez que vostre condition est defectueuse & imparfaite? Ouurez vos yeux, & quād vous l'aurez biē examinee, elles s'esuanouyront, & serez plus à repos. Quand vous-vous promenez au Palais de Paris, & passez deuant les boutiques des peintres, vous vous arrestez bien deux heures à contempler quelque belle peinture, qui y sera desployee; ce qui vous induit souuent à louër l'ouurage & l'ouurier. Beaucoup plus deuriez-vous faire le semblable en ce beau pourtrait de vous mesmes, reuestu de tant d'ornemens, de crainte que l'ignorance ou la legereté ne vous face accuser le Souuerain peintre, qui donne à chacune de ses œuures, la perfection qui luy est propre & conuenable. Et comme c'est luy, qui a formé les Rois & les Princes, que le vulgaire va adorant, aussi de la mesme main a-il moulé ceux que la pauureté trauaille: laquelle diuersité si disproportionnee, n'empesche pas que le vaisseau de terre ne soit aussi vtile, pour son bas & mechanique vsage, que celuy d'or trespur, & bien elabouré, pour le sien haut & magnifique. Voyons en vostre endroit, s'il s'est monstré chiche & ingrat. Vrayemēt vous trouuerez que non, & deuez du tout esloigner ceste imposture de vostre pensee: car c'est celle que le serpent ancien inuenta, pour circonuenir nostre premiere mere. Mais c'est vous-mesmes, qui serez conuaincu d'ingratitude, qui faites au contraire de l'auare, qui a tousiours le cœur & l'œil dans ses cabinets. Là où vous n'ouurez iamais celuy qui vous est escheu, pour voir tāt d'especes de biēs, qui y sont cōtenus. Ce que faisant, vo⁹ cognoistrez q̄ n'estes pas pauure, cōme vous cuidez l'estre.

I'EN mettray aucuns deuant vous, comme en

passant,ausquels i'estime que vous pensez le moins. *Denombrement de quelques vns de ces biens là.*
Et commençant par les spirituels,qui sont les principaux;ie finiray par les moindres, qui sont plus perissables.Si ie vous demandoye à ceste heure, en cōscience,combien de fois la sepmaine vous pensez à cest inestimable benefice de la cognoissance de Dieu que vous auez(car puis que vous estes Chrestien,ie n'en veux douter)vous me respondriez parauanture que ce seroit beaucoup, si en vn mois vous y songiez vne fois à bon escient:& cependant ceste science (ou autrement ceste foy) vous enseigne & certifie que vous estes combourgeois des cieux, & que par Iesus Christ vous auez esté arraché des pattes du grand Pharao, qui est le diable;& de la seruitude d'Egypte, qui est la figure de l'enfer. Comment doncques vous souuenez-vous si peu d'vn bien si excellent? duquel Dauid disoit, au Pseaume 119. *Les spirituels et diuins.*

De tes edicts on m'orra deuiser,
Et tascheray d'auoir la cognoissance
De tes sentiers, où ie veux droit viser.
En tes statuts prendray resiouyssance,
Et veux si bien à ton dire aduiser.
Qu'à tout iamais i'en auray souuenance.

Car encor qu'il eust dās les thresors,qu'il auoit amassez,plus de cent millions d'or; si tenoit il ceux de la doctrine de Dieu beaucoup plus precieux,& s'y delectoit d'auātage.Imitez-le donques,& ouurez plus souuent le coffre de vostre entendemēt,& de vostre cœur,pour contēpler vne si belle richesse, qui suffit seule à vous rendre heureux.Ie descēdray aux vertus Morales,de quelq̄s vnes desquelles vous n'estes pas (à mō opiniō)despourueu Et ie pren le cas que vous *Les vertus.*

aiez de la fortitude(qui ſignifie prouëſſe)qui eſt fort recommandee à noſtre Nobleſſe ; auſſi de la temperance, qui eſt familiere à ceux qui ſont bons. Mais i'enten que la portiõ,que vous en aurez, ſoit grauee dans voſtre cœur, pluſtoſt que peinte en voſtre viſage. Auec cela ſeulement pouuez-vous eſtre aſſeuré,qu'on ne vous degradera point de voſtre titre, combien que vous deuez touſiours trauailler pour en acquerir d'autres. Or vous n'appelleriez pas vn marchand de drap de ſoie,pauure, qui n'auroit dans ſes bahus que du velours cramoiſi, & du velours blanc:car ce ſeroit à tort. Penſez auſſi que vous ne l'eſtes pas en mœurs;moiennãt que vous faciez biẽ profiter ces deux vertus,qui vous ſeruiront encor à la generation des autres. Et d'autant plus deuez vous

La ſanté. priſer ces biens icy,que toutes les fureurs d'vne fortune contraire ne les vous ſcauroient rauir. Ie diray vn mot de voſtre ſanté,qu'il me ſemble que vous ne cheriſſez non plus,qu'on fait vn dogue, qu'on hazarde contre toutes ſortes de beſtes ſauuages : car ſouuent vous la iettez en proye des plus mortelles maladies ; en quoy vous faites paroiſtre voſtre petit iugement,de cercher de faire amas de choſes vaines, veu que vous ne ſçauez conſeruer celles qui ſont neceſſaires. Souuenez vous du prouerbe qui dit, Il n'eſt richeſſe que de ſanté. En apres repreſentez-vous vn Prince,gemiſſant dans ſon lit,qui offre tous ſes threſors,pour recouurer ce que vous meſpriſez. Et puis,

Les richeſſes. vous cõfeſſerez, peut-eſtre, que vous eſtes plus heureux que ſage. Quant au reuenu que vous auez,ie voy biẽ qu'il ne vous contente gueres,puis que continuellement vous lamentez voſtre indigence. Toutefois ſi poſſedez vous douze cens eſcus de rente, &

auecques cela vne belle maiſon, bien meublee, où voſtre pere, auecques la moitié moins a veſcu honneſtement & ioyeuſement. Vous me direz, ou penſerez en vous-meſmes, que quand vous auez vos beaux habits, que vous eſtes bien vn autre homme que voſtre pere. Vrayement ie l'accorde, & croy que il auoit de la prudence en la teſte, en ce que de ſes petis moyens il tenoit touſiours ſa main remplie. Au contraire i'eſtime, qu'en voſtre entendement il y a pour le moins ſix onces de folie; veu qu'ayant beaucoup de commoditez, voſtre maiſon ne ſe trouue iamais que vuide. Cependant ne pleurez pas car il y a en ce Royaume quatre millions de perſonnes, qui n'ont pas la dixieſme partie de voſtre bien, qui pour cela n'en iettent pas vne ſeule larme. Vous n'en auez que trop, ſi le ſcauez diſpenſer. Que direz vous maintenant de tant de bons parẽs, & amis voſtres? & de l'eſtime en quoy on vous tient, où vous auez conuerſé? Mais que direz-vous de la liberté dõt vous iouiſſez? qui eſt vn bien comparable à la vie, par le moyen de laquelle vous pouuez vous delecter en la beauté des ſaiſons, & encores plus en la cõuerſation des hommes. Il faut que vous auouez que la poſſeſſion de ces ſeuls biẽs (encores qu'en poſſediez beaucoup plus que ie n'ay voulu noter, pour ne ſembler flateur, & pour n'ennuyer les lecteurs) eſt ſuffiſante pour vous faire benir le donateur, vous contenter de voſtre condition, & vous reſiouyr auec autruy. Auſquels effects vous paruiendrez, en meditant ſouuẽt en iceux. Et ſi vous dedaignez ce profitable conſeil, & que retourniez aux negligẽces accouſtumees, de ce qui vous eſt certain, pour queſter des incertitudes, vous me contraindrez de vous appro-

Les parens & amis.

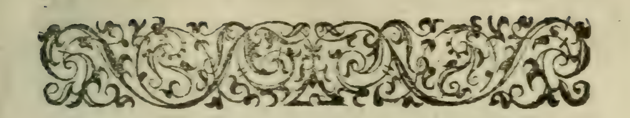
La reputation & liberté.

prier la deploration de l'auare, & dire de vous; ô homme miserable! qui au milieu de tant de sortes de richesses, s'estime indigent, & pauure! I'ay assez dit c'est à vous à penser,

Vsage de ce discours.

MAIS ie desire qu'on sçache que l'admonition que i'ay icy faite, n'est pas afin qu'on vienne a enfler son orgueil naturel, apres s'estre consideré soy-mesme, ce que plusieurs font aisément: ains c'est pour retirer les trop volontaires de la poursuite laborieuse des biens superflus, & de tant de molles plaintes; esquelles voyes, ie ne nieray pas que ie n'aye quelquesfois cheminé, comme les autres. Mais l'aage, la doctrine, & les sinistres experiences, m'ayant fait arrester à la meditation de pareilles choses, que celles que i'ay notees, & de plusieurs autres; i'ay appris de là, premierement que la liberalité de Dieu abonde en nous, mais nous en abusons par le mespris de ses dons; secondement que ce n'est pas encores auoir mal profité, quand en fin on se corrige par les erreurs de soy-mesme.

Ce Discours est imparfaict.



QVE LA PAVVRETE DE LA NOblesse de France n'est point tant procedee des guerres, qui ont quasi esté continuelles, depuis trente & cinq ans, que des erreurs qu'elle à commis en la dispensation de ses biens.

HVICTIESME DISCOVRS.



L ne faut point beaucoup de langage, pour faire cognoistre combien les gentils-hommes François sont decheus de ceste ancienne richesse, dont leurs maisons estoient ornees, sous les regnes de nos bons Roys Loys douziesme & François premier; veu que c'est vne chose que peu ignorent. Car si on les veut considerer tant en general, qu'en particulier, on les verra estre despourueus, & auoir disette de plusieurs choses necessaires, excepté quelques maisons, qui depuis peu de temps se sont esleuees, & autres, qui par bon mesnagement, ou biensfaits, ou par auarice, se sont maintenuës & enrichies. Et i'oserois affermer, que si tous ceux qui portent ce titre, estoient mis en dix parts, & qu'on fist vne curieuse recherche, on trouueroit que les huit sont incommodez par alienations de quelque portion de leurs biens, engagemens, ou autres dettes; & que les deux autres parties restent seulement accommo-

Ancien & nouueau estat de la Noblesse.

dees,tant de suffisance que l'abondance: qui est vne grande inegalité & disproportion. Ie ne pēse poinct faillir,declarāt ce qui sembleroit meilleur estre teut: car aussi bien les estrangers,nos voisins,en pensent trois fois plus qu'il n'y en a;& disent que nous sommes si affectionnez à nostre Roy,que nous voulons selon nostre portee,imiter ses liberalitez & despenses.Ce que ie dis,tend à ceste fin,que deuenions plus entendus & prompts à reparer les demolitions domestiques;tāt pour euiter la moquerie d'autruy,que pour chasser plusieurs sollicitudes de nos esprits,& bannir les necessitez qui nous pressent.

Origine de la pauureté de la noblesse.

OR comme ainsi soit que tous s'accordent bien en la cōfession de ceste pauureté,si est-ce qu'il y a du different,quand on vient à parler,comment elle est venue.Car l'vn dit d'vne sorte,&l'autre d'vne autre: & la pluspart taschent d'accuser plustost la violence des longues guerres(qui comme monstres deuorent tout)qu'eux-mesmes.Voila commēt on est prompt à cercher des eschappatoires pour se iustifier de la coulpe;au lieu qu'ōdeuroit examiner, auec vn droit iugement, d'où tels desordres sont procedez. C'est chose fort commune,& qu'on fait volontiers, qu'à s'excuser:pource qu'il semble que l'excuse efface aucunement les taches , dont on voudroit noircir le bon renom . Mais pource que s'accuser apporte quelque honte, on ne le pratique que le plus tart qu'on peut;dont aduient qu'on demeure plus long temps en ignorance de ce qui deuroit plustost estre cognu.Le prouerbe,qui dit,que le mal dequoy on a bōne cognoissance,est comme demy gueri,se trouue bien souuent veritable.Cherchons donc la cause du nostre,& ce nous sera apres vne grāde ouuerture

& preparation pour trouuer le remede. Ceux qui l'attribuent aux rauages,& despenses des guerres,disent, qu'il y a encores auiourd'huy plusieurs personnes d'honneur, qui ont veu en quelle prosperité & abondance la Noblesse de France a vescu iusques au regne du Roy Henry second. Car pendant que la paix auoit cours,on ne voyoit entre les seigneurs & gentils-hommes,que liberalitez,magnificéces, visitations,& autres despéses hõnestes,qui sont tesmoignages de richesse.Et si pour tout cela,on ne védoit point sa terre,tant pour euiter le reproche,que pour ce aussi qu'il y auoit moderation en telles choses.Et aduenant que la guerre fust declaree,on ne sçauroit croire le bel equipage que chacun menoit, comme cela apparut encor au voyage d'Allemagne. Mais tout ainsi qu'il n'y a rien en ce monde,qui soit long temps permanent;qu'aussi les guerres ayant recommencé l'an mil cinq cens cinquante & deux, contre l'Empereur Charles, & le Roy Philippe, lesquelles ont duré sept annees,il luy a conuenu faire de grandes despenses,tant pour son honneur, que pour l'amour qu'elle portoit à vn si bon Prince, qu'estoit le Roy Henry.En apres les guerres ciuiles sont surue-nues,vniuerselles dans le Royaume, comparables à des torrens desbordez,qui ont tellement accreu la ruine,que c'est tout ce que la Noblesse peut faire maintenant,que de s'entretenir, viuotant en sa maison, & en ceste maniere est venu son appauurissement.

Rapportee aux guerres.

Ce sont icy les raisons qu'ils alleguent, que ie ne veux pas reietter. Car ie confesseray tousiours, que ces orages ont esté occasion d'vne partie de nostre pauureté: mais qu'elle soit toute procedee de telle

Ceste pauureté à d'autres sources outre celles des guerres.

caufe,ie ne l'aduouë pas,& monftreray cy apres que il y a eu d'autres aydes qui ont eu d'auãtage de force pour l'auancer. Par ainfi,leur argument ne conclud qu'en partie. Examinons à cefte heure, qu'elle peut auoir efté la ruyne des premieres guerres. Or elle n'a pas efté grãde:car alors la Nobleffe, qui feruoit,n'eftoit mal payee ny deftinee d'honneftes recompenfes, prouenantes de la liberalité du Roy. Bien en vray,que quelques particuliers, trop volontaires, fe font aucunement defemplumez, & la Nobleffe des frontieres a auffi fouffert quelques pertes. Mais le plus grand nombre eftoit encores en trefbon eftat. Aux guerres ciuiles,il y a eu beaucoup plus de dommages, qui ne font toutefois tombez fur tous. Et puis,aux petites paix, qui font furuenuës, on a toufiours eu moyen de reparer les brefches. Ioint que la France eft fi peuplee,& fi fertile,que ce que la guerre a gafté en vn an,fe r'habille en deux. Puis dõc que telles incommoditez ont efté accõpagnees de quelques remedes,& qu'elles n'ont affailly que la moindre partie de la Nobleffe, on ne doit faire ce mal fi vniuerfel ne fi grand. Or ce qui(à mõ aduis)eft caufe qu'on attribuë à la guerre toute la coulpe, c'eft premierement pource que de fa nature elle eft nuifible: fecondement,que la violence, dont elle agift, eft efpouuantable & donne effroy : en troifiefme lieu, qu'on eft bien aife d'auoir vne couuerture pour cacher fon mauuais mefnage, ou feindre artificiellement fa pauureté,comme font les auares. Quand vn hõme a eu vne groffe fieure continuë,apres en eftre guery,toufiours s'en refouuiendra-il long temps, & redoutera vne telle maladie : & toutesfois la corruption des humeurs,dõt telle eftoit prouenue,s'eftoit
faite

faire peu à peu,par intéperãce de vie,à quoy il n'a-
uoit pris garde. Le mesme faisons-nous aux choses
qui cõduisent à la pauureté. Car aucunes y a q̃ nous
apperceuons incontinent, & qui nous font crier:
mais les autres qui nous sont plus communes & ag-
greables,nous les laissons couler aisément, comme
insensibles,& ne les voulons point cognoistre. Et o-
seray affermer, que si les rauages des guerres & des
frais militaires,dont on se plaint tant, nous ont ap-
porté quatre onces de pauureté que nos folles & su-
perflues despenses continuelles,dequoy on a peu de
repentance, nous en ont acquis douze.

SVR ce propos il faut considerer que le gentil-
homme François est excessif en ce à quoy il s'affe-
ctionne, & n'y veut rien espargner. En pres, que la
plusspart d'iceux ne despendent pas seulement en
vne chose,ains en quatre ou cinq, tant leurs esprits
vont embrassans les diuersitez : ce qui est occasion
de tarir les plus viues sources de richesse. Or vne des
principales chosesen quoy il se desbordent, c'est
en habillemens,n'y ayant regle ny mesure en iceux
& a la coustume tant gaigne,qu'on n'oseroit quasi
comparoistre en bonne compagnie, qu'on ne soit
doré comme vn calice, plusieurs se persuadans que
ils en seront d'auantage honnorez. Ceux qui ont a-
mené ces inuentions, sont les courtisans, qui en
portent cependant vne dure penitence, n'y ayant
annee que telles despenses redoublees n'en en-
uoient vne douzaine à la littiere, lesquels pour a-
uoir eu le plaisir quelques iours de se voir tous cou-
uerts de soye & d'argent, ont apres le desplaisir plu-
sieurs mois,de se voir sans maison,ou si harassez par
les vsuriers, qu'ils ne le seroient pas d'auantage en

Despenses superflues & excessiues en habits, vraye source de ceste pauureté.

galere. Outre la richesse des habits, deux choses y a qui accroissent beaucoup telles despẽses: l'vne, que on en veut auoir diuersité; l'autre, que de deux ans en deux ans les façons changent, & les faut renouueller, & qui ne s'y accommode, est mocqué. Somme, qu'il faut tousiours auoir la main à la bourse, ou la terre en gage. Apres les courtisans, marchent les gentils-hommes guerriers, qui ne sont pas si excessifs qu'eux, toutesfois ils prennẽt peine à les imiter. Et quant à ceux qui ne bougent du pays (si ce ne sont quelques gros mesnagers) ils suyuent aussi la coustũme: tellemẽt que chacun outre passe de beaucoup sa portee. Mais tout cela n'est encores que la moitié des frais. Car les femmes veulent auoir leur part de tant de beaux ornemens: ce qui leur appartient encor mieux qu'aux hommes, qui ont plus de moyen de se parer de diuerses vertus. Les vnes se contentent de suffisance honneste: les autres ne se plaisent qu'en l'abondance, & quelques vnes passent si auant les termes de raison, que leurs pauures maris s'en grattent la teste, voyãs la pauureté venir en poste chez eux, sur les pierreries des Indes & sur les toiles d'or d'Italie. Ceste coustume-cy print origine souz le Roy François premier, & s'est merueilleusement accreuë souz le Roy Henry second. Mais depuis, la deprauation a esté telle, qu'on a fait porter aux pages & aux laquais la toile d'argent. Nos ancestres estoient, sans comparaison, plus moderez: mesmes noz Rois taschoient alors de rendre venerable leur Majesté, plus par vne douce grauité, iustice, prudence, liberalité, & auecques vne suitte de personnages preux & doctes, que par somptuosité d'habits, ce qui conuioit leurs subiects à pareille

imitation. Car

Les subiets & les Prouinces
Suyuent les mœurs de leurs Princes.

Et iusques à ce que les grands viennent à retrancher ces superfluitez, on les verra tousiours continuer au dommage de la Noblesse.

QVELQV'VN dira, n'est-il pas honneste que chacun aille vestu selon sa dignité? Ouy certes, & pense que ce seroit chose inciuile & indigne d'en vser autrement. Ie blasme seulement les excez qu'on y commet, qui abbreuuent noz esprits de vanité, & apportent en fin ruine. Il ne faut pas pourtant imaginer que noz peres allassent mechaniquement vestus. Car quãd ils se trouuoiét és compagnies, ou es iours de feste, ils portoient des accoustremens, selõ leur qualité, mais sans aucune superfluité, & auec cela les faisoient durer long-temps. A present, quand on void quelqu'vn à la Cour, auec l'habillement de l'an precedent, on luy dit: Nous le cognoissons bié, il ne nous mordra pas, c'est vn fruit suranné: & par telles mocqueries il est contraint de le quitter. Et peut-on dire que l'aage d'vn vestement ordinaire entre les courtisans, est de trois mois: & d'vn extraordinaire, six: & entre l'autre Noblesse, d'vn peu plus de temps. Car les nouueautez, qui suruiennent apres, les font trouuer ridicules. Et pour bien cognoistre la varieté d'iceux, qu'on aille à la fripperie de Paris, où l'on en trouuera vn tres-abondãt magazin: & qui sur ce modelle voudroit faire peindre des grotesques, rié ne se pourroit voir plus plaisant. Ceste incõstance en habit denote vne grande legereté d'esprit, dõt s'ensuit la purgation des bourses, & matiere de risee aux estrãgers. Car quãd nous allons

en leur pays,& qu'ils apperçoiuent ces grandes fraiſes & verdugades des femmes, & les long cheueux des hommes, & leurs eſpees qu'ils portent derriere le dos, ils courent apres, comme les petits enfans de Paris font apres maiſtre Gonin. Cela eſt faſcheux de s'appauurir par ces extrauagantes folies, & puis encor eſtre mocqué.

Cõtre ceux qui ſe rient de la Nobleſſe eſtrãgere, laquelle n'en ſuit pas leur legereté.

ON repliquera, que la mocquerie (qui eſt l'ordinaire paſſe-temps du monde ſe preſte & ſe rend mutuellement: & que nos ieunes gens, allans à Veniſe, & voyans la Nobleſſe auec vn bonnet, en forme de crouſte de paſté, ſur la teſte, & les larges ceintures dequoy elle eſt ſanglee, rient à bouche ouuerte. Ie ne nie pas cela: mais ie veux bien dire auſſi, que quand aucuns d'eux viennent apres à cõſiderer que la ſimplicité de leurs habits fait regorger leurs coffres de richeſſes, & qu'en leur Senat, prudence & grauité y reluiſent, & que leurs ſtatuts ſont inuiolablement obſeruez, & au contraire, que nous, auec nos courtes chauſſes & longs pourpoints, auõs fait ſauter nos loix par la feneſtre, pource qu'elles parloient trop haut, & que nos coffres ſont quaſi touſiours auſſi vuides d'or, que la teſte d'vn amoureux paſſionné eſt vuide de raiſon: ils concluent que c'eſt nous, qui deuons pluſtoſt eſtre mocquez.

Deſpenſes en baſtimens.

Venons au ſecond article de nos vaines deſpenſes, qui procedent d'vne affection exceſſiue que pluſieurs ont de faire de magnifiques baſtimẽs. Et combien que de tout temps on ait fait le meſme, ſi eſt-ce que ç'a eſté peu, au regard du noſtre, où lon void la qualité des edifices & le nombre des edifiãs ſurmonter de beaucoup ceux du paſſé, & ſpecialemẽt la Nobleſſe y a eſté desbordee, plus pour gloire, que pour

necessité. Ie pense qu'il n'y a gueres plus de soixante ans, que l'architecture a esté restablie en France, & au parauant on se logeoit assez grossierement. Mais depuis que les beaux fruits de cest art eurent esté manifestez, plusieurs s'efforcerent de le mettre en pratique. Si quelques grands ou riches eussent seulement emploié l abondance de leurs escus en tels ouurages, cela n'eust esté à reprendre, veu que c'estoient ornemens pour les villes, & pour les châps. Mais à l'exemple d'eux, les mediocremens riches, voires les pauures, ont aussi voulu mettre la main à l'œuure, & comme sans y penser se sont contrains de faire beaucoup plus qu'il n'auoient pensé: ce qui n'a pas esté sans repentance. Les gens de iustice, & sur tout les thresoriers, ont aussi augmenté aux Seigneurs l'ardeur de bastir. Car ils disoient, Commēt? ceux-cy, qui ne sont si bien fondez que nous, font des bastimens de Princes, & nous, dormirons-nous? & à l enui les vns des autres, multitude de belles maisons se sont faites, & souuent par la ruine de reuenu, qui s'en est allé és mains d'autruy, à cause ce ceste vehemente passion qu'ils auoient, de mettre des pierres les vnes sur les autres. Combien y en a-il qui ont commencé de somptueux edifices, qu'ils ont laissé imparfaits? estās deuenus sages à my chemin de leur folie. En chacune Prouince on n'en void que trop d'exēples. Ie cuide que quand aucuns se sont regardez si bien vestus & dorez, qu'ils ont dit, Ceste cage est trop petite pour vn si bel oyseau, il luy en faut vne plus magnifique. Sur ce discours, quelque flateur aura respōdu, Mōsieur c'est vne honte, que vostre voisin, qui n'est tel que vous, soit mieux logé. Mais courage, car qui entreprend hardiment, a desia

fait la moitié de l'œuure, & moyens ne manquent à vn hõme de bon esprit. Luy ayãt senty se grater où il luy demangeoit, a incontinent forgé en imagination vn dessein, qu'il a cõmencé auec plaisir, continué auec peine & despense, & acheué auec douleur. Souuẽt est aduenu que tel a basty vne maison digne d'vn Seigneur de vingt & cinq mille liures de rente, laquelle son heritier n'ayant trouuee accompagnee que de sept ou huit cẽs, & aiãt honte de loger sa paureté si magnifiquement, l'a vẽdue pour en achetter vne autre, propre à son reuenu. Et celuy qui ne l'a voulu vendre, a esté contraint de faire petit pain (cõme on dit) & repaistre ses amis, qui le venoient visiter, de discours d'architecture. Quand frere Iean des Antomeures (lequel a esté des plus braues Moynes moynans de son temps) entroit en ces maisons & chasteaux si superbes, où il voyoit maigre cuisine, il souloit dire, Hé! que seruent tant de belles tours, galleries, chambres, salles & cabinets, veu que les marmites sont si froides, & les caues si vuides? Par la digne pitoufle du Pape (car c'estoit son sermẽt accoustumé) i'aimerois mieux habiter sous petit toict, & ouyr de ma chãbre l'harmonie des broches, sẽtir l'odeur du rost, & voir mon bufet reparé d'vn trophee de flascons, pots, & gobelets; que demeurer en ces grands palais à faire de belles promenades, & me curer les dents à ieun, à la Neapolitaine. Ie trouue l'opinion bonne de ceux qui conseillent que si on veut bastir, que ce soit à ceste condition, qu'on ne vende point de son bien, ou peu. Et qui en vse autremẽt, ie le renuoie à la censure de frere Iean des Antomeures. Ie sçay bien qu'vne des plus singulieres choses qu'on remarque en France, sont les beaux edifices

dont les cāpagnes sont parsemees,ce qui ne se void point ailleurs. Mais si on contoit aussi combien telles magnificences ont enuoyé de gens au bissac, on diroit que la marchandise est bien chere.

Le troisiesme article que ie coucheray icy,est vne consequēce de l'excès precedent. Car quand vn gentil hōme a basty vne belle maison, ce n'est pas tout, il la faut garnir de meuble conuenable; autremēt ce seroit vn corps sans ame. Et s'il a esté aspre pour la paracheuer,il ne l'est pas moins pour l'accommoder par dedans: & ordinairement la curiosité vainq la consideratiō du necessaire. Car il ne sera point a son aise,qu'il n'ait recouuré des tapisseries de Flandres, & des licts de Milan: à quoy ses amis l'inciteront encor,regardans plustost (sans y penser) à l'ornement de sa folie,qu'au fond de sa bourse, qui souuent est bien platte. Anciennemēt quand vn gentil-homme, auec le bon mesnagement de sa femme, laissoit a la fin de son aage sa maison bien meublee à ses enfans: c'estoit beaucoup fait. Maintenant nous allons si viste,qu'en deux ans nous la voulons voir toute paree;& ceste impatience nuist beaucoup. Car on n'y obserue le temps, ny la qualité, ny la quantité des choses. On regarde seulement comme son voisin fait,& à cōplaire à son desir,sans mesurer ses forces. Chacū se plaist à voir vn logis propremēt & honnestemēt accōmodé. Mais de conclurre de là,que les riches meubles y sont necessaires,il ne s'ésuit pas:pour ce que la propreté cōsiste en vne biē ordōnee dispositiō de ce qu'on a,cōiointe auec netteté. L'on void communément les maisons des simples bourgeois & marchans (mesmement és pays bas) si iolimens agencees,& de peu;que les Nobles deuroient auoir

Despenses en meubles

honte de tenir les leurs si salles. Et ce qui produit cela, c'est diligẽce & sollicitude, qui coutent peu. Mõsieur le Mareschal de S. André a esté tres-excessif en precieux meubles : ce qui fut occasion que plusieurs Princes, Seigneurs, Gentils-hommes & autres voulurent l'imiter en ceste magnificence insuperable, à fin d'estre admirez comme luy: de laquelle folie des peres les enfans ont ploré. Et s'est encores redoublé ce pleur, quand la picoree, auecques ses longues griphes a arraché, voire des propres chasteaux des Princes, tant de riches entrailles.

Despences de bouche & de trop grand train.

I'AY reserue en ce quatriesme article-cy, de parler des superflues despenses de bouche, & du trop grand train de la pluspart de la Noblesse : en quoy il n'y a moins de desreiglement, qu'aux autres choses. Ceux qui ont les affections vn peu dressees à l'honneur, ayment grosse suitte, pensans, parauanture, que celuy qui va à six cheuaux, doit auoir plus de reuerences que celuy qui ne va qu'à trois. Les autres aussi, qui se delectent de la conseruation, ont vn singulier soin que leurs tables soient tousiours bien fournies. Or il n'y a rien à quoy on face moins de repugnance, qu'au consentement qu'on prend en soy-mesmes d'vser de l'vn & de l'autre: ce qui ne seroit trop reprehensible aux Nobles, s'ils ne sortoient hors des bornes de leur puissance, mais il est si aisé d'y faillir, que de dix on n'en trouue pas deux qui se retiennent. De ceux qui font estat de suiure les Cours & les armes, peu y en a qui ne mangent leur reuenu d'vn annee, les vns en six, les autres en huit mois, à cause du grand equipage qu'ils menent, & autres despenses. Et combien qu'aucuns s'entretiennent, ou s'enrichissent en tels lieux, ils sont pourtant

en petit nombre : car excepté ceux qui ſont beneficiez du Roy & des Princes, & ceux qui és guerres ſ'aydent des amples priuileges d'icelles, tout le reſte ſe ſent incommodé, pour les frais continuels qu'il leur conuient faire: ce nonobſtant peu ſe corrigent; au cõtraire, il ſemble qu'on cherche touſiours quelque nouuelle occaſion de deſpendre. Qu'à ſeruy à plus de trois cẽs gentil-hommes, qui encores viuẽt, d'importuner nos Rois de leur donner de l'ordre S. Michel ; ſinon de les ietter en treſgroſſes deſpenſes, pour ne vilipender leur nouuelle dignité ? Toutesfois il y en a eu plus de cent, qui apres auoir cognu que la continuation les menoit au grand chemin de l'hoſpital, ont ſerré le colier dãs leurs coffres, & moderant leur train, ont repris leur anciẽne maniere de viure; dont ils ſe ſont bien trouuez. Qui voudroit apres conter les gentils hommes de la chambre & de la bouche, les Eſcuyers d'eſcuiries, les Colonnels, & Capitaines, qui ſe ſont auſſi engendrez du temps de ces troubles, outre ce qui faiſoit beſoin, il faudroit eſtudier en Arithmetique. Or croyant biẽqu'aucuns d'eux, ſe ſont faits ſages à leurs deſpens, ie n'en diray pas d'auãtage. Ie ne veux point nier que le pourchas des eſtats ne procede de quelque bonne ſource; c'eſt à ſçauoir d'vn deſir qu'a la Nobleſſe d'eſtre en bõne eſtime & ſ'accroiſtre. Mais elle iuge mal, de penſer qu'vne dignité rende la perſonne digne d'honneur, qui ne ſ'acquiert vrayement que par vertu. Quant à ceux qui ne bougent la pluſpart du temps de la maiſon, ils ſe ſont auſſi tellemẽt laiſſez aller à la couſtume, que celuy dõt le pere (qui eſtoit plus riche beaucoup) n'auoit que ſix ſeruiteurs, en a plus de quinze.

Mais dequoy ſeruiroient tant de beaux habille-

mens, & maiſon ſi ample & bien paree, ſi lon n'auoit groſſe ſuite, pour ſe faire appeller Mõſieur? Ils pourront dire, pour leur deſcharge, que leurs peres n'auoient pas, à la moitié pres, tant de reuenu qu'ils ont: ce qui eſt vray. Mais auſſi ce qui ne couſtoit alors que cinq ſols, en couſte maintenãt vingt. Ainſi c'eſt ſe tromper ſoy-meſme, que de ſ'appuyer ſur quelque petite augmentation de rente, & ne conſiderer pas les autres incommoditez. Vn ancien a autrefois dit des Romains, ayans obſerué leurs maniere de viure: Qu'ils baſtiſſoient comme ſ'ils n'euſſent iamais deu mourir, & ſe traitoient en leurs banquets quaſi ordinaires, comme ſ'ils n'euſſent deu viure que vn iour. Ie pẽſe qu'il y en a encor aucuns entre nous qui mettent cela en pratique: toutesfois ſi la guerre ciuile dure encor quelque temps, elle les guerira biẽ de ceſte maladie. Encores pourrois-ie marquer pluſieurs autres deſpẽſes exceſſiues que fait la plus-part de la Nobleſſe, en ce qui luy apporte du plaiſir. I'en baſtirois vn cinquiéme article, de quoy ie me deporteray laiſſant à iuger à ceux qui ſçauẽt que cela vaut, combien d'argent on y conſume.

L'experiẽce prouue les diſcours precedens.

A ceſte heure ſi quelqu'vn veut diſputer & contredire, n'eſtant ſatisfait de ce que i'ay allegué, ie ſuis d'auis qu'il en demande aux gens; comme font des iouëurs de paume: & ſ'il ſ'enquiert aux gentils-hommes, qui vont par le monde, leur propre experience fera ſortir de leurs bouches ſentẽce fauorable pour moy. Car bõ nombre d'iceux vont les vns au pas, les autres au trot, & pluſieurs en poſte, droit aux precipi ces de pauureté, pource q̃ la couſtume & leurs affectiõs ſ'accordans enſemble, il n'eſt poſſible de les retenir. L'aduertiſſement que fait vn poëte ancien, eſt

tres-beau,qui dit,

Heureux celuy qui pour deuenir ſage,
Du mal d'autruy fait ſon apprentiſſage.

Toutesfois nous ne l'auons encores gueres mis en vſage ; & comment l'aurions-nous fait, que quoy que nous ſentions le mal ſur nos eſpaules, nous ne pouuons qu'à peine venir à correction? C'eſt pour auoir honte,de ce que pour la moindre occaſiō qui ſuruient de deſpendre, il faudra qu'vn gentil-homme aille vendre ou engager ſa terre, lequel lors ſe perſuade qu'vne petite dette eſt peu de cas. Ce que ie luy accorderay : mais quand on continuë à la refaire, (comme en dix annees cela auient beaucoup de fois) on trouue apres que ces petites parties raſſemblees font vn tres-grand tout. Iamais les mauuais meſnagers ne veulet entrer en ces calculs,pource qu'il leur faſche de voir deuant leurs yeux vn ſi gros monceau de folies. Au temps paſſé lon eſtimoit vn gentil-homme eſtre diſetteux, & ne meriter d'eſtre appellé riche, quand il n'auoit touſiours ſa maiſon bien fournie des choſes neceſſaires;& dans ſon cabinet en reſerue,quelque bonne ſomme d'argent, pour vne neceſſité ſuruenante, ou pour ſecourir vn amy tombé en aduerſité, ou pour faire vn voyage preſſé, que l'honneur commande : car tels accidens ne ſouffrent delay. Et d'autant que la Nobleſſe d'alors eſtoit pourueuë des moyens ſuſdits, elle ſatisfaiſoit à ſon deſir: & nous, pour eſtre imprudens & diſſipateurs, defaillons ordinairement aux obligations deuës. Voila comment le mauuais meſnagement rend aux vns les richeſſes comme inutiles, & le bon les rend tres-vtiles.

Du vray & droit vſage des richeſſes.

Le moyen, pour paruenir au bon vſage d'icelles,

eſt de vaincre le monſtre qui ſ'appelle opinion, logé dedans nous, & d'où ayant chaſſé arriere la prudence, (qui eſt la guide de nos actiõs) il manie à ſon plaiſir ceux qu'il a empietez. Il y a deux gros appuis qui aydẽt à le maintenir, à ſçauoir l'exemple des grands, & la couſtume. Mais ſi nous eſtions bien repurgez de vanité, il n'auroit tant de pouuoir qu'il a. C'eſt trop d'inconſideration de vouloir à l'appetit des autres, en les imitant, achepter incommodité & puis pauureté. Pluſieurs eſtiment qu'il n'y a rien plus infame à vn gentil-hõme que l'auarice : ce que ie leur confeſſe. Mais pour ſ'ẽ vouloir eſloigner on ne doit pas aller ſ'élacer dans les filets de prodigalité. Et cõbien que ce ſoit vne imperfection beaucoup moindre que l'autte, c'eſt pourtant touſiours vn mal ruyneux qu'il faut euiter ; autrement ce ſeroit (comme on dit) tomber de fieure en chaud mal. L'homme auare n'ayme perſonne, veu qu'il ſe hayt ſoy-meſme, & ſe fait ſouffrir pluſieurs miſeres au milieu de ſon abondance. Mais l'homme ſuperflu & exceſſif, en ſ'aimant trop, ſe va apauuriſſant.

Trois remedes contre l'intemperance ſuſmentiõnee.

LE vray chemin eſt de ſe ranger à mediocrité, qui n'apporte ny perplexité d'eſprit, ny repẽtance; entãt qu'elle chaſſe la neceſſité des maiſons, & les remplit d'abondance. Ce ſeroit vne belle choſe que les hõmes ſe laiſſaſſent tellement guider à la raiſon, qu'ils acquieſcaſſent aux veritables remõſtrances qui leur ſont faictes, tant par les eſcrits des doctes, que par les cõſeils des amis. Et certes il eſt biẽ malaiſé, que ceux qui liſent les beaux liures des anciẽs, & meſmement de Plutarque (qui traitẽt du vray vſage des richeſſes, de la frugalité, de ne prẽdre point à vſure, & cõmẽt la liberalité ſe doit exercer) & conſiderant apres les

Les remonſtrances.

exemples d'vn Epaminondas, & d'vn Fabricius, ne soient conuiez à fuir toutes superfluitez. Les propos des amis, en second lieu, doiuẽt auoir de la vigueur. Car quãd on imagine, cestui-cy m'admõneste pour mon bien, d'autant qu'il est mon parent, ou m'est tresaffectionné; c'est aussi vn personnage qui sçait où gist la vraye regle de viure, ayant iugement & experience: il faut auoir pris vn mauuais ply, si telles instructions ne profitent. Mais la plus grand' part sont tellement disposez, que les paroles qui leur entrent par vne aureille, leur sortent incontinent par l'autre, & recontinuent à suiure la coustume. Ie ne veux pas nier qu'il ne faille s'accommoder à ce qui est accoustumé en son pays, mesmement en choses ordinaires: toutesfois ce doit estre auec ceste condition, qu'on euite ce qui est desordonné & corrõpu. En fin, le meilleur precepteur qu'on puisse auoir, c'est la necessité: car plus de gens sont par elle rẽdus auisez, que par la doctrine & raison. Or il y en a de deux sortes. L'vne, qui a apporté des incõmoditez; l'autre, qui menace de ruyne. La premiere, presse de se corriger; & la seconde, force. De sorte qu'on peut dire, iusques à ce que nostre propre experience nous ait persuadez, que peu nous seruent les paroles des sages, ny les miseres des fols. Bien-heureux sont ceux qui se reglent de si bonne heure, qu'ils ne sont point contrains de faire vne estroitte diette de neuf ou dix annees, pour aucunement reparer les ruynes que leurs excez ont causees.

Les amis.

La necessité.

DISONS quelque chose de ceux qui ont reputation de bien administrer ce qu'ils possedent. Si nous y regardons de pres, nous verrons que beaucoup d'iceux ne sõt qu'approprier leurs richesses à leur gloire

De ceux qui enclinent à l'extremité cõtraire à la precedente.

& à leurs plaiſirs,ayant treſpeu de ſoin de la charité: ils font en eux meſmes ce diſcours; Ie ne ſuis point auare ny prodigue, & ie deſpenſe honneſtemẽt mes biens pour mon contentement, & pour l'accroiſſement de ma maiſon:qui eſt-ce donques qui me peut blaſmer? Ceux qui ſe gouuernent ainſi, meritent quelque loüange: mais de ne penſer auſſi en tout & par tout qu'à ſoy, c'eſt vne defectuoſité, qui n'eſt pas petite. Pluſieurs ont ces prouerbes en la bouche, que charité commence par ſoy-meſmes,& que pour veſtir autruy, il ne ſe faut pas deſpouiller. Ce ſont erreurs qui eſteignent toute beneficence. La Nobleſſe les doit fuyr, pource qu'ils alterent l'integrité des mœurs. Et comme elle eſt plus obligee que le vulgaire, de l'exercer aux actions liberales, auſſi les doit-elle faire reſplendir (en meſurant ſon affection à ſon pouuoir) tant pour ſon contentement, que pour conſeruer ſa bonne renommee. Mais ſi on veut bien examiner les regles Chreſtiennes, auſquels ſur toutes autres, il ſe faut aſſuiettir, beaucoup ſe trouueroient eſloignez de ce qu'elles recommandent. Peu y en a toutesfois qui y penſent,& quand ils y ont penſé vne fois la ſemaine, cela ſ'eſuanouyt comme fait l'image, quand on a deſtourné la face du miroir: &, retournans à leur train accouſtumé, conçoiuent quelque opinion, qu'vſer des richeſſes ſelon que les diuins preceptes le commandent,c'eſt ſe priuer de la meilleure partie de l'honneur, du profit & du plaiſir qu'elles apportent. Mais elle eſt du tout fauſſe: car il n'y a point d'inſtruction parfaite,qui enſeigne le vray vſage des biẽs, ſinon celle qui nous y eſt depeinte. Celuy qui ſe void riche, deuroit ſouuẽt cõſiderer d'où luy viẽt ceſte abondan-

Regle certaine en l'vſage des biens.

ce; & encores qu'ordinairement elle semble proceder des labeurs paternels, si faut-il qu'il confesse que la benediction de Dieu l'a produite, qui est autheur de richesse, ainsi que dit Salomon, Le riche & le pauure se sont rencontrez, le Seigneur est le facteur de tous les deux. Moise aussi, sur ce point, nous fait vne tressaincte admonition, tant en general qu'en particulier, disant; Ton cœur ne s'esleue & n'oublie le Seigneur ton Dieu, afin que tu ne dies point en ton cœur, Ma puissance, & la force de ma main, m'a acquis ces biens: mais que tu ayes memoire du Seigneur tō Dieu, que c'est luy qui t'a donné ceste puissance. Or quand nous auons ceste viue impression, que c'est luy qui donne les biens, nous concluons apres, que son vouloir est, qu'ils soient iustement administrez; car aussi n en sommes-nous que dispensateurs. Et autant de fois que nous oyons les pauures crier à nos aureilles, c'est comme si Dieu nous sommoit de nostre deuoir, qui est de secourir les indigens. Que si nous faisons les sourds, ce sont autant de condamnations contre nous. Ce riche l'esprouua bien, qui estant plongé dans vne mer de delices, reietta les gemissemēs du Lazarer. Par là peut-on cognoistre comme les richesses enyurent ceux qui se laissent posseder a icelles, en telle maniere qu'ils oublient ce qu ils doiuent faire.

Prouerb. chap. 22.

Deut. ch. 8.

PLVTARQVE dit que les Scythes, au milieu de leurs banquets, auoient accoustumé de faire sonner & retentir les cordes de leurs arcs, afin de r'appeller leurs esprits, qu'ils craignoient d amollir & perdre, parmy la diuersité de tāt de douceurs. Aussi ceux qui sont icy bas enuironnez de tant de biens exterieurs, deuroiēt quelquesfois faire resōner à leurs aureilles

Notable aduertissement aux riches.

ceste parole de Iesus Christ, disant, qu'il est plus aisé qu'vn chable passe par le pertuis d'vne aiguille, que vn riche entre en Paradis : afin de les resueiller du profond sommeil d'oubliance de charité, que les vapeurs des richesses causent. Ie sçay bien qu'aucuns de ceux qui n'ont que les pompes mondaines deuãt les yeux, se moqueront de cest aduertissement icy, & diront qu'il faut prescher la magnificẽce & la prouẽsse aux ieunes gẽtils-hommes, plustost que ces menus offices de pieté, plus conuenable aux vieillards qui n'ont plus que quatre ans à viure. Cela vaut autant à dire; Nous voulons en nostre ieunesse passer le temps en delices & vanitez, & sur la fin de nostre aage, nous auiserons à mieux nous conduire. Ie ne leur feray autre response, sinon les auertir que pour bien finir, il faut bien commencer; & que la mort prend aussi tost celuy qui n'a que vingt ans, que celuy qui en a soixante. Les sages reietteront ces mocqueries, en considerant que ce n'est point chose incompatible, d'vser de ses biens, comme Chrestien, & comme vertueux ensemble. Car l'vn s'accommode bié auec l'autre: mais le plus digne doit aller le premier, estãs les preceptes Euangeliques à preferer à ceux qui sõt tirez de la doctrine des Philosophes. Les vns rabaissent nostre charité enuers les plus pauures, & les autres estendent nostre liberalité aux amis, & à ceux qui le meritent. En quoy il n'y a pas tant de difference, qu'il y a de similitude, en ce que chacune desdites actions sont bien-faits, qui doiuent proceder de cordiale affection.

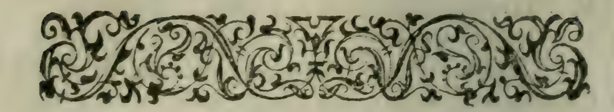
Despences honorables & necessaires.

CE sont icy de belles & profitables despenses, en quoy la Noblesse deuroit plustost emploier partie de son abondance, qu'en plusieurs vanitez inutiles; car

elles ne seroient sans remuneration, ainsi que Salomon le monstre, disant; Que celuy presté à vsure au Seigneur, qui fait misericorde au pauure, & qu'il luy rẽdra le pareil. Pour le regard des autres liberalitez, ie trouue belle la responce d'Alexandre, quand on luy demanda où il cachoit ses thresors, ie les donne (dit-il) en garde à mes amis; voulant signifier, que ce qui estoit distribué aux gens de bien, n'estoit pas perdu, parce que le prix d'vne parfaicte amitié, où loiale seruitude qu'il acqueroit d'eux, estoit plus precieux qu'vn peu d'or & d'argent, qu'il leur departoit. Mais il faut noter que la liberalité se doit exercer auec prudence, en mesurant ses forces, & ne la prophanant pas à personnes indignes. Qui en voudra sçauoir le bon vsage, lise Seneque au traité des bien-faits. Prouerb. 19.

M

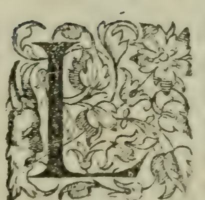




QVE CESTE GRANDE AFFEction que les François ont d'aller chercher les guerres estrangeres, leur est maintenant plus nuisible, que profitable.

NEVFIESME DISCOVRS.

Les armes ont esleué les François.



Es armes ont tousiours esté parmy la nation Françoise en singuliere recommandation; & la commune opiniō est, qu'elles luy ont acquis ceste grande gloire à quoy elle est montee, qui s'est accreuë ou amoindrie selon la varieté des temps. Mesme la Noblesse, qui est sortie en abondance de ceste innumerable formiliere de peuple, n'a (ce semble) prisé aucun renom, tant que celuy qui estoit prouenu de l'espee: ce qui toutesfois luy a cousté cher & aux nations voisines, à cause des grosses guerres qui s'en sont ensuiuies. La Romaine a surpassé toutes celles du monde en ardeur à ceste exercice-cy, qu'elle a fort affecté, pour faire ployer sous le ioug de sa desmesuree ambition ceux qui le vouloient euiter; coustume tres-violente, qui depuis a tousiours eu vn cours continuel. Aux premiers temps la force fut mise en vsage, pour repousser les iniures à quoy la malice humaine s'estoit desbordee. Mais auiourd'huy elle sert beaucoup plus à les faire, qu'à

Leur vsage & abus.

en garantir: tant toutes choſes vont peu à peu declinant à corruption. Neantmoins on n'y regarde pas de ſi pres; ains la pluſpart cuident, que tout ainſi que les armes ſe rouillent, ſi elles ne ſont ſouuent nettoyees: qu'auſſi il les faut ordinairement emploier, afin que les courages par la rouillure de laſcheté ne ſe gaſtent. Ce qui a bien eſté pratiqué parmy nous depuis trente & cinq ans en ça. Mais tant ſ'en faut qu'on ſe ſoit raſſaſié de guerre, qu'encor apres tant de ruynes & de pertes, pluſieurs (ne l'ayans plus en leur propre maiſon) la vont chercher en celle d'autruy, ſoit pres ou loin. Ceux qui ſont entre les autres les plus prompts à ſe desbãder, ſont quelques ſoldats & nouueaux Capitaines; leſquels ayans és guerres ciuiles veſcu licentieuſement, & de proye, ſe faſchans de reuenir ſouz l'obeyſſance des loix, qui repriment les inſolences, & entendans que leur bonne mere-nourrice eſt ailleurs, la veulent encor aller tetter. Aucuns d'iceux ſont auſſi affriādez des ſoldes eſtrangeres: & autres, pour ne vouloir viure comme artiſans en leur pays, vont viure ailleurs comme ſoldats. Ce ſont les cauſes ordinaires, qui les font ſortir en cãpagne, encor que quaſi tous diſent que c'eſt pour aller acquerir honneur. Et depuis les diuiſions ſuruenuës, les regles ne ſont plus eſtroitement obſeruees, qu'elles ont eſté par le paſſé. Car qui veut, ſort; & ne ſ'en ſoucie-lon point: comme ſi c'eſtoient mauuaiſes humeurs qui ſe purgeaſſent.

Erreur de ceux qui font du port des armes, vne vocation perpetuelle.

Or ces gens là, qui font eſtat de ne pouuoir viure ſinon és lieux où la guerre eſt attachee, & ſ'y voüent tellement, qu'ils font d'vne telle profeſſion (qui doit eſtre comme extraordinaire) vne vocatiõ perpetuelle, laquelle il exaltẽt par deſſus toutes autres, ſont en

grand erreur; ignorans, ou voulans ignorer, que l'homme doit principalement tendre à la paix & tranquillité, afin de mener vne vie plus iuste. Car lors qu'elle regne, toutes choses, tant publiques, que particulieres, sont bien mieux ordonnees, que quād les confusions de la guerre ont comme renuersé les mœurs & les loix. En ce que ie dis icy, ie n'entens pas condamner celles qui sont legitimes, ausquelles la necessite contraint d'entrer pour se defendre: car on ne souille pas ses mains en les y employant. Ny ne veux aucunement mespriser les gens d'ordonnance des Princes & des Republiques; parce que ce sont les gardes du pays, qui sont la plus part du temps à repos. Mais ceux de qui ie parle, ne se veulent iamais reposer, & ne leur chaut qui ils seruent, ny pour quelle cause, moyennant qu'ils trouuent de bonnes & grasses pastures: Il y a vne petite rime en Espagnol, laquelle ils ont quelquefois en la bouche, & que i'ay tournee ainsi:

La guerre est ma patrie,
Mon harnois ma maison,
Et en toute saison
Combatre, c'est ma vie.

Que sçauroit pis dire vn mauuais medecin & vn mauuais iuge, qui desirēt que la cité soit tousiours pleine de maladies, de crimes & de procez, afin d'auoir bōne curee? Ceux-cy au semblable, ne demādent qu'alteratiōs d'Estats, pour se gorger de la ruïne d'iceux. Au siecle où nous sommes, il est impossible de s'exēpter de guerre; pource que l'ambition, l'auarice & la vengeāce sont fertiles, autant qu'elles furent iamais pour l'engendrer. Et quand elle vient, les gens de biē la prēnent, cōme on feroit vne medecine tres-ame-

re. Mais de se plaire en vn vsage si fascheux, c'est faire comme celuy qui voudroit tousiours estre en tourmente sur la mer. Ne diroit-on pas qu'il auroit l'esprit de trauers ou agité ? D'auantage, ces guerriers perpetuels se despouillent (entant qu'en eux est) des affections qui sont les plus loüables en vn bon citoyen, comme de celle enuers leur patrie, en laquelle ils ne s'arrestent sinon quand elle est troublee. Aussi de celle qui est deuë aux parens, qu'aucuns desdaignent pour leur petitesse, apres s'estre enorgueillis par les armes. Et quant à la particuliere, que chacun doit auoir d'eriger vne famille, afin de laisser des enfans à son païs, ils n'y pensent point; desirans plustost d'auoir quelque bastard des bonnes commeres qui les suiuent, dont ils ne se soucient gueres apres. Ces imperfections-cy sont des dependance d'vne telle election de vie, où la plus-part de ceux qui l'ont embrassee, s'enuelopent; & en fin, apres vn long labeur (s'ils paruiennent iusques là) ils vont perir contre vn escueil, ou en quelque costé, ainsi que font les vaisseaux des pirates.

Responce à quelques obiections.

IL y en a (dira-on) qui s'esleuent par là: ce qui est vray, mais ce n'est pas de cinquante l'vn. Et qui voudroit conter ceux qui font naufrage sous ceste esperance, le catalogue en seroit grand. Voicy encor vne autre obiection qu'on fait, c'est que plusieurs s'estās nourris petis dans les armes, & ne sçachās quasi d'où ils sont, ne peuuēt faire sinō suiure l'exercice à quoy ils se sont façonnez. Cela n'est pas cōdamnable, s'ils s'arrestoient à quelque but legitime, apres auoir tiré du fruit de leurs peines, cōme aucuns font. Mais de courir incessamment deçà & delà, ainsi que les corbeaux aux charongnes, qu'ils ont flairees: c'est, par

maniere de dire, ſe transformer en oiſeaux de proye, ou en beſte rauiſſante. Le ſoldat François doit en guerre ſeruir ſon Roy & ſa patrie; & la paix venuë, ſ'il n'a moyen, il doit taſcher de ſe mettre aux bandes entretenuës; & n'y pouuant paruenir, il ne faut pas pourtant qu'il aille à la deſeſperade ſe precipiter en des entrepriſes inconſiderees; comme ſi les France eſtoit incapable de le nourrir, ou luy de ſçauoir trouuer moyen de viure en temps pacifique. On gemit, en penſant au nombre de gens qui ſe vont ainſi perdre. Car les pirateries du Perou en engloutiſſent plus de cinq cens tous les ans; & les autres guerres eſtrangeres d'auantage, combien que les fondemens ſoient diſſemblables: de maniere qu'en cinq ou ſix annees voila huit ou neuf mille braues ſoldats qui ſ'eſuanouyſſent, leſquels euſſent bien peu ſeruir en vn autre temps (ſ'ils euſſent eu la patience d'attendre) pour le propre intereſt du public. I'ay ouy dire qu'a la bataille que perdit Sebaſtien, Roy de Portugal, il y auoit quelques harquebuſiers Frãçois auec luy: & en l'armee des Maures, qui les desfirent, ſ'y en trouua auſſi. N'eſt-ce pas vne rage de guerre, de l'aller chercher ſi loin, & ſe mettre ſouz les infideles? Ie penſe bien, que quand ceux-là ſe trouuent dans les perils non premeditez, qu'ils ſont touchez de repẽtance de leur legereté: mais elle eſt lors trop tardiue.

De ceux qui pour argẽt courent aux guerres eſtrangeres.

CEVX qui, pour le ſeul regard du profit, ſe remuent, comme vn oyſeau fait au branlemẽt du leurre, ont plus d'excuſe que ceux de qui i'ay parlé. Car quand quelques Capitaines ſ'en ſont preualus, & les ſoldats ont paſſé la neceſſité, ils reuiennent au logis. Mais ſouuent il auiẽt que les vns & les autres ſoient

fruſtrez de leur attente, entant que la ſolde ſe trouue ſi petite & ſi rare, qu'ils ne ſe peuuent entretenir. Et encores, au lieu où elle a plus de cours, les ſoldats n'en taſtent gueres. C'eſt pour quelques Colonnels, & Capitaines, qui, friands d'vne telle viãde, la deuorent, & laiſſent les ſoldats en tel eſtat que les charbonniers & forgerons, qui ſont noirs & pleins de ſueur du trauail; n'y ayant que les maiſtres, qui les mettent en beſongne, qui recueillent le fruit. Ceſte couſtume eſt differente de celle de nos anceſtres, qui aſſignoient pour partage aux Capitaines l'honneur, & aux ſoldats l'argent. Or de tous les auantages des ſoldes, nuls ne ſ'en accommodent ſi bien que font les Reitres. Et à dire vray, nous ne ſommes que des lourdauts au prix d'eux, encor qu'aucuns ſ'eſtiment plus habiles. Car ils ſçauent l'Arithmetique ſi parfaitement, que iamais ne ſ'abuſent à cõter. Ils ſe maintiénét auſsi en la poſſeſsió de leurs droits acquis, à ſçauoir des hautes capitulations, & de ſe faire touſiours payer ſur les vieux roolles. Et outre cela, pour viure en campagne, ils ont vne adreſſe merueilleuſe. Et l'auanturier François reſpondét-ils, ſ'endort-il en ſentinelle? ne met-il pas bien en œuure ſa picoree? Vrayement il faut confeſſer que celuy qui eſt desbauché & corrompu ſ'en ayde brauement, & l'entend encor mieux que la plus part des preſtres de Limoſin font leur *Dominus vobiſcum.* Auſsi ne ſçauent-ils lire ny eſcrire. Mais ſi n'approchent-ils point des autres en l'intelligence de ceſte pratique militaire.

De ceux qui ayans vne fois porté les armes, ne veulent plus faire autre meſtier.

DISONS à ceſte heure quelque mot de ceux qui aimét mieux courir touſiours dehors, que de retourner à leurs meſtiers, ou ſeruir. Il y en a pluſieurs qui

pensent que telle deliberation procede de generosité. Ce que ie n'accord ray pas, sinon à l'esgard de quelques vns. Car il n'est pas inconuenient qu'en vn grand nombre de plebeiens, qui ont exercé les arts mechaniques, se rencontrent quelques vns qui ayét le cœur noble, c'est à dire, disposé a vertu. Mais ie mettray à part ce petit nombre, pour parler des autres, desquels ie diray qu'il est plus vray sẽblable que la vaine gloire, dont ils s'enflent apres auoir manié les armes, & l'oisiueté & licence soldadesque, est la cause de la difficulté qu'ils font de retourner à leur premiere vie. Ils cuident estre exposez à mocquerie, quand on les void s'occuper à quelque mestier & y besongner de leurs mains, mesmement apres auoir esté Caporaux & Sergens; & ne s'auisent pas qu'en voulant fuyr ceste honte imaginaire, souuent ils se vont ietter par vne contrainte volontaire dans des larcins, tromperies & affrontemens. La necessité (disent aucuns) contraint quelquefois le pauure soldat d'emprunter pour viure de ceux qui en ont trop. Ouy, selon les loix de violẽce. Mais aussi, selon les loix ciuiles, quand on les peut attraper, on leur fait payer vne chere amende. Il leur seroit plus profitable d'imiter vn tres-grand nombre d'autres soldats, lesquels apres auoir valeureusement manié les armes, ne desdaignent pas leurs vocations accoustumees. Et en ay cognu en Gascongne (ou ils ont le courage haut) qu'on voyoit és villes, en temps de paix, ouurer en leurs boutiques, qui en guerre auoiẽt eu charge de commãder les compagnies. Et quasi par toutes les villes de France, le mesme se pratique; & principalement depuis que les guerres ciuiles sont commencees. Car à cause que durãt icelles toutes les

villes ont esté en armes,& que pour se cõseruer tant de gens les ont empoignees;il faut que toute ceste multitude,aduenãt la paix,se remette à ses premiers mestiers, excepté quelque petit nombre. Auparauãt il n'é alloit pas ainsi,car il y auoit peine d'y renfourner ceux qui les auoient delaissez.Et mesmes auiourd'huy entre les Espagnols,qui se nourrissent dans les bandes, c'est infamie que de besongner es arts mechaniques.En quoy il y a de la raison:d'autãt qu'eux voulans se façonner, s'entretenir & s'accroistre en infanterie,& estans quelquefois vingt,& vingt cinq ans, sans se soucier de retourner en leur pays, telle obseruance leur conuiét bien.I'aduoüeray aussi que parmy nous,celuy qui a quelque temps fait professiõ des armes,se plaist en icelles,&est en train de paruenir,ne fait que son deuoir,s'il cerche place és cõpagnies entretenuës,ou quelque autre bonne fortune. Mais quand telles commoditez defaillent, il ne doit se reputer deshonnoré, si pour l'entretenement de luy & de sa famille (s'il en a vne) il va trauailler: cõme aussi cela est auiourd'huy pratiqué en Allemagne,Suisse & Flandres.Tous ces exẽples, si cõmuns; deuroient plustost induire ceux qui sont desuoyez,à les ensuiure,qu'à faire ce qu'ils font. Que si aucuns pensent que la reprise de leurs mestiers delaissez les auilisse,qu'ils aillent seruir les gentils-hommes.Ce qu'ils n'oseroient (à mon aduis) refuser,veu que des gentilis-hommes pauures se rangent bien à ceste cõdition.Et s'ils s'en desgoustent,il les faut laisser courir,& attendre que le temps y remedie.

Des gentils-hõmes François qui vont porter les armes en pays estrãge.

DV corps de la Noblesse,il s'en trouue aussi qui mettent la plume au vent pour aller cercher les mesmes auãtures,lesquels sont meus de diuerses raisons:

& entre iceux la ieunesse est fort excusable, qui poussee d'vne ardeur d'apprẽdre, & d'acquerir reputatiõ, va où les occasiõs s'offrẽt. Elle n'ayant encor acquis le iugemẽt pour sçauoir discerner quelles entreprises sont licites, ou non; si tost que le vent viẽt à donner dans les voiles de son desir, qui sont biẽ grandes, elle les desploye : & voila qui l'emporte aisément. C'est dommage dequoy tant se perdent en des lieux où, n'estans cognus ny guidez ils passent sous les miseres de la multitude. Ceux qui ont authorité sur eux doiuroiẽt estre soigneux de les bien cõseiller. Il y en a d'autres que la pauureté chasse hors du logis. Car estans Nobles, les exercices des arts mechaniques & les trafiques leur tourneroient en vitupere : & faut qu'ils cherchent les liberaux & honnorables, entre lesquels les armes marchent. Toutesfois, encores que ceste profession leur soit bien conuenable, si n'en doiuent-ils pas abuser, comme ceux de qui i'ay parlé. Car ils seroit plus à reprendre : d'autant que le Noble a d'auantage d'obligation que l'inoble à se porter vertueusement. Qu'est-ce donc qu'il fera, si on le veut empescher de chercher sa fortune ? Ie respondray qu'en nostre France les pauures gentilshommes n'ont pas occasion de prendre des partis esgarez, ou comme desesperez, veu les moiens, qu'ils ont de paruenir à honneur & richesse. Premieremẽt la gendarmerie est en partie instituee pour l'entretenement d'iceux, afin que leur valeur ne peresse, ains soit conseruee pour le benefice de l'Estat. Ils ont en apres les charges Ecclesiastiques, à quoy ils peuuent monter ; & celles de iudicature, qu'anciennemẽt ils exerçoient. Les commanderies de Malte en accommodent aussi beaucoup. Puis la suite des Seigneurs,

auec leſquels non ſeulement ils ſe nourriſſent pages, mais eſtans hommes ſ'y entretiennent, eſt auſſi vn bon refuge pour eux. En fin, les bandes d'infanterie en reçoiuent pluſieurs. Parquoy les bien auiſez doiuent pluſtoſt ſe ranger aux meilleurs de ces partis, qu'en penſant trop ſ'auancer dehors, faire perte de leur vie. On dira que la mort n'en attrappe pas tant que l'on crie: mais c'eſt ſe tromper. Car i'ay obſerué, que le nombre en eſt plus grand qu'on ne penſe; & pour la compaſſion que i'en ay, ie voudrois biẽ que par bonnes inſtructions, ou par autres remedes, le mal fuſt amoindry. Ie n'entens pas pourtant que les regles ſoient ſi eſtroites, qu'on ne ſorte que par congé. Car en vn grand Royaume populeux, comme ceſtui-cy, on n'y ſçauroit mettre telle loy. Et quand il n'y auroit que quatre ou cinq cens volontaires, tant de la Nobleſſe, que du tiers eſtat, qui de leur mouuement particulier allaſſent tous les ans és guerres, comme les oiſeaux de leurre font à l'eſſor cela ſeroit peu de choſe, & n'en faudroit parler. Mais il y en va bien d'auantage, ainſi que i'ay dit. Pluſieurs gentils hommes de qualité, qui ont de la creãce, ſont auſſi aſſez prompts à marcher, & en ſe mouuant en font eſbranler beaucoup d'autres. Auant que ce faire, ils doiuent bien examiner les occaſions, leſquelles n'eſtans legitimes, & n'y ayant que leur ſeul profit ou honneur qui les pouſſe, ils monſtrent ſe ſoucier peu de leurs amis, en leur donnant des conſeils plus appuyez ſur l'intereſt particulier, que ſur vne publique equité. En ce cas faut il eſtre prudent à eſlire, pluſtoſt que volontaire à partir.

Du fruict de ces voyages militaires.

VOYONS maintenant quel fruit reuient de ces voiages militaires à ceux de noſtre nation, quand ils

les entreprẽnent de gayeté de cœur, ſans aucun bon fondement. I'eſtime qu'il eſt bien petit. En premier lieu, la plus part eſtans auiourd'huy, par la licence des guerres ciuiles, deuenus merueilleuſement deſbordez, ſortans dehors ne font autre choſe, ſinon aller mettre en veue publique leurs imperfections, qu'ils deuroient pluſtoſt corriger, ou cacher. Les vns ſont renieurs de Dieu, les autres paillards, querelleux, diſſolus: & quelques vns prompts à changer de party, & pluſieurs peu obeiſſans à leurs Capitaines; aucuns deſquels auſſi corrompent les loix & l'ordre, pour leur profit, ou par leur ignorance. Et quand on void que les effects ne correſpondent pas au nom François, on ſ'en deſgouſte. D'autre part, les peuples qui ſouffrent leurs inſolences (ie parle des deſbauchez & non des modeſtes; car il y a touſiours des gens de bien & de valeur, meſlez parmi le grand nombre) viennẽt à auoir en haine la nation pour la malice d'aucuns, & l'eſtiment incompatible: & en leurs cœurs iettent contr'elle des maledictions continuelles. S'il ſe trouue quelques Capitaines, gentils-hommes & ſoldats, qui par leurs bons comportemens, ſe rendent aggreables à eux, cela n'a pas la force de ſupprimer la mal-vueillance generale. Voicy encor vn autre inconuenient. C'eſt, que ſ'il ſuruient quelque malheur au fait de guerre, plus par la violence de la force ennemie, que par la preſomption ou inſuffiſance des Capitaines, ou par la deſobeyſſance ou peu de valeur des ſoldats: alors ne laiſſent-ils d'eſtre deſchirez par les langues du peuple, qui ayant commencé à hayr, vient apres à meſpriſer. Or il eſt certain, qu'en ceſt abaſtardiſſement de diſcipline, les pertes ſont auſsi communes que les bons

ſucces, voire plus. Ce qui doit faire croire à ceux qui prennent les charges, qu'il eſt bien mal-aiſé de ſe garder de broncher en vne quarriere ſi raboteuſe. Quiconques ſoient ceux qui font eſtat d'aller faire la guerre au pays d'autruy, qu'ils facent vne bonne prouiſion de vertu; car ſelon qu'ils en monſtreront, ils ſeront priſez, & bien ſouuent vn peu le ſera beaucoup. Au contraire, ſi lon va y porter de nouueaux vices, & principalement de ceux qui offenſent, on ne voudra de ceux-la ny pour valets, ny pour maiſtres: & ne leur ſçachant aucun gré de leurs peines, on ſe mocquera d'eux; & qui eſt encor le pis, on les craindra autant que s'ils eſtoient ennemis declarez.

Cecy, ioint auec les miſeres cy deuant touchees, me fait croire, que iuſques à ce que les mœurs, & la diſcipline militaire, ſoient en meilleur eſtat entre les François, ils acquerront peu de credit & de bienvueillāce enuers les peuples voiſins, qu'ils iront ſeruir. Certes c'eſt vn abus de penſer que la force ſeule face les grands effects: car ſi elle n'eſt accompagnee de iuſtice, foy, & modeſtie, elle eſt imparfaite. Mais auec la demonſtration des vertus on gaigne les cœurs; qui eſt vne ſeure & glorieuſe conqueſte, dont les Romains nous ont laiſſé de beaux exemples. Ie ſçay bien que le gentil-homme & le ſoldat pourront mettre en auant à ceux qui les employent pluſieurs choſes qui ſont fort conſiderables, à ſçauoir qu'ils hazardent leur vie, reçoiuent bleſſures, deſpendent du leur, & portent beaucoup de peines pour leur ſeruice. Mais tout cela perdra ſon luſtre & ne ſera mis en conte, ſi leurs deprauations continuent. Car le peuple, qui reçoit oppreſſion des ſoldats, ne les excuſera pas tant, pource qu'ils le defen-

Les armes, ſur tout en pays eſtrāge, doiuent eſtre accōpagnees de vertu.

dent,comme il les maudira pource qu'ils le deuorent : enseuelissant le souuenir du bien,dans le sentiment des maux. Mais quant à ceux qui s'acquitent de leur deuoir le mieux qu'ils peuuent,tant en combatant, qu'en bien-viuant, il les ayme & les excuse.

Responſe à quelques obiections. On dira qu'en ces guerres estrangeres, qu'on va cercher,lon y peut apprẽdre beaucoup:ce que ie cõfesse.Mais il faut aussi noter,q̃ du siege de Mastrich, qui a esté des plus memorables de nostre temps, il n'en rescappa que dix soldats François, & de celuy de Harlem,pas quatre : esquelles deux villes il y en auoit assez bon nombre,à ce que i'ay entendu. Ie ne suis pas si ignorant,que ie ne sçache bien que c'est le droit de la guerre de deuorer en son ordinaire pour le moins le quart de ceux qui la hantent : mais quãd des cinq parties elle en attrape les quatre(ce que souuent elle fait)n'est-elle pas trop gourmande ? I'ay dit cecy,afin que ceux qui vont,comme matras desempennez,où il y a rumeur,se souuiennent qu'auec facilité on part, & auec beaucoup de difficulté on retourne.Ceux qui pensent,que quand la France a demeuré deux ou trois ans en paix,la guerre ny doiue plus reuenir,s'abusẽt fort.Car s'ils regardent à ce qui s'est passé depuis l'an mil quatre cẽs nonante & quatre,ils verront qu'elle n'a guerres demeuré en repos depuis.Et somme,les bien aduisez marcheront (s'ils m'en croyẽt)en ces desseins volontaires,auec le pied de plomb;& mesmement les Nobles,se souuenans, que d'aller imprudemment ietter leurs vies en des aduantures plus perilleuses que necessaires(ce qu'ils ne doiuent faire que pour bonnes occasions)c'est vn argument de la legereté Françoise, vn engendremẽt de larmes aux parens,& affoiblissement des nerfs de

l'Estat. Mais quand les entreprises sont appuyees sur iustice, & que les legitimes cōmandemens des Roys ou des Republiques entreuiennent, qui à causes des alliances enuoyent gens à leurs alliez, ou pour autre occasion necessaire, secourent les oppressez; alors ne faut-il regarder ny aux perils, ny aux incommoditez. Car en faisant ce qu'on doit, soit qu'on souffre, ou qu'on perisse, tousiours la peine & la perte est bien employee.

Examen de la regle de certains politiques, qui tiennent qu'vn grand Royaume doit auoir tousiours guerre cō-tre quelque estranger.

Ie veux à ceste heure discourir sur vne regle politique, qu'on a accoustumé d'alleguer en semblables faits que ceux-cy, qui a esté & est encor approuuee d'excellens personnages; pour voir en quelle façon elle nous pourra maintenant conuenir. Elle est telle à sçauoir, Qu'vn grand Estat, plein d hommes belliqueux, doit tousiours auoir quelque guerre estrangere, pour les tenir occupez, de crainte que le repos y estant, ils ne viennent à tourner leurs armes les vns contre les autres. Ceux qui la maintiennent, la fortifient de l'exemple de Scipion Nasica, qui conseilla aux Romains de l'ensuiure, concluāt que Carthage ne deuoit estre ruinee, afin qu'ils eussent tousiours vn ennemy à craindre, & contre qui s'eployer: parce que si ceste crainte & occupation estoit ostee, il y auoit danger (disoit-il) qu'ils ne s'entrefissent eux-mesmes la guerre en leur propre pays. Ils adioustent, que l'experiēce a monstré que quand les guerres estrangeres ont esté assopies entre nous, les ciuiles ont commencé, qui nous ont quasi abatus. D'auantage, qu'estant nostre nation insolente en paix, impatiente de demeurer long temps en la maison, & pleine de Noblesse desireuse de gloire, que par necessité il faut l'exercer par le moyen des armes,

afin que tant de fantasies d'esprit se deschargẽt hors du Royaume & non dedans. Finalemẽt, que les mauuaises humeurs, qui sont restees de nos dissensions ciuiles (entendant par ces humeurs, les hommes deprauez) ont besoin d'estre purgees, & qu'il les faut laisser sortir d'elles-mesmes, quand on les y void disposees, ou bien les y contraindre par art, afin qu'elles n'engendrent vne nouuelle maladie. Ce qui s'est autrefois pratiqué aprer les guerres des Anglois. Certainemẽt ie n'oserois nier qu'on ne doiue beaucoup deferer aux bonnes obseruatiõs antiques, dont on s'est bien trouué, quand on s'en est aidé à propos. Mais i'ose dire aussi, que de les appliquer en tout tẽps à vn Estat, sans bien considerer sa disposition, que c'est se mesprendre. Et pour mieux cognoistre comment lon doit approprier cecy au nostre, voyõs en quelle disposition il se trouue maintenant. A la verité c'est si mal, que luy baillant pour remede vne loy si vigoureuse, c'est le debiliter encores d'auantage. Chacun sçait qu'il y a plus de vingt & quatre ans que les troubles sont commencez qui ont esté, non des guerres, ains des boucheries des François. Et si lon veut croire vn liure qui a esté imprimé, sous le nom de Fromenteau, lequel a mis en veuë les principales desolations de nostre païs, qui est-ce qui ne s'esbahira de si espouuãtables ruines? Plus de la moitié de la Noblesse est perie. Quant aux soldats, il les faut conter par legiõs, le peuple diminué vniuersellemẽt, les finances sont espuisees, les dettes accreuës, la discipline militaire rẽuersee, la pieté languissante, les mœurs desbordees, la iustice corrompuë, les hommes diuisez, & tout en vẽte. Ne sont ce pas là de belles preparations pour bastir de nouueaux desseins?

Estrangers miseres de nos guerres ciuiles.

C'est

C'eſt comme ſi quelqu'vn prenoit au lieu de pierres, des mottes de terre,& au lieu de chaux, de la bouë des chemins,& dans vn pré mareſcageux vouloit edifier vn chaſteau. Ne pourroit-on pas à bonne raiſon, dire à ceſtui-là, qu'il reprit ſon entendement, pour conſiderer les defectuoſitez de la matiere,& qu'il euſt patience iuſques à ce qu'il euſt meilleure prouiſion? Auſſi en l'eſtat où nous ſommes, vouloir attacher de gayeté de cœur quelque groſſe guerre, premier que quatre ou cinq annees de temps nous ayent redõné vne nouuelle ieuneſſe,n'eſt-ce pas cõme rebailler vne ſaignee à vn qui a quaſi tout perdu ſon ſang? C'eſt auſſi comme baſtir ſans regle, que de l'entreprendre ſans diſcipline. L'inconuenient n'en eſt pas moindre, quand on eſt deſpourueu d'argent. Car on feroit pluſtoſt aller vn vaiſſeau ſans rames & ſans voiles, que dõner cours à vne guerre ſans moiẽ. Et qui eſt-ce qui ſeroit ſi mal auiſé de cõſeiller de la cõmencer, pour en receuoir vne mal heureuſe iſſue? qui eſt vne cõſequence neceſſaire des defauts preallegués. Ie m'aſſeure que Scipiõ Naſica, dont i'ay fait mention, n'entendit iamais qu'on deuſt volontairement l'entreprẽdre, pour en rapporter dommage & infamie, ne qu'elle fuſt profitable à vn pays demy atterré de miſeres. Car il ne craignoit pas l'aduerſité des Romains, ains leur proſperité, qui amene auecques ſoy l'orgueil & l'inſolence. Et faut noter, que quatre ans apres que Publius Cornelius Scipio euſt fait la paix auecques les Catholiques,& vaincu Hánibal, le peuple Romain en deuint ſi fier, ſe voyant couronné de tant de victoires & trophees, qu'il ne pouuoit quaſi durer en ſa peau. Alors la diſcipline n'eſtoit en rien alteree. Le threſor public eſtoit grá-

dement accreu,tāt des riches despouillees deCarthage que d'Espagne, & les hommes ne manquoient. Voila pourquoy le Senat iugea estre expediēt d'attaquer Philippe de Macedoine qui estoit vne pratique tres-prudēte de la regle susdite.Mais qu'elle conformité y a-il de nostre estat presēt à celuy d'alors des Romains?autant qu'entre vn homme riche, sain & bien reglé,& vn homme pauure, malade & desordonné. Guerissons donc nos maladies, auant qu'imiter ce que ceux-là ont fait en leur vigueur.

Si la Frāce est bien fournie de gens de guerre.

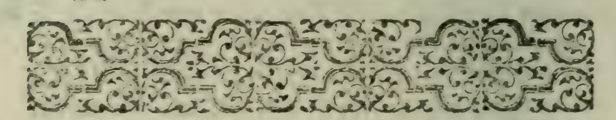
PLVSIEVRS pensent que la France est fournie d'hōmes,autant que iamais.En quoy ils se trōpent. Et ce qui(à mon auis) les deçoit, est que de ceux que ils voyent tracasser par cy & par là,la plus part font grand' piaffe en paroles, en habits & contenances. Car qu'vn sauetier ait suiuy les armes deux ans,il s'estimera digne de porter l'espee doree,(dōt nos grāds peres eussent fait quelque difficulté, qu'ils n'eussent acquis cheualerie)&en effect,il la ceindra s'il la peut attraper à tort ou à droit : voire portera le bas de chausses de soye, que le bon Roy Henry second ne chaussa oncques.Ses propos seront à l'equipolēt:car vn homme est mort,si ce soudard courroucé l'a seulement regardé de trauers.Cela esblouyt ceux qui se payent trop soudain de mines & d'apparences, lesquels parauāture en luy appliquant le prouerbe qui dit,Qu'vn homme en vaut cent,imaginent que nostre France regorge de guerriers. Mon opinion en cecy est,qu'il s'y en trouue encores bon nōbre, tant entre la Noblesse, qu'entre les inferieurs, laquelle estant bien conseruee,& y adioignāt la ieunesse que le repos de six annees aura esleué;alors pourra on dire,sans mensonge,qu'elle regorgera d'hommes, les-

quels il ne faudra gueres piquer, pour les faire mouuoir. Il ne faut pas moins de temps pour redresser nostre militie,& remplir nos coffres, & singulierement pour appriuoiser les vertus.

De la guerre hors du Royaume.

Mais si vne bonne occasion (dira quelqu'vn) se presentoit,la laisseroit-on escouler? C'est à faire au maistre à en iuger; & à l'auanture que la dame se trouueroit si belle,qu'on la regarderoit de bon œil. Si est-il bien malaise que nous soyons aggreables à aucune,que n'ayons repris nos anciens ornemens. Quant à la purgation sumentionnee, propre pour ietter hors la lie que les guerres ciuiles ont laissee,ie me doute fort qu'elle seroit semblable à l'antimoine qui chasse bonnes & mauuaises humeurs tout ensemble, dequoy peut faire foy ce que nous auons fraischement exprimenté à nostre grand dommage. Nostre debilité appete plustost choses restauratiues,que celles qui purgent auec violence. Que de penser que la France ne puisse estre bien pacifique que cinq ou six mil soldats mal conditionnez n'en soient hors,ce n'est que guigner d'vn œil. Qu'on les esbranle,& on verra qu'il faut aller plus loin,& que ces petites clochettes sonnent difficilemét, que premier les grosses cloches n'ayent sonné. Il faut estimer que la plus part des François, voire ceux qui fuient les hazards, sont las de tant de maux soufferts,comme les Romains le furent apres les carnages de Sylla & de Marius: & que le repos ne leur est desaggreable,pour la cognoissance qu'ils ont qu'il leur est necessaire. Et quand ils en auroient quelque temps ouy,ils ne seroient apres que trop prompts à s'employer où lon voudroit. Mais encor que maintenant ils eussent dix entreprises en main, il

n'eſt pas vray ſemblable, qu'aucune puis proſperer: iuſques à ce que les imperfections, tant publiques, que particuliers, qui vont enſeueliſſant noſtre antique renom, ſoient bannies, le bon ordre reſtably, & la vertu honnoree.



DE TROIS FAVSSES OPINIONS leſquelles font deſuoyer pluſieurs de la Nobleſſe.

La premiere.

Que le principal but où le gentil-homme doit viſer, eſt de ſe rendre vaillant.

La ſeconde.

Que le gentil-homme qui ne bouge de ſa maiſon, n'allant point dehors chercher ſes auantures, iouyt de peu de contentement, & eſt de bas courage.

La troiſieſme.

Qu'encor que le Prince commande choſes iniuſtes à ſon ſuiet, il les doit executer.

DIXIEME DISCOVRS.

Preface generale & conuenable à tout le diſcours.

LES medecins diſent que les maladies qui ſont enuieillies, ſont de difficile gueriſon. Ce que peuuent dire auſſi à bon droit qu'eux les Politiques, des erreurs auſquels la longue accouſtumãce a fait prendre de fortes racines. Car ce qui eſt attaché à l'entendement a encor (par maniere de parler) plus de

ligatures, que ce qui eſt attaché au corps : eſtant beſoin d'emploier des annees toutes entieres pour l'arracher. Et tout ainſi que les premieres ſe ſeruent de plusieurs ſimples, pour temperer les alterations corporelles: auſſi les ſeconds doiuent tirer des regles de ſageſſe leurs inſtructiõs, leſquelles ſont profitables pour rendre plus nettes les mœurs de ceux qui en veulent vſer. Or on appelleroit vn medecin outrecuidé, qui entreroit en la maiſon d'vn patient, ſans auoir eſté mandé. Mais en la curation des maladies ſpirituelles & mauuaiſes couſtumes, celuy qui en void ſon païs affligé, & qui en a compaſſion, peut (à mon aduis) librement diſcourir & eſcrire, moyennãt que ce qu'il met en auant, ſoit poiſé à la balance de diſcretion, & ait en ſoy quelque proprieté effectiue enuers le ſuiet, à quoy on le veut appliquer.

Examen de la premiere opinion.

IE commenceray par la premiere opinion, laquelle n'a pas pris ſon origne de mauuaiſe ſource, ains de l'vniuerſelle diſpoſition de la Nobleſſe, qui de toute ancienneté à merueilleuſement celebré les armes, comme les dignes inſtrumens qui l'eſleuent aux grands honneurs. Mais peu à peu elle a tant excedé, qu'en fin, ſous la vertu de vaillance, elle a aſſeruy & confondu les autres, comme ſi vne eſpece les comprenoit toutes en general. Ceſte fauſſe opinion eſt paruenuë iuſques à noſtre temps, auquel on n'vſa iamais de la ſuſdite vertu ſi mal qu'on fait. Car on cerche pluſtoſt d'obtenir vn peu de renom par elle ſeule, que d'en auoir beaucoup par pluſieurs iointes enſemble. Ie ne cuide point que ce ſoit abus de faire conte de ce qui le merite, non plus que de priſer vne belle perle qu'on auroit achetee: toutesfois ſi on eſtoit rauy en ceſte affection, tellement qu'on vinſt

à desdaigner les autres pierres precieuses, ne seroit-ce pas signe d'vn iugement peruerty? Le mesme est des vertus, la moindre desquelles est si necessaire, qu'on peut dire, que le defaut apporte grande incommodité. Si l'homme se pouuoit passer d'vne, comme il fait d'vn habillemẽt, parauãture que sa vie seroit moins laborieuse. Elle en seroit aussi moins belle & vtile, estant despouillee de ses plus beaux ornemens. Car comme vn iardin & vn pré, sont plus prisez, plus ils sont enrichis & parsemez de diuersité de fruits & de fleurs: pareillement le doit estre celuy qui a d'auãtage de vertus, sans lesquelles sa vie est obscure. Si est-il bon que chacun considere sa vocation, afin d'y approprier celle qui luy est la plus conuenable, & de laquelle l'vsage luy doit estre plus familier: comme à l'homme Politique la prudence, au Theologien l'humilité, au Iurisconsulte la iustice, & au Soldat la hardiesse. Mais quant à l'homme Noble, à laquelle l'attacherons-nous? & principalement celuy duquel les ancestres ont honnoré leurs siecles?

Les gentils hommes doiuent estre ornez de plusieurs vertus.

MON aduis n'est pas de l'arrester à vne, ains de le rẽdre amoureux de plusieurs. Car telles amours sont licites, & iamais ces belles vierges n'entrent en ialousie. Les peintres ont accoustumé de peindre les Muses toutes en vne troupe, qui ne s'abandonnent point. Auec aussi bonne raison pourroient-ils faire le mesme de ceste digne societé, en laquelle les associez se plaisent fort de demourer: d'où nous deuons tirer enseignement, que puis que si volontairemẽt elles se rangent ensemble; aussi nous leur deuõs tousiours tenir nostre porte ouuerte, afin que l'vne y estãt entree, elle attire les autres apres. Ie sçay bien

que la fortitude (qu'on dit estre prouësse ou vaillance) est vne excellente vertu, propre tant au grands qu'aux petis; & sans laquelle la vie des vns & des autres, est molle & sans vigueur: mais si elle est destituee de iustice, elle est nuisible aux bons: si la temperance ne la modere, elle se tournera en fureur: & n'estant guidee par prudēce, elle agira mal à propos. En quoy on void qu'il y a vne liaison entr'elles, & vne aide mutuelle qu'elles s'entrefont: qui ne se pourroit alterer, qu'au preiudice de chacun en particulier. Les mariniers estiment qu'vne seule anchre n'est pas suffisante pour tenir ferme & arrester vn nauire. Autant en pourroit-on dire des nobles, qu'il faut plus d'vne vertu pour donner fermeté à leur reputation. Ce qui est bien cognu de ceux qui sont instituez en la doctrine morale, dont le nombre est bien petit; à cause que l'erreur, dequoy nous traitons, a rendu trop partiale la plus grande multitude. Cela se void aucunement aux titres que plusieurs se baillent, s'appellans les bras de la patrie, les gardiens des armes, & la terreur des ennemis: qui sont titres que ie ne reprouue pas. Toutesfois il me semble que se dire, Professeurs de vertu, comprendroit encores plus, & les honnoreroit d'auantage.

Erreur de ceux qui estiment que la prouësse seule suffit à ceux qui font profession des armes.

C'est chose certaine, que pour bien manier les armes, il conuient auoir beaucoup de hardiesse & de generosité. Aussi à ceux qui en ont esté pourueus, en est reuenu beaucoup de louāge; & cela a fait que plusieurs ont tant admiré ceste profession. Mais en fin, pour trop l'exalter, on est tōbé en cest erreur, de faire peu de cas de l'exercice des autres vertus. Il est notoire, que du tēps de nos grāds peres, quād vn gētil-homme s'adonnoit à l'estude de la langue Grec-

que & Latine, ses cōpagnons disoiēt qu'il en falloit faire vn Clec, & que l'espee ne luy estoit cōuenable. Mesme ce prouerbe couroit, que l'hōme de guerre ne deuoit sçauoit sinon escrire son nom, cōme si les sciences eussent esté empeschemēs qui l'eussent rendu moins valeureux. Ie cuide qu'ils auoient opinion que quand quelqu'vn se monstroit sans peur, adroit aux armes, & promp à se ressentir, que cela suffisoit pour luy acquerir richesse & grandeur: & ordinairement l'vn & l'autre se donnoit à ceux qu'on remanquoit estre tels. Ie ne veux pas reietter ces choses, qui ont ie ne sçay quel beau lustre. Si diray-ie pourtant, que n'estās bien accompagnez (ainsi que i'ay dit par cy deuant) d'autres bonnes qualitez, elles ne sont tāt loüables, qu'on pēseroit. Mais encor que quelqu'vn n'abuseroit de ceste vertu de vaillance, si ne doit-il pas s'enseuelir dedans, veu que l'vsage des autres luy est encor plus necessaire. S'il combat en vn mois vne fois, c'est tout. Et toutesfois, s'il veut, il peut faire reluire tous les iours plusieurs autres perfectiōs, au benefice d'autruy, & a sa loüange. Ce n'est pas peu, d'estre estimé soldat; mais c'est beaucoup plus, quand la preud'hōme y est adiointe. Et en ceste sorte faut-il appuyer la profession particuliere sur la vocatiō generale, qui est de bien viure: à quoy tous sont obligez. Et quiconque oublie ceste regle vniuerselle, pour s'arrester du tout aux obseruations qui en dependent, il semble qu'il est plustost mené du profit, ou de la grādeur, où lon paruient en chacun art, que d'vne vraye affection à vertu.

Prouesse destituee des autres vertus, ne merite le nom de vertus.

HANNIBAL de Carthage a esté l'vn des plus renommez Capitaines qui fut onc; cependant il estoit sans pieté, sans foy, cruel & trōpeur: ce qui luy a fait

acquerir le renom de tres-meschant homme. Combie plus de loüange a merite Scipion l'Africain, qui a esté tres-homme de bien, & bon chef de guerre tout ensemble? Cestui-cy ne se glorifioit pas tant en la vaillance, qu'il mesprisast ce qui le rendoit non seulement vray citoyen; mais aussi bon pere de famille. Car ce ne sont point choses incompatibles, que d'estre iuste enuers les amis, & redoutable enuers les ennemis; d'autant que ce qui engendre l'vn & l'autre, procede d'vne mesme source. Ie confesseray bien, que la prouësse à l'homme de guerre est fort recommandable. Mais au gentil-homme bien né, son estude, exercice & plaisir, doit estre en toutes les vertus, & mesmement en celles qui sont preferables à l'autre: veu que la Noblesse est vne participation à tous ces biens-là. Ie croy que nul ne me contredira que la pieté, la verité, temperãce, & iustice ne doiuent marcher deuant la fortitude: encore que ceste-cy ne laisse d'aider aux autres. Car l'homme impie, menteur, dissolu, ou iniuste, quelque belle couuerture de prouësse qu'on luy puisse bailler, si est-il fuy & hay, comme estant beaucoup plus nuisible à ses amis, qu'vtile contre ses ennemis, encore qu'il se sçache bien ayder des armes. Pour ceste raison, faut-il que les Nobles s'instituent premieremẽt aux choses qui leur sont plus necessaires, & puis descendre par degrez en celles qui le sont moins. Et en ce faisant, ils sortiront hors de cest erreur qui les arreste à vn simple prix, & leur en cache tant d'autres plus precieux, qui ne leur appartiennent pas moins.

Il sied bien à vn gentilhomme, de faire professiõ de plusieurs vertus.

Il ne seroit parauanture pas trop mal seant à vn pauure soldat, qui n'ayant rien, s'est acquis par les armes merite & moyen de viure, de ne sortir hors des

limites de prouësse, & la haut louër, comme les artisans font leur art. Mais le gentil homme, à qui ceste voyes & plusieurs autres sont encores ouuertes & pour s'exercer, & pour s'aggrãdir, se rẽd comme prisonnier, voire coulpable, de vouloir marcher seulement par vne, veu qu'il a obligatiõ de cheminer par toutes. Et à ce propos ie me ressouuiens d'vne respõse qui fut faicte à la Cour à vn qui ne parloit iamais que de guerre, encor qu'il fust paix: Quand elle retournera, luy dit-on, vous serez mis en besongne; mais maintenant, que les qualitez douces & ciuiles vous defaillent, ie vous conseille de vous enfermer dans vn coffre, afin de vous conseruer sans rouilleure quand vostre temps sera venu : ou bien, apprenez d'estre plus propre pour cestui-cy.

Cõtre ceux qui abusẽt de leur force & vaillance.

L'ERREVR en cecy est aucunemẽt supportable, pource qu'il n'est pas incorrigible; & peut-on esperer que celuy qui ne veut s'arrester qu'à faire vne partie de son deuoir, estant mieux enseigné, pourra s'employer aux autres parties. Mais celuy qui abuse de la seule vertu qu'il a choisie, est merueilleusemẽt desuoyé. Et cõme ainsi soit que les gentils-hommes portent à leur costé les espees ceintes, premieremẽt pour la defense du pays, secondement pour les employer sous l'authorité des loix à garantir les foibles & innocens, de l'oppression des hõmes orgueilleux, & pour conseruer leurs propres personnes de tous outrages; tant s'en faut que la pratique s'en voye suiuant les susdites regles; qu'au contraire plusieurs, tant nobles qu'ignobles, s'en seruent, pour faire plus de violence entre les amis, que contre les ennemis. Voila vne belle hardiesse, qui ne sert qu'à se destruire soy-mesme: & de vilains trophees, qui sont bastis

des despouilles des païsans, & des armes & du sang des voisins & compagnons. Quelqu'vn dira, que la fortitude est bien autre chose, laquelle reluit principalement aux guerres. Ie l'accorde; mais nõ en ceux-cy qui la monstrent imparfaite en tous lieux. Or elle consiste entre autres choses, à vaincre plustost qu'à fuir, & à supporter franchement les labeurs. Quant au premier poinct, que void-on? Les pertes estre ordinaires, & les victoires rares. Quant au second, il ne faut que deux iours de pluye, & vingt & quatre heures de disette, pour mettre en murmure vn Regimen. Ainsi peu à peu plusieurs se sont esloignez de ceste belle vertu, encor qu'ils maintiennent l'auoir embrassée. Et si les Princes François, Seigneurs, Capitaines segnalez, & gentils-hõmes, qui vsent bien d'icelle, ne s'efforcent de la remettre en sa dignité premiere, & à en oster les abus; ils se trouueront tãt aux Cours, qu'aux guerres, souuẽt abusez. Et faudra que nostre nation, qui s'est tant faite renommer par vraye vaillance, se voye serue de celles qui luy ont autrefois obey. Cecy doit suffire, pour mõstrer que la Noblesse doit auoir pour but toutes les vertus, & non vne seule; & que celle qui doit estre l'appuy de leurs armes, ils ne la doiueut peruertir.

En quoy consiste la vaillante.

I'EVSSE fait vne descriptiõ de ceste vertu de fortitude (laquelle ne peut estre trop biẽ cõnue de ceux qui l'exercẽt) n'eust esté qu'Aristote en ses Ethiques en a amplement discouru; où ceux qui ayment la lecture auront recours, mesmement pour bien entendre la differẽce entre la vraye & celles qui ne le sont qu'en apparẽce. I'en diray seulement ce petit mot en passãt, c'est qu'il en met cinq especes de fausse. A sçauoir, celle qui est fondee sur l'espoir de recompense:

De la vraie & fausse vaillance.

la seconde, sur la crainte de punition : la tierce, sur l'experience : la quatriéme, sur l'ire: & la cinquiéme, sur l'ignorance des perils. Mais la vraye est, quand quelqu'vn au milieu des plus grãds dangers & choses terribles, voire de la mort, se monstre ferme & sans peur : à quoy volõtairemẽt il s'expose pour vne fin iuste & honneste. Il y en a bien peu de ceux-cy: & toutesfois pour estre veritablemẽt possesseur de fortitude, il luy faut ressembler.

Examen de la secõde opinion.

LA seconde opiniõ fausse, n'est pas du tout si nuisible que la premiere; si est-ce qu'elle tourmẽte beaucoup de gẽs, sans propos, leur faisant chercher des felicitez plus apparẽtes que vrayes, & mal iuger de la conditiõ de plusieurs. Ie ne trouue pas estrãge qu'on louë la maniere de viure qu'õ aura esleuë, parce qu'elle plaist: mais de condãner legeremẽt celle des autres, il y a vn peu d'orgueil, & de l'inconsideratiõ. Or l'occasiõ qu'aucũs prisent tãt de sortir de la maison, vient de ce qu'ils cuident que la ciuilité s'apprend mieux ailleurs, & que la reputation & la richesse s'acquierent en hantant diuers lieux & personnes. Ie ne disputeroy gueres contre leur opinion, si elle ne contenoit que cecy, mesmes ie conseilleray tousiours que les ieunes gens aillent (comme i'ay dit en vn autre discours) où ce qui est hõneste s'apprẽd. Pareillemẽt ceux qui sont pauures, & qui ont l'esprit gentil, estãs capables de seruir au public, ou en particulier, peuuent aussi poursuiure leurs auantures par tout: & ceux qui les ont rẽcontrees, & qui sont obligez par quelque lien de seruitude, d'office, ou d'art, à marcher pres ou loin, ne doiuent pas faillir de satisfaire à ces deuoirs. Mais s'ãs entrer plus auãt en d'autres exceptiõs, ie diray que i'entens icy excuser quel-

Source d'icelle.

ques gentils hommes, qui estans ia en possession de maison, de famille & moyens, & qui auecques cela n'ignorent que c'est de vertu & science, sont neantmoins mesprisez, pource qu'ils se sōt resolus de passer leur vie chez eux par ceux qui sōt cōme vn estat ordinaire de se trouuer sur les theatres publiques des Cours, des citez, des guerres, & des païs estrāges. Ie diray vn mot en passant de ceux-cy. C'est, qu'il en y a qui tracassent en tous endroits, poussez par la seule curiosité: les autres y vont pour la fin qui a esté dite, qui est pour se mieux instituer. Quant aux premiers, n'ayās autre but qu'vn mol & vain plaisir exterieur; aussi ne rapportent-ils que de la vanité, & vn contentement qui n'a nulle fermeté, pource qu'il n'est fondé que sur du vent. Ils sçauent seulemēt vn petit caqueter deuant les simples, de ce qu'ils reçoiuēt pour merueilles, d'autāt qu'ils n'en ont cognoissance: & puis c'est tout. Aussi les laisseray-ie là, parce qu'en leurs voyages ils n'y portent autre affection, sinō celle qu'on porteroit à voir iouër vn basteleur. C'est autre cas des seconds: car ils apprénēt de bonnes choses, & par fois s'aggrādissent, de maniere que de leurs labeurs on void apparoistre de bons fruits. Mais tout ainsi que la vermolure s'engendre dans le bois, aussi il aduient à plusieurs, que plus ils se sont façonnez, plus leur arrogance croist: & de là s'ensuit vn mespris de leurs semblables, qui ne les imitent pas. La ieunesse, qui n'a point encor fait d'experience des diuersitez de vies, bronche aisément en ces iugemens temeraires, iusques à ce qu'elle soit redressee. Mais il y en a que l'aage ny la raison n'ont sceu diuertir de telles imaginations. En quoy ils monstrent auoir mal profité, de s'esloigner si fort

De ceux qui peuuēt demeurer en leurs maisons.

de la modeſtie. Et comme la vraye ſcience n'enfle point, ains rend la perſonne plus humble, auſſi la vertu la doit faire plus diſcrette.

Reproches des coureurs cõtre la vie chāpeſtre & arreſtee.

VOICY ce qu'ils dénigrent en la vie champeſtre & ordinaire. C'eſt, diſent-ils, qu'elle donne vn tres-petit cõtentemēt, & arrache la vigueur du courage. Ils ſe perſuadent encor, que ceux qui ne ſont point eſmeus par la preſence des grands obiects, ny incitez par l'emulation de leurs ſemblables; force eſt qu'ils croupiſſent en actions qui ſe peuuent appeller ſeruiles. Et comme la plus part de ceux-cy ont eſté nourris en ces ſuperbes Cours, ils penſent que la grandeur & beauté de vertu n'apparoiſt ſinon lors qu'elle eſt bien diapree, & auec groſſe ſuitte. Et quād ils l'apperçoiuent deſueſtuë des ornemēs exterieurs, & en ſimplicité, ils luy donnent ſeulement vne petite œillade, comme on fait communément à l'amy en extreme pauureté. Eux donc ſe repreſentans ceux qui ne bougent de leurs maiſons, eſtans comme cachez & ſans luſtre, voudroiēt quaſi inferer de là, que les bonnes qualitez leur defaillent; eſtimās que ſ'ils les auoient, qu'elles les pouſſeroient en veuë publique, ainſi que les voiles tôt vn nauire en pleine mer. Or en leurs propos ils font pluſieurs fauſſes conſequences. Car de dire, que la vertu eſt cõme obſcure, qui n'a que le ſimple luſtre d'elle-meſme, & que celuy qui en a ſuffiſamment, ſ'il ne va crier par tout, i'ay de la vertu à reuendre, c'eſt ſigne qu'il en a peu, & que le contentemēt d'eſpend deſtre cognu & fauoriſé des grands & de la multitude: c'eſt eſtre eſblouy de l'apparence des choſes externes, leſquelles empeſchent qu'on ne peut bien apperceuoir la nature des interieures. Les Philoſophes tiennent que

le vray heur, eſt quãd on participe à vertu, & qu'elle ſe peut trouuer en toutes ſortes de perſonnes, & en tous lieux. Ce qui eſt ſi veritable, qu'on n'y peut cõtredire. Il faut donc diligemmẽt regarder, deuãt que meſpriſer vne façon de vie, qui ſemble baſſe, ſ'il y en a point quelque portion qui y reluiſe. Et ſi ainſi eſt, qu'il y en ait, il ne la faut condamner à la volee.

EXAMINONS de plus pres ceſte maniere de viure champeſtre, pour mieux en iuger. Et parauanture qu'on verra qu'elle produit de tres bons & beaux fruits, tant pour ſoy meſme, que pour autruy. Premierement, celuy qui l'a choiſie, peut en ces lieux vn peu eſcartez plus deuotement exercer les offices de religion, & auecques moins d'empeſchement ceux de charité; que parmy ces grandes ſocietez, où les pompes & vanitez detiennẽt en la plus part l'eſprit aſſeruy, & le retirent des meditations, qui ſont neceſſaires à tous. Quand la pieté (qui eſt le fondemẽt de la vie) eſt bien entenduë & pratiquee, il ſ'en enſuit beaucoup de contentement. En apres, l'eſprit trouue plus de trãquillité eſdits lieux, qu'aux Cours & citez, où il eſt agité de fortes perturbations: comme d'ambition, amours violentes, vengeance, indignation, rapacité, & enuie. Car on ne rencontre pas communémẽt en la vie des champs, les objects qui excitent ces fureurs interieures. Quant à la delectation, elle y eſt grande auſſi; n'y ayant riẽ qui engarde qu'aux choſes plus petites on n'y trouue bon gouſt: deſquelles tant ſ'en faut qu'on taſte ſeulement, lors qu'on eſt enueloppé dãs ceſte grand' tourbe ciuile; que meſmes on ne les apperçoit pas. Encores que Dauid fuſt vn grãd Roy, ſi n'a-il pas laiſſé de prẽdre plaiſir quelquesfois en ces petis ornemẽs chãpeſtres,

Cõmoditez de la vie chãpeſtre.

qui sont bien descrits au Psalme 65. où il est dit:

Adonc void-on pas les campagnes
Mille troupeaux diuers,
Et les entre-deux des montagnes
Des grands blez tout couuers:
Et semble tout ce bien champestre
Resiowyr de ses chants,
Aux prix qu'on le void aparoistre
Es montagnes & champs.

Venons à la commodité. Certes elle s'y trouue en deux manieres. Car en premier lieu, les superfluitez sont comme incognuës en la vie susdite, qui sont les sepulchres où tant de riches maisons ont esté enseuelies. Secondement, l'ordre & fin oeconomique y est bien obserué: & encor que la regle ordinaire soit l'vsage de frugalité; neantmoins la liberalité ne laisse au milieu de cela d'y resplendir, & vne suffisance honneste ne s'en depart iamais, laquelle est tousiours voisine d'abondance. Le contraire se void où la prodigalité regne. Car ceux qui la suiuent, experimentent souuent ce que font les nauires en tourmente, qui sont par les vagues tantost esleuees aux nuës, & tantost abaissees iusques aux abysmes. Aussi eux, apres vne despense magnifique qu'ils auront faite en huit iours, ils demourrõt demy an persecutez de toutes especes de disette. Quant à l'vtilité que les autres reçoiuent par la presence & frequẽtatiõ de celuy de qui ie parle, elle est aussi à cõsiderer. Car à commencer par sa famille, on ne doit point douter (suiuãt le prouerbe qui dit, Tel maistre, tel valet) que s'il y a beaucoup de vertus en luy, qu'il n'en departe à tous les siens, & principalement à sa femme, & à ses enfans, faisant voir l'image

d'vn Royaume bien ordonné en vne maiſon particuliere. Ses ſubiets apres venans à experimenter ſon affabilité & bien-vueillance, quel aiſe en reçoiuent-ils? Et regardant plus outre au cours de ſa vie, quel exemplaire leur eſt-ce pour ſe rendre meilleurs? Finalement, les voiſins & parens d'vn tel perſonnage peuuent noter entre leurs grandes vtilitez ceſte-cy, d'auoir vne aſſez ordinaire conuerſation aueeques luy, en laquelle ils ſauourent pluſieurs beaux fruits de doctrine & d'amitié. Et qui voudra voir plus au long les loüanges de la vie champeſtre, liſe les liures qui en ſont faits exprez. Il me ſuffit d'en auoir dit vn petit mot, tant pour n'en degouſter ceux qui en vſent bien, que pour monſtrer aux autres, qui la deſdaignent, qu'elle n'eſt deſtituee de preud'hommie & de ioye.

Si la vie champeſtre amollit la proüeſſe.

VOYONS ſi elle amollit la hardieſſe, comme aucuns luy imputent. I'eſtime que non en ceux en qui l'amour de vertu n'eſt eſteinte. Car en quelque lieu qu'ils ſoient, touſiours ils ſe ſouuiennent qu'vn gentil-homme doit auoir le cœur viril. De autre part, les exercices des cheuaux, courre la bague, la chaſſe, & l'harquebuze, ſont images & inſtrumens de la guerre, qui reſueillent les courages & les entretiennent en vigueur. Mais la communication auec ſes ſemblables, y ayde auſſi grandement; parce que les propos des vns & des autres ne tendent qu'à meſpriſer les actions laſches, & à exalter les genereuſes: & de cela ſe fait vn contre-poids contre celle delicateſſe, qui ſ'engendre peu à peu és perſonnes qui meinét vne vie eſloignee des dágers. Ie ſçay bien que la Nobleſſe, qui reſide bonne partie de l'annee és garniſons des frontieres, eſt (par le

continuel exercice des diſcours de guerre plus incitee à l'amour de prouëſſe,que ceux qui demeurẽt au logis.Mais tous n'y peuuẽt eſtre:& ceux qui en ſont priuez,ne laiſſent pas, en regardant la reputatiõ des autres,de faire quelque petite prouiſion interieurement de ce qui eſt cauſe de l'acquerir. D'auantage,il ne ſ'enſuit pas,pour ne ſçauoir ſi bien l'art militaire que les autres, que pourtant lon ſoit deſpourueu de hardieſſe.Car celuy qui en a de bonnes ſemences en ſoy, auec peu d'accouſtumance il la fait bien fructifier.Combien de braues Capitaines auons nous veu du temps de nos peres, qui ne bougeoyent de leurs maiſons la guerre acheuee? Apres quand il falloit y retourner, ils n'eſtoiẽt inferieurs à nuls autres? Ie diray,que tout ainſi que l'exercice militaire ne rẽd pas valeureux tous ceux qui le pratiquent ; auſſi la demeure de la maiſon n'accoüardit pas tellemẽt ceux qui la ſuiuent,qu'vne bõne partie ne ſoit touſiours en bonne diſpoſition de biẽ faire quand l'honneur le commande. Quant aux autres qui ſ'enſeueliſſent par vne perpetuelle demeure en leurs maiſons, à ceſte ſeule fin d'y croupir en mols plaiſirs & pareſſe; ou pour auoir meilleur moyen d'y pratiquer la violence , ou l'auarice : ie n'en diray autre choſe,ſinon que ie voudroy qu'il y euſt parmy la Nobleſſe des Cenſeurs eſtablis , comme il y auoit en la Republique Romaine;afin que par hontes publiques ils fuſſent corrigez de leurs fautes, tant ſecrettes, que maniſeſtes.Car c'eſt vergõgne que le beau titre de Nobleſſe ſerue de couuerture aux actes indignes. Il viẽdroit maintenant à propos d'examiner ſi la felicité de ceux qui courẽt la chercher ainſi par tout,& qui cuident en auoir plus que les autres,eſt ſi grãde con-

me ils la celebrent: mais ie ne m'y arresteray, pour discourir de la troisiesme fausse opinion.

BEAVCOVP y en a qui la reprouuent; d'autres aussi qui la mettent en pratique, estimãs qu'elle n'est sans bon fondement, ou bien, pource qu'en la pratiquant ils profitent & s'accroissent. Mais en quelque façon qu'ils le vueillent prendre, si ne sont-ils pourtant excusables. Car il faut que nos opinions s'accordent à ce qui est iuste, & nos commoditez s'acquierent sans iniustice; ce qui doit estre sceu de ceux mesmement qui font estat de surpasser le vulgaire en dignité & prudence: afin qu'à leur exemple ils se conforment, pour faire ce qui est du deuoir de tous. Et tout ainsi qu'il est facile de la liberalité (qui nous monstre la maniere de donner bien à propos) de tomber en la prodigalité, qui nous apprend à faire le contraire: aussi, si lon n'y prend garde de pres, de la vraye obeyssance, nous glissons aisément en la fausse; laquelle en contr'eschange d'vne chose deuë, nous en fait faire vne indeuë. Ceste question a esté traitee amplement par plusieurs doctes personnages, les auis desquels ne doiuent estre ignorez; afin qu'on soit tousiours plus resolu en soy mesme de ce qui est de si grand poids. I'en diray seulement vn petit mot selon ma capacité, ensuiuant leurs traces, & principalement les instructions tirees des paroles diuines. Elles nous enseignent que les grands, qui dominent sur les peuples, sont establis de Dieu, pour les regir & gouuerner en pieté & iustice. Lesquels il veut aussi qu'on ait en singulier honneur, & qu'on leur porte obeissance. C'est pourquoy S.Paul dit, Toute personne soit suiette aux puissances superieures, car il n'y a point de puissance, sinon de par

Censure de la troisiesme opiniõ.

Rom. 13.

Dieu ; & les puiſſances qui ſont, ſont ordonnees de Dieu. Ce ſeul paſſage ſuffit pour inſtruire les vns & les autres en leur deuoir. Car les ſuperieurs y ſont admonneſtez de ſe ſouuenir tellement de la dignité ſacree dont ils ſont reueſtuz, qu'ils n'en abuſent pas, & ne la profanent par cruauté, auarice, & volupté. Et les inferieurs y ſont auſſi aduertis de ployer le col ſouz telles authoritez, comme ſouz le ioug de Dieu, non ſeulement auec patience, ains auec allegreſſe. Car, comme dit S. Paul au meſme chapitre, ceux qui reſiſtent à la puiſſance, reſiſtent à l'ordonnance de Dieu. A quoy il adiouſte apres, que le Prince a le glaiue en main pour le bien des ſubiets, ſoit à leur defenſe, ou correction. Leſquelles raiſons doiuent faire trouuer l'obeïſſance douce; parce qu'en la rendant, on complaiſt à Dieu, & reçoit-on vtilité. Si les Princes conſideroient bien les beaux tiltres & belles prerogatiues que Dieu leur donne, ils en deuiédroient meilleurs, & leurs commandemens en ſeroient plus iuſtes. Car par la bouche de ſon Prophete Dauid, il parle ainſi: I'ay dit, vous eſtes Dieux, & tous fils du Souuerain. Cela ſignifie, que comme en eux reluit l'image de Ieſus Chriſt, qui a ſon empire au ciel & en la terre; qu'auſſi le doiuent-ils imiter à bien faire, pluſtoſt qu'à nuire & ruiner. Mais pour ce que la plus part negligent ou meſpriſent ces treſdignes enſeignemens, ils viennent à degenerer; en ſorte que de tout temps ç'a eſté beaucoup d'heur à vn Eſtat, quād le quart de ceux qui ont eſté aſſis ſur le throſne Royal, ont eſté vertueux. Les paſſages que i'ay alleguez, doiuēt auſſi retenir les peuples, nō ſeulement de remuer choſes iniuſtes, mais auſſi non neceſſaires, au meſpris de ceux que Dieu a tant

Pſal. 82.

exaltez : & quand vn bon & doux Prince regne, ſi ſes ſubiets l'irritent par deſobeyſſance, ils ſe rendent coulpables deuant Dieu & deuant les hommes. Quant à cecy, ie croy que peu y contrediſent.

MAIS la diſpute eſt, à ſçauoir :ſi vn ne faiſant pas grand conte des loix, ny de la iuſtice, commande ce qui eſt inique; ſi on luy doit obtēperer. A cela ie diray, que ſi ceſte iniquité cōſiſte en ſurcharges ſur les biēs des ſubiets (ce que pluſieurs ſouuēt experimentent) & en accroiſſemens de labeurs impoſez ſur les perſōnes (cōme fit Pharao ſur le peuple Hebrieu) en tel cas on ne peut mieux faire que ſ'humilier deuant Dieu, & luy demāder pardon & deliurance d'vne ſi violente oppreſſion. Car encorqu'elle procede de la malice & cruauté de celuy qui en eſt autheur; ſi eſt-ce qu'on y doit auſſi remarquer l'ordōnāce de Dieu, qui ſe ſert de ce fleau pour dōpter les imperfections de ceux qu'il veut corriger. Cōmēt (dira quelqu'vn) quel hōneur merite celuy qui d'vne iuſte principauté, eſt deſcheu en tyrānie? lequel au lieu de tōdre les brebis, les eſcorche & deuore? Et puis qu'il peruertit ſi vilainemēt l'ordre public, n'eſt-il pas indigne que les hommes le reuerent? Dieu dit en ſa parole, combien que ceſte deprauation luy deſplaiſe grādemēt, (laq̃lle prouient des fureurs & cupiditez humaines, eſchauffees par la malice des diables) neantmoins qu'elle n'abolit point la ſubiection qu'on doit aux ſuperioritez & aux polices, eſquelles les traces de ſō decret doiuēt touſiours eſtre recōnuës. Autremēt S. Paul auroit dit en vain, Et les puiſſances qui ſont, ſōt ordōnees de Dieu. S. Pierre auroit auſſi ſās raiſon cōmandé d'honnorer les Rois. Et ſi on dit que cecy ſe

Queſtion principale examinee.

doit rapporter aux bõs,ie reſpõdray qu'eux n'ignoroient pas quels auoiẽt eſté Tybere & Caligula, & quel eſtoit Neron; tous leſquels on pouuoit nõmer Tyrans execrables,pluſtoſt que vrais Princes.Si dõques parmy ces horribles confuſions politiques, ils ont commandé qu'on regardaſt plus haut,& qu'on ſ'humiliaſt; cela doit admonneſter les peuples,qui ſouffrent des violences par l'orgueil ou auarice des ſuperieurs,de penſer vne & deux fois auant que regimber contre l'eſguillõ.Car il eſt certain que Dieu a ordõné les mauuais Princes,auſſi biẽ que les bons: comme dit le Prophete Oſee:Ie te dõneray vn Roy en ma fureur,& l'oſteray en mon indignation.Eſaie dit auſſi, Ie leur donneray des enfans pour Princes, & les effeminez domineront ſur eux. Iob pareillement, Il fait regner l'homme hypocrite à cauſe des pechez du peuple. Si ces belles regles eſtoient bien conſiderees, pluſieurs ne ſeroient ſi haſtifs à ſe deſpiter contre la verge, comme ils font: & quand elle frappe, la premiere choſe par où lon doit commencer,eſt de recourir à Dieu (comme deſia il a eſté dit) pour l'appaiſer:puis deſcendre en ſoy-meſme,& ſ'amender:En troiſiéme lieu,chercher des remedes legitimes pour ſe garantir du mal, & ſ'ils defaillẽt,attendre en patience. Car quand on ſ'eſt bien acquité en ce qui doit preceder,il faut auoir bonne eſperance du ſuccés. Si moderation & prudence ont beſoin d'eſtre gardees en aucun affaire, c'eſt en ceſtui-cy. Les preceptes des Philoſophes, & les couſtumes antiques des Romaĩs & des Grecs (qui ont eſté les plus ciuiles & ſages nations de toutes) concedoient bien plus de reſſentimẽt aux peuples oppreſſez, que la religion Chreſtiẽne ne fait. Car ils auoiẽt la tyrannie

Oſee 13.
Eſaie 13.
Iob 34.

en si grand' haine & horreur, qu'ils ne la pouuoient souffrir. Et combié qu'elle ne laisse pas auiourd'huy d'estre tres odieuse, toutesfois les Chrestiés doiuent auoir d'auantage de patiéce, que les autres n'ont eu, d'autant que celuy qui la recommande si fort, promet quant & quant de pouruoir en temps opportun à leurs miseres: par où lon peut voir combien la doctrine Euangelique est vigoureuse & puissante, pour imprimer aux esprits des hommes la loy d'obeyssance & reuerence enuers les superioritez. Et si quelques Princes cognoissoient bien cecy, ils ne seroient parauanture si prompts à suiure les conseils de plusieurs gens d'Eglise, qui leur font poursuiure à toute outrance ceux qui en font profession. Ils sont iustement chastiez (disent tels solliciteurs) car ce sont heretiques. Certainement, Messieurs, vostre dire n'est pas receuable. C'est la vieille chanson qui est hors d'vsage, à present que les Escritures ont descouuert le pot aux roses, c'est à dire, vos abus, de la plus part desquels aucuns des vostres mesmes se mocquent, & n'y croyent pas. Ne les forcez donc point de les reuerer, ou bien ils vous feront la response des Apostres, Qu'il vaut mieux obeïr à Dieu qu'aux hómes. Ils meritent (repliquez-vous) qu'on les extermine auec les armes, puis qu'ils prennent les armes. Ceux qui sont à leur aise se courroucent aisément, & se soucient peu ou point de la misere des affligez. Aduisez, si vous n'estes pas tels. Si quelqu'vn vous auoit seulement picquez, vous luy diriez des iniures, & peut estre le frapperiez-vous. Et ne considerez pas que ceux de la Religion de France ont souffert doucement l'espace de quarante ans, & ceux de Flandres quarãte & cinq, toutes sortes de gehennes

Contre la violence de certains Ecclesiastiques.

Act. 5.

ſpirituelles & tourmens corporels, pour fauſſes imputations. Et puis, vous ne voulez pas encores qu'ils cherchent quelques remedes pour ſ'exempter de ſi inſupportables & cruelles miſeres?

Du deuoir.

MAIS quand i'y penſe, ie ſuis ſorty hors de mon propos, pour parler des fureurs dont on vſe contre les conſciences. I'en diray tantoſt d'auantage; & maintenant ie reprendray mes premieres erres, pour reconfirmer ce que i'ay dit, que les charges corporelles doiuét eſtre ſupportees. encores qu'elles ſoiét grieues: car, ainſi que recite Samuel, les Rois feront quelquesfois tres-prompts à les impoſer ſur leurs peuples, & encores qu'ils crient vers eux, dit-il, neantmoins Dieu ne les exaucera point. Ce qui les doit admonneſter de ſouffrir, tant qu'il luy plaira leur cacher ſa main fauorable. Tout ce que i'ay allegué pour exalter les grands & leur dignite, n'eſt pas pour les faire enfler, afin que par vne licence deſmeſuree ils outrepaſſent les bornes de iuſtice. Car quand ils le veulent faire, Dieu les ſçait chaſtier, comme il fit Roboam & Saul, & addreſſer des remedes legitimes à ceux qui ſont en oppreſſion pour les en deliurer. Et croy qu'il n'y a Eſtat où les loix d'iceluy ne permettent aux deſſuſdits, de repouſſer les oppreſſeurs, quand leurs violences ſont trop griefues ou trop continuees.

1. Samuel ch. 8.

De ceux qui font ce qu'on leur cõmande.

OR en ces regnes corrõpus beaucoup de gens y a qui ne ſe font gueres preſſer de commettre choſes mauuaiſes; eſtimãs que l'obeïſſance qui eſt deuë aux Princes, couure tout le defaut qui ſe pourroit trouuer en leurs actiõs. Et meſmemẽt aucũs, qui ont des charges publiques, pẽſent auoir double obligation de ne refuſer riẽ de ce qui leur eſt commandé; pour-

ce qu'il sont non seulemẽt suiets, ains officiers. Lesquelles presuppositiõs sont occasion que le mal que peu ont conceu, estant embrassé de plusieurs, a vn cours plus long & plus grand. Ils maintiennent, que quand les grãds cõmandẽt, on doit fermer les yeux, & obeyr: car encores que la chose fust iniuste, que l'executeur est excusé, & le commandeur responsable. Mais ces bons valets-là ne sont pas encor trop mal habiles de se couurir d'vn sac mouillé de bonne heure, & de laisser toute la coulpe à leurs maistres. Quelques autres y a aussi (en ce miserable siecle, ou les meschãcetez font leur derniere preuue) qui vont encor plus viste; disans q̃ tout ce que le Prince veut, il luy est loisible. Ces seconds icy sont indignes de hanter les bõs, ou d'estre leurs domestiques; pource que par leurs excessiues flateries ils vont corrõpant leurs ames. Ils meriteroient d'auoir de tels maistres que le Pape Alexãdre sixiesme, & Cesar Gorgia son bastard; lesquels en cruauté, dissolution & infidelité ont esgalé les anciens Tyrans de Sicile, afin qu'ils les traitassent ainsi qu'ils firent aucuns de leurs satellites. Car vn ayant executé toutes sortes de cruautez en la Romagne, sous l'ombre de iustice & par leur commandemẽt, ils luy firent apres trancher la teste, Et quiconque auoit trop desrobé, ou qui auoit rencontré quelque belle femme, sous l'appuy de leur faueur, estoit souuẽt contraint de leur en faire part. En quoy ils receuoient ce qui leur estoit deu: car les ayans instruits ou confirmez en ceste faussez maxime de puissance desbordee, plustost qu'absoluë, ils deuoient en esprouuer le fruit; comme Phalaris fit sentir le mesme à Perillus, qui auoit inuenté le taureau de cuyure, pour luy cõplaire. Si on consideroit

bien que l'office des bons Rois est de faire & commander choses iustes; de là on apprendroit que le deuoir des bons suiets & seruiteurs, est de dresser leur obeissance selon ceste vraye regle. Car Dieu qui dõne loy à tous, veut qu'on face le bien, & qu'on fuye le mal. Comment donc se pourra excuser quelqu'vn en commettant des actes illicites, sous l'ombre qu'õ les luy aura commandez, veu que Dieu les reprouue? Les thrones en sont souillez, & l'executeur en est couuert d'infamie.

Explication plus expresse du discours precedent.

Ie cuide que ńul n'oseroit soustenir (si ce n'est l'esclaue de quelque Tyrã) que si vn Prince commãdoit à vn sié suiet de tuer son pere, ou de luy prostituer sa femme, ou de blasphemer Dieu; qu'il ne luy deust denier obeissance : & la raison est, d'autant que les loix diuines & naturelles (ausquelles tous sont assuiettis) prohibẽt telles choses. Il s'ensuit dõc, que l'inferieur ne doit pas tousiours accomplir tout ce que son superieur luy ordonne. Mais cõme ces iniustices cy & autres semblables, si apparemment mauuaises, ne sont gueres commandees, si ce n'est par quelques vns qui ont l'esprit & le cœur barbare, & que peu se trouue qui n'ayent horreur de les commettre, à ceste occasion les rusez couurent le mal d'vn beau voile, comme lon fait le poison auec l'or, afin qu'on ne differe point de passer outre : & c'est là où ceux qui ne veulent point contaminer leur preud'hõmie, doiuẽt ouurir les yeux, pour n'estre deceus sous couleur de bonne foy. Il y en a d'autres qui commandẽt par vne vehemente passion, choses violentes, & les vns & les autres ne laissent de trouuer hommes pour les executer. I'allegueray deux exẽples à ce propos, l'vn, d'vn meschant Empereur, & l'autre, d'vn bon,

tous deux Chrestiens. Le premier est de l'Empereur Phocas, lequel fut celuy qui ordonna que l'Euesque de Rome seroit nõmé Chef de l'Eglise vniuerselle, car auparauãt il n'estoit que Metropolitain. Ce meschant meurtrier icy par son ambitiõ fit occire l'Empereur Maurice (duquel il estoit officier) auec sa femme & ses enfans, pour se mettre en sa place, sans que sa dignité sacree retinst ses mains. En ce fait, il y eut bon accord entre le maistre & les valets, qui valoiẽt aussi peu les vns que les autres, & nul d'iceux ne dit que cest acte fust illegitime, ains tous y presterent obeissance volõtaire. Dauid ne voulut pas faire ainsi, car encor que Saul le poursuiuist, pour le tuer, si estce qu'estant luy-mesme tõbé en sa puissance, il dit, Ie n'estendray point mes mains sur mon Seigneur, car c'est l'Oinct du Seigneur. Et qui est-ce qui eust peu cõmander à Dauid de tuer son amy innocent, veu qu'il ne vouloit pas seulement offenser son ennemy coulpable? Le second exemple est de Theodose, qui commanda par vne cholere precipitee, que ceux de Thessalonique, qui auoient commis de tresgrandes insolences, fussent tous taillez en pieces, & pour cest effect y enuoya vne legion, qui en tua sept mille, c'est à dire, qui occit beaucoup plus d'innocẽs que de coulpables. Dequoy le bon Empereur eut apres extreme douleur, & en fit vne sollennelle recognoissance. Son indignatiõ fut trop desreglee, mais la cruauté de ses ministres ne le fut pas moins, qui eussent bien peu moderer la punition : laquelle correction de commandement eust apres plus aggreé à leur maistre, que despleu, & leur conscience en eust esté plus satisfaite.

1. Sam. ch. 24.

Ie ne veux pas inferer de là, que le suiet doiue con-

Comment l'inferieur doit considerer le cõmandemét du superieur.

troller le cõmandement de son Seigneur. Mais quãd il apparoit y auoir grãde iniustice en iceluy; ne vaut il pas mieux qu'il s'excuse accortement de l'accomplir, ou qu'il tasche d'adoucir le chastiemẽt, plustost que s'aller souiller dans le sang, comme feroit vn pourceau dans la fange? Le comportement de Pline Second est à noter à ce propos, lequel par son humanité & prudẽce fit cesser vne persecution qu'on luy auoit commandé de faire en sa prouince contre les Chrestiẽs, encores que luy fust Payen. Par les susdits exemples, ceux qui sont en suiettion doiuent estre aduertis de ne prostituer pas leur obeissance à des commandemens manifestement iniques. Car c'est la rendre adultere, luy faisant produire des actions bastardes, au lieu de legitimes.

Que doit considerer l'vn & l'autre.

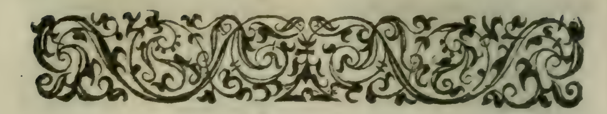
IE suis encor cõtraint de representer deux remarquales exemples de deux Payens, l'vn pour seruir de regle aux grands, & l'autre aux moindres. Le premier est de l'Empereur Traiã, qui fut appellé le Tresbon Prince. Vne fois en baillant l'espee à celuy qui estoit comme en pareille charge que seroit le Connestable, il luy dit; Tandis que ie feray iustice, employe ce glaiue à la manutention de mon authorité; & si ie deuien Tyran, desgaine-le contre moy. Cõbien y a-il eu depuis de Chrestiens portans des courõnes Royales, qui au lieu de parler ainsi, õt fait tout au contraire? entre lesquels aucuns se fussent parauanture amendez, si on leur eust souuẽt monstré ce beau patron. Le second, qui peut seruir aux particuliers, est du grand Iurisconsulte Papinian, auquel l'empereur Bassian son maistre cõmanda de dresser vn escrit pour le iustifier du meurtre de Geta son frere. Mais il en fit refus, disant qu'il n'estoit pas si aisé

d'excuſer vn parricide,que de le commettre.Et combien qu'il luy en couſta la vie,ſi a-il laiſſé à la poſterité vn teſmoignage de ſon cœur magnanime, d'aimer pluſtoſt mourir, que d'approuuer & defendre vne execrable meſchanceté.

Impoſture des flateurs courtiſans.

L es flateurs qui ſont ordinairement aupres des Rois(voire de ceux qui ont quelque bonté)taſchent de leur perſuader que les hommes, qui ſe veulent tant dedier à vertu, contrediſent ordinairement & repugnent à leurs volontez & authorité abſoluë;& auecques leurs beaux langages,pour le commencement, ils les eſblouiſſent: mais ie cuide qu'à la fin aucuns viennent à recognoiſtre qu'ils n'ont point de plus fideles ſeruiteurs que ceux, leſquels eſtimãs la dignité Royale eſtre ſacree, ne veulent ſouiller leurs ames ny leurs mains,en ſeruant choſe ſi digne. Et quant aux autres qui ſont ſi prompts de s'employer à toutes ſortes d'iniuſtices, ie m'eſbahis pour quoy pluſieurs Princes ont en eux ſi grande confiãce. Deuroient-ils pas conſiderer que puis que ſi legerement & ſouuent ils meſpriſent Dieu, qu'eſtans remplis & gorgez,ils viendront à ne faire pas grand conte de leurs maiſtres.

Ce Diſcours eſt imparfait.



A SCAVOIR S'IL Y A MOIEN DE redresser & regler les Arrierebans de France, de telle sorte qu'on en puisse tirer quelque seruice.

ONZIEME DISCOVRS.

Considera-tion necessaire à la France.



ES puissans Royaumes, qui ont accoustumé de frapper quelquefois rudement leurs voisins, doiuent auoir ce point pour bien recommandé; de ne laisser tellemẽt abastardir les forces qui ont aidé à les faire redouter, qu'il n'en demeure quelque partie en vigueur. Car quand ils viennent à s'empirer ou s'aneantir, alors eux se resouuenans du passé, plus audacieusement attentent contre ceux qui les ont batus, & souuent leur font autant de peur & de mal, qu'auparauant ils en auoient receu. Cecy s'est veu de tout temps. Ce qui doit resueiller les Princes, & ceux qui gouuernent esdites Monarchies: afin qu'ils pouruoient qu'au moins vn des bras du corps ait tousiours quelque mouuemẽt pour seruir au besoin. Certes ie ne sçay à quel autre Estat ie pourrois mieux approprier cecy qu'à nostre France, laquelle estant à son aise, a fait comme le cheual engraissé qui regimbe. Mais depuis, deuenuë foible (comme on la void auiourd'huy) ne luy est-ce pas occasion suffisante d'auoir crainte de la vigilance & promptitude

de ceux,desquels toutesfois elle a encor bon moyen de se garantir,si elle veut faire ce qui conuient pour sa seureté.

Nos voisins ne dorment pas, & n'ont que trop de cognoissance de nos desordres, & cependant il semble que nous mettiõs cela à nonchaloir,laissans courir les annees sans appliquer aucuns petis ny grands remedes.Et si nous ne nous resueillõs,nostre lascheté sera suiuie de repentance.Il ne faut pas que nous pensions que ceste grosse & redoutee gendarmerie,qui estoit du temps du Roy François (en laquelle consistoit la force principale du Royaume) soit encor en estre.Elle est bien changee depuis: cõme aussi les gens de pied ne sont en la bonté qu'ils estoiẽt au regne du Roy Henry.Ce sont maintenãt, par maniere de dire,cõme vieux habits desrompus, & demy vsez par la longueur & violẽce des guerres ciuiles, qu'il est besoin de r'accõmoder de quelques pieces neuues.Et ne faut encor laisser auec tout cela, de se preualoir de toutes les autres forces qu'õ pourra,afin de cacher nostre nudité:c'est à dire,pour empescher qu'vn estranger ne vienne iusques dedans nos entrailles,nous fourrager,comme il a fait,&menace de faire.Les forces de la France anciennement estoient fondees sur les propres suiets, desquels nos anciens Rois ont esté loyaument seruis.Mais depuis six vingts ans on a commencé à y mesler des estrangers: & tant qu'argent dure, on ne manque point d'en auoir:au contraire,s'il defaut, on peut estre asseuré d'estre sans valet.Le plus certain est, de bien mesnager ce qu'on a dans la patrie,pour en faire vn appuy:& puis esperer du dehors ce qu'on en pourra tirer.Et d'autant qu'il est impossible(pour plusieurs

Raison de cela.

raisons,de restaurer la gēdarmerie & l'infāterie tout à coup,sinō peu à peu(qui sont les meilleurs forces de l'Estat)on doit faire,en ceste necessité,comme renaistre d'autres forces : à sçauoir celles qui ont du tout esté mesprisees, lors que les autres estoient en fleur. Car plus il y aura d'arcs-boutans & d'estançōs pour soustenir l'edifice qui pēche,plus il sera ferme.

Du restablissement des Arriebans.

I'ENTENS par icelles les Arrierebans de France, à quoy on pourroit aussi adiouster les Legionnaires mais mon intentiō n'est d'en traiter en ce Discours, où ie tends seulemēt de monstrer que ces vieilles reliques de Noblesse,qu'on laisse trainer en la poudre, si elles estoient vn peu r'agencees par bon ordre,apporteroient du fruict, & à l'auanture plus qu'on pense. Quand vn gentil-homme a despendu la plus-part de son bien en somptuositez,&que la pauureté le vient visiter; au lieu des belles robbes de velours qu'il portoit,il va cercher du gros drap pour se reuestir:& s'y accoustume si bien,que l'opinion ostee, il se sert des derniers habits, ne plus ne moins que des premiers. De mesme pouuōs nous faire de beaucoup de choses qui ne sont en prix ; en les rendant par l'vsage,en estime, & profitables. Cela est fort bon,dira quelqu'vn,de rendre vtile ce qui est inutile,quand il se peut faire. Mais quelle apparence y a-il d'en venir à bout és Arrierebans, dequoy on a tenu si peu de compte, depuis Charles septiesme, qu'on les a comme reiettez des guerres,pour leur abastardissement? Ie respon,qu'encor qu'ils ayent esté fort mesprisez pour leur defectuosité;si est-ce qu'il ne faut condamner vne chose, iusques à ce qu'on ait esprouué par tous moyens si on s'en peut seruir ou non. Car i'estime qu'on n'a point mis les mains

à bon

à bõ eſcient à ceſte-cy, pource qu'il n'y a eu grande occaſion de ce faire. Mais à preſent, qu'on doit mettre tout bois en œuure (comme fait celuy qui rebaſtit ſa maiſon que le feu auoit demy cõſumee) ce ſeroit negligence qui ne ſ'efforceroit de chercher dãs noz vieilles ruines quelques bons materiaux qui y ſont encor, pour les approprier à bons vſages.

Qu'on peut les remettre en vſage.

AVANT que le Roy Louys onzieſme priſt des eſtrangers à ſa ſolde, les gens de pied, dequoy on ſe ſeruoit aux guerres, eſtoient peu de cas; & les appelloit-on (ainſi que ie pẽſe) Francs-archers, ou Franctaupins. Depuis on a veu comme par l'exercitation ils ſe ſont façõnez; de ſorte que ſi on repreſentoit vn des anciens Frãc-taupins equippé cõme ils eſtoient alors, en preſence de ces vieux & braues Regimẽs de noſtre Infanterie moderne; qui eſt celuy d'eux, ſ'il n'auoit la mort entre les dents, qui ſe peuſt garder de rire? Et cependãt les vns & les autres ont eſté recueillis en meſme champ: la France les ayant tous produits. Maintenant ſi vous conſiderez auſſi les Arrierebans, cõme ordinairement ils ſont, c'eſt pauure choſe. Mais reglez les, & en vſez; vous les verrez apres venir en reputation. Il y a vn vieil prouerbe François qui dit, En cẽt ans bãniere, en cent ans ciuiere: qui a eſté inuẽté pour ſignifier, chacune choſe auoir ſon accroiſſement, & ſa declinaiſon. Ainſi en eſt-il aduenu des Arrierebans: car ayans eſté par vn plus long-temps en grãde vigueur & dignité; apres, quand la gendarmerie a eſté inſtituee & entretenuë on ſ'eſt ſeruy d'elle, & a-on laiſſé les autres du tout en arriere; leur eſtant ſeulement le nom ancien demouré, auecques vn tres-petit effect. Ie ne veux pas pourtant blaſmer l'inſtitution des hõmes d'armes,

qui a produit de si beaux fruits,& qui en peut encores produire. Plustost ie l'approuue : mais ie desire aussi voir vn bon ordre parmy tous ceux qui maniēt les armes. La difference qu'il y a entre les vns & les autres, n'est pas aux hommes. Car la mesme Noblesse qui au temps passé seruoit d'vne façon, sert à ceste heure d'vne autre. La diuersite est en la militie, qui a esté changee.

Leur origine. Or pour mieux entendre ces changemens, & cognoistre les obligations du seruice, il conuient prēdre vn peu les choses de loin, & monter iusques à leur origine. Ceux qui ont escrit de l'estat des affaires de Frãce, & specialemēt le Sieur du Hillan, disent que sous la premiere lignee de nos Rois, les fiefs furent instituez. Il entend par les fiefs, certaine quantité de terre qu'ils donnerēt lors (aux vns plus, aux autres moins) aux gentils-hommes, & soldats renommez, qui les auoient seruis en leurs guerres, à la charge de redeuance de foy & hommage; & de les venir seruir certain tēps de l'annee à leurs despens. Et afin que ces Nobles & anoblis eussent moyen de se mōter & entretenir, ils leur permirent de donner & debiter de leurs terres à des païsans, à droits de rente & de censiue. D'auantage, les Rois leur ottroyerēt haute iustice, moyēne, & basse, sur leurs hommes & vassaux; estans les appellatiōs d'icelles iustices reseruees à leur iurisdiction souueraine. Ainsi le haut iusticier auoit sous luy des bas & moyens iusticiers, qu'il appelloit ses hommes de guerre, (car ils estoient tenus de le suiure lors, comme leur Seigneur de fief) & les autres s'appelloiēt roturiers. Ces terres ainsi dōnees aux charges susdites, tel fief deuoit faire vn homme

Leur ordre d'armes, tel vn archer, tel vn tiers, & vn autre vn

quart: eſtans tenus de ſ'aſſembler au lieu ordonné, toutes les fois qu'il leur ſeroit commandé par les Ducs ou Comtes (qui n'eſtoient alors que ſimples Gouuerneurs de prouinces, & de villes) ou par les Baillifs & Seneſchaux, qui depuis leur ſuccederent. Ces aſſemblees ſ'appelloient Ban, ou Heriban: qui ſelon aucuns, ſignifie cry & arriere-cry. Lequel ordre ſemble auoir eſté cõfirmé du tẽps de Charlemagne, ſous la lignee duquel les fiefs & ſeigneuries (qui ſous la precedente de nos premiers Rois, n'eſtoient que benefices donnez à vie) furẽt par faueur continuez de pere en fils; & deuindrent patrimoniaux & hereditaires. On peut par cecy cognoiſtre, combien ſont beaux les priuileges concedez à la Nobleſſe. Mais auſſi faut conſiderer que ces obligations ſont bien eſtroites. Car elle doit eſtre auec le bras armé, pour maintenir la iuſtice dans le Royaume, & repouſſer les aſſauts & violences des eſtrangers hors du Royaume. Voila quelles ont eſté les anciennes forces de la France, auec leſquelles nos Rois, par l'eſpace de ſept cens ans, ont fait choſes memorables; iuſques en l'an mille quatre cens cinquante & quatre, que la gendarmerie fut inſtituee.

La difference des membres dont ils eſtoient cõpoſez.

Et qui voudra plus particulierement voir quel eſtoit l'ordre anciẽ, liſe Froiſſart, qui deſcrit la difference des Barons, banerets, hauts iuſticiers; item de ceux qui pouuoient porter banniere (qui eſtoient enſeignes quarrees) & de ceux qui ne pouuoient porter que pennon. Plus, les armes des Cheualiers, & leurs façons de combatre en gros & en petit, & les loyers, & peines militaires. Et ie ne doute point que apres auoir veu cela, il ne iuge que nous auions de braues anceſtres.

De l'alienation des fiefs.

Le Sieur du Haillan mõstre aussi en ses Discours de la France, comme les fiefs se sont alienez ; ce qui sera bon de sçauoir. La premiere cause est venuë de la deuotion de noz peres. Car estans iournellement persuadez par les gens d'Eglise, que ceux qui donnoient d'auantage pour l'ornement & l'enrichissement d'icelle, estoiẽt les plus hauts en Paradis : ceux qui pouuoient, fondoient Abbayes, Prieurez, & faisoient bastir Chapelles; le tout accompagné de tresbonnes rentes, pensans par là bien s'aquitter. Apres vindrent les imaginations du Purgatoire, où, pour vn peché mortel, on leur disoit qu'il falloit estre sept ans bruslé par vn tres-violent feu; mais qu'on s'en tireroit hors par abondances de Messes & prieres. Et alors, qui auoit cent sols de rente, en donnoit vingt, pour faire chanter & prier, tant pour son ame, que pour celles de ses parés trespassez. Par ce moyé vint es mains des Ecclesiastiques la sixiesme partie, & plus, des fiefs de la France. La seconde cause furent les voyages qui s'entreprirent pour la conqueste de la terre saincte; où celuy qui auoit bõ cœur, ne vouloit manquer, veu que nos Rois y alloient eux-mesmes. Et d'autãt qu'ils estoiẽt longs de trois ou quatre ans ; les Nobles vendoient partie de leurs fiefs, pour auoir argent pour s'entretenir. Et faisoient outre celà des Testamens, par lesquels ils donnoient (aduenãt qu'ils mourussent) vne autre bonne partie d'iceux, pour faire prier Dieu pour eux. Et comme plusieurs moururent en ces perilleux & longs voyages, grand nõbre de fiefs furẽt encor alienez à l'Eglise. La troisiesme cause proceda des continuelles guerres des Anglois, à l'occasiõ desquelles beaucoup de gentils-hõmes furent contraints de vendre leurs

fiefs aux ignobles, qui eurent permiſſion du Roy de les pouuoir achepter ; car auparauãt ils ne pouuoiẽt ſ'en approprier: toutes leſquelles alienatiõs compriſes enſemble, ont arraché le tiers de tous les fiefs du corps de la Nobleſſe, eſtans tombez cõme en mains mortes ; à ſçauoir de ceux qui ne peuuent ſatisfaire de leurs perſonnes aux anciẽnes charges. Depuis ce tẽps-là, les gens de iuſtice, les financiers, & quelques marchans, ont eſté ſi bons meſnagers, qu'ils ont encores eſcorné vne bõne partie deſdits fiefs. En ſorte qu'on peut dire auec verité, que les Nobles n'en poſſedent maintenant que la moitié. Les Rois cependant ne laiſſoient de ſe ſeruir aucunemẽt des Arriere-bãs; mais fort peu de gentil-hõmes ſ'y trouuoient; qui couroient quaſi tous où la ſolde, les honneurs, & recompenſes militaires eſtoient departies ; & n'y demouroit que gens de petite experiẽce. Auſſi ne les employoit-on qu'à garder les prouinces eſloignees des dangers de la guerre. D'auantage, pluſieurs exéptions furent donnees à tous manieres de gens, tant grands que petits, des deuoirs à quoy les fiefs eſtoiẽt obligez : qui cauſa encor vn grand affoibliſſemenr, tant d'hommes que de deniers. Les Rois, François premier & Henry ſecond, voyans ces incõueniens, auſquels ils vouloient remedier, firent de belles ordonnances, pour taſcher de reſtituer leſdits Arriere-bans en quelque ordre ; mais il n'en eſt prouenu grande vtilité, pource qu'elles ont eſté mal obſeruees. Voilà ſommairement comme les choſes ont ſuccedé.

QVELQV'VN à ceſte heure me pourra dire, que ie m'efforce en vain de dõner conſeil pour redreſſer ce que l'experiẽce de pluſieurs annees a mõſtré eſtre

Si c'eſt choſe impoßible de redreſſer les Arriere-bans.

ſi lãguiſſant & abbatu, qu'il eſt impoſſible de le releuer. C'eſt argumẽt certes a apparence. Neantmoins ie veux encor examiner le tout de plus pres. Et puis, ſi la raiſon veut que ie me rende, i'acquieſceray. Serions-nous ſi lourdauts, ayant pratiqué ſi long tẽps auecques nos Florentins de France, qui par la ſubtilité de leur eſprit, ont ſceu tirer les quint'eſſences des matieres les plus inutiles, ſi nous n'auions retenu quelque precepte d'eux. Il a eſté dit, qu'anciennement les Baillifs & Seneſchaux auoient la charge de aſſembler & conduire les Arrierebans. Auiourd'huy c'eſt encores leur office. Et aux lieux où il n'y en a de robbe courte, on eſlit des Capitaines, comme on fait en Bretaigne, pour recueillir les hommes, apres que les proclamations ſont faites ſelon les mandemens du Roy. Mais pource qu'il n'y a pas grand hõneur en telles charges, elles ne ſont acceptees ordinairement que par gentils-hommes qui ne bougent du pays; & plus pour la commodité, que pour autre regard. Et combien qu'ils ſoient honneſtes & mettables; ſi eſt-ce que la pluſpart ſont ſans grande experience des armes, qui fait qu'ils ne prennent pas ſi pres garde à ceux qui viennent ſous eux. Et pour faire plaiſir à leurs voiſins & amis, ils reçoiuent indifferemment ce qui ſe preſente. Or il y a grande difference entre les troupes, quand elles comparoiſſent aux monſtres, qui ſe font aux villes principales, ou quand elles marchent pour aller où il eſt commandé. Car aux monſtres, on y void ſouuent des gentils-hommes en bon equipage, qui vont ſeulement pour exempter leur fief de ſaiſie, & pour dire qu'ils ſont appareillez à faire ſeruice. Mais quand leſdites troupes ſont deſtinees pour aller hors du païs; alors ne

void-on en plus de la moitié d'icelles, que les gros valets, ayans vn pied de barbe, qui en vn iour mangent demy mouton, lesquels marchent pour leurs maistres. Et puis, dites que le Roy n'est pas bien seruy. De maniere qu'en vne cõpagnie ou il y deuroit auoir soixante cheuaux de seruice, il ne s'y en trouue pas dix passables. Et comment seroit-il possible que elles peussent faire quelque bon effect, veu la diuersité des hommes, armez si indifferemment? Car on y trouuera des lanciers, des pistoliers, harquebusiers à cheual, simples, & autres armez de cuirasses. On y void encor des arbalestriers à pied, & des hacquebutiers à roüet, & autres armez de cotte de maille, auec vne iaueline rouillee. Les vns se disent gens d'armes, les autres archers; mais peu sont soldats. Il n'y a si expert Capitaine, qui ne fust bien empesché à ranger, pour combatre, toute ceste generation. Et ceux mesmes qui leur commandent, peuuent iuger qu'il est malaise de tirer seruice aucun de troupes si desordõnees. Du temps du Roy Henry, Mõsieur de la Iaille fut creé Colonnel; & en vne expedition où il fut és frontieres de Picardie, le malheur luy vint si contraire, que ses gens s'enfuïrent (ainsi qu'on dit) sans combatre: laquelle desfaite rendit les Arrierebans si vilipendez, que par tout on s'en mocquoit. Depuis, le Sieur de Sanzlay a esté pourueu de l'estat auquel appartiendroit de poursuiure vn tel restablissement. Cependant, ie ne laisseray de trasser grossierement ce proiect-icy, qui tend à ceste fin: laissant à luy & à plus entendus que ie ne suis, d'y adiouster les traits de perfection, & à me reprendre, si i'ay erré en quelque chose.

Anciennement les Arrierebans n'estoient

Des fautes suruenuës au fait dõt est questiõ.

tenus de seruir le Roy que six semaines, & seulemét pour la defense du Royaume; & outre ledit temps, on ne les pouuoit retenir qu'en les payant. Aussi alors les guerres estoient courtes, & se terminoient souuent par vne bataille. Mais par les ordonnances faites depuis, il semble qu'on ait allongé le terme iusques à trois mois;tant pour aller où sont les affaires, que pour y seiourner:en quoy il y a quelque raison, pour l'estenduë du Royaume. Ie poursuiuray à parler des abus, & mesmement d'vn qui se commet en la taxation de ce que doiuent cõtribuer les fiefs. En ce fait on void souuent qu'vne terre qui vaudra deux mille liures de rente, ne payera que quarante liures pour l'Arriereban,& autres moins. Et ne sçay d'où peuuét prouenir tels erreurs; sinon de ceux qui ont la charge des taxes,qui fraudent le public, pour des considerations particulieres. Auiourd'huy la pluspart de ceux qui doiuent le seruice,tant Nobles, qu'ignobles,s'en acquittent auec l'argent. Car celuy qui deura faire deux ou trois hommes d'armes, cõposera à quelque petite somme; & ceux-là sont rares, qui enuoyent gens capables pour le seruice. Vray est que quand vn petit fief ne doit qu'vn tiers ou vn quart d'vn homme, il faut en tel cas receuoir argent. Ce qui ne se deuroit faire des hauts fiefs. Tous ces deniers (à ce que i'entés) sont apres mis és mains du Thresorier des Arrierebans;lequel les employe selõ que les chefs superieurs, ou les inferieurs l'ordonnent: & si on y fait des fraudes, ie n'en sçay rien,m'en rapportant à ce qui en est. Nonobstát tát de defauts, si est-ce que quand ces troupes se leuent (quelque meslange qu'il y ait) on y void encores de bons restes de ce vieil naufrage:qui fait iuger, que si

on les vouloit racommoder & nettoyer, qu'on en tireroit de l'vtilité. Ie me suis autresfois enquis quel nombre d'hommes pourroit fournir chacune prouince, l'vne portant l'autre: on m'asseura que la Bretaigne, qui est des plus grandes, feroit aisemẽt trois cens bons cheuaux. Et considerant apres à part moy les autres, selō leur amplitude, ou petitesse, ie iugeois que toute la France pourroit mettre aux champs, voulant conuertir ceste espece d'hommes en cauallerie, enuiron deux mille cinq cens cheuaux, qui n'est pas peu de force. Cest ancien ordre est encores pratiqué à present en l'Empire du Turc. Car la pluspart de sa cauallerie est entretenue des terres qu'on baille à chacun homme de cheual, sa vie durant: & cela s'appelle le Timar, qui est chose qui a quelque similitude auec nos fiefs, excepté le droict de iustice. Et quand les Beglierbei (qui sont les gouuerneurs des prouinces) mandent les hommes, chacun vient au seruice: estant obligé de ce faire, sur peine d'estre priué du benefice qu'il a receu. Et sans la bonne obseruatiō de ceste regle, le Turc ne pourroit mettre en campagne si grand nombre de cauallerie qu'il fait; ny cōtinuer les guerres si long temps. Ainsi appert que les Barbares ont mieux gardé leur constitution d'Estat que nous. On lit dedans Froissart, qu'à vne guerre qu'eut le Roy Charles sixiesme contre les Flamens, qui estoient fauorisez du Roy d'Angleterre, il entra en leur pays, ayant en son armeé plus de vingt & deux mille lances: nombre, qui rend tesmoignage de l'abondance de Noblesse, que lors il y auoit en Frãce, & du bon ordre pour la rassembler, qui estoit par le Ban & Arriereban. Depuis que la gẽdarmerie a esté ordōnee, ie m'asseure qu'on

n'a point veu dix mille lances ensemble, si ce ne fut au voyage de Valenciennes. I'ay allegué cest exemple, pour destourner du blasme des choses anciennes ceux qui ignorent en quelle force & vigueur elles ont esté autresfois.

Du moyen de restablir les Arrierebans.

MAINTENANT il conuiét discourir du moyen de restaurer ces vieilles ruynes, comme on fait les maisons qui par succession de tẽps, sont quasi tombees à terre : lesquelles venans entre les mains d'vn bon mesnager, il en r'habille quelque petit coin, les rendãt logeables. Autant en faut-il faire, s'il est possible, en ce fait icy. Cela seroit bien facile, si le maistre de la maison y auoit tant soit peu son affection tenduë. Car quand nos Rois veulent, & parlent; la disposition est grande à obeyr. La premiere chose par où il faudroit (à mon auis) commencer, seroit de creer General de tous les Arrierebans de France, vn Prince, ou vn Mareschal de France. Et encores qu'il semble de prime face ridicule, de commettre à si grands personnages charge estimee si indigne; tout cela n'est pourtant qu'opinion. Car ie monstreray qu'elle est honorable, estant remise sus. On doit pẽser que la reputation du Chef auroit beaucoup de pouuoir en ce fait. Car au lieu qu'à present plusieurs gentils-hommes desdaignent de marcher sous les estendards des Nobles : alors ils s'y rangeroient de bon cœur, voyant des Princes ou autres grãds, estre leurs guides & conducteurs. Et puis, eux soigneux de leur honneur, trauailleroient pour conuier les meilleurs hommes d'entrer en la dançe. Et ne faut douter que leurs sollicitations & leur exemple ne gaignassent beaucoup : veu l'humeur du François, qui est prompt d'embrasser les choses où il void

quelque apparence d'y receuoir loüange. Apres, faudroit en chacun Gouuernement, esquels plusieurs Bailliages sont compris, establir vn Chef qui commanderoit aux hommes qui en sortiroient. Et ayant ia dit que de la Bretagne on tireroit trois cens bons cheuaux, qui equipolent à trois compagnies de gẽs-d'armes ; & des petits Gouuernemens cent pour le moins : peut-on appeller cela vne petite charge? Aussi voudrois-ie que cestuy-là fust tel, qu'on l'estimast la meriter. Il est certain qu'en chacune prouince il y en a de semblables qui ne sont pourueus, qui seroiẽt bien-aises d'accepter telles charges, se voyãs estre commandez par vn grand, & si prendroient plaisir, en leur quartier, de rendre les troupes belles. De là s'ensuiuroit que les simples Capitaines des Bailliages se feroient meilleurs, sçachans que leurs gens marcheroient aux armees, & ne seroient tousiours destinees pour garder le logis. Si donc les Chefs estoiẽt tels, necessairemẽt la Noblesse se rangeroit sous eux, comme il a esté dit. Et quant à moy, ie ne mets point en dispute qu'elle ne face son deuoir, estant bien menee. Il conuiendroit aussi garder vne estroite regle, pour ne receuoir ny admettre aux compaignies qui se formẽt aux Bailliages, que gens propres aux armes, reiettant ceux qui en sont incapables, qu'on y enuoie. Car c'est chose asseuree, qu'il demeure assez de pauures gentils-hommes dans le païs, & autres braues soldats, qui ont peu de moyẽ, lesquels seroient tres-aises de s'enrooller. Et quand il arriueroit que celuy qui doit vn ou deux hommes-d'armes, enuoyeroit au seruice, en sa place, pour sa commodité, quelque puissant valet, il ne seroit receu, ains mettroit-on au lieu, aucuns des

ſuſnommez. Car ſi ie ne m'abuſe, les ordonnãces du Roy Henry le portent : meſmes elles n'exemptent pas les Seigneurs de fief, du ſeruice perſonnel, ſinõ à cauſe de maladie ou devieilleſſe. Que ſi on en voioit quelques-vns peu capables, & mal affectionnez à la guerre, on les deuroit excuſer de marcher: auſſi bien ne ſeruiroient-ils que d'embraſſement. Ce fut ce que Scipion fit, quand il paſſa par la Sicile. Car des armes de trois cens riches Siciliens, qui redoutoient les trauaux militaires, il en arma trois cens ieunes hommes Romains, qui le ſeruirent treſbien en Afrique. Ce n'eſt pas le tout, que les hommes qu'on reçoit, ſoient, ou ayent apparence d'eſtre bons, mais doiuent auſſi auoir equipage paſſable, comme le cheual, les armes, & les piſtoles. Car ie ne voudrois qu'il y euſt eſdites compagnies, autres que piſtoliers: tant pource que telles armes ſont plus aiſees à manier que la lãce, que pour chaſſer la diuerſité de celles qu'on y apporte auiourd'huy, ce qui engendre confuſion. On pourra dire, qu'il ſeroit difficile de les reduire à ceſte forme, veu que pluſieurs y a qui ne doiuent qu'vn archer, qui equipole à vn harquebuſier à cheual, autres vn homme de pied, & autres vn tiers, ou vn quart d'vn homme-d'armes. Le remede à cela ſeroit, de conuertir ces obligations en argent, duquel on ſoudoyeroit & equiperoit-on ceux de qui i'ay parlé. Et ceux qui deuroient les hommes d'armes entiers, les fourniroient en nature. Mais il faut noter, qu'outre la ſolde on doit auſſi fournir l'equipage. Car on doit vn homme equippé & ſouldoyé, & non pas vne ſimple ſolde ſeulement. On peut encor faire ceſte difficulté, c'eſt qu'on ne pourroit trouuer nõbre ſuffiſant de pauures gẽtils-hom-

mes ou ſoldats ſignalez, pour venir ſeruir au lieu des autres ; pource que quand vne guerre eſt ouuerte, chacun prend party incontinent. Ceux qui font ceſte obiection, n'ont pas bie͂ regardé de pres à la multitude des hommes dont la France eſt remplie. Car il en demeure aſſez touſiours au logis. Ce que i'ay moy-meſme aſſez de fois remarqué ; de ſorte qu'il ne faut poi͂t auoir ceſte crainte. Et puis, ſi c'eſt ordre eſtoit dreſſé, & qu'il fuſt donné au piſtolier trente eſcus pour ſ'armer, & trente pour les gages de trois mois; on verroit aſſez d'hommes qui ſe viendroient offrir, qui deſia ont cheual, ou armes, ou tous les deux. Et mieux vaudroit en vne troupe n'y auoir que vingt & cinq bons hommes, que cent equippez comme il a eſté dit ; qui ne ſeruent ordinairement que d'effrayer des paiſa͂s, & deuorer leurs victuailles. Voicy comment ie voudrois qu'ils fuſſent accommodez, à ſçauoir des corcelets noirs aſſez legers, car les peſans accablent; auec les cuiſſots, demy braſſals, & la bourguignote; puis vne bo͂ne & longue piſtole, auec le cartouche plein de charges, & ne porteroient nulles caſaques ; pource que le vray Reitre ne doit faire paroiſtre que fer & feu. Leur marcher ſeroit à la mode des Reitres, c'eſt à dire trois à trois, & combatroient en eſquadron; & qui en vſe autrement, ſ'abuſe. En ceſte faço͂ faudroit-il que le Bailly ou Seneſchal diſpoſaſt ſes ge͂s pour les mener apres au Chef prouincial. Ceſt ordre ſeroit auſſi gardé, que ſix vingts cheuaux, ou cent au moins, pourroient leuer enſeigne, & former vne co͂pagnie. Et ſ'il ne ſ'en trouuoit en vn Baillage que vingt ou trente, il ſeroit beſoin q̃ trois ou quatre ſe ioigniſſe͂t enſe͂ble: apres, on ſ'accorderoit pour le Lieutenant & l'Enſeigne.

De l'vsage des Arrierebãs bien reglez, & du moyẽ de les maintenir.

LES choses susdites estans mises à effect, les Arrierebans ne seroient plus gens inutiles; ains vne caualerie composee de beaucoup de Noblesse, & de bons Chefs qui ne manqueroient à leur deuoir. Es armees on ne s'en pourroit seruir que de la moitié, de peur de desgarnir les autres prouinces: ce qui approcheroit de douze cens cheuaux. Et me semble qu'vn Prince seroit fort desgousté, s'il desdaignoit de commander à cela; qui pourroit à vn besoin, cõbattre aux flãcs d'vn Roy en deux gros esquadrons. Ce n'est pas encores le tout, d'auoir proposé ce beau patron, & dressé des regles. Le fruit n'en seroit pas grand, si on ne pouruoyoit à deux poincts qui sont fort considerables. L'vn est à faire vne plus equitable eualuation de ce que doiuent contribuer les fiefs: l'autre, à retrancher les exemptions non necessaires. Quant au premier, on y commet de grãds abus. Car plusieurs s'espargnent, & chargent leurs voisins, ou en fauorisent d'autres. Il me souuient d'auoir ouy parler d'vn fief, ne valant au plus que quatre cẽs liures de rẽte, qui appartenoit à vn vieil gẽtil-homme, qui en sa ieunesse auoit tresbiẽ seruy en guerre, lequel fief fut taxé quatre vingts liures pour l'Arriereban. Et vne belle terre qui estoit là aupres, valant dixhuit cens liures de rente, qu'vn petit aduocat à quatre mains auoit acquise, ne fut taxee qu'à trente cinq. Voila la belle esgalité qu'on tiẽt le plus souuẽt en tels affaires. Et pour obuier à toutes fraudes, faudroit eslire en chacun Bailliage, six personnages des trois Estats, gens d'honneur & de biẽ (pource q̃ les fiefs sõt auiourd'huy repartis en iceux) qui assisteroiẽt quãd on procederoit aux taxes, pour les faire approcher de la raison. Et croy que quãd on

ne tireroit desdits fiefs, que la dixiesme partie, que le Roy ne s roit mal seruy ; & le particulier n'auroit nulle occasion de se plaindre. Il seroit bon aussi qu'on eust quelque esgard aux personnes. Car de charger autant celuyqui sert en quelque maniere au public, ou qui de la vertu, ou qui s'est vse en bien seruant, comme vn gros vsurier fiefué, à la porte duquel les pauures meurent de faim, ou vn petit plaideur continuel qui tourmente tous ses voisins; il n'y auroit propos. Ce qui seruiroit pour accoustumer les hommes, qui se veulent reu stir des fiefs, de se déuestir aussi de leurs mauuaises mœurs, qui nuisent à autruy.

Ie sçay bié que sur ceste recherche plusieurs crieront, & parauanture de cœur sain; disans, Qu'est-ce qu'on veut alterer? Il y a cét ans que mõ fief ne paye que tant (qui sera, peut estre, la trente ou la quarátiéme partie) & on me demãde d'auantage: telle violéce ne se peut souffrir. Si ce complaignant est gentilhomme; ou il sera de ceux qui vont à la guerre, ou de ceux qui ne bougent de la maison. S'il est guerrier, c'est à tort qu'il se plaint, veu qu'il est exépt de payer, allant au seruice. S'il ne va aux guerres, ou il sera vertueux, ou mal cõditionné S'il est sectateur de vertu, il considerera que s'il est deshonneste de desnier les obligations particulieres, qu'il l'est encores plus de desnier les publiques; & apres il est à presumer qu'il acquiescera à ce qui est de raison. Mais s'il est de ceux qui n'ont que le titre de Noblesse, laquelle il va soüillant par actions pleines de vitupere, ie luy voudrois representer deuant les yeux la coustume pratiquee par nos anciens Gaulois du temps de Cæsar, qui estoit telle. C'est, qu'apres que les mandemens

Response à ceux qui ne veulent point de reformation.

eſtoient faits pour faire aſſembler les Nobles, celuy qui arriuoit apres le terme expiré, n'ayant eſté retenu que par ſa propre negligéce, on le faiſoit mourir deuant toute l'armee, pour admonneſter les autres d'eſtre plus diligens. Car par là il pourroit comprendre, que ſi alors on chaſtioit ſi ſeuerement la pareſſe de ceux qui vouloient ſemployer, que l'ingratitude de ceux qui ne veulent rien faire, ny ayder, meriteroit grande punition. Quant aux ignobles qui poſſedent fiefs, ceux qui ont iugement, & equité en eux, & qui ſont doüez de ſcience, voire conſtituez en office, ne deuront point murmurer, quand on les ſollicitera de bailler vn petit prix pour eſtre exempts du ſeruice perſonnel, dont ils ſont inhabiles: ce (qu'à mon aduis) ils ne refuſeront. Mais ceux qui bruſlans de ſe faire appeller Seigneurs, autant comme d'auarice, ne font qu'accumuler fief ſur fief, & ne ſeruent au public, ny à la charité, & voudroient trouuer excuſe de ſatisfaire à ces deuoirs tres antiques (dequoy ie fay doute que les Rois meſmes puiſſent excuſer) il faudroit les charger au double, comme vn aſne qui a l'eſchine forte, pour leur apprendre à eſtre plus volontaires. Ne deuroiét-ils pas penſer que c'eſt à tort qu'ils iouyſſét des prerogatiues & hõneurs des fiefs, puis qu'ils ſõt incapables des actions militaires, qui doiuent accompaigner ceux qui les poſſedent? Ceux qui ne cherchent que des eſchappatoires, diront encor, que le Roy prend le taillon ſur le peuple, pour la ſolde de la gendarmerie, que cela denote que les terres nobles doiuent eſtre du tout deſchargees. Certes ils accommodent bien la reigle de iuſtice, la faiſant ployer à leur profit, & la roidiſſant à la ruyne d'autruy. I'eſtime que ſi on vouloit eſcorcher le

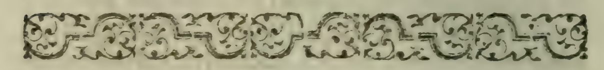
peuple

peuple, qu'ils y consentiroient, moyennant qu'ils eussent vn petit lopin de la peau. C'est de la pauureté d'iceluy, dequoy on doit auoir commiseration, & non pas d'eux, que l'abondance ne peut rassasier.

Reste à dire vn mot des exemptions, qui sont trop communes en vn fait, comme cestuy-cy, qui sert à la conseruation du Royaume. Le dommage en retourne au Roy, qui en est tousiours plus mal seruy. Mais comme c'est luy qui est occasion de cest amoindrissement, par les liberalitez qu'on le contraint de faire, sans qu'on luy remõstre les cõsequences: aussi est-ce à luy à s'enquerir de ce qui se doit iustement octroyer, & retrancher apres ce qui est non necessaire. Et faudroit que le chef general prist soin d'en tirer de luy declaration, pour seruir de reglement és prouinces. I'estime que dans les Ordonnances il est fait mention de ceux qui sont priuilegiez. Or comme ces obligations ne sont pas modernes, ains anciennes, & deuës pour la manutention de la couronne, & defense de la nation Françoise, il faut bien y regarder, auant qu'en dispenser. Les Romains, qui ne fouloient gueres leurs subiets de tributs excessifs, si quelque perilleuse guerre leur venoit sur les bras, specialement contre les Gaulois, alors tout respect laissé, leurs prestres mesmes, qu'ils estimoiẽt personnes sacrees, n'estoient exemptez des charges communes, tant ils auoiẽt le salut du public en singuliere recommandation. Le mesme esgard deuons nous auoir pour le nostre, & ne laisser point perir les aydes qui tendẽt à ceste fin: desquelles toutesfois il ne se faut pas seruir pour nous entretuer, ains plustost pour repousser les grands ennemis de cest Estat, qui n'espient que l'occasion de nous ruy-

Des exemptions.

ner. C'est pourquoy nous deuōs faire de nostre pauureté & necessité, vertu: afin de n'estre circonuenus. Car si nous nous laissons battre, nos voisins diront que nous aurons le tort. Mais si nous nous defendons biens (comme nous ferons, ayant raccommodé les forces du Royaume) l'on craindra de nous venir attaquer.



DE LA MVLTIPLICATION des querelles particulieres, & des abus qui s'y commettent, qui ont grand besoin de reformation.

DONZIEME DISCOVRS.

Source des querelles.



LA vraye source & origine, d'où procedent tant de contentions & debats qui sont maintenant plus frequens entre les François, que iamais ne furent, c'est l'ire & l'orgueil, passions tres-vehementes, qui les transportent, iusques a leur faire rompre les liens de concorde & d'amitié, qui les tenoient conioints les vns auec les autres. Et encores que plusieurs s'efforcent de les refrener, pour tout cela elles ne laissent d'auoir grand vigueur, à cause que la mauuaise coustume va accroissant leur feu au lieu de l'esteindre: en sorte qu'a grand' peine se peut-on exempter d'estre iniurié. La Noblesse mesme, qui s'est tousiours monstree tres prompte à faire de beaux actes, est auiourd'huy la premiere qui maintient ceste deprauation. C'est donc à elle que i'ad-

dresse mon propos, pour essayer de la diuertir en quelque maniere de suyure les erreurs qui la troublent & qui tendent à la consumer.

Il y a beaucoup de personnes qui ont du iugement, qui cuident que tant de questions & querelles qu'on void ordinairement aduenir, sont maux necessaires, qu'il est expedient de tolerer aucunement, pour en euiter d'autres qui seroient beaucoup plus grands. Car ils imaginent que ceste ardeur, qui est fort naturelle à nostre nation, a besoin de s'escouler & s'esuaporer en choses petites; autrement qu'elle pourroit estre occasion de la faire tomber en des dissensions ciuiles. Mesmes ils disent que les procez seruent aussi à cest effect, parce que ce sont occupations, pendant lesquelles l'abondance de colere se descharge. Vrayement ceste opinion tient vn peu du paradoxe, estant alleguee en vne saison qui ne semble pas luy fauoriser. Si on l'eust mise en auant és regnes de nos vieux Rois, encor y auroit-il plus d'apparence. Mais depuis que les guerres intestines sont suruenuës si terribles, il y a plus de raison de croire qu'elles ont engendré ces desordres particuliers; que d'estimer qu'ils ayent tousiours esté de la façon que nous les voyons, ny qu'on les ait reputez comme preseruatifs de plus grands maux. Ie sçay bien que les peuples belliqueux sont auec difficulté contenus, & qu'il a esté necessaire de les entretenir en quelques exercices, pour moderer aucunement l'ardeur de leurs courages. Mais qu'on ait souffert qu'ils se soient entr'offensez & attaquez par armes, sans les reprimer, il y en a bien peu d'exemples, sinon entre les peuples Barbares. C'est assubiettir les loix aux

Obiection de ceux qui les estiment necessaires.

imperfections des hõmes, qui ſont pluſtoſt faictes pour les corriger. En Italie, où il y a de grans politiques, l'on a permis demourer en toutes les villes des Courtiſanes publiques; afin que par telles libertez, on euitaſt d'autres impudicitez plus enormes. Et cependant, nul bien n'en eſt aduenu, ains au contraire, il ſemble que l'intemperance ſ'en ſoit d'auantage desbordee. Les vices qui ſont abominables deuant Dieu, comme la paillardiſe & le meurtre, ne ſe doiuent iamais permettre, ſous couleur d'euiter de plus grands inconueniens.

Des duels. MAIS dira quelqu'vn, les Duels ne ſont-il pas defendus en France: Ouy, ceux qui ſe font auecques loix & ceremonies publiques (qui ſont pareillemẽt interdits par le Pape és lieux où ſa Monarchie ſ'eſtend, qui eſt vne bonne ordonnance) neantmoins pour cela nous ne ſommes à repos. Car maintenant que tout reſpect eſt perdu, on aſſigne les cõbats ſans authorité, & ſe bat-on quãd il en prẽd fantaiſie, tant contre ceux que l'on hayt, que contre les propres amis, comme ſi tout eſtoit de bonne guerre. Et ſi on vouloit bien conter tous ceux qui ſe tuẽt en chacune annee par ces diſcordes priuees, on trouueroit qu'il ſ'eſt donné des batailles, où il n'eſt point mort tant de Nobleſſe & de ſoldats. Ceux qui ne conſiderent que le temps preſent, ou qui ſont encores ſi ieunes qu'ils n'en ont point veu d'autre, penſent parauanture qu'on ait touſiours veſcu ainſi en ce Royaume. *Leur origine.* En quoy ils ſont fort abuſez. Car il n'y a pas quarante ans que les querelles eſtoiẽt rares entre les gẽtils-hommes, & quãd quelqu'vn eſtoit noté d'eſtre querelleux, on le fuyoit, comme on fait vn cheual qui mort ou qui ruë: & la cauſe eſtoit, que les

mœurs eſtoient alors plus pures, & le vray poinct d'honneur mieux entendu qu'à ceſte heure. Ainſi donc les maux qui par le paſſé eſtoient petits, ſe ſont merueilleuſement accreus ſur la fin de ce ſiecle: de maniere que nous pouuõs dire, que ce ſont pluſtoſt nos pechez, que ceux de nos peres.

Cauſes diuerſes des Duels.

AVCVNS ont penſé que nos troubles les auoiẽt produits, ayãt aboly l'antique cõcorde, & aigry l'eſprit des François.. Ce que ie confeſſe eſtre vray en partie: mais mon opinion eſt, qu'il y a encores d'autres cauſes qui ont autant ou plus aydé à les produire. La premiere a eſté vne preſomption que pluſieurs ont euë de leur force & dexterité, ce qui les a rendus prompts à faire iniure. Car depuis que l'exercice d'eſcrime eſt venu en vſage (qui de ſoy eſt loüable) & que les ieunes gens principalement ſe ſont veus eſtre en iceluy bien inſtituez, ils ont penſé qu'ils pourroient alors brauer à leur plaiſir, & acquerir reputation de vaillance; veu que l'experience monſtroit que celuy qui ſçauoit l'art de bien manier l'eſpee, & qui n'eſtoit deſpourueu de courage, auoit quaſi touſiours le deſſus de celuy qui en eſtoit ignorant. Et certes il ne faut point douter que l'expert n'ait beaucoup d'auantage ſur l'inexpert. En ceſte façon eſt-on venu à commencer vn treſlourd abus, faiſant ſeruir les perfections, qu'on auoit acquiſes, à outrager les autres, leſquelles ne deuoient eſtre employees qu'à la conſeruation de la vie, en cas de neceſſité. La ſeconde cauſe, a eſté l'exemple de quelques Seigneurs, ſignalez courtiſans, qu'on a veu ſe battre dans la Cour, & au milieu des plus grãdes villes. Ce qui a induit les autres gentils-hommes (qui ſont diligens d'imiter tant les bons, que les

mauuais exemples) d'oster tout respect & chercher de démesler leurs differens, ainsi qu'ils voyoient faire aux autres. La troisiesme, c'est l'impunité. Car quand on a cognu que ces desbordemés n'estoient aucunement chastiez, on s'est donné trop de licence, non seulemēt pour se batre ensemble, mais pour executer de tres-vilaines vengeances. La quatriesme a esté de ce qu'on a attaché l'honneur à couper bras & iambes, à estropier l'vn, & à tuer l'autre. Ce que la Noblesse ayant remarqué (qui est conuoiteuse de gloire) elle a recherché d'y paruenir par telles voyes.

De quelles piecee le mōstre, nōme Querelle, est cōposé.

DE toutes ces causes conjointes ensemble, auec la mauuaise disposition que les longues guerres ciuiles ont engēdree, s'est formé se hideux animal que on nomme, Querelle; lequel s'estant ietté au milieu de la Noblesse, le va petit à petit deuorant, sans que elle s'en apperçoiue. Quel acte fut celuy de ces six gentils-hommes courtisans, qui s'assignerēt lieu aux Tournelles, où ils s'acharnerent si bien, que quatre demourerent sur la place, & les autres fort blessez? Tels y auoit entr'eux, qui eussent peu auec le temps atteindre à de hautes dignitez; & neantmoins, poussez d'vne souueraine folie, aymerent mieux perir en la plus belle fleur de leur aage: ce qui est deplorable. Plusieurs autres cōbats se sont faits, tant à Paris, qu'à la Cour, qui en ont enuoié au tōbeau, d'incomparable valeur. Cependant par les autres Prouinces on ne s'est pas reposé, & les a-lon veuës alterees & ensanglantees aussi des contentions & meurtres des Nobles. En cest estat sommes-nous auiourd'huy en Frāce, auquel nos folies & la souffrāce d'icelles nous ont mis. Et si la prudence & l'authorité

du Roy n'y remedie, tout empirera encor.

Or combien que ie sois libre à blasmer la corruption de nostre temps, si ne veux-ie pas inferer qu'au passé on ait vescu sans querelles: car les hommes sont hommes, suiets à courroux & vengeance. Mais il est certain qu'elles aduenoient rarement, & ne s'esmouuoit-on que pour griefues iniures: là où à ceste heure vne parole de neant, ou dite en ieu, attirera vn dementir; vne contenance vn peu brusque sera reputee à iniure; vn faux rapport ou vne fausse opinion fera appeller au cōbat, tant on est chatouilleux & ponctilleux en la conuersatiō ordinaire. Ce qui vient d'vne fausse imagination qu'on a, que le vray honneur cōsiste à surmonter les autres auec la force, & à les faire trembler sous soy. On peut bien chercher auantage & victoire sur ses compagnons, à iouer des armes, sauter, voltiger, courre la bague, & à autres exercices. Mais qu'il ne faille point estre prisé, si on ne les gourmande, si on n'assaut leurs vie, & si on n'espand leur sang; n'est ce pas vne opinion pernicieuse? Cela a rendu les gens si incompatibles, que hantans ensemble ils sont contrains de pratiquer souuent ce prouerbe, qui dit, Auiourd'huy amy, demain ennemy. Entre les vergongnes, ains plustost infamies, celle-cy n'est des moindres, que vn gētil homme aille teindre son espee dans le sang de son amy, & pour occasion friuole, auec lequel il n'auoit fait auparauant qu'vn lict, qu'vne table, & qu'vne bourse. Et qui voudroit songneusement rechercher, on en trouueroit plus de cét exemples depuis vingt ans. Les propres parens ne peuuent demeurer long temps ensemble, sans entrer en des debats, qui apres les amenent aux armes.

Des Duels anciens & modernes.

Aduertissement des Duels de nostre tẽps.

I'ESTIME que ces desordres se sont fort accreus par la licẽce de la ieunesse, laquelle estãt montee en credit, a mis la crainte des loix & les conseils des vieux derriere soy; & prenant le frein aux dents, a introduit en cecy beaucoup d'abus, que l'accoustumance n'a desia que trop confermez. Mais il ne faut pas trouuer estrange, si le premier aage, qui est plus accõpagné d'ardeur que de prudẽce, se desregle quelquesfois: plustost se doit-on esbahir que les sages & les Magistrats ayent tacitement consenty & laissé prendre cours aux choses qu'ils deuoient viuement reprimer. I'ay mõstré la legereté dont on vse à prẽdre querelle sans nul fondement, & de quelle fureur par apres on se va combattre teste à teste. Mais ce n'est pas encores tout le mal: car d'autres s'en ensuiuent, qui ne sont moindres. L'vn prend des satisfactions auec auãtage; l'autre se vẽge cruellemẽt. L'vn fait tuer en trahison sõ ennemy, d'vn coup de pistole ou de harquebuze; & les autres font de grandes assemblees, comme si c'estoient petites guerres: & souuent auient qu'vne querelle en engendre quatre; & pour l'offense d'vn, plus de vingt meurent. Telles actions sont indignes de gentils-hõmes, & entre icelles, les assassinats sont detestables. Mais quãd ie viens à penser à vn autre abus, qui est maintenãt en grand vsage entre les plus galans, ie me trouue esbahy, de quoy estãt si pernicieux, il a eu si longue duree. C'est que lors que quelqu'vn prend fantasie de s'aller battre, il faut que celuy qui le seconde (comme on parle) ou qui le tierce, se batte aussi à outrãce contre les secõds & les tiers de la part contraire. Mesmes, il y a presse à qui sera de ce nombre. Ceux-là (à la verité) se pourroient à meilleur droit appeller Battus,

Estranges confusiõ de nos Duels.

que les autres, qui reueſtus de linge, & portans des fouëts en leurs mains, marchent en public, auec de triſtes contenances, frappans doucement ſur leur delicate peau. Sçauroit-on imaginer vne plus folle folie que celle-là, de voir vn gentil-hōme, ſans nulle occaſion de haine contre vn ſiē cōpagnon de Cour, ains pluſtoſt ayans entr'eux quelque obligation d'amitié; neantmoins par vne certaine obligation de galanterie, ſ'aller couper la gorge auecques luy, encores que ce fuſt ſon parent? A mon aduis, cela eſt mal entendre quel eſt le vray office des ſeconds en different l'honneur. I'eſtime qu'ils repreſentent les parrains qui ſe choiſiſſent és Duels: & doiuent aſſiſter à leurs amis, premierement pour eſtre garans de la foy donnee, & regarder qu'en vne telle action il ne ſoit fait aucune ſupercherie, ny d'vne part, ny d'autre, dequoy ils ſont reſponſables. En apres, pour eſtre teſmoins de la valeur de ceux qu'ils cōduiſent. D'auātage, pour ayder à les accorder ou departir ſur le chāp, cōme quelquesfois cela aduient, apres qu'il y a eu du ſang tiré. Or au lieu de faire tels offices, & ſeruir à eſteindre le feu, ceux-cy aydēt à l'enflammer d'auantage, & ſouuēt à la ruyne d'eux-meſmes; penitence tres-meritoire à vn tel eſtourdiſſemēt. Aucuns veulent dire que les ſuſdites couſtumes ſont venuës d'Italie. Ie m'en rapporte à ce qui en eſt. Cepēdant, l'vſage en eſt maintenant noſtre; & ſi la iuſtice n'eſt reſtablie & l'authorité royale plus reſpectee, nous deuiēdrons bādoliers. I'allegueray vn exemple pour mōſtrer la mauuaiſe conſequēce des querelles. C'eſt qu'eſtant ſuruenu differēt entre deux gentils hōmes de la Cour, quaſi tous les Princes & Seigneurs qui y eſtoient, auecques leurs partiſans, ſe banderent les

vns contre les autres; ce qui contraignit le Roy d'y enuoyer ses gardes, pour les empescher de venir aux mains, & les faire retirer. Ie laisse à pẽser s'ils se fussent attaquez, la sanglante folie que c'eust esté.

Du remede aux cõfusions des Duels.

Il me semble que nous sommes entrez assez auant dans ce Labyrinthe de mal, qu'il nous a cousté assez cher, & apporté trop de diffame, pour desirer d'en faire d'auantage d'experience. Et comme c'est la Noblesse qui plus l'a nourry & entretenu, aussi est-ce la premiere qui doit aider à le destruire & chasser; mesmement si elle veut r'acquerir sa bonne reputation, dont elle estoit iouissanre sous le regne du grand Roy François. C'estoit lors vne belle chose de voir la bonne concorde qui estoit entre les gentils-hommes. On disoit d'eux ce prouerbe Espagnol, que i'ay ainsi trouué,

Ils sont doux comme cire auecques les amis;
Et durs comme l'acier contre les ennemis.

Mais pour ennemis on n'entẽdoit sinõ ceux qui en guerre ouuerte estoiẽt reputez tels. Vne grãde modestie se trouuoit entr'eux, & voyoit-on des societez de plusieurs cõpagnons estre de longue duree, & des amis beaucoup se garder vne entiere fidelité. S'il naissoit quelque differẽt, tous couroiẽt pour l'amortir; cõme à present on le laisse croistre pour auoir le plaisir de voir battre deux hõmes. Et quand i'y pense, il ne faut plus parler de ce tẽps-là, de crainte de rougir de hõte du nostre qui est si dissemblable. Ceux qui sont de naturel paisible, & qui ont de la discretiõ, le trouuent bien rude. Car encores qu'ils s'efforcent de fuir toutes contentions, ils ne laissent pourtant quelquesfois de s'y embrouiller, à cause de l'arrogãce des autres; qui est si insuporta-

ble,qu'elle vainc toute patience. Ainſi ſont-ils contrains de ſuiure la mauuaiſe couſtume, pour ne ſe voir vilipẽdez;& ſouuẽt aduiẽt qu'ils ſe deuelopent de tels incõueniẽs auec autãt d'hõneur que les prouocateurs. Celuy qui a dit que Proces & Querelle eſtoient deux treſ-mauuaiſes beſtes, a treſbien rencontré, pource qu'il ne ſ'en peut trouuer de pires.

Maux engendrez par les querelles.

I'ay ouy conter d'vn gentil-homme, lequel diſoit que quatre horribles maux l'auoiẽt fort tourmenté l'eſpace de dix annees, dont Dieu l'auoit deliuré L'vn eſtoit vn procez qui luy importoit de la moitié de ſon biẽ;l'autre, vne maladie qu'õ eſtimoit incurable;le tiers, vne treſmauuaiſe femme;& le dernier, vne querelle fondee en groſſes iniures. Mais il affermoit que la querelle luy auoit dõné plus d'ennuis & d'inquietude;laquelle l'agitoit continuellemẽt;là où les autres maux luy dõnnoiẽt quelquefois treues. Cela n'eſt pas trop mal-aiſé à croire. Car celuy qui ſe perſuade que, iuſqs à ce qu'il ſe ſoit ſatisfait, chacũ ſe mocque de luy, & qu'õ le meſpriſe, ne ſ'oſe quaſi trouuer en nulle compagnie. Il eſt touſiours en ſollicitude, pour cercher les moiẽs d'auoir reparatiõ du tort qu'il a receu. La haine qu'il porte à ſon ennemy, luy eſpoinçonne inceſſamment le cœur;& le deſir de ſe venger, ne le laiſſe à repos ; & quãd il cõſidere les euenemẽs douteux des combats, la crainte d'infamie le va encor plus trauaillant. Finalemẽt, ſ'il a quelque ſentimẽt de diuinité & religion, & qu'il ſe repreſente le peril euident de l'ame, le corps periſſant en la pourſuite d'vne mortelle vẽgeance;ne ſont ce pas là des troubles comparables à ceux des Furies, dont les anciens ont parlé ? Et, pour dire la verité, c'eſt le vray ſupplice des que-

relleux, qui ne voulãs laiſſer les autres en repos, la iuſtice diuine permet qu'ils ſoient eux-meſmes en perpetuel trouble. Il y a beaucoup de maux qui nous arriuent, deſquels nous auons treſpetite coulpe. Mais quant à ceſtui-cy, nous-meſmes le forgeons, & nous le chargeons ſur les eſpaules, au moins ceux qui ne veulent viure ſans different. Aſſez de gentils-hommes ſe trouuent, qui auoient mille & deux mille eſcus de rente, qui ont tout deſpendu à ce miſerable exercice. Et qui demanderoit aux querelleux; Qui eſt-ce qui vous donne tant de peines, & qui vous fait hazarder en tãt de perils & conſumer en ſi grandes deſpenſes? C'eſt (diroient-ils) pour l'occaſion de noſtre honneur. Vrayement voila vn honneur qui apporte beaucoup de miſeres: pluſtoſt deuroit-il tirer auecques ſoy contentement & plaiſir.

Source des cauſes de tels maux. MAIS ie me doute que ſi on vouloit regarder de pres à cecy, on trouueroit que la cauſe du mal giſt en nos erreurs & folies. Et comme les ambitieux, pour courir apres vne gloire fantaſtique, laiſſent en arriere la vraye, ainſi que dit Plutarque: auſſi auons-nous formé vn faux honneur, qui s'acquiert par certaine vaillance (ce qui ſeroit encor loüable, ſi c'eſtoit contre ennemis de guerre) laquelle ne conſiſte qu'en brauades, piaffes, iniures de paroles, outrages de fait, coups d'eſpee & meurtres, le tout, contre ceux qui auparauant eſtoient nos voiſins, compagnons & amis. C'eſt là vne ſuccincte deſcription de ce magnifique honneur, qu'on a tant auiourd'huy en la bouche.

Du vray honneur. SVR ce propos quelqu'vn pourra dire, faut-il que ie me laiſſe iniurier & frapper, ſans me reſſentir? Ie reſpons que mon intention n'eſt pas de monſtrer

qu'il faille le souffrir : plustost, qu'il ne faut nullemét commettre telles iniures. Et qu'est-ce donc que vray honneur? C'est vne belle loüange & reputatió qui est donee par les gens de bien à quelqu'vn pour cause de sa vertu, laquelle il demonstre par plusieurs bons effects. Iceux consistét en l'vsage de prudence, iustice, prouësse, téperáce, verité, courtoisie, & autres pareilles vertus. Dont s'ensuit que le fondement de l'honneur gist en la possessió de vertu, de laquelle il faut estre reuestu premier qu'auoir la fruition d'iceluy. Parquoy ceux-là se trompent, qui pensent estre dignes de triompher de l'vn, & ont encor si peu profité en la cognoissance de l'autre. C'est vouloir auoir l'ôbre sans le corps, & l'escorce sans le bois. Ie suis asseuré que les bié-auisez eslirôt plustost de s'accroistre par les voyes que i'ay recitees, que suiure les abus de la coustume, desquels il se faut aider comme on fait d'vn cautere, dont on vse seulemét en gráde extremité, & non autremét. Car il peut arriuer que vn gentil-homme modeste seroit grieuement outragé par l'insolence d'vn autre, & de le souffrir il ne le voudroit faire. Ains y a-il quelque contrainte de s'accommoder aucunemét aux coustumes, iusques à ce que le bon ordre soit remis, afin de n'encourir reproche de vileté ou de lascheté. Anciennement on disoit qu'il falloit fuïr vn assaut de cét lieuës, & chercher vne bataille de cét: à meilleure raison pourroit-on dire cecy des querelles, où il y a beaucoup moins d'honneur à acquerir, qu'à vn assaut. Si ie me suis attaqué à vn qui me soit inferieur en courage, & que i'aye le dessus, i'en acquiers peu de loüange. Si c'est à quelqu'vn qui soit reputé braue, & que ie l'aye estropié, on plaindra son infortune, & accusera-on ma

valeur, comme nuisible à ceux de ma propre natiõ. Et si c'est à vn qui ait esté mon amy, & que ie l'aye tué, qui est celuy qui ne iuge tel acte inhumain? Il sera donc besoin pour ma iustification, qu'il soit notoire que les susnommez m'ayẽt forcé de venir à ces termes; laquelle circõstance se rencontre peu souuent. Il y a tousiours eu en France bõ nõbre de gentils-hõmes courageux, desquels on a veu aucuns (mesmes de nostre tẽps) faire de merueilleuses preuues de hardiesse en des questiõs particulieres. Mais les hõmes entendus ne les ont à beaucoup pres tant loüez de cela, que des autres prouësses par eux faites és rẽcõtres, assauts & batailles. C'est aux guerres qu'on doit monstrer sa valeur, & hazarder liberalemẽt sa vie. Et ceux qui la võt precipitãt aux querelles, font croire qu'ils ne l'estimẽt pas de grand prix.

Des remedes aux maux susmentiõnez.

Ie pourrois encores noter quelques autres abus qui se commettent: mais ils sont si vulgaires & cognus, que le recit d'iceux causeroit ennui. Il est plus vtile de discourir des remedes les plus propres, pour les chasser ou amoindrir. Si on eust commencé d'en appliquer quelques vns de meilleure heure, ils eussent d'auantage seruy: car plus on attend, plus s'éracine le mal. Toutesfois il est encores guerissable; moyennãt qu'on le cure par les causes, plustost que par les accidens. On a veu lors qu'il suruenoit que quelque hõme d'hõneur estoit tué en querells à la Cour, incontinent on faisoit des ordonnances & reglemẽs pour empescher qu'autres pareils inconueniens n'auinssent. Ce qui s'obseruoit là pour vn mois seulement: puis tout se mettoit en oubly. C'estoit (cõme on dit) apres la mort le Medecin: & pour l'auenir, le preseruatif est trop foible. Mais il

faut se souuenir, puis que le mal est vniuersel, qu'il est expedient que les remedes le soient aussi; & que toutes les parties dolentes, tant prochaines, qu esloignees, se ressentent du benefice de la medecine. Par cy deuant on a fait publier des liures traduits d'Italien en François, qui traitent des iniures, satisfactions & Duels, & qui enseignent aux gentilshõmes de fuir les querelles; & donnent les moyens, quãd on les a, d en sortir, sans perte d'hõneur : entre lesquels le Mutio merite d'estre leu. Cepẽdant, tout cela ayant esté mis en l'vne des balances, l'autre où estoit la coustume deprauee l'a emporté, cõme vne Portugaise feroit vn escu: en quoy se cognoist que elle a beaucoup plus de force que les Loix escrites. C'est l'office du Roy d'entreprẽdre de tuer ce monstre, qui se va repaissant de sang. Et incontinẽt qu'il aura commencé de mettre à bon escient la main à la besongne, les Magistrats feront le semblable, & les inferieurs seront en fin contrains d'obtemperer. Or puis qu il est question de regles & decisions d'hõneur, on ne les peut aller chercher ny receuoir d'autre lieu que de la Cour; parce que ce qui y est pratiqué, est receu & approuué en toutes les prouinces. A ceste occasiõ doit-on ietter là les premiers fondemens de ceste reformation, laquelle ne peut estre pour le cõmencement q̃ difformee; à cause que ce grãd mal si enraciné, est difficile d'arracher, qu'en descendant par moindres maux, iusques à ce qu'on soit en disposition d embrasser les bons preceptes, qui enseignent que tous ces Duels sont non seulement iniques, ains aussi diaboliques, inuentez pour la perdition des corps & des ames, lesquels nul Prince ne peut legitimement permettre.

Des remedes particuliers.

MAIS pour continuer mon propos des remedes presens, ie diray qu'il seroit bon que sa Maiesté, les Princes, & les Seigneurs, blasmassét en leurs propos ordinaires, qu'ils tiennent en public, les querelleux, au lieu de leur applaudir, apres qu'ils ont ensanglãté leurs armes, & mõstrassent quant & quant qu'ils les abhorrent, cõme gens qui n'ont autre plaisir que de s'exalter par la mort d'autruy. Qu'ils admonnestassent chacũ de viure auecques modestie & discretiõ, menaçans de rigoureux chastimẽt ceux qui feroient au contraire. En apres, s'il aduenoit en ladicte Cour que quelques vns fussent si temeraires de s'entr'assigner lieu, ou s'entr'outrager, qu'on les punist sans espargner personne. Car deux ou trois exemples de iustice en corrigeroiét plus de cinq cens. Cecy s'obserue seuerement en la Cour du Roy d'Espagne. Aux vns on ordonne prison en des chasteaux, on bannit les autres pour quelque tẽps, on en condamne aussi quelques vns d'aller aux guerres de Barbarie contre les Maures: quelquesfois on les contraint de faire des satisfactiõs publiques. Et quand le fait est grief, la confiscation d'vne partie des biens, ou la mort y pendent. Et puis qu'en nostre France ceste humeur maligne est si fort attachee, il conuient que la purgation soit vn peu gaillarde, & ne viendra point de seditiõ pour cecy. Il y en a qui ont ceste opiniõ, que sa Maiesté deuroit laisser à la iustice à faire la correctiõ & punition de ces querelleux & tueurs ordinaires, sans s'en entremesler. Ce que ie ne reprouue pas, quant aux vilains assassinats qui se commettent & autres semblables cas. Mais puis que ceste matiere icy est de l'honneur & des armes, & qu'aux Cours & aux guerres les bonnes ou mauuaises institutions

ſ'y prennent, ie ſerois d'auis que de là vinſt l'ordre & le chaſtiment. Pour ceſt effect, il ſeroit beſoin que ſa Maieſté fiſt aſſembler les Mareſchaux de Frãce, & les plus vieux Capitaines, pour faire de bonnes ordonnances ſur ce faict, pour regler pluſieurs choſes mal entenduës & mal pratiquees, & monſtrer cõme on ſe doit gouuerner au poinct de l'honneur; & apres faire publier le tout par les Prouinces, afin que chacun fuſt aduerty de ſe contenir en ſon deuoir. Et n'y a point de doute, que les bons exẽples & les punitiõs n'euſſent beaucoup de force pour ſupprimer les reurs & cõfuſions preſentes. Faudroit auſſi eſtre ſoigneux que cecy fuſt biẽ obſerué à la Cour; à Paris, & aux lieux où il y a corps de gẽs de guerre: car de toutes parts du Roiaume la ieuneſſe va là pour y apprẽdre; & quand les abus y regnent, retournans en leur païs, ils les y ſement; & par ce moyen le mal ſ'eſpand par tout: au cõtraire, y voyant de bõnes couſtumes, ils les imitent, & les propoſent apres aux autres. Les gouuerneurs deuroient auſſi auoir charge expreſſe, qu'incontinẽt que quelque querelle ſuruiẽdroit en leurs gouuernemens, ils mãdaſſent querir les parties pour eſſayer de les appointer: & ſi les perſonnes eſtoient de ſi grande qualité, & le fait ſi difficile, leur enioindre d'aller ſans delay vers ſa Maieſté pour y pouruoir, laquelle a grand intereſt quand ſes ſuiets viuent en diſcorde. Et ſ'il auenoit que quelques vns fiſſent de vilains outrages, les pourſuiure viuement & ſans reſpect. Ie croy que l'vn ny l'autre party ne ſeroit ſi aueuglé de ſupporter de meſchans actes. On dira, le Roy n'a-il pas fait prou de fois ces commandemens-cy? Ie le confeſſe, mais ils n'ont de rien profité, pource qu'ils n'ont eſté gardez: & comment y

eussent obey ceux qui estoyent au loin, quand ils voioyent qu à la Cour mesme ils estoient mesprisez? Car toutes sortes d'iniures de parole & de fait, supercheries, vengeances, & combats assignez, s'y faisoient à la barbe de tous, sans grande reprehension. Si on veut que les bons reglemens seruent, il faut que les Magistrats les gardent les premiers, & puis les facent garder aux autres.

Reglement pour faire valoir les remedes.

IE dirois quelque chose des poincts qui doiuent estre cõtenus en iceux, n'estoit qu'il sembleroit que ie voulusse entreprendre sur ceux qui doiuent estre commis pour le faire; dont la suffisance est telle, que il ne leur faut aucune instruction, appartenant à eux de la donner aux autres. Toutesfois pour satisfaire au desir des curieux (que ie cuide qui en voudroient voir quelques vns) i'en proposeray seulement sept ou huit, qui me sont venus les premiers en la fantasie, à sçauoir que les iniures legeres, qui se disent par soudaine cholere ou autrement, ne se repousseront auecques la dementie, d'autát que ceste parole est maintenant trop odieuse, ains auecques vne negatiõ plus douce, à laquelle on ne pourra respondre auecques la dementie. Celuy qui la dõnera, sinon sur iniure, laquelle, estant prouuee, rendroit infame ou digne de mort le gentil-hõme qui l'a receuë, on la luy fera reparer. Celuy qui fera outrage à quelqu'vn par voye de fait, sans occasion, on le contraindra de faire satisfaction. Ceux qui auront receu iniure, n'assigneront lieu à leur ennemy, & ne le feront appeller, sur peine de punition rigoureuse tát à eux, qu'aux appellateurs: mais iront deuant le Roy, le Gouuerneur, ou le Chef de guerre, demander permission de se satisfaire par armes. Et si l'iniu-

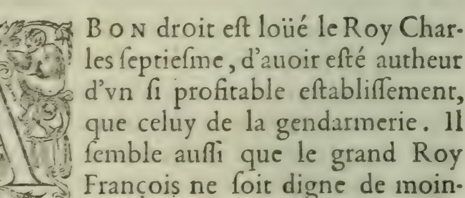
tiant, à la troisiesme sommation dudit superieur, ne comparoist, il sera declaré par affiches publiques, incapable de se trouuer à la Cour, aux armees & aux citez capitales: & l'autre restitué en son honneur, tāt pour son obeissance, que pour son ressentiment & descharge du cōbat, encor que l'autheur s'offrist par voyes secrettes d'y venir. Les querelles que les Gouuerneurs & Chefs de guerre ne pourrōt accorder, ils n'auront pourtant le pouuoir de permettre la decision d'icelles par combat singulier, ains renuoyerōt les contendans deuers sa Maiesté (auecques defenses de ne s'entr'offenser) auquel seul appartient de le cōceder. Quiconques donnera ou fera donner des coups de baston à vn gentil-homme, sera chastié par bannissement limité, ou autre griefue peine, apres auoir fait satisfaction; pource que c'est vn outrage de valet. Si celuy qui aura esté iniurié, vse de supercherie pour le couuremēt de son honneur, le superieur luy fera faire amēde de sa lascheté. Ceux qui dans les prouinces feront à l'occasion de leurs querelles, dē grosses assemblees; on les poursuiura à force ouuerte, d'autant que ce sont estincelles qui ne seruent qu'à r'allumer la guerre. On pourroit adiouster plusieurs autres articles, lesqueles estans disposez par ordre, auroient quelque grace. Mais il sera assez tost de les manifester, quand vne bonne resolutiō sera prise de les faire bien obseruer. Il doit suffire pour ceste heure, d'auoir veu ces petites pieces descousuës, que i'ay mises icy pour resueiller beaucoup des gētils esprits qu'il y a en Frāce, que ie cognois; afin qu'ils disent mieux que moy, & qu'ils corrigent ce que i'ay dit, & qu'ils remonstrent aussi aux grands que leur office est d'essayer par tous moyens de remettre

la Noblesse dans le chemin d'où elle est sortie. Car si elle continuë de marcher ainsi à l'esgaree, tant en paroles, qu'en faits; elle ira tousiours profanant la vertu & les armes, en se consumant. Au contraire, si la bõne discipline la fait r'entrer dans la carriere de ses ancestres, auec facilité elle paruiẽdra au bout d'icelle, où les courõnes du vray honneur se departent.

QVE LA MAIESTE DOIT ENTRETENIR pour le moins quatre Regimens d'Infanterie en tẽps de paix; reduits tous à deux mille cinq cent hommes: tant pour conseruer la discipline militaire, que pour estre asseuré d'auoir tousiours vn gros corps de vieux soldats.

TREIZIESME DISCOVRS.

Combien l'Infanterie est necessaire.



A BON droit est loüé le Roy Charles septiesme, d'auoir esté autheur d'vn si profitable establissement, que celuy de la gendarmerie. Il semble aussi que le grand Roy François ne soit digne de moindre loüange, e nce qu'imitant la discipline antique il a sceu former entre ses propres suiets vn puissant corps de gens de pied, pour rendre sa militie plus accomplie. Auparauant on en faisoit bien peu d'estat; comme i'ay dit ailleurs. Mais depuis que les bonnes regles ont esté posees, & que l'execution a suiuy, ils se sont façonnez, & sont deuenus plus obeïssans & valeureux. Peu de temps auparauant les harque-

buſes eſtoient venuës en vſage. Ce qui les a rendus fort redoutables & ſi neceſſaires,qu'on ne ſ'en peut paſſer.Puis donques que l'experience de pluſieurs guerres nous a enſeigné qu'il eſt impoſſible de les bien mener,ſans auoir bon nombre d'Infanterie,ne ſeroit-ce pas erreur de n'en vouloir faire vn fondemēt?veu qu'on a trouué expedient d'en baſtir vn ſi vigoureux de Cauallerie. Car les meſmes raiſons qui ont induit nos anciens Rois à ordonner l'vn, doiuent paſſer ceux qui regnent, à eſtablir l'autre. Anciennement les principales actions de guerres ſe deſmeſloient en pleine campagne. A ceſte heure elles conſiſtent à ſurprendre,aſſaillir, & defendre places: à quoy l'harquebuſerie & les piques ſont non ſeulement vtiles,ains neceſſaires. Or ſi nous voulons regarder au nombre de gens de pied,qu'on entretient en France,en temps de paix; il ſemblera bien petit, au regard des gens de cheual d'ordonnance, qui du temps du Roy Henry ſecond paſſoient ſix mille lances. Car excepté les garniſons des citadelles & chaſteaux, qui doiuent eſtre là attachees, le reſte eſt peu de choſe. Mais pour auoir vne militie bien ordonnee, il faut qu'il y ait quelque proportion entre les parties & eſpeces de gens de guerre qui la compoſent, comme il y a entre les membres d'vn corps humain: pource que le trop ou le peu apportent difformité. Et encores que les genſd'armes ſurmontent les autres en dignité, il ne ſ'enſuit pas pourtant qu'ils les doiuent ſurpaſſer ſi fort en quātité. Le bras eſt plus honorable que la iambe: elle ne laiſſe pour cela d'eſtre auſſi maſſiue & groſſe qu'il eſt,& vtile en ſon office,comme il eſt au ſien. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé que quatre Regimēs

d'Infanterie se doiuent, par raison, entretenir, en temps de paix, reglez à six cens hommes chacun: pour bien correspondre auec les forces des ordonnances; encores qu'elles ne soient maintenant que de quatre mille lances.

Pourquoy la France a besoin de estre tousiours armee.

IE ne veux point m'amuser à monstrer combien il fait besoin à la France, d'auoir tousiours vn bras armé. Car ceux qui ont du iugement, sçauent assez que les aigles d'Austriche viendroient manger ses coqs, si l'ordre militaire y estoit aneanty. Mais il y en a plusieurs qui pensent que les François sont maintenant si aguerris, qu'il ne faut que frapper du pied en terre, pour en faire sortir les legions armees, commes disoit Pompee. C'est se tromper, & ne se doit-on fier là dessus: car la discipline & l'entretenement manquant, plus il y a d'hommes, plus il y a de desordre & de confusion. Ceux qui se laissent abuser au bruit de plusieurs tabourins, à voir branller vne multitude d'enseignes en l'air, & à voir vne campagne couuerte d'hommes, ne pensent pas pourtant l'estre: entant qu'ils cuident que chacun doiue faire autant de deuoir, qu'il fait de parade. Toutesfois, à l'espreuue on cognoit souuent qu'vne petite troupe d'ennemis determinez met tout cela à vau de route. N'auons nous point aussi assez senty depuis vingt ans les rauages que fait vne multitude desordonnee, sur les propres amis? Toutes ces experiences nous doiuent persuader que peu de vieux soldats profitent plus que beaucoup d'inexperts.

Que l'Infanterie luy est necessaire & comment elle doit estre redressee.

IE sçay bien que personne ne contredira, qu'il ne faille tousiours entretenir bon nombre de gend'armerie; mais d'Infanterie, aucuns estiment qu'on s'en

peut paſſer en temps de paix : à cauſe que le Royaume à beſoin qu'ō eſpargne en pluſieurs choſes, pour chaſſer la neceſſité. Ie leur reſpondray, que ſi le Royaume eſt pauure, il ſera meſpriſé ; & ſi on le meſpriſe, plus machinera-on à l'encontre. Ce qui doit conuier les grands, à le bien appuyer de conſeil & de force. Ie me garderay bien de croire que noſtre pauureté ſoit telle, que nous ne puiſſions entretenir quatre mille lances, & deux mille cinq cens hommes de pied ordinaires, ſans conter les gardes des chaſteaux. Nous pourrions faire plus ; mais quand le peu ſuffit, le beaucoup deuient ſuperflu. Or ce qui me fait deſirer que les corps des Regimēs ſoient touſiours en eſtre, c'eſt afin que l'art militaire ne s'oublie, non en theorique, ains en pratique auſſi pour conſeruer beaucoup d'hommes de commandement. I'ay reglé les compagnies à ſoixante ſoldats, qui eſt (à mon aduis) à ſuffiſance en temps de paix. Car quand l'occaſion ſuruiendroit de les augmenter ; iettant en chacune ſon parfourniſſement d'hommes, en deux mois ils ſeroiēt faconnez, pour bien ſeruir, tant par la diligence des bons Chefs, que par la vertu des bonnes regles. Il n'en prend pas ainſi aux Regimens nouueaux, qu'on leue: car ſi le Colōnel eſt de petite experience, il fait mauuaiſe election de Capitaines, & ceux-cy de ſoldats. Puis ſe gouuernans les vns & les autres, plus ſelon leurs fantaſies, que ſelon les ordres militaires; il ne ſe faut esbahir ſi à tels mauuais commencemens ſuccedent de mauuaiſes iſſues. Et meſme peut auſſi auenir en ceſte militie. Car ſi le Colōnel, pour aymer la Cour, ne veut demourer aupres de ſes cōpagnies, & les Capitaines ſoient le plus du temps à leurs maiſons, & que vns

& autres, pour eſtre bien parez, ſ'accommodent de la moitié des payes des ſoldats, tout ſera auſſi corrompu. En affaire ſi important, on doit eſtre tres-ſoigneux; & d'autant plus ſeuere, qu'on void les abus eſtre fort multipliez.

Le reglement des cõpagnies d'Infanterie, & le bien qui en reuiẽdroit.

LES quatre Regimens, dequoy ie parle, demoureroient en garniſon és villes de frontiere de Picardie, de Champaigne, & en celles de protection: ſeruans tant pour la garde de quelques places d'importance, comme Mets, & Calais, que pour eſtre des eſcholes, où les ieunes gentils-hommes, qui ſortent de Page, & autre ieuneſſe, iroient ſ'inſtituer aux armes. Mais la principale fin, ſeroit pour auoir touſiours vn magazin de vieux ſoldats, appareillez pour le beſoin. Car quand vne guerre ſeroit ouuerte, & que le Roy auroit commandé d'accroiſtre les compagnies iuſques à leur vray nombre, qui ſeroit à deux cens teſtes chacune: on verroit ſix ou ſept ſemaines apres, ſortir en campagne deux mille corcelets, & ſix mille harquebuſiers, leſquels, ioints auec partie des hõmes-d'armes, ſouſtiendroiẽt vn grand choc, en attendant que les autres forces fuſſent arriuees. Si iamais il fut neceſſaire de refaçonner les gens de pied, c'eſt à preſẽt, que les guerres ciuiles les ont tellemẽt deprauez, que la plus part ne ſçauent & ne veulent quaſi plus obeïr; n'apportans que frayeur par où ils paſſent, & dommage où ils ſeiournẽt. Auiourd'huy quãd vn ieune homme va en vn Regimen nouueau d'Infanterie, ie preſume qu'il y apprend quelque pratique des armes, voire de la guerre, & à deuenir plus courageux: mais en la meſme eſchole il eſt à craindre qu'il n'y acquiere auſſi des imperfections, qui offuſquent le bien qu'il auoit embraſſé, dequoy

i'ay fait recit ailleurs. Au cõtraire, ces quatre regimés seroient comme de grosses sources, d'où il ne descouleroit qu'vne eau claire & nette, laquelle se respandant par tout le Royaume, viendroit à esclarcir celles qui sont troubles. Car la discipline estãt posee & obseruee, ceux qui l'auroient ensuiuie, se monstrans en tous lieux, doux enuers leurs semblables, obeissans aux superieurs, humains enuers le peuple, & braues contre les superbes, mais principalement cõtre les ennemis; chacun les admireroit beaucoup d'auantage, que pour les morgues du iourd'huy: & la renommee d'vne si belle institution volant par tout, les gentils cœurs detesteroiẽt les deprauations accoustumees, & seroient desireux de s'y ranger. Si ie n'auois veu autrefois les mesmes effets succeder d'vne pareille cause, ie n'en parlerois si asseurément, comme ie fay. Il me souuient qu'au commencemẽt du regne du Roy Henry second, quand il reuenoit quelques Capitaines & soldats en France, qui auoient esté deux ans en garnison és villes de Piedmont; on les prisoit beaucoup, les voyant si ciuils, courtois, nullement iniurieux, & si bien parlans de l'exercice des armes. Et cela faisoit que tous les ieunes gens y couroient, pour receuoir pareille instruction. Et mesmes i'ay veu Monsieur le Comte de Charny (qui est l'vn des plus honnestes & vertueux Seigneurs de ce Royaume) porter le corcelet & entrer en garde, comme les simples soldats, & ce en temps de paix.

Responſe à ceux qui ſous couleur de meſnage, empeſchẽt vn bon reglement.

A ceste heure quelque bon mesnager me pourra obiecter, que ceste multiplicité de cõpagnies & de Capitaines augmẽte beaucoup vne despẽse; laquelle estãt ordinaire, deuiẽt griefue à la fin: & qu'il vau-

droit mieux n'en entretenir que dix complettes. Ie respondray, que mon but n'est pas de former vn regimen tout entier; car tousiours (les affaires suruenans) ce ne seroit qu'vn Regimen : mais ie regarde de ietter les fondemens de plusieurs, lesquels estans bons, tout ce que l'on bastiroit dessus, prendroit la mesme bonté, c'est à dire, valeur. Et s'en ensuiuroit aussi qu'on auroit trois fois plus d'hommes: qui est l'vne des fins, où ie tends. Car comme il a esté dit, ces quatre corps produiroient huit mille soldats; qui tous se pourroiẽt appeller vieux, estans incorporez en iceux. D'auantage, ce seroient des boutiqu s d'où se tireroient les Capitaines d'infanterie. Car en trois ou quatre ans d'exercice, voire en tẽps de paix, vn homme d'esprit se rendroit digne de commander, à force de parler souuent de l'art de la guerre, & de practiquer les offices de ceux qui la manient, & pour en voir continuellement quelque image deuant ses yeux. Quant à la despense, ie confesse qu'elle seroit d'enuiron quatre mil escus par mois, de plus. Mais on entretiendroit aussi cent ou six vingts hommes de commandemẽt; dont plusieurs feroient vn iour des seruices, qui ne se sçauroiẽt payer. Quels braues Colonnels a l'on veu depuis vingt & cinq ans, qui se sont esleuez parmy l'Infanterie? dont ie nommeray seulement quelques-vns, comme Charry, Gohas, Causseins, Sarlabous, Pilles, Mouuans, & le courageux Montbrun. Il faut croire que ce bon ordre en feroit ressusciter de pareils. Ce n'est point faire le dommage du maistre, de luy conseiller de despendre vne petite poignee d'argẽt, pour en recueillir de si bons interests. Les Colonnels des Regimens estans bien choisis, & sans faueur; il faudroit

qu'ils fussent assuiettis de demeurer quatre ou cinq mois l'annee auec iceux. Et que les Capitaines ne peussent auoir congé au plus, que pour trois ou quatre. Car quand les officiers sont absens, la discipline se neglige, & l'obeyssance se pert. Il conuiendroit aussi q̃ les assignatiõs du payemẽt fussent certaines; afin que le soldat ne se corrõpist, estant contraint de aller chercher à viure dehors. Et quinze mille escus par mois y suffiroient: qui est vne somme que nos Rois donnent souuent en vn iour à vn homme.

De remettre le port des corcelets en vsage.

Et d'autant que les soldats ne veulent plus auiourd'huy porter de corcelets, cest ordre aideroit à les mettre en vsage & honneur. Ce qui n'est si malaise à faire qu'on pense: mais il seroit besoin de commencer par les Capitaines, qui ont les premiers reietté l'vsage de la picque. Il leur faudroit enioindre de la reprendre, & le corcelet de Milan: Et s'ils vouloient auoir vn casquet, & vn rondache à preuue, pour les assauts & escarmouches, ils les pourroient auoir. Aux compagnies il y auroit le quart de corcelets (ce qui iamais ne manqueroit) & le reste d'harquebusiers. Et combien que ce ne soit pas la vraye proportion qui doit estre, (laquelle consiste en autant d'vn que d'autre) si en faut-il au moins approcher. Et pour donner aux soldats meilleur goust desdicts corcelets, ceux qu'on leur bailleroit, seroiẽt tous grauez & bien-faits, afin que la beauté les cõuiast de s'y affectionner. Et quand ils verroient l'exemple de leurs Capitaines, & les hautes payes qui leur seroient donnees, & qu'on feroit ranger les Nobles à les porter, ils ne se feroient gueres tirer l'aureille. Aux ieunes gens l'harquebuse est propre pour les instruire. Et quand ils ont acquis

reputation & experience, il les faut conuier de monter apres en l'autre degré, qu'on doit rendre autant ou plus hõnorable que le premier. C'est (à mõ auis) vne pauure excuse, quand on dit, les soldats ne veulent pas faire cecy ou cela (combien qu'aux guerres ciuiles il la faut souuent receuoir pour bonne): mais en vn temps de regler & reformer, il est necessaire de commander d'authorité, pour rendre les soldats plus prompts à se ranger à ce qui est conuenable. L'Infanterie Espagnole, encor qu'elle se soit employee aux guerres ciuiles de Flandres, si n'a elle iamais laissé les corcelets: & le tiers de leurs meilleurs hommes les portent. Elle a aussi tousiours bien continué l'obseruation de ses regles. On luy peut donner ceste loüange, qu'en la Chrestienté il n'y en a point de meilleure. Et les François, dira quelqu'vn, en quel rang les mettez-vous? Ie respons, qu'estans bien instituez, ils ne cedent à aucune nation. Et ne l'estans point, peu souuent font-ils choses memorables.

Belles coustumes obseruees entre les soldats Espagnols.

IE desireroye qu'ils voulussent pratiquer quelques coustumes que lesdits Espagnols obseruent entr'eux, que ie trouue tresbelles. L'vne, c'est que quãd quelque nouueau soldat arriue en leurs bandes, les vieux l'instruisẽt de son deuoir, s'il fait des fautes, ils le reprennẽt; & luy aydẽt, s'il est mal vestu, afin qu'il ne soit en deshonneur à la nation. Cestui-cy reçoit à courtoisie telles admonitions. Entre nous le cõtraire se fait. Car si vn ieune hõme, qui entre és compagnies, fait vne sottise, il est moqué quasi de tous: & s'il a de l'argẽt, il se trouuera incõtinẽt pigeõné, soit au jeu, ou par autres inuẽtiõs. En sorte que plusieurs se rebutent de ceste fascheuse abordee. Ie ne veux

celer aussi vne faute que fõt nosdits ieunes gẽs;c'est que si on les veut amiablemẽt reprẽdre,ils se rebecquent,& prennẽt cela de mauuaise part,cõme si leur aage n'estoit subiet à errer. En apres, entre les Espagnols on n'y verra pas en six mois vne querelle: pource qu'ils desestimẽt les querelleux, & se plaisẽt d'estre modestes.Si quelqu'vne suruiẽt,ils s'ẽploient diligemment à l'appointer:& neantmoins quand il faut qu'ils la desmeslent par armes, ils s'en acquittent honorablement. Le soldat François est beaucoup plus bisarre:& ne peut quasi viure sans se battre,ne monstrant que trop de valeur cõtre ses cõpagnons. Tiercement,s'il y a quelque soldat blessé entr'eux,s'il n'y auoit qu'vn escu en vne cõpagnie,il en aura la moitié.En quatriesme lieu,quand quelqu'vn a fait vn acte signalé,il est prisé & honoré de ses cõpagnons: & peu souuent cachent-ils la vertu par enuie. En apres, ils ont encor cecy de bon aux commandemens militaires; c'est qu'vn simple sergent se fera obeyr, sans contredit, aux plus braues soldats, & de plus grande qualité, tant ils sont ployables sous leurs officiers. Aussi quand ils sont paruenus en charge, ils gardent bien leur authorité. Finalement, en leurs corps de garde,ils ne souffrent point qu'on y face des insolences:ains ce sont comme des escholes, où l'on parle ordinairemẽt du deuoir des soldats,& des Capitaines, de l'honneur, & autres choses concernant les armes.Ie pourrois dire d'auãtage:mais cecy suffit,par où ceux qui võt nouuellemẽt aux bandes pourrõt cognoistre, que ce ne sont pas icy coustumes de Moines(cõme aucuns disent) ains de soldats excellens. Si les Capitaines des Regimens susdits vouloient aussi prendre vn peu de

peine, ils donneroiēt pareille instruction aux leurs; & ne trauailleroiēt pas moins à les façonner, qu'vn escuyer fait à dresser vn cheual. Et ce nous seroit vne honte, si nous n'auions plus de soing des hommes, que des animaux.

Response à vne autre obiectiō de ceux qui ne veulent point de discipline militaire.

L'HVMEVR de la ieunesse Françoise, dira-on, est comme incompatible auecques patience & modestie. Vrayement, i'aimerois autant qu'on me dist, que puis qu'elle a quelque inclination à la legereté & promptitude, qu'il la faut laisser courre. Ie tien, que nulle nation n'est plus capable de vertu que la nostre, moyennant qu'on la luy enseigne, & qu'on la presse de s'y exerciter. C'est chose asseuree que quand les Colonnels & Capitaines viendroient à priser & auancer les soldats, qu'ils verroient dispo-ser à suiure ces exercices, & ne faire compte de ceux qui n'aiment que la pance & la dance; que la plus-part imiteroiēt le bien. Ordinairement on leur propose la richesse : ce que ie ne reprouue pas, moyennant qu'on face tousiours passer l'honneur deuant; pource que c'est vne bride qui garde de broncher, & vn aiguillon qui incite à valeur. I'oserois affermer que de quatre Regimens, ainsi reglez comme i'ay dit, on tireroit plus de seruice, que de dix, ainsi que maintenāt ils font. Car premierement on seroit certain d'auoir deux moyens bataillons de picques, qui manquent du tout en nostre Infanterie : qui est vn merueilleux defaut.

Combien les piquiers armez sōt necessaires, & le fruit qui procederoit de l'ordre proposé en ce discours.

I'AY souuenāce que Mōsieur d'Acier amena aux troisiesmes Troubles dixhuit mille harquebusiers de la Religion, bons & braues. Or ie demande, si en trauersant vne cāpagne ils eussent rencontré sept ou huit cés lances, si elles ne les eussent pas mis en rou-

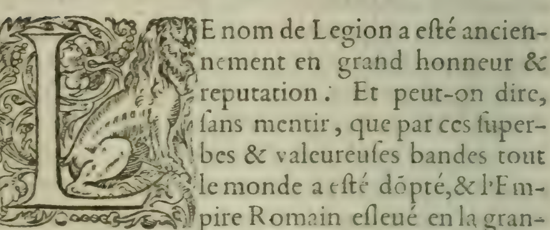
te? Plus de gens croiront ouy, que non. Mais si entre eux y eust eu cinq ou six mille corcelets, il eust fallu vne armee pour les rōpre. Somme, que l'harquebusерie sans picques, ce sont des bras & des iambes sans corps : ce qui est difforme. Secondement, de ce petit nombre ainsi façonné, les soldats seroient plus obeyssans, s'escarteroient moins, patiroient d'auantage, & combattroient plus courageusemēt. Ce qui est aisé à iuger, sans autre verification. C'est ordre aussi, ayant esté practiqué trois ou quatre ans, seruiroit de beaucoup aux nouueaux Regimens, qui se leueroient aduenant vne guerre. Car la pluspart des officiers, estans tirez d'vne telle eschole, tascheroiēt de faire obseruer la mesme discipline à ceux qui n'en auroient ouy que la renommee: de maniere que peu à peu l'vsance de la picoree & autres mauuaises coustumes viendroient à se supprimer. O la belle chose que ce seroit, de ne voir point le païsan s'effrayer des gens de guerre, qui sont auiourd huy l'horreur des villages: & voir l'humanité tellemēt reuenuë en eux, qu'ils se gouuernassent chez leurs hostes, comme ils font en leurs propres maisons! Ce ne sont point icy des Idees de Platō (c'est à dire, des choses imaginees) car en Piedmont, plusieurs annees, les François ont practiqué le mesme. Il reuiendroit de cecy honneur aux Capitaines, profit & contentement aux soldats, entant qu'ils ne seroient point fuïs, comme il a esté dit ; ains seroient recueillis amiablement, trouuans tousiours deuant eux l'abondance ; au lieu que souuent ils ne rencontrent que pauureté & disetté: & auecques cela, sa Maiesté en seroit beaucoup mieux seruie.



DES LEGIONNAIRES François.

QVATORZIEME DISCOVRS.

Intention du Roy François, establissát les Legionnaires: & combien le redressement d'iceux est necessaire.



LE nom de Legion a esté anciennement en grand honneur & reputation. Et peut-on dire, sans mentir, que par ces superbes & valeureuses bandes tout le monde a esté dõpté, & l'Empire Romain esleué en la grandeur où il est paruenu. Il s'est seruy de ces ordres & appellations antiques, iusques à ce que les Barbares le renuerserent. Et alors plusieurs choses furent confonduës & enseuelies, mesmement en la militie. Depuis, par plusieurs siecles suyuans, les bandes des gẽs de guerre ont esté nommees par autres diuers noms, cõme elles sont encor. Mais le grand Roy François, desirant fortifier & asseurer son Royaume par tous moyẽs practiquables, s'aduisa d'establir des Legiõs; pour auoir tousiours des gens prests, quãd le besoin suruiẽdroit, sans estre contraint d'aller mandier l'aide des estrangers. Monsieur de Langey dit qu'en chacune prouince s'en deuoit former vne de six mille hommes, & toutes vne fois l'an deuoient s'assembler separémẽt, & receuoir vne monstre. Or comme ce grand Prince, à l'imitation des anciens, institua

ce bel

ce bel ordre, qu'il accommoda selon que la disposition de son peuple & de ses affaires le pouuoiet porter: aussi il me semble qu'à son exéple, nous deuons tascher de redresser quelque petit corps de ces vieilles & grosses reliques, qui soit propre pour assaillir & defendre, tant en campaigne qu'ailleurs; & dont l'entretien en temps de paix soit de peu de coust: car de remettre sus de poinct en poinct l'ancienne institution, ce seroit s'abuser; veu que la France, affoiblie cõme elle est, ne sçauroit soustenir vn si pesant fardeau: ains faut seulement luy donner vne charge selon sa force.

Combiẽ de Legions semblẽt necessaires pour le present, & à quelle fin cest ordre tend.

QVAND sa Majesté ne voudroit entretenir que quatre Legions seulement, & suiuant le pied anciẽ; ie dis que ce seroit trop, tant pour la despense, que pour la foule sur le peuple: car vn mois de gaiges, pour ces vingt & quatre mille hommes, monteroit bien deux cens cinquante mille liures. En apres, l'aller & le retour de sa maison, iusques au lieu de l'assemblee, endommageroit le peuple (à ceste heure que les desbordemens des soldats sont grands) de plus de cent cinquante mille. Somme, que ce seroit par an quatre cent mille liures que cousteroit ceste militie; laquelle ne rendroit les hommes gueres meilleurs, que quand on les leue ordinairement lors que la guerre suruient. Toutesfois, ce gros nombre de gens, quand on le faict resonner, esblouyt de prime face. Mais on ne s'y doit arrester, plustost practiquer le Prouerbe Espagnol, qui dit, *Poco y bueno*: qui est à dire, peu & bon. Ie desireroye donques que trois Legions fussẽt ordonnees, vne en Picardie, vne en Champagne, & l'autre en Bourgongne, de deux mille hommes chacune: lequel establis-

ſement ſe feroit principalement à ces fins. La premiere, pour inciter la Nobleſſe à ſe remettre dans l'Infanterie: la ſeconde, pour reſtablir les corcelets en icelle: & la tierce, pour ayder à compoſer le corps des armes.

S'il eſt beſoin qui quelques vns de la Nobleſſe ſe remettent dans l'Infanterie.

QVANT au premier poinct, l'experience nous a fait cônoiſtre que ce qui a abaſtardy noſtre infãterie eſt, que les Nobles s'ẽ ſont retirez, & ont deſdaigné, non ſeulement d'y porter l'harquebuſe & la pique, ains ſouuẽt d'y prendre charge. Ce qui a donné entree à pluſieurs petits Capitaines de pays, qui n'ont eu nul eſgard à l'hõneur, ſinõ à s'enrichir au milieu des rapines vniuerſelles des guerres ciuiles. Et ſi aucuns vieux regimẽs ont garde en quelque maniere l'ãciẽne diſcipline, ſi s'eſt-il fourré beaucoup de diſſolutiõ parmy. Auiourd huy ce qui rẽd en partie l'infanterie Eſpagnole en tel prix qu'elle eſt, c'eſt que la Nobleſſe s'y rãge fort volõtiers, & plus qu'en la caualerie, & y vient faire ſon apprentiſſage de guerre, afin de paruenir au degré de Capitaine; qui eſt autãt eſtimé parmy eux, qu'entre nous vn Colonnel d'vn Regimẽ. Pour ceſte occaſion, ſeroit-il neceſſaire que gẽtils-hommes ſignalez euſſent la charge des compagnies: leſquels choiſiroiẽt auſſi pour leurs Lieutenans & Enſeignes, autres gẽtils-hommes leurs voiſins qui en ſeroient capables, (cõme eſdites prouinces il s'ẽ trouue aſſez;) & apres par leur credit ils feroiẽt plus facilemẽt entrer en la danſe pour ſoldats, ceux qui porteroient le meſme tiltre de Nobleſſe qu'eux. Le Sieur de Langey teſmoigne que les chefs & Capitaines des Legiõs de Normãdie & de Picardie, eſtoient tous de fort bonne maiſon; & nomme les ſieurs de Bacque-ville, de Cantelou, de Mailly, &

de Canny, & autres qui y auoient charge. Parquoy pour restituer en honneur celles que voulõs dresser, il conuiẽdroit que les Colõnels d'icelles fussent valeureux de leurs personnes, experimẽtez en la guerre, cogneus en la Cour, & riches de douze ou quinze mille liures de rente ; afin qu'ils fissent estimer la charge, pour l'estime qu'on feroit d'eux. Et combiẽ que ie coulpe icy la richesse auec la vertu, si est-ce q̃ ie ne la mets que comme seruãte, pour l'exercice de la liberalité qui est necessaire parmy soldats. Es pais bas, on void encor que les principaux Seigneurs ne desdaignent de prendre des Regimens ; comme les Comtes d'Egmõt, d'Arembergue, & de Barlaimõt, le valeureux Marquis de Renty, & le braue Comte Charles de Mansfeld.

De restablissement des corcelets & piques.

QVANT au second poinct, pour le restablissemẽt des corcelets & piques, i'ay dit en vn autre traité que l'infanterie, qui en est despourueuë, est imparfaite, mais qu'il y a moyẽ d'y remedier. Le plus souuerain (à mõ auis) est d'y faire embarquer les hõmes plustost de bonne volonté, que par cõtrainte: ce qui se fera, si la Noblesse, qui obeyt, commence à monstrer le chemin aux autres : laquelle n'y manquera quãd son chef & les Capitaines, qui luy cõmandẽt, reprẽdront l'vsage des mesmes armes qu'ils luy ordonnerõt porter. Outre cela, il conuiẽdroit que l'ordre fust tel parmy lesdites Legiõs, que des hommes, dont elles seroiẽt composees, les trois parties fussent de picques, & la quarte, d'harquebusiers: & par ainsi, il y auroit aux trois, quatre mille cinq cẽs corcelets, & quinze cens harquebusiers.

De la composition du corps des armees.

CECY me fera entrer au troisiéme poinct, & dire que ce nõbre est suffisant pour former trois batail-

lon, dont l'vn pourroit faire teste à vn Regimẽ d'Alemans: car encores qu'il n'y eust que douze cẽs corcelets en la Legion, si crois-ie qu'ils en oseroiẽt cõbattre deux mille; veu la qualité des gens qui y seroient. Et ne doute point qu'en chacune ne se trouuast cẽt cinquante gentils-hõmes, lesquels estãs mis és trois premiers rangs, qui est-ce qui voudroit dire que leur effort ne fust tres-vigoureux? I'ay telle opiniõ de la Noblesse Frãçoise, que ie suis asseuré (estãt conduite par vn bon Chef & entendu) qu'elle donnera dans le feu. Donques ces trois Legions meriteroiẽt d'estre placees és pointes dextres & senestres des armees: pource que leur corps seroit assez gros & ferme pour y demourer. Ceux qui veulent se messler de faire la guerre, mesmemẽt en campagne, doiuent se desabuser, & penser que les armees sans bataillons de picques, ce sont des bras & des iãbes sans corps, lequel est du tout necessaire pour appuyer lesdits mẽbres. Voyons à ceste heure si le petit principe & reglemẽt, que ie veux poser & instituer en temps de paix, peut rẽdre nos Legions en temps de guerre aussi bonnes, que ie les ay depeintes. Quant à moy, ie pẽse qu'il ne s'en faudra gueres: ce que toutesfois ie laisse à iuger à ceux qui ont meilleur iugemẽt que ie n'ay, apres qu'ils auront veu la fin de ce discours. Ils se souuiẽdront que i'accommode le soulier à nostre pied, c'est à dire, la despense à nostre pauureté: car si nous pouuiõs faire d'auantage, ie ne le desconseillerois. Mais en quelque estat que soyõs, tousiours auons-nous besoin de preparer des instrumẽs, pour seruir à la cõseruation des fleurs de lis: afin que quelque Muguet, cupide de leurs bonnes odeurs, n'en vienne arracher quelqu'vne de sa tige.

Moyen de bien regler les Chefs & principaux mẽbres des Legions.

APRES que sa Majesté auroit choisi les Colonnels des trois Legions, qui fussent tels que ie les ay descrits (car en ces redressemens icy, il faut vertu & authorité) eux aussi feroiẽt vne bonne election dans les pais (qui leur seroiẽt limitez) de neuf Capitaines, eux faisans le dixiéme: pour commander aux compagnies. Ils employeroient tout leur credit afin d'y installer des gẽtils-hommes d'honneur, leurs amis ou voisins, qui en seroiẽt dignes. Et n'y a doute que plusieurs se voyãs priez par les Colonnels qualifiez (lesquels les cognoistroiẽt & aymeroient) ne fussent incitez d'accepter les charges qu'ils eussent autrement desdaignees. Et parauanture que des gentils-hommes de deux & trois mille liures de rentes (mais braues & courageux, qui est le principal) sentans auoir vn chef, vn cõpagnon, & vn amy tout ensẽble pour leur guide, ne refuseroient de marcher auecques luy. Si on veut sçauoir pourquoy ie requiers de telles personnes, c'est afin qu'à leur exẽple, & par leur creance, ils facent que la Noblesse moindre & pauure, se range au mesme corps (ainsi que i'ay desia dit) estant tres-asseuré que quand on aura basty vn bon fondemẽt, que tout ce qu'on edifiera dessus, sera ferme. En apres, lesdits Capitaines choisiroient pour Lieutenans & Enseignes, autres gentils-hommes qui ne seroiẽt ignorãs le mestier de l'Infãterie; & outre cela, cinq autres, chacun pour estre en places de soldats, ce qui leur seroit tres-facile à trouuer. Voila tous ceux qui composeroient le corps de la Legion en temps de paix : tous lesquels auroient vn entretenement mediocre, afin de les obliger à ceste vocatiõ, & les disposer à s'instruire aux regles d'vne telle militie. Car c'est folie de pẽser q̃ sans despẽdre,

on assubiettisse les hõmes;& sãs estudier en quelque art que ce soit(tant en la theorique, qu'en la practique)qu'on se puisse façõner. La solde du Capitaine, seroit de cinq cẽs liures par an,du Lieutenant,trois cens,de l'Enseigne,deux cẽs,& des cinq soldats,cent à chacun qui se monteroit pour chasque cõpagnie, quinze cens liures. I'adiousteray encor pour l'accroissemẽt des gaiges du Colonnel, pour beaucoup de despenses qu'il luy faudroit faire,cinq cẽs liures: plus pour dix braues Sergens, que i'estime qui deuroiẽt estre aussi entretenus,mille liures, & pour vn sergẽt Major,trois cens: de façon que le tout calculé, ce principe & fondemẽt de la Legion ne reuiendroit qu'à cinq mille six cẽs escus par an,& les trois, qu'à seize mille huit cens. N'estant le tout que la solde de soixãte hommes d'armes:& toutesfois ausdites trois Legions y auroit plus de douze vingts gẽtils-hommes obligez & qui feroient serment. Or cõme cest entretiẽ ne leur seroit pas baillé, pour les engraisser en leurs maisons:(car ce seroit,comme on dit,pain perdu)aussi ne seroient ils contraints de tenir garnison,ny courir où l'õ les voudroit enuoyer; mais ils tiendroient en cecy vn moyen tel, qu'en receuant annuellement les instructions requises,ils se prepareroiẽt peu à peu plus pour le seruice à venir, c'est à dire, quand la guerre suruiendroit, que pour le seruice present.Tous les ans,au iour qui seroit ordonné,le Colonnel,le Capitaine,& soldats,se troueroient en quelque gros bourg pres de la ville capitale de la prouince, ou autre la plus cõmode,pour là passer la monstre en armes, & y receuoir la paye susmentionnee. La moitié de celle des Capitaines seroit employee en l'achapt de beaux corcelets

& de picques, qui demeureroiét en garde aux villes susdites, encor que cela fust à eux en propre: de sorte qu'en quatre ans ils auroiét en chacune Legiō pour dix mille liures d'armes; qui seroit desia vn grand auancement pour l'accommoder. Les soldats aussi laisseroient leurs corcelets & picques sur les lieux, afin de n'auoir la peine de les trāsporter de leurs maisons, & n'estre embarassez: parce qu'il conuiendroit qu'ils logeassent, allans, & retournans, par les hostelleries. Dont s'ensuiuroit que le peuple ne seroit nullement greué, chose qui seroit iuste en soy, honorable pour le Roy, & acquerroit bon renom aux gens de guerre. Et i'estime que chacun, estant de retour chez soy, auroit pour le moins la moitié de sa paye franche, sauf les Capitaines qui auroient acheté des armes.

Response à vne obiection commune de ceux qui visent plus au profit, qu'à l'honneur.

AVCVNS pourrōt dire; Vrayemēt vous la baillez belle, la reserue de ce peu de solde ne suffiroit pas pour auoir vne paire de chausses, ny pour faire seulement vn iour bōne chere, & crier ripaille. A la verité, ie cōfesse que des ripailleux trouuerōt ce soulier trop petit pour leur pied. Mais des gentils-hommes, qui ont le cœur noble, tiēdrōt vn tel entretenemēt, venāt de leur Roy, pour vn benefice acceptable, lequel surpasseroit leur peine & leur seruice ordinaire. C'est selō les anciēs ordres, qui se conformēt à la raison, qu'il nous faut regler, & non selō les coustumes deprauees des guerres ciuiles. I'ay cōnu en icelles vn simple soldat (à sçauoir argoulet) n'ayant pas cinquāte sols de rēte, qui auoit si biē mesnagé sō petit fait, qu'il auoit huit cheuaux de sō train, vne charrette à trois cheuaux, douze seruiteurs, & six chiens, qui sont trente bouches en tout. Et en tēps bien or-

donné, il n'estoit pas trop bon pour porter la harquebuse, & n'auoit qu'vn goujat.

Continuation du reglemẽt des Chefs & principaus mẽbres des Legeions

IE retourneray a mon propos, pour dire qu'aux lieux où les monstres se feroient (où chacun seroit logé par etiquettes, & payeroit selon la taxe qui seroit faicte) on seiourneroit seulement huit ou dix iours: car il me semble que ce temps-là suffiroit pour cognoistre les hommes, les instruire par discours & escrits des bons Capitaines, aux regles militaires, les preparer pour l'aduenir, les exerciter; & par viues remonstrances, leur imprimer dans le cœur le beau pourtrait de l'honneur, afin que quelque iour ils fissent choses dignes de leur renom, & acquissent ceste loüange, d'auoir remis en prix ce qui estoit desprisé. Pareillement à ce qu'ils prissent amitié & confiance les vns auecques les autres: ce qui est necessaire en vne trouppe. Somme il faudroit que le Colónel desployast ses esprits, & se proposast d'employer ce peu de iours en bonnes instructions, & non en vaines dissolutions: ie cuide que cela auroit grande vertu. Cela acheué, chacun seroit licentié iusques à l'annee suiuante, & de mesme feroit-on aux autres. La questiõ est à ceste heure, si par ceste petite discipline, les dessusdits se pourroiẽt rendre plus capables de leurs charges? Certes ie n'en doute nullement, que tant ceux qui commandẽt, que ceux qui auroiẽt à obeyr, ne fussent mieux appris à l'vn & l'autre: car chacun venant à ceste eschole Martiale, apporteroit ce qu'il auroit recueilly le meilleur des gestes de nos ancestres, qui là, par continuelles conferẽces, & aussi par practiques, seroient mis en veuë & en memoire.

Response à vne autre obiection, touchãt le corps entier des Legions.

MAIS la difficulté est plus grande pour sçauoir, si lors qu'il faudroit dõner aux Legiõs leurs corps par-

faits,si ce qu'ō y adiousteroit,seroit en peu de temps façonné. A cecy ie diray qu'il y a grande presomption que les sauuageaux qui seroient entez sur cest arbre franc & bien cultiué, en prenant nourriture d'iceluy, viendroient auecques le temps à porter fruits semblables. Et tout ainsi que les bons pilotes & maistres de nauire rendent bien tost les matelots duits à la nauigation: aussi quand les Chefs militaires sont bien instituez, ils donnent apres vne bonne institution à leurs soldats. On repliquera, que nos Legions ne peuuent estre bonnes, si elles ne sont entretenuës. Ie confesse qu'elles seroient meilleures, mais il faut considerer aussi qu'elles cousteroient plus de neuf cens mille liures par an; qui est le reuenu d'vne grande prouince. Où selon le reglement que ie fais, elles ne despendroient en temps de paix que seize mille huit cēs escus, qui n'est pour vn Roy que quatre parties perduës à la paume, ou vn malheur de deux heures au ieu de premiere. Auenant donques que la guerre fust declaree, & que les Colonnels eussent charge de les parfournir d'hommes; ils recommanderoient à leurs Capitaines d'y mettre le plus de Noblesse qu'ils pourroient: & faut estimer que par leur credit ils y en feroiēt beaucoup ranger, & autant que i'ay dit, à sçauoir cens cinquante en chacune Legion. Apres on choisiroit d'autres bons soldats, pour porter la picque & le corcelet; & quād mesmes plusieurs ne seroient que tels quels, pour le commencement, neantmoins ayant vne si superbe teste, ils seroient bien malotrus, s'ils ne suiuoient de si bonnes guides, Quant aux harquebusiers, ils ne passeroient iamais cinquante en chacune compagnie, & les trouueroit-on à milliers. Il seroit

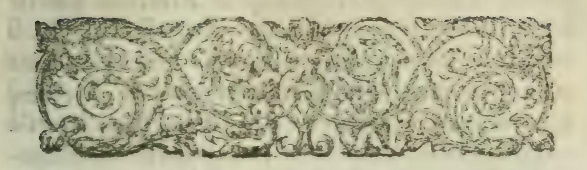
auſſi neceſſaire, que ſa Majeſté fiſt deliurer pour chacune Legion cinq cens corcelets, dont elle auanceroit partie de l'argent aux marchans, & le reſte à payer aux mõſtres. Ce qui eſt quelquefois pratiqué par le Roy d'Eſpaigne, lors qu'il leue des Regimens d'Alemans. Il fournit la pluſpart des armes: car autrement les reins des Capitaines ſeroient trop foibles, pour y ſatisfaire ſi à coup. Elles ſeroient entretenuës pendant qu'vne guerre dureroit, comme les bandes ordinaires, & au pied d'icelles, & porteroiẽt obeyſſance au General de l'Infanterie. Et comme les Capitaines ſeroient perſonnes d'honneur, pourueus de moyens, & qui auroient eſté bien enſeignez par leurs Colonnels de l'infamie qui reuient des deſordonnez larcins militaires, ils ſ'eſtudieroient de tenir touſiours les compagnies mieux complettes que il leur ſeroit poſſible, ſans exceſſiuement rapiner, comme font aucuns: meſmes aux grandes neceſſitez, ils aideroient la pauureté de leurs ſoldats. Mais il faudroit auſſi que la guerre acheuee, on ne leur fiſt perdre leurs deſpenſes. Si ceſt ordre pouuoit bien reüſſir, il ſeroit mal-aiſé que noſtre Roy peuſt eſtre preuenu d'aucun ſien ennemy: car en ſix ſemaines les quatre Regimens entretenus, dont i'ay parlé ailleurs, & ces trois Legions, ſeroient en campagné, ayãs leurs corps tous fournis de quatorze mille braues ſoldats, donc ſe tireroit quatre beaux bataillons de picques, qui nous ſont ſi neceſſaires. Et ſi partie de la gendarmerie & des cheuaux legers ſe ioignoit à cela, ce ſeroit vne armee aſſez gaillarde de noſtre ſeule nation, pour conſeruer nos fronteries, en attendant que les eſtrangers fuſſent leuez. Ie ſçay bien que quelques-vns pourront dire, que peu de ſoldats

de baſſe qualité,voudront ſe ranger en ces bãdes,où l'on requiert que tous les principaux officiers ſoient du corps de la Nobleſſe.Pour remede à cecy,mõ aduis eſt,qu'il faudroit laiſſer des honneurs aux ignobles, quand par vertu ils ſ'en rendroient dignes: comme l'eſtat de ſergent Maior,les Lieutenãces des compagnies & les places des Sergens ſimples.Et en ce faiſant,ils auroient occaſion de ſe contẽter. Mais le Lieutenant Colonnel, les Capitaines & Enſeignes, touſiours faudroit qu'ils fuſſent Nobles. Or ſur la difficulté qu'on fait ordinairement (qui n'eſt pas petite)qui eſt d'aſſuiettir des ſoldats communs à prendre la picque, ie penſe qu'elle ſe vuideroit facilement,quand ils verroiẽt (ainſi que i'ay dit) que les Chefs & la Nobleſſe ſ'aidairoient de meſmesarmes: &, ſuruenant occaſion de combatre, ſe rangeroient au corps du bataillon, ſinon ceux qui ſeroient ordonnez pour cõduire l'harquebuſerie. D'auantage, il faudroit ſuiure l'ordre qui eſt parmi les Eſpagnols, qui donnent plus de paye aux corcelets,qu'aux harquebuſiers ſimples.

I'AY autresfois ouy parler aucuns conſeillers des Princes,qui les voulans faire trop bons meſnagers, trouuoiẽt mauuais qu'entẽps de paix on entretinſt beaucoup d'officiers militaires. Et parauãture qu'il y en auroit encores de ceux là, qui diroient eſtre plus expediẽt de ſoudoyer cens bons ſoldats, qui garderoiẽt vne ville de frontiere,que ſe conſtituer en deſpence,pour cela que i'ay mis en auant.Ie ne leur reſpondray autre choſe,ſinõ que ie m'en r'apporte aux Mareſchaux de Montmorancy & de Biron,qui ſont des vieux Capitaines de la France,qui entẽdent l'art de la guerre mieux que ie ne fay,& ſ'ils me condam-

Reſponſe à vne autre obiection.

nent, ie quittte la diſpute : toutesfois ie cuide que ie ne perdroye pas ma cauſe,car i'ay appris d'eux-meſmes,que ce ſont les bons Capitaines qui formẽt les bons ſoldats: d'autant qu'ils ſont conſeruateurs de l'ordre & de la diſcipline, que les autres negligent facilemẽt,voire meſpriſent, s'ils n'y ſont aſſuiettis. Mais ferez vous bien,(repliquera-on) ce que vous propoſez aux autres ſe deuoir faire auec ſi petite difficulté? Certes il me ſemble qu'il appartient proprement à céux qui maintenant ont le tiltre de Colonnels des Legionnaires (qui ſont mieux inſtruits en ceſte militie,que ie ne ſuis)d'y trauailler& d'é auoir l'hõneur. Ie croy auſſi qu'il y a mille gentils-hõmes en France,plus ſuffiſans que moy;qui ſ'en pourroiẽt mieux acquiter. Toutesfois,afin qu'on ne penſe que ie vueille repreſenter des choſes impratiquables, & ſemblables à quelques Paradoxes,dont i'ay diſcouru (qui ne ſont pas pourtant ſi eſtranges)ie diray que ſi mon Roy m'auoit cõmandé d'entrer en vne telle eſpreuue(encóres que ie ne conuoite les charges, & auſſi peu les grandes,que les petites)ie cuideroye au bout de deux ans compoſer vn corps, auec lequel i'oſeroye biẽ preſter le collet à vn autre Regimẽ, tel qu'il fuſt,des nations qui ne nous aimẽt pas. Et ſuis aſſeuré que les Suyſſes,qui ſ'aident mieux de la picque,que ſoldats du Monde,auroiẽt cher d'auoir vne telle Legion à leurs coſtez. Voila quelle eſt mon opinion. Et ſi ie m'abuſe, qu'on conſidere que ie ſuis François,qui ay les oreilles ſi laſſees d'ouïr vilipẽder ma nation ; que ie deſireroye qu'elle fiſt ce que ie ſçay qu'elle pourroit faire, ſi elle eſtoit aidee : afin qu'on cognuſt que l'induſtrie & la valeur ne ſont pas peries au milieu d'elle.



QVE LA FORME ANCIENNE DE ranger la Cauallerie en haye, ou en file, est maintenant peu vtile; & qu'il est necessaire qu'elle prenne l'vsage des esquadrons.

QVINZIEME DISCOVRS.

LEs François, qui sont fort prompts à embrasser les choses nouuelles, & à quitter les vieilles, n'ont pas tousiours tellement obserué ceste regle qu'ils ne soiẽt demourez fermes en aucunes façons anciẽnes, qu'ils õt estimé deuoir esté continuees. Mais quand on est venu à les bien examiner, on a cognu que comme en quelques vnes ils ont monstré auoir laissé le pire, pour prẽdre le meilleur: aussi en d'autres ils ont fait paroistre auoir mesprisé ce qui estoit plus receuable, que ce à quoy ils demouroient attachez. Il est aussi quelquefois aduenu qu'en vne mesme chose leur bõ & mauuais iugemẽt s'est descouuert. Car la pouuant rendre vtile, belle, & facile tout ensemble, ils se sont contentez de la premiere qualité: & au lieu des deux autres, ils y ont adiousté la laideur & la difficulté. L'exẽple que i'en allegueray, sera de la maniere de s'armer de maintenant. Or comme ils ont eu bonne raison (à cause de la violence des harquebuses & pi-

Inconstãce du François.

Exemple és armes.

ſtoles) de rendre les harnois plus maſſifs, & à meilleure eſpreuue, qu'auparauant; ils ont toutesfois ſi fort paſſé meſure, que la pluſpart ſe ſont chargez de enclumes, au lieu de ſe couurir d'armures. En apres, toute la beauté de l'homme de cheual ſ'eſt cõuertie en difformité; car ſon habillement de teſte reſſemble à vn pot de fer. Au bras gauche, il porte vn grãd gantelet, qui le couure iuſqu'au coude; & au droit vn petit mougnon qui cache ſeulement l'eſpaule: & ordinairement ne porte nulles taſſettes; & au lieu de Caſaque, vn mandil, & ſans lance. Nos gens-d'armes & cheuaux legers, du temps du Roy Henry ſecond, eſtoient bien plus beaux à voir, portans la ſalade, braſſals, taſſettes, la caſaque, la lance, & la banderole; & n'auoient toutes leurs armes peſanteur qui les empeſchaſt de les porter vingt & quatre heures. Mais celles d'auiourd'huy ſont ſi griefues, qu'vn gentil-homme, à trente & cinq ans, eſt tout eſtropié des eſpaules, d'vn tel fardeau. I'ay autrefois veu feu Monſieur d'Eguilly, & le Cheualier de Puigreffier, honnorables vieillards, demourer l'eſpace d'vn long iour, armez de toutes pieces, marchans à la teſte de leurs cõpagnies: là où maintenãt vn Capitaine plus ieune ne voudra ou ne pourra demourer deux heures en tel eſtat.

De la façõ de rãger les gens de cheual.

MAIS c'eſt trop inſiſté ſur cecy, ayãt deliberé de traicter de l'ordre de la Cauallerie. Ie diray dõc que la façõ, qu'on a obſeruee iuſques à ceſte heure de la ranger, doit eſtre laiſſee; pour prendre celle que la raiſon nous admonneſte de ſuiure, comme meilleure. A ceſte propoſition ie ſçay biẽ qu'aucuns cõtrediront, diſans que l'ancienne couſtume ne doit pas eſtre legerement changee, & que lors que la gẽdar-

merie estoit en sa fleur, elle cōbatoit en ceste sorte. D'auantage, que puis que feu Mōsieur de Guise, & feu Monsieur le Cōnestable, qui ont esté si excellés Chefs, n'y ont rien innoué, c'est bien signe qu'elle doit estre laissee en vsage. Ie respondray, quant aux coustumes anciennes, qu'il faut regarder trois fois deuant que les laisser. Car si les mutations és choses d'estat sont dangereuses (ainsi que dit Xenophon) aussi muër les ordres militaires amene des inconueniens. Mais quand on a manifestement cognu, par espreuue, l'vtilité d'vn nouuel ordre, & les defauts du vieil, n'est-il pas alors necessaire de quitter l'vn, & prẽdre l'autre? Les Romains, qu'ō peut dire auoir esté souuerains maistres en l'art militaire, ont souuẽt fait le semblable. En apres, si la gendarmerie a prosperé au temps qu'elle se rangeoit en haye, il ne s'ensuit pas qu'à ceste heure elle le doiue faire, parce q̃ plusieurs choses sont suruenuës depuis, qui cōtraignent de chãger de façons: cōme on a fait en la fortification des places, depuis que l'artillerie a esté inuẽtee. Froissart, qui traite au lōg, en son histoire, des guerres des François, celebre fort la Cauallerie d'alors, qui estoit plus de cinquante ans deuant l'institution des ordōnances: & semble par ses discours, qu'elle combatoit en file. Il la depeint biẽ armee, & mōtee sur coursiers puissans, & les lances fortes: de maniere qu'elle pouuoit donner vn grand choq. Ie cuide aussi, que cest ordre fut choisi, pource que ladite gẽdarmerie estant toute composee de Noblesse, chacune vouloit cōbatre de front, & ne demourer des derniers rangs, à cause que nul ne s'estimoit moindre en valeur que son compagnō. Et est à presumer qu'en ce temps-là, les autres nations tenoient

le mesme ordre. Depuis, quand la gendarmerie fut creée, elle le suiuit, & l'a continué iusques à la moitié du regne du Roy Henry second, auecques beaucoup d'heureux succez : mais vers la fin, les pertes que nous fismes, nous apprirent qu'elles estoient prouenuës en partie de la foiblesse de nostredit ordre, & de la fermeté de celuy de nos ennemis. Car alors les esquadrons de lances entrerent en reputation, qui ont esté ainsi disposez par l'Empereur Charles (à ce que i'ay ouy dire) lesquels s'estans affrontez auecques nos files de gendarmeries, les ont aisément renuersees. Ce qu'ont fait aussi quelque fois les esquadrons de Reitres. Il ne faut point beaucoup s'esbahir, pourquoy cela est ainsi aduenu : car la raison naturelle le demonstre, qui veut que le fort emporte le foible, & que six ou sept rangs de cauallerie ioints en renuersent vn seul.

Response à ceux qui veulẽt que la cauallerie soit estendue en file.

AVCVNS font ceste obiection, que quand vne compagnie est estéduë, tous combatent: & estant en esquadrõ, qu'il n'y a que la sixiesme partie au plus, à sçauoir ce qui est au frõt. A cela ie respons, que quãd on ordõne vne troupe, on ne doit pas regarder à ce que chacun dõne à l'abordee vn coup de lance; mais plustost à ce qu'elle puisse rompere ce qui se presente deuant elle. Ce qui se fait beaucoup plus gaillardement, quand elle est en esquadron. On pourra encores repliquer, que l'esquadron ne pourra au plus renuerser que quinze ou seize cheuaux de la troupe qui est en haye ; ce qui est vray : mais ce sera à l'endroit où l'Enseigne est, & où les Capitaines & les meilleurs hommes se placẽt: & cela estant emporté, tout s'esbrãle. Et encores que ce qui n'a esté choqué donnast aux flãcs de l'esquadrõ, il y fait peu de mal,
pource

pource qu'il ne peut forcer les hõmes qui ſont ainſi amaſſez & vnis:leſquels de leur eſbranſlemẽt heurtent de meſme ceux-cy que les premiers, & les rompent. Et quãd ainſi ſeroit, qu'il y euſt trois ou quatre troupes de cauallerie, les vnes apres les autres, ordõnees en haye; vn eſquadron les renuerſera toutes, quaſi auſſi aiſément, qu'vne boule feroit pluſieurs rangs de quilles. Ainſi doc: pour ſouſtenir vne force, il faut vne autre force. Si on bailloit à vn Capitaine mille corcelets, pour mettre en vne bataille, & qu'il n'en fiſt que deux ou trois rangs, les goujats des ſoldats ſe mocqueroient de luy: pource que la raiſon veut qu'vn bataillon ait ſa conuenable eſpeſſeur. Quaſi le meſme conſideratiõ doit-on auoir pour la cauallerie; m'eſtonnãt dequoy on ne l'a euë pluſtoſt. Et ſi ces deux grãds Chefs, que i'ay nommez, euſſent encor veſcu, parauanture qu'ils y euſſent pourueu. Ceux qui eſtoiẽt au voiage de Vallenciennes, ſçauẽt qu'en l'armee du Roy il y auoit pres de dix mille lãces Françoiſe: & quand elle ſe preſenta deuant le fort où les Imperiaux eſtoiẽt retranchez, i'obſeruay qu'vn corps de trois cẽs hommes-d'armes, rangé en file, tenoit pres de mille pas de longueur, & le reſte de la cauallerie tenoit vn païs infiny: mais qui euſt mis leſdits trois cens hõmes-d'armes en trois eſquadrons, ils n'euſſent pas occupé ſix vingts pas de longueur, & l'ordre en euſt eſté bien meilleur: car pour faire vn grand effort, il faut que les hommes ſoient bien ſerrez: &, afin auſſi qu'ils ſe puiſſent mieux entr'aider & ſecourir, ils ne doiuent eſtre ſi eſloignez les vns des autres. Noſtre gẽdarmerie a bien eſprouué, en ces guerres ciuiles, la force des eſquadrons de Reitres: car encores qu'elle ait touſiours dõné cou-

rageuſemẽt dedans,ſi eſt-ce qu'elle ne les a peu fauſſer,d'autant qu ils ſont ſi eſpais,qu'il n'y a moyen de paſſer à trauers. A S. Quentin, & à Grauelines, elle cognut encores mieux ce que peuuẽt les gros eſquadrons de lances,deſquels elle fut aiſement renuerſee: qui ſont eſpreuues aſſez ſuffiſantes pour induire nos grands à corriger les imperfections de nos ordres. I'en allegueray encor vn autre,pour les y mieux diſpoſer : c'eſt de la bataille de Moncõtour, où la gendarmerie du Roy ſe rengea par eſquadrõs de lances, auſſi vid elle, venant à ſ'affrõter auecques ceux de la Religion,qui eſtoient ordonnez en haye,& ſans aucunes lances,qu'ils furent rompus auecques facilité.

Preuue que il faut diſpoſer la caualerie par eſquadrons.

IE veux encor examiner les choſes de plus pres, & commenceray par l'eſquadron, que ie formeray d'vne compagnie de cinquante hommes-d'armes, complette.Et qui en voudra faire ſept rang, le front ſera pour le moins de quinze lances. Or il eſt vrayſemblable que ceux qu'on met au premier, ſont hommes choiſis, & que ceux du ſecond les ſecondent en valeur : & vne compagnie eſt bien miſerable,ſ'il n'y a au moins vingt & cinq bons hommes. Quant au reſte,que ie preſuppoſe n eſtre de tel courage, il eſt rangé comme à couuert, ſous l'ombre de ces premiers: ce qui les fait ſuiure plus aſſeurement, venant aux charges, ſçachans bien que la teſte receura tout le peril & le dommage,& que ſi elle rompt l'ennemy, qu'ils participeront au meſme honneur. Parquoy ce doit eſtre vne laſcheté, inſigne, quand vne troupe ainſi diſpoſee ne vient aux mains : veu que la valeur des premiers les doit faire donner dedans, & la ſeureté des derniers les doit faire ſuiure & pouſſer. Mais quand vne troupe eſt ordonnee

en aile, les bons, qui ſont ordinairemẽt le moindre nombre, encor qu'ils marchent gaillardement au combat; neantmoins les autres qui n'ont gueres d'éuie de mordre (qui feignent ſeigner du nez, auoir vne eſtriuiere rompuë, ou leur cheual deferré) demeurẽt derriere: en ſorte qu'en deux cẽs pas de chemin, on void eſclarcir ceſte longue file, & apparoiſſent de grandes breſches dedans. Ce qui donne vn merueilleux courage aux ennemis. Et ſouuent de cẽt cheuaux, il n'y en aura pas vingt & cinq qui enfoncent: leſquels venãs apres à cognoiſtre qu'il ne ſont nullement appuyez, apres auoir rompu leurs lances, & donné quelque coup d'eſpee, retournẽt, ſ'ils n'ont eſté renuerſez à l'abordee. Cecy monſtre la difference qu'il y a entre vne façon de combatre & l'autre. Quand ie viens à conſiderer de quelles gens ſont cõpoſez les compagnies des autres nations, & ceux dont les noſtres ſont remplies; ie meſbahy pourquoy elles ne leur ſont ſuperieures en bonté. Car ſi nous regardons à la gendarmerie Bourguignonne, qui eſt en reputation, on trouuera peu de Nobleſſe en leurs compagnies. Aux troupes Italiẽnes & Eſpagnoles, qui ſont auiourd'huy des meilleures, il y en a encores moins: vray eſt qu'il ſ'y trouue de treſbons ſoldats. Mais en vne de nos bandes d'ordonnance de cinquante lances, où il doit auoir enuiron cent dix cheuaux, on y trouuera, nonobſtant la corruption ſuruenuë, plus de ſoixante gentils-hommes, leſquels, ayans l'honneur deuant les yeux, doiuent mieux faire que les autres qui ſont de moindre qualité: non que ceſte regle ſoit touſiours vraye, ains le plus ſouuent. Or le moyen pour rendre noſtre gendarmerie bien fournie de Nobleſſe, eſt de l'entrete-

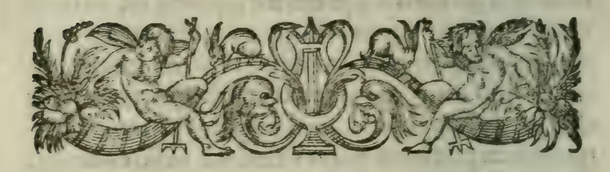
nir comme au passé. & le moyen de la rendre insuperable, est de l'accoustumer de combatre en esquadron. Et quant à moy, i'estime que cent valets armez montez & guidez, gardans ceste ordre, rompront cent gentils-hommes tenans bataille en haye.

Moyen de mettre en pratique cest auis.

PLVSIEVRS cuident qu'il est difficile de faire tenir vn tel ordre en nostre nation : ce qui est bien vray, pour le regard de quelques grands seigneurs & gentils hommes volontaires, d'autant que chacun veut estre des premiers à marcher & à combatre. Mais dans vne compagnie d'ordonnance, le Chef se fait obeïr d'amour ou de force. Et puis, quand ceste façon auoit vn peu esté pratiquee, tous s'y accommoderoient. Vne chose doit-on noter, c'est que iamais les hommes ne garderont bien leurs rangs quand il faudra combatre; si premierement, au marcher ordinaire ils ne s'y sont accoustumez: car du petit on viêt au grand, & qui s'acquite bien de l'vn, est mieux preparé pour se biẽ acquiter de l'autre. Nous voyons que les Reitres, & leurs valets, qui ne sont pas plus spirituels que les gentils-hommes Frãçois, obseruent religieusement cest ordre. Et pour dire la verite, ceste façon de marcher est fort commode, que nous mesmes louons en eux. Et quand nous la voulõs pratiquer, comme vne nouueauté ; elle nous fasche incontinent, comme estans trop graue. Et la cause est, nostre impatience, qui ne nous peut laisser vn quart d'heure en vn estat. Mais l'auhorité des Chefs peut remedier, auecques le temps, à cela. On dira que trois cens lances, rangees en file, ont plus de monstre que trois esquadrons de pareil nombre : ce qu'on ne peut nier. Toutesfois, pour le combat (qui est le principal où il faut viser) elles n'õt pas

tant d'effect. Et c'est ce qu'il faudroit tousiours faire bien entendre aux gens de guerre. Car le Capitaine les doit par bonnes instructions faire demy soldat, & par les experiences les rendre accomplis. Voyons si l'ordre ancien ne se doit en nulle maniere pratiquer à present. Mon aduis est, qu'on s'en peut seruir en deux occasions. La premiere, quand on enuoye vingt ou trente lances dehors : car estant la troupe si petite, il luy est meilleur de combatre en haye, où elle paroist d'auantage. Secondemẽt, quand on veut charger de l'infanterie, il est bon de departir vn esquadrõ en plusieurs petites troupes ordonnees en file, afin d'attaquer par plusieurs costez. Hors cela, ie voudrois que ladite cauallerie reprist tousiours l'ordre des esquadrons. Et si on considere combien la pluspart des hommes sont auiourd'huy mal-mõtez, & mal-dextres à la lance; on aura honte de les mettre en vn corps simple: qui est autãt, que se faire batre à credit. A ceste heure ie laisse à iuger à ceux qui ont expérimẽté la guerre, si la forme que ie propose, que les Espagnols, Italiens, Allemans, & Bourguignons obseruent, n'est pas meilleure que l'anciẽne. On pourroit encor faire ces questions; combien de rangs il faut qu'ait l'esquadron ; puis, de quel nõbre il doit estre: apres, si deux esquadrons de chacun cent cinquante lances, n'en emportẽt pas vn de trois cens? Quant aux rangs, ie me voudrois regler selon la valeur des hommes : & estant grande, moins en voudrois-ie faire; & estãt petite, plus. Pour le regard du nõbre conuenable pour composer l'esquadron, il s'y faut en partie regler selon l'ordre des ennemis: car s'il en a de gros, il faut aussi auoir quelques vns de mesme ; & mon aduis est, qu'vn de trois cens

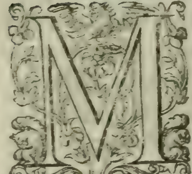
lances eſt ſuffiſant, ſi ce n'eſtoit és guerres cōtre les Turc. La troiſieſme queſtiō n'eſt pas plus difficile à vuider : car deux moyénes troupes ſ'entendans bié, & chargeans à propos, doiuent emporter, ſelon mō iugement, vne plus groſſe.



DE L'VSAGE DES CAMARADES, qui ſont fort recommandees entre l'Infanterie Eſpagnole.

SEIZIEME DISCOVRS.

Que c'eſt que Camarade, & pourquoy dreſſee.



ONSIEVR de Langey, au liure qu'il a eſcrit de la diſcipline militaire, parle des Camarades, qu'il appelle en noſtre langue Françoiſe, Chambrees ; & les fait de dix ſoldats, baillāt à l'vn d'iceux quelque preeminence ſur les autres, & le nomme chef de chambre. En cecy il imite les Romains, qui auoient en leurs cohortes des decuries & decurions, c'eſt à dire, dizaines & dizeniers. Ce qu'ils faiſoient (cōme il me ſemble pour trois raiſons. La premiere, pour l'ordre lequel doit eſtre obſerué és choſes moindres. La ſeconde, pour inſtruire leurs ſoldats par ces petis rudimens, aux commandemés. La troiſieſme, afin que par ceſte conuerſation continuelle

& participatiõ à mesme feu, mesme table, & mesme lict, il s'engẽdrast entr'eux amour & foy. Or auiourd'huy entre les Espagnols, ces petites societez là ne se bastissent point pour les deux premieres raisons, ains tant seulement pour la tierce: de maniere que cela que ledit sieur de Lãgey ordõne estre fait principalement pour l'ordre, eux le pratiquent pour la seule commodité qui leur en reuient. I'estime que ceste Infanterie-icy, qui ordinairement se trouue à cent cinquante, & à deux cens lieües de son pais, a esté rangee à ceste coustume, à cause des grãdes necessitez, contre lesquelles il luy a fallu combatre. Pour à quoy remedier aucunemẽt, elle a trouué cest expediẽt fort propre, comme de vray il est: car il est certain, qu'il n'y a point de meilleur & plus asseuré secours, soin & cõfort, que d'vn fidele amy & loyal compagnon.

Pourquoy ce discours est mis par escrit.

Il eust parauãture esté plus conuenable, d'attendre à reciter de paroles, ces choses qui sõt si ordinaires, & (par maniere de dire) comme pueriles, que de les escrire. Mais ce qui m'y a inuité, est la cognoissãce que i'ay du grand besoin qu'ont nos gẽs de pied de les mettre en vsage entr'eux: & pour leur en dõner vn peu de goust, i'en ay bien voulu faire ce petit pourtrait, desirant qu'il ne s'esuanouysse pas auecques le son. Que si quelques vns au moins pouuoiẽt (en le contẽplant) biẽ apperceuoir les beaux fruicts qui reuiennẽt de ces amitiez militaires, i'estimeroye ces miens imparfaits labeurs (qui ont esté les passetemps cachez de mes longues miseres) n'estre pas du tout inutiles.

Premiere sorte de Camarade entre les Espagnols.

Parmi l'infanterie Espagnole, il y a (à ce que i'ay peu comprendre) de deux sortes de Camarades. La

premiere eſt de ceux que les officiers principaux des compagnies aſſocient auec eux: leſquels ils défrayẽt, auecques leurs ſeruiteurs & cheuaux, ſ'ils en ont; ſans qu'il leur couſte rien, leur paye leur demeurant franche: & ordinairement vn Capitaine en aura cinq ou ſix, qu'il appelle ſes Camarades; & l'Enſeigne, trois ou quatre. La pluſpart de tels ſoldats ſont gentils-hommes puiſnez, & aucuns de bonne maiſon, qui pour n'auoir que treſ-peu en leurs partages (à cauſe que les couſtumes d'Eſpagne ſont telles), vont chercher dedãs les armes des moiens de dignement ſ'entretenir & ſ'agrandir. Et comme ils conuerſent touſiours auecques leſdits Chefs, qui ſont graues, modeſtes, & diſcrets; ils ſe façonnent ſi bien, & en peu de temps, qu'on les iugeroit dignes, non ſeulement de porter le corcelet ou l'harquebuze, ains de commãder. & moy-meſme ay fait le meſme iugement de quelquesvns que i'ay veus. L'amour, & le reſpect qu'ils portent à celuy qui les entretiẽt, eſt treſ-grand comme auſſi de ſa part il les tient chers, quaſi autant que ſ'ils eſtoient ſes propres parens. Somme, qu'vn Capitaine eſt au logis touſiours honorablement accompagné, & aux affaires ſuiuy & ſecouru par eux, qui ſeroient reputez cõme *Scheimes*, ſ'ils l'auoient lors abandonné. Les Sergens, qui ſont entr'eux en beaucoup plus grand prix que les noſtres, tiennẽt auſſi des Camarades de quelque couple de braues ſoldats qu'ils choiſiſſent; leſquels ſoldats leur donnent le tiers de leurs payes, pour ayde de leur entretenement. Et combien qu'il ſemble par là, qu'ils ne ſoient que comme penſionnaires; toutefois ils ne laiſſent de leur porter reſpect & amitié, autant qu'il ſe doit.

Secõde sorte de Camarades.

LA seconde sorte de Camarades, est celle qui se practique parmy les soldats; chose qui leur est si accoustumee, que celuy qui demeure long-temps sans se ranger à vne telle association, est estimé semblable à vn cheual hargneux, qui ne peut cõpatir auec les autres. Les moindres sont de deux, & les plus grãdes de six. En toutes lesquelles on void de belles images de fraternité reluire. Ce qui est d'autant plus a priser, que cela arriue entre les gens de guerre, qui semblẽt deuoir plus chercher la discorde, que la cõcorde. Ainsi donques; au milieu de ceste amitié generale, que les soldats portent à leurs Capitaines & à leurs compagnõs, se forme ceste particuliere, dont ie parle, qui est plus viue que l'autre: le commencement de laquelle procede de s'entrecognoistre; son accroissement, de la conuersation ordinaire; & par mutuels biens faits elle prend fermeté, & se conferme. Et quant à moy, ie ne pense pas que ce soit vne petite force en vne compagnie, quãd il y a vne douzaine ou plus de societez d'amis, qui ont soin les vns des autres. Plutarque en discourant de la bande sacree les ieunes Thebains, qui autrement s'appelloit la bande des amis, la iugeoit valeureuse, en partie pour ceste raison. Aussi moururent-ils tous les vns aupres des autres en la bataille qu'ils perdirent. En apres, il reuient vne grande commodité de loger & viure ensemble en despense commune: car quatre soldats pour peu s'entretiendront honnestement, selon leur qualité. Là où vn fringant, qui voudra faire estable à part, despendra autant qu'eux, & ne fera encor si bien.

Discipline & utilité de la secõde sorte de Camarades.

LES Espagnols s'accoustument en leurs Camarades, de bailler à chacun sa semaine, pour ordõner au

tenir compte de la miſe,& qui meſnage le mieux,eſt eſtimé de meilleur eſprit,à quoy ils ſ'eſtudiẽt : car ils ſont cupides d'acquerir loüange és choſes petites, comme és grandes. Peu ſouuent tombent-ils en diſette, pource que touſiours quelqu'vn d'eux ſoit de bond ou de volee,attrape du moyen, dont il cõmunique liberalement aux autres : & ne peuuent ſouffrir vn d'eux mal veſtu,ils ieuſneroiẽt pluſtoſt, pour le reueſtir. Mais vn des principaux fruits de ces ſocietez, eſt, quand quelqu'vn eſt malade: car alors la charité des autres ſe monſtre:telle, qu'ils ſ'entre-ſecourent de toute leur puiſſance,comme ſ'ils eſtoient freres.Ie diray encor, que ceſte petite vie priuee eſt quaſi touſiours delectable,à cauſe de la conuerſatiõ domeſtique, qui leur fournit de paſſe-temps à ſuffiſance.Elle n'eſt pas auſſi moins honneſte,en ce qu'eſtans touſiours eſclairez les vns des autres, chacun bride ſes affections le mieux qu'il peut, pour ne commettre rien d'infame, de crainte de tomber en meſpris, & puis eſtre debouté du rang de ceux qui priſent l'honneur. Et pour dire vray, ie trouue que là ſolitude eſt dommageable à pluſieurs ſoldats qu'il y a, parce qu'ils remſſemblent au ſinges, leſquels quand perſonne ne les void, font touſiours quelque malice:auſſi eux penſent à en faire.I'adiouſteray encor,q̃ ſi quelqu'vn, entre leſdits Epaſgnols ignore cecy ou cela,il eſt inſtruit par les autres,auecques auſſi bon zele, comme il reçoit non ſeulement les inſtructions,ains les reprehenſions.C'eſt là ſommairement le profit qu'ils recueillent de leurs Camarades.

Moyen de mettre ceſte diſcipli-

OR voyons à ceſte heure en quelle maniere nous nous pourriõs preualoir d'vne telle couſtume, pou-

en tirer quelque vtilite,puis que les autres y en trouuent beaucoup. Il me semble qu'en ce qui touche la premiere espece, que nos Capitaines ne s'y sçauroiét accommoder, ainsi que les Capitaines Espagnols, d'autant qu'il leur faudroit rompre vne autre coustume, qui pour auoir desia pris grand' force, seroit difficile à oster, c'est de tenir leur table appareillee selon leurs moyens,tantost aux vns, tantost aux autres de leurs soldats, qui s'estimeroient desdaignez d'eux,si par telles, & autres semblables priuautez,ils n'estoient entretenus. Car le soldat François a ceste persuasion,que son Capitaine ne luy doit denier ny les caresses, ny la table, puis qu'il respand son sang pour l'amour qu'il luy porte: & celuy qui pour espargner, fait le retenu, on l'estime vn chiche-face. Mais pour se bien acquitter de cecy, il va de la despense,outre laquelle si nos Capitaines vouloiét encor defrayer trois ou quatre Camarades,ils n'y pourroient satisfaire, qu'en desrobant excessiuement: ce qui leur tourneroit à honte. Les soldats Espagnols ne vont si librement manger chez les leurs,sinon en cas de necessité,ou qu'ils soient conuiez:ayans ceste discretion de considerer qu'ils ont assez de charge sur le bras, comme aussi ils ont. Et tel y a qui tient en sa maisó plus de vingt bouches, & treize ou quatorze cheuaux. Leur reconfort est, qu'ils ont(comme ils disent)vn puissant Roy, qui ne souffrira iamais qu'ils demeurent pauures. Ainsi void-on que aucunes choses sont propres aux vns, & non aux autres,pour certaines causes, qui font les diuersitez. Ie ne iugeray de mesme de la secóde espece,que i'ay fait de la premiere: car i'ay opinion que nos soldats la doiuent practiquer, & qu'on les y doit viue-

ns en practique entre les Fráçois.

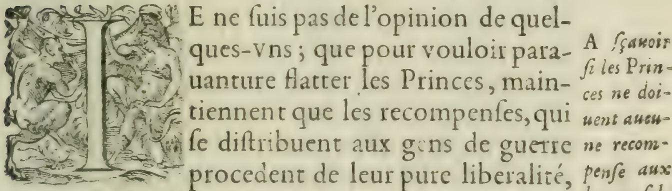
ment perſuader, tãt pour les fins dont i'ay parlé, que pour touſiours les accouſtumer de ſe rendre plus compatibles les vns auec les autres. En vne de nos compagnies on trouuera ordinairement le tiers des ſoldats, qui la premiere ſemaine auront mangé leur paye. Mais quand ils ont des aſſociez, ils ſ'entr'apprennent à viure, & ſ'entr'inſtruiſent à fuyr les querelles, dont nos Regimẽs ſont fort infectez, & quelquefois en vn iour il ſ'y en engendre trois ou quatre. Au contraire les Eſpagnols ont cela de ſingulier, de les deteſter entr'eux. I'ay ouy affermer à des Capitaines de ce braue Tertio, auquel commande Pedro de Pas, qu'en dixhuit mois ils n'en ont veu arriuer pas-vne en iceluy. Ils ne ſ'en exemptẽt pas pour auoir faute de courage, car ils en ont autant qu'il ſe peut dire, ains pource qu'ils ont de la modeſtie, & qu'ils ſçauent que leurs eſpees ſe doiuent employer pour combattre leurs ennemis, & non pour ſ'entretuer eux-meſmes.

Ce Diſcours eſt imparfaict.



DES RECOMPENSES ORDINAIres, qui se donnent aux soldats Espagnols, quand ils ont commis quelque acte signalé, ce qui s'appelle entr'eux, Auantages.

DIXSEPTIEME DISCOVRS.



IE ne suis pas de l'opinion de quelques-vns; que pour vouloir parauanture flatter les Princes, maintiennent que les recompenses, qui se distribuent aux gens de guerre procedent de leur pure liberalité, & que de droit ils n'y ont aucune obligation. Et la raison qu'ils alleguent, c'est qu'ils les payent pour se bien employer; & que le surplus qu'ils obtiennent, c'est faueur. Vrayemẽt ils font la balãce trop inegale, que ie desirerois ramener à quelque egalité : ce qui se fera, en donnãt pareil poids au merite des inferieurs, qu'à la bõne volonte des superieurs. Mais si nous cõsiderons les loix militaires & les coustumes, nous trouuerons qu'en telles actions il y a plus de deu, que de grace. Et tiens pour bonne la regle qui veut, que comme la solde precede le seruice, qu'aussi la recompense suiue le merite. Certes s'il y a gens au monde qui trauaillent & hazardẽt beaucoup en seruant, ce sont les soldats. Pourtant ne doiuent-ils

A sçauoir si les Princes ne doiuent aucune recompense aux braues soldats.

eſtre fruſtrez des loyers que les moindres d'eux eſperent, & que les grands ne leur ſçauroient déniet. Car la valeur demonſtree a vne force attractiue, qui arrache des bouches & des mains meſmes de l'ignorant, de l'auare & de l'ingrat, des loüanges & des couronnes.

En quoy conſiſtent ces recompenſes.

O R ces auantages, dequoy i'entens parler, conſiſtent en deniers, & ſont petites recōpenſes, qui s'octroient par le Roy Catholique, ou ſes Lieutenans generaux, à ceux qui ont fait quelque prouëſſe. Les moindres sōt de deux eſcus & les pl⁹ grādes ſont de huit. Et ce qui eſt encor à noter, eſt q̃ ſi vn ſoldat, qui a deſia eſté beneficié, refait encor actes extraordinaires, il reçoit nouueau bienfait. Ie ſuis memoratif d'ē auoir veu pluſieurs qui a diuerſes fois auoient obtenu chacun en particulier, iuſques à vingt & vingtcinq eſcus d'auātage outre leur ſolde ordinaire : qui eſt, à mon aduis, vn tres-beau moyen pour l'entretenement d'vn ſoldat, & vne honneſte marque de ſa valeur. Aucuns toutesfois logent ces loyers-cy ſous le tiltre d'vtilité, & non ſous celuy d'honneur. Mais s'ils regardoient à la cauſe qui a acquis, autāt qu'à la qualité de la choſe acquiſe, ils verroient qu'ils ſont auſſi honorables, que profitables. Communemēt le General les aſſigne, pource qu'eſtāt auiourd'huy ſur les lieux, il cognoiſt ceux qui en ſont dignes, pluſtoſt que le Roy qui en eſt eſloigné. Et quand il a baillé ſon ordonnance à quelqu'vn, apres qu'il aille où il voudra, moyennant qu'il ſerue dans les bandes d'Infanterie, qui ſont reparties en diuers lieux de ceſt Empire, touſiours ſera-il payé: car telles debtes ſont merueilleuſement priuilegiees.

Leur origine & vtilité.

I E n'ay point ſceu ſçauoir quand ceſte couſtume

a eu commencement : mais ie presume que l'empereur Charles en a esté l autheur, lequel, se trouuant aux armees & aux exploits, a iugé qu'elle estoit necessaire pour maintenir & accroistre la valeur de ses soldats: & par les fruits qui s'en sont veus,& se voiét encor, on peut affermer que son iugement a esté fondé en bonne raison. Estant vray ce qu'a dit quelqu'vn que quand on seme force honneurs, on faict leuer beaucoup de vertu. Car le soldat qui void son prix asseuré, comme deuant ses yeux, ne craint nullement de s'auanturer (l'occasion s'offrant) aux perils,pour monstrer qu'il a du courage,& qu'il est desireux de renom; dont s'ensuit aussi qu'il est plus affectionné à bien composer sa vie. I'ay ouy dire à cest honorable vieillard Pedro de Pas, que dans son Tertio ou Regimen, qui estoit de vingt & trois enseignes Espagnoles, il y auoit plus de douze cens escus d'auantages par chacun mois: qui estoit vn bon tesmoignage qu'il estoit remply d'hommes valeureux.

Response à ceux qui estime l'argent estre mal employé en telles recópenses.

Il y aura parauanture quelque Censeur qui fera sur cecy vne exclamation,& dira, Commét, n'est-ce pas vne prodigalité excessiue que bailler quatorze mille escus par an d'extraordinaire à vn Regimẽ? Entretiendroit-on pas de cela deux cens cinquãte bõs soldats? Mon amy, qui t'arrestes tãt au nõbre, ie t'accorde que tu auras des soldats: mais de bons, ie te le nie, car pour les rendre & auoir tels, il les faut traiter dignement. Ie m'esbahy dequoy tu iettes si fort tes yeux espargnans sur les legitimes loyers des lõg labeurs d'autruy, & les destournes de toy-mesme. Car que fais-tu, sinon viure delicieusement; n'ayãt autre peine qu'à rẽplir tes coffres des richesses publiques;

qui ſurmontent de beaucoup ce que tu eſtimes ſuperflu & que tu viendrois encor attraper? Tais-toy, ie te prie; ou autrement ie conſeilleray qu'on t'enuoye recognoiſtre la premiere breſche qui ſe fera. Or ſi on penſoit que ie vouluſſe ſeulemẽt aller cherchant ce qui eſt biẽ ordõné entre les nations eſtranges, pour y adiouſter la loüange deuë, ſans paſſer plus outre; on ſe tromperoit. Ie veux, apres auoir repreſenté ce qui merite l'eſtre, inciter par là nos grands à imiter ce qui apporte tant de fruit à autruy, pour illuſtrer noſtre Infanterie, laquelle eſtant bien policee & traictee, ne cede à aucune qui ſoit au monde.

Du peu de ordre obſerué entre les François, pour le regard des recompẽſes.

QVAND ie me reſſouuiens du peu d'ordre qu'il y a aux remunerations de nos ſoldats François, i'ay honte dequoy tant de prudence qu'il y a eu parmy nous, n'a peu apperceuoir qu'il falloit faire d'auantage que nous n'auõs fait. Ie ſçay bien que celuy qui fait paroiſtre ſa vaillãce, peut mõter aux grades des cõpagnies. I'ay veu auſſi aucunefois que quãd quelques vns auoiẽt cõmis de beaux actes, on leur dõnoit dix & vingt eſcus pour vne fois: ce qui eſtoit encores rare. Il faut eſtablir quelque choſe plus ferme & plus cõtinuee, ou biẽ que nos remunerateurs ſoient accuſez d'ingratitude. Mais oſerois-ie dire celle qui ſe void ſouuẽt, quãd il eſt queſtiõ des pauures eſtropiez ou enuieillis aux armes, qui requierẽt qu'on ait compaſſion d'eux? Si de cent les dix reçoiuẽt gratificatiõ, c'eſt tout: & encor quelle eſt elle? Vne place de moyne laic dãs vne Abbaye: où, apres que le pauure ſoldat eſt arriué, il n'y aura pas demeuré quinze iours, que la pluſpart des Moines qui ſe mocquent des labeurs, des perils, & des coups, & ne celebrẽt que l'oiſiueté,

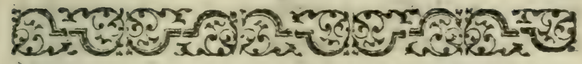
ſiueté,la ſouppe,& les gobelets)luy font tant de trauerſes,qu'il eſt contraint de compoſer à cinquante ou ſoixante francs pour ſa penſion, & ſe retirer ailleurs. Ces exemples vont deſcourageant nos gens de guerre,& les induiſent à prendre de mauuaiſes deliberations : ce qui n'aduiendroit ſi ſouuent, ſi l'on eſtabliſſoit dans nos bandes la couſtume que i'ay propoſee.

Moyen deſtablir ceſte diſcipline.

MAIS pource qu'auiourd'huy noſtre France n'a point de flottes annuelles des deux Indes, comme ce grand Empire qui la va menaçant:il faudroit, ne pouuant faire autant,au moins faire quelque partie de ce qui conuient ; pour rendre plus braues & obeïſſans ceux qui portent la picque & l'harquebuſe pour la defendre. Et ie demande, quand à vn Regimen de dix enſeignes on aſſigneroit ſeulement quatre mille eſcus pour les auãtages, par chacun an,leſquels on dõneroit apres auoir eſté acquis par actiõs ſignalees & non autrement,qui ſeroit pour dix Regimens, quarãte mille eſcus, ſeroit-ce vn ſi mauuais meſnage pendant vne guerre? I'eſtime que pour vn petit Duc,ce ſeroit trop. Mais pour vn Roy de France l'on reputeroit vne telle deſpenſe petite, pour le bien qui en reſulteroit, lequel ſe monſtreroit en ce que le ſoldat en deuiendroit meilleur combattãt & mieux viuant, quand il verroit ſa peine & ſa diligéce eſtre recogneuë. On ne ſçauroit croire la mauuaiſe opinion que les eſtrangers ont cõceuë de nos ſoldats François,les ayans veus és voyages de Flandres & aux guerres de France, ſi deſordonnez en la campagne, & quelquefois ſi mal cõbatre. Et cõbié que cela ſoit procedé en partie de leur auoir trop laſché la bride, & de les auoir trop mal payez : ſi peut-on

dire auſſi,que le peu de recompenſe qu'ils ont eſperé,& qu'on leur a donné, les a fait deſpiter, & chercher par toutes voyes le profit; puis qu'on leur dénioit les loyers d'honneur. Deuenons donques plus diſpoſez à remedier à nos defauts, & à ſuyure le bon ordre,ayant cognu noſtre negligence paſſee;& mõſtrons à ceux qui ſi liberalement expoſent leur vie quand on leur commande, qu'on les a en recommandation: & alors nous conquerrõs & garderons. Ie dirois à ceſte heure quelque mot des grandes remuneratiõs & autres marques honorables qui ſont apparẽtes,qui appartiennẽt à ces braues Capitaines & gentils Cheualiers,leſquels excecutent les belles entrepriſes: mais ie m'en deporteray, pource que ie ſuis preſſé de digerer les dures amertumes d'vne apprehenſion aſſez bien fondee de priſon perpetuelle.

FIN.



QVATRE PARADOXES MILITAIRES.

DIXHVICTIEME DISCOVRS.

PREMIER PARADOXE.

QV'VN ESQVADRON DE REITRES doit battre vn esquadron de lances.



CEVX qui sont quelque peu versez aux lettres, sçauēt bien que Paradoxes sont sentences ou propositions qui repugnent aux opinions cōmunes; & par le passé il y a eu des Philosophes, qui en ont proposé quelques-vnes qu'ils auoiēt tirees de la doctrine des Stoïques; soit que ce fust pour mōstrer qu'on pouuoit tirer fruit de ce qui sembloit infructueux, ou pour exercer leur esprit. Quoy qu'il en soit, i'ay bien voulu, à leur exēple (pour donner matiere de discourir à plusieurs gētils Capitaines) mettre en auant ceux-cy; estimant que quand ils auront esté bien examinez. qu'aucuns leur donneront parauanture autant de credit, qu'à l'opinion vulgaire. Entre ceux qui font profession des armes, on tient pour certain qu'vne troupe de lances doit battre & deffaire vne trouppe de pistoliers: & semble que si quelqu'vn en vouloit douter, on l'estimeroit soldat peu practiqué. Les Espagnols & les Italiens en doutēt encores moins que les François. Et combien que ce soient gens qui sçauent auecques iugement approuuer ou reprouuer ce qui leur est presenté; si

Que c'est que Paradoxe, & pourquoy ces quatre sont icy mis en auant.

cuide-ie qu'ils s'appuyent sur quelque legere experience plus que sur autre fondement de raison. Mais en ce fait, comme en plusieurs autres, elle manifeste souuent des effects, desquels quand on a bien consideré les causes, on trouue qu'ils deuroient arriuer d'vne autre maniere. Les Reitres deuroient plustost que nuls autres, estre defenseurs de cecy, pource que leur reputation y consiste: & parauanture s'ils se fussent tousiours monstrez fermes & diligens à le faire auecques la main, qu'ils auroient maintenant moins de difficulté de le defendre auecques la langue.

Reitres adroits à manier la pistole, & quel auãtage ils semblent auoir par dessus les lanciers.

CEPENDANT il leur faut dõner l'honneur d'auoir mis les premiers en vsage les pistoles; que ie pense estre tresdangereuses, quand on s'en sçait bien aider. C'est vne lignee que les harquebuses ont enfãtee, & (pour en dire ce qui en est) tous ces instrumens là sont diaboliques; inuentez en quelque meschante boutique, pour dépeupler les Roiaumes & Republiques de viuans, & remplir les sepulchres de morts. Neantmoins la malice humaine les a rẽdus si necessaires, qu'on ne s'en sçauroit passer. Or pour s'en preualoir, il conuient auoir vn soin merueilleux; ce que toutes nations n'ont à beaucoup pres (i'entés des pistoles) tel que les Allemãs: qui est occasion que ie les mettray sur les rangs, comme ceux qui emportent le prix en ceste espece de cauallerie qui porte telles armes. Ie ne m'arresteray point à deschiffrer par le menu, toutes celles du Reitre; car on ne les cognoit que trop. C'est assez de dire que les defẽsiues sont pareilles à celles des lãciers en bõté, mais les offensiues les surpassent: parce que le gendarme ne se sert de sa lãce que pour vn coup, là où le Reitre porte deux pi-

ſtoles, dequoy il en peut tirer ſix ou ſept, qui endommagent grandement, quand il le fait à propos. Chacun porte auſſi l'eſpee, dont les effects peuuent eſtre eſgaux. La piſtolle pouuant donc fauſſer les armes defenſiues, & la lance non, il faut cõclurre que le Reitre a l'auantage aux offenſiues, & egalité aux defenſiues.

En faueur du lãcier, on peut auſſi mettre en auãt qu'il eſt mieux mõté, & à la tenuë plus ferme q̃ l'autre: pareillement, que la lance effraye de loin, quand on la void branler auecques ſa longue banderole. A cecy ie reſpõdray, que l'ordre maſſif & ſerré que tiẽnent les Reitres, ſupplee à la foibleſſe de leurs cheuaux & de leur tenuë. Quãt à l'effroiemẽt de la lãce, il n'eſt pas de ſi grãde efficace, qu'eſt l'eſtonnemẽt q̃ apporte la piſtole, quãd on la ſent bruire de pres. Faiſons combattre, dira quelqu'vn, ces deux champiõs l'vn contre l'autre; & celuy, qui ſera ſuperieur enſeignera lequel des deux eſquadrons le deura eſtre. Ceſte obiection a belle apparence, mais elle peut eſtre fauſſe. Car en ce fait-icy les raiſõs particulieres ſont differentes des generales. C'eſt comme ſi on diſoit, puis qu'vn harquebuſier en campagne tuëra vn picquier armé de corcelet, il ſ'enſuit que les harquebuſiers és iournees defferont les bataillons de picques: ce qui aduiẽt tout au cõtraire, eſtant certain que le plus ſouuẽt leſdits bataillons donnent les victoires. Mais poſons le cas, que le lãcier & le piſtolier ſ'attaquent, touſiours l'iſſuë en ſera douteuſe; cõbiẽ que i'eſtime que ſi le piſtolier ſe garde de heurter teſte pour teſte contre le lancier, qu'il aura l'auantage ſur iceluy, à cauſe de la grãde offenſe que font les armes qu'il porte. Si on replique, q̃ parmy la Nobleſſe on

Quel auãtage le lãcier ſemble auoir par deſſus le piſtolier, ſpecialement teſte à teſte

tient pour maxime, qu'vn bon gendarme doit battre aiſément vn Reitre, ie reſpondray, que parmy les Allemans ils en tiennent vne toute contraire. C'eſt qu'vn braue Reitre doit tuer le gẽdarme qui le viẽt aſſaillir, & emmener ſõ cheual: car il faut qu'ils grippent touſiours quelque choſe. Voila comme des deux coſtez chacun veut garder ſon hõneur, iuſques aux combats priuez.

Qui des deux eſquadrons doit auoir l'auantage.

TOVTESFOIS le principal eſt, de mõſtrer quels doiuent eſtre les euenemens de ceux qui ſe font en gros. Et pour en bien iuger, l'on doit conſiderer en premier lieu la valeur des hõmes. Sur quoy les lanciers diront, que leurs compagnies eſtans plus fournies de Nobleſſe, que celles des autres; qu'auſſi elles doiuent eſtre plus valeureuſes. Mais il faut noter auſſi, que dans les cornettes des Reitres il y a de la Nobleſſe quelque peu, & quantité de ſoldats experimentez. Et quant aux Capitaines, pource qu'ils ſont ſi ſouuent employez de diuers Princes, ils doiuent eſtre entendus en l'art militaire. Et pour auoir pluſtoſt expedié, ie preſuppoſe, qu'en courage, experience & nombre, les deux eſquadrons ſoient eſgaux. Voyons lequel des deux garde mieux l'ordre. Car quand on l'obſerue comme il conuient, allant à la charge, cela donne vn grand fondement à la victoire. En cecy il faut dire que les Allemans ſurpaſſent toutes les autres nations; parce qu'il ne ſemble pas ſeulement qu'ils ſoient ſerrez, ains qu'ils ſoient collez les vns auec les autres: ce qui procede d'vne ordinaire accouſtumance qu'ils ont de ſe tenir touſiours en corps; ayant appris tãt par cognoiſſance naturelle, que par eſpreuue, que le fort emporte touſiours le foible. Et ce qui rend encores bõ teſ-

moignage qu'ils ne faillent gueres en cecy, eſt que quand ils ſont rompus, ils ſe retirēt & fuyent ſans ſe ſeparer, eſtans tous ioints enſemble. Les lanciers ne font pas ainſi, ains le plus ſouuent, en attaquant, ils ſe mettēt eux-meſmes en deſordre: & l'occaſion eſt, qu'il faut vn peu de carriere pour bailler coup à la lance. Mais ils la prennent trop longue (au moins le François) car ſon ardeur fait que de deux cens pas il commence à galopper, & de cent à courre à toute bride, qui eſt faire erreur, n'eſtant beſoin de prendre tant d'eſpace. Puis donc que c'eſt vne maxime, que les eſquadrons ſe rōpent du violent choq qu'ils reçoiuent, faut-il pas inferer, que ceux qui ſe maintiennent plus ſerrez, & heurtent auec tout le corps ioint, font vn plus grand effort & effect? Il eſt malaiſé de le nier. Et qui eſt-ce qui practique mieux ces reigles que les Reitres, quand ils veulent bien combattre?

Reſponſe à vne obiection, que les Reitres ſe ſont laiſſez battre plusieurs fois par les lanciers.

PLVSIEVRS n'approuueront cecy, & obiecterōt que leſdits Reitres ne ſe fuſſent laiſſé battre tant de fois, ſ'il y euſt eu tant de vertu en leur bon ordre? A cela diray-ie, que la coulpe n'eſt prouenuë d'iceluy, ains de quelques mauuaiſes couſtumes qu'aucũs d'eux ont ſuiuies, venant au cōbat. La premiere eſt, qu'eſtās à vingt pas des ennemis, ils leur tournent le flanc, & deſchargent ſur eux leur ſaluë de piſtolles: pource (diſent-ils) que plus de gēs peuuent tirer, que ſ'ils heurtoiēt par teſte. Et ſi leſdits ennemis ſ'eſtonnent & tournēt le dos, ſans doute il les accouſtrent mal. Mais ſ'ils tiennēt ferme, ils vont refaire vn grād circuit, pour recharger ou reprēdre nouuelles piſtoles. Or il eſt aduenu ſouuent, qu'on ne leur a pas ſeulemēt dōné le loiſir de retourner teſte, car on a inter-

preté leurs tours & retours, ę vne fuite; & les a-on suiuis si chaudement, qu'ils ont pris la carriere tout du long. Ceste mal-inuentee façon est plus propre pour iouër aux barres, que pour cõbattre. Et m'esbahis que ceux qui les ont conduits, ne se sont souuenus que la pistole ne fait quasi nul effect, si elle n'est tiree de trois pas; & que les troupes ne se rõpent point, si elles ne sont viuement enfoncees. Vne autre coustume qu'ils obseruẽt, est, que lors que les premiers rangs de l'esquadron commencent a tirer, tout le reste descharge aussi; & la pluspart en l'air. Parauanture imaginent-ils que ce grand bruit fera peur aux ennemis: ce qui seruiroit, s'ils ressembloiẽt à des moutons, ou à des corbeaux. Mais les François & Espagnols ne sont pas si aisez à estõner. L'inconueniẽt qui prouient de cecy, est tel; c'est que les derniers rangs, qui doiuẽt tousiours pousser les premiers, se voyans auoir tiré en vain, tiennẽt bride au lieu de s'auancer; & entrent plustost en effroy, que ceux qui sont à la teste & au peril. Il ne faut donc pas trouuer estrange, si ces mauuaises manieres de combattre ont engendré de mauuais succez. Mais si on veut regarder aux Reitres qui ont attaqué cõme ils deuoient, on trouuera qu'ils ont fait du meurtre, & mis des lanciers à vau de route: ce qui a rẽdu leurs Chefs plus auisez, lesquels leur font tenir maintenãt les bonnes voyes.

Fautes que commettẽt les Reitres.

PARLONS de l'affrontement de deux esquadrõs. Sur cela ie diray, encores que celuy de lãces face sa charge valeureusemẽt, qu'il n'en peut succeder grand effect: car à l'affrõter, il ne tue personne, & y a du miracle quand quelqu'vn l'est de la lance; mais il peut blesser des cheuaux; & quãt au choq, il est sou-

De l'effort des deux esquadrõs venans à se charger.

uent peu vigoureux. Là où les Reitres bien inſtruits, ne deſchargent point leurs piſtoles, qu'en heurtant: & tirant de pres, les coups portent, qu'ils addreſſent touſiours aux cuiſſes ou aux viſages. Le ſecond rãg tire auſſi, de ſorte que la teſte de l'eſquadron de gẽs-d'armes ſe trouue à ceſt abord, demy ruinee & eſtropiee. Et comme ainſi ſoit que le premier rang d'iceluy puiſſe faire quelque mal auec la lance, principalemẽt aux cheuaux; ſi eſt-ce que les autres rangs qui le ſuiuent, ne peuuent faire le ſemblable, ains ſont contraints (au moins le ſecõd & le troiſieſme) de la ietter, pour ſ'aider de l'eſpee. Et ſur cecy faut conſiderer deux choſes, que l'experience a confirmees. L'vne, que les Reitres ne ſont point ſi dãgereux, que quand on eſt meſlé auecques eux: car c'eſt tout feu. L'autre, que ſ'eſtãs deux eſquadrons entr'affrontez, on n'a pas quaſi deſchargé la ſeconde piſtole, que l'vn ou l'autre tourne. Car on ne ſe cõteſte plus, cõme faiſoient les Romains contre les autres nations, qui demouroiẽt ſouuent deux heures en campagne, combattans teſte à teſte, ſans que nuls tournaſſent viſage. Pour toutes les raiſõs ſuſdites ie ſuis cõtraint d'aduouër que l'eſquadrõ de piſtoliers, voulãt faire ſon deuoir, rompra celuy de lances.

Cõſideratiõ de quelques repliques, en faueur de l'eſquadrõ de lances.

ON peut encor repliquer, que le gendarme porte auſſi vne piſtole, dequoy il ſe ſert, ſa lance eſtant rõpuë. Celà eſt beau à dire: mais la pratique ſ'en trouue fort froide; parce que la pluſpart d'eux n'ayãs pas meſme le ſoin de la charger, & ſ'en remettant à leurs valets, qui n'en ſçauent pas mieux l'vſage que eux; quand ce vient à cõbattre, la moitié faillent, ce que pluſieurs ont eſprouué aſſez de fois, ou biẽ, pour eſtre mal chargees, n'endõmagent point. Quicõque

ſe veut bien aider de telles armes,il en doit eſtre curieux,comme on eſt d'vn cheual ; à quoy il eſt bien mal-aiſé d'aſſubiettir les nations qui reputent ceſte occupatiõ baſſe & ſeruile.Encores dira-on cecy, en faueur des genſd'armes, qu'ils peuuent en telle ſorte attaquer l'eſquadron de Reitres, qu'ils le renuerſeront:c'eſt,qu'eſtans à quatre vingts pas d'iceluy, ils facent ſortir les trois derniers rãgs de lances, qui luy aillent gaillardement donner par le flanc: car par ce moyen ils l'entr'ouuriront,rompans ſon impetuoſité,& luy apporteront frayeur; dont ſ'enſuiura que l'eſquadron lancier en aura meilleur marché. Ie reſpondray,que ie louë vne telle obſeruation,encores qu'elle ſoit peu vſitee. Neantmoins, c'eſt vne choſe qui eſt commune, tant aux vns,qu'aux autres. Car ſi vous l'enſeignez au Reitre,il vous payera en meſme monnoye, en vous iettant auſſi partie de ſon gros, pour donner par les coſtez du voſtre: & ainſi voſtre inuention luy ſeruira de remede, & parauãture qu'il ſ'en preuaudra mieux que vous. Or tout ce que i'ay diſcouru, n'eſt pas en intention de faire deſdaigner les lances aux François : car ie cuide que ce ſont les armes qui leur ſont merueilleuſement propres,eſtãs diſpoſez comme ils ſont. Et iuſques à ce qu'ils ayent appris à garder fermement l'ordre,& à eſtre plus ſoigneux de leurs armes, ils ne feront les effects de la piſtole,tels que les Reitres.Ceux qui eſtiment la piſtole ſi eſpouuantable & offenſible, n'ont pas mauuaiſe opiniõ:à laquelle ie ne contrediray pas,moyẽnant qu'elle ſoit maniee par mains valeureuſes.

FIN.

SECOND PARADOXE.

QVE DEVX MILLE CINQ CENS COR-celets & quinze cens harquebusiers se peuuent retirer trois lieues Françoises en campagne rase, deuant deux mille lances.

ENTRE les actes militaires qu'on estime segnalez, cestui cy marche au premier rang, comme l'vn des plus difficiles. Aussi apporte-il vn grand tesmoignage de la suffisace du Capitaine qui en viét à bout. Et cóme il y en a peu qui le voulussét entreprendre, de crainte d'y faillir; aussi parauanture s'en trouueroit-il peu qui aisémét voulussent croire qu'il se peust faire, voyãt que c'est vne chose qui aduient si raremét. Ie ne reprouuerois pas leur opinió, s'ils entendoient, qu'en l'indispositió où est maintenãt nostre Infanterie, il fust impossible de paruenir à vn tel effect. Car estant sans vsage de la picque & sans discipline, ie ne cuide pas que dix mille harquebusiers, tirez d'elle, osassent se móstrer en plaine seulement deuant six cens lances. Mais auec les quatre mille homme dequoy i'entés parler (& non d'autre nation que de la nostre) restituez en bó ordre, obeïssance, & en leurs anciennes armes; ie veux maintenir qu'on peut faire la retraite proposee.

Pourquoy ce Paradoxe est rebuté de la plusspart.

Preuue d'iceluy par exéples notables, tirés des histoires de nostre temps.

Ceux qui voudrót cótredire à cecy (cóme il s'en trouuera plusieurs) mettrót vn argumét en auant, tiré de l'experiēce; disans, que les histories ne represé-

tét aucuns ſemblables exemples, au moins ceux qui ont eſcrit les guerres qui ſe ſont faictes depuis l'an 1494. iuſques à preſent, leſquelles ont eſté tres-memorables. & que c'eſtoit du tẽps des Romains, que on voyoit de telles preuues. A cecy ie reſpondray, puis qu'on me bat de l'experience, que ie me veux auſſi defendre par elle meſme; & diray qu'il ne fait pas plus cõtre moy, que pour moy. Car ſi on regarde à ce qui ſ'eſt paſſé, on remarquera quelques euenemens, qui font foy que ce que i'ay mis en auant, n'eſt pas impoſſible. I'allegueray en premier lieu ceſte belle retraite que fit Don Aluaro de Sande en Afrique. A ce que i'ay ouy reciter, il auoit auec luy quatre mille Eſpagnols, ſoldats de grande valeur; & pour arriuer où il vouloit aller, il luy conuenoit paſſer quatre ou cinq mille de plaine: à quoy il ne differa de ſ'auanturer, ſe confiant en ſes gens. Mais il ne fut pas pluſtoſt acheminé, que dixhuit ou vingt mille cheuaux Maures luy furent aux eſpaules, qui deſiroient le prendre en ce mauuais party. Luy ayãt formé ſon bataillon, & exhorté ſes ſoldars, tira ſa route; en laquelle il fut aſſailly par cinq ou ſix fois de la pluſpart de ceſte caualleric: mais il la ſouſtint & repouſſa ſi brauement, que ſans auoir perdu plus de quatre vingts hõmes, il rendit le reſte à ſauueté, auec occiſiõ de ſept ou huit cẽs Barbares. On dira, qu'eux n'eſtans point armez, n'enfonçoient pas viuement, comme fait la cauallerie Chreſtienne, laquelle les ſurpaſſe de beaucoup en hardieſſe. I'accorde que la noſtre eſt plus valeureuſe. Si eſt-ce que la leur n'aſſaillit pas mal, autremẽt ils n'euſſent pas tant perdu. Et par ceſt exploit il appert qu'vne Infanterie reſoluë & biẽ conduite peut paſſer par tout. Guichardin

Premier exemple.

Deuxiéme exemple.

recite aussi en son histoire,vne assez gentille retraite de deux mille Espagnols, apres que leur armee eut esté rompuë à Rauenne par les François. Car estans ralliez en corps, encores qu'on les chargeast & suiuist auec la caualllerie,cela ne les empescha de se sauuer; mesmes ils tuerent Gaston de Foix victorieux, qui les poursuiuoit.

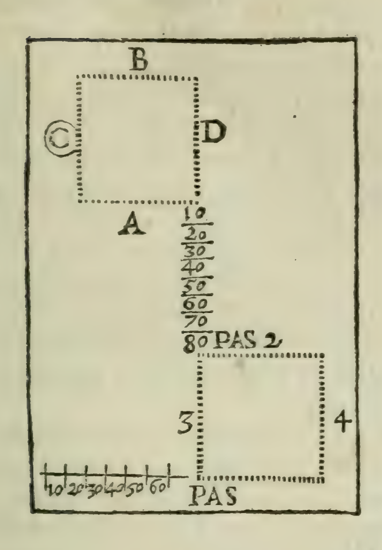
En ces retraites icy apparoist beaucoup de determination, mais peu d'art, qui toutefois est grandement necessaire en tels affaires:à quoy i'adiousteray encor,l'instructiō des soldats.Et quād ces trois choses se trouuent cōiointes en vne troupe, ie ne doute point qu'elle ne face de plus grādes merueilles, que les precedentes. On dira,que les François se sçauent à present mal ayder de la picque; ce qui est vray: dequoy ie ne m'esbahis pas. Car quād on la veut bailler à quelqu'vn,& le corcelet; on ne regarde à autre chose,sinō s'il a de bonnes espaules;cōme si c'estoit pour porter vn coffre, ainsi qu'vn mulet: & la Noblesse en a du tout quitté l'vsage. Voilà pourquoy ie desirerois que l'ordre militaire fust restably,&qu'elle reprist la picque,auec laquelle on cōbat de pres& à descouuert; & laissast à la ieunesse & aux pauures soldats,le maniemēt de l'harquebuse,pource qu'ordinairement auec icelle les cōbats se font de loin & à couuert;estant l'vn beaucoup plus honorable que l'autre.Quād les Capitaines anciēs ont voulu essaier vne entreprise difficile, ils n'ont pas desiré seulemēt d'auoir des soldats disciplinez;mais aussi ont estimé qu'ils deuoient estre aguerris, d'autant que leur asseurance en est plus grande. Car de vouloir tenter ce qui est perilleux,auecques gens noueaux,c'est estre mal-auisé. Ie viendray à ceste heure à l'instruction,

Que telles retraites se peuuēt faire, quand l'art militaire & l'instructiō des soldats est iointe à vne hardie resolution.

qui eſt (comme i'ay deſia dit) és faits qui ſont extraordinaires, merueilleuſement requiſe: & cependant nous voyons maintenant que la pluſpart des ſoldats la meſpriſent, & les Capitaines ne ſ'en ſoucient pas. Or ie preſuppoſe qu'vn ſoldat ſoit vaillant, & qu'en quelque lieu qu'on le place, il fera ſon deuoir. Mais ie demande, ſ'il ne le fera pas encore mieux, & ſ'il ne combattra pas plus aſſeurément; quand il aura eſté auparauent perſuadé par bonnes raiſons, qu'vn bataillō ne ſe peut forcer de la cauallerie par les teſtes: & pour reſiſter par les flancs, qu'il les faut fortifier, comme ie diray cy apres; que ſ'il eſtoit ignorant & en doute de ce qui peut arriuer? ie penſe que perſonne ne le voudroit nier. Il eſt certain que ce qui eſt en partie cauſe de l'effroy, que ſouuent prennent pluſieurs gens de guerre, eſt leur ignorance, entant qu'il leur ſemble, quand ils voyent les ennemis en barbe, qu'ils doiuent manger (comme on dit) les charrettes ferrees. Ie ſçay bien que par la pratique on apprend à cognoiſtre le vray & le faux; mais on y conſume beaucoup de temps, ſi elle n'eſt aidee par les enſeignemens familiers & ordinaires, que les Capitaines, qui veulent auoir les bonnes compagnies, ſont diligens de donner à leurs ſoldats.

Diſpoſitiō de l'Infanterie ſuſmētiōnee pour faire teſte encāpagne à la cauallerie.

AYANT donques le nombre d'Infanterie, dont i'ay fait mention, aguerrie & inſtituee, ie voudrois la ranger en ceſte maniere. A ſçauoir en deux bataillōs, chacun de douze cens cinquante corcelets, & ſept cens cinquāte harquebuſiers. Et ſi on demāde pourquoy pluſtoſt en deux, qu'en vn: ie reſpondray, que c'eſt afin qu'ils ſ'entrefauoriſent l'vn l'autre; comme on le pourra apperceuoir par la figure qui eſt icy adiointe, afin de le mieux faire comprendre.



CAR ne marchãs plus esloignez les vns des autres que de quatre vingts pas, & se costoyans; il s'ensuit que la teste du bataillon marquee (A) difficilement peut estre chargee; d'autant que le costé du bataillō marqué (3) la flãque; comme aussi ladite teste fait le mesme effect, en faueur dudit flãc: par la mesme raison, l'vne des testes du bataillō marquee (2) & le flãc de l'autre marqué (D) s'entresecourẽt aussi par l'harquebuserie; en sorte que le peril est grãd à la caualle-rie d'attaquer par tels endroits qui s'entreflanquẽt. Mais on dira, qu'encor que les deux bataillons ne puissent estre assaillis chacun par deux costez, pourquoy on ne trouue aussi bon d'en faire seulement vn seul, lequel on ne sçauroit attaquer par d'auan-

Declaration de la figure.

tage d'endroits : car il ſemble que la reſiſtance qu'il feroit, ſeroit plus gaillarde, d'autãt que la force qui eſt vnie, eſt bien plus grande, que celle qui eſt ſeparee. Mon aduis eſt, qu'en ces faits icy, il n'eſt pas tát queſtiõ de regarder à la groſſeur ou petiteſſe des bataillons, qu'à la difficulté, & à l'empeſchement qu'il y a lors qu'õ ſe trouue attaqué par pluſieurs coſtez. Car c'eſt grand auanture ſ'il n'arriue quelque deſordre, quand vn corps doit faire teſte en quatre lieux: mais n'ayant à la faire que par deux, les hõmes ſ'y diſpoſent auecques beaucoup plus d'ordre & de facilité. Ie me contenteray de ceſte raiſon, pour la verification de mon dire, encor que i'en puiſſe alleguer d'autres.

De la diſpoſitiõ des bataillons.

QVANT à la diſpoſition des bataillons, ie deſirerois que les files ou rangs fuſſent de cinquãte corcelets, dont à la teſte en y auroit ſept qui feroient trois cens cinquante; apres dix rang d'harquebuſiers, au milieu deſquels ſeroit le rãg des Enſeignes: puis pour la queuë ſix files de corcelets, qui ſont en tout ſix cẽs cinquante corcelets, & cinq cens harquebuſiers, mis en vingt & quatre rãgs. Aux flãcs, où giſt la difficulté, ie les voudrois accõmoder en la maniere qui ſ'enſuit, (ſans y placer aucun harquebuſier, comme on a accouſtumé) faiſant ſix rãgs de trois cens corcelets, à cinquãte hommes chacun, leſquels ſeruiroient pour faire teſte de ces coſtez-là. Ils marcheroient autremẽt que les autres, ayãs les ennemis prochains, à ſçauoir ſerrez & portãs leurs picques droites, appuyees cõtre l'épaule, ce qui eſt aſſez en vſage: là où ceux des teſtes du bataillon, quãd affaire ſe preſente, les portes trainantes en marchãt, dont il aduient qu'il y a beaucoup d'eſpace entre leurs rãgs. Or ces ſix rangs

lors que la charge se presenteroit, ne feroient autre chose apres estre arrestez, sinõ faire vn demy tour, & se trouueroiét tous en leur ordre, la face retournee vers l'ẽnemy, & ne tiendroiét (à mõ aduis) qu'ẽuiron soixãte pas cõmuns en lõgeur qui seroit proprement ce que le bataillon, serré pour combatre, pourroit auoir de descouuert par les flãcs. Par ainsi, ils seroiét armez pour faire resistãce à la cauallerie, laquelle ne se peut faire bonne, qu'auec les picques: car l'harquebuserie sans couuerture, se rẽuerse aisément. Il resteroit encores deux cens cinquante harquebusiers pour placer au bataillon, entre lesquels seroient contez les mosquetaires, lesquels ie voudrois qu'ils fussent distribuez en quatre parties, en chacune soixãte, & vn peu plus, pour se tenir cõme des bandez deuant les picques, & venant la charge, ils s'iroient ranger sous celles des premiers rãgs des quatre costez du bataillon.

Response à vne obiection cõtre l'auis precedent.

AVCVNS trouueront estrange que ie fais les testes si foibles, & seulement de six rangs de corselets, estimans que c'est trop peu, pour soustenir l'impetuosite d'vne cauallerie. A cela ie diray, que quand il y en auroit dix, qu'elles seroient meilleures: mais ie me suis accommodé selon la matiere: toutesfois ie pense que tels fronts sont suffisans pour resister aux gẽs de cheual, qui est chose assez facile à faire, quãd les hommes ont le courage & l'asseurance de tenir ferme, & ne s'est gueres veu de batillons renuersez de la cauallerie, par la teste. Quãt aux flãcs, que i'ay ainsi couuerts, comme on a veu, ils sont de pareille force que les testes, moyennãt qu'ils sçachent bien garder leur ordre.

Du moyen que les bataillons

VOICY la maniere qui me sembleroit deuoir

deuroient tenir pour se retirer ou pour combatre.

estre tenuë pour cõbatre. Premierement, quãd la caualerie se tiẽdroit esloignee, il conuiẽdroit que les bataillons auançassent chemin, & la voyãt preparee pour les venir charger, qu'ils s'arrestassent pour se mieux disposer en bon ordre, & afin de soustenir le choc de pied ferme. Les premiers rangs de corcelets appuyeroiẽt bien fermemẽt en terre le bout de derriere de leurs picques, afin qu'elles ne bougeassẽt encores qu'vn cheual s'eferrast dedãs, & les tiendroiẽt enuirõ le milieu, & sous ce qui outrepasseroit se rẽgeroient les soixãte mosquetaires & harquebusiers ordonnez, ayans le genouil en terre, pour tirer là de plus grãde asseurance & estre aucunemẽt cõseruez. Les autres files de corcelets se tiẽdroiẽt debout, ioin tes quasi auecques le premier rãg, & feroiẽt le corps du bataillõ. A ceste heure la caualerie venãt à la charge, ie ne doute point qu'elle ne se trouuast grãdemẽt offensee des harquebusiers, lesquels tirãs seulemẽt de vingt pas droit à la teste des cheuaux, estropieroiẽt (à mon iugement) tout le premier rang de l'esquadrõ. Et si on dit, qu'ils ne sont là gueres seuremẽt; ie respondray, qu'on ne les peut pas mieux placer à la teste, qu'en ceste maniere: car il faut qu'ils y soient pour faire ce dommage à l'affrõt, & encores que quelques vns fussẽt percez de lãçades, ou pistez de cheuaux, ce seroit parauanture quatre ou cinq de chasque costé, qui est petit mal. C'est chose asseuree, que quand vn esquadron de cheuaux void verser à sa teste, à l'abordee, neuf ou dix cheuaux, que les autres qui suiuent, pensent à leur conscience. Or apres que ledit esquadron auroit enduré ceste rude salue, il luy conuiendroit venir donner dans les picques du premier rang, où il faudroit que son impetuosité

fust moderee, d'autāt que les premiers cheuaux enferrez seroient contrains d'arrester, & arresteroient aussi les autres de derriere. Et quand bien ceste defense fleschiroit vn peu : tousiours trouueroit-il le corps du bataillō pour soustenir encores son choc, où gist la principale force. Et pour dire la verité, il me semble comme impossible, quand les soldats ne s'estōneroiēt point, de renuerser vne telle barriere: car il faut estimer, encores que les cheuaux courent de grande roideur, que pourtāt peu de chose les retient, le bruit & la fumee des harquebusades les effraye, les blesseures les arrestēt, les apprehensiōs des hommes leur font tenir bride, & les cris du bataillō ne sont aussi sans quelque effect, combiē que le plus grand procede de la resistance des picques. Outre plus, quelque rāg des harquebusiers placez au milieu du bataillon, pourroit aussi tirer par dessus les quiers, lesquels se bandās pour combatre, se seroiēt plus petis, de sorte que partie du corps de l'homme de cheual seroit apperceu.

Responce à vne autre obiection, fondee sur l'impossibilité.

PARAVANTVRE que quelques-vns se mocqueront, disans que toutes ces petites obseruations sont plus propres pour estre pratiquees aux ballets ou masquarades, qu'à la guerre, & que la vieille mode est tousiours la meilleure, sans l'empescher de tāt de nouueautez impratiquables. Mais ie ne seray pas de leur opinion, car ils me font souuenir de plusieurs de nos peres, qui se mocquoient de tant d'inuentions, dont on se sert pour la fortification des places, & disoient que c'estoient inuentiōs Italiques, & qu'vn bon gros rempar suffisoit pour garantir les hommes de l'impetuosité du canon, sur lequel il se failloit defēdre picque à picque. Et tou-

tefois l'experiéce nous a fait voir, qu'alors les villes ſe prenoient en huit iours, où à preſent on conſume quaſi vne ſaiſon tant il faut combatre de fois, auant qu'on ait gaigné vn rauelin, puis le foſſé en apres le rempar, puis le retranchement. Car ſ'il trouue dans vne place vn homme ingenieux & ſoldat (comme à Maſtrich le Capitaine Baſtian) il fait ſuer ſãg & eau à ceux de dehors. Ce que ie requiers que noſtre bataillon face, ne me ſemble point ſi malaiſé à pratiquer; veu que les ſoldats nouueaux, à qui on apprẽd des limaçons, font bien d'auantage de tours & retours, pour leur plaiſir: pourquoy dõc de vieux ſoldats ne trauailleront-ils à ſ'inſtituer en ce qui leur peut apporter honneur & ſaluation?

Reſponſe à deux autres obiections.

On peut faire encore deux obiectiõs. La premiere, Que les flans du bataillon ſeront touſiours beaucoup plus debiles que les teſtes; à cauſe que ceſte couuerture que ie leur ay baillee, conſiſtant en vn orde difficile, eſt facile à deſordõner. Ie confeſſe que pour aſſaillir, leſdits flancs ſe trouueroiẽt inferieurs, parce que les batillons marchent en auant, & nõ pas de coſté. Mais pour ſouſtenir de pied ferme vn effort, i'eſtime qu'en obſeruãt ce que i'ay dit par cy deuant, qu'ils ſe ſouſtiendront quaſi auſſi biẽ que les teſtes. Et afin que la conduite fuſt meilleure, ie voudrois qu'à chacũ flanc y euſt deux Capitaines auec la picque & des plus ſegnalez ſoldats. La ſecõde obiectiõ eſt, Que les quatre coins du bataillõ, encores qu'on ſe ſerre, demeurent aucunement ouuerts, & de foible defenſe, comme d'enuirõ ſept ou huit pas d'eſpace, qui peut ſeruir d'entree à la caualierie. Certes ceſte conſideratiõ n'eſt impertinente, & pour y remedier, faudroit bailler place en ces

encõgneures, à ſept ou huit des plus braues harquebuſiers, qui ne tireroiét qu'au grãd beſoin, & ordõner aux ſoldats de la quatrieſme, cinquieſme, & ſixieſme file, prochains deſdits lieux, d'y tourner leurs picques, pour ſouſtenir ſ'ils voyoyent vn effort ſ'y faire. Le plus grand danger pour tous leſdits gés de pied, ſeroit aux deux premieres charges de la caualle rie, eſtant à preſumer qu'elles ſeroient gaillardes: mais les ayant ſouſtenuës, ils deuroient prende bõne eſperance, ayans amorty la premiere fureur de leur ennemis, & marcher touſiours en bon ordre par la campagne, iettant touſiours à quarante pas des bataillons, quelques moſquetaires des bandez, pour tenir la cauallerie plus eſloignee, & la voyant venir à eux en gros, ſe fermer. I'ay grande opinion qu'en ſe gouuernant en ceſte maniere, vne glorieuſe retraite ſe pourroit faire.

Moyẽ d'eſſayer ce que il y peut auoir de fermeté en ce Paradoxe: & remede aux difficultez propoſees à l'encontre.

Et pour mieux comprende cecy, les Colonnels qui ont des Regimens, où il y a force pieques, deuroient quelquefois eſſayer en choſes feintes, comme ceſt ordre conuient auecques la raiſon, & à l'auanture qu'ils ſe trouueroient plus ſatisfaits en eux-meſmes, voyans vne peinture & repreſentation viue eſtre correſpondante à ce qu'ils auroient imaginé, ſuiuant ce recit. Quelqu'vn repliquera que les gens de cheual pourroient ſi mal à propos attaquer ceſte Infanterie, qu'elle ſe ſauueroit deuant eux; mais que faiſant leurs charges par petites troupes (à ſçauoir au lieu d'vn eſquadron de trois cens cheuaux, en faire trois, chacun de cent, qui dõneroient les vns apres les autres) que cela eſbranleroit merueilleuſement le bataillon. Car l'harquebuſerie ayant deſchargé ſur les premiers (qu'on ne peut nier

qu'ils ne fussent grandemét endommagez) les deux autres esquadrons venans apres auroient vn grand auantage, estás exemptez d'vne telle offense, & qu'il y a quelque apparence qu'ils l'esbransleroient. A la verité, ceste maniere d'attaquer est tres-bonne. Cependant il y a remede: car quelques harquebusiers de ceux qui seroiét sous le premier rang de picques, pourroient auoir rechargé, auant que la seconde troupe de cauallerie eust donné, puis des deux costez non assaillis, ou d'vn, on feroit auancer les harquebusiers, pour secourir le costé qui le seroit, & quelques vns de ceux qui seroient dedans le milieu du bataillon, pourroient aussi tirer. Ce qu'estant dextrement executé, les corcelets viendroient à receuoir cótinuelle faueur de leur harquebuserie: car sans cela, leur defense seroit vn peu froide. Pour cóclusion, ie crains beaucoup plus qu'il ne se presente pas occasion de tenter vne si braue retraite, ou qu'il ne se trouue Capitaine qui vueille estre le premier a l'esprouuer, que ie ne doute qu'elle ne se puisse executer.

FIN.

TROISIEME PARADOXE.

QV'IL EST PROFITABLE A VN Chef de guerre, d'auoir receu vne route.

PLVTARQVE en ses Opuscules au traité qu'il a intulé: Qu'on peut tirer vtilité de ses ennemis, a aucunement verifié la proposition presente, où il mõstre en general, auecque vn art & eloquence tres-grande, ce que ie pretens de mõstrer en particulier, mais grossierement: à laquelle mienne opinion i'estime que plusieurs Capitaines (estans parauanture esblouis de l'apparẽce des choses qui de leur nature sont nuisibles) voudrõt contredire. Toutesfois quãd i'auray descouuert les fruicts qui sont cachez dessous, s'ils ne sont en tout satisfaits, au moins le seront-ils (comme ie pense) en la plus grand' partie. Et sans entrer plus auant en grand circuits de paroles, ie viendray à la matiere principale. *Fondemẽt general de ce Paradoxe.*

CEVX qui son constituez en charge militaire, y mõtẽt ordinairemẽt par deux voyes, l'vne s'appelle Merite, & l'antre Faueur. Quelques vns de ceux qui ont marché par la premiere, se voyãs en authorité, deuiẽnẽt superbes, & quelques autres qui ont passé par la seconde, demeurẽt ignorans: qui sont des imperfectiõs fascheuses, aussi faciles à cognoistre en autruy, que difficiles à aperceuoir par ceux qui en sõt possedez. Et tout ainsi qu'aux maladies qui s'engẽdrẽt és corps humains, on applique des remedes suiuãt l'art de medecine: pareillemẽt celles-cy, q̃ sõt *Fondemẽt particulier.*

ſpirituelles,en ont auſſi beſoin. Mais ſouuét l'art ny le conſeil ne les apportét,ains l'accident,& reſſemblent plus proprement à des maux & ruines, qu'à des remedes. Or ſi aucũs ſ'eſbahiſſent dequoy en ce qui eſt dommageable on y trouue du profit, qu'ils conſiderent le Scorpion, qui porte en ſoy l'aiguillon & le venin qui font la playe mortelle,& le medicament qui luy dõne gueriſon. On peut dire auſſi que les deſaſtres militaires effectuent aucunesfois choſes quaſi ſemblables. Car en apportant vn mal apparent,ils ſeruent auec cela d'enſeignement pour guerir celui qui eſt caché,qui a cauſé l'autre. Ce mal interieur,dequoy ie veux parler,eſt l'orgueil,lequel ordinairement naiſt en ceux qui ont beaucoup de ſuffiſance & de valeur, & rend l'ame auſſi diſproportionnee, que l'hydropiſie fait les corps, dont ſ'enſuit vne eſtimation deſmeſuree de ſoy-meſme, & vn contemnement d'autruy qui ſont deux erreurs qui ſouuent font trebuſcher en de manifeſtes ruines ceux qui les ſuiuent. Et comme tous doiuent fuir de choir en ces grands inconueniens, auſſi doiuent-ils prendre de bonne part les corrections inopinees,qui les rendent plus prudens pour n'y retomber.

Exemples des Chefs d'armees qui ont fait leur profit des routes par eux receues.

Le premier exẽple que i'allegueray de ceux que ie preſume qui en ont fait leur profit, ſera de Gõſaluo Fernãdes Eſpagnol,& treſ-renommé Capitaine, lequel ayant eſté le principal inſtrumẽt, ſous Ferdinand d'Arragõ,pour dompter & chaſſer les Maures hors de Granade, fut enuoyé au Royaume de Naples, que ce Roy diſputoit contre les François. Venãt là auec vne armee cõtre eux, il luy ſembla parauanture que la gendarmerie Françoiſe ſe romproit

aussi facilement que les Genetaires Maures; & que la gloire qu'il auoit ja acquise, les estonneroit. Mais il se trouua deceu, parce qu'elle réuersa ses troupes; & luy perdit la bataille que Monsieur d'Aubigny gaigna. Depuis il monstra qu'il auoit tiré instructiõ d'vn tel chastiment : car il se gouuerna auecques tel art & telle discretion, qu'il deffit les Frãçois en plusieurs rencontres, & les chassa du Royaume.

Autre exẽple en Cesar.

Ce grand Iulius Cesar, qui a surpassé en science militaire tous les Capitaines qui iamais furent, apres auoir ietté Põpee hors d'Italie, & l'auoir enclos dãs Dyrrachiũ, en deuint esleué, & l'en mesprisa; en sorte qu'ayãt entrepris vn grand pays de trãchees, pour tousiours l'enserrer d'auantage, Pompee cognoissãt lors l'occasiõ, sortit & luy tua la fleur de son armee, & peu s'en fallut qu'il n'obtinst victoire entiere. Ceste rude atteinte rendit Cesar si caut, preuoyant, & diligent, qu'oncques depuis ne luy donna prise sur luy, ains auec ses ruses accoustumees, l'amena au poinct qu'il demandoit, & le surmonta.

Vsage de ces exemples.

Ces deux exẽples, l'vn ancien, & l'autre moderne, suffisent pour faire cognoistre que les plus grãds personnages, qui ont accoustumé de moins s'enorgueillir, se laissent quelquefois aller à ceste imperfection: mais aussi ont-ils cela de bon, qu'aisément ils se redressent, apres auoir receu de leurs aduersaires quelque chastiment de leur nonchalance ou temerité. Il ne faut dõc pas que beaucoup de Capitaines, qui viuent auiourd'huy, ayent honte de confesser qu'en la prosperité on se peut desuoyer, veu que ceux qui auoient tant de modestie, ne se sont sceu contenir.

Premiere occasion de la presomption.

La premiere cause de ce mal gist en nous-mes-

mes ; & eſt vne mauuaiſe inclination, qui fortifiee par l'accouſtumãce,tẽd à nous exalter outre meſure, & quãd il ſ'ẽ preſente vne occaſiõ lõgue d'vn quartier, elle la fait lõgue d'vne aulne. En toutes profeſſiõs d'arts & ſciẽces, cecy ſ'aperçoit,mais beaucoup en la ſciẽce militaire, en laquelle les profeſſeurs ſ'eſtiment dignes de choſes grãdes, pource qu'ils exercent les actions de fortitude & magnanimité. Souuẽt entre les bãdes des Eſpagnols on verra vn ſoldat nouueau, de trois eſcus de paye,dire (ſ'il ſent qu'on le vueille meſpriſer) *Io ſoy tan bueno como el Rei.* Qu'on iuge à ceſte heure q̃ ſera vn Capitaine,qui ſ'eſt trouué en aſſauts & batailles? Il dira incontinent, Ie ſuis meilleur que le Pape. Voila commẽt la preſomption militaire ſ'eſleue meſmes hors des choſes militaires.

Deuxieſme occaſion. VNE autre occaſion y a qui ayde à l'accroiſtre: ce ſont les loüanges des amis;car ne ſe pouuans garder de louër ceux qu'ils aimẽt,& qui le meritent, en leur verſant de ce doux breuuage en quantité, ils leur en font boire tant, qu'ils en deuiennent demy eſtourdis. En ce cas icy,ceux qui ſõt trop libres d'attribuer, errent ſans y penſer ; & ceux qui ſont trop curieux de receuoir,errent en y penſant.

Troiſieſme. MAIS ce qui ayde grandement à donner à l'orgueil ſa vraye forme,ce ſont les flatteurs, qui ſuyuẽt ceux qui ſont en authorité, ainſi que l'ombre fait le corps. Car auecques leurs paroles deceptiues & pleines de vent,ils enflent vne ame ainſi qu'vn balon. Si quelque ieune Seigneur a fait vn acte de prouëſſe,ils le cõpareront à vn Gaſton de Foix. Si c'eſt vn Capitaine plus experimenté,ils luy diront qu'il a ſurpaſſe Bertrãd du Gleſquin. Et ſi quelque autre meilleur ſuccez leur arriue, ils l'eſgaleront à Scipion ou à

Marcellus. A celuyqu'ils veulent amadouër, pour en tirer fruit, ils disent, qu'il doit pousser sa fortune; veu que les grands l'estiment, les soldats l'aiment, & le peuple l'admire. Ils adioustent encor, que parmy les ennemis sa renommee vole: & quand ils sçauēt qu'il est en campagne, qu'ils craignēt, cōme font les pasteurs de Barbarie, sentans vn puissant lyon estre sorty des bois, & qu'eux se resiouyssent de le voir en si beau chemin d'acquerir de dignes trophees, & des moyens de recompenser ceux qui luy sont seruiteurs.

Effects de l'orgueil, attisé par nostre mauuais naturel & par les discours des amis & des flateurs.

PAR ceste douce harmonie de lãgage, cestuy-cy, qui parauanture presumoit desia assez de soy, viēt à en presumer trop, & ne demãde apres que guerre & bataille: mesmes les plus modestes, à qui les flateries desplaisent, en les reiettant, ne laissent pas d'en humer tousiours quelque petite portiō, pour repaistre ce peu de vanité qu'il y a en eux. Il ne faut point s'ēquerir des discours qu'on fait en soy-mesme, de ce qu'on fera, & des grãdeurs futures, ains estimer que souuent ce sont choses fort extrauagantes. En ceste disposition rien ne semble impossible; & plus on a de hardiesse & d'experience, plus l'audace croist: en sorte qu'on desdaigne ses amis, on mesprise ses ennemis, & veut-on tout entreprédre, sans receuoir conseil que de soy-mesme. Ce sont la les mauuaises humeurs que ceste colique venteuse de presomptiō & de flatterie engendrent en vn Capitaine.

Remede contre tels effects.

IE cuide à ceste heure, que nul n'oseroit nier qu'il ne fust grãd besoin à vn tel de les voir purgees. Mais plusieurs trouuēt biē rudes & fascheux les remedes que i'ay alleguez. Quoy qu'ils disent, si sont-ils fort propres. Car quãd les humeurs sōt trop attachees, il

faut qu'ils ſoient vigoureux pour les arracher. Ces remedes-icy ſont d'vne autre ſorte, que ceux dõt on ſe ſert aux maladies corporelles, qui ont vne proprieté, laquelle agiſt au benefice de la partie où l'on les applique. Car eſtans conſiderez en leur nature, ce ſont, comme il a eſté dit, de vrayes ruines des corps: mais conſiderez accidentalement, ils ſe peuuent appeller drogues qui gueriſſent les eſtourdiſſemens de l'ame. Les Medecins qui donnent ces medecines, on les peut auſſi, comparer à celuy dont Plutarque fait mention, lequel voulant occire ſon ennemy, en luy trauerſant le corps auec ſon eſpee, il luy perça vne apoſtume qu'il auoit dedans, & par ce moyen luy ſauua la vie, que bien toſt il euſt perduë par ce mal caché, ſi l'autre mal inopiné ne fuſt ſuruenu, qui ſeruit pourtant de ſalutaire remede.

Au traité, Comment on pourra receuoir profit de ſes ennemis.

Exhortation aux Capitaines: auec deſcription du bien, qu'en recueillét les vertueux, tandis que le vicieux & ignorãt s'emmurent & ſe confondét eux meſmes.

DONQVES les Capitaines aduiſez, qui veulent profiter en la ſcience des armes, quand quelque malheur leur ſera arriué, apres en auoir digeré les premieres amertumes, doiuét ſe ſeruir du reſte, comme de la vertu expulſiue de quelque racine Orientale, pour pouſſer hors de leur entẽdemẽt les vapeurs ſuperbes qui y eſtoient montees: & d'autant plus que ceſte operatiõ ſe fait grande en quelqu'vn, d'autant moins a-il affaire de medecine. Quant aux Capitaine qui ſont pourueus d'ignorãce, ils ne laiſſent auſsi de s'eſleuer en preſomption, à quoy aydent (comme aux premiers) les bons valets qui les ſuiuent. Mais les autres eſtans mieux appuyez de vertu, leurs pertes ſe font d'vne façon plus valeureuſe: là où ces ignorans tombẽt en des infortunes accõpagnees de vergongne. Or tant des vns que des autres, i'eſtime la condition de ceux qui ſe corrigẽt, eſtre heureuſe en mal-

heur, mais tresmalheureuſe eſt-elle pour les autres, qui iamais ne veulent recognoiſtre en eux aucune coulpe, ains la reiettent ſur autruy ou ſur la fortune, & vont encor faiſant des orgueilleux, au milieu de leur miſere. A la fin ils demeurent accablez de la peſanteur de quelque grand coup, ſouz lequel leur indiſcretion les a portez: là où les premiers l'euitent, pour ſ'eſtre de bõne heure recogneus, apres en auoir receu vn petit. Dont eſt aiſé à iuger, que les aduerſitez, qui ramemenent à prudence, ſont meilleurs que les proſperitez qui en eſloignent. I'alleguerois des exemples domeſtiques de pluſieurs Capitaines des noſtres, qui n'ont pas nié à leurs amis auoir tiré profit de ces corrections extraordinaires. Mais pource que i'eſtime que ceux qui hantent la guerre, en peuuent auoir experimenté quelque choſe, ou bien ouy parler à d'autres, ie m'en deporteray. Seulement les admonneſteray-ie de prendre pluſtoſt & de plus pres garde à leurs fautes, qu'à celles d'autruy: car c'eſt par ce moyen que l'on apprend à ne faillir gueres.

FIN.

QVATRIEME PARADOXE.

QVE LES EXPERIENCES MODERNES ont enſeigné des manieres de fortifier les places, tres-vtiles pour leur petit couſt, & non moins defenſables que celles tant ſuperbes que les ingenieurs auoiẽt auparauant inuentees.

Fortifications de grãd couſt à qui ſeruent.

ON doit donner ceſte loüange aux Italiẽs, qu'ils ont eſté les premiers qui ont troué pluſieurs belles manieres de fortifier, leſquelles ils ont reduites en art, qui a depuis eſté eſtimé honorable. Mais il n'a pas eſté moins profitable à ceux qui ſ'en ſont meſlez. Et parauanture que ce dernier poinct icy a eſté en partie occaſion qu'ils ont perſuadé les Princes, que tant & tant de choſes conuenoiẽt pour rendre vn ouurage en ſa perfection, & digne d'eux. En quoy ils n'ont pas eſté mal-habiles: car par le moyen de la grãde & longue deſpenſe, l'eau eſt venuë à leur moulin. Ie n'ignore point qu'il ne ſoit bien ſeãt aux grãds Princes de faire les choſes grãdes, parce qu'ils ont beaucoup de moyens, & que les petites ne les contentẽt pas. Si doiuent-ils auſſi les poiſer dans la balance de commodité, afin que la cherté des vnes n'empeſche point de mettre la main aux autres. Or ie ne cherche point icy ce qui eſt bien ſeant à peu, ains pluſtoſt ce qui eſt commode & vtile à tous: & principalement pour ceux qui eſtans foibles, ont beſoing pour leur conſeruation, de ſe fortifier; & eſtans pauures, ſont contraints de deſpendre peu. Il me ſemble que

Celles de petite deſpenſe à qui vtiles.

c'eſt vne œuure fructueuſe, que celle qui ſe fait toſt, facilement, & à petit pris, & qui ſ'eſgale en bonté à vne autre, à l'accompliſſemẽt de laquelle on ne peut paruenir que par moyens tout contraires. Ie n'entẽs point en ce que ie veux traiter, y cõprendre les lieux forts par les aides de nature, ains ſeulement que l'art peut rendre tels.

Forteresses qui ont beaucoup couſté.

LA premiere place que ie mettray en monſtre, ſera la citadelle d'Anuers; en laquelle on peut dire qu'on n'a rien oublié de richeſſe, de diligence, d'inuention, & d'abondance de matiere: de ſorte qu'en toute la Chreſtienté ne ſ'eſt point veu vn plus beau chef-d'œuure en la fortification. Mais ſi de l'autre coſté ont vient à conſiderer qu'elle a couſté à baſtir quatorze mille cẽs florins; & que ſi elle euſt eſté aſſaillie, parauanture n'euſt elle pas reſiſté d'auantage, qu'Oudenarde ou Maſtrich, qui n'eſtoient fortifiees que de terre; on ſera curieux d'examiner ces affaires plus exactement. Et ſpecialement les petits potentats & les petites villes doiuent y regarder de pres: car ſ'ils vouloient meſurer leur defenſe à l'aulne des grands princes; ils ſeroient appauuris, voire ruynez, auant que'ſtre demy fortifiez. La Citadelle de Mets a couſté plus d'vn million de francs: & croy que celle de Turin approche de trois cens mille eſcuz. Ce que ie ne dis pas pour faire trouuer eſtrange que ces grands Princes ayent tant employé en de petits chaſteaux; car ils font bien de plus inutiles deſpences. Mais c'eſt pour faire voir, q̃ ſ'ils vouloient ſelon ceſt ordre fortifier vne telle ville que Malines ou Orleans, qui ſont de pareille grandeur, il faudroit qu'ils employaſſent cinq millions de florins: & pour en accommoder pluſieurs, leur con-

uiendroit vendre le quart de leur Estat, ou faire paix auecques leurs voisins pour cent ans, afin d'y trauailler à loisir.

Cõtre ceux qui trouuent bõnes telles grandes despenses.

On me dira que cela est peu de cas, pour les Rois qui aux guerres ciuiles de Flandres & de France, ont despendu chacun plus de septante millions d'or. Ie conclus au contraire, par la mesme raison. Car apres auoir dissipé de si innumerables sommes, vne petite doit estre trouuee grosse. Si on veut regarder par toute la France, ie cuide qu'õ n'y trouuera, horsmis quelques chasteaux, aucune ville qui soit à demi parfaite selon les regles des ingenieurs. Aucuns se gouuernent en ce fait, comme certaines mariees, qui se persuadẽt qu'elles seront plus belles auec vne robbe de toile d'or, qu'auec vne de tafetas: & font mesmes cõsentir à leurs maris, que la moitié de leur dot se gaste en beaux ornemens pour leurs nopces: mais puis apres elles portent vne longue penitence de leur magnifique vanité. Il est biẽ plus vtile & à l'vn & à l'autre, de cognoistre ce qui est conuenable, & ne point passer plus auãt. Quãd ie regarde les villes qu'on a assiegees du tẽps du Roy François & de son fils Hẽry, & puis celles de nos guerres ciuiles, ie suis cõtraint de cõfesser que ces dernieres se sont mieux defenduës, encores qu'elles ayent esté assaillies auecques plus d'art. Et cependant la plus part n'estoient accommodees de ces fortifications superbes. Ce qui monstre que tant de grandes despenses sont superfluës, puis qu'elles n'apportent point de meilleurs fruits, que celles qui sont moindres.

Cõmẽt lon se peut ayder des desseins des ingenieurs, & euiter les despẽses excessiues.

Les ingenieurs diront, encores que l'on ne se fortifie que de terre, sans y adiouster leurs reuestemens de pierre ou de brique (qui ne sõt moins beaux que necessai-

necessaires) que tousiours on suit leurs preceptes. A cela ie respons qu'on s'en peut ayder en plusieurs choses, mais qu'on doit encor plus adherer aux nouuelles experiences qui ont enseigné de tres-bonnes manieres de s'accommoder & defendre. La premiere est celle dequoy i'ay desia parlé, qui est de se fortifier de terre, qui couste dix fois moins que de grosse massonnerie, & ne vaut pis. I'allegueray pour preuue, la ville de Gand, qui en deux ans a esté parachevee de rempars, rauelins, fossez & contrescarpes (encores qu'elle contienne aussi grand circuit que Paris, sans les faux-bourgs) n'ayant cousté le tout gueres plus de trois cens mille florins. Et si le Roy d'Espagne eust voulu faire ceste fortification suyuāt les preceptes escrits; il y eust consumé plus de six millions, & vingt annees au moins. En plusieurs lieux on a veu des villes prises, premier qu'auoir esté seulement vn quart fortifiee, suiuant ces grands proiects. La seconde chose, que l'experience a fait approuuer à beaucoup de gens, c'est de destacher les bastions des courtines, mesmes les porter outre le fosse. Et encores qu'ils ne soient pas defendus d'artillerie d'aucunes Casemates basses, ils ne laissent de l'estre tres-biē de l'harquebuserie des courtines, qui est vne offension continuelle impossible d'oster, là où les flancs des bastions se peuuent emboucher ou briser, quand les espaules sont debiles. Et aduenant qu'vn rauelin, de ceux dont ie parle, soit pris, la place n'est pour cela perduë, ains peut on encores tresbiē repousser l'ennemy: au contraire, c'est vne cōsequēce necessaire à celles qui les ont ioints aux rempars. La troisiéme, est l'vsage des retranchemens, qui est vn remede merueilleusemēt vtile, peu practiqué

par le passé, mais en nos guerres ciuiles on a appris d'en tres-bien vser. S'ils sont foibles & mal dressez, tousiours empeschent-ils d'estre forcez d'emblee, & font auoir vne supportable cõposition. Et quand ils sont de bonne forme & grands, ou ils conseruent, ou ils donnent vn mois de temps, ou plus (qui est vn souuerain acquest aux assiegez, que l'aller peu à peu gaignant) dans lequel il peut suruenir des accidens fauorables pour eux. I'adiousteray encor vne dexterité, que la practique a enseignee à contester vn fossé sans eau, encor qu'on ait gaigné la contrescarpe, & defendre pour quelques iours vn rampart, estant l'ennemy logé au parapet. Car auecques plusieurs artifices on sçait auiourd'huy combatre l'vn & l'autre, qui plus, qui moins : ainsi qu'on l'a veu en plusieurs sieges és pays bas & en France. Et toutes ces inuentions consistent autant en remuëment de terre, qu'en autre defense manuelle.

Auis sur les moyens de fortifier à peu de frais.

OR voicy comme ie voudrois que la place que ie propose, fust accõmodee, presupposant que l'assiete soit plaine; comme sont les situatiõs des villes de Flãdres. C'est en premier lieu, que le rampart ne fust que moyennement esleué. Car ceux qui le sont desmesurément, ainsi qu'en la plus part des endroits de Bruxelles, Tournay, Orleans, & la Rochelle, ce sont plustost montagnes que rampars. Et croy qu'en dedans ils ont plus de trente pieds de hauteur. Ils sont nuisibles en cecy, c'est qu'estans gaignez il n'y a plus moyen de se defendre, à cause qu'on ne se peut retrancher derriere en façon qui vaille: est it le retranchement trop dominé. Quant au fossé, ie voudrois qu'il fust plein d'eau, si faire se pouuoit, pour euiter

les ſurpriſes: ioint qu'il dõne plus de peine à l'aſſaillant, qu'vn ſec. Les contreſcarpes ſeruẽt en quelque maniere, & en doit eſtre l'allee couuerte, aſſez large. Autre allee auſſi me ſemble eſtre vtile; laquelle ſeroit derriere & au deſſous de la premiere; ayant ſix pieds de largeur, & autant de hauteur. Et c'eſt afin que quand les contreſcarpes ſont forcees par impetuoſité (comme fut celle de Vulpian en Piedmõt, où tous les ſoldats furent noyez & tuez) ceux qui la defendent, ſe puiſſent ſauuer. Pour le regard des rauelins, il les faut placer à propos hors du foſſé, & les faire de telle grandeur, qu'on puiſſe dreſſer dedans vn beau retranchement. Car c'eſt touſiours quinze iours de beſongne pour vn ennemy, encores qu'il ait gaigné la pointe. Mais le foſſé doit eſtre ſec, ſ'il eſt poſſible, pour y tenir les ſoldats au commencement du ſiege pour les ſorties. I'eſtime qu'elles ſont neceſſaires aux aſſiegez, pour augmenter la vigueur de leurs courages, & pour les grãds dommages que en reçoiuent les ennemis. Ce ſont entrepriſes aſſez ſeures à vn Capitaine accort, & qui eſtonnent les aſſaillans, lors qu'ils ſe voient aſſaillis.

Moyen de deſfendre vne place aſsiegee.

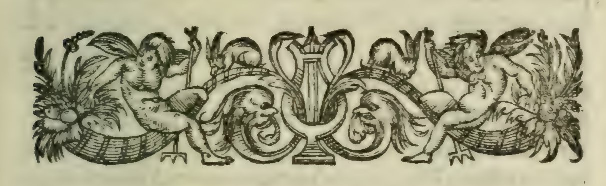
QVAND on veut attaquer vne telle place, il faut par neceſſité, que ce ſoit par vn rauelin; qui eſt vn aduertiſſement tres-aſſeuré qu'on battra apres la courtine par ce coſté. Alors beſongne-lon aux retrãchemens ſans ſ'occuper ailleurs: & aueceques du temps on fait vne nouuelle ville, quand il y a beaucoup de peuple, & vn ingenieur entendu. Il me ſemble qu'vn rauelin, où il y a ſoldats, doit tenir vn mois pour le moins; fuſt-ce contre le Prince de Parme, qui eſt le plus dextre aſſailleur de villes que ie ſçache. Le rampar & le paſſage du foſſé plein d'eau, ſe peut cõbattre

autant. Et le retranchement, estant quasi esgal à la hauteur du rampart abbatu, se peut deffendre pareil temps, ou plus: entendant toutesfois qu'il soit basty à soixante ou quatre vingts pas de la courtine. Or ie prens tout cecy au pis. Car il y a de si pauures attaqueurs de places, qu'ils trauailleroient deux mois à forcer seulement vn rauelin. Aucuns y a qui cuident qu'on leur peut aisément couper le chemin du fossé. Ie pense quant à moy, qu'il est difficile, & que la nuict ou le iour on y peut tousiours entrer. Or quād vne place de frontiere arrestera autāt de temps, que i'ay dit, vne puissante armee, elle aura tresbien faict son deuoir (car il y a peu de villes imprenables:) & le Prince, qui l'aura perduë, aura cè recōfort, de ce que ayant peu cousté à accommoder, son ennemy aura consumé beaucoup de temps, d'hommes, & de deniers en l'expugnation.

Cōtre ceux qui estiment l'eau nuisible aux ramparts de terre.

QVELQVE ingenieux pourra dire, que l'eau mine les fondemens d'vn rampart, & que de dix ans en dix ans ils versent ou s'escoulent: ce qui n'auiēt quād il sont reuestus. Cela est vray où il y a eau courante: mais le rabillage couste peu, comme aussi font les appuis, qui ne soustiennent que terre. Mais ie leur diray aussi, qu'on fortifiera vne ville moyenne toute de terre, pour ce que coustera le reuestement d'vn bastion fait de brique ou de pierre auec ses contremines. I'approuue ceste maniere icy pour vn autre regard. C'est que les Potentats & Republiques ont meilleur moyen de pouruoir aux fortifications interieures, qui doiuēt accōpagner les exterieures, lesquelles consistent en toutes especes de prouisions necessaires, qui manquent en plusieurs villes, si ce n'est en tout, au moins en partie. Et s'en est perdu

par ces defauts presques autant, que par faute de bastions. Ils peuuét aussi espargner de grosses sommes qui s'employent à ces grands ouurages, pour aider à entretenir vne suffisáte armee, sans laquelle les plus fortes places se prennent: : ainsi qu'il est apparu en Flandres. Il y en aura qui pourront encor repliquer plusieurs choses pour demolir nostre forteresse, qui est beaucoup plus vtile aux foibles, que belle a ux grands Monarques. Cependant, ceux qui suiuront ceste construction, ne s'en trouueront point mal: ce que les experiences futures monstreront parauanture mieux, que les passees n'ont fait.



QVE LA CONTINVATION DES meschantes procedures des guerres de maintenant, fait estimer iniuste vne cause iuste.

DIXNEVFIEME DISCOVRS.

PHILIPPES de Commines recite en ses memoires, que le Duc de Guyéne, frere du Roy Loys onziesme, s'estát ioint auec le Duc Charles de Bourgongne à la guerre du Bien public, & ayant consideré les morts & blessez de la bataille de Mõtlehery, & plusieurs autres rauages sur le pays, que les soldats fai-

Le Duc de Bourgõgne est l'image de ceux qui ne prẽnẽt plaisir qu'à troubles & cõfusions.

ſoient; fut fort contriſté, & dit au Duc Charles, qu'il euſt beaucoup mieux vallu n'auoir point commencé ceſte guerre, qui engendroit de ſi grands maux & ruynes : ſur quoy il luy reſpondit, qu'il ne ſe falloit eſbahir de cela, & que de ſa nature elle produiſoit de ſemblables fruits. Mais apres qu'il ſe fut retiré à part auecques ſes plus priuez, il ſe mocqua de ce ieune Prince; qui apportoit pitié & compaſſion ſur les theatres de Mars, où rigueur & vengeance ont leur ſouuerain Empire. Auiourd'huy nous oyons encor quaſi de pareilles reſpõſes, que quelques-vns font à tant & tant de gens, qui vont maudiſſant nos tempeſtes ciuiles: car ils leur diſent, C'eſt la guerre; & pẽſent que ceſte parole ouye, ils doiuent hauſſer les eſpaules à l'Italienne, & ſe preparer à ſouffrir encores pis. Mais il me ſemble que telle raiſon eſt vn peu ſuſpecte : d'autant qu'elle vient de ceux qui ne ſe plaiſans & repaiſſans qu'à rauager autruy, voudroient qu'on eſtimaſt la guerre, comme vn mal neceſſaire, à fin qu'on ne fuſt reſtif de luy dõner la paſture qu'elle demande. Certes il ne faut pas du tout croire à ceux-cy, de peur de confondre ce qui eſt inhumain & inique auecques l'equité, & l'humanité, & faire d'vn accidẽt extraordinaire; vne couſtume ordinaire. On ne doit pas auſſi ſe pourtraire en la fantaiſie les imaginations de pluſieurs autres, qui deſireroiẽt voir vne guerre exẽpte des proprietez qui luy ſont, il y a long-temps, comme eſſentielles, à ſçauoir de rapacité, deſordre, & cruauté: car au temps où nous ſommes, que les vertus ſõt liees & les vices deſchainez, on ne pourroit atteindre à ceſte perfection.

Moyẽ qui ſemble deuoir eſtre tenu en la

QVE dirons-nous dõc ſur cecy? Ce ſera que pour biẽ meſurer les matieres dequoy nous parlõs, il faut

prendre les reigles antiques, non celles qui ſont de fer, qui ne ſe peuuent ployer; ains celles de plomb, qui ſont quelque peu ployables, & les accommoder aux pierres boſſuës & difformes, dont nos guerres ciuiles ſont compoſees (c'eſt à dire aux confuſions) & ayant cogneu ce qui eſt aucunement ſupportable, & ce qui eſt reiettable, rappetaſſer le mieux que lon pourra, ceſte maiſon de ſeruitude, en laquelle tāt de perſonnes depuis vingt & cinq ans ont ſouffert de gehennes, ou bien la raſer de fonds en comble, par vne paix tres-aſſeuree; ce qui ſeroit bien le meilleur. Ie ne veux point maintenant curieuſement examiner ny balancer le droit & le tort de ceux qui remuënt les armes, afin de n'offenſer perſonne. Ie me contenteray de dire en general, que ceux qui ayment pieté & vertu, tant d'vne part, que d'autre (à mon aduis) cherchēt d'appuyer leurs actions ſur iuſtice, tant pour ſe ſatisfaire en interieur, qu'en exterieur. Et ſans ce bon fondement, les guerres ne ſe doiuent entreprendre; pource qu'autrement on demeure coulpable deuant Dieu, lequel ne veut pas que les hommes vſent de ces remedes violens, que par grande neceſſité, ny les conduiſent ſelō leurs affections deſordonnees.

conſideratiōs de l'eſtat, auquel ſe trouue le Royaume, pour le reſtablir.

Or en ces debats & querelles publiques, tāt ciuiles qu'autres, que la malice humaine eſmeut furieuſement, ſouuent il aduient que l'vn a tout le droit de ſon coſté, l'autre tout le tort. Aucunesfois il arriue q̄ les deux parties ſont pouſſees de pareille malignité. Quelquesfois auſſi l'vn a bō droit en effect, & ſēble en apparēce l'auoir mauuais; & l'autre au contraire. On void pareillement l'vn des partis en quelques poincts de la diſpute eſtre biē fondé, & tres-mal au

Miſeres des guerres, ſpecialement des ciuiles.

reste:de toutes lesquelles differences mon intention n'est pas de traicter icy. Seulement i'aduertiray les lecteurs de les obseruer en lisant les histoires, où les bigarrures de tant de desseins Martiaux sont depeintes au vif. Mais ie poursuiuray de discourir sur ma premiere proposition des mauuais comportemens qui se voient en nosdictes guerres ciuiles,& de leurs consequences. I'estime qu'on ne les sçauroit mieux comparer qu'a vn torrent desbordé;qui par vne impetuosité violente non seulement destruit toute la moisson d'vne plaine , ains arrache encor les arbres , renuerse les edifices,& entraine les ponts, par où il passe , sans que l'art & la diligence y puissent remedier. Quiconque se voudra promener par la France & par la Flandres , verra assez de vestiges sur les choses insensibles, de nos fureurs modernes,qui ne sont pourtant les plus grands dommages , ains ceux qui vont consumant les bons & vaillans hommes , & vont contaminant les mœurs des particuliers , & les ordres politiques. Vrayement il y a dequoy s'esmerueiller de la negligence, qui est telle de toutes parts,qu'on ne trauaille point au moins à adoucir ces coustumes si terribles, qui scādalizēt grādement ceux qui sont contemplateurs des miserables tragedies qui se iouënt. Mesmes plusieurs qui sōt sur les theatres,&qui ont de l'integrité,n'en sont pas moins scandalisez.Thucydides disoit qu'aux seditiōs on voyoit l'image de tous maux. Mais en nos guerres , on diroit que les maux en propre personne accourēt en poste, afin de les flestrir d'vn eternel vitupere.Et mesmemēt les extraordinaires viēnent s'y glorifier,qui se fussent cachez il y a cinquāte ans,& n'eussent osé cōparoistre.Il ne se passe annee qui ne

ſoit marquee de quelques trahiſõs, perfidies,aſſaſſinats,empoiſonnemẽs,& violẽces barbares: & quelques fois ceſt effroyable monſtre Maſſacre vient à la trauerſe dõner de grãds coups de ſa patte à ceux qui n'y pẽſent pas. O les eſtranges choſes que ce ſont la!

Vn gentil homme Eſpagnol m'a raconté que lors que le fort du Bac à Frezin fut pris ſur les François, il y eut vn ſoldat Valon, qui ſ'eſtãt trouué dedans, fut fait priſonnier, & comme le ſuperieur euſt commandé qu'on tuaſt tout, le propre frere dudit ſoldat, qui eſtoit au camp Eſpagnol, ſ'auança, & mõſtrant vne contenance cruelle dit, Il ne faut point que ce meſchant traiſtre à ſon Roy meure d'autres mains que des miennes: & ſon ire ne fut point aſſouuie, qu'apres luy auoir pluſieurs fois paſſé l'eſpee dans les entrailles, encor que pitoyablement il ſe proſternaſt deuãt luy. Quãd le mort euſt eu quatre fois plus de coulpe, ſi eſt-ce que le meutrier deuoit auoir horreur de ſouiller ſes mains dans le ſang fraternel. On lit qu'aux guerres ciuilles de Sylla, vn ſoldat Romain ayãt tue en vn combat ſon ennemy, en le deſpouillãt recognut que c'eſtoit ſon frere qui tenoit le party contraire. Ce que voyãt, il fut ſaiſi de telle douleur, & eut ſi grand deſpit contre ſon ignorance infortunee, que luy-meſme ſe transperça de ſon eſpee, & tomba ſur le corps de l'autre. Et combien que le ſiecle d'alors fuſt fort corrompu, toutesfois pluſieurs louërent la furieuſe pieté de ce pauure Payen. Mais l'acte de noſtre Chreſtien moderne, que i'ay recité, ſi diſſemblable de l'autre, & qui deuroit eſtre mis en obly, n'eut parauanture pas moīs d'approbateurs. Si le fait eſt veritable, il merite d'eſtre couplé auecques vn autre ſemblable, voire

Exemples de ces miſeres des guerrres ciuiles.

beaucoup pire d'vn Massacreur signalé de Paris;qui cômença sa rage (côme aucuns l'ont escrit) par ses deux niepces,de l'aage de douze ans, qu'il tua, elles ayans embrassé ses deux genoux, & luy demandans misericorde. I'ay honte de reciter ces parricides;lesquels pourtant on n'a pas eu honte de commettre.

Autres miseres des guerres, notãment des ciuiles.

MAIS puis que ie suis entré en ceste quarriere, ie la veux parfornir. Et mettray encor vn mal en euidẽce,qui n'est que trop notoire,ayant touché les autres en d'autres Discours. C'est le vilain saccagemẽt du pauure peuple champestre, voire qui est amy & partisant: car encor qu'il trauaille cõtinuellement, tant pour se nourrir,que pour saouler ceux qu'a bõ droit on peut nõmer Harpyes militaires; pour tout cela ils ne laissent de le manger,tantost tout à coup, tantost peu à peu; auecques vne audace & mespris indicible; sans que la consideration de ce qui sert à mesme party, & que sa deuotion y est attachee, les en puisse destourner. Les violẽces qui se font sur les peuples ennemis ne donnent esbahissement,& n'õt besoin d'excuse;encores que mesure y doit estre gardee. Mais celles cy sont inexcusables, pource que c'est se destruire soy-mesme; & qui plus est, fait acquerir aux superieurs la haine publique, qui des champs se porte en la ville & és citez. Lesdits superieurs se deuroient souuenir que dans ceste numereuse troupe,les pauures, les vefues, les orphelins (qui sont si chers à Dieu) y sõt incorporez; lesquels en leurs angoisses n'ont autre recours qu'aux larmes & souspirs,qui paruiennent en sa presence,où ils reçoiuent vn tres-fauorable accueil.Et c'est vn mauuais preiugé,quand ceux qui doiuent benir,maudissent, & vont arracher l'ire du Tout-puissant, pour

la lancer ſur ceux qui en apparence les defendent,& en effect les deuorent. Voila ſommairemét vne partie des exercices de nos guerres ciuiles, qui de iour en iour vont encores ſ'empirát. Et qui eſt occaſion que ſouuent les bien-entendus, qui penſent auoir la meilleure cauſe, en voyant tant de miſerables façons de proceder, qui inſtruiſent à faire toutes ſortes de maux, ſans ſcrupule, entrent en des doutes, qui vont comme esbranſlans la fermeté,des fondemens qu'ils auoient poſez. Que ſi ceux-là vacillent par fois, penſez que doiuent faire les ſimples, qui ont accouſtumé d'approuuer ou reprouuer les cauſes des guerres,par les bons ou mauuais maniemens d'icelles.

Forfait eſtrange de la pluſpart de ceux qui portent les armes en telles guerres.

QVAND il eſt queſtion de paroles,on n'oit reſóner que, Pour maintenir l'hóneur de Dieu, Pour le ſeruice du Roy,Pour la religiõ Catholique,Pour l'Euangile,& Pour la patrie.Tous leſquels beaux tiltres obligét les miniſtres des armes,à faire que leurs œuures ayent quelque correſpondance auecques ce qu'ils diſent. Mais quand on voit apres, la plus gran de partie prendre du tout le contrepied, & iouër (comme dit le prouerbe de la paume) à bander & à racler,& plus ſur les amis,que ſur les ennemis;c'eſt a dire,ſaouler ſa vangeance, ſon ambition,ſa cupidité,& ſon auarice,de tout ce que la guerre fait indifferemment ployer ſous ſoy:alors il ne faut pas penſer que les perſonnes ſe taiſent,puis que tant de choſes ſouffrent.

Remõſtrãce aux Frãçois, bãdez les vns cõtre les autres.

SI vn ſemblable paiſan, que celuy qui habitoit és riuages du Danube,leql on diteſtre venu du téps de l'Empereur Marc Aurele,faire ſes plaintes au Senat Romain,ſ'eſleuoit auiourdhuy parmy no9,i'imagine

qu'il parleroit en cest maniere. O Chrestiens, qui vous entre-deuorez plus cruellement les vns les autres, que bestes eschauffees & irritees, & entre lesquels il séble que la pitié soit morte; iusques à quãd durera vostre rage? pourquoy ne donnez-vous vn peu de treues & de relasche aux miserables restes de vos vies? afin au moins qu'alliez en quelque repos au sepulchre. Quelles causes si violentes sont celles qui vous excitét? c'est pour la gloire de Dieu, considerez qu'il n'a point aggreable les sacrifices du sang humain: au contraire, il les deteste, aimãt misericorde & verité. Si c'est pour le seruice des Rois, vous deuez penser qu'ils sont mal seruis, en vous entretuant; pource que c'est diminuer & arracher les nerfs principaux de leur Roiauté. Si c'est pour la Religion que vous-vous esmouuez, il semble que vous ignoriez sa nature: & puis qu'elle n'est que toute charité, cela vous doit induire à douceur. Si c'est pour l'Euangile, escoutez ce qu'il dit; Bien-heureux sont les pacifiques, car ils seront appellez enfans de Dieu. Si c'est pour la patrie, mettez vous deuant les yeux, que vos campagnes sont quasi desertes, vos villages demi bruslez, vos citez saccagees, vos richesses és mains des estrangers, & vostre gloire du tout perduë. Dõques, ne cherchez plus d'excuses pour allonger vos maux. Abbregez les plustost, sás alleguer des necessitez, qui imposent d'autres necessitez. Il seroit aise de le faire, si on vouloit pratiquer ceste souuerai ne reigle d'Estat, qui excelle les plus excelléntes, & dit; Rédez à Cesar, ce qui est à Cesar; & à Dieu, les choses qui sont à Dieu. Mais quand ie m'auise, cõment pourriez-vous, vous autres guerriers, accõplir celà, qui auez oublié l'art de rendre, & ne sçauez que l'art

Aux gens de guerre.

de prendre? Qui parlez quelquefois bien, & viuez tousiours tref-mal? Que sốt auiourd'huy voz troupes & vos armees, sinon des boutique de tous vices, qui laissent de plus horribles traces par où elles passent, que les sauterelles ne font où elles seiournent? Vos ennemis haïssent vostre cruauté, vos amis craignent vos saccagemens, & les peuples fuyent deuãt vous, cóme deuant les inondations. Qui est-ce qui croira que vous maintenez vne cause iuste, si vos cốportemés sont si iniustes? Et quand bien elle seroit telle, ne l'exposez vous pas à toute calomnie & diffame? En sốme, apprenez à mieux viure, ou ne trouuez estrange si on ne croit rien de ce que vous dites; & si on crie contre ce que vous faites.

A qui il faut imputer les maux presens.

CERTAINEMENT, voila vn langage fort libre, que i'estime toutesfois s'approcher si pres de la verité, que sur iceluy ie ne donneray point de desmentie: de peur que ceux qui ont souffert, ne vinssent tesmoigner au contraire, & ne la retorquassent sur moy mesme. I'oste de ce rang les gens d'hốneur & de bien, qui font profession des armes, tant Nobles qu'autres; dont il y en a encor bon nombre de toutes parts. Or toute la coulpe de ces desordres ne doit pas estre iettee sur les petis, dont les necessitez remuent souuent la malice. Car il y a des grands qui en doiuent auoir leur part, lesquels ne se soucient de les moderer ny reprimer: & sur tous, ceux-la sont plus coupables, qui ayment plustost voir des torrés de miseres, que faillir à estre vengez, ou ne dominer point. Si on demãde aux gens de guerres, pourquoy ils font tant de rauages? ils respondent, qu'on les y contraint, en ne les payent point: qui est vne raison considerable. Si on remonstre aux Princes, que tels

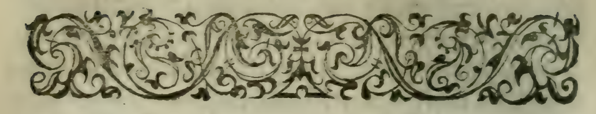
comportemens ſont de treſmauuaiſe odeur, & qu'il les faut chaſſer auecques de l'or; ils diſent que tout celuy des Indes ne ſçauroit ſuffire à tant de hautes payes, & aux ſubtils deſrobemens : ce qui eſt à poiſer. Cependant, en ces excuſes de part & d'autre, les maux continuent, qui vont rongãt les infortunees prouinces qui les ſouſtiennent; leſquels il eſt impoſſible d'euiter, puis que les grands ſ'obſtinent de rendre les guerres comme perpetuelles, ayans hyuer & eſté quaſi touſiours aux champs de puiſſans exercites: dont ſ'enſuit à la fin, que la pluſpart des hommes deuiennent beſtes de proye, les païs ſe deſpeuplent, les richeſſes ſe conſument, les grands ſe maudiſſent, & Dieu ſe courrouce.

Eſtat des guerres paſſees, cõdãnant celles d'auiourd'huy.

S i on racontoit comme és guerres paſſees entre les François & les Eſpagnols, & principalement en Piedmont, on voyoit ſouuent paſſer par vn village, plein de danſes & de banquets, vne cornette de lances, & ſans aucun effroy le peuple venoit apporter aux ſoldats toutes ſortes de raffraiſchiſſemens: Demie heure apres, vne autre troupe ennemie y ſuruenoit, qui y receuoit les meſmes courtoiſies. Et peu apres ſ'entrerencontrans, elles ſe batoient tres-bien; & le victorieux faiſoit porter audit village les fort bleſſez, tant de part que d'autre pour les faire penſer, & logeoiẽt en meſme hoſtellerie, les vaincus ſur leur foy, & les victorieux ſous la garde des deſſuſdits, iuſques à leur gueriſon; laquelle venue, chacun alloit retrouuer ſes Capitaines. Telles & pluſieurs autre façons de proceder acquirent aux deux natiõs treſgrand renom parmy ce peuple eſtranger; & plus d'amitié qu'on ne void à preſent, entre les propres parens. Quand, di-ie, on leur raconteroit cela, ils l'e-

ſtimeroient comme vne fable, pource que les couſtumes preſentes ſont toutes diuerſes. Et toutes fois, ſi en aucunes guerres les doux comportemens doiuent eſtre pratiquez, c'eſt aux ciuiles; où les concitoyens, apres ſ'eſtre attaquez en leurs maiſons paternelles, reuiennent à ſ'entrehanter & à ſ'entr'aimer: ce qui n'adeuient pas aux eſtrangers; car eſtans finies, il ne ſe preſente quaſi iamais occaſion de ſ'entrereuoir. On ſ'y deuroit conduire comme aux querelles des parens, où eux entremeſlent le plus ſouuét auec la haine & la force, l'equité & l'honneſteté. En fin, ceux qui obſeruent mieux la police & les bõnes regles, & ſe monſtrẽt plus humains, donnent à penſeu aux ſpectateurs qu'ils ont la meilleure cauſe, leſquels les fauoriſẽt de leurs vœux. Eux auſſi par leurs bõnes actions ſont plus ſatisfaits & plus confirmez en eux-meſmes: ce qui ſert à rendre la hardieſſe plus viue. Au contraire, ceux qui par leurs diſſolutions rendent les guerres (qui deſia en elles ſont terribles) du tout deſtables, quand ils auroient le meilleur droit du mõde, Dieu ne laiſſera de les chaſtier, pour l'auoir pourſuyui par voyes ſi iniuſtes.

FIN.



QV'VN ROY DE FRANCE EST ASSEZ grand, ſans conuoiter ny pourchaſſer autre grandeur que celle qui eſt dedans ſon Royaume.

VINGTIEME DISCOVRS.

L'ambitiõ des Princes & Republiques cauſe de grãde calamité.

TOvs ceux qui font profeſſiõ de lire & biẽ examiner les hiſtoires, cõfeſſẽt d'vne voix, que la pluſpart des calamitez & miſeres, qui ſõt arriuees ſur diuers païs & peuples, ſont procedees de l'ambitiõ des Princes & des Republiques, qui ont ſuſcité les guerres qui les ont amenees. Et qui en voudra faire quelque doute, liſe ſeulement les vies de Philippe de Macedoine, d'Alexandre, de Pyrrhus, & de Demetrius, & les guerres des Romains cõtre les Carthaginois; & il trouuera qu'il n'y a rien de plus veritable. Et comme ainſi ſoit que le tẽps aille peu à peu ſupprimant la force des choſes les plus fortes, ſi n'a il eu pouuoir d'amortir beaucoup les flãmes d'vne ſi vehemẽte paſſion, laquelle eſt paſſee de pere en fils, & ayant comblé de maux les ſiecles precedens, eſt paruenue iuſques au noſtre. Ie ne veux point faire mẽtiõ de ce qui eſt aduenu depuis cinquante ans, pource qu'il y a aſſez de gens encore viuans, qui le peuuẽt auoir biẽ conſideré: mais dés octãte, qui auparauãt ont eſté, Philippes de Comines & Guichardin en rẽdẽt tel teſmoignage, qu'õ peut dire que la cupidité de dominer a eſté occaſiõ d'infinis deſordres, qui ont

ont desfiguré la beauté des gouuernemens politiques. Persõne ne sçauroit nier que nostre Estat n'ait danse à la feste comme les autres, & parauãture plus souuent : mais aussi a-il ploré bien tost apres, ainsi que beaucoup ont fait; n'ayãt receu autre profit des grandes guerres de Charles huictiesme, & de Louys douziesme (qui n'estoient pas pourtant sans fondemẽs de iustice) sinon degast d'argent & cõsommatiõ d'hommes. Ce qui doit admonester les Princes, de n'embrasser que celles qui sõt necessaires ; & celles où il n'y a point de necessité les reietter du tout.

Quelle cõsideration doit moderer les desirs des Princes.

IE sçay bien que le desir qu'ils ont de s'accroistre, est merueilleusement vif en eux: toutesfois encor se pourroit-il moderer, quand ils viennent à se representer les maux & difficultez des guerres, n'estoit qu'ils se trouuent fortifiez & appuyez des conseils des ieunes, & de la coustume qui non seulement l'entretient en vigueur, ains l'accroist encores beaucoup. C'est chose asseuree, que plus vn Prince est grand, plus il est picqué de ces aiguillons-icy; qui ne le laissent gueres à repos, iusques à ce qu'il ait alteré celuy des autres: en quoy faisant, il s'enueloppe luy-mesme en beaucoup de sollicitudes & necessitez, dont il se pourroit biẽ passer. Ceux-là toutefois sont bien-heureux, qui au milieu de tant de remuemens desreglez, de fausses persuasions, & coustumes iniques, se guident par prudence & sagesse : car ordinairement ils parfont leur chemin sans verser, & paruiennent à des fins qui leur donnent du contentement. Nostre bon Roy Henry second ayant experimenté quelle estoit la vanité des conuoitises, & des guerres, auoit deliberé de passer le reste de ses iours en tranquillité, & se contenter de la grandeur

qui luy eſtoit reſtee, laquelle n'eſtoit pas petite: mais il pleut à Dieu de l'appeller. Et combiẽ que depuis, toutes choſes ſoiẽt bien fort empirees en ce Roiaume; neãtmoins i'eſtime que noſtre Roy a aſſez d'occaſion (en conſeruant & r'accõmodant ce qui y eſt) de ſe reputer puiſſant & heureux; ſans aller chercher auecques le fer, le feu, & le ſang, des grandeurs forcees ſur ſes voiſins.

Reſponſe à l'obiection des conſeillers ambitieux.

EN propoſant cecy, ie fay entrer en camp les ambitieux, & dire, qu'enfermer les cœurs de nos Rois dãs les bornes accouſtumees; c'eſt attiedir leurs courages, & les priuer des trophees & conqueſtes, qui ſont de beaux heritages, à quoy leurs anceſtres ont entendu qu'ils participaſſent: & qu'il eſt impoſsible, quand eux viennent à ſe mettre deuant les yeux la domination de Charlemaigne (qui ſ'eſtẽdoit en Italie, en Allemagne, en France, és pays bas, & en Eſpagne, iuſques au fleuue Ebro, ainſi que diſent tous les bons hiſtoriens) qu'ils ne ſoient ſaiſis de honte, de demourer croupiſſans chez eux ſans rien faire. Certainement voila de hauts propos, qui ſont (à mon aduis) ſemblables aux furieux vents d'Aquilõ, qui eſmeuuent les groſſes tempeſtes: auſsi eux les ſoufflans ſouuẽt aux aureilles des Rois, ils agitẽt leurs eſprits, dont ſ'enſuiuent les tourmẽtes des guerres, qui font ſubmerger tant de gens. S'ils conſideroient bien la diſproportion qu'il y a de la vertu antique à la moderne, ils ſeroient plus retenus: car, comme dit Plutarque en ſes Opuſcules, c'eſt pareille imprudẽce & matiere de riſee, de vouloir appropier les faits heroïques de ceux du paſſé aux hommes preſens, que de mettre en la teſte & aux pieds des petits enfãs de ſix ans, les bonnets & les ſouliers de leurs grands peres.

Mais on doit proposer les choses qui sont conuenables au siecle où l'on est, qui soient toutesfois iustes & hõnestes. Nous autres François deuons pẽser que les temps des grands accroissemẽs de la France n'est plus: & que maintenãt nous sommes au temps de sa declinatiõ; auquel c'est beaucoup faire, que de la biẽ cõseruer: à quoy nous deuõs tascher, sans nous aller repaissant de la gloire & grandeur passee, puis que nous sommez destituez de la force, de l'occasion, & du bon-heur qui y fit monter nos ancestres.

Response à vne autre obiection, touchãt la grãdeur des Princes.

Il y en a qui pensent, qu'vn Prince ne se peut appeller grãd, ny puissant, sinõ quand il va adioignant à son Estat, nouuelles prouinces, & qu'il se fait redouter & craindre à ses voisins, à cause de ses armes, qui luy donnent audace d'entreprendre & de menacer. Mais ils suiuent le iugement du vulgaire, lequel (comme a aussi dit Plutarque) admire les foudres & tonnerres, & tient peu de conte des doux Zephirs: eux aussi n'estimãs que ce qui procede de force, laissent en arriere ce qui procede de iustice, cõbien que l'vne soit à preferer à l'autre. Entre les Empereurs & Rois, plusieurs y en a eu qui se sont voulu faire renommer grands, par leurs cõquestes: toutesfois ceux qui se sont voulu contenter de mettre peine de se rẽdre bons, & leurs peuples aussi, & de les bien regir, ont acquis vne autre grandeur, qui n'est à biẽ iuger) pas moindre que la premiere, veu qu'elle profite tousiours; là ou l'autre nuist ordinairement. Ie n'entens pas pourtant, qu'vn Prince doiue mettre les armes sous les pieds, & les desdaigner: car ce seroit se donner en proye; seulement qu'il s'en serue pour se garder d'estre endommagé, & non pour endommager autruy sans raison.

Cõſideration de la grandeur du Roy de France. IE commenceray donques à repreſenter la grandeur de noſtre Roy, par l'eſtenduë de ſon Royaume, qui eſt de plus de deux cens lieuës Fráçoiſes de lõgueur. Car depuis Mets iuſques à Bayõne, il y en a d'auãtage: de Calais iuſques à Narbonne, quaſi autant. *1. L'eſtendue du Royaume.* Mais de Morlaye en Bretaigne iuſques à Antibe en Prouence, il y en a au moins deux cens cinquante, qui eſt ſa plus grande lõgueur. Vray eſt que depuis la Rochelle iuſques à Lyon, qui eſt vn eſtreciſſement, qui ſe fait par le milieu de la Fráce, il n'y a que ſix vingts lieuës. Mais quoy qu'il en ſoit, ſi eſt ce vne tresbelle piece de terre, & bié habitee. Quãt à la fertilité, elle eſt telle, que toutes choſes neceſſaires à la vie humaine, y regorgent en telle abõdãce, que ſeulement du bled, du vin, du ſel, & du paſtel qui ſe tranſporte és païs eſtrangers, il y entre en cõtr'eſchange annuellemẽt plus de douze millions de liures. *Sa fertilité.* C'eſt là noſtre Perou, ce ſõt là nos mines qui ne tariſſent iamais: & parauãture que des Indes Occidentales, qui ſont ſi opulentes, il n'arriue tous les ans gueres plus de richeſſes en Eſpagne. Mais le prĩcipal à conſiderer, eſt la multitude du peuple qui le remplit: car de quelque coſté qu'on aille, les gens y fourmillent, ainſi qu'ils faiſoient dans la Comté de Flandres, auãt que ces derniers orages euſſent raclé ſes habitans, ſes richeſſes, & ſes ſuperbes bourgs. *Sõ peuple.* Ceux qui demeurent aux champs, ſont fort ſimples & obeyſſãs; ceux des villes, induſtrieux, & affables: & les hommes, qui ſe dedient aux ſciences diuines & humaines, ſont treſ-doctes. Quãt à la Nobleſſe, elle eſt tres-valeureuſe & courtoiſe: & n'y a eſtat en la Chreſtienté, où elle ſoit en ſi grand nombre. *Sa Nobleſſe.* I'en diroy d'auãtage, n'eſtoit que i'en ay aſſez parlé

ailleurs : mais on peut affermer de l'vniuerſel, qu'il eſt fort addonné aux choſes religieuſes;teſmoignage que Ceſar a rendu des anciens Gaulois. Et qui en voudra douter, ie luy metteray en auant la deuotiõ de nos peres,qui a engendré plus de cent Archeueſchez & Eueſchez : enuiron ſix cens cinquante Abbaïes de l'ordre de S. Bernard & de S. Benoiſt,ornees de tresbonnnes cuiſines ; & plus de deux mille cinq cens Prieurez. Car alors c'eſtoit la principalle ſaincteté,que de donner au Clergé ; & ne mentira-on point,quand on dira qu'il poſſede auiourd'huy vingt millions de francs de renter. Qui eſt ce donc qui peult appeller vn païs ruïné;duquel vn des mẽbres eſt ſi gros,gras & adondant?

Reſponſe à ceux qui deſcriet & blaſõnent la Frãce, à cauſe de ſes miſeres.

TAISEZ-vous,dira vn cenſeur eſtranger, & ne trauaillez plus à exalter & agrãdir vn Eſtat:où il n'y a pieté,iuſtice,richeſſe,cõcorde,diſcipline militaire, ny ordre. Certes,voilla parler des groſſes dẽts,& en hõme qui a les yeux clair-voyans aux miſeres d'autruy.Mais prenez vn peu de patiẽce,que i'aye fait reuiſion de ce vieil & grand vaiſſeau,que les orages & tempeſtes ont ietté ſur l'arene.Et quãd ie vous auray monſtré queles principaux mẽbres d'iceluy,qui ont tãt ſouſtenu de heurs & d'agitatiõs,ont encor quelque force & vigueur, & que le tout n'eſt difficile à r'habiller;peut eſtre,changerez-vous d'opinion, & cõfeſſerez que les reliques meſmes en ſont grãdes. Ie cõmenceray par la pieté, laquelle (cõme i'ay dit) nos peres auoiẽt (ce leur sembloit) fermement embraſſee;d'autãt qu'ils n'eſpargnoiẽt leurs biens pour la demonſtrer.Selon ceſte raiſon,elle deuroit maintenãt eſtre plus viue,pource qu'on n'eſpargne pas ſa vie pour la maintenir. Et combien que ces marques

ſoient belles, ſi ne ſont-ce pas les principales. La meilleure, & pl⁹ certaine en ce poinct,(où giſt l'hõneur& ſeruice que nous deuons à Dieu)eſt de le luy rendre ſelon ſa ſaincte volonté, qui nous eſt declaree és Eſcritures. Quand à l'autre partie de la pieté, qui regarde noſtre prochain,nos contentions l'ont merueilleuſement intereſſee.Si faut-il en reuenir là, que le François tienne le François, non ſeullement pour ſon compatriote, ains pour ſon frere; & qu'il ſoit deſplaiſant de ſon mal, & deſireux de ſon bien. I'eſtime qu'il y en a encores beaucoup parmy nos diſſipations,qui pratiquent ceſte regle : & ſi la paix regne quelque temps,on verra qu'en la Chreſtienté ne ſe trouuera de meilleurs Catholiques & Euangeliques qu'en France. Aucune y a qui n'ont garde d'accorder cecy:car quãd ils oyent deuiſer de la pieté des Frãçois,ils ſe ſouſrient,& diſent,que les Huguenots ne la cognoiſſent gueres, &des Papiſtes, qui la cognoiſſent,la pluſpart la reueſtent d'hypocriſie. Ie ne leur reſpondray autre choſe, ſinon qu'encores que noſtre nation ne ſoit plus la mignõne du Pape, ſi eſtce que ce vieil arbre,qui dés le temps de Charlemagne a reſpandu de ſi beaux rameaux par toute la Chreſtienté,les eſtẽdra encor au benefice de pluſieurs.Pour le regard de la Iuſtice,il n'y a contree au monde,où elle ſoit mieux eſtablie & entendue que en la noſtre. Et quand les corruptions qui l'ont infectee,ſeront repurgees,elle reſplendira encores. Et où eſt-ce qu'il y a auiourd'huy de plus belles repreſentations de ces antiques Senats & Cours iudicielles,qu'en nos Parlemens? Le troiſieſme poinct concerne les Finãces(qui ſont fort ſuiettes à eſtre pincees) dequoy l'on nous eſtime demy deſpouillez, &

De la Iuſtice.

Des Finances.

mesmement le public. Mais c'est erreur de penser qu'elles puissent tarir au Royaume, car outre les quatre sortes d'aimant, dequoy i'ay parlé, il y en a encores d'autres especes moindres qui les attirent continuellement, & les font fluër en nos mers. Et si ce n'estoit que partie d'icelles refluënt apres à Rome, par vne certaine cabale occulte, & en la Germanie, par des attractiōs violentes, nous verrions souuent de plus grādes marees. Cependant, la richesse publique a esté telle, que du temps du Roy Henry second, il leuoit sur son peuple, par voye ordinaire quinze millions de frācs tous les ans, dont quelque partie a depuis esté ēgagee pour les dettes: nonobstant lesquelles, nostre Roy en tire autant auiourd'hui. Ie demādeà ceste heure, si on doit appeller vn Roy destruit, qui iouït l'vn tel reuenu? Le sainct Pere, qui vit auecques vne si grande gloire & pompe, & qui commande magistralemēt à plusieurs Estats & Princes, ne possede que quinze cēs mille escus de rente, que le bon mesnagemēt de ses modernes predecesseurs luy a acquis: car du patrimoine de sainct Pierre, il n'a herité que d'vn filé pour pescher, & de sainct Paul, que d'vne manteline. Ceux dōc qui disent, que le Roy de France est à l'hospital, sont mal informez: car encores qu'il doiue cinquāte milliōs de francs, il en sera quitte dans dix ans, en gaignant les cœurs de ses suiets: car qui a leurs cœurs, a aussi leurs biens.

QVE dirons-nous de la concorde, qui aide tāt à l'acroissement des Estats? C'est qu'elle nous a cuidé eschapper, & s'en aller ailleurs, mais elle commence à present à se bien repatrier, & à faire resonner quelques vieux accords: ce qui donne bon espoir qu'en

De la concorde des François.

bref on entẽdra plus à plein, ſon harmonie;moiennãt qu'on n'adhere point aux cõſeils des eſtrangers, qui ſous beaux pretextes voudroiẽt eſſayer de la rõpre;& qui ſçauent bien que la France ne peut ſ'aſſuiettir à eux;que premier elle ne ſoit diuiſee:à laquelle diuiſion ils la pouſſent en cachettes,afin de la faire verſer, pour ſe ietter apres ſur ſes ruïnes. Ie ſuis aſſeuré qu'elle trouueroit bien dur de ployer le col ſous leur authorité,& ſeroit bon de leur dire de bõne heure;Meſſieurs,que l'eau ne vous vienne point à la bouche d'vn ſi friand morceau:car vous n'en taſterez point.Il eſt encores ſi chaud,qu'ils vous bruſleroit:parquoy retirez-vous en vos quartiers.

De leur diſcipline militaire.

QVANT à la dicipline militaire,il faut confeſſer qu'elle eſt giſante au lict, tourmentee d'vne griefue maladie;ſi biẽ qu'elle n'a peu depuis quelque temps cõparoiſtre en public. La paix toutesfois luy pourra ramener peu à peu ſa gueriſon : & ſi les medecins vouloient beſongner à bon eſcient, elle ſeroit bien toſt debout.Nos cenſeurs ne parlẽt que trop de ſon abſence d'auecques nous; diſans de noſtre Infanterie,qu'elle eſcarmouche brauement de loin , & que noſtre cauallerie a vne furieuſe boutee à l'affront, puis apres qu'elle ſ'accommode : meſmes ils ſe vantent,qu'auec trois mille lances ils iront bruſler les moulins de Paris. Ie ne veux pas nier,qu'il n'y ait beaucoup de mauuaiſe matiere parmy nous: ſi veux ie maintenir qu'il y en a auſſi de tresbõne.Mais ceux là ſe trompent,qui veulent iuger des forces ordinaires & reglees d'vn grand Eſtat , par quelques forces extraordinaires & volontaires que ſon abondance a par occaſion iettees hors.

De leurs principaus chefs militaires.

Et puis que ce propos me preſſe de deſployer no-

ſtre marchãdiſe, ie diray que du reſte de tant & tant de combats, nous auons encores ſix braues Princes, tant du ſang, que d'autres, qui ont aſſez de fois cõmandé à des armees, ayans les vns fait de groſſes defaites, & defendu, & pris des villes de reputatiõ. Nos Mareſchaux de France marchent apres, qui ont eſté ſouuent employez: entre leſquels on peut donner ceſte loüange à Meſſieurs de Montmorency & de Biron, d'eſtre les deux plus experimentez Capitaines, que nous ayons. Il ſe trouuera auſſi vne vingtaine de Capitaines de gendarmes, qui ont veu les guerres du Roy Henry ſecond, qui meritent de mener vne Auantgarde. Et combiẽ y a-il de Seigneurs & Capitaines, qui n'ont veu que les ciuiles, ou partie, qui ont rendu pluſieurs teſmoignages de leur hardieſſe & bonne conduite? En apres, parmy ceſte groſſe multitude de Capitaines d'Infanterie, ie cuide qu'on en tireroit vne demy-douzaine de bons & dignes Colonnels. De maniere qu'il apparoit par là que nous ne ſommes pas deſtituez d'hõmes de cõmandement, qui eſt la principale matiere de noſtre milicie. Ie ne diray riẽ du demourant de la Nobleſſe, ny des ſoldats; car conduiſez-les bien, & ils mõſtreront aſſez de valeur, & nulle guerre ne pourroit eſpuiſer ny l'vn ny l'autre.

Ainsi dõcques, ſi noſtre Roy ſentoit qu'vn Prince voiſin luy vouluſt venir muguetter ſa frõtiere, i'eſtime qu'il pourroit aiſément, cõpoſer vne armee de ſoixante compagnies de gẽſd'armes, vingt cornettes de cheuaux legiers, & cinq cõpagnies d'harquebuſiers à cheual, le tout faiſãt dix mille cheuaux: à quoy on pourroit adiouſter trois ou quatre mille Reitres, plus, cét enſeignes d'Infanterie Frãçoiſe, & quaran-

Quels moyẽs le Roy a de ſe maintenir cõtre vn Prince voiſin qui le voudroit aſſaillir.

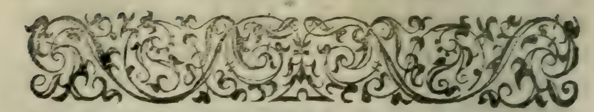
te de ses bons amis les Suisses. Et cecy n'empescheroit que les autres frontieres ne demeurassent suffisamment pourueuës d'hommes, tant pour defendre les places, que pour offendre en campagne. Quād ladite armee seroit aux champs, il y auroit difficulté d'aller brusler les moulins de Paris. Et parauanture que ceux qui ont ceste opinion, se trouueroient alors si debonnaires qu'ils se contenteroiēt de brusler celuy de Catelet. Vn si puissant exercite, dira-on, meriteroit bien que le Roy y fust en personne. Aussi n'y manqueroit-il pas, si vn autre Roy le venoit assaillir: car il n'est apprentif de guerre, & ne s'en trouuera auiourd'huy nul qui ait esté victorieux l'espee en la main en deux batailles, ainsi que luy, ne qui ait receu dans le fossé d'vne ville assiegee, vne harquebusade: ce qui me fait croire qu'il ne souffriroit iamais que d'audace on luy voulust tailler sa robbe. Puis donc qu'il peut mettre encores vne telle force aux champs, vn homme de iugement ne l'estimera pas prest de faire banqueroute (ainsi qu'aucuns pensent) ains plustost Prince tres-puissant.

Du restablissement de l'ordre en France.

RESTE à parler de l'ordre, en plusieurs autres choses, qui est bien des-ordōné entre nous. Mais le vray moyē de le releuer, c'est par la propre main du Roy, qui n'est moins capable de ce faire, que de biē manier l'espee. Il faut aussi qu'il soit aydé du tēps & de la paix, sans quoy il est impossible d'y paruenir. Et ayāt adiousté à l'vn & à l'autre, sa diligēce & son bō exemple, l'ouurage se parfera: de sorte que comme à present on dit la France ruinee, on dira la France restauree. I'estendrois mon propos d'auātage, n'estoit que ie me suis auisé qu'on pourroit m'accuser, que ie veux bailler des bourdes aux estrāgers, & des flatte-

ries aux François. Ie desire plustost que les premiers cognoissent,que cõme les corps robustes s'abbatent par leurs propres excez, qu'aussi, par la vigueur cachee qui est en eux, ils se redressent: dequoy nous auons assez d'exemples. Et telles cõsiderations seruiront à les rendre plus entendus de iuger des affaires d'estat & d'autruy,& sous l'ombre de quelques maladies, ne cõdamner vn homme à la mort.Et quant aux seconds,ie me resiouïray,les voyant affectionez à se maintenir vnis sous l'authorité de ceste Courõne:car delà s'ensuit sa grandeur & felicité,que nous auons d'autant plus desirer, que nous auons autrefois gousté de ses douceurs. Que si Dieu nous vouloit faire la grace que peussiõs reuoir encores le cõmencement de ce beau siecle,ce nous seroit vn merueilleux contentement: & apres auoir luicté contre tant de maux, nous retrouuer au milieu de nos biẽs domestiques,qui s'estoient comme esuanouïs.Nous n'auriõs que faire apres de resueiller nos cupiditez, ny d'aiguiser nos espees, pour nous en aller auec grands trauaux chercher des biens ailleurs,car nous en aurions à suffisance en nostre propre maison. Pour la fin, nous deuons penser que la vraye grandeur ne cõsiste pas à acquerir beaucoup de païs:ains plustost à posseder beaucoup de vertu, qui est vn pris que quand vn Roy l'a desiré, poursuiuy, & obtenu, on le peut appeller Grand, & son Royaume aussi.

FIN.



QVE LES ALLIANCES FAICTES par les Princes Chrestiens auec les Mahumetistes, ennemis capitaux du nom de Christ, leur ont tousiours esté malheureuses, & qu'on ne se doit point allier estroictement auecques eux.

VINGTNEVFIEME DISCOVRS.

Quels doiuent estre les fondemens des actions publiques.

CE grand Orateur Demosthenes, en l'vne de ses harangues, dit, tout ainsi que les maistres charpentiers voulans bastir vne nauire, posent des fondemens qui sont forts & fermes, qu'aussi les principes des actiõs publiques doiuent estre iustes & honnestes. Cecy ne sera parauanture allegué mal à propos au commencemẽt de ce petit Discours, pour mieux representer à ceux qui gouuernent les grands Estats, les reigles necessaires, ausquelles ils doiuẽt cõpasser leurs faits. Et comme ceux-là errent le plus souuẽt, lesquels adherans trop à leurs opinions, delaissent les legitimes voyes: aussi ceux qui empruntẽt des anciẽs les beaux exemples de iustice & prudence, & les ensuiuent rarement, aduient qu'ils se fouruoient. Cependant, quelque soin que l'hõme puisse mettre pour se contenir dans les bornes d'icelle, si ne peut-il s'exẽpter de s'esloigner quelquefois de l'equité, à cause de l'imperfection de son iugement, & de la force des passions. Mais au moins, faut-il qu'il se garde de choir en ces lourdes fautes, qui apportent de mau-

uaises consequences ; comme plusieurs Princes ont fait, tant par le passé, que depuis peu de temps, dont en est venu dommage irreparable à leurs Estats.

Fondemét des alliances auec les Turcs.

OR quand vn Prince se void pressé de ses ennemis, & son pays en necessité; il luy semble, & à ceux qui le conseillét, que pour le conseruer, il doit chercher tous moyens qui y peuuét seruir. Et c'est (peut estre(ce qui en a rendu beaucoup trop libres à bastir des alliances auec les Barbares. Toutesfois le fruit qu'elles leur ont apporté, a esté si petit, que peu se sont trouuez qui bien tost ne se soient repentis de leur legereté.

De l'origine des Turcs: item de leurs accroissemés, cōportemés & gouuernemés, tant pour le regard des ames, que des corps.

MAIS auant que representer les exemples de ces miserables confederations, i'ay pésé qu'il estoit necessaire de toucher quelque mot de l'origine de la nation Turcque, ses accroissemens, & terribles comportemens. Iean Carion en sa petite Chronique du monde, fidelement recueillie des bons Historiens, dit que les Turcqs sont yssus des destroits du mont Caucase, & qu'ils se ietterent (comme aucuns recitent) de Septentrion en quelques petits coins de l'Asie, deuant la venuë de Iesus Christ enuirō deux cens ans; où ils demeurerét cōme incognus, iusques au temps de l'Empereur Heraclius, qui regnoit l'an six cens douze. Alors, Orismada Roy des Perses, se sentāt assailly par les Sarrazins, les appella à son secours contr'eux. Ils le vindrent secourir ; & voyans qu'apres la mort d'Orismada, les Sarrazins s'estoient emparez du Royaume; la beauté & fertilité du pays les allecha tellement, qu'il s'arresterent vers la mer Caspie, au quartier que iadis on appelloit Hyrcanie ; & finalement traicterent auec le Caliphe de

Babylone, à telle condition, qu'il leur laissa posseder & cultiuer le pays où ils s'estoient arrestez. De leur costé ils embrasserent aussi la Religion de Mahumet, & rendirent obeyssance au Caliphe par vn long espace de temps. Depuis, les Sarrazins entrerent en dissension & guerre entr'eux, & le Soldan, qui ne se sentoit assez fort, appella les Turcs à son ayde, & chassa les Caliphes. Apres sa victoire, les Turcs luy demanderent leur solde, qu'il leur refusa de payer. Dont ils s'irriterent tellement, qu'ils luy coururent sus, le deffirent & le chasserent du Royaume. Ainsi ils establirent leur domination en la petite & grande Armenie, & y adiousterent Capadoce, Galatie & Bithynie, que peu à peu ils conquesterent: ce qui aduint mille cinquante ans depuis Iesus Christ. Quelque temps apres, les Tartares osterẽt la domination aux Turcs, & les contraignirent de leur estre subiets, iusques à ce que l'an mille trois cẽs ils se releuerent & fortifierent, ruinant l'Empire des Tartares. Alors commença à regner sur eux la race des Ottomans, s'estans entre-ruinees les autres familles anciennes par inimitiez & guerres domestiques. Sous ceste race est venu le grand accroissemẽt des Turcs, tel qu'il se void auiourd'huy. Et en ceste maniere venant le nom & l'Empire des Sarrazins à defaillir, ceste natiõ est demeuree maistresse de tout l'Orient. Carion dit que ceste famille estoit petite du cõmencement, mais qu'elle est paruenuë en ceste grandeur desmesuree, auec vne vistesse & prosperité incroyable, par, ie ne sçay quel destin, pource que Dieu a voulu que ceste cruelle natiõ dominast ainsi au lõg & au large, pour punir les pechez de tous les autres peuples. Au reste, que ce qui donna occasion

aux Turcs d'euahir l'Europe,;& les causes des grandes victoires qu'ils ont obtenuës, sont procedees des dissensions, meschancetez, trahisons, desloyautez, oisiuetez, auarices, legeretez & deffiáces de tous les Estats de la Chrestienté, depuis le plus grand iusques au plus petit. Que les reuoltes des Chrestiens, ont fortifié merueilleusemẽt la puissance des Turcs. Car de fois à autre plusieurs desbauchez par la licẽce des armes, en voyant l'estat florissant de ces Mahumetistes, quitrerent l'Eglise Chrestiéne, pour adherer à leur secte, pource que la licence est de soymesme aggreable aux hõmes, & que les volõtez enclinent aisément la part où l'on void les choses prosperer. Il ne sera point besoin de denombrer les Empires, Royaumes & Prouinces qu'ils ont cõquis en moins de deux cens ans. Car ceux qui ont hanté le monde, ou leu les histoires, confesserot qu'ils possedent beaucoup plus de païs, que la Chrestiété n'est grande. Leur secte est toute pleine d'impietez & de blasphemes contre Dieu, contre Iesus Christ, & sa doctrine: & leur gouuernement, la plus horrible & cruelle tyránie qui fut onques; estãt dressee (ce semble) plustost pour renuerser les loix, la discipline & l'hõnesteté, que pour les maintenir. Voila donc succinctement ce qui se peut dire de l'Estat des Turcs, dõt la cognoissance peut beaucoup seruir, pour l'esclarcissement de ce qui sera traicté cy apres.

Qui des Princes Chrestiens s'est le premier repẽti de l'alliãce auec les Mahumetistes.

Le premier Prince Chrestié qui a porté penitence de ces illicites cõfederations, fut Guy de Lusignã, dernier Roy de Ierusalẽ. Car estant entré en querelle cõtre Raimond Comte de Tripoli; & ne se sentãt assez fort pour se maintenir, fit alliãce & appella à sõ secours Saladin regnãt sur les Sarrazins; lequel ayãt

premier deffait Raimõd, chassa aussi puis apres Guy de Lusignan, ruynant l'Estat des Chrestiens en Syrie, & finalemẽt il abolit le Royaume de Ierusalem. Et combien que les Sarrazins fussent autres peuples que les Turcs, si estoient-ils semblables en la loy Mahumetiste & en desloyauté. Enuiron six vingts ans apres, Iean Paleologue, Empereur de Constantinople, assailly par plusieurs Seigneurs de la Grece, qui estoient fauorisez des Bulgaires, resolut de faire alliance auec Amurat premier, qui regnoit sur les Turcs, & luy demanda secours, qui luy fut octroyé. Cela leur donna occasion de passer en Europe, dont vint la ruine de la Grece. Car apres que l'audace de ces Seigneurs eut esté reprimee, les Turcs demeurerẽt en garnison és villes Grecques, & peu de temps apres Amurat, attiré par la beauté du païs, passa auec soixante mille hommes en Europe, se saisit de Philippopoli, d'Adrianopoli, & autres places, tandisque Paleologue se lamentoit & recognoissoit trop tard sa faute, d'auoir fait alliance auec vn traistre ennemy, & de voir son pays en proye. Ces sinistres commencemens deuoient seruir d'aduertissement aux Princes qui vindrent depuis, de n'estre pas si hastifs de s'acointer d'vne telle nation, suiuant le Prouerbe qui dit, Qu'heureux est celuy qui deuiẽt sage par les erreurs d'autruy. Mais les prochains successeurs ne laisserent de suiure les mesmes traces, & de receuoir aussi le mesme payement des autres. Car Manuël Paleologue ayant fait estroite confederation auec Baiazet; ce Tyrã, ne luy porta pas lõgue amitié, ains assiegea Cõstantinople; & ne la pouuant prẽdre par force, resolut de l'affamer. Ce qu'il eust fait, sãs la venuë de Tamberlã. Deux ou trois autres Empereurs qu'il y a

Iean Paleologue a suiuy.

Manuel Paleologue & ses successeurs ont fait le bout.

y a eu depuis, ont aussi esté comme contraints, par les fautes & mauuais exemples de leurs deuanciers, d'adherer à ces Barbares, iusques à tant qu'ils enuahirent l'Empire de Cõstantinople, & celuy de Trebizonde, que les Princes Grecs possedoient. Par où l'on void, que ce qui du commencemẽt s'estoit fait par vne imprudente volonté, à la fin se fit par vne forcee necessité. Mais de quelque façon que ç'ait esté, si peut-on bien dire, que l'iniustice de tels actes a esté occasion d'amener de grands malheurs.

QVELQV'VN pourra obiecter, que depuis trois cens ans en ça, il s'est basty des alliãces par des Princes foibles auec d'autres qui estoient puissans, estãs les vns & les autres Chrestiens: les premiers pensans par tels moyẽs se conseruer, & toutesfois ont senty depuis qu'elles leur on tourné à ruine, d'autant que les derniers se sont seruy de telles occasiõs pour les opprimer: & voudroit par là cõclurre, que c'est seulemẽt l'imprudence qui est cause du mal-heur, quãd on appelle à secours, qu'on s'auoisine, ou qu'on s'allie mal à propos d'vn qui est puissant & desireux de s'accroistre: pource que peu de foy regne és ambitieux. A cela peut on respõdre, que la verité est qu'en tels faits il y a faute de iugement & de cõsideration, & que les histoires tesmoignent (sans qu'on en rapporte icy les exẽples) de plusieurs qui ont esprouué le dõmage de pareilles folies. Neãtmoins il faut mettre differẽce & auoir esgard, quãd il est question de s'allier auec les Princes sus-nõmez, ou auec ces tyrãs, soit pour assaillir ses voisins Chrestiens, ou pour se defendre d'eux. Car quãd vn Prince poussé d'ambition & de desloyauté, se sert des alliãces pour trom-

Response à l'obiection de ceux qui sous, couleur des alliances mal maintenues entre quelques Princes Chrestiens, approuuẽt celles qu'on traite auec les infideles, moyennant qu'on soit prudẽt & auisé.

per l'infamie luy en demeure : & quant à celuy dõt la ſimplicité a eſté trop grande,& qui a eſté circonuenu & endommagé,on le plaint pluſtoſt qu'on ne l'accuſe.Mais celles que l'on baſtit auec ces deſtructeurs & fleaux du mõde,chefs leſquels la trahiſon, l'impieté, l'iniuſtice & la cruauté ſont touſiours logees,il y a touſiours du vice, ſi l'on excede certaines bornes, que la raiſon doit preſcrire : n'eſtant nullement licite de ſe confeder auec eux , ſinon pour ce qui importe peu,& qui ne lie point les cœurs de forte amitié,ny les perſonnes de grande obligatiõ.Car quelle eſtroite ſocieté peut-on auoir auec ceux qui ne penſent continuellement qu'aux moyẽs de vous aſſuiettir à vne ſeruitude impie & à vous ruiner?

Quel traité l'on peut faire auec les Turcs: quelle difference il y a entre cela & les vrayes alliances: & le danger de s'allier eſtroitemẽt auec les tyrans.

TOVTESFOIS on ne pourroit pas inferer d'icy que on ne peuſt entrer en aucun traité auec eux, pource qu'auec les pl⁹ enragez ennemis qu'õ ſçauroit imaginer,le beſoin induit ſouuent à y venir:cõme pour obtenir paix ou treues,compoſer des differens pour les Seigneuries,auoir reparatiõ des iniures,du droit des cõmerces,& ſeuretez des ſubiets trafiquans.En tels cas il eſt loiſible de negocier & entrer en quelques traitez auecques ces Tyrãs.Or qui voudra faire cõparaiſon de ces cõuentions-icy auec les vrayes & legitimes alliãces, qui ſe font ordinairemẽt entre Princes , pour ſ'entr'aider cõtre tous ceux qui à tort les voudroient moleſter,on verra qu'il y a vne merueilleuſe differẽce:car celles-cy sõt fõdees en equité,tendant à cõſeruatiõ & maintenir vne amitié ciuile entr'eux: là où des autres cõuentiõs les Princes ſ'en ſeruẽt par neceſſité, pour brider vn peu leur rage,& en reſulte quelque ſeureté pour leur ſuiets & pour leurs affaires. Les Vvalaques , les Moldaues,

Transſiluains & Eſclauons ont eſté cõtraints de paſſer plus auãt, ſ'eſtans aſſuiettis aux Turcs, pour ſe garãtir de leur fureur & cruauté, d'autãt qu'ils n'auoiét moyé de ſe defendre : & d'iceux doit-on auoir grãde compaſſion. Il pourroit ſembler à aucuns, que ceſte ſuperbe nation feroit la difficile à entrer en alliance auec les Chreſtiens. Mais c'eſt au contraire: car encor qu'elle ſoit Barbare, ſi vſe-elle en cecy de l'ancien artifice des Romains, qui ſous couleur des alliances, mirent le pied en la Grece & en la Gaule, leſquels païs ils aſſubiettirent depuis. Auſſi voudroit-elle faire le ſemblable, ſi elle pouuoit: pour le moins, hantant les Chreſtiens, elle deſcouure leurs affaires, en cõſiderãt de pres leurs forces & moyés. Ce qui luy donne apres plus de deſir d'entreprẽdre, & les noſtres qui conuerſent parmy elle, n'en rapportẽt autre fruit, qu'vn apprentiſſage de tres-mauuaiſes couſtumes qui infectẽt de corruption les particuliers, & embrouillent de preceptes tyranniques l'eſprit de ceux qui gouuernent. I'allegueray encor d'autres exẽples des plus notables, de ceux qui ſe ſõt abuſez & mal trouues, pour ſe vouloir trop appuier ſur les infidelitez Turqueſques. L'vne ſera du dernier Roy de Hõgrie, nõmé Icã, qui fut eſleu des Hõgrois apres la mort de Loys, tué en bataille contre les Turcs. Ce Roy peu apres ſon election, fut chaſſé par Ferdinand, ſous tiltre de quelque pretention au Royaume: ce qui le contraignit d'auoir recours & ſe ietter entre les bras de Sultan Soliman, qui fut pour luy vn belle occaſiõ. Car il ne demãdoit autre choſe, que d'auoir accez, par le moyen des Chreſtiens, és lieux où il deſiroit eſtablir ſa grãdeur. Ainſi l'ayant pour l'heure remis en ſa dignité, & battu le gens de

Autres exemples plus frais du danger qu'il y a de ſe allier & fier aux Turcs.

Ferdinãd, il ne garda gueres sa promesse. Car Iean estant mort, il depossedа apres la Roine sa veufue & son pupille, qui l'auoient encore rappellé à leur aide contre Ferdinãd, qui les tenoit assiegez: & depuis est demeuree quasi toute la Hongrie és mains des Turcs. En ce fait il semble que les griefues iniures receuës par les dessusdits leur deuoiét seruir d'excuse de s'estre sousmis à Soliman: toutesfois ils ne sont pas excusables d'auoir esté cause, pour leur particulier interest, d'auancer la ruine des Chrestiens de ce costé-là, peut estre, trente ans auant qu'elle fust auenuë, & deuoient premier auoir sommé les autres Princes de la Chrestienté de donner ordre à leur different, ou plustost venir à quelque compositiõ auec Ferdinand. Mais comment ces alliances-cy n'apporteroient-elles mal-heur à ceux qui en effect les ont practiquees, veu que les Princes qui les ont seulement voulu contracter pour se venger ou resister à leurs ennemis, ont fait vne mauuaise fin? Alphonse Roy de Naples, en est l'vn, lequel redoutant la puissance de Charles huictieme Roy de France, enuoya vers Baiazet ses Ambassadeurs, à l'imitation du Pape Alexãdre sixiesme, qui auoit fait auparauant le mesme, pour luy demãder secours. Ludouic Sforce aussi, pour embrouiller les Venitiens, rechercha les Turcs, & en fit approcher quelque nombre de l'Italie: mais nuls ne paruindrent où ils pretendoient, ains furent preuenus par la ruine de leurs Estats & de leurs personnes.

Autres exemples.

Il ne se faut point esbahir si telles deliberations furent suyuies de honte & de ruine, & qui voudra bié regarder les causes d'icelles, verra qu'vn vehemét desir de vengeance incita ces Princes à les reclamer.

Combië de mal-heurs ont esté esclos de l'alliance des Chrestiens auec les Turcs.

N'eſt-ce pas autant, comme ſi quelq'vn alloit dans les bois louër des brigãds, pour tuer dans ſa propre maiſon ſon parẽt ou ſon amy, pour quelque diſpute ſuruenuë? Ou biẽ, ouurir la feneſtre au loup, & le faire entrer dans la bergerie, pour deuorer les brebis? Ceux qui eſtoient en la premiere guerre de Hõgrie, quand Solyman y vint en perſonne, affermẽt qu'il fut occis ou emmené en ſeruitude plus de deux cens mille perſonnes de ce ſeul Royaume, en vn voyage ſeulement: leſquelles violences & autres innumerables ont eſté les paſſe-temps de ces horribles monſtres, qu'ils ont pris à nos deſpens depuis deux cens ans. Qui eſt celuy qui liſant ou oyant reciter les inhumanitez, vilenies & tourmẽs que ſouffrirent les pauures Chreſtiens à la priſe de Conſtantinople, ne demeure tranſi de douleur & de pitié? En ce naufrage la grandeur, la nobleſſe, la douceur, les plaintes & les larmes des vieux, des ieunes, des femmes & des enfans, ne peut oncq adoucir leur cruauté, iuſques à ce qu'ayans aſſouuy leurs cupiditez & vengeances par le ſang, la richeſſe, & la beauté de la ieuneſſe de tout ſexe, ils donnerent quelque petit relaſche aux miſerables perſõnes reſtees d'vne telle fureur, qui euſſent eſté beaucop plus heureuſes d'auoir eſté englouties auec les autres.

Origine & occaſion de l'alleãce des Rois de Frãce auec les Turcs.

I'ADIOVSTEROIS encor quelques autres actes, pour mõſtrer la ferocité de ceſte natiõ, dequoy il ne ſera pas grand beſoin, pource qu'õ doit croire que ſes procedures ont quaſi touſiours eſté ſemblables: cõme ſi ſon but eſtoit de fouler aux pieds le gẽre humain. Nos voiſins ont trouué & trouuẽt merueilleuſement eſtrãge, dequoy tant de gens doctes, & prudẽs, dont la Frãce a touſiours eſté ornee, ayent

peu conſeiller à nos Rois de ſ'allier auec eux, voire d'y perſeuerer ſi long-temps, veu que telles alliãces ſõt infortunees. Quelques perſonnages anciẽs m'en ont raconté l'occaſion, diſans que le Roy François premier ſe voyant ordinairement aſſailly de l'Empereur Charles, Prince tres-puiſſant; du Roy d'Angleterre, & autres ennemis, qui mettoient ſouuent ſon Eſtat en peril; fut conſeillé, pour ſe conſeruer, de ſe cõfederer auec Sultan Soliman, afin de leur mettre en barbe vn redoutable ennemy, quand ils le moleſteroiẽt: & fut le traité accordé enuirõ l'ã mille cinq cens trente cinq; à cauſe duquel pluſieurs fois on a fait venir des ſecours Turqueſques, qui ont dõné de grands empeſchemens à ceux qui aſſailloiẽt la France; & que ſans cela, elle euſt ſouffert d'auantage, par l'ambition de ceux qui ne deuoient mettre nos Rois en neceſſité de ſe ſeruir de ſi eſpouuantables armees. Toutes ces accuſations & iuſtifications cy m'ont incité de regarder dans quelques hiſtoires pour voir quels ont eſté les profits ou les dõmages de leurs ſecours.

Quels ſeruices les Turcs ont faits à la France.

I'AY obſerué que trois ou quatre armees nauales ſont venuës en la Chreſtiẽté, à la ſolicitatiõ (comme elles diſent) des François, ſous la conduite de Barberouſſe, & autres Admiraux: leſquelles ont apporté de l'eſpouuantement. Entre les exploits qu'elles ont faits, le plus memorable, à mõ auis, ç'a eſté la prinſe de Boniface en Corſe. Mais i'ay auſſi mis peine de m'informer de pluſieurs Capitaines vieux & autres, bien entẽdus, tant Italiens, qu'Eſpagnols, de ce que leurs natiõs auoient ſenty & dit de ces tẽpeſtes Turqueſques. Ils me racõtoient que les deſolatiõs de ces Barbares ont eſté lamentables, ayãs bruſlé, ſaccagé,

mesmes emmené vn nõbre merueilleux de pauures Chrestiés pour estre en seruitude perpetuelle; & qui pis est, la plus grãd part auoient esté forcez de renõcer la loy Chrestiéne, pour embrasser la fausse doctrine de Mahumet; perditiõ certes qui estoit à deplorer de tãt d'ames qui estoiét cheutes en si horribles precipices. Et qu'on ne sçauroit croire cõbié ces maux auoient esmeu de gens, en tous païs, & fait parler & escrire au vitupere de la nation Françoise. Que deuoient donc faire (disoient-ils) les parens & amis de ceux qui estoient entrainez en ceste dure captiuité? l'vn perdoit son pere & sa mere, l'autre sa femme & ses enfans, cestui cy so frere, & cestuy-là son cousin. Il est vray-semblable que la iuste douleur leur a arraché infinies plaintes, larmes & souspirs, qui parauanture ont frappé à la porte du ciel. Qu'il estoit apparu, que ceste confederation auoit esté occasiõ d'amoindrir la gloire & la puissance d'vn si florissant Royaume, que celuy de Frãce: car mesmes à la mort du Roy Henry second il estoit descheu d'vne partie de la grandeur où il estoit quarante ans auparauant. Et cõbien qu'il y ait eu d'autres causes qui l'ont amené à ceste declinaison; toutesfois plusieurs estiment que ceste-cy n'a pas esté des moindres.

QVE si nous faisons cõparaison (adioustoiét-ils) de l'vtilité de tous ces secours Turquesques, auec la seule diminutiõ de la renõmee des François enuers toutes les natiõs de l'Europe; on sera cõtraint de cõfesser que la vergõgne a de beaucoup surmõté le profit. Car qu'estoit-ce, d'auoir cõquis deux ou trois villes, au pris d'estre blasmez de tant de gẽs, pour actiõs qui sont vniuersellemét cõdamnees? Et sommes encores tesmoins, q̃ lors que la paix fut faite entre les

Cõbien ceste alliance a obscurcy la gloire des Frãçois.

deux Rois de France & d'Espagne, l'an 1559. que le vulgaire d'Allemaigne, d'Italie & d'Espagne, disoit, que l'vne des causes principales pourquoy ces mauuaises auantures leur estoient aduenuës, estoit pour auoir fait alliance auec les Turcs, & les auoir amenez & fauorisez pour nuire aux Chrestiens. Ie leur respondy, qu'ils blasonnoient trop rudemēt les choses qui se pouuoiēt aucunement supporter, lesquelles n'estoient tellement illicites, qu'aux necessitez suruenātes on ne s'en peust preualoir. Et que la coulpe entiere redondoit sur celuy qui forçoit autruy de se seruir (pour se conseruer) de tels moyens. Ils repliquoient qu'autre chose estoit de s'allier d'vn Prince Chrestien, encor qu'il y eust quelque iniustice & ambition en luy, ou de ces Barbares, qui sont les instrumens de l'ire de Dieu. Et que ceux qui vouloient excuser ces erreurs, monstrassent quelle prudence il y auoit de se fortifier d'vn secours qui faisoit perdre la renommee à vn Prince. En apres, si ce n'estoit pas aueuglement, quād on sçauoit que plusieurs auoiēt fait naufrage en vn endroit, d'y vouloir encores passer? En fin, ils estimoient que les gens de bon iugement & de bonne consciēce ne contrediroient gueres en vn fait si manifeste, ains acquiesceroient à la verité; qui vouloit qu'on condānast nō seulemēt ce qui estoit illicite, mais aussi qu'ō s'en deportast sans y perseuerer. Voila en sommaire les raisons qu'ils me proposoient, que ie n'ay pas trouuees impertinētes. Mais pour me satisfaire encore mieux, ie voulu sonder quelques Theologiens qui me venoient visiter, pour sçauoir si l'integrité Chrestienne estoit offensee par ces confederations. Sur ceste question ils me disoient que Daniel en sa Prophetie en parlāt

des quatre Monarchies qui deuoiẽt eſtre au monde, & les repreſentant ſous la figure de quatre beſtes, dit que ſur le declin de la quatrieſme, qui eſt la Romaine, il ſ'eſleuera vne petite corne (c'eſt à dire vn Royaume) qui ſera plus puiſſant que les autres, & que ceſte corne aura des yeux & vne bouche. Que ces yeux ſignifient vne Loy finement inuẽtee, & la bouche, les blaſphemes contre Dieu; & que ceſte puiſſãce fera guerre aux Saincts, & aura de grandes victoires. Eux affermoient cela conuenir à la doctrine de Mahumet, que les Sarrazins auoient premierement tenue, & puis les Turcs. Que ſi on vouloit bien conſiderer le Roiaume Turqueſque, on verroit que c'eſt vne terrible tyrannie, où les ſuiets eſtoient eſtrangemẽt eſclaues. Leurs guerres ſont deſtituees des vrais fondemens; & leur gouuernement politique n'auoit que le nom, eſtant bien conſideré: l'Eccleſiaſtique nul, & au lieu d'iceluy, vne meſchãte prophanation du nom & ſeruice du vray Dieu: l'œconomie renuerſee par la polygamie, & par autres deſordres qui rompent les liens de la ſocieté humaine. Quãt à leur perfidie & cruauté, les hiſtoires & les experiences en rendẽt aſſez de teſmoignage pour faire croire auec les autres choſes ſuſdites, que les paroles de ceſte prophetie leur appartenoient, eſtans par icelle figurez comme ils ſont.

PRESVPPOSANT dõc cecy eſtre veritable, (diſoient-ils) nous demandons en quelle maniere vn Prince Chreſtien peut ſ'allier & auoir eſtroite communication auec tels Barbares, qui ſont cõme marquez & deſtinez pour eſtre les flagellateurs des Chreſtiens? Il nous ſemble qu'il eſt bien mal-aiſé de ſ'en ſeruir, qu'on n'offenſe la pieté. Anciennemẽt Dieu

L'alliance auec les Turcs, eſt illicite.

defendit expressément aux Iuifs de faire alliāce auec les Cananeens & Amorreens, peuples qu'il auoit en execration, à cause de leurs impietez & abominables vices. La comparaison ne sera pas impertinente, si nous mettons les Turcs au rang des vns, & nous au rang des autres: dont s'ensuiura que la mesme defense nous seruira aussi de loy pour nous retenir, afin que n'allions nous polluer en leurs abominations. Ie leur dis apres, que ie m'esbahissois donc bien fort, comme tant de Cardinaux, Euesques, & Docteurs auoient trouué bōne ceste alliance, ou bien n'auoiēt fait instance pour la rompre. Ils respondirent, que souuent les Princes les faisoient ceder la toge à l'espee, & conseils Ecclesiastiques aux necessitez de l'Estat. Et là finirent nos propos: lesquels ayant depuis bien consideré, m'ont fait dire, Que ce seroit contre ces Barbares que le Pape deuroit tourner ses fulminations, & les Potentats Chrestiens leur courroux & leurs armes, plustost qu'ētr'eux-mesmes, ou contre leurs subiets, ausquels on impropere bien legerement le crime d'heresie. L'infidelité des Turcs leur doit estre plus execrable; & contre iceux faudroit tirer l'espee, non pas pour les conuertir (car l'Euangile ne se plante es entendemēs des hommes, qu'auec la predication, accompaignee de la saincteté de vie;) mais pour reprimer leur cruauté & tyrannie, & telles guerres seroient aussi necessaires, que nos domestiques sont miserables.

Response à l'obiection fondee sur la consideratiō de la prosperité des Turcs.

OR il y en a plusieurs, lesquels voyans la prosperité des Turcs auoir tāt continué & s'accroistre tousiours plustost que diminuer, sont cōme esperdus en eux-mesmes, & ne peuuēt penser que leur dominatiō nous doiue estre ainsi detestable; veu que l'ire de

Dieu ne s'est point desployee sur icelle, ains plustost sa faueur. Ie ne doute point que ceux qui sont mal instruits en la doctrine de la prouidence diuine, ne branslét quelquefois, quād ils entrēt en ces discours: mais il faut qu'ils s'asseurent que ceste puissance n'a pas vn cours perpetuel, & qu'elle est bornee, comme a esté celle des Sarrazins, qui a pris fin & leur nom aussi, & depuis plusieurs annees il n'en est aucunes nouuelles. Dieu seulement entretient ces verges-cy, pour punir & corriger ceux qui portans ce magnifique titre de Chrestien, le vont neantmoins deshonnorāt par leurs iniquitez; & ne faut point que nous allions chercher ailleurs la cause de la grādeur Turquesque, sinon en nos propres pechez; la continuation desquels luy dōne nourriture & vigueur, comme au contraire nostre amendemēt seroit occasion que Dieu la rabaisseroit. Ie desirerois que ceux qui sont pres des Rois, leur voulussent mettre souuēt deuant les yeux, que les Monarchies legitimes (qui doiuent estre appuyees sur pieté & iustice) ne se conseruent point par moyens repugnans à ces vertus icy, afin qu'ils fussent plus resolus en eux-mesmes, de ne chercher point vtilité és choses, desquelles l'honnesteté est du tout separee.

Responce à ceux qui estimēt qu'il n'est pas tēps que les François quittēt l'alliāce qu'ils ont auec les Turcs.

IE sçay biē qu'il y en pourra auoir, qui diront que l'Estat de Frāce est maintenāt si attenué & affoibly, qu'il ne seroit pas expedient qu'il se departist des alliances qui tiennēt encores ses ennemis en quelque crainte; & que ce seroit les induire à l'attaquer, s'ils le voyoyēt desappuyé de ceux dōt la puissance leur est espouuantable. Car les Allemans viendroient alors demander les villes de l'Empire: puis le Roy d'Espagne, qui a plusieurs vieilles & nouuelles querelles,

en mettroit quelqu'vne en auant, & y a danger que si puissans ennemis ne le traitassent mal. Vrayement cecy n'est pas sans belle apparence, & est considerable. Mais les Allemans respondent que leur nation n'est pas fort eschauffee à embrouiller en vne grosse guerre l'Empire, lequel ils ne desiroient pas plus puissant qu'il est; de crainte qu'il ne iettast la patte sur eux, comme fit l'Empereur Charles sur le Duc de Saxe & sur le Lantgraue. Ils ne voudroient pas aussi ayder a la ruyne de la France, laquelle ils sçauent estre, pour le dedans de la Chrestienté, vn bon contrepoids, & pour le dehors vn tresferme escusson. Les Espagnols disent aussi, que la lõgue paix que leur Roy a entretenue auec la France, & ses occupations de Flandres, monstrent que son intention n'est pas de l'assaillir auec la force des armes. Car il luy suffit, qu'elle va tousiours en decroissant par ses dissensions ciuiles: de sorte que ceste puissance qu'il a autrefois redoutee, ne luy donne à present aucune crainte: & qu'on doit plustost croire que si les Princes voisins voyoyent les François, pour le bien vniuersel, se departir de la confederatiõ qu'ils ont auec les Turcs, ils leur sçauroient vn grand gré d'vne œuure si loüable qu'ils ont tant de fois desiree.

Cõclusion de ce discours.

Ie m'en rapporte toutesfois à ce qui en est, & pour la fin, ie diray qu'anciennement nos Rois ont fait paroistre quelle affection qu'ils auoient pour l'extirpation & ruyne des ennemis de la Chrestienté. Car eux-mesmes ont esté en personne, auec la fleur de leurs suiets, iusques en l'Asie & en l'Afrique, pour les combatre: à sçauoir les Rois Loys le Ieune, Philippe Auguste, & sainct Loys. mesmes Godefroy de Bouillon, & la pluspart des Princes qui l'accom-

pagnerent au voyage de Ierusalé, estoient François. Et long temps auparauant eux, quels fleaux auoient esté des Sarrazins, Charles Martel & Charlemagne, qui obtindrent de tres-grosses victoires sur ceste effroyable nation, estans conducteurs de la puissance Françoise? Dont ie viens à cóclurre que quand vne bonne occasion se presenteroit, & qu'on voulust donner asseurance à nostre Roy, de n'attenter sur son Estat; ie pense qu'on le trouueroit n'auoir degeneré du zele, de la prudence, & de la valeur de ses ancestres.

FIN.





QVE LES PRINCES CHRESTIENS, estans bien vnis ensemble, peuuent en quatre ans chasser les Turcs de l'Europe.

VINGTDEVXIEME DISCOVRS.

Excuse & occasion de ce discours.

IL seroit mieux sçant à quelques excellens Capitaines, que i'estime qui viuẽt encores auiourd'huy, comme le Seigneur Iean André Doria Italien, Lazare Schuende Alemand, & le Cheualier de Rommegas François, qui se sont trouuez en plusieurs guerres contre les Turcs, de discourir des moiẽs pour reprimer leur puissãce; qu'à moy, qui n'ay iamais veu brãsler leurs estandars par mer ny par terre, ny recognu leurs frõtieres. Toutesfois pource qu'il n'est encores point apparu qu'ils ayẽt manifesté leurs belles cõceptions touchant ce suiet-cy, (cõbien que ie ne doute point qu'ils ne les ayẽt declarees à leurs amis) cela m'a incité, tant pour la satisfactiõ de moy-mesme, que pour l'instruction de ceux qui parauãture n'ont pas pensé à vne si haute entreprise, d'en dire quelque chose: de laquelle ie parleray d'autãt plus volontiers, que ie l'estime estre tresiuste & necessaire pour le bien vniuersel de toute la Chrestiẽté. Qu'on ne cuide pas cependant que ie vueille ietter des propos à la volee, ap

puyez ſur mes ſimples imaginations; car il n'y auoit gueres de fermete. Mais apres auoir leu & releu les hiſtoires, qui traittent des guerres qui ſe ſont faictes contr'eux, & ayant auec cela obſerué ce qui eſt arriué de noſtre temps, i'ay penſé qu'vn tel fondement ſeroit ſuffiſant pour ſouſtenir ce qu'on voudroit baſtir deſſus. L'occaſio ſe preſenteroit a ceſte heure de raconter le commencement & l'accroiſſement de ce tyrannique & impitoyable Empire Turqueſque. Mais pource qu en vn autre petit traité i'ay monſtré ce qui en eſt, ie n'vſeray de ceſte repetition

Brief deſcription de la domination des Turcs.

CEVX qui en ſont voiſins, ne ſentent que trop quelle eſt ſa peſanteur; & ceux qui en ſont eſloignez, ne doiuent ignorer que c'eſt vn horrible fleau de la vengeance diuine; lequel, ayant depuis pluſieurs annees ruiné ce treſ-floriſſant Empire d'Orient, & eniambé bien auant dans celuy d'Occident, menace encores le reſte de le mettre ſous ſon inſupportable ioug. C'eſt aſſez pour auoir crainte, quand on vient à conſiderer la grandeur de ce peril, qui eſt ſi prochain, & pour reſueiller principalement ceux qui tiennent les dignitez ſupremes, afin qu'ils ſ'eſuertuent de pouruoir a la conſeruation commune: car le feu ſ'auance peu à peu, & a deſia cõſumé les fauxbourgs de la Chreſtienté, à ſçauoir la Hongrie, & toute ceſte grand' liſiere de la mer Adriatique, que on nomme vulgairement Eſclauonnie. De maniere que du coſté de la mer nous auons ces Barbares pres de nos portes; & du coſté de la terre, nous les auons dedans nos portes. C'eſt choſe certaine, que ſans la renommee victoire nauale, que gaigna ſur eux Don Iuan d'Auſtria, Prince treſ-magnanime & valeureux, & ſans la guerre de Vvalachie, ou mouru-

rent cinquante mille Turcs ; & ceste derniere qu'ils ont contre le Persié, laquelle leur a cousté tres-cher, qu'on auroit autrement senty leurs efforts. Et neantmoins, auec toutes ces pertes, l'isle de Cypre leur est demeuree pour vn glorieux trophee; ayans auec cela renuersé de fond en comble la superbe forteresse de la Goulette en Aphrique. En cecy on void qu'ils ont perdu des hommes, dont pour vn ils en peuuent recouurer quatre: & nous auons perdu des pays, qu'il est comme impossible de r'auoir iamais de leurs mains, vsans des procedures accoustumees. Voila cõment ils tirent fruict de leurs pertes, & les nostres nous acheminent à ruyne.

De leur haine & conspiratiõ contre la Chrestiẽté.

IL semble maintenant à ceux qui ne les cognoissent pas, qu'ils soient endormis où empeschez pour long temps : mais au contraire, ils prennent haleine & se preparent, ne tendant leur dilation qu'au recouurement de plus grande vigueur, afin que les premiers assaux qu'ils feront sur nous, soient plus furieux. Tous ces Tyrans de la famille des Otthomãs, quand ils entrent en leur regne, l'vn des premiers sermens solennels qu'ils font, en prenant leur iniuste sceptre, est qu'ils seront ennemis irreconciliables du nom Chrestien; & que par guerres continuelles, & toutes especes de cruautez, ils tascherõt d'en abolir la memoire : en quoy leurs effects ont tousiours bien correspondu. Ce qui nous doit faire croire que ils continueront leur mesme train. I'ay entendu de quelques-vns qui les ont fort pratiquez, que si leurs Empereurs cessoient quelque temps de courir sus aux Chrestiens, ils tomberoient en tres-mauuaise opinion enuers leurs prestres & leurs gens de guerre, qui se persuadẽt qu'il faut que l'espee Mahumetane assuiet-

assuiettisse tout le monde à leur Seigneur. Ces folies leur enflent & esleuent le cœur de telle sorte, qu'ils conuoitent & embrassent, par leur ambition, autant que faisoit vn Alexandre.

Pourquoy ils souffrét les Chrestiens parmy eux.

On pourra dire, que sous leur domination ils souffrent encore viure les Chrestiens; ce qui est vray. Mais c'est tout ainsi q̃ nous souffrons viure en nos campagnes les bœufs & les moutons, pour l'vtilité que nous en tirons. Aussi eux ne les tiennent pas en autre estime que de bestes brutes, dequoy ils se seruent, voire en tous les plus vils vsages qu'ils veulét, sans qu'ils osent repliquer: & s'ils en eussent voulu depeupler leur terre, il y a long temps qu'elle fust toute deserte. Mais ils ne sont pas si mal-auisez de le faire. Cependant vn homme de cœur prefereroit la mort aux maux & ignominies qu'ils leur font endurer. Ce nous doit estre icy vn beau pourtrait, pour nous representer souuent deuant les yeux, afin que l'horreur de tant de cruautez accroisse en nous la solicitude & la vigilance, craignans de tomber en la mesme condition: car quand nostre propre danger sera conioint auecques la cõpassion que nous deuõs auoir de leur misere, cela aura plus de pouuoir de nous induire à chercher des remedes salutaires.

Moyens de reprimer l'insolence des Turcs & pourquoy il est mestier auant.

Tout bien consideré, il n'y en a point de plus conuenable, que de ioindre les forces Chrestiennes ensemble, & aller assaillir celles qui nous vont destruisant: car si aucune guerre fut onc necessaire, ceste-cy l'est. On ne la feroit point pour vn desir de gloire, ny pour l'ambition, ny pour la vengeance de quelque legere iniure: ains pour preseruer les ames de tãt de milliers de personnes de l'infectiõ mortelle de la doctrine de Mahumet, & garantir les corps

de la plus horrible seruitude qui fut onques. D'auantage pour la conseruation des Loix, de l'honnesteté, de la vertu, des sciences & discipline, que la rage de ces Barbares pretend enseuelir; pour establir au lieu d'icelles l'impieté, les vices, l'ignorãce, & les brigandages. Cecy rend manifeste encores vn autre poinct, digne d'estre obserué en toutes actions humaines, qui est la iustice, laquelle doit estre le fondement d'icelles. Mais elle y apparoit si clairemẽt, que nul n'y peut contredire. Et adiousteray encores ce mot, q̃ nul acte ne peut estre plus iuste, que de pourchasser en ceste partie d'Europe subiuguee, le redressement de l'ordre politique, qui comprend en soy toutes especes de iustice, tãt publiques, que particulieres. Si nous pouuions voir à l'œil, ou en image, deux sortes de violence (entre autres innumerables) que commettent ces Barbares sur les pauures Chrestiens, ie cuide que nostre paresse seroit cõuertie en zele. La premiere, c'est vn nõbre de cinq ou six mille petis enfans qu'ils arrachent tous les ans du sein de leurs meres plorantes, és prouinces qu'ils ont assuietties, pour les mener en Constãtinople, où ils les font instruire en leur secte & aux armes. La seconde, ce sont deux fois autant, pour le moins, de pauures Chrestiens, qu'ils prennent par cy & par là chasque annee en leurs courses, & puis les reuẽdent, de façõ que le pere s'en va d'vn costé, l'enfant de l'autre, le mary en Orient, la femme en Occident, pour estre esclaues toute leur vie, sãs espoir de se reuoir iamais: separatiõ qui se fait auec gemissemẽs incõparables. Ie ne compren point icy les rauages des guerres, qui engloutissent quelquesfois en vn seul voyage quarante ou cinquante mille ames. C'est seulemẽt l'or-

Horribles violẽces des Turcs.

dinaire que ie mets en monſtre;la continuation duquel en dix ou douze annees, cauſe vn grand extraordinaire,ſi on le veut bien noter.

Cõtre ceux qui ſe font acroire que la tyrãnie Turqueſque eſt ſi loin,qu'elle ne paruiẽdra iamais iuſques à eux.

BEAVCOVP de gens y a qui confeſſent cecy eſtre veritable,mais puis apres ils demeurent là arreſtez. & ne paſſent point outre : penſans que le mal eſt ſi eſloigné, qu'il ne paruiendra point iuſques à eux, & laiſſent à ceux qui en ſont plus prochains les reſſentimẽs que l'on doit auoir d'iceluy. Ceſt erreur n'eſt pas petit, lequel mõſtre qu'ils n'ont ſoucy que de leur intereſt particulier (choſe qui meut auiourd'huy la pluſpart des hõmes)yen aiãt ſi peu qui pour la pitié d'autruy,& le regard de la iuſtice,ſe formaliſent, qu'il ſemble que l'humanité & l'equité ſoient aneanties.En ce meſme erreur ont eſté nos grãds peres(i'entẽs ceux qui eſtoiẽt proches des païs maintenant expoſez en proye)car pour auoir eſtre trop nõchalans à les fauoriſer,ils ſe ſont perdus,& ont laiſſé leurs voiſins en perpetuelle crainte de tomber en ce meſme eſtat.Et cõme l'on eſt prompt à chercher de belles couuertures,pour cacher ſes defauts; il y en a qui,pour excuſer leur pareſſe,veulent perſuader que la puiſſance Turqueſque eſt tellemẽt bornee par les mers, mõtaignes,& par frontieres fortifiees,qu'elle ne ſe peut plus accroiſtre. Nous deuons deſirer que cela auiẽne, mais pour le plus ſeur imaginer le contraire, afin de n'eſtre preuenus : & cuide que ceux qui liront les hiſtoires n'adhereront pas l'aduis de telles gẽs. Car ils cognoiſtront, cõme en deux cens quatre vingts ans elle ſ'eſt eſtenduë par vn coſté depuis les portes Caſpiennes iuſques à Strigonia, ville aux confins de deça de la Hongrie, qui ſont pres de quatre cens lieuës de chemin. Certes il faut de for-

tes barrieres pour arrester ceux que les montagnes d'Armenie, le destroit de l'Hellesp[illegible]t, & le grãd fleuue du Danube n'ont peu empescher de passer. Encores n'est-ce pas si grãd' chose que cela, au pris des Empires, Natiõs, Roiaumes, & armees qu'ils ont ruinees en s'approchãt de nous. C'est docques se flatter, d'auoir opinion qu'ils demeureront fermes en si beau chemin; & signe de peu de iugement, d'estimer, sous l'ombre qu'on est encor aucunemẽt esloigné d'eux, qu'on doit estre libre de crainte, & n'assister à ceux qui continuellement soustinnẽt leur impetuosité.

Combiẽ la puissãce des Turcs est auiourd'huy redoutable, & pour quoy.

IE sçay bien qu'il aduient quelquesfois qu'vne grande puissance demeure quelque espace de tẽps, sans faire de grands progrez (comme on a veu que depuis quarante ans eux ne se sont pas beaucoup auancez du costé de l'Allemagne) mais aussi aupa-rauant en peu d annees ils conquirent quasi toute la Hongrie, & rendirent tributaire la Transsyluanie. Et apres y auoir bien pen[illegible]é, ie trouue qu'il leur faudroit si peu de bon succes, pour mettre en terreur toute la Chrestienté, que desia i'apprehende vn tel inconuenient. On sçait que desia par deux fois la ville de Vienne en Austriche a esté assiegee par Sultant Solyman, laquelle fut fauorisee par l'Empereur Charles cinquiesme. Mais s'il aduenoit auiourd'huy que ceste mesme entreprise se refaisant par les successeurs de Solymã, elle fust emportee (car il ne faut pas dire q̃ ce soit chose impossible, ny mesmes mal aisee à ceux qui mettent deux cens mille cheuaux en campagne, de forcer vne ville) que s'ẽ ensuiuroit-il apres, sinon vn fourragement & ruïne de toute la Germanie, & la guerre Turquesque transportee aux bords du Rhin; Et du costé de l'Italie n'auroient-ils

pas aussi vn tres-ample passage par les Alpes, pour l'aller rauager? Et quelle armee s'oseroit presenter deuant vne si grande multitude, apres qu'elle auroit renuerse nos frōtiers? Il nous faut cōfesser que bien nous prend, dequoy Dieu veille pour nous, & nous sert d' rempar: car sans cela il y a lōg tēps que nous eussions senty ce que nous ne laisserons de sentir à l'aduenir, si nous ne nous aidons des remedes que Dieu par sa bonté nous met en la main.

A qui il appartient de reprimer la tyrānie des Turcs.

VOYONS maintenant à qui il appartient d'auoir soin du salut vniuersel. Il est aisé à iuger que ce est aux Empereurs, Rois, Princes, & Republiques, ausquels Dieu a assuietti les peuples, pour leur rēdre obeyssance. A ceste occasion les doiuent-ils gouuerner par iustice, & garātir d'oppresion. Et tout ainsi que les pasteurs ont tousiours leurs yeux ouuerts, pour garder que les loups ne surpennent leurs troupeaux: aussi doiuent ils, par vne diligēce continuelle, empescher les horribles degasts que ceste cruelle nation continue sur leurs suiets. Si nous y regardōs vn peu de pres, nous verrons qu'il y a bien peu de pays qui en soient exempts. Car les frontieres de Pologne, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, & de Frāce du costé de Prouence & Languedoc, experimentent assez souuent, combien est griefue la seruitude de ces Barbares. C'est là tout le corps de la Chrestienté. Le demeurant sont isles, comme Angleterre, Escosse, Dannemarc & Suede, qui sont comme peninsules. Ce qui me fait d'autant plus esbahir, qu'ayans de tels resueille-matins, nous soyons si endormis.

Qui empesche qu'on n'y pense point: & le moyen de.

Or ce qui fait en cecy que les Princes ne sont gueres affectiōnez, c'est qu'ils se rendent du tout ententifs à leurs grādeurs particulieres: dont s'ēsuit l'oubliāce

mettre cest affaire en train.

de faire chose au benefice des Chrestiens. L'autre cause, qui depend en partie de ceste premiere, est la crainte & le soupçō qu'ils ont les vns des autres; ce qui engēdre des maux priuez, lesquels font negliger les maux publiques. Ainsi void-on comme la cupidité & les haines domestiques retardent d'honnorables & profitables resolutions. Et tandis que leurs cœurs serōt disposez en ceste maniere, il sera difficile d'entreprendre rien d'importance. Il est donc necessaire, pour y remedier, de chercher les moyēs (nō pas de les despouiller du tout en ces dommageables passions, car il les faudroit faire refondre) mais de les diminuer en eux, afin que plus aisément ils puissent apres se reuestir des affections qu'ils doiuent auoir aux choses generales.

Qui sont ceux qui doiuent cōmencer à mettre les autres en train.

La meilleure voye pour s'acheminer à cest effect, seroit, si ceux qui ont grāde authorité en la Chrestiēté, auecques vne viue persuasiō & sollicitation diligēte, monstrās à tous les dents & les griphes du Lyō estre proches & aiguisees, ils leur pouuoient ouurir les yeux & desboucher les aureilles: car ce seroit vn beau commencement, pour venir à ce poinct principal, de reünir les volontez. La premiere personne, requise pour persuader auec efficace, seroit le Pape:

Le Pape.

la dignité duquel est beaucoup reueree des Princes Catholiques, vers lesquels il enuoyeroit solennellement. Et quand ils verroient qu'il ne crieroit plus apres eux, comme il fait à present, disant; Coupez la gorge à vos suiets qui ne me veulent pas recognoistre, ains auroit changé de langage, il est certain que ces inductions auroient beaucoup de vertu, comme elles eurent des autres Papes aux premiers voyages, entrepris pour le recouurement de la Terre saincte.

La seconde personne necessaire, seroit l'Empereur: car encores que sa puissance ne soit maintenant conforme au titre qu'il porte, si est-ce que la sacree dignité, dont il est reuestu, doit estre en grande reuerence à tous les Potentats Chrestiens, les remonstrances duquel auroient aussi grand pouuoir enuers toute la Germanie. La troisiesme persõne aussi fort propre, pour bien disposer les autres, seroit le Roy d'Espagne, à cause de sa grandeur & puissance, sur laquelle ses paroles estans appuyees, la crainte qu'on auroit qu'il deuinst mal-vueillãt, rendroit vn chacun plus prompt à bien faire. Ceux-cy (à mõ aduis) estans bien conioints ensemble deuroiẽt ietter les fondemens d'vn si magnifique dessein. Anciennement que le zele des hommes estoit dressé à beaucoup de choses iustes, ou qui apparoissoient telles, vn particulier doüé d'eloquẽce & d'experiẽce suffisoit pour les exciter, comme fit Pierre l'Hermite, qui auoit recognu les pais Orientaux, & qui y mena les premieres troupes. Mais à present qu'õ ne regarde qu'à soy, il conuiẽt conioindre auec les paroles l'authorité & la crainte: imitant Themistocles, lequel estãt allé vers quelques alliez des Atheniens, pour leur demander argent, leur dit qu'il leur apportoit deux dieux, pour les persuader, à sçauoir Amour & Force: aussi qui veut acheminer cest affaire-cy, doit, en monstrant la necessité, parler (comme on dit) magistralement. Si quelqu'vn vouloit douter que ces trois Princes se peussent lier ensemble en ce mesme desir & poursuite, s'abuseroit: car l'Estat des personnes, & des affaires, les y conuie plustost qu'il ne les en recule. Ce qui est assez aisé à voir.

L'Empereur.

Le Roy d'Espagne.

Comment les autres Princes pourroient estre induits à se ioindre auec les trois susnómez.

MAIS en ce que ie diray à ceste heure gist plus de difficulté, c'est de disposer les autres Princes à se ioindre auec eux, entre lesqls celuy qui y seroit du tout necessaire, seroit le Roy Tres-chrestien : car estant vny auec les autres, qui est-ce qui voudroit apres leur contredire? veu que quasi tous les autres Potentats sont leurs confederez: ou qui est-ce qui oseroit le faire contre la puissance qu'ils ont, qui ne se trouuast incontinent accablé? En sorte que si ceste particuliere liaison estoit estreinte, ie tien pour indubitable, que la generale s'en ensuiuroit apres. Or on n'y peut lier le Roy Tres-chrestien, que premier on ne luy face consentir de rõpre l'alliãce qu'il a auecques le Turc. Ce qui n'est, à mon aduis, pas bié aisé à faire qu'auec de grãdes raisons & asseurances : parce qu'à l'auãture il ne voudroit pas demolir les appuis exterieurs que ses pere & grãd pere d'heureuse memoire ont establis pour la seureté de l'Estat ; & qui n'ont point esté esbranslez. Et puis, ses conseillers craindroiẽt, en matiere si graue, de faire mutatiõ legeremẽt. Voicy donc ce qu'ils pourroiẽt alleguer sur ce fait-icy, dequoy i'ay desia touché quelque mot ailleurs; c'est, que le grand Roy François ayãt veu quelq̃sfois l'Espagne, l'Allemagne, les païs bas, l'Angleterre, & quelques parties de l'Italie, bãdees pour opprimer son Estat; dont s'en estoit ensuiuie la perte de la Duché de Milan, & la denegation des droits de souueraineté de Flandres & d'Artois, & voyant la guerre souuent dans les entrailles de son Roiaume, craignãt de plus endõmageables ruines: fut forcé de recourir à des remedes extraordinaires, pour sa cõseruation, à sçauoir de bastir vne confederatiõ auec Solymã Empereur des Turcs, pour nuire à ses enne-

Raisons pour l'alliãce de Frãce auec le Turc.

mis : & qu'il ſemble que ceſte crainte les ait ſouuẽt retenuz d'executer de grands deſſeins ſur la France. Que le Roy Henry ſon fils, ayant eu à ſouſtenir les meſmes efforts, ſ'eſt pareillemẽt ſerui de ceſte faueur eſtrangere, dont il ſ'eſt bien trouué. Que ſi alors que le Royaume eſtoit plus floriſant & abondant en toutes choſes, il a eu beſoin d'vne telle aide: a pl⁹ forte raiſon maintenant qu'il eſt diuiſé, affoibly & pauure, elle luy eſt neceſſaire, à cauſe que les haines anciennes de ceux qui n'en demandẽt que le rabaiſſement peuuent encor auoir vigueur & force. Pour ceſte occaſion ils craindroient vn perpetuel reproche; & vn euident peril d'Eſtat, ſ'ils conſeilloiẽt leur maiſtre de ſe priuer d'vn tel ſecours, la perte duquel donneroit hardieſſe aux voiſins de l'attaquer plus volontiers. Qu'ils n'ignorent point que la confederation auecques le Turc n'ait apparence d'iniuſtice: toutesfois que le cõtre-poids de l'vtilité qu'elle apporte eſt ſi grand, qu'és temps où l'on eſt, pleins de ſoupçons & ſurprinſes, elle ſe peut ſans infamie tolerer: veu meſmes que le Roy Catholique, qui a tant d'eſgard à la conſcience, & à l'honneur, ne fait pas ſcrupule d'eſtre allié auecques le Roy de Perſe, qui eſt Mahumetiſte, auſſi bien que l'autre. Et qui ſçait (diſent-ils) ſi le Roy Tres-chreſtien, ayant ſouz ombre du biẽ vniuerſel fait de ſon cõfederé, ſõ ennemy, ſeroit aſſailly apres, quelle aſſeurance auoit-il de l'amitié des Princes, auec leſquels il a eu de ſi grãds differens? Donques, ſans vn manifeſte teſmoignage de bõne reünion & de ſeureté pour ſon Royaume, qu'ils ne voudroient luy perſuader qu'il ſe departiſt de ſes alliances anciennes. D'auãtage que quand ainſi ſeroit que les Princes Chreſtiens ſe ſeroient vnis, auroient

assailly les Turcs, & obtenu de grands succez contr'eux, qu'il y a apparence que tout le fruict des victoires tant par mer, que par terre, tõberoit au profit de la maison d'Austriche, qui est desia montee à vn si haut degré de grãdeur, qu'elle fait peur à tous ses voisins, & leur maistre n'en rapporteroit autre chose que peine & despẽse: & que ce poinct est encores bien considerable.

Satisfactiõ aux raisons & allegations precedẽtes.

CE sont les raisons principales, qui (à mõ auis) seroiẽt mises en auãt par les ministres de nostre Roy, lesquelles il conuiẽdroit vaincre par d'autres meilleures, auãt que le ranger à la ligue proposee. En ce fait icy, i'estime que si les Princes, cy deuãt nõmez, vouloient sinceremẽt proceder, & ioindre auec les paroles de bonnes demonstrations, qu'il en pourroiẽt venir à bout: car outre l'equité du fait, le desir de beaucoup de gens de bien les accompagneroit, qui ne demandent que l'exaltation du nom Chrestien. Mais de negocier auec artifice (ainsi que souuẽt on fait) il n'en reüsciroit autre fruict, sinon que on leur bailleroit d'autres artifices en contr'eschãge. Or ie veux croire que leur affection seroit tresbonne, ce qu'estant, il ne resteroit qu'à respondre à ce qui a esté proposé, & vuider les difficultez mises en auant. Dequoy ie ne diray rien, pource que ce seroit peu au regard de ce que tant de sages testes, qu'il y a en Espagne & en Italie, pourroient dire, & ne doute point aussi que les Princes n'accordassent de bonnes seuretez au Roy Tres-chrestien, pour le faire entrer en ceste confederation. Que s'il suruenoit controuerse, sur dire, la seureté n'est pas valable, & sur respõdre, Il ne s'en peut bailler d'autre: ce seroit vn signe manifeste de mauuaise volõté

au bien commun, en celuy qu'on cognoiſtroit n'a-uoir voulu ceder à la raiſon. Auenãt donques qu'vn tel Roy que celuy de France fuſt aſſocié, il ſeroit facile apres de faire entrer en l'vnion generale tous les autres Potentats, & meſmemẽt le Roy qui maintenant regne en Pologne. Et ſ'il y auoit quelqu'vn qui vouluſt faire le reſtif, voyant tout le corps vniuerſel ſ'eſbranler, il meriteroit qu'on le preſſaſt d'y entrer.

Que l'vniõ entre les Princes Chreſtiens eſt requiſe, auant que courir ſus au Turc.

Mais tout cela ſeroit encores vain, & de nul fruit, ſi par meſme moyen on ne donnoit ordre d'aſſopir toutes guerres preſentes, & preuoir pour celles qui ſeroient pour naiſtre, tant entre les Princes l'vn cõtre l'autre, que entr'eux & leurs ſujets. Auiourd'huy il ſemble qu'il y ait peu de differés entr'eux, veu que Mõſeigneur le Duc d'Anjou eſt depuis peu de iours allé de vie à treſpas (qui cõteſtoit contre le Roy Catholique) ne luy eſtant reſté de toutes ſes peines, q̃ la ſeule ville ce Cãbray. On dira qu'elle pourroit bien eſtre cauſe d'amener diſcorde entre les deux Rois d'Eſpagne & de France: ce que toutesfois ie ne pẽſe pas, car ils ne ſeroiẽt pas ſi mal-auiſez, pour vn ſi petit prix, de ietter leurs Roiaumes en deſpẽſe, calamité & ruyne. Et pour parler en hõme Chreſtiẽ, on ne doit point deſirer q̃ ſi puiſsãs Monarques ſ'entr'attaquẽt. Car apres ils font entrer en dãſe leurs alliez, & d'vne guerre particuliere ſ'en fait vne generale. Et qui doute que le Turc ne prinſt occaſiõ de là, de faire de nõpareils efforts ſur nous? leſquels ne pouuans eſtre ſouſtenus, à cauſe de nos diſſenſiõs domeſtiq̃s, de treſ-grands dommages ſ'en enſuyuroient. Quelqu'vn adiouſtera, que les petis Potentats ſont biẽ aiſes que les grands ſ'entre-mangent. Ils auroiẽt treſ-

bonne raiſon, ſi les grãds les vouloiẽt deuorer. Mais quand on les void en volonté d'entreprẽdre ce qui profite à tous: auſſi tous doiuent deſirer leur bien, & les aider en cela. Le vray moyen pour oſter la crainte aux vns, & la cupidité aux autres, c'eſt de ſ'employer conioinctement en ces hautes entrepriſes.

Itẽ l'vnion des Princes auec leurs ſuiets, & la ceſſatiõ de tous actes d'hoſtilité & de guerre ciuille en leurs pays.

QVANT aux guerres que les Princes ont contre leurs ſubiets, il faudroit auſſi (ſ'il eſtoit poſſible) les aſſopir: d'autant qu'elles ſont ſuffiſantes pour les diuertir de tout autre deſſein. Et à ce propos icy, ie diray que les ſuiets ſe doiuẽt ſouuenir que leurs Princes ſouuerains ſont comme des images viſibles de Dieu; lequel les a eſtablis en terre, comme ſes Lieutenans, pour les faire viure en pieté, iuſtice, & hõneſteté, & les garantir d'oppreſſion. Et pour ce regard faut-il qu'ils leur rendent honneur, fidelité, ſeruitude & obeiſſance. Les Princes auſsi leurs doiuent porter telle bien-vueillãce, qu'vn pere à ſes enfans, & ne les ietter iamais en telle neceſſité, qu'ils leur facent embraſſer le deſeſpoir. Par l'entretien de ceſte belle concorde, les Eſtats deuiennent floriſſans: au contraire quand elle ſe rompt, ils auancent leur ruine; ce qui ſ'eſt experimẽté au grand dommage de la France, & ſ'experimente encores maintenãt en Flãdres à ſa deſolation. C'eſt choſe deplorable de voir ceux qui adorent vn meſme Chriſt ſ'entre-pourſuyure à feu & à ſang, comme beſtes ſauuages, & laiſſer cependant ces horribles Mahumetiſtes triompher des païs, des vies, & beſpouilles des pauures Chreſtiens Orientaux. Si ceſte alteration des païs bas eſtoit ceſſee, il ſemble que la Chreſtienté ſeroit tranquille.

De la neceſſité de la paix és

MAIS pour paruenir à ceſte reconciliatiõ, il n'eſt

pas bié-aisé : toutesfois il faudroit surmonter tous obstacles, pour sortir hors de ces logues miseres, qui rendent les assaillans & les assaillis miserables. Sa Maiesté Catholique, qui est douce (ce dit-on) de grande debonnaireté, & en fait iournellement des preuues en plusieurs, fors qu'en moy, deuroit regarder attentiuement a cecy: car c'est tout à ses despés que ceste sanglante tragedie se iouë. Maintenant il n'est plus question de l'Estat, la querelle est simplement pour la Religion: duquel affaire, encor qu'on ne m'en demãde conseil, & quoy qu'on ne m'en croye, si ne laisseray-ie d'en dire vn petit mot. Selon mon auis, il faut proceder doucemẽt, ne iuger par preiugez, accommoder les loix à la nature du peuple, & n'adherer pas tãt aux rapports de quelques-vns, que aux iustes doleãces de plusieurs subiets: estãt certain qu'il conuient auoir de merueilleuses forces, pour forcer les consciences. En fin, les choses passees ont demõstré que les Princes, qui par guerres ont voulu accõpagner la vehemence des Prestres, ont desfiguré leurs Estats, & diminué leur grandeur. Et quel Iesuite se pourroit trouuer, tant habile fust-il, qui peust persuader à ceux qui ne sont pas Iesuittes, que Dieu prend plaisir à tant de sang que les vns & les autres respandent? Le peuple des païs bas est d'vne nature franche, par douceur & humanité non feinte on remuë les affections de son cœur; mais par coups & iniures on l'estrãge & on l'anime. Le plus seur cõseil en cecy, seroit d'accorder à ceux qui sõt armez, la permission qu'ils demandent d'obeïr à Dieu, afin qu'ils rendissent l'obeïssance que requierẽt les hõmes: car il y a danger que si on ne le fait volontairement, le tẽps le fera faire par force, lequel peut aussi trop tost

pays bas: & cõment le Roy d'Espagne la peut & doit ottroyer.

produire des accidés fauorabl es pour ceux qui perdent, qu'il a fait pour ceux qui gaignent. Le plus vif aiguillon pour poindre & inciter les Espagnols à la paix, est de les faire ressouuenir de l'imprudence des François, & dire, *Bella escapata.*

Pour quelles raisons l'entreprise contre les Turcs, doit estre en singuliere recommandation aux Princes Chrestiés.

CESTE difficulté icy ne me gardera point de cõtinuer mon discours, & monstrer par plusieurs beaux exemples, que ceste entreprise cõtre les Turcs, nous doit estre tres-recõmandable. Nos ancestres ont eu le courage assez grāds, d'aller assaillir leurs grāds peres iusques en leurs propres citez & campagnes, lesquelles ils ont arrousees du sang de ces mescreās: ce qui nous doit asseurer que leurs enfans ne serōt pas inuincibles. Et pour bié voir au long tant de memorables victoires, faut lire l'histoire de Paul Æmile, qui traite de la cõqueste de la Terre saincte. L'on s'esbahira du merueilleux zele dont chacun estoit touché alors, pour s'employer en ces lointaines expeditiōs; dont les perils n'effrayoyent poit les ieunes, ny la longueur du chemin les vieux: ains on voyoit les vns & les autres vendre & engager partie de leurs biens, pour s'equipper & s'entretenir. Mesmes cest excellent Prince Godeffroy de Bouillon vendit sa Duché à l'Euesque du Liege pour cest effect. Ce fut le premier des Princes Occidentaux, qui triompha glorieusement tant des Sarrazins que des Turcs; en leur ostant le Royaume de Ierusalem, & les chassant au loin. Plusieurs autres voyages se sont faits depuis par des Empereurs, & des Rois, où il y a eu de bons & mauuais succez: dequoy ie parleray en lieu opportun. Il suffira pour ceste heure, de considerer en ces remuemens icy, le zele de tant de grands personnages, le consentement des peuples, la magnanimité

de la Noblesse, la liberalité de tous, finalement les hautes prouësses & conquestes de tant de guerriers: afin que par la poincture de tant d'aiguillons, nos affections, qui sont comme endormies, se resueillét, & se dressent vers le mesme but, auquel nos ancestres ont tendu. Car ce seroit vn grand signe de degeneration de la vertu antique, si l'on ne s'esmouuoit pour ces effroyables ennemis, que nous auons à nos portes, veu qu'eux les sont allez chercher à pl' de six cens lieuës loin de la France. Et ce qui les nous doit encores faire redouter plus qu'eux ne les redoutoyent, est, que leur puissance est quatre fois plus grande, qu'elle n'estoit alors. Ceci doit seruir d'admonition aux Princes, d'estre d'autant plus soigneux (ayans deliberé d'entrer en ceste entreprise) d'en ietter les fondemés si fermes, qu'ils ne puissent estre esbranlez. Car si par nonchalance ou precipitation on y faisoit faute, il y auroit peine à la reparer; & en auiendroit ainsi qu'à ceux qui ont basti vn beau pont, duquel les piliers sont debiles: ils sont apres contraints de le rompre pour les fortifier.

I'AY fait mentiõ par cy deuant de deux fondemens; dont l'vn consiste en la iustice de la guerre; & l'autre, en ce qu'elle est tres-necessaire: lesquels doiuent estre bien cõsiderez, parce que de là on cõçoit meilleure esperance de la fin où l'on pretend, quãd on void q̃ les principes sont bõs. Reste à traiter des autres, dont le principal consiste en la volonté des Prĩces, & s'en ensuit l'vniõ generale. Cest ce qui soustiẽt toute la machine, & la fait mouuoir. Et puis q̃ ce qui la peut empescher, n'est pas insuperable (ainsi qu'auõs veu) on doit croire qu'apres plusieurs negotiations, allees, & venuës, les Princes viendroient en

Ayãt traité des fondemens de ceste guerre, il est parlé des moyens de l'acheminer: & premierement de l'assemblee generale pour la resolution entiere des affaires.

fin à vne resolution. Cela fait, vne assemblee notable seroit requise, pour mieux deliberer de toutes choses & iurer ce qui auroit esté arresté. Et comme l'Empereur seroit l'vn des principaux entremetteurs, & auecques cela de plus grande dignité; il seroit bon qu'il asignast le lieu (moyennant que le Pape n'en eust ialousie) où les Ambassadeurs des grãds Princes se trouueroient, & les moindres y pourroient venir en personne, pource que l'Empereur mesme s'y trouueroit. A mon auis, la ville d'Auspourg seroit fort à propos pour tous; là où beaucoup d'autres bons chefs de guerre s'y trouuãs ausi, on pourroit mieux decider toutes matieres.

Des expediens pour continuer la guerre quelques annees.

AYANT basty vne telle cõfederation, il cõuiendroit encores passer outre, & trouuer de bons expediens pour la continuer au moins l'espace de quatre annees; à ce que nul ne s'en peust departir, sans encourir infamie & l'inimitié des autres Princes, ou bié qu'on n'entrast en icelle: car il auiendroit trop d'inconueniens si l'on commençoit ceste guerre, & qu'on la laissast imparfaicte. On auroit mis vn tres-puissant ennemy en necessité de iouër à quitte ou à double: & y estant acheminé, il tenteroit des desseins ausquels auparauant il n'auroit pensé. Vray est, qu'il est difficile de ranger à obligatiõ si estroite les Princes qui ne dependent que d'eux: toutesfois il y faudroit faire tout ce qui se peut; pource que l'experience ordinaire enseigne que quand trois ou quatre seullement sont liguez ensemble, encores ne peuuent-ils perseuerer. Et quelquesfois auant que la premiere annee soit acheuee, quelqu'vn se separe, auquel iamais ne manquent raisons & excuses.

Apres

APRES il ſeroit requis de regarder aux deniers, d'autant que les guerres eſtrangeres ne ſe cõduiſent bien que quand ils abondẽt, & ſouuẽt le defaut les rend ruineuſes. En celles qui premierement ſe firent contre leſdits Mahumetiſtes, l'ardeur & l'affection eſtoit ſi grande, que la pluſpart ſe ſoudoyoient de leurs moyens propres. Depuis on ſ'aida des deniers, qui ſe leuoient és Royaumes & prouinces, en vertu des croiſades que les Papes y faiſoient publier. Ce moyen, ſoit qu'il vinſt maintenant par les Papes, où par l'authorité des Princes, & qu'õ l'appellaſt Croiſade ou Cõtribution, ſeroit pourtãt neceſſaire pour aider aux Potentats à ſatisfaire aux deſpenſes. Car quand ils auroient tiré vne ſomme extraordinaire de leurs peuples (non immoderee, ains moderee) & y adiouſtant partie de leur reuenu ordinaire, ce ſeroit aſſez pour entretenir de grandes armees. Mais pource qu'on void ordinairement qu'en nos petites guerres touſiours l'argent y mãque, à mon amis, il conuiendroit, vn an deuant qu'entreprẽdre, faire vn bon fonds de finance : car commençant auec moyens deuant ſoy, on ne tomberoit que mal-aiſément en neceſſité. On pourra dire, que ce ſeroit dõner tẽps aux ennemis de ſe preparer que les menacer de ſi loing : mais quand i'ay bien tout balancé, ie trouue qu'il y auroit plus d'inconuenient à ſ'embarquer (comme on dit) ſans biſcuit. Et puis, on doit ſçauoir que leur gloire & ſuperbeté eſt ſi grande, & meſpriſent tant les Chreſtiens, qu'ils penſeroiẽt que ce ſeroit pluſtoſt vne mine, pour les eſtonner, qu'vn appreſt pour les aſſaillir. Quant aux forces, nul ne contredira qu'elles ne ſoient auiourd'huy treſ-puiſſantes en la Chreſtienté. Car en tous pais il a abon-

Des deniers pour l'entretenemẽt de la guerre.

Des forces neceſſaires pour executer.

dance d'hommes que les guerres domestiques ont grandement exercitez aux armes. L'art militaire est aussi mieux entendu qu'il n'estoit il y a cent cinquãte, & cent ans. A quoy la congnoissance des histoires Grecques & Latines, conjointe auecques nos experiences, a beaucoup seruy. On void parallement que les courages ne sont pas diminuez; ce qui ne s'esprouue que trop souuent à nostre grãd dommage & regret. Ayans donc des soldats à suffisance, & bons, il faudroit voir quel Chefs & Capitaines se retrouuent: car ce sont ceux-là qui par leur sagesse & magnanimité seruent de beaucoup pour obtenir les victoires. Sur ce poinct, nous sommes contraints de confesser que la Chrestienté n'en a pas maintenant, qui soyent doüez de si grande experience que aucuns qu'en nos iours nous auons veus: comme vn Duc d'Alue, vn Duc de Guise, le Cõnestable de Frãce, l'Admiral de Chastillon, & André Doria pour la mer. Neantmoins on ne peut dire aussi qu'elle en soit despourueuë: car encores que ceux qui sont restez, soyent plus ieunes, si suyuent-ils les sentiers des autres; & ne leur faut que le sujet d'vne belle guerre, pour manifester encores plus leur vertu. Et souuent on void q̃ l'heur accõpagne les ieunes Chefs, ainsi qu'il est apparu au Seigneur Donc Iuan d'Austria, à Lepanto; en Monsienr d'Anguien, à Serisolles; au Duc de Sauoye, à sainct Quentin, en Mõsieur d'Aiguemont, à Grauelines; & specialemẽt au Prince de Parme, en Flandres. Il faut estimer que nous sommes en vn temps, auquel les grandes escholles sont ouuertes, où les Capitaines & les Chefs se façonnẽt & se font bons. Contentons nous de ceux qui sont viuans, & conceuons vne bonne esperãce sous leur

conduite. Ie n'en feray aucune nomination particuliere : car on cognoit assez ceux qui en Espagne, France, Italie & Alemagne se sont fait renommer.

De la discipline militaire.

La discipline vient à ceste heure en cōsideratiō, dequoy ie diray ce mot : c'est, que si on ne mettoit vn soin singulier à la faire inuiolablement garder & obseuer, il ne faudroit attendre que mauuaise issuë de la guerre. Nous voyons comme les ciuiles l'ont toute corrompue, & s'en est l'infection respādue sur toutes nations : mais sur les vnes plus que sur les autres. Parquoy conuiendroit au commēcement establir les regles qui se peuuent pratiquer, y adioustant aussi les peines & remunerations : car de porter en ceste guerre nos dissolutiōs accoustumees, nous serions bien tost la proye des Turcs. Quād Tite Liue vient à discourir par quels moyēs les Romains sont paruenus à si grandes conquestes, entre autres choses il dit, que ç'a esté par la bonne obseruation de l'ordre de la discipline. Ie ne requiers pourtant en cecy vne telle perfectiō qu'il y a eu alors, ains qu'on accommodast la robe au corps, & les Loix à nostre vertu. Ie ne doute point qu'il n'y en ayt encores assez d'espanduë par cy, par là, entre les nations Chrestiennes. Et si on venoit à en recueillir la plus grande partie en vne armee, elle seroit suffisante pour produire de baux fruicts.

Des autres preparatifs requis pour commencer.

Voila les principaux preparatifs, à quoy de bōne heure les Princes deuroiēt biē auiser. Car les autres (qui sont neantmoins necessaires) cōme armes, vaisseaux, artillerie, & munitiōs, sont beaucoup plus aisez à recouurer. Philippe de Macedoine, pere d'Alexādre le Grād, ayāt resolu d'assaillir les Perses, prepara aussi vn ou deux ās deuāt tout ce qui lui faisoit

besoin pour la guerre. Mais il mourut, auant que la pouuoir commencer, & son fils la paracheua: & luy viẽt biẽ à poinct de trouuer la matiere apprestee, & entre autres choses il prisoit grandemẽt cinq ou six vieux Capitaines que son pere luy laissa. Vn autre Philippe, pere de Perseus, ne fit pas moins de prouisions, voulant faire la guerre aux Romains, que son fils n'employa toutesfois gueres bien. Or nous deuons autant redouter la nation Turquesque, qu'eux faisoient les autres, car elle tient auiourd'hui le plus puissant Empire qui soit en la terre.

Cõtre ceux qui estimẽt les Turcs aisez à subiuguer.

IL y en a plusieurs qui estãs mal informez de leurs coustumes, pensent que ce soiẽt seulement des Barbares, qui n'õt que la cruauté en eux, sans autres bõnes qualitez, en quoy ils s'abuset fort, car entre tous les gẽs de guerre du mõde, nuls ne se monstrẽt plus sobres; plus obeissans à leurs Capitaines, & plus diligẽs, qu'eux. Il y a quelques annees qu'ils n'vsoiẽt encores gueres d'harquebuses: à ceste heure ils s'en aidẽt cõme nous, & cõmencẽt aussi a faire porter certaines legeres cuirasses & morions à leurs gens de cheual, pour couurir le deuant du corps, & la teste, cõbien qu'ils n'ayent encores laisse l'vsage de la targe & de larc. Et c'est grand' merueille (veu que tant de soldats Chrestiẽs passent ordinairemẽt vers eux, & qui renient la foy) dequoy ils n'ont plustost pris nos façõs de faire, qui sont meilleures que les leurs. D'infanterie auecques le corcelet, & la picque, ils n'en ont point: qui est, à mõ aduis, vn auãtage, pour nous, entant que ceste espece de gens de guerre est fort vtile. Tout cecy nous doit presser de les preuenir, auant qu'ils se soiẽt conformez à nous és choses esquelles nous les surpassons: & ne faut douter que

auecques le temps ils n'imitẽt Pyrrus & Hannibal, qui firent prẽdre à leurs soldats plusieurs facõs Romaines, tant aux armes, qu'en la discipline, ayans experimenté, en faisant la guerre contre ce peuple-là, qu'elles estoiẽt meilleures que celles dont ils vsoiẽt. Ie laisse à iuger à tous Capitaines, si cela estoit (veu grand nombre de gens qu'ils ont) comme il seroit possible de comparoistre deuant eux, quand seulement ils armeroient à nostre mode cinquante mille cheuaux. Cela seroit suffisant pour cõbatre toute la cauallerie de la Chrestienté. Mais il en mettent en leurs armees generales bien deux cens mille, qui est chose incroyable.

Des grãdes forces & moyens que ont les Turcs.

I'AY ouy dire à vn gentil-homme François qui fut à Sighet, quand Sultan Solyman la tenoit assiegee, qu'il en vid cent cinquante mille ce qui luy dõna vn merueilleux esbahissement, voyant la terre toute couuerte d'hõmes & de cheuaux, ainsi espais, cõme les arbres sont en vne spacieuse forest. En nos petites guerres, quand nous voyons dix ou douze mille cheuaux, il nous semble que cela doiue cõbatre tout le monde, que dirons-nous au pris en cõsiderant ces numereuses troupes? C'est de tout temps qu'ils sont allez ainsi, & mesmes les Sarrazins, ausquels ils ont succedé en la secte Mahumetiste, menoiẽt aussi de tres-grosses armees, toutesfois moins puissantes de cauallerie. Ie ne m'amuseray point à descrire l'estendue de leur domination, pource que cela est assez cognu. Ie diray seulement, qu'en la seule Europe ils possedent plus de pais, que la France, l'Espagne & l'Italie ne sont grandes: qui est d'où ils tirent leurs meilleurs hommes de guerre, (où aussi ils les tiennent, partie en garnison, & partie sur leurs

terres conquiſes qu'ils leur departent, à la charge de ſe tenir en equipage, pour venir ſeruir au mandement du grãd Seigneur. De ſorte que deſdites prouinces d'Europe, il mettra bien aux champs pres de cent mille cheuaux : qui eſt vn ſigne que ceſte barbarie, que nous eſtimons en eux, n'eſt pas deſtituee de prudence & police. Leur couſtume n'eſt point de fortifier beaucoup de places, d'autãt que nul n'oſeroit entreprendre d'aller aſſaillir aucune des principales, qu'il n'euſt incontinẽt vne puiſſante armee ſur les bras, qui luy feroit bien laſcher priſe. Si leurs forces des terre ſont grãdes, celles de mer ne le ſont moins, leſquelles ils ſont plus ialoux que iamais, de bien entretenir, pour la ſouuenance qu'ils ont de ceſte lourde perte qu'ils firent par le bon-heur & la prouëſſe du Seigneur Don Iuan d'Auſtria. De s'apauurir aux guerres, comme font les Princes Chreſtiens, ils ne le font pas, parce que leur militie & maniere de ſoudoyer eſt aucunement differente. Et quant aux deniers que leur Empereur tire de ſes threſors de Cõſtantinople en temps de guerre, il les remet en temps de paix. Somme, ce ſont des ennemis treſ puiſſans: cõtre leſquels ayant à s'attacher, il ne faudroit (ainſi qu'on dit) rien oublier au logis: ains faire cõme ceux qui doiuent entrer en eſtocade, qui au parauãt regardẽt d'accroiſtre leur vigueur & diſpoſition, accommoder leurs armes defenſiues, & rendre bien tranchantes les offenſiues, afin de vaincre, ou mourrir brauement.

De la maniere d'aſſaillir les Turcs: par quels endroits & auecques quelles forces.

A ceſte heure il conuient toucher le principal point de ceſte matiere, qui eſt de la maniere d'aſſaillir ces terribles ennemis, par quels endroits, & auec quelles forces, pour en auoir, dans le tẽps qui a eſté

noté, vne heureuse issue. Et combien qu'en ceste assemblee dont i'ay par ci-deuant parlé, où plusieurs Princes & Chefs de guerre se trouueroyent, on disputeroit de ce poinct, pour en prendre de bonnes resolutions; toutesfois ie ne laisseray d'en dire, le pl⁹ succinctement que ie pourray, mon opinion (comme ie l'ay proposé du commencement); laquelle ie soumetteray tousiours à la censure des plus entẽdus que moy, pour en corriger les imperfections. Le discours que ie fais ici, est plus pour eschauffer les affections des personnes valeureuses à entreprẽdre, que pour donner conseil en la procedure de ceste haute entreprinse, dont les euenemẽs seroyent impreuoyables, & où les meilleurs Capitaines (desquels ce me seroit honneur d'estre reputé petit disciple) ne seroyent pas trop suffisans pour y conseiller. Or pour mieux connoistre, comme on se deuroit gouuerner en ceste guerre, i'ay pensé estre bon de mettre en veuë quelques exemples de nos ancestres, qui à diuerses fois ont combatu contre la mesme natiõ; afin que ce qui a esté par eux prudemmẽt executé, nous puisse seruir de reigle, en l'accommodant à nostre temps; & les erreurs par eux cõmis, soyent par nous euitez.

Comment nos ancestres s'y sõ cõportez.

Ie n'iray point cher les choses plus loin que du temps de Godeffroy de Bouillon (cõbien qu'auparauãt il y ait eu de grosses guerres des Empereurs de Cõstantinople contre les Sarazins) auquel tẽps les Princes Chrestiens cõmencerent à se liguer pour les aller assaillir. La premiere armee q̃ se mit aux chãps, fut conduite par Pierre l'Hermite, qui dõna iusques dans l'Asie mineur, & fit à l'abordee quelques beaux exploits. Mais le Soudan de Nicee desfit to⁹ ses gẽs.

Deux autres armees marcherẽt depuis,lesquelles en s'acheminant furent desfaites par les Hongrois,nation qui n'auoit encores que les premiers rudimens de la religion Chrestienne, & qui tenoit encor de l'ancienne ferocité des Huns : de sorte qu'il reuint peu de fruict & grand dommage des premieres expeditions.La cause de ces desordres & incõueniens proceda,à mon aduis,du peu d'authorité & inexperiẽce des cõducteurs,lesquels, poussez de bon zele, recueillirẽt toutes ces troupes,ramassees de diuerses nations,où parauãture ils ne trouuerẽt l'obeyssance qui conuient,& n'estans bien fondez en desseins,ny en prouisions, ne peurent longuement subsister ny parmy les amis,ny contre les ennemis. Les histoires disent qu'il n'y auoit pas moins de cent mille cõbatãs en la premiere.Et celle que les Hongrois defirẽt (qui estoiẽt moindres) fut pource qu'en passant par leur-pais,les soldats se mirent à saccager ce qui mõstre qu'il y auoit biẽ peu de discipline entr'eux.Parquoy il ne faut pas faire estat d'vne multitude si l'ordre n'y est,lequel y defaut,quãd les Chefs manquẽt de suffisance & d'authorité. Peu apres cecy s'entreprint le memorable voyage de Godefroy de Bouillon,enuiron l'an mille octante & six,sur la fin du regne de l'Empereur Henry quatriesme.Ce voiage fut mieux cõsulté & digere que les precedens, & y eut de plus excellens Chefs qui s'y trouuerẽt.Car outre luy(qui desia estoit renommé Capitaine) y allerent aussi ses deux freres,Bauldouin & Eustace:puis Robert.Comte de Flandres, Hugues frere de Philippe Roy de France, Robert Duc de Normandie fils du Roy d'Angleterre,& plusieurs autres Seigneurs,accompagnez de tresgrand nombre de Noblesse.Et si

on veut croire ceux qui en ont descrit les particulatez, on trouuera qu'il auoit en l'armee plus de quarante mille cheuaux, & cent cinquante mille hõmes de pied, tous combatans: dont vne bonne partie d'iceux (qui est grãd merueille) alloiẽt à leurs despens.

ESTANS assemblez, ils s'auancerent en pays, &, pour le faire brief, ils exploitterẽt si bien, qu'en trois ans ils paracheuent toute leur conqueste, qui fut bonne partie de l'Asie Mineur, la Syrie, & Mesopotamie. En ceste guerre il y eut plusieurs rencontres. mais les faits plus remarquables furẽt deux grosses batailles qu'ils gaignerẽt, & deux sieges principaux, à sçauoir de Nicee & de Hierusalẽ, où ils demeurerent victorieux. Beaucoup de Chrestiẽs furent aussi vne fois assiegez dedãs Antioche, mais il ils repousserent viuement les Sarrazins & Turcs, auec grande occision d'iceux. En fin, les ayans chassez ės prouinces pl9 lointaines, ils establirẽt le Roiaume de Ierusalẽ, où Godefroy de Bouillõ regna, & apres luy ses successeurs. Qui voudra à ceste heure considerer le tẽps qui fut employé en vne si grande conqueste, le trouuera brief, pour auoir acquis dãs iceluy des pais de plus grande estẽdue, que l'Allemagne & la Pologne. Quant à la contestation & defense, elle fut grãde: neãtmoins deux batailles & deux assiegemẽs dõnerẽt l'ẽtiere victoire. Ce qui nous doit faire croire que les plus difficiles entreprises, auec la valeur & le bon ordre, se terminent. Ie ne veux pas aussi taire le incommoditez qu'on receut en ces longs voyages, car pour la longueur du chemin, l'intemperature de l'air, & les trauaux continuels, les maladies s'engendrerent parmy ces grosses troupes: à quoy aiderent beaucoup les excez de la bouche, trop accoustumes

En combiẽ de tẽps nos ancestre acheuerent ceste guerre: & sçauoir si elle est plus mal aisee aujourd'huy, qu'a lors.

entre les Septétrionaux. Ce qui fut occasiõ que grãd nõbre perit, voir des plus nobles, qui n'auoiét faute de moyens. Maintenant les Turcs ont pourueu à ce que nous n'ayons plus tãt de peine à les aller chercher si loin, s'estans approchez si pres de nous, que tel les a à sa porte, les autres à cinquãte lieuës de leur maison, & les plus eslongnez à cent. Il ne nous faudroit nõ plus craindre les chaleurs de l'Asie; car les champs de bataille seroiét és païs qui sont aussi temperez que la France: & Constãtinople mesme est en mesme climat que celuy d'Auignon. Par ce moyen l'on n'auroit à redouter que le fer des ennemis.

Qui fut cause que les anciens Chrestiens perdirét l'auãtage que ils auoient obtenu, & furét chassez de l'Orient.

MAIS pour cõtinuer nostre propos, on doit sçauoir, qu'apres que la posterité de Godefroy de Bouillon eut conserué la possession de la Terre saincte plus de quatre vingts ans, les dissentiõs ciuiles se mirét parmy eux; & aucuns ayans appellé le Sarrazins à leur aide, ils y vindrent si forts, qu'ils chasserent les vns & les autres. Ce qui cõuia depuis plusieurs Princes Chrestiés de s'vnir ensemble, pour recouurer ce qui auoit esté perdu; & se fit iusqs a six ou sept voiages notables, en l'espace de cét ou six vingts ans, où les Empereurs Frederic Barberousse, Frederic secõd, & Conrad Roy de Germanie furent en persõne, & quelques Rois de France aussi, dont toutesfois il reuint peu de fruict. Au cõmencement les Chrestiens obtenoient de belles victoires, mais en fin ils estoiét repoussez, & ne peurent chasser les Turcs ny les Sarrazins des païs qu'ils auoiét regaignez. Tous ces derniers mauuais succez procederét de plusieurs causes: comme des guerres particulieres que susciterent aucũs Princes qui estoiét demeurez, és païs de ceux qui firét les voyages; du defaut de deniers & autres pro-

uiſions, du peu de perſeuerãce de ceux qui ſe liguerent, de la peſte qui ſe mit és armees, & finalement, des empeſchemés que donnerét ſous main les Empereurs de Grece aux Princes Occidentaux : eſtans (comme il ſemble) enuieux de leur generoſité, & ialoux qu'ils recõquiſſent les pays oſtez par les Sarrazins audit Empire. Ce ſont icy les difformités des entrepriſes paſſees, deſquelles il ſe faudroit bié dõner garde, pour n'en l'aidir la beauté des preſentes: car nous aurions double coulpe, ſi ayans cognu les erreurs precedens, nous y tombions.

Guerres des Princes venus apres Godefroy & autres contre les Turcs.

Les autres Princes, qui ſont venus depuis les ſuſnommez, n'ont fait que ſe defendre, & ceder à l'impetuoſité Turqueſque, laquelle ſ'eſtant beſbordee ſous la maiſon des Otthomans, eſt touſiours allee en augmentant depuis l'an mil trois cens, à noſtre grand dommage & ruine. Ce pendant, au milieu de nos diſcordes & foibleſſes il n'a pas laiſſé de ſ'eſleuer quelques excellens perſonnages, qui, auecques de treſpetits moyens, ont ſouſtenu les merueilleux efforts de ces Barbares, & durant leurs vies ont ſeruy de rempar à la Chreſtienté. L'vn a eſté Iean Huniade, pere de Matthias Coruin, lequel fut eſleu Roi de Hongrie, & l'autre, Scãderberg, Prince de l'Albanie : qui furent ſuſnommez les fleaux des Turcs, à cauſe des occiſions qu'ils en firent en pluſieurs batailles qu'il gaignerent. En quoy nous deuons remarquer la grandeur & ſageſſe de Dieu, qui, auec les choſes foibles & petites, ſçait rabaiſſer l'orgueil des puiſſans. La guerre ſ'eſt auſſi menee par la mer des l'ong temps, & les Sarrazins y ont eſté tellemét forts, que ſouuent ils ont fait de groſſes deſcentes és coſtes de la Chreſtienté : meſmes ont pris pied

en plusieurs lieux, cõme en Espagne, de laquelle ils ont possedé la plus grãd' part enuiron sept cés quatre vingts ans, & en la Sicile ils y ont esté plus de deux cens ans. Mais la grande puissance des Turcs par mer, n'est point si bien apparue qu'apres la perte de Constantinople: car ils prirẽt occasion, ayans en main vn lieu si commode, de penser aux conquestes maritimes, & s'y sont monstrez redoutables, ayans occupé plusieurs isles, & des pais en terre ferme, où ils sont descendus. Les Chrestiẽs leur ont tousiours resisté, le mieux qu'ils ont peu, mais en fin, petit à petit, la grande force les a accablez: &, pour demeurer en meilleure seureté, ils se sont bornez de la mer Mediterannee & de l'Adriatique, leur abandonnãs quasi tout ce qui est par delà.

Pourquoy le tẽps d'aujourd'huy est propre pour assaillir les Turcs

OR il me semble que s'il y eut iamais temps propre pour les assaillir, que c'est à presẽt, pour plusieurs raisons. La premiere, pour l'inexperience du grand Seigneur, qui est (à ce qu'õ doit) pl⁹ philosophe que soldat, ne se trouuant en ses armees, comme faisoiẽt ses ayeuls Selim & Solimã, qui ont cõquis plusieurs Roiaumes. Car quãd la natiõ Turquesque a de tels cõducteurs, elle fait chosesmemorables. En apres, le pertes qu'ils ont souffertes en la guerre cõtre le Perse, les a affoiblis, & no⁹ doiuẽt faire croire que ceste si grande prosperité, qu'i les a accompagnez si long tẽps, commence à decliner. Tiercement, la victoire acquise par le Seigneur Don Iuan nous a ostez d'vn erreur, où nous estions, c'est que nous croyõs qu'ils estoient inuicibles par mer : & nous a enseigné les auantages que nous auons, venans à combatre contr'eux, en quoy nous n'eussions este confermez, sans ceste experience. Tout cela doit estre mis en consi-

deration,afin de nous faire plus volontiers embrasser ces occasions,quand elles se presentẽt: car il faut penser que les choses se changent auecques le tẽps, les hõmes deuenans plus experimẽtez, le bon-heur retourne,& les inuentions s'accroissent. Ie sçay bien que nos pechez sont la principale cause pourquoy Dieu se sert d'eux, cõme de fleaux, pour frapper sur nous: mais il ne faut point douter,que de leur costé ils n'ayẽt aussi preuoqué son courroux aux quadruple. Et qui sçait si leur terme est point venu de receuoir le mesme qu'ils ont fait sẽtir aux autres? En ses tres-iustes iugemens,nous deuõs estre asseurez, que enuers les siẽs il entremesle tousiours auec sõ courroux,son abondante misericorde. Et quãt à eux,qui sont les vaisseaux de sa fureur,tost ou tard il esprouueront ses vengeances sans misericorde.

Prediction del'Alcorã des Turcs.

I'ALLEGVERAY à ce propos vne sorte prophetie qu'ils ont en leur Alcoran, ou ie l'ay leuë; nõ que i'estime qu'il y ait verité aucune en leurs faux oracles appuyez sur mẽsonges: mais pource que quelquesfois les iniques ont predit en n'y pẽsant, ce qui depuis est aduenu. Il y a ainsi: Au dernier tẽps,il aduiẽdra que les Musulmans(c'est à dire la natiõ Turquesque)se desuoyeront des loix du grãd Prophete Mahumet,s'abandonnans à toute inquité,alors l'espee Chrestiẽne se leuera, & les chassera de leur Empire. Ceux qui ont hãté parmy eux, disent que leurs sages se representent quelquefois telles paroles, & les redoutent: ce qu'ils doiuent faire, veu qu'ils ne furent onc si corrompus qu'ils sont auiourd'huy,& si dignes d'vne griefue punition.

Du mõyen d'assaillir les Turcs.

I'AY beaucoup demouré auant que parler du moyẽ d'assaillir ces puissãs aduersaires,& c'est pour-

ce qu'il m'a semblé que les choses precedẽtes seruirõt beaucoup pour mieux faire entẽdre ce que i'en diray. Et pour commencer, ie mettray en veuë quelques cõseils de nos peres, d'où no⁹ pouuõs tirer de bõnes instructions: lesquels ont esté souuẽt esmeus, pour les mesmes causes, à bastir de beaux desseins. L'historien Guichardin, qui a fort biẽ remarqué ce qui est aduenu de son tẽps, & ce qui s'est negotié, recite qu'apres que Selim eut cõquis l'Egypte, & obtenu d'autres victoires ailleurs, que toute la Chrestiẽté entra en grand effroy. I'allegueray ses propres paroles, car elles meritẽt d'estre poisees. Le Pape, dit-il, auec toute la Cour de Rome, estõné de tel succez, & demonstrant (afin de pouruoir à vn si grand danger) qu'il vouloit premierement implorer le secours diuin, fit faire par Rome de tres-deuotes processiõs esquelles il alla pied nuds. Puis se tournant à penser & à traiter de secours humains, il escriuit des Briefs à tous les Princes Chrestiens, en les admonnestãt du grand danger les priant que, laissant là leurs discordes & dissensiõs, ils voulussent prõptemẽt regarder à la defense de la Religion & du salut commun, lequel estoit cõtinuellement exposé à de tres-grands dangers, si de courages & forces vnies on ne transportoit la guerre en la Turquie, & si on n'assailloit l'ennemy en sa propre maison. Sur quoy, les aduis bien cõsiderez de plusieurs personnes entẽdues au fait de la guerre, & d'autres cognoissans le païs, & la dispositiõ; tãt des Princes, que des forces & armees du Turc, on resolut qu'il estoit necessaire de faire vne tres-grande prouision de deniers, moyennãt la contribution volontaire des Princes, & vn impost, qui se feroit generalement sur toute la Chrestienté.

Au 13. liure de sõ histoire.

Que l'Empereur, accompagné de la cauallerie des Hongrois & des Pollonnois, nations belliqueuses & exercees en guerres continuelles cõtre les Turcs, & auecques vne armee de gẽs de cheual & de pied Allemans, telle que conuiẽdroit pour vne si grãde entreprise, nauigeroit par le Danuble, en la Bosne (qu'õ nommoit anciennement Mysie) pour aller de la en Thrace, & s'approcher de Constantinople, siege de l'Empire des Otthomãs. Que le Roy de Frãce, auec toutes les forces de son Royaume, des Venitiens, & autres Seigneurs d'Italie, accõpagné des gẽs de pied Suysses, passeroit du port de Brunduse en Albanie (qui est vn passage aise & fort court) pour assaillir la Grece pleine d'habitans Chrestiens; & tant pour ce regard, que pour la rude dominatiõ des Turcs, tres-disposez à se rebeller. Que les Rois d'Espagne, de Portugal, & d'Angleterre, assemblans leur armee de mer à Carthagene & és ports voisins, s'adresseroient auec deux cẽs vaisseaux, pleins de gens de pied Espagnols, & d'autres soldats, au destroit de Gallipoli, pour assaillir Constantinople, apres qu'ils auroient pris les Dardanes, autrement les chasteaux assis à l'émboucheure du destroit. Que le Pape tiẽdroit ce mesme chemin auec cent grosses galeres. Auec lesquels appareils la mer & la terre estãt couuerte, & assailly par tant d'endroits l'Estat des Turcs, lesquels font leur principal estat de se defendre en campagne: il sembleroit (s'y adioignant principalemẽt le secours diuin) qu'on pourroit esperer d'vne si saincte guerre vne issue & fin tres-heureuse.

Dequoy peut seruir le precedẽt discours de Guichardin, & ce qui y

I'AY trouué ceste deliberation (faite par les plus excellens Capitaines d'alors) si bien fondee, que i'ay pẽsé que nous pourrions emprunter beaucoup d'i-

faudroit changer en ce temps.

celle. Et si l'executiõ s'en fust ensuiuie, on eust encores mieux cogneu ce qui en estoit: mais la mort de Selim estant arriuee, la crainte des Princes se diminua, & par cõsequẽt le desir d'ẽtreprẽdre, & ne passa on point outre que les paroles. Or cõme il est suruenu depuis de grands chãgemẽs, aussi faudroit il s'accommoder selõ que les choses, sont disposees, & varier en quelque maniere de ce dessein icy, mais plus és particularitez, qu'aux poincts principaux. Premierement, on doit tenir pour tout certain, que de vouloir attaquer les Turcs seulement par terre, ou seulement par mer, c'est vn trauail de peu d'vtilité: car quand on les laisse libres d'vn costé, ils nous offensent si fort, qu'ils nous diuertissent de l'autre, iettans le feu plus auãt dans nos propres maisons, que nous ne pouuons faire des les leurs. Pour ceste occasion, il est necessaire de mettre tout leur Estat d'Europe en cõbustion, portãt de toutes parts la guerre en iceluy. Il est impossible de le faire, qu'õ ne se rẽde tres-puissant, tant en mer, qu'en terre. Ce que nos ancestres iugerẽt estre expedient, aussi est-ce (comme dit Guichardin) le vray moyẽ d'abreger vne guerre: car estant fort, vous amenez vos ennemis à raison bien tost, soit par victoire, ou par composition. Au contraire, quãd par foiblesse on la laisse trainer, elle deuient ruineuse. Quand Cesar assaillit Pompee, qui s'estoit emparé de la Grece & de toutes les Prouinces de l'Oriẽt, il se fit fort en mer & en terre: en quoy son cõpetitur luy estoit encores superieur. Le semblable fit Auguste contre Marc Antoine, qui possedoit les mesmes pays que possede auiourd'huy le Turc: & les deux auoient pres de mille vaisseaux, & plus de trente-cinq Legiõs en terre. Et pource qu'il

est assez aisé à cognoistre que pour bien assaillir ces pays là, il faut marier les deux forces ensẽble, ie n'en diray pas d'auantage. Quant au departement que fait Guichardin des forces des Princes, il n'est pas mal à propos, ny le dessein d'assaillir par trois costes mais il me semble qu'il nous seroit plus profitable de nous arrester à deux. Car ie considere que toute l'entiere defense des païs du Turc, consiste en deux grosses armees, l'vne de terre, l'autre de mer, luy ne ayant places fortifiees, comme nous auons: & que perdant l'vn de ces appuis-là, c'est nous ouurir vne porte. Voila pourquoy ie desireroye que fissiõs seulement deux corps tres-puissans, pour tenter auec iceux, nos entreprinses. D'auantage, si nous vouliõs ietter en l'Esclauonnie, ou en la Grece, vn corps de dixhuit ou de vingt mille hommes, on ne se donneroit garde qu'eux viendroiẽt fondre dessus, auec cẽt ou six vingts mille, & n'ayans les retraites asseurees, ce corps se trouueroit accablé. I'adiousteray encores ceste raison, c'est que si l'intẽtiõ de nos deux armees, terrestre & nauale, est d'auoir pour but Constantinople, & en gaignant peu à peu y arriuer, ne s'ensuit-il pas qu'en accõplissant ce dessein, on viẽt à embrasser non seulemẽt l'Esclauõnie, mais les autres païs de la Romanie, qui demeurent pour proye au vainqueur.

Cõment les forces Chrestiẽnes pourroient estre departies, & à quel nõbre elles, deuroient monter.

VOICY donc cõme ie voudrois departir les forces Chrestiennes. C'est que le Roy d'Espagne, qui est le plus puissant Prince de la Chrestienté, armast le pl⁹ de galeres & galeasses qu'il pourroit: & que le Pape, les Venitiens, & tous les autres Potentats d'Italie se ioignissent auecques luy, & tous ensemble cõposassent vne grosse armee nauale, pour attaquer

les ennemis par la mer. Ie croy que voulans s'esfectuer, ils feroient bien trois cés galeres, & douze galeasses. Ie ne mets point en côte les autres vaisseaux ronds, pour porter viures & cheuaux: car cela est de la suite de l'armee. On peut demander si ce nombre suffit, pour s'opposer aux forces maritimes des Turcs. I'estime qu'ouy: car lors que Dõ Iuã gaigna la bataille cotr'eux, il n'auoit que deux cés galeres. Quãd les armees de terre, ou de mer, passét vne certaine, mesure, le surplus sert de cõfusiõ. Les soldats, pour fournir lesdits vaisseaux, se tireroient aisémét d'Espagne & d'Italie, encores q̃ le nõbre qu'il faudroit, arriuast à trẽte mille. Du costé de terre, l'Empereur prepareroit aussi vne puissante armee, pour attaquer par la Hõgrie, cõposee des forces de toute la Germanie, des pais-bas, des Roiaumes de Suede, de Dannemarc, Boheme, & Hongrie: ausquelles s'aioindroient celles du Roy qui regne en Polongne, Et ne faut douter que iointes ensẽble elles ne fissét trente & cinq mille cheuaux, trente mille hõmes de pied, & dix mille piõniers. L'autre partie des forces de terre seroiét celles du Roy Thres-chrestien, de la Roine d'Angleterre, du Roy d'Escosse, des Suisses, & Grisõs, qui soᵘ vn Chef iroiét aussi se ioindre auecques l'Empereur, lesquelles feroient (à mon aduis) nombre de vingt mille hommes de pied, & de cinq mille cheuaux. Voila les forces qui (à mon aduis) seroient suffisantes, pour paruenir à vne victoire, esquelles n'y auroit pas moins de cent & vingt mille cõbatans. C'est vn nombre qui apparoit grand, mais si on cõsidere aussi toute la Chrestienté, on l'estimara petit: & croy qu'elle ne se deura tenir greuee de continuer pour quatre annees l'entretenement de

telles forces; pour en rapporter apres ce fruict, d'en iouyr de quarante en ſeureté & repos. Charles cinquieſme, Empereur, auec ſes ſeuls moyens, & d'vne partie de l'Empire, mit deuant Mets quatre vingts mille hommes : & l'armee que Maximilian dernier dreſſa contre les Turcs, l'an mil cinq cens ſoixãte & ſix, arriuoit à ſoixante mille. En ſorte qu'on ne feroit rien de nouueau, ſinon en la continuation.

Des Chefs qui cõmãderoient en l'armee chreſtiẽne.

Le Chef, pour commander à celle de Hongrie, ſeroit l'Empereur, qui ne ſçauroit ſ'employer en acte plus digne de ſa grandeur; & ſeroit accompagné de ſes oncles & freres, des Ducs de Saxe, Caſimir, & autres Princes d'Allemagne, Comtes, & Colonnels, entre tous leſquels ſe trouueroit prouëſſe & bonne conduite tout enſemble. Pour le regard du corps des François, & de ce qui y ſeroit adioint, il ſe trouueroit aſſez de Princes pour y commander. I'en nommeray ſeulement deux qui y ſeroient propres, à ſçauoir le Roy de Nauarre, qui en deſir de bien faire, & grandeur de courage, ne cede à aucun; & monſieur le Duc de Lorraine, les anceſtres duquel ayans eſté dompteurs de la nation Turqueſque, il eſt à preſumer que ce bon-heur antique accompagneroit encores ſa valeur. Reſteroit au Roy d'ordonner qui auroit ceſte charge, ou bien ſ'il la voudroit donner alternatiuement : & ie ſuis certain que nul d'eux ne manqueroit de belle ſuite, tant de ceux d'vne que d'autre Religiõ. Quant à l'armee de mer, elle auroit beſoin auſſi d'vn grand Chef. Et d'autant que pluſieurs tiennent pour aſſeuré que monſieur le Duc de Sauoye (Prince de treſ-grande eſperance, & imitateur de la magnanimité de ſon pere) prẽdra l'alliance d'Eſpagne, il pourroit bien aduenir que le Roy

Catholique le voudroit honnorer de ceste charge: car en icelle l'authorité seroit requise pour manier tāt de Seigneurs & de Noblesse qu'il y auroit de ces deux natiōs, qui ne sont trop faciles à estre maniees. Toutesfois regardant l'experience qui doit estre en vn Chef, nul ne me sébleroit plus capable que mōsieur le Prince deParme, auquel on peut dōner ceste loüange, qu'il est le premier Capitaine de la Chrestienté. Mais ie cuide que le desir d'vn chacun, de se trouuer en ceste expeditiō, modereroit les ialousies des premiers & secōds lieux, & que telles difficultez se vuideroient aisément.

Deux principaux mēbres de ceste armee.

QVAND ie vien à considerer tant de Princes, Seigneurs, Gētils-hommes, Capitaines, & segnalez soldats, qui se trouueroiét esdites expeditions, ie ne puis pēser cōment il seroit possible que telles forces peussent estre battues: car s'il y auoit quelque vertu, prudence, magnanimité, art & industrie en toute la Chrestiété; le plus exquis seroit là apporté par ceux qui, enflammez d'vn desir de bien faire, contribueroient liberalemét, en vne si illustre assemblee, tout le plus beau de leurs perfections. Et c'est ce qui a fait florir anciennemēt les armees Grecques & Romaines, quand se trouuans remplies de gens de valeur, l'vn taschoit par conseil, l'autre par hardiesse, & l'autre par diligence, de deuancer son compagnon. De mesme, verroit-on parmy ceste Noblesse, nō des enuies contentieuses, ains des emulations honnestes, à qui se segnaleroit le plus, tant à bié obeyr, qu'à bien commander. Quand il y a en vne armee nombre de telles gens, qui sçauent monstrer le chemin aux autres, & mordre sās desmordre, cela fait cōbatre tout le reste. Ie pēse qu'il n'y en auroit gueres de sembla-

bles parmy les Turcs,car la plus part ſont eſclaues, qui cõbatent pour la crainte des punitions, & non pour amour de vraye gloire.

Il faudroit que les armees,tant de terre,que de mer,fuſſent preſtes à l'entree de May,pour marcher où il ſeroit aduiſé.Mais la difficulté eſt, à ſçauoir en quelle maniere il conuiẽdroit aſſaillir,pource qu'on y peut proceder en diuerſes façõs.Il me ſemble,que les Chreſtiens deueroiẽt mettre tout leur deſſein au commencement de la guerre de venir à la bataille contre ces Barbares : car puis que leur Empire n'eſt fondé ſur la bien-veillance des peuples;on verroit arriuer des changemens eſtranges , ſi à l'abordee ils receuoient quelque notable route.La queſtion eſt à ceſte heure,ſ'il ſeroit mal-aiſé de les y attirer:pource que communément on imagine que quand vn ennemy peut apperceuoir le deſſein de ſõ aduerſaire,il taſche de le mener à fins toutes cõtraires.Ie confeſſe que cela ſe pratique ſouuent : mais auec de ſi grands & ſuperbes ennemis que ſont les Turcs , il faut eſtimer qu'il ſuccederoit ainſi que contre vn grand ſanglier que les chiens ont eſchauffé: car ce qu'il apperçoit premier,ſoit homme,ſoit leurier , incontinẽt il marche là d'vne merueilleuſe furie. On ne trouue point par eſcrit qu'ils ayent iamais fait les reſtifs de combatre,afin de maintenir touſiours la reputatiõ de leur nom , & celle de leurs armes. Quand ils entendent que les Chreſtiens arment en gros , auſſi font-ils de leurs coſté ; & ſont ſi diligens , qu'auant que nous ſoyons à cinquante lieues de leurs frontieres , ils ont deſia ſaccagé la moitié de la noſtre. Qui nous doit faire croire qu'ils couuriroient bien toſt le mommon,ainſi qu'on dit:& quand i'y ay biẽ

En quel tẽps toutes les forceſſes Chreſtiennes deuroiẽt cõmẽcer la guerre, & comment.

pensé, ie trouue que ce seroit vn grand aduantage pour nous, d'autant que l'ardeur & la fureur des nations Septentrionales est fort vigoureuse du commencemét; & quand on les fait trop temporiser, elle s'amoindrit.

Troupes de l'armee qui marcheroit par terre.

VOICY en quoy consisteroit l'armee de terre: à sçauoir en dixhuit mille Reitres, dix mille lances armees à la Françoise & à l'Italienne, deux mille harquebusiers à cheual, & dix mille autres lances à la Hongroise & à la Polonnoise, qui seruiroient de cheuaux legers: car il faudroit receuoir les forces, selon les modes des nations. L'infanterie seroit composee de vingt mille harquebusiers, & trente mille picques; tout lequel nombre de combatans monteroit à quarante mille cheuaux, & cinquãte mille hõmes de pied. Plus, l'artillerie de campagne seroit de vingt canons, & vingt couleurines grandes, accompagnees des pionniers susdits, & de l'equipage des viures, conuenable pour vn tel exercite. Quãd on se represente cecy deuãt les eux, on entre en allegresse: mais quand on viẽt à songer à la despense, on s'estõne; car pour y satisfaire, huit cent mille escus tous les mois n'y suffisent pas, ce qui va bien loin au bout de l'annee. Et d'autant qu'vne si grãde multitude d'hõmes & de cheuaux, pourroit estre fort incommode de victuailles & de fourrages, si elle s'esloignoit des grands fleuues, on entroit auant en pays; pour ceste cause seroit-on contraint de suiure le fleuue du Danube, & attacher là ses premiers desseins: en quoy faisant, on abonderoit de toutes prouisions necessaires qui s'ameneroient par iceluy. Faudroit aussi faire suiure vn pont de barques, accompagné de galeres armees, afin d'auoir tousiours les deux costez dudit

fleuue à ſa deuotion, tant pour le regard des fourrages, que pour l'aſſiegement des places qui ſeroient deſſus.

Ie cuide que l'vne des premieres de celles qui ſont és mains des Turcs, eſt Strigonia: mais ny celle-là, ny les autres qu'ils poſſedent, ne ſont (à ce que i'ay entẽdu) gueres fortes: pource que quand ils ſe doutent qu'on en veut aſſaillir quelqu'vne, ils iettent dedans huit ou dix mille ſoldats, & ne ſe ſouciẽt point d'autre fortificatiõ: ainſi eſt-il mal-aiſé de leur prẽdre ce qu'ils ont entre mains, n'vſant que des moyẽs ordinaires. Soit donc, qu'eux fuſſent les premiers aux chãps, ou nõ, ie ſerois d'auis pour touſiours les obliger à cõbatre, qu'on fiſt mine, mais à bon eſciẽt, d'attaquer quelque place d'importance, afin de les faire approcher auec leur armee, & ſeroit mal-aiſe qu'ils ſe peuſſent excuſer de la bataille, eſtans venus ſi pres auec leur bagage, gẽs de pied, & artillerie. Mais quãd ils ne viennent qu'auec trẽte ou quarante mille cheuaux, pour fauoriſer ce qu'õ a aſſiegé, on ne les peut vaincre, à cauſe de la legereté de leur cauallerie, qui ne laiſſe de beaucoup moleſter vn camp. *Ses premiers efforts.*

Ie trouuerois auſſi fort bõ que dix ou douze iours deuãt que faire marcher l'armee, les Chefs la fiſſent mettre de deux iours l'vn en bataille en diuerſes formes, pour en eſlire vne la plus conuenable, pour ſ'en aider au beſoin: car on void beaucoup mieux la verité des choſes par les peintures viues, que par les proiects qui ſont figurez ſur du papier: de ſorte qu'vn Chef en eſt touſiours plus reſolu en ſes cõceptiõs, & les capitaines ĩferieurs mieux preparez à la pratique. En cecy ordinairemẽt no⁹ errõs en nos petites guerres, où l'on ne regarde iamais cõme l'on doit rãger. *Ses exercices.*

son armee, sinon deux iours auant que combatre; & alors le Chef fait vne belle ordõnance escrite, cõme il veut qu'elle soit, laquelle il enuoie aux cõducteurs des Regimens, tant de cauallerie, que d'infanterie. Mais souuent, pour auoir esté faite trop promptement, & sans bonne consultation precedente, telle disposition se trouue mal à propos.

La desposition d'icelle en guerre.

Il est bien expediét qu'vn Chef ait bien imprimé en sa memoire l'ordre qu'il veut suiure, tant és pays larges, qu'és païs estroits, afin qu'il ne soit estõné, ou qu'il luy faille beaucoup consulter, lors que l'affaire suruiét. Et quand les gros fondemens sont bien establis, s'il arriue aucun accidét, qui requiere qu'on chãge quelque chose en l'ordre, cela se fait apres fort facilemét. On dira que c'est aduiser les ennemis, cõme on veut les combatre, & que cela leur fait ouuerture de penser aux remedes. Ie le confesse, si on n'obseruoit qu'vne forme: mais quand on en met plusieurs en euidence, c'est mettre en doute à laquelle on se veut arrester, excepté les principaux Chefs, qui reseruent la meilleure en leur memoire. Pour bien ordõner de ceste armee icy, faudroit ouyr parler les Capitaines, qui ont guerroié en Hongrie, qui sçauent par experience les manieres, qui mieux conuiennent. Et pource que ie suis entré si auãt sur ce poinct, ie veux bien dire, pour satisfaire aux curieux, celle qui pourroit (ce me semble) aucunement seruir contre ces Barbares. En ce fait, il faut considerer deux sortes de pays, l'vn plein, & l'autre serré.

Sa disposition en pais plein.

Qvant au plein, cõme on dit qu'est la plus part de Hõgrie, on s'y pourroit rãger tellemét que l'innumerable cauallerie ennemie (qui ne seroit pas moindre de deux cẽs mille cheuaux) ne la pourroit endõ-

mager qu'auec groſſe perte, & rõpre que tres-difficilemét. L'ordre ſeroit, d'entremeſler les gẽs de cheual entre les bataillons des gens de pied; comme fit feu Mõſieur de Guiſe à la bataille de Dreux, pour la meſme conſideration. Doncques voudrois-ie faire vn grand corps d'armee, cõpoſé de huit bataillons d'infanterie, chacun de deux mille cinq cẽs picques, dont les files ſeroiẽt chacune de nonante hommes, & y auroit en l'eſpaiſſeur vingt & huit rãgs, ſans celuy des enſeignes, & aux flancs y adiouſteroit-on mille harquebuſiers. Ils ſeroient tous diſpoſez en vn front eſgal, & entre iceux des interualles ſuffiſans, pour y ranger deux mille cheuaux, leſquels ſeroient en quatre eſquadrõs, de cinq cẽs chacun, & de quarante cheuaux de front, & deux vn peu plus auãcez que les deux autres. Or ces ſept interualles leur ſeruiroiẽt de places auantageuſe & de retraittes aſſeurees pour ſe reordonner: car de paſſer entre leſdits bataillons, pour les pourſuiure, il y feroit trop chaud; de les venir auſſi attaquer là où ils ſeroient fauoriſez de tant d'harquebuſiers, voire de picques, ce ſeroit (à mon auis) temerité. Et d'autant que les flancs des bataillons ne ſont communemẽt armez que d'harquebuſerie, qui eſt ſouuent vne foible defenſe contre vn gros hoſt de cheuaux, il me ſemble que les deux flancs des deux bataillons, qui ſeroient poſez aux ailes de l'armee, deuroiẽt eſtre fortifiez de quelques inſtrumẽs, que deux cens pionniers pourroiẽt aiſémẽt porter, ſemblables à ceux que le Duc d'Alue inuenta, & ſe ſeruit, quand le Prince d'Orange paſſa la Meuſe, ou de meilleurs: & cela ſuffiroit pour vn des flancs de chacun. Car pour ceux des autres, il n'en ſeroit beſoin, à cauſe que la vertu de ceſt ordre

y ſupplee, & auſſi que ce ſeroit trop d'embarraſſement. A la pointe droite & à la gauche de l'armee, hors des bataillons, ſe rangeroiēt ſix mille cheuaux en chacune,& ſeroient les eſquadrons de mille,& en deux corps, l'vn pour ſouſtenir l'autre. Et ſi on me demande,pourquoy ie les fais ſi gros; ie reſpondray que c'eſt pource que les Turcs font quelquesfois les leurs (principalement aux grands combats) de cinq & ſix mille lāces, ainſi que i'ay entēdu,leſquels engloutiſſent vn petit de trois cēs cheuaux, comme vn Lion feroit vne ſouris: parquoy il faut du fort cōtre le fort.Ie repartiroye apres cinq mille harquebuſiers en dix troupes,& en mettrois les ſix comme enfans perdus à la teſte des bataillons vers les ailes, &les autres quatre à la queuë.Ie placerois auſſi deux mille harq̄buſiers à cheual à la teſte de la cauallerie des ailes, pour ſeruir aux premieres eſcarmouches. Voila donc, en ce grand corps, vingt & huit mille cheuaux, vingt mille corcelets, & treize mille harquebuſiers rangez,lequel ne contiēdroit en lōgueur (à mō auis) que quatre mille pas communs:en quoy il n'y a point de ſi grande diſproportion: & la cauſe qui m'a fait l'eſtendre ſi fort, a eſté afin que la cauallerie ennemie ſe reſoluſt moins à l'enueloper. Il y auroit auſſi en la premiere file de ce grād frōt, quaſi dixneuf cens hommes qui eſt ſuffiſamment. L'autre partie des hommes,ie la voudrois ordonner en ceſte ſorte: ſçauoir eſt, faire deux corps petis,qui ſeroient rāgez huit cens pas derriere les deux ailes de l'armee: d'autāt que c'eſt par là que les premiers esbrāſlemēs viennent. Ie mettrois en chacun quatre mille cinq cens corcelets en deux bataillōs,& deux mille cinq cēs harquebuſiers;puis en l'interualle &aux pointes

quatre mille cheuaux en huit eſquadrons, qui ſeroit pour les deux corps vingt & deux mille hommes: chacun deſquels ſe remueroit, ſ'il voyoit ployer aucunes des premieres troupes; & n'y a doute que cela ne fiſt tenir bride. En apres, ie voudrois encores poſer entre ces deux troupes, & cinq cens pas plus derriere, trois mille cheuaux, en trois eſquadrons, où la perſonne de l'Empereur, ou de celuy qui commanderoit en ſon abſence, ſe tiendroit, eſtant queſtiō de combatre. Et cecy ſeroit l'anchre ſacree (comme on dit) qui à l'extremité ſ'eſbranleroit. Reſteroient à ceſte heure mille corcelets, deux mille harquebuſiers & mille cheuaux Reitres, ou Hongrois, qui ſeroiēt mis pour la garde du camp, que les pioniers accommoderoient de petites tranchees, pour la conſeruation des bagages: car ſ'il auenoit d'auanture que par nonchalance on les laiſſaſt ſaccager par les ennemis, qui pourroient ietter vingt ou trente mille cheuaux, pour ce faire, il faudroit rōpre vn camp apres pour les incommoditez qu'on receuroit, tant en general, qu'en particulier. Ceſte armee eſtant ainſi diſpoſee, à mō aduis, pourroit, en cāpagne raſe, ſe preſenter deuant la puiſſance des Turcs, leſquels eſtans deſpourueus de corcelets, & de picques, & d'eſquadrons bien armez, il ſeroit mal-aiſé qu'ils peuſſent renuerſer nos gros bataillons. Nous auons veu auſſi comme noſtre cauallerie eſt ſeuremēt accommodee dans ces interualles: ce qui me fait croire qu'il faudroit vne extraordinaire valeur aux ennemis, ou vne grāde laſcheté aux noſtres, pour perdre la bataille. Ie n'ay poīt mis ceſt ordre-ici en veuë, cuidāt qu'il ſoit le meilleur de tous: car autres ſe peuuēt inuenter parauanture plus à propos; c'eſt ſeulemēt pour conuier

plusieurscapitaines àla recherche de ce qui est vtile.

Du cōbat par terre entre l'armee Chrestienne & la Turquesque.

VENANT donc l'armee Chrestienne deuant la Turquesque,apres quelques canonnades tirees , ie presume qu'ils seroyent les premiers à venir assaillir,tāt pource qu'ils sont superbes,que pource qu'en ces grosses guerres ils sont ordinairement quatre contre vn,ce qui enfle le courage.Ils viendroyent auec soixante ou quatre vingts mille cheuaux dōner gaillardement à la caualerie auancee qui seroit aux deux flancs , voire dans le milieu de la teste. A cest affrontement(à mon opinion) ils seroyent repoussez & bien batus,auecques perte de plus de quatre ou cinq mille cheuaux.Mais comme leur cauallerie est legere, ils retourneroyent soudainement derrire leurs gros se reordonner. I'estime qu'apres cela, ayant fait tirer deux volees de leur artillerie(dont ils ont grand nombre)auecques tout leur corps ils feroyent vne vigoreuse charge : & ce qui donneroit dans les bataillons,ou dans les interualles,seroit accoustré de toutes façons. Mais parauanture que la cauallerie des flancs seroit renuersee:alors d'esbranleroyent les deux corps petis,ordonnez pour le soustenement ; lesquels trouuans les poursuyuans en desordre (ce qui auient quasi tousiours) les enfonceroyent si brauement,comme feroyent aussi quelques esquadrons,qui sortiroyent des interualles,qui leur donneroyent en flanc , qu'ils les mettroyent à vau de route. Leur harquebuserie,qui se seroit attaquee auec la nostre,porteroit a lors la peine de sa temerité.Mais aussi ne faudroit-il pasq̄ les Chrestiens suyuissent imprudemmēt ces Barbares:car ils se sçauent tres-bien railler,comme parauanture ils pourroyent faire à deux canōnades de là , & enuelopper

quatre ou cinq mille cheuaux des pl⁹ aſpres à chaſſer, comme firent leurs peres le Duc Iean de Bourgongne, & la Nobleſſe Françoiſe, à la bataille qui fut donnee contre Amurath. Parquoy il conuiendroit que toute l'armee Chreſtiéne marchaſt,& faudroit ieter apres eux vingt mille cheuaux,par eſquadons s'entreſouſtenans: ſauf la cauallerie Hongroiſe & Polonnoiſe, qui pourroit aller plus deſbandee en executant.Et quãd on les auroit ſuiuis vne lieuë, il ſemble que ce ſeroit aſſez fait.En ſomme,ie cuide qu'en ceſte iournee memorable ils perdroyent la moitié de leur infanterie, toute leur artillerie & bagage, & plus de vingt mille cheuaux. Mais quand on n'auroit pour le commencemẽt exploité que le quart de ceci, leur ayant toutefois fait tourner les eſpaules,touſiours ſeroit-ce vne grande reputation acquiſe, qui accroiſtroit és cœurs des ſoldats confiãce de vaincre: car celuy qui en vne guerre reçoit les premiers auantages,a bon eſpoir de l'iſſuë.

De la diſpoſition de l'armee en païs eſtroit.

A ceſte heure faut-il dire vn mot des païs eſtroits. Il ſemble qu'en iceux l'armee ſeroit plus aſſeuree qu'és larges,à cauſe de la quantité de ſon infanterie & ſi les ennemis ſe preſentoyent, alors pourroit-on varier les ordres ſelõ les lieux,gardãt touſiours ſoigneuſement les auãtages des bois, des vallons & de l'artillerie. Sur tout; conuiendroit ſe donner bien garde de ranger les corps en telle ſorte, que le premier, eſtant repouſſé,vinſt donner dedans le ſecõd: car ce fut la cauſe qui fit perdre la bataille au Roy Iean deuant Poictiers,lequel auoit cinquante mille hommes, & les Anglois ſeulement dix mille. Or ſi l'heur auoit eſté ſi fauorable, qu'on euſt obtenu ce bon ſucces,ie ne fais nul doute qu'on ne peuſt apres

(faisant marcher le reste de la grosse artillerie, qu'on auroit preparee à Vienne) comporter en moins de trois mois quatre ou cinq des meilleures ville qui sont sur le Danuble, comme Strigonia, Bude , Pest, & autres, qui sont mieux congnuës de ceux qui sont du païs , Vray est qu'il y auroit de grands empeschemens,& l'armee Turquesque, qui se seroit raccommodee, ne manqueroit de fauoriser ses places, où se verroient de tres-beaux combats. Cependant nous demeurerions auecques des bonnes arres de la premiere annee. Ie laisse aussi à penser,comme tout la Chrestienté se resiouïroit, entédant ce commencement de victoire obtenuë sur ceux qui depuis deux cens ans ne font autre chose que triompher de ses ruines. Les petis enfans mesmes chanteroient les loüanges des hommes valeureux, par qui ces beaux actes auroient esté commis.

Des exploits de l'armee de mer.

VENONS à l'armee de mer , qui ne doit pas estre laissee oisiue dans les ports , estant si puissante,& luy faisons faire voile,pour executer choses dignes d'elle. Le meilleur conseil qu'elle sçauroit prendre,seroit de se conformer à l'armee de terre, essayant d'amener les ennemis à iournee. A quoy il n'y auroit parauanture beaucoup à faire, pource qu'ils ne sõt pas moins glorieux en mer, qu'en terre Et s'ils voyoyent qu'on tirast vers les costes de la Grece,ou vers l'Archipelago,l'on les auroit incontinẽt sur les bras,sans qu'on fust contraint de feindre d'assieger place,pour les attirer. Et pource que la bataille de Lepãto les a rẽdus pl⁹ auisez,il faudroit aussi que les Chrestiens se pourueussent de bonne resolution,d'inuentiõs,&autres moyẽs necessaires,pour paruenir à la victoire. Les choses qui excitent à bien

combatre, outre la justice de la cause, & vne forte necessité, c'est quand on se voit en presence de personnes illustres, d'autant qu'ils abhorrent la lascheté, & exaltent la proüesse. Secondement, ce sont les remonstrances que font les Chefs pour exhorter les soldats à se bien porter en iournees solénelles. Tiercement, la confiance s'augmente, quãd on void vne gaillarde disposition aux hommes, & vn bel ordre en l'armee. Finalement, l'espoir des remunératiõs est vn bon aiguillõ aussi. Et s'il y a quelques Chefs, propres à bien pouruoir à cela, se seroient ceux de la nation Espagnole & Italienne, lesquels estans accompagnez d'vne eslite de gens valeureux, il faut estimer que l'ordonnance, l'ardeur, & l'excitation ne manqueroit. De discourir des formes de ranger armee nauale, ie m'en deporteray, par ce que ie ne suis expert és guerres de mer: toutesfois l'ordre que tint celle du seigneur Don Iuã à Lepanto, m'a tousiours semblé à propos, & bien inuenté.

Qué les armees de terre & de mer ne deuroient delayer d'assaillir, & comment.

QVELQV'VN estant vn peu craintif, & trop preuoyãt, pourra dire que c'est mettre la Chrestiété en grãd peril, que de hazarder tout à vn coup toutes ses forces. A quoy ie respondray, que quand on entre en vne quarriere volontairement, c'est pour y courre: aussi qui s'embarque en vne guerre, cõme assaillant, doit s'auanturer: autremẽt tant de preparatifs precedens auroient esté vains, & tant de menaces pareillement. Le peril est bien plus grãd, quand sans rien faire, peu à peu, on se laisse deuorer. Vn autre trop aspre consideràt ces belles forces, pourroit au contraire dire qu'il faudroit marcher tout droit à Cõstãtinople, sans s'amuser ailleurs: mais comme ce langage est vn indice de courage, aussi est-ce signe de peu d'expe-

rience (au moins ſelon mon aduis) pource que les armees ne vont pas en poſte. D'auantage elles rencontrent ordinairement des barrieres qui les arreſtent, qu'il faut premierement briſer. C'eſt choſe ſeure que les Turcs voyans les grans remuemens des Chreſtiens, tant par mer, que par terre, leur oppoſeroient plus de trois cens mille combatans, contre leſquels il faudroit aller auecques pieds de plomb & mains de fer, & ſe donner garde d'errer, non moins par temerité, que par nonchalance, meſmement és actions de grand poids.

OR ie preſuppoſe que l'armee nauallе des Turcs ſe preſentaſt pour cõbattre la noſtre. En ce fait ici ie ne feray pas moins prudẽs, courageux, & heureux nos ſoldats de mer, que i'ay fait nos ſoldats de terre: car ie tien pour certain qu'ils employeroient la victoire. Mais prenons le cas que ces Barbares, ayans voulu ſeulemẽt ſonder les noſtres, euſſent combatu pres de leurs aduantages; & apres auoir perdu vingt ou trente galeres, ſe fuſſent retirez, à la faueur de quelques chaſteaux ou villes: touſiours ſeroit-ce auoir gaigné la reputation, & acquis l'audace d'aller attaquer à leur barbe vne de leurs places. Que ſi le deſir croiſſoit alors à quelques vns de tirer vers Conſtãtinople; on luy pourroit reſpõdre, outre les autres raiſons alleguees, qu'on en ſeroit trop eſloigné, & que l'armee Turqueſque ſeroit encore auſſi puiſſante que la Chreſtienne. Item, que quand les ſuccés euſſent eſté plus en noſtre faueur; que c'eſt trop preſumer, de pẽſer d'vn plein ſaut emporter ceſte ſuperbe cité, n'ayãt aucune armee de terre, qui en fuſt plus voiſine que de deux cẽs lieuës: & que s'ils voyoient qu'on vouluſt prendre ceſte route, qu'ils ietteroient inconti-

incontinent dedans vingt mille soldats,&en mettroient autãt en campagne à cheual, pour la fauoriser:tous lesquels ils tireroiẽt de la Natolie.Et sur cecy on doit noter, que quand Mahumet secõd la prit, il la tenoit assiegee auec deux fortes armées, l'vne de mer,&l'autre de terre, les Chrestiẽs n'ayans lors en tout, pour la defendre, que 15. ou 16. mille hõmes. Le meilleur cõseil seroit, d'ẽployer le tẽps iusques à la fin de Septembre, à se rendre maistres de la Moree,l'assaillãt par la teste,assauoir par Coron & Modon, ou par les chasteaux qui gardẽt l'emboucheure du golphe de Lepãto; pour puis apres s'en aller fortifier, cõme on verroit estre meilleur,en l'ẽcouleure de ceste peninsule, où anciẽnemẽt estoit bastie la renõmée cité de Corinthe. Ceste mesme entreprise fut faite par André Doria,l'ã CIƆ.IƆ.XXXII.lequel emporta par force Corõ,Patras,&Lepanto;places qui se perdirẽt apres, pour n'estre secourues. Ayant donc laissé vne tresforte garnison d'infanterie és lieux cõquis,sept ou huit cens cheuaux, & prouision suffisante de victuailles ,auec trente galeres,les esclaues desquels pourroient seruir de pionniers , on licentieroit le reste de l'armée nauale iusques au Printemps. Voila quels seroiẽt les effets de la premiere annee, Dieu par sa bonté les ayant fauorisez.

De la cõtinuation de la guerre en la seconde annee, & des moyẽs qu'on y pourroit tenir, tãt par terre que par mer.

MAINTENANT il faut discourir des effects de la seconde, en laquelle ie cuide qu'õ trouueroit les Turcs mois superbes qu'ẽ la precedẽte, mais beaucoup plus cauts &auisez:d'autãt que les experiẽces enseignẽt ce qu'õ n'eust pas auparauãt sceu ny voulu conoistre.Au cõmencement de May,les armees seroiẽt prestes à marcher,& auroiẽt encor le mes-

me dessein de venir à la bataille, si les Turcs se presentoient. Mais si eux vouloient iouer au plus seur & ne tenter rien mal à propos, la faudroit il que les beaux artifices des Chefs se monstrassent, pour les contraindre de venir au combat hors de leurs auãtages: ainsi que fit Hannibal, qui par ses ruses attira les Romaĩs à trois batailles qu'il gaigna peu de tẽps apres son arriuee en Italie. Le plus ordinaire moyẽ qu'on suit pour cest effect, est d'assieger places qui importẽt: car si pour cela vn ẽnemy ne s'esmeut, & ne hazarde, c'est signe q̃l a peu de courage & de forces Ie ne doute point qu'ẽ celles dõt ils se voudroient seruir pour nous faire teste, ils ne iettassẽt dedans huit ou dix mille soldats, biẽ approuisionnez de toutes munitiõs: & tiendroient leur armee à six lieuës pres logee fortemẽt, pour les fauoriser. Et, pour dire vray, tels exploits seroiẽt difficiles, mesmemẽt si la ville estoit sur ce grand fleuue: mais il faudroit passer outre, & auecques l'abõdance des pionniers qu'õ auroit, & des instrumẽs pour faire trauailler dix mille soldats, leuer autãt de trãchees offensiues & defensiues, & bastir autãt de forts qu'il en seroit besoin, pour commodément assaillir les assiegez, & se mettre seurement cõtre ceux de l'armee ennemie, & s'aidant aussi des põts qu'õ auroit. Et ie tien pour certain, qu'ayant plãté deuãt telles places (qui sont mal fortifiees) cinquãte canõs, en quatre iours l'õ verroit des bresches à mõter cheuaux. Puis apres venant aux mains auec eux, nous qui seriõs forts, & eux foibles, & auec cela ayant tres-grãd auãtage, à cause de la qualité & bonté de nos armes; facilemẽt on les tailleroit ẽ pieces, sinõ ceux que la clemẽce Chrestiẽne voudroit reseruer.

Pédant ces actions icy, nostre cauallerie auroit besoin d'estre vigilante, en allant aux escortes des viures & fourrages, car là se feroient de belles entreprises, & les vns & les autres se pourroiét aussi dresser de grosses embuscades, où la suffisáce des Capitaines se monstreroit, & la prouësse des ieunes és combats qui se feroient. Et cóme la premiere annee nous seriós paruenus iusques à Bude: aussi i'estime qu'en ceste-cy nous pourriós conquerir iusques où le fleuue de Draue vient à entrer dans le Danube. Cela paracheué, l'armee Imperiale se deuroit placer en quelque beau lieu auátageux, pour faire espaule à la nouuelle conqueste, iusques à ce que les villes, dót on se voudroit seruir pour la seureté des passages, fussét munies & mises en estat de defence: puis se retireroit aux garnisons ordónees, pour y laisser passer l'hyuer. Quát à celle de mer, la saison venuë, elle s'auáceroit vers l'isle de Negrepót, pour en chasser les Turcs : & si d'auéture leur armee se presentoit pour les empescher, il faudroit la cóbatre: car en ceste expeditió, cóbatre seroit le mot du guet, & ne cóparoissant que de loin, paracheuer son effect. Mais faudroit obseruer ceste regle, qu'en assaillát la terre, on se tint tousiours preparé, comme si on deuoit estre assailly par mer. Et apres auoir en diligence fortifié & muny les plus beaux ports, d'hómes, de viures & vaisseaux, l'armee pourroit encor nettoyer de Turcs quelqs Isles de l'Archipelago, & puis se retirer pour hyuerner.

Ie n'ay rié dit des peuples Grecs, qui souspirét il y a long téps apres leur deliurác, d'autant que ie ne sçay pas quels seruices on é tireroit: pource qu'ó dit qu'ils sont si abat⁹ de courage par l'horrible ty- *Des peuples Grecs asservis au Turc.*

rãnie qui les moleste, & si despourueus d'armes & de science militaire, que ie n'oserois promettre qu'ils fissent si tost grand mouuement. Dedãs toutes ces prouinces, qui sont au deça de Constantinople, qui toutes ensemble sont auiourd'huy apellees la Romanie, il y a beaucoup pl⁹ de Chrestiẽs, que de Turcs. Il se void en la pluspart des lieux, q̃ pour quatre familles Turcques, il y en aura dix de Chrestiẽnes, & plus: mais elles sont si asseruies & intimides, qu'on leur donne des coups de baston, sans qu'elles s'osent plaindre. Quelqu'vn se mocquera dequoy ie fais icy vn preiugé des euenemẽs de la guerre, comme s'ils deuoient succeder en la maniere que ie le figure: mais ie ne suis pas si presomptueux, de pẽser que ce qui est inconu aux hõmes, ils le puissent preuoir. Ie discour seulemẽt de ce faict par raisons vray-semblables, appuyees sur quelques regles & experiẽces, ainsi qu'on a acoustumé de faire és affaires humaines, & parle aussi des pays, villes, fleuues, & passages, nõ pour y auoir esté, ains pour auoir obserué sur les Cartes, leur situatiõ: & qui plus est, pour faire conceuoir bonne esperance au vulgaire, de ceste entreprise, sçachãt bien qu'en ce qui concerne les combats, les conseils se prennent ordinairement sur le champ, & qu'aux Capitaines, qui s'y trouuent, il appartient proprement de deliberer de ces choses.

Des exploits & deportemens des deux armees chrestiennes en la troisiesme annee.

La troisiesme annee estant venue, i'estime que la mesme gaillardise qui auroit esmeu tant de braues guerriers de s'ẽployer aux precedentes, auroit encores pareille force en eux. Et cõbiẽ que le fer des ennemis, les labeurs passez, & les maladies en eussẽt ẽporté aucũs: si est ce q̃ plusieurs autres qui n'au

roient bougé du logis, desireux de participer à la loüange commune, iroient remplir les places vuides, en sorte que les hõmes ne manqueroiẽt point. Ainsi le tẽps de se mettre en campagne estant venu l'armee de terre ayãt passé le Draue, s'achemineroit vers le fleuue de Saue, iusques où il n'y a pas plus de vingt lieuës Hõgroises. Et n'ay pas opiniõ que les Barbares se presentassẽt en gros par le chemin; ains qu'ils mettroiẽt toute leur estude, & feroient tout leur effort, pour empescher le passage de la riuiere, qui est vn aduãtage, duquel (comme bõs Capitaines ils se deuroiẽt preualoir. En tels termes pourroit on voir, d'vne part & d'autre, la pratique de toutes sortes de belles ruses & inuẽtions. Mais pource que l'experience a tousiours fait cognoistre qu'vne armee puissante est mal-aisément bridee par vn fleuue (car si elle ne le passe à la faueur d'vn lieu auantageux & de l'artillerie, elle y paruiẽt par finesse, en amusant d'vne part, iettant ses põts & faisant ses forts de l'autre) ie n'en diray pas d'auãtage, sinõ que ie me fay croire qu'elle en viẽdroit à bout en huit iours. Cela fait, le pl⁹ profitable exploit, seroit d'aller assaillir Belgrade, ville renõmee, qui est situee où le Saue entre dãs le Danube: & en nulle actiõ passee (à mõ aduis) on n'auroit eu tant d'affaires qu'on auroit en ceste-cy. Car outre ce que ceste ville-là seroit tresbiẽ pourueue pour sa defense, il faudroit tousiours auoir l'œil vers l'armee Turquesque, qui ne seroit loin de là: cõseruer vn grãd põt sur le Saue, auoir autre passage pour le costé du Danube, faire forts, tranchees, aller seuremẽt aux fourrages & escortes: de maniere que si on l'emportoit, ce seroit vn beau chef-

d'œuure. Et pour en iuger, ne peut-on pas hardymẽt dire que ceux qui auroiẽt accoustumé de vaincre, surmõteroiẽt toutes ces difficultez? Ayãt donc gaigné ceste place, il la faudroit r'accõmoder prõptemẽt & y laisser vne forte garnison, d'autãt que là il conuiendroit faire le principal magazin pour recueillir les prouisions necessaires. En ces enuirons-là il y a trois gros fleuues, qui entrent dans le Danube, assez pres les vns des autres: à sçauoir le Draue, le Saue, & le Tibisc, qui sourd des parties de la Trãssyluanie: lesquels ne sont moindres que le Rhin, ou la Meuse. Par ces quatre grãds canaux viendroient toutes commoditez, moyẽnant qu'on donnast bon ordre que les Turcs, qui seroient restez en quelques places dans le cœur du pays, n'offençassent les bateaux. Et pource qu'on ne seroit encor qu'à mi-saison, le demourant se deuroit paracheuer à les chasser de là: ce qui parauanture ne donneroit beaucoup de peine.

Exploits de l'armee de mer. Apres auoir parlé des effects de l'armee de terre, il cõuient aussi faire mentiõ de l'armee de mer, qui se seroit mise à voile au cõmencemẽt de May, prenãt sa route vers l'Isle cõquise de Negrepõt: & si la Turquesq̃ estoit desireuse de cõbatre, il ne faudroit refuser le pti: mais si elle ne se vouloit auãturer, aĩs espier quelque bõne occasiõ, le meilleur dessein seroit d'aller surprẽdre & forcer la ville de Saloniki qui anciennement se nommoit Thessalonique: laquelle est és frõtieres de Macedoine, sur le bord de la mer, & n'estãt pas forte, elle seroit soudaĩ nostre. Il faudroit auiser to⁹ les moyẽs possibles de la mettre en estat de defẽse, d'autãt qu'il y faudroit laisser vne grosse garnisõ d'ĩfãterie & de cauallerie, pour

courre le pays. Et faut noter q̃ tout ce qui se mettroit dans les places cõquises, cela seroit supernumeraire: & q̃ les armees de mer & de terre auroiẽt leur nombre fourny selon nostre proiect, à cause qu'elles seroiẽt tousiours ꝑparees à la bataille. On eust bien peu entreprẽdre sur les costes de l'Esclauõnie, où les Turcs tiennent plusieurs villes: mais en se saisissant de celles-cy, q sont plus faciles à occuper, c'est les prẽdre par le derriere: ce qui les fait autãt pẽser à la fuite, qu'à combatre. Ayant doncques sejourné vn mois & demy, ou deux, elle pourroit courir par toutes les autres Isles de l'Archipelago: tãt pour saccager to⁹ les Turcs qu'on y troueroit, qne pour asseurer les Chrestiẽs y habitãs. Il pourroit aduenir q̃ les Turcs, craignãs la premiere impetuosité Chrestiẽne, laisseroiẽt harasser nostre armee deux ou trois mois aux assiegemẽs des places: puis tout d'vn coup estãt occupee à quelqu'vne, ils viẽdroient frais & gaillards l'attaquer: ainsi qu'ils firent aux Gerbes, ou les forces Espagnoles furẽt rõpuës. Les Espagnols aussi sur la fin du siege de Malte leur rẽdirent quelque change, & desfirẽt cinq ou six mille Turcs. A cest incõueniẽt ie croy q̃ les Chefs pouruoieroiẽt si biẽ, qu'õ ne seroit surpris: & auãt q̃ nostre armee se retirast pour hyuerner, il seroit bõ qu'elle laissast dans l'Isle de Cãdie quarãte galeres, pour se presenter à vn besoin. Pẽdãt l'hyuer, du costé de la Hõgrie, faudroit traitter auec les Vvalaques & Moldaues, qui sont suiets aux Turcs, & neãtmoins grands ennemis: pour la souuenance qu'ils ont des maux fraischement receus, afin de les faire armer contr'eux, & enuoyer quelque eslite d'hõmes soudoyez, pour se ioindre aux

forces Chrestiénes, ou faire autres remuemés profitables. Quát aux Transsyluains, qui leur sont tributaires, on les feroit aussi aisémét remuer, lequel réfort seruiroit beaucoup, mesmement pour s'opposer aux Tartares, si les Turcs les faisoiét donner dás les pays des Chrestiés, pour faire diuersió. Car pour cinquante mille ducats par mois, ils en font marcher 50. mille à cheual, qui comme sauterelles font des degasts innumerables. En vn mesme téps conuiendroit aussi pratiquer auec les Grecs, afin qu'au Renouueau ils se declarassét, lors qu'ils verroient les armees de mer & de terre estre esbrálees, & se iettassent sur les Turcs, qui sont respandus & demourans dans toutes ces prouinces.

Des exploits & effects des deux armees en la quatriesme & derniere annee de ceste guerre contre les Turcs.

LES effects de la quatriesme annee, q̃ no⁹ auons mise pour but de ceste glorieuse conqueste, seroiét encores plus memorables q̃ les precedés. Pour ceste occasió faudroit-il q̃ la bóne vnió des Princes cótinuast, afin que les prouisiós necessaires ne vinssent à defaillir: & y a apparéce qu'elle pseuereroit, veu q̃ la prosperité, ayant tousiours accópagné les entreprises, chacun estát réply de bonne esperáce, voudroit s'efforcer de paruenir à la fin tát desiree: Donc auec plus grand courage, & les mesmes hómes des autres annees, l'armee de terre se mettroit aux cháps, & de meilleure heure q̃ les autresfois. Desia seroit arriué à Belgrade abondáce de munitiós pour l'artillerie, & plus de deux mille cheuaux de surcroist pour parfournir son equippage, & nó moins de trois cés chariots pour les viures: car au partir delà il faudroit abádóner les fleuues. Et en ceste sorte s'achemineroit-on pour dóner perfectió à l'œuure, vers la ville de Sophia, qui est au cómé-

cemẽt de la Bulgarie: pource que les Cartes monſtrẽt que c'eſt le plus droit pour aller à Conſtãtinople, n'en eſtãt pas eſloignee de cent lieuës Françoiſes. Elle eſt en planure, & nullemẽt fortifiee. Il y a apparẽce que les Turcs ne voudroiẽt faire là leur teſte: mais ayant fait ſortir les habitans d'icelle, & conſumé & tranſporté les viures, l'auroiẽt laiſſee vuide de toutes choſes, pour aller à Philippopoli faire la groſſe maſſe de leur cãp. Ceſte ville qui eſt outre les mõtagnes de Thrace, eſt renõmee pour la bataille q̃ Ceſar y gaigna cõtre Põpee, & eſt aſſiſe en pays tresfertile, ſur bonne mõtagnette, au pied de laquelle paſſe vne petite riuiere peu gueyable. Or ce lieu ſeroit fort propre & bien choiſi pour y faire grande reſiſtance, & y hazarder la bataille: à cauſe que ce n'eſt ſi pres du ſiege de leur Empire, q̃ la perdãt ils peuſſent eſtre preuenuz, eſtans en effroy, ne ſi loin qu'ils ne peuſſent y recueillir de bõnes reliques de leur armee, la fortune leur ayãt eſté contraire: & ay opinion que là ils combatroient, voire q̃ leur Empereur s'y trouueroit en perſonne. Et cõment pourroit-il ſouffrir qu'on l'allaſt attaquer iuſques dedãs ſa cauerne, ſans ſe defẽdre, cõme font les beſtes genereuſes? encores que ceſte natiõ ſoit pleine d'iniuſtice & de cruauté, elle ne laiſſe pourtant d'eſtre furieuſe & hardie, & auec cela elle a ſa reputatiõ fort recõmandee. Les Chreſtiẽs auroient auſſi matiere d'accroiſtre leur eſpoir, en conſiderãt qu'il n'y auroit plus ny grands fleuues, ny villes fortes iuſques à Cõſtãtinople: ains qu'ils trouueroiẽt ſeulemẽt vne armee puiſſante qui leur feroit reſiſtãce, dequoy les hõmes valeureux ſe reſiouiſſent: & n'y a riẽ qui les faſche, ſinon quãd ils

ſont contraints de combatre cõtre la faim, la ſoif, les maladies, le grand chaud, ou le froid: d'autant qu'il n'y a vertu qui ne ſoit accablee de telles incõmoditez. I'eſtime que vers la my-Iuin l'armee Chreſtienne pourroit arriuer à Philippopoli: auquel lieu ſi les Turcs s'eſtoiẽt retrãchez & parquez en lieu auantageux, il y auroit peine à les en tirer. Et pource qu'il ne leur eſt iamais aduenu de le faire, meſmes quand leurs Empereurs y ſont preſens, ie veux pluſtoſt preſumer qu'ils ſuyuroient leurs anciennes couſtumes, qui eſt de venir audacieuſement au cõbat cõme fit Baiazet premier cõtre Tãburlã: encor qu'il euſt vn exercite treſ-numereux. Les forces des Turcs ſeroient, à mõ aduis de deux cens vingt mille hommes, & celles des Chreſtiens de quatre vingt mille: car quelques vns auroiẽt eſté laiſſez aux dernieres garniſons, pour les eſcortes. Et n'y a doute que les vns & les autres ne fuſſẽt bien affectionnez à vaincre, d'autant que ceſte bataille ſeroit cõme vn arreſt diffinitif de toute la guerre. Ie ne parleray point de l'ordre: car ſi celuy, dont i'ay fait mention par cy deuant, n'eſtoit bon, l'on en eſtabliroit vn autre plus propre, & remettroit-on l'euenemẽt à Dieu: qui ſeroit (ainſi qu'on doit eſperer) fauorable à ceux qui l'adorent, contre ceux qui les deshonnorent.

Cõbien eſt importãte la guerre contre les Turcs, à comparaiſon de toutes les autres guerres.

Quand ie me repreſente ceſte groſſe guerre icy, & ces ſuperbes armees, & que de l'autre part ie me mets deuãt les yeux nos petites de pardeça: il me ſouuiẽt de ce qu'Alexãdre reſpondit à Antipater qu'il auoit laiſſé en Macedoine, lors, qu'il alla à la conqueſte d'Aſie. Antipater luy eſcriuit que quelques ennemis s'eſtoiẽt eſleuez cõtre luy, & que deſ-

ia ils auoiẽt dix ou douze mille hõmes aux chãps, & qu'il luy enuoyast secours. Il me semble, luy mãda Alexandre, qu'à ceste heure que ie combats cõtre les puissantes armees de Darius, & que ie vay conquerãt ce grand Empire d'Asie, que toute vostre petite guerre de Macedoine, n'est autre chose qu'vne guerre de chats & de rats: parquoy resistez au mieux que pourrez. On dira qu'en nos debats ciuils on y remarque quelq̃fois de beaux exploits militaires, encores qu'ils ayent esté au petit pied: cõme les batailles de Dreux, S. Denis, Mõcõtour, dõnees en France, & les sieges de Roüan & de la Rochelle: & en Flandres sept ou huit grosses desfaites, & les sieges de Harlé, Maestrick, Tournay & Oudenarde. Ie le confesse: mais encores cela ne est-il point à cõparer à la iournee de Lepãto, que gaigna le Seigneur Dom Iuan. Ie croy aussi que le siege de Malte, où il fut tiré 80. mille coups de canõ, & dõné quatre ou cinq assauts, & celuy de Nicosie en Cypre, qui en soustint quinze (ainsi qu'aucũs l'ont escrit) doiuẽt estre preferables à ceux que i'ay alleguez. Les guerres contre les infideles, sont celles q̃ les braues Capitaines & soldats deuroient chercher de cẽt lieuës, & fuyr les ciuiles de 50. qui par leurs cours continuels vont deuorant & cõsumant, & auecques peu de memoire, la fleur des Royaumes & des Republiques.

Ie ne descriray point quelle seroit ceste grãde bataille: car il faut croire qu'aux autres cõbats p̃cedés on n'auroit poĩt veu vne telle animosité, ny de si furieuses charges. Sémes, qu'apres auoir cõbatu trois grosses heures, ie cuide qu'ils nous laisseroiẽt vne victoire sãglãte: mais ce seroiẽt d honorables

De la prin... contre les Turcs.

ſepulcres que ceux qui ſe baſtiroiẽt là, & non ceux qui s'acquierẽt par querelles particulieres, où en la plus grãd' part les ames font naufrage. Icy le deſir ſeroit iuſte, là cauſe iuſte: ce qu'eſtãt adioint auec vne ſinguliere valeur, q̃ pluſieurs auroiẽt icy mõſtree, il en reuiẽdroit vne renommee perpetuelle, qui courõneroit encor la poſterité des hõmes illuſtres qui y ſeroiẽt demourez. Eſtãs donc les Turcs en route, & leur camp pillé, on ſeroit contraint de ſejourner huit ou dix iours à Philippopoli (qui ne feroit reſiſtãce, apres ceſte grãd' perte) pour ſe rafraiſchir, & faire raccommoder les bleſſez: & de là faudroit hazarder pluſieurs grecs ſeparémẽt, pour aller iuſques à Saloniki les aduertir du bon ſuccez, & le mãder à l'armee de mer afin qu'elle s'auãçaſt vers Conſtantinople: car ſans les deux forces conioinctes, il ſeroit difficile de l'aſſieger. La perte q̃ les Turcs auroient faite en ceſte bataille, ne pourroit eſtre encor ſi grande, qu'il ne ſe ſauuaſt bien cent trẽte mille hommes, deſquels aucuns ſe pourroiẽt eſpãdre par le pays, pour pouruoir à la cõſeruatiõ de leurs familles qu'ils y auroiẽt laiſſees: & le gros tireroit vers Conſtãtinople, auecques leur Empereur, pour y faire leur derniere reſiſtance: d'autant qu'ẽ la cãpagne ils n'oſeroiẽt plus ſe preſenter. Et pource que la ville n'eſt forte, on doit pẽſer qu'en extreme diligẽce ils dreſſeroiẽt les fortifications de terre, & feroiẽt leurs eſplanades, dreſſans caualliers pour y accommoder grand' quãtité d'artillerie. Tous les viures des enuirõs retireroiẽt-ils auſſi en la ville: pour la deffenſe de laquelle ils ne laiſſeroient moins de quarante mille hommes. Et eſt à preſumer que le grãd Seigneur, auec ſes threſors &

concubines, ensemble bon nombre de cauallerie, passeroit en la Natolie (qui est l'Asie Mineur) pour y apprester vn nouueau secours.

Suite de la victoire.

NOSTRE armée de terre, à mesure qu'ils feroient, les preparations susdites, s'auanceroit aussi peu à peu, laissãt dans Philippopoli garnison suffisante, pour tenir les chemins. De là elle iroit à Adrianopoli, qui est vne grande cité, qui à cause de sa foiblesse, ne s'opiniastreroit : en laquelle il faudroit aussi poser quelques garnisons, & y resserrer tous les viures qu'õ pourroit, dequoy on n'auroit faute, si en ce fait on estoit diligent. Cest ordre deuroit aussi estre obserué, que les gens de guerre ne courussent sus, sinõ à ceux de la natiõ Turquesque, & que tous les Chrestiẽs fussent exẽpts de pillage & de seruitude. Alors de cinquante lieues à la ronde, ils viendroient apporter viures. Aux grandes armees vne bonne police & seuere iustice se doit establir: autrement, pour la multitude des meschãs & gens desbauchez qui s'y rãgent, tout tõberoit en confusiõ, si leur malice n'estoit bridee, & punie par tels moyens. Pendant le petit seiour qu'elle fera à Adrianopoli, de trois ou quatre iours, faisons auãcer l'armée de mer : à quoy elle ne seroit restiue, ayãt sceu le succez de celle de terre, & tireroit vers les chasteaux qui gardẽt le destroit de l'Hellespõt: & y a apparẽce que les Turcs, memoratifs de leurs peres, & ne voulans rien hazarder temerairement, se seruiroient de l'auantage du lieu, se placans là pour y cõbatre, où ils seroient flancquez de l'artillerie desdits chasteaux. Encores auroient-ils ceste commodité, qu'on ne les y pourroit attaquer, que auec quatre vingt ou cent galeres de front.

Exploits de l'armee de mer.

Le premier iour q̃ nostre armee se presẽteroit en bel ordre, pour voir la cõtenãce de l'armee ennemie, on luy tireroit force canonades, & elle rendroit le mesme, puis se retireroit, cõsiderãt l'assiete forte où elle seroit placee. Le soir on cõsulteroit, & les sages mariniers opineroiẽt qu'on ne tentast riẽ mal à propos. En fin, les Capitaines resoudroiẽt de ietter gẽs en terre du costé de l'Europe, auec artillerie, pour battre & prẽdre l'vn des chasteaux, pour desloger les Turcs de cest auãtage, veu qu'il n'y auroit que quatre ou cinq cẽs cheuaux, qui parussent de ce coste-là, & du costé d'Asie pl⁹ de deux mille. A l'aube du iour on sortiroit quatre mille corcelets, & six mille harquebusiers, & trẽte canõs de galeres, tirez par les forçaires. En marchãt, ceste cauallerie viẽdroit agacer les nostres, mais on luy dõneroit tant de mousquetades, qu'elle s'escarteroit biẽ. La nuict suiuãte on approcheroit de la forteresse, & ayãt accõmodé l'artillerie, le iour venu, on battroit. Ce qui feroit proposer aux Turcs de ietter vingt mille hõmes sur les bras des nostres, pour les tailler en pieces, ou dõner auec cẽt 50. galeres dedãs nostre armee, pour faire le mesme, veu qu'elle seroit desfournie. Mais ce deuxiesme cõseil estant trouué meilleur, les Turcs le mettroiẽt à executiõ: ce que nostre armee apperceuãt, elle feroit la moitié du chemĩ auec les galeres equippees, qui pourroiẽt estre deux cẽs, & chacune armee estãt en trois corps, s'affrõteroit audacieusement : mais apres auoir cõbatu plus d'vne grosse heure, la victoire demeureroit nostre, & se sauueroit seulemẽt le tiers des galeres ennemies. Au mesme tẽps se prendroit aussi le chasteau qu'õ auroit battu, ayãt enduré vn

furieux assaut. En ceste maniere viẽdrõs no⁹ à estre maistres de ce superbe pas, où Xerxes fit cõstruire vn admirable pont de vaisseaux, & les reschappez, qui pourroient estre encor plus de cent galeres, iroient porter à Cõstantinople la nouuelle de leur mesauẽture. Les nostres ayans sejourné audit lieu cinq ou six iours, tãt pour dõner ordre aux blessez, que pour prẽdre l'autre chasteau, & mis bõne garnison en tous deux, prẽdroient la volte vers Constantinople, & y arriueroient deux ou trois iours apres l'armee de terre. Et sçachans de chacun costé la venue des forces, attendues & victorieuses, il ne faudroit demander quelles resiouyssances.

MAIS si faut-il dire auecques verité, que ce dernier acte seroit plus difficile que les autres, car vne bataille, biẽ qu'elle soit debatue, si n'est-ce q̃ l'œuure d'vn iour: là où forcer vne grande multitude d'hommes, couuerts de rempars, & accõmodez de toutes prouisions, c'est vn tesmoignage de grande experiẽce des Chefs, & hardiesse des soldats, quãd en deux mois on y peut paruenir. L'armee de terre estant arriuee à deux lieuës de la ville, les meilleurs Chefs, auec vĩgt mille cheuaux & sept ou huit mille harquebusiers, iroiẽt recognoistre le logis à demi-lieuë pres, & bien cõsideret ce qui le pourroit rendre mal-seur & incommode. Et ne faut douter que là ne s'attachast vne grosse escarmouche, parce que les Turcs, estans si puissans en la ville, voudroient monstrer leur animosité & peu d'estõnement. Le lendemain on se viẽdroit loger là de fort bõne heure, & s'accommoderoit-on de quelques legeres tranchees, à la teste & à la moitié des flãcs. Et afin que l'armee nauale peust communiquer

Du siege, des assaus & de la prise de Constantinople.

auec celle de terre, & y enuoyer ſeurement prouiſion, ſeroit beſoin de faire de mille en mille pas de petits forts, accõpagnez de tranchees, pour la ſeureté des paſſages, iuſques à la mer: auſquels ouurages, tãt les piõniers, que la pluſpart des ſoldats, beſongneroiẽt 7. ou 8. iours. Ce qu'eſtant paracheué on iroit recognoiſtre la ville de plus pres, où il ne faudroit moins demeurer de quatre ou cinq iours: car i'ay ordinairemẽt veu que des recognoiſſances haſtiues & precipitees ſ'ẽ enſuiuẽt des erreurs treſlourds. Maintenãt il faut voir cõme il ſeroit meilleur d'aſſaillir: mon aduis eſt que ce fuſt ſeulement par vn endroit: car ſeparant l'armée, la garde des tranchées ſe trouueroit trop foible, & ne pourroit ſouſtenir les ſorties. I'eſtime qu'il cõuiendroit mettre dedans ſix mille corcelets, & autãt d'harquebuſiers au moins, & trois mille cheuaux, aux flãs, en lieu couuert: le tout eſtant appuyé du corps de l'armée, qui n'ẽ ſeroit eſloigné que de la portee du canon. La premiere tranchee ſe feroit à mille pas du camp, & en forme defenſiue, eſtant garnie de flãcs à propos, & de deux ailes lõgues de cinq ou ſix cẽs pas, tirans vers le cãp: & afin qu'on ne fuſt ſi aiſémẽt enuirõné par derriere, par quelque ſoudaine ſortie, on la feroit capable de dix mille hõmes. La ſecõde s'aprocheroit à 500. pas pres de la ville, en forme offenſiue, & de cent pas en cent pas, vn petit circuit de gabions, pour y retirer les enſeignes auec vne forte garde, où l'on pourroit cõbatre vn quart d'heure. A vingt pas plus outre, on placeroit vingt-cinq canons en trois gabionnades, pour tirer aux defenſes, qui ſeroient defendus de iour par l'harquebuſerie de la trãchee, & de nuit par quel-
que

que petite trãnchee defenſiue des coſtez. Ie laiſſe à penſer combien ils auroient deſmonté de pieces en cinq ou ſix iours, poſees ſur leurs nouuelles fortifications faites à la haſte. En ceſt aſſiegement icy faudroit proceder auecques diligence & impetuoſité: car quand on donne temps à vn grand peuple, il baſtit en vn mois vne autre ville; n'ayant à beſongner qu'en cinq cés pas de long. Et quand on ſe feroit aſſeuré de l'artillerie de dedãs, on cõmenceroit à dreſſer la grãde batterie, approchãt les pieces à deux cés pas pres de la muraille, & les logeant auecques toute la ſeureté que faire ſe pourroit. Deux breſches ſe feroiẽt ſeulemẽt, mais larges & raiſonnables: à quoy cinquante canons, fauoriſez de dix longues couleurines, ayãs ouuré l'eſpace de ſix iours, il y a apparence que les cheuaux y pourroiẽt monter. Ie ne parleray point des ſorties, eſcarmouches, & autres eſpeces de combats, qui ordinairement ſe feroient, d'autant qu'on les peut mieux imaginer en general, que les preuoir en particulier. Alors les vieux cõſeilleroiẽt, & les ieunes ſe hazarderoient, & ceux de moyen aage regarderoient à conſeruer: ſomme, que chacun voudroit auoir part à bien faire. Du coſté de la mer, autres entrepriſes ſe dreſſeroient, tant en gros, qu'en petit, pour s'entreſurprẽdre: de ſorte que ceſte mortelle & ſanglante tragedie ſe trouueroit embellie par la diuerſité de tant de nouueaux actes. Mais celuy que ie veux reciter maintenant, ſeroit le principal: car eſtans les breſches treſ-amples, il ne faudroit plus temporiſer, ains ſe preparer pour l'aſſaut general. Il eſt à preſumer que les Turcs auroient remparé leurs murailles, & outre cela fait encor de grands retranchemens par derriere, en intention de defen-

dre l'vn & l'autre iusques à la mort. Et quât aux fortifications de dehors, pour auoir eu peu de temps à les bastir, se trouuans imparfaites, elles pourroient estre gaignees auec peu de perte. L'emulation, pour auoir le premier rang d'assaillir, seroit grande parmy tant de nations (car de l'armee de mer seroient venus quatre mille Espagnols, & autant d'Italiens) & chacune nation voudroit maintenir sa gloire ancienne : à quoy on remedieroit par le sort. Or vne chose qui nuist merueilleusement és assauts, est, d'assaillir auecques confusion & desordre : ce qui arriue aisément, quand il faut rafraischir les hommes. Parquoy, à mon aduis, il suffiroit de deux mille hommes, à chacune bresche, à la fois, lesquels estans rafraischis deux fois de pareil nombre, ne faudroit employer pour les trois assauts, que douze mille hommes, sans conter deux mille auanturiers, qui seroient departis par lesdites troupes, lesquelles apres auoir combatu vne heure chacune ; en oyant le son des trompettes, se retireroient de la bresche, pour donner lieu aux autres, ou lon leur tireroit canonnades. A la defense de ceste premiere muraille, n'y auroit pas moins de huit mille Turcs ; que tant la necessité, que l'honneur, deuroient bien faire combatre. Nos assaillans aussi, estans à la veuë de toute l'armee, ne voudroient monstrer aucun signe de lascheté. Donques ayant tiré en furieuse batterie, depuis l'aube du iour iusques à midy, alors le signal de marcher seroit donné. Il ne faut point descrire la forme de cest assaut, ains imaginer que si aucun fut onc obstiné, & furieux, que cestuy-cy le seroit. Et pour n'en mentir point, ie doute qu'on les peust emporter ; & encores qu'on le fist, tousiours les Turcs qui resteroient,

iroient ſe ietter dans les foſſez de leur retranchement, tout ſemé d'artillerie & d'harquebuſerie, où lon ne les oſeroit pourſuiure. Il eſt à croire, que pendant la plus grand' chaleur des aſſauts, eux feroient vne saillie de la ville, auec cinq ou ſix mille cheuaux & quelques harquebuſiers, pour troubler & faire vn diuertiſſement. Ce que nos Chefs ayans bien preueu, les remeneroiét battant iuſques dans les foſſez. Et s'il aduenoit qu'euſſions eſté repouſſez du premier aſſaut, on continueroit encores de tirer cinq ou ſix mille coups de canon, pour applanir les breſches: & puis en donner vn autre, auquel on ſe pourroit rendre maiſtres du rempar. Alors ſe faudroit-il loger là, & dedans le foſſé, & eſtre vigilant. En apres, on beſongneroit en toute diligence, iour & nuict, pour accõmoder place dans ledit rempar pour trente canons. A quoy faudroit employer trois iours, à cauſe des cõbats & alarmes continuelles, qu'on auroit, eſtans ſi proches les vns des autres. L'artillerie eſtãt logee, on tireroit quatre iours en baterie, pour fracaſſer ces nouuelles fortificatiõs; & ſelon qu'elles ſeroient bien ou mal entendues, on auroit plus ou moins de peine. I'eſtime que les Turcs nous voyans ſi auancez, voudroyent parauanture tenter vn party d'hõmes reduits au dernier deſeſpoir; qui ſeroit, d'eſſayer de ſurprendre noſtre armee de mer, pource qu'ils auroyent bien encores ſix vingts galeres, & ayans choiſi l'occaſion d'vne nuict ſombre, ils ſortiroyent en trois corps du port, & de plaine furie iroiét donner dans le milieu de nos vaiſſeaux, & venans ainſi inopinément, cela les eſtonneroit & mettroit en quelque deſordre: toutefois par la valeur des Capitaines & ſoldats, la victoire ſeroit noſtre; mais

auec grosse perte. Ce dernier remede leur ayant esté tresdommageable, ils n'auroient plus autre recours, qu'à la simple defensiue: & les Chrestiens, ayans le cœur engrossi pour ceste heureuse auanture, ne demanderoient qu'à paracheuer, par vn dernier effort, leur glorieuse entreprise. Ainsi donc, quand l'artillerie auroit fait la voye aussi pleine, qu'elle auroit peu; toute l'armee de terre se mettroit en bataille, & seroient ordonnez vingt mille hommes pour donner aux bresches: & six mille pour presenter & donner des escalades, tant pour amuser, que pour estonner les ennemis. L'armee de mer aussi s'achemineroit, pour attaquer par le port. Il ne faudroit point d'aiguillons, pour piquer les nostres: car estans incitez à bien cõbatre, pour destruire cest Empire, qui a tant vilipendé le nom de Christ, & oppressé ses disciples, pour l'honneur, & pour vne si riche proye: chacun se transformeroit en vn Hercules. Et le signe estant donné, on verroit partir ces valeureuses troupes en bon ordre, & aller droit planter leurs enseignes sur les parapets des ennemis. Certes on n'auroit encores rien veu de si furieux ny de si sanglãt; & l'ardeur des vns, & le desespoir des autres produiroient des actes pleins de merueilles. En fin, apres auoir combatu plus de deux grosses heures, les nostres ayans esté rafraischis vne fois, se feroient maistres du retranchement, s'estans les plus braues Turcs fait hacher en pieces sur le lieu, en combatant, & les plus coüards prendroient la fuite, pour chercher les cachettes que la peur enseigne, & abandonneroient vne honorable sepulture, pour vne infame. Du costé de la mer les nostres, apres auoir aussi cõbatu, entreroiét en la ville. Par ce moyen, ceste tres-renommee

cité,apres auoir esté pres de cent quarante ans entre les mains de ces cruels Barbares,viendroit à estre restituee à ses antiques possesseurs. L'Empereur Mahumet la prit en cinquante quatre iours: & les Chrestiens n'auroient employé gueres plus de deux mois à cest effect, combien qu'elle auroit esté defenduë d'vne bien plus grande puissance. Mais luy en sa victoire exerça toutes especes de cruautez, insolences, & vilenies, dequoy il nous faudroit du tout esloigner: au contraire,vser de mãsuetude & moderation enuers le peuple,desirant plustost de le voir conuerti,& dãs les Temples loüer Iesus Christ, que de voir leurs corps sanglans estendus morts dans les ruës. Toutesfois en la furie, il est à presumer que beaucoup seroient occis. Les soldats ne seroiẽt restifs apres,à se ietter sur la proye qui seroit abõdante: aussi auroient-ils bien merité quelque recompense de tãt de labeur. Mais les hommes magnanimes ne s'amuseroient pas à cela, & se cõtenteroient de l'honneur, & de quelque cimeterre, ou autre chose pareille, pour reporter en leurs maisons, & les pendre à vn cabinet, afin que leurs enfans, voyans ces despouilles honnorables, conquises par leurs peres,en lieu si digne,se souuinssent d'imiter leur vertu.

Deportemẽs apres la prise.

LES histoires racontent que Mahumet, trois iours apres l'expugnation, alla au Temple de saincte Sophie ,rendre graces solennelles à son faux dieu. A plus forte raison deuroient les Chrestiens alors chanter des sainctes loüanges au vray Dieu qu'ils adorent, & les faire retentir, non seulement dedans les Temples, ains par les ruës & campagnes, pour auoir obtenu, par sa faueur, vne si triomphante victoire, & desiree de si longue main. L'ordre ayant

esté donné à ce qu'il n'arriuast mutination entre les nations, pour le pillage; & apres leur auoir donné terme pour en ordonner, on renuoieroit les gens de guerre loger en leurs quartiers, sinon ce qui seroit choisi pour la garde de la ville, & pouruoieroit-on au peuplemẽt d'icelle, & à vne bõne police. Et d'autant qu'il pourroit y auoir dans le fonds du païs plusieurs villes où nombre de Turcs se seroient retirez, on enuoieroit deux armees, chacune de quinze mille hommes, auec artillerie, pour nettoyer le tout. Pareillement iroient cent ou six vingts galeres, pour mettre sous l'obeissance Chrestienne, les places maritimes. On retiẽdroit les pionniers, pour besongner aux fortifications de Constantinople; dans laquelle on logeroit cinq Regimens d'infanterie pour la garde, & deux mille lances, auec cinquante galeres dans le port. Et si on estoit ja entré dedans l'automne, auquel temps il fait mauuais aller sur la mer, & sur la terre; on repartiroit les armees en garnison és lieux les plus commodes de la Grece & de la Thrace, & autres prouinces. Et semble qu'il seroit necessaire que la Maiesté Imperiale passast là son hyuer, assistee du conseil des Princes confederez; afin que leur dignité empeschast les desordres & insolences que les grandes prosperitez ameinent.

Partage des pays conquis.

TOVTES ces choses estans executees, il conuiendroit regarder (suiuant ce qui a esté dit au commencement) au partage des païs cõquis, & selon que les Princes & Republiques auroient despendu en la conqueste, leur adiuger ce que iustemẽt ils auroient merité. D'auantage, faudroit reseruer plusieurs places, pour les braues Chefs & Capitaines, qui se seroient valeureusement portez, & auroient fait cho-

ſes ſegnalees. Mais il me ſemble qu'il vaut mieux attendre à departir le gaſteau, quãd nous l'aurons entre mains, qu'en diſcourir en vain à preſent. Seulemẽt on doit penſer, que ſi on s'accordoit bien en la conqueſte, il n'y auroit diſcord au partage. Quelcun pourra dire en ſe mocquant, que i'ay brauement diſcouru en papier; ce que ie luy confeſſeray eſtre vray. Il ne niera pas auſſi, ſi la trouppe, que i'ay icy propoſee, eſtoit en cãpagne, qu'elle ne brauaſt encores plus : & ſuis bien marry que nous n'y ſommes deſia, afin que fiſſions auec l'eſpee par effect, ce que ie ne fay icy que par ombre auec la plume. Mon but eſt ſeulemẽt de piquer les Chreſtiens à ſe reſueiller & ſe reſſentir. Que ſi en mes propos ie me ſuis fouruoyé en quelques poincts, par faute de cognoiſtre les lieux, les façons des natiõs, la qualité des Potentats, & ce qui ſeroit le plus conuenable à ceſtui-cy, qu'à ceſtui-là ; i'aduouëray touſiours mon erreur, auquel ma bonne affection m'a fait tomber.

C'EST en ſomme, ce qui me ſemble de l'iſſuë de ceſte tãt iuſte & neceſſaire entrepriſe. Et ſi les Princes Chreſtiens euſſent eu moins de diſſenſion entr'eux, & plus de cõpaſſion des miſeres des peuples qui reclamẽt le nom de Ieſus Chriſt; il y a lõg temps qu'euſſions briſé la moitié des fleaux, qui maintenãt nous frappent. En telle guerre on n'auroit la conſcience agitee d'aucun remord, & n'y verroit-on les maux & cõfuſions dont les noſtres ſont pleines: ains tout ſe conduiroit ſuyuant les reigles militaires, & les peines & loyers ſeroient diſtribuez par raiſon. Et ne faut douter qu'vn tel voyage ne fuſt auſſi memorable, que celuy qu'entreprit Godefroy de Boüillon. Il ne tiendra qu'aux Rois, & autres Potentats,

Concluſion de ce Diſcours.

qui ont ſouueraine puiſſance ſur leurs peuples, que la main ne ſoit miſe à l'œuure. Ce qui leur ſeroit beaucoup plus profitable & honnorable, que s'amuſer à quereller auec leurs voiſins: ou ſous l'ombre de pieté, ſouffrir tant de ſang ſe reſpandre entre leurs ſuiets, & rendre leurs guerres domeſtiques & perpetuelles. Ie ſçay bien qu'il y a entre nous des diſputes ſur le fait de la Religion. Pour cela les Catholiques & Euangeliques ne laiſſent pas d'eſtre freres, entez ſur vn meſme tronc, qui eſt Ieſus Chriſt. Mais ces prophanes Mahumetiſtes, qui reuerẽt vn Dieu imaginaire, lequel (ſuiuant le dire de l'Eſcriture) eſt pluſtoſt vn diable: & qui ſoüillent l'honneſteté & ſaccagent le monde; quelle conionction & ſocieté pouuons-nous auoir auec eux? C'eſt contre tels ennemis, qui ſont rauiſſeurs de nos biẽs, les bourreaux de nos corps, & empoiſonneurs de nos ames, que nous deuons conteſter auecques nos eſpees. Mais entre ceux qui portent vn meſme titre, les differens ſe doiuent terminer auec douceur & verité.

FIN.

DE



DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

VINGTTROISIEME DISCORS.



APRES que par la cognoiſſance des bonnes lettres (qui par vn ſingulier benefice de Dieu s'eſt reſpanduë en plusieurs lieux en ce dernier ſiecle) les arts & les ſciences ont recouuré leur ancien luſtre : beaucoup de perſonnes ayans veu ceſte clarté paroiſtre, qui auoit par ſi longues annees eſté comme enſeuelie, s'en ſont aidez pour eſtre ſeurement guidez à la recherche des choſes difficiles & cachees : & ſelon que chacun en a eſté plus eſclairé, plus a-il penetré auant dans la profondeur des admirables ſecrets qui ſont ſemez par tout l'Vniuers. Encores auiourd'huy, qui voudra ietter les yeux en quelque païs que ce ſoit, verra la meſme affection & diligence en pluſieurs, telle que l'ont euë ceux qui les ont precedez, pour trouuer la perfection des choſes, que ceux-là en leur temps auoient auſſi recherchees. Mais tout ainſi que d'vn grand nombre d'archers qui tirent, il y en a peu qui atteignent le blanc, auſſi ne ſe rencontre-il gueres de perſonnes qui paruiennent au but qu'ils auoient conceu en leur imagination: & de ce defaut en doit-on pluſtoſt accuſer la foibleſſe de l'eſprit humain que les arts & ſciences, deſquelles qui ſçait bien vſer, & les rapporter à leur vraye fin, obtient vne grande partie de ce qu'il deſire.

Fruit de la cognoiſſance des lettres.

De ceux qui se trauaillent trop curieusement apres la recherche de l'or par le moyen de l'Alchymie.

Or entre ceux qui sont adonnez (mais trop curieusement) à la poursuite des diuers obiects, il n'y en a point qui ayét plus de besoin d'estre admonestez, que ceux qui font profession par souffleries continuelles, de vouloir faire enfanter a leurs fourneaux de grands thresors, qu'ils cuident que tant de longues espreuues produiront en euidence. Car on doit auoir compassion de voir quelqu'vn en erreur, aller faire perte de ses ans, & de sa peine, sans en rapporter fruict quelconque. C'est ce qui m'a esmeu de leur faire ce petit aduertissemẽt, qu'ils prẽdront, s'il leur plaist en bõne part: par lequel ie pretens leur monstrer par raisons vulgaires, aisees à comprendre, & selon ma portee, qu'ils s'abusent aux moyens qu'ils tiennent pour paruenir à la fin où ils tendent. Puis apres, ie diray vn mot de quelques doctes Philosophes Alchymistes, qui poursuiuent le mesme obiect, & de ce qu'on peut iuger de leur fait si rare, & si incõnu. Finalement, ayant confessé qu'il y a vne vraye pierre philosophale (mais plus spirituelle que materielle) ie declareray quelle elle est, & qu'estant soigneusement cherchee elle se peut trouuer, & estant trouuee apporter richesse & contentement incomparable.

Sommaire de ce discours.

Trois sortes d'hommes qui se meslent de l'Alchymie.

I'estime qu'il y a auiourd'huy de trois manieres d'hommes, qui se meslent de chercher l'or par les voyes de l'Alchymie. Les premiers, estans pauures, sont incitez par la necessité qui les presse, à recourir à cest estat, par lequel ils esperẽt trouuer les remedes propres à leur indigence. Les seconds, sont gens qui ont de la doctrine, lesquels sont sollicitez par la curiosité de leur esprit, de sonder les plus belles œuures de Nature: mais ce qui

plus les pouſſe,eſt la friandiſe du profit. Les troiſieſmes ſont Seigneurs, ayans des moyens, dont les perſuaſions d'autruy ont tellement remué la cupidité (qui aſpire touſiours à grandeur & richeſſe) que pour obtenir l'vn & l'autre, ils ſe ſont diſpoſez à vſer de ceſt art. Or par l'examen des cauſes, qui eſmeuuent les vns & les autres, on pourra iuger leſquels ont meilleure intention. Cependant il y a grande preſomption que tous viſent & tirent à ce diable d'argent.

Leurs diſcours & pretextes.

OR voicy comme i'ay ouy quelques vns d'eux diſcourir. Ils diſoyent qu'il y a eu au paſſé de treſ-doctes perſonnages, cóme Mercure Triſmegiſte, Geber, & quelques Arabes, qui ont employé leur aage en la conſideration des choſes naturelles & ſupernaturelles, leſquels ont en leurs liures laiſſé par eſcrit pluſieurs belles inſtructions touchant la pierre philoſophale, ou poudre de proiection, qui eſt d'vne vertu ſi admirable. Que combien qu'ils ayent parlé fort obſcurement, ſi eſt-ce que ç'a eſté de telle façon qu'ils ont eſté entendus depuis par quelques eſprits excellens, qui ont dóné claire interpretation de leurs hautes conceptions, en mettant en pratique (ce qui s'eſt fait en diuers ſiecles) ce que les premiers ſe contentoyent d'auoir cognu par theorique: car l'vn & l'autre eſtant conioint enſemble, lon a fait voir par treſbelles preuues au ſens, ce qui n'eſtoit anciennement compris que par l'intelligence: & ainſi ſe ſont deſcouuers des ſecrets merueilleux. Vrayement ce propos a belle apparence, & eſt appuyé ſur des authoritez de graues perſonnages. Ce que les ſouffleurs courans obſeruent diligemment, pour mieux faire valoir la marchandiſe. Et ne

sçay si i'oserois alleguer si tost ce que me dit vn iour d'eux vn docte Alchymiste : c'est qu'ils estoient les heretiques de leur secte. Ie m'en rapporte à ce qui en est. Or si les considerations de l'antiquité ont comme petites flammesches peu allumer en leurs cœurs ce desir dont on les void bruslans : les receptes & quelques liurets modernes, traitãs de la mesme matiere, qui ont esté mis en lumiere ; l'ont accreu d'auantage, & encor plus l'experience : tellement qu'il s'en trouue aucuns qui sont tous rauis, quand ils deuisent de l'excellence de cest art.

Suite de leurs discours.

IE representeray la suite de leurs raisons, qui sont telles, à sçauoir, Que Dieu n'a point orné l'homme d'intelligence en vain, & que ç'a esté afin qu'il consideraſt la grandeur & beauté de ses diuins ouurages & qu'il en tiraſt fruit autant qu'il luy estoit permis, pour luy en rendre apres toutes loüanges. Qu'il auoit manifesté par le passé infinies choses singulieres & admirables : mais qu'il s'estoit tousiours reserué de temps en temps quelques nouueaux secrets à descouurir, afin que telle varieté incitaſt d'auantage chacun à recognoistre que l'abondance de ses œuures est inespuisable. Que depuis cent ans seulement les Indes Occidentales auoient esté descouuertes (auparauant incognuës) où il semble que tous les thresors de la terre soient enclos. Aussi qu'en ces derniers temps, l'art de transmuer les metaux imparfaits en parfaits, & de les multiplier en quantité, s'estoit comme ressuscité, lequel la barbarie & l'ignorance auoit tenu long temps enseuely. Pareillement auecques le feu lon auoit aprins d'extraire les essences de plusieurs choses, dont se composoiẽt des medecines souueraines, tant pour conseruer la santé,

que

que pour guerir les maladies. Par le propos de ceux cy, il appert que la pierre philoſophale conſiſte en ceſte tranſmutation & multiplication. Ce que tous les autres diſciples de l'art,& les liurets qui en traitent,afferment auſſi : choſe qui apporte admiration, & donne ſuiet treſ-ample de diſputer.

MAIS premier il conuient declarer quelques maximes qu'ils tiennent. Ils diſent (ſuyuant l'opinion de quelques anciens Philoſophes) que la terre a dans ſes entrailles encloſe vne certaine matiere commune à tous metaux,apte à receuoir les formes qui luy peuuent conuenir: & qu'eſtant icelle matiere eſchauffee d'vne certaine chaleur, enfermee dans ladite terre, par vne longue ſucceſſion d'annees,elle ſe purifie & liquifie,puis apres vient à ſe congeler & endurcir.Ainſi ayant perdu peu à peu en ceſte generation lente ſes qualitez imparfaites, en fin elle acquiert ceſte perfection, où nature tend d'amener chacune choſe. En ceſte maniere afferment-ils que les metaux s'engendrent, & puis d'imparfaits viennent à ſe rendre parfaits : dont l'or tient le premier degré,& l'argent le ſecond.Ces fondemens ainſi poſez, aucuns eſprits ſpeculatifs ont imaginé qu'auecques l'art il eſtoit poſſible d'imiter la nature,& premierement que la matiere requiſe & neceſſaire ſe pouuoit trouuer.En apres,qu'on pouuoit faire,voire en peu de temps,auecques vne chaleur artificielle, ce qu'en pluſieurs annees la terre faiſoit par ſa chaleur naturelle. Auecques ces belles perſuaſions pluſieurs ont fait, tant par le paſſé, que maintenant, des experiences infinies, pour trouuer (comme on dit) la feue au gaſteau.

Leurs maximes.

CERTES on doit loüer les perſonnes qui dedient

Examẽ de leur curioſité.

leurs labeurs pour rechercher ce qui sert d'aider à la vie humaine,& en quoy on voit reluire des marques apparẽtes de la sagesse de Dieu:mais aussi est-il bien requis, que ceux qui se sentent auoir l'esprit agile n'entreprennẽt pas d'entrer si auant dans les deserts de tant de secrets incognus, qu'ils n'ayent vn droit iugement & la discretion pour guides,de crainte de s'esgarer & perdre:comme ont fait plusieurs,qui par vn boüillant desir de trop sçauoir,estans portez sur les aisles de la temerité,& voulãs s'esleuer trop haut, sont retõbez en bas,ainsi que fit Icarus. L'experiẽce a monstré qu'il y a eu des choses qui ont esté quasi aussi tost inuẽtees que recherchees,comme l'Imprimerie,& l'inuẽtion de l'Artillerie: & n'est point fait mention qu'on ait lõg tẽps trauaillé pour les trouuer. Il y en a eu aussi d'autres, qu'on n'a depuis deux mille ans sceu bien entendre: comme la proportion du diametre à sa circonference,la cause de la saleure & du reflus de la mer,& la raison de ce haut mouuement, qui s'appelle de trepidation: ce qui doit seruir de regle pour s'arrester aux choses possibles, & fuir les impossibles.Les souffleurs respondront,que celle qu'ils cherchent ne l'est pas, combien que ce soit vn supreme secret. Vrayement i'aduouëray que c'est vn grand secret, veu que personne ne l'a encores peu descouurir:mais ie nieray que ce soit vne des plus belles fins de la Philosophie, ainsi qu'ils se persuadent. Et pour mieux le cognoistre,ie la diuiseray premierement en la morale & politique, puis en la supernaturelle: en apres en la naturelle,qui regarde les choses elementaires.

Des parties de la

La premiere & seconde partie, qui considerent les mœurs & les polices, & les mouuemẽs celestes, &

& les substances separees de toute matiere, ont vn beaucoup plus digne suiet que cestuy-ci n'est: car les choses metalliques ne sont comparables à la beauté des cieux, ny à l'excellẽce des vertus. Ce qui est tout notoire: parquoy il cõuient que ceste partie de Philosophie, qui regarde les choses naturelles, marche en troisiesme lieu. Et toutesfois qui leur demanderoit, si le bien qu'ils poursuyuent n'est pas de ceux qui se doiuent mettre au rang des souuerains, beaucoup diroyent qu'ouy. Et que signifie cela, sinon attacher la felicité de l'hõme à la terre? qui est chose du tout repugnãte à sa dignité: car l'or est creé pour luy seruir, non pas pour tenir en seruitude ses affections, comme il fait de tous ceux qui se le proposent pour le plus beau & profitable pris, où ils puissent atteindre. Par le passé la mesme cõuoitise qui se voit auiourd'huy en a esmeu plusieurs à fouiller dãs les cauernes obscures de la terre, & la fendre & transperser, pour en tirer ce metal, cõme encor on continue en aucunes regions: mais ces inuentions nouuelles de l'engendrer par les fourneaux, monstrent que l'ardeur de maintenãt est plus desmesuree qu'elle ne fut onc: tant est engrauee és entendemens des hommes ceste persuasion, que celuy qui possede de l'or en abondance, est heureux.

Philosophie, & sçauoir si l'Alchymie se rapporte à quelqu'vne d'icelles.

C'EST pourtant vne opinion fausse, & que l'experience a tresbien cõfirmé: car si nous voulons regarder les Empires & les Republiques anciennes, nous verrõs qu'aussi tost que l'or y est entré, à mesme heure y sont entrez les vices: & que lors qu'ils ne se seruoyent que de monnoye d'airain, la vertu y resplendissoit. C'est l'or qui fit quasi réuerser par guerres ciuiles l'Empire Romain, & depuis ruiner par les dis-

Que l'abondance & possession de l'or a plus fait de mal que de bien au monde.

ſolutions & ſuperfluitez qu'il y engendra. Ceux des Aſſyriens & des Medes furent changez & abolis, quand Sardanapalus & Darius, remplis d'or iuſques à regorger, meſpriſoyent ce qui eſtoit plus recommandable. Mais la Republique Lacedemonienne, quand a-elle veſcu plus heureuſemẽt, ſinon lors que la monnoye eſtoit de fer? & quand l'or y retourna en vſage & eſtime, ce fut le commencement de ſa cheute. Ie ne ſçay qui ſeroit celuy qui voudroit plus priſer vn Caligula, qui deſpẽdit, en deux ans de paix, ſoixante ſept millions; ou Fabricius, qui n'ayant or ny argẽt en ſa petite maiſonnette, eſtoit cepẽdant, à cauſe de ſa iuſtice & proüeſſe, le gardien de la Republique Romaine? Qui eſt-ce qui ioüiſſoit de plus de contentemẽt, ou le Philoſophe Platon, diſcourãt en l'Academie, ou Denis le tyran au milieu de ſes threſors? C'eſtoit celuy qui rendoit par doctrine les hommes bons, & non l'autre qui par ſes richeſſes les corrõpoit. Certes on a quaſi touſiours veu que l'or a plus fait de miſerables que d'heureux: d'autãt que la ſcience de le bien acquerir & d'en bien vſer eſt donnee à peu. Ie n'allegue point ces exemples pour rendre l'or contemptible: mais c'eſt ſeulement pour faire cognoiſtre qu'à ceux qui ſont deſtituez de prudẽce, il eſt nuiſible, & qu'il y a d'autres choſes qui lui ſont preferables. Car quãd on aura veu qu'ẽ la pluſpart des ſiecles ç'a eſté vn inſtrument fatal, qui a ſi terriblement remué toutes les cupiditez des hommes, & que tãt de maux en ſont procedez, on ſe gardera mieux de s'aſſuiettir à luy, veu qu'il eſt fait pour ſeruir, & non pas pour regner.

De l'vtilité & de

MAIS ie diray auſſi en ſa louange, q̃ c'eſt vn metal excellent, doüé de belles qualitez, & fort neceſſaire, pour

pour aider à ce que la cõmutation de toutes choſes ſe face auecques plus grande facilité, ſeruant de pris commun à ce qu'on veut eſchanger, & d'ornement precieux à ceux qui ſont és hautes dignitez. On le doit donc priſer ſelon l'vtilité qu'on en reçoit, ſans luy attribuer d'auantage : mais quand la conuoitiſe s'enflamme ſi fort, qu'on viẽt à le magnifier exceſſiuemẽt, au lieu d'en bien vſer, ainſi qu'on doit, alors il ſe cõuertit en poiſon. Car il produit les meurtres, inimitiez, pompes & impudicitez: & eſt occaſion de guerres & pillages, & le plus ſouuent infecte les hõmes d'vne treſ-vilaine auarice. C'eſt pourquoy Lycurgus le bannit de Lacedemone, & par meſme moyẽ en chaſſa les delices, mortelles peſtes des Republiques. On pourroit encores repliquer en ſa faueur, que quand les anciens ont voulu loüer le premier tẽps, ils l'ont appellé le ſiecle d'or : mais il faut entendre que c'eſtoit pour repreſenter l'integrité des hommes d'alors, en la comparant à la pureté de l'or, comme les autres temps, qui ont ſuyui, ils les ont figurez par l'argent & l'airain. Car tout ainſi qu'il ſurpaſſe les autres metaux en perfection, auſſi les premiers hõmes ont eſté plus excellens en bonté que leurs ſucceſſeurs, qui ſont touſiours allez degenerans. Toutesfois ſi on vouloit nommer le ſiecle où nous viuons, le ſiecle doré, on le pourroit faire auecques raiſon : parce que l'or eſt tellement cheri & adoré, qu'auec iceluy toutes choſes s'obtiẽnent, & ſans luy rien ne ſe fait. Qui a de l'or, on luy fait hõneur; & qui n'en a, eſt eſtimé vn beliſtre: & les grands ne veulent pas ſeulement en eſtre reueſtus, ains que leurs maiſons en reluiſent. Mais ſi on viẽt à conſiderer les mœurs des hõmes, on les verra ſi alte-

L'vſage de l'or: & des maux cauſez par l'abus d'iceluy.

Du ſiecle d'or.

rees, qu'auec meilleure raison on les pourroit appeller mœurs de fer que d'or. Vn bon Euesque ancien disoit, que du temps que les vaisseaux de l'Eglise estoient de bois, les Euesques estoyent d'or: mais que quand les vaisseaux furent faits d'or, les Euesques deuindrent de bois. Ce qui rend tesmoignage de la mutation qu'il apporte en ceux qu'il possede, car en fin il maistrise son possesseur, & le plonge en orgueil & intemperance, s'il n'est bien retenu par le frein de la bonne doctrine.

Cembien l'abus de l'or est dãgereux & en quelle estime & vsage est l'or maintenant.

QVELQV'VN dira qu'on peut aussi abuser de plusieurs autres choses cõme de la iustice, des femmes, & du vin, qui sõt encor plus necessaires à la vie humaine qu'il n'est, dont toutesfois l'vsage ne doit estre interdit pour les abus qui y suruiennent. Ie ne veux pas aussi cõclure qu'il le faille interdire, cõme fit Lycurgus, ains monstrer que c'est vn chemin fort glissant, où aisément on tombe, cõme quãd on marche sur la glace: aussi est l'or la vraye glace sur laquelle nos cœurs trebuschẽt, quand ils laissent la bride si lõgue à leur cupidité qu'elle ne se peut arrester. Beaucoup de gẽs ont opiniõ, que la richesse est cõme nuë & trop simple, si par quãtité d'or elle n'est rẽdue de plus grãde splẽdeur. Certes on ne peut nier qu'il ne luy dõne beau lustre, mais aussi ceste aparẽce est cause de faire errer le iugemẽt, en ce qu'il approuue tellement les choses superflues, qu'il en mesprise les necessaires. Quelcun pourroit auoir sa maison rẽplie en abondãce de tout ce qui est propre & cõuenable pour l'entretenemẽt des siens, pour recueillir ses amis, & ayder aux estrãgers. Mais s'il n'a de precieux vases & meubles; & autres superfluitez, on estimera qu'il est pauure: car la coustume a tant gaigné sur les hommes,

hômes, que la richesse est reputee par les choses dequoy on se pourroit bien passer, & non par celles de l'vsage desquelles on ne se peut priuer. Quoy qu'on en iuge, si est-ce que voicy vne grãde incommodité qu'apporte l'or, c'est qu'il donne moyen à vn hôme de se ruiner soudainemẽt: car si son esprit est malade des folies modernes, il aura cõsumé mille liures de rente en vne masquarade, en deux ou trois habillemens pour luy, ou en vn festin, ou au ieu, ou en presens à sa maistresse, sans quasi qu'il y ait pensé. Auãt que l'or fust en si grãde abondãce, & que l'vsage des toiles d'or, d'argẽt, & draps de soye, estoit cõme incognu, & les pierres precieuses tres-rares, mesmes vn prodigue en plusieurs annees ne pouuoit quasi despẽdre son biẽ. Auiourd'huy il y a mille vanitez, qui esmeuuẽt les hômes vains à s'appauurir en vn iour. Rabelais dit, que Panurge en son voyage d'Italie apprint plus de soixãte & dixhuit inuentions pour recouurer argent: mais apres qu'il eut quelque temps hanté les Frãçois & les Espagnols, il sçauoit plus de cent magnifiques manieres pour le despendre: qui fut occasion que tousiours il mangeoit son bled en herbe, laquelle bonne coustume est encor bien pratiquee entre nous. Apres que les nations barbares eurent enuahi tãt l'Empire Occidẽtal que l'Oriental, & saccagé toutes les richesses qui y estoyent, l'or & l'argent demeurerent par quelques siecles moins communs: mais apres que les Espagnols & Portugais eurent descouuert tant de nouuelles terres, alors, comme vne pluye vehemente, ces richesses minerales, & les pierreries vindrent à se descharger en toutes les prouinces de la Chrestienté, de sorte qu'elles y abõdẽt auiourd'huy. Qu'est-il reus-

Des maux procedans de la vanité de ceux qui pensent estre riches ayãs beaucoup d'or.

ci de tout cela autre chose,sinon vn embrasemẽt de cõuoitises en general, & vne extreme auarice en aucuns, & des prodigalitez desbordees en d'autres, auec des superfluitez en si grãd nombre que la coustume a introduites, que mille Hercules auroyent bien à faire à tuer ces monstres. Somme, que tout cest or & argent, pour dix hommes qu'ils ont enrichis,en ont appauuri dix mille. Quel propos y a-il doncques de leur attribuer le pouuoir de les rendre heureux? Quand Platon & Aristote traitent des biens, & où ils doiuent tendre, ils ne les vont pas chercher dans les entrailles de la terre, comme il sera declaré cy apres.Pour ceste occasion les souffleurs doiuent estre repris,de vouloir persuader que la fin de leur art est de si grande excellence: car c'est mettre en erreur plusieurs autres, qui ne sont desia que trop enclins à chercher és choses materielles leur contentement.

L'or a amené la barbarie des Sauuages en l'Europe, & a rendu les Sauuages finalement vrais sauuages.

Les pauures sauuages du Perou,auant que nostre conuoitise eust raui leur or,en auoient en si grande quantité, que tous les vtensiles de leurs maisons en estoyẽt,& n'en faisoyent non plus d'estime que nous faisõs du fer: car fust à l'amasser,le garder,& en vser; ils n'en receuoyent ne peine ni passion.Mais depuis qu'on leur eut enseigné, & qu'ils virẽt paroistre tãt d'imperfections qu'on commet apres l'or,ils deuindrent miserables cõme nous,& ont fait (par maniere de dire)des dieux de la mesme matiere qu'auparauant ils fouloyent aux pieds. Au commencement qu'on trafiqua auec eux,ils donnoyent pour vn cousteau,ou autre instrument à couper, le double, ou le triple pesant d'or,estimans l'vtilité de ce metal,que nous reputõs tres-vil, plus grãde que de l'autre que nous

nous estimons si precieux. Et qui en voudra parler auec la raison,faudra qu'il confesse que le fer est bien plus necessaire, pour la commodité de la vie humaine,que l'or,en le considerant cõme instrument, sans lequel la plus part des arts ne se peuuent exercer. Mais ce qui a si extremement fait admirer l'or (qui toutesfois n'est à mespriser, ainsi que i'ay dit) c'est l'orgueil, les superfluitez, les delices, & la curiosité des hommes.

Respõce à ce que les Alchymistes alleguent touchant la matiere metallique.

OR maintenãt il faut respondre à leurs argumens, par lesquels ils veulent prouuer que les moyens de paracheuer leur œuure, sont possibles & aisez. Ils disent qu'il y a vne matiere metallique, apte & idoine à se transformer és metaux parfaits, qui est la vraye semence dont l'or est produit: laquelle, cõme le principal fondemẽt surquoy il faut bastir, il est besoin de bien cognoistre. Que par le passé elle a esté cognuë de peu: mais qu'à present elle n'est ignoree de quelques excellens disciples de cest art, & qu'il est vray semblable q̃ ce ne doit pas estre vne chose si estrange & incognuë, veu que la matiere & semence des plantes, herbes, & oiseaux, sont notoires, mesmes aux hommes vulgaires. Et encor que la plusspart de ces belles operatiõs de nature soyent cachees en la profondité de la terre, que pourtant l'esprit de l'homme atteint bien iusques à tels secrets, veu qu'il s'esleue sur la hauteur des cieux. Ie respondray à cecy, que nul ne peut nier, que la matiere qu'ils cherchent ne soit, pource que nous en voyons les effets: mais de dire qu'elle est cognuë, là est la difficulté. Car encor que plusieurs nous soient notoires, cõme celles qui ont esté alleguees, si est-ce qu'il ne s'ensuit pas de là, que nous puissions comprendre l'autre, qui est

ſi long temps demeuree cachee: ſinon par le diſcours de l'entendement, iuſqu'à ce que l'experience nous ait fait voir quelle eſt ceſte matiere à la verité. Il y a eu des Alchymiſtes vulgaires, qui en leurs liurets ont voulu declarer quelle eſt ladite matiere. L'vn a aſſeuré que c'eſtoit le vif argent, ou le ſoulphre: l'autre, les œufs ou le ſang: & aucuns ont nommé encor pluſieurs autres eſpeces, qui ont eſté occaſion de mille & mille eſpreuues, leſquelles en fin ont eſté trouuees fauſſes. Aucuns d'entr'eux afferment, qu'il faut que la vraye matiere ait en ſoy puiſſance vegetatiue, & quelque ſimilitude auec ceſte ſubſtance, en quoy elle doit eſtre transformeee. Il ſemble quant à la vegetation, qu'ils ne parlent pas ſans quelque raiſon: car puis qu'il conuient que nature agiſſe & œuure en ce fait, la matiere doit auoir ceſte proprieté, & n'eſtre pas comme vn caillou, ou vn morceau de bois. Quant à la ſimilitude, il eſt bien vray-ſemblable auſſi que la matiere, qui doit produire l'or, a conuenance auec iceluy: pource que ce ſeroit mocquerie de penſer que d'vn œuf s'engendraſt vn arbre, & d'vn gland vn oiſeau. Ces deux proprietez ſont fort neceſſaires à la matiere dont nous parlons: cependant pour diſcourir de celles qui luy conuiennent, elle n'eſt pas pour cela trouuee; non plus que le ſage des Philoſophes, encor qu'ils l'ayent par leurs diſcours qualifié & formé, n'eſt pas pourtant trouué.

A ſçauoir s'ils peuuẽt dõner forme à la matiere par eux imaginee.

MAIS quand ie leur accorderay qu'ils cõnoiſſent la vraye matiere (qui eſt toutesfois vn grand poinct) encor auront-ils à prouuer par quels moyens artificiels, c'eſt à dire, par quelle chaleur & regime ils luy peuuent donner la forme qu'ils deſirent: ce qui n'eſt pas biẽ aiſé à faire. Car encor que l'art ſoit imitateur

de

de nature, & que mesmes en aucune chose il lui puisse aider, si est ce que les vulgaires Alchymistes n'oseroient affermer qu'il se peust esgaler à elle. Ils repliquent là dessus, que l'experience monstre que la vertu de l'art estant deuëment appropriee auec la force de nature, elle luy aide tellement, que la production des especes s'en ensuit, ainsi que la nature estant seule les auroit produites: cõme aux œufs (qui est la matiere dõt les oiseaux sont procreez) on leur peut bailler vne chaleur artificielle, & si bien temperee, ou dans vn four, ou par autres voyes qu'on en verra sortir les propres oiseaux que nature eust engẽdrez. On void aussi aux salines que l'art auec l'eau de la mer, aidé de la chaleur naturelle du Soleil, donne forme au sel. Que si aux choses animees, voire inanimees, il y a tant de pouuoir, pourquoy n'agira-il puissamment és substances metalliques? Ie respondray que c'est mal arguer, de faire de quelques exẽples particuliers és choses cognues vne regle generale en celles qui sont encor comme incognuës: & ce qui peut conuenir à vne, ne peut conuenir à plusieurs. Il est aisé à voir qu'il y a de la difference en la maniere que tient nature en l'engendrement des metaux, & des autres especes qui ont esté notees. Car icelle nous aiant rendu si cõmunes les semences des plantes, arbres, & oiseaux, elle nous monstre aussi la facilité de leur generatiõ. Mais c'est autre cas des metaux: car si la matiere d'iceux a demeuré iusqu'à ceste heure comme cachee, il ne faut pas s'esbahir si leur procreation est ignoree. Or qui voudra considerer, comme vn grain de blé produit vn beau & gros espi, ne remarquera en cela que bien peu d'aide de l'art, sinon quelque trauail ou labourage de la terre, & au

ſemer:ce qui proprement ne doit point eſtre eſtimé principale cauſe de la generation. Car c'eſt nature ſeule,qui ayant receu la ſemence en la terre,comme dans vne matrice,l'eſchauffe,la corrompt,la fait germer,croiſtre,& prendre la forme qui luy eſt propre: auſſi le meſme effet ſe rencõtre en la generation des metaux,laquelle s'accõplit par la ſeule vertu & puiſſance de nature, ſans que l'art y puiſſe gueres ſeruir. Et qui tireroit la matiere d'iceux hors de ſa matrice (où nature par moyens occultes beſongne en elle) pour penſer par le moyen de l'art parfaire leſdits metaux, il ſe tromperoit grandement : car alors elle perdroit toute ſa vigueur,& deuiendroit imbecille.

Dequoy l'experiēce deuroit ſeruir aux Alchymiſtes.

Les Alchymiſtes Empiriques deuroient bien auoir appris cecy par tant de fauſſes eſpreuues qu'ils ont faites depuis ſi long temps.Neantmoins elles ne les ont pas diuertis de ſe promettre encor d'auantage:car ils afferment que ceſte poudre de proiection eſtant paracheuee, on peut, en mettant vne petite quantité d'icelle auec vne groſſe maſſe de metaux imparfaits,la reduire toute en or.Ils y procedent par degrez, diſans qu'vne once de ceſte poudre en peut conuertir mille en or: celle qui eſt mieux purifiee peut multiplier iuſques à dix mille onces, & celle qui eſt en ſa perfection fait multiplication, comme ils parlent, d'vn poids ſur cent mille. Voila les beaux fruits qu'ils ont fait porter aux arbres de leur iardin,dont le moindre vaudroit plus de neuf mille eſcus,& le plus grand enuiron neuf cens mille. Certes ſi tels effets eſtoient auſſi veritables, comme les diſcours en ſont magnifiques, on verroit beaucoup de iardiniers s'addonner à cultiuer vne terre ſi fertile.

Examen de la mul-

La commune opinion des hõmes tient cecy comme

tiplication de leur poudre.

me vne chose prodigieuse, mesmes plusieurs doctes s'esbahissent dequoy il s'en trouue tant qui se laissent emporter à telles persuasion, ausquels quand on demande comment vne si grande augmentation se peut faire, ils respondent qu'on ne le doit trouuer si estrange, veu que tous les iours on void des choses se faire en la mesme façon. Car disent ils, vne chandelle allumee peut communiquer sa lumiere à cent mille autres, sans se diminuer, aussi la vertu de ceste poudre est si grande qu'elle communique sa propre substance aux autres metaux qui ont l'aptitude à la receuoir. C'este similitude, à mon auis, ne sert pas de forte preuue en ce faict: pource que transmuer vne masse de plomb en vne masse d'or, qui est cõuersion de substãce, est chose differente à dõner au feu quelque matiere pour le nourir & entretenir. Elle s'apercoit encores mieux en ce que le feu ayant consumé ladite matiere l'vn & l'autre petit apres: là où par la transmutation alleguee vn metal parfaict en doit resulter qui ait vn estre continuel. Il faudroit qu'ils amenassent de meilleurs raisons, exemples, pour verifier ceste multiplication. Et si ainsi estoit, il s'ensuyuroit que l'art surmonteroit nature, par ce qu'il feroit en peu de iours ce qu'elle ne fait qu'en lõgues annees. Voyla ce que i'ay bien voulu respondre aux plus communs argumens qu'il font ordinairement en leurs discours & deuis- on pourra iuger par là le peu de fondement, qu'ils ont pour bastir vn si hault ouurage. Ceulx qui vodront prendre le loisir de regarder dans leurs liurets & qui auront doctrine suffisante, pourront disputer plus au long & plus grauement auecques eux, à fin que la verité estant descouuerte, plusieurs en sentent le benefice en se tirant de

leurs erreurs.

Si entre les anciens quelcun s'est trouué qui ait descouuert ce secret.

QVANT à moy, ie croiray tousiours qu'ils errẽt, par les voies qu'ils tiennent, iusques à ce que l'experiẽce ait manifesté ce dequoy on est maintenãt en doute. Et c'est vne raison que nous leur representõs souuẽt, disant, puis qu'il n'appert nullemẽt qu'aucun des anciens ait descouuert le secret par les fourneaux, pour quoy ils s'obstinẽt à le rechercher. Ils respõdent que par le passé plusieurs l'ont connu, comme Salomon, sous le regne duquel l'or estoit en telle quantité, que tout son Palais en estoit orné, & l'argent estoit commun cõme le fer, & que l'abondance n'eust peu estre telle, s'il n'eut mis en pratique ceste philosophie occulte, en laquelle, à cause de sa sapience, il estoit tresexpert. Aioustent que le Roy Midas, qui conuertissoit en or tout ce qu'il touchoit (ainsi que lon recite) sçauoit aussi l'art: & que les Poetes anciens, parlans de la toison d'or, ont par là entendu la pierre philosophale, laquelle n'a aussi esté incognue lors que l'Empire Romain a esté en sa grandeur. Toutesfois que depuis cela a demeuré comme enseuely, cõme beaucoup d'autres choses, iusques en ces derniers temps, où aucuns personnages, recerchans dans les poudres de l'antiquité, ont retrouué de petits fragmens de ceste admirable richesse: & disent que les vns en ont fait demõstration, cõme le grãd Cosme de Medicis, & vn Roy Edouard d'Angleterre qui receut ce benefice par Raimõd Lule Catelan: & les autres l'ont cachee cõme Arnaud de Villeneufue & Theophraste Paracelse. Bref, appuyez sur vne semblable multitude d'exemples ils s'estiment imitateurs de ce qui a desia esté pratiqué, & non des choses imaginaires.

Examẽ des exemples

VRAYEMENT ie ne m'esbahirois point de voir les

lès nouices de l'art,peu verſez aux hiſtoires;ſe repaiſtre quelquefois de ces belles vanitez : mais quand les maiſtres meſmes veulent perſuader aux autres que ces imaginations ſont veritables,c'eſt appreſter à rire aux eſcoutans. Et pour leur reſpondre,ie diray premierement que l'exemple de Salomon eſt allegué en leur desfaueur:car ce fut Dauid,qui luy amaſſa la pluſpart de ſes threſors,&n'eſt point eſcrit qu'il s'en ſoit iamais trouué de ſi grãds. L'Eſcriture Saincte teſmoigne, qu'il luy laiſſa pour le baſtiment du Temple cent mille talens d'or, & vn million de talens d'argent: ce qui reuient à ſix vingt millions d'eſcus, ſelon la ſupputation de Budee. Mais quaſi toutes ces richeſſes eſtoient prouenues des ruynes & deſpouilles des peuples Cananeens & Amorrheens, que Dauid acheua d'exterminer ſelon l'ordonnance de Dieu. Et quant à Salomon, ce fut vn Roy de parfaite ſageſſe, mais il ne s'en eſt point ſeruy à l'effect qu'ils pretendent: meſmes on void par ce qui eſt eſcrit en la Bible,d'où on luy apportoit l'or & l'argẽt. Il eſt dit que ſes nauires alloient auec ceux de Hiram Roy de Tyr en Ophir, qu'aucũs interpretent les Indes en querir, & le poids de l'or qu'on luy apportoit eſtoit de ſix censſoixante & ſix talent d'or. Or le talent d'or des Hebrieux ainſi que quelques vns ont dit valoit ſept mille eſcus; dont toute ceſte ſomme ſe monteroit pres de cinq millions d'or, qui eſtoit vne richeſſe merueilleuſe alors. Aucuns d'eux y a qui eſtiment pourtant que l'or d'Ophir eſtoit celuy qu'il tiroit des fourneaux, à laquelle impudente affirmation il ne faut nulle reſponſe. Mais ie me veux ſeruir de l'exemple de Salomon, pour monſtrer que leur art eſt faux: car ſi luy, qui a eu vne ſapience

que les Alchymiſtes alleguent de l'antiquité.

incomparable,& a cognu tout ce qui peut tomber en l'entendement humain,n'a point escrit auoir en soufflant trouué ce secret,ains au contraire declaré aucuns moyens par lesquels richesse luy est venuë, est-il pas à presumer que c'est vn manifeste abus de s'arrester à leurs experiéces?L'exemple de Midas ne fait non plus de foy que l'autre,car en sa personne, les anciens ont voulu representer vn Prince du tout auare,qui pat son vice se rend ses propres richesses nuisibles.Et quãt à la toison d'or,les Poëtes ont entendu par la les veines metalliques d'or & d'argent que les Princes Grecs allerent chercher en Colchos en la nef d'Argos.Venõs à ceste heure aux Romains. On ne peut nier que l'EmpireRomain n'ait regorgé de richesses,mais cela venoitd'auoir saccagé toute la terre,& nõ d'autre:dequoy sont tesmoins les Historiens.D'alleguer le grand Cosme de Medicis,c'est se chatoüiller pour se faire rire. Ce fut vn personnage de famille tres-riche, & auec cela prudent, grãd negotiateur & trafiqueur,lequel augmenta beaucoup son bien, & en fit apres des liberalitez & despenses magnifiques,comme fit vn Lucullus à Rome, & vn Cimon en Athenes. Quãt au Roy Edouard d'Angleterre,sous lequel tant de vieux nobles à la rose furẽt forgez, les histoires ne disent point que ce fust de l'or philisophal de Raimond Lule. Qui me fait plustost croire qu'il estoit mineral Et quand à Theophraste Paracelse, & Arnaud de Villeneufue, on ne peut nier qu'ils n'ayẽt esté doctes en la Philosophie, & qu'ils n'ayent descouuert de grãds secrets:mais ie m'asseure qu'on ne trouuera point en leurs liures, que la matiere de l'or artificiel soit semblable à celle dont les vulgaires Alchimistes besongnent, & que sa for-

ſa forme ſe parface dans les fourneaux: & ſi on regarde à leurs vies, on y verra des marques de pauureté & non d'abondance, eſtant vray-ſemblable qu'ils ont pluſtoſt trauaillé, pour chercher ce qui eſtoit neceſſaire pour la ſanté des hõmes, que pour manifeſter ce qui n'euſt ſerui qu'à accroiſtre leurs cõuoitiſes. Et quãd bien eux & autres auroyent cognu ceſte transmutation, ie cuide qu'ils l'auroyent celee tant pour leur ſeureté & trãquillité, que pour euiter les maux que tant d'or euſt engendré, venant à tomber en mains cruelles ou ambitieuſes.

IE prieray ceux qui ſont ſi ardãs à le chercher par ces voyes tortues, de cõſiderer combien d'hommes riches depuis cent ans ſe ſont ruinez apres ces miſerables experiences. Tant de naufrages ne deuroyent ils pas les auoir arreſtez, & toutesfois ils n'ont laiſſé de courir apres leurs fantaiſies, & ſont ſi acharnez à ceſte beſõgne, qu'il y auroit quatre fois plus de difficulté à les en tirer, qu'vn Preſte de vilage de la tauerne: de maniere qu'on diroit que ceſt art a vne faculte cachee de charmer ceux qui l'exercent. Il y a apparẽce que ceux qui auecques vne ſi grande preſſe vont tracaſſant apres ces moiẽs extraordinaires, ſont plus incitez d'affections deſordonnees, que par mouuément reiglez de l'eſprit. Auſſi void-on communément que, pour penitence de leurs erreurs, tous leus labeurs s'en vont en fumee. Mais ce n'eſt pas encores le tout: car aucuns, ſe trouuans en telle extremité, viennet à faire la fauſſe monnoye: autres courent par-cy & par-là, pour tromper & affronter ceux qui ſont trop legers à croire aux belles ouuertures qu'ils font taſchans de les attraper aux meſmes pieges où eux-meſmes ont eſté pris. Il ſemble

Des malheurs où les Alchymiſtes ſe precepitẽt.

que ce ſoit vn chaſtiment de Dieu, enuoyé à ceux qui meſpriſans tant d'exercices honneſtes, & tant de vocations legitimes, ſe vont fourrer dans les Labyrinthes, deſquels on ne peut eſchapper qu'en ſe perdant. On pourra dire que tous ceux qui s'adonnent à ceſte ſcience ne ſe deſtruiſent, ny meſmes s'endommagent: car on voit des Princes & Seigneurs, qui n'ont pas vendu vn eſcu de leur bien à ceſte occaſion, ains veulent ſeulement aprendre (comme en ſe ioüant) ſi la choſe qu'ils imaginent eſt faiſable l'aduoüe que ceux là ſont ſages, au pris des autres, toutesfois le nombre s'en trouuera bien petit: & des autres qui deſployent en ceſte nauigation toutes leurs cupiditez, le nombre eſt tres-grād. Certes qui pourroit ſçauoir les beaux diſcours que pluſieurs font en eux-meſmes, de ce qu'ils feroient, ayans obtenu ce qu'ils pourſuiuent, on verroit mōts & merueilles. L'vn ſe feroit Roy, l'autre Duc, l'vn feroit la guerre pour s'agrandir, l'autre baſtiroit des villes & chaſteaux, & la pluſpart viuroient en delices & ſuperfluitez. Bref, quelles ſont les affections, tels ſeroient les effects. Mais ie ne cuide pas qu'aucun ſecret puiſſe iamais eſtre reuelé à ceux qui ont de mauuaiſes intentions.

De l'vſage de la vraye Alchymie.

OR quand on ne ſe ſeruiroit de ceſt art que pour cognoiſtre pluſieurs vertus & proprietez de nature, ce ſeroit loüange à ceux qui s'y emploieroient: mais il y en a fort peu qui ſe contiennent dans ces bornes, & cependant ceux-là ſeuls en recueillent le vrai fruict qui s'en aident pour chercher des remedes à pluſienrs inconueniens & maladies. Car (comme deſia il a eſté dit) par le feu on en a troué des ſinguliers. Les dames & damoiſelles peuuent s'occuper

cuper, eſtans en leurs meſnages,à la diſtillation des eaux & eſſences tirees de toutes ſortes d'herbes,racines,& fleurs,pour s'en ſeruir apres tant pour l'vſage domeſtique,que pour donner à leurs pauures ſuiets, qui en auroyent beſoin.Ne ſeroit-ce pas auſſi vn hõneſte exercice aux Seigneurs & Gentilshommes(qui ont tant d'heures perduës chez eux) de ſe recreer quelquesfois en telles extractions,& non ſeulement en celle des herbes,mais des mineraux, & autres ſubſtances,dequoy on peut tirer huile & eſprit, dont deux ou trois gouttes profitent plus qu'vne groſſe maſſe des drogues des Apothicaires.Combien d'autres beaux ſecrets peut-on cognoiſtre par l'vſage du feu,que les grand Princes meſmes ne doyuent deſdaigner de ſçauoir?Il y a des liures imprimez, qui monſtrent qu'on peut faire des choſes qui donnent admiration,qui delectent, & qui aportent vtilité. Doncques qui voudra ainſi vſer de ceſt art, ne ſera point ſuiet à s'en repentir, comme font tous ceux qui le veulent faire ſeruir à produire l'or par manieres eſtranges, qui eſt autant que ſi on vouloit à ſon appetit faire deſcendre la manne du ciel.

De la vanité de ceux qui n'aſpirent qu'à auoir des monceaux d'or & d'argent.

MAIS quãd ainſi ſeroit que quelcun ſe fuſt trouué qui euſt conuerty toutes les pierres de ſa maiſon en or,qu'auroit-il fait? Certes il auroit parauanture baſty vn ſomptueux ſepulchre pour enterrer ſes vertus, ou vn theatre ſuperbe pour faire vne publique monſtre de ſes vices. Et c'eſt ce qui arriue ſouuent à ceux qui ſont reueſtus d'exceſſiue richeſſe. Sont-ce là les enſeignemens que les Philoſophes ont voulu laiſſer à la poſterité? Il n'y a nulle apparence: veu qu'eux meſmes ayans eſtimé l'eſprit de l'hõme auoir ſon origine du ciel, ils ne luy auroyent pas baillé vn

obiect à comtempler & pour s'arester, qui fust indigne d'iceluy : & ne se trouue poinct en leurs escrits qu'ls ayent logé auec les biens absolus & parfaits ce bien terrestre, apres lequel plusieurs vōt courāt & mourant. Si nous voulons croire ce qu'Aristote à dit traitāt de la felicité, on verra qu'il la cōstituee és biés de l'esprit premierement puis en ceux du corps : en apres en ceux de fortune, sous lesquels les richesses sont comprises. Socrates & Platon vont aussi esleuans les hommes à la vertu, & aux choses spirituelles, & les retirent de la terre. Ce qui deuroit induire ces pauures abusez à suyure les traces de ceux qu'ils estiment leurs grands peres, qui pour auoir obserué les preceptes de bonne doctrine ne se sont point fouruoyez.

Qui est celuy qui trasmue vrayement les metaux.

QVOY qu'on sçache dire, il y en a de si aheurtez en leurs opinions, qu'on ne leur sçauroit dissuader, que la cōuersion des metaux ne soit possible. Vrayement pour leur faire plaisir ie le croiray, mais ce sera de la façon que me dit vne fois vn disciple de l'art à Paris, quele grād Alchimiste y procedoit par ses fourneaux souterrais. Ce pauure aprētif estoit vn que ie cognoissois, qui auoit souflé en trois ans vne belle maison sienne accompagnee de mille ou douze cés liures de rente ne lui estāt resté que la peau & les os, mesme le feu auoit tiré nō seulemēt la quint'essence, ains quasi toute l'essence des habits qu'il auoit sur lui. Ie lui dis apres l'auoir cōsideré: & biē mon petit maistre, vous este maintenāt en bon estat pour aprendre à voler, car vo' nauez plus aucune chose qui vous charge, & qui empesche vostre legereté. Il faut auoir pitie (me respōdit-il) de ceux qui ont fait naufrage sans y penser. Certes aussi ai-ie, puis que ie vous voy estre peni

tent,

têt,& l'ayde de ma bourſe ne vous ſera deſniee.pour vous renfourner en quelque legitime vocatiõ. Mais dictes moy ſans feintiſe, quelle clarté & certitude y a-il en vos preceptes? Nos petits liurets, dit-il, ſont pleins d'obſcurité & d'enigmes, nos labeurs treſlongs,& nos deſpenſes continues ne produiſent en fin que des auortons & des phãtoſmes. N'auez vous donc, luy repliquay-ie aucun exemple antique ou moderne,d'aucun qui ait trouué le ſecret? Ie n'ẽ ſçache qu'vn,dit il,qui y ſoit paruenu Ie vous prie me dire qui il eſt. C'eſt repliqua il,ceſtuy-là. Mais qui?ie n'ay garde de le cognoiſtre ſi vous ne me le nommez autrement. C'eſt ceſtuy-là. Comment? vous voulez vous mocquer de moy?Il faut donc,adiouſta il que ie le vous declare. C'eſt le ſainct Pere,qui a faict cognoiſtre à tous nos ſouffleurs que ce ne ſont que des lanterniers, leſquels en pluſieurs annees ne font autre cas que multiplier leur tout en rien: & luy tous les ans,ſeulement en France, tranſmue & multiplie quarante liuresde plomb qu'il y enuoye (qui peuuẽt valoir deux eſcus)en quatre mille liures d'or(qui valent ſix cens mille eſcus)puis en faict vne attraction iuſqu'à Rome,Vrayement,luy dis-ie,ie vous donneray dix eſcus d'auantage, dequoy vous m'auez ſi biẽ eſclarci voſtre cœur:mais ie vous conſeille de ne tenir pas ce langage en ceſte ville,car vous ſeriez incõtinent (par Meſſieurs de Sorbonne) declaré heretique à dixſept carats & demy. Là deſſus nous nous departiſmes,luy eſtant bien aiſe d'auoir trouué vn peu de moyen pour ſe rengraiſſer,car il eſtoit maigre cõme vn haren ſoret. Quant à moy ie me mis à cõſiderer la proprieté occulte de ceſte cabale authentique, & apres auoir biẽ ruminé deſſus, ie trouuai que mon

petit souffleur auoit mieux rencontré en ce qu'il m'auoit dit, qu'en ce qu'il auoit fait. Mais pource qu'il faisoit trop chaud alors pour reciter ce conte, ie le cachay en vn coin de ma memoire.

De quelques Alchymistes qui estimẽt pouuoir paruenir à leur pretente, par apparence de pitié.

OR apres auoir discouru de la fausseté qui est en cest art Vulcaniste, quand il veut s'estendre à forger de l'or, ie veux dire vn mot de quelques Alchymistes ou plustost Philosophes, lesquels estãs consommez en la Philosophie conioignent en leurs operations la puissance de natute auec l'aide necessaire de l'art: & represéteray vn propos que me tint vne fois vn d'eux, sur le suiet à quoy il auoit trauaillé, dont ie me suis ressouuenu. Il me disoit que toute l'estude & tout le labeur de l'homme en ceste recherche estoit vain, si Dieu ne luy manifestoit ce qui estoit comme incõnu: & que pour atteindre à la perfection de cest œuure, il conuenoit en premier lieu estre homme de bien, secondement, estre souuent en prieres demandant à Dieu clarté pour voir dans ces tenebres, tiercement, auoir la cognoissance de l'art par les bons liures. Finalement, ayant trouué le secret, le tenir secret, & ne mal vser de ceste richesse, ains l'employer pour aider aux indigens, ou operations tresiustes. Ie luy respondis, que ie trouuois vn peu estrãge dequoy il semble qu'il vouloit faire violence à nature, & assuiettir l'ordre de Dieu aux volontez humaines: & qu'il n'y auoit pas apparence qu'il y voulust obtemperer, parce que chacun laisseroit les arts & les sciences, pour oisiuement s'enrichir de ce qui est superflu & le moins necessaire à la vie. Il me repliqua qu'en ceste science operatiue on n'y remarquoit aucunement nature estre forcee, ains agissante auec facilité, ordre, & vigueur: ce qui rendoit d'au-

tant

tant plus admirable la puissance & sagesse de Dieu, & qu'iceluy sçachant bien que ceste cognoissance ne pouuoit loger en vne ame enfangee en la terre, ains contemplatiue, peu aussi en estoyent faits participans, la pluspart desquels, se contentans d'auoir frappé au but, faisoient scrupule de diuulguer ce que par meditations esleuees, plus que par pratique, ils auoient compris, mesmes d'vser des fruits acquis, sinon pour causes tresnecessaires. A celuy (disoit-il) qui voudra sçauoir l'art, il luy conuient obseruer ce que dit l'Escriture, Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & toutes choses vous seront adioustees. Il doit aussi bien noter ce qui est escrit au Pseaume vingt cinq.

Dieu fait son secret paroistre
A ceux qui l'ont en honneur.

Ie lui repliquai, que ces pasages s'ētēdoiēt des choses spirituelles, & nō des metalliques. Il me respōdit qu'il estoit vray, & que c'estoit leur propre interpretation. mais qu'on ne laissoit pas d'en voir quelquesfois des effets en ce qui estoit materiel, quād la premiere benediction auoit precedé. ce qui estoit aparu en Salomon, lequel aiant demandé sapience à Dieu, elle luy fut ottroiee, & auec cela abondāce de richesses. Vous croyez donc, luy dis ie, que la trāsmutation des metaux est posible, & qu'il y a eu des personnes qui y sōt paruenues? L'vn & l'autre est veritable, me respōdit-il, car i'en ai veu de trescertaines preuues, & y en a encore de viuans, qui (à mon iugement) ont entiere conoissance de l'art : & pour vous en dōner quelque goust, ie vous prie de lire les bons liures, où vous aperceurez, non seulemēt des rayons, mais des lumieres, qui vous feront cognoistre tant les erreurs de la

soufflerie, que des verisimilitude de la philosophie metalique. Apres ce propos, ie demouray coy, pource qu'ayant petite experience de ceste doctrine ie ne vouloy respondre auec des impertinences, estant demy esblouy de tant de beaux langages: ie iugeay estre le meilleur d'attendre de voir par effect la verité de ce que tant il affermoit, auant que donner sentence d'approbation, où de reprobation, ce que i'attens encores. Et ne suis pas si farouche que ie ne pense que Dieu peut aussi tost eslargir ceste liberalité à vn homme de bien (encores que ce soit par voye extraordinaire) pour en vser legitimement, qu'il a peu dóner à l'effeminé Sardanapalus quarante millions d'or, & à ce monstre Caligula soixante & sept, par voye ordinaire, qu'ils ont employez en toutes ordures.

De la vraye pierre philosophale enseignees par Salomon

VOILA ce que i'ay voulu dire touchant la pierre philosophale materielle. Maintenant ie discoureray de celle que i'estime estre la vraye, pour la cognoissance de laquelle à nul autheur ne pourroit on auoir recours, qui mieux l'enseignast que Salomó, qui (à mó aduis doit estre creu, pour auoir esté orné d'vne parfaicte sagesse, ayant l'esprit de verité guidé ses cóceptions & sa langue en plusieurs choses. Pour ceste occasion fault il adherer à ses diuines sentéce. Ie pense aussi q̃ tous Alchymistes adiousterót plus de foy à ses tesmoignages, d'autát qu'il est souuét representé par eux, cóme celuy qui a veu & gousté les mysteres que tant ils reuerét. En quelques vns des liures qu'il a escrits, il énseigne encor que l'homme se soit asserui icy bas à beaucoup de miseres par sa desobeyssance, que toutesfois Dieu, qui est tres-bon, ne l'a point voulu laisser tellemét enueloppé de maux, qu'il n'ait aussi

aussi preparé & mis deuant luy des biens innumerables, afin qu'en les luy demandant, il les cherchast, & en les cherchant il en obtinst la iouyssance, pour en rapporter tel contentement qui se peut receuoir en ceste vie, & luy en rẽdre graces. Il en met de deux especes. Et au liure de l'Ecclesiaste, il parle de ceux qui sont terriens & corruptibles, affermant combien qu'ils ayent beau lustre, neãtmoins tous ceux qui s'y arrestent y trouuent plus de vanité beaucoup que de vray plaisir. I'ay (dit-il) basti des maisons pour moy, *Eccl.3.* & ay planté des vignes. I'ay faict des iardins : i'ay eu des seruiteurs & seruantes, & ay eu grãde famille, & de grands troupeaux. I'ay assemblé pour moy or & argent, & les cheuances des Roys & des prouinces. I'ay ordonné pour moy des chantres, & les delices des enfans des hommes, & ay surmonté en richesses tous ceux qui ont esté deuant moy en Ierusalem. Et n'ay point desnié à mon cueur qu'il ne se resioüist és choses que i'auoye preparees: & quand ie me tournay à toutes les œuures que mes mains auoyent faites, & aux labeurs esquels en vain i'auoye sué, i'ay veu en toutes choses vanité & affliction d'esprit, & que rien n'estoit permanent sous le soleil. Voicy vne belle instruction pour tous ceux qui attachent leur felicité à ce qui est fragile & caduque, pour les admonester d'en prendre seulement vn moderé vsage, & aller ficher les anchres de leur contentement aux biens qui sont solides, & que les mutations de fortune (comme on dit) ne peuuent emporter.

Que les vrais biens sont incorruptibles es spirituels, & le moyen de les acquerir.

TELS sont ceux de la seconde espece, qui sont proprement descrits au liure des Prouerbes, & meritent d'estre appellez biens: car ils sont spirituels, incorruptibles, pleins de fermeté, & dónent vne ioye accó-

plie. Or qui voudra ſuyure les preceptes de ce grand Roy, ne s'egarera point, comme on fait en imitant les reigles de nos Alchimiſtes vulgaires: moiennant que les diſciples qui veulent aprendre ayent en eux docilité & humilité, qui eſt la premiere preparation à l'entree de ceſte eſtude. Car celuy qui auec vne preſomption mondaine, & enflé de quelque vaine ſcience, voudra aſſuiettir à ſes ſens ceſte matiere, qui eſt ſi digne & ſi pure, tant s'en faut qu'il en rapporte quelque fruict, que meſmes il ne pourra apperceuoir la beauté qui eſt en elle. Il parle en ceſte maniere. Bien-heureux eſt l'homme qui trouue ſapience, elle eſt plus precieuſe que toutes les richeſſes & toutes les choſes que lon deſire ne peuuent luy eſtre comparees. C'eſt icy la declaration de ce ſecret que tant de gens ne cherchent point, qu'aucuns cherchent obliquement, & peu directement. Celuy qui le peut cognoiſtre, & le ſçait aproprier à ſoy, doit s'aſſeurer d'auoir trouué la vraye pierre philoſophale, c'eſt à dire vne abondance de toutes ſortes de biẽs, leſquels n'enrichiſſent & ne delectent pas moins l'ame que le corps.

Prou. ch. 3.

Reſponſe à ceux qui ne regardent que la terre.

IE me doute bien que ſi quelque ſouffleur (deſpité d'auoir veu aller ſes preuues en fumee) vient à lire cecy, qu'il fera vne exclamation, & dira, O que nous ſommes bien tõbez de fieure en chaud mal, veu qu'õ nous propoſe ici vn paradoxe auſſi grand qu'on dit qu'eſt le noſtre! Quelle raiſon y a-il, veu que nous ſommes de terre, que nous habitons ſur la terre, & viuons de choſes terreſtres, de nous vouloir repaiſtre de ſubſtances incorporelles & inuiſibles? chaſſons premier ceſt effroiable mõſtre de pauureté, qui continuellemẽt no⁹ tourmente, & puis nous aduiſerons au

rons au reste. Ie ne respõdray pour ceste heure autre chose à cestuy là, sinon qu'il face r'habiller ses fourneaux rõpus, chasse son courroux, & reprene son bõ sens qu'il auoit parauãture oublié en quelque alambic, puis ie luy feray conoistre que les tesmoignages diuins, dõt ie me sers en ceste preuue, sont aussi vrais que ses imaginations transubstantielles sont fausses. Escoutons donc Salomon parler, qui represente la sapience, discourant ainsi. Le Seigneur m'a possedee dés le cõmencement, deuant qu'il fist quelque chose. Ie suis ordonnee dés l'eternité, deuant que la terre fust faite, auant que les abysmes, les montagnes & les fleuues fussent, i'estoy desia conceue & enfantee. Quand il preparoit les cieux, i'estois presente: quand il enuironnoit la mer de son bord, & qu'il posoit les fondemens de la terre, i'estois auec luy, composant toutes choses: & mes delices sont d'estre auec les fils des hommes. Qui est ce qui ne void ici que la sapience a son origine du ciel, voire du plus supreme qui est par dessus ceux que nous aperceuons? combien qu'à proprement parler elle soit sans origine: car puis que par elle doit estre entẽdu le fils de Dieu, qui est la sagesse eternelle du Pere, il ne nous y faut imaginer commencement ny fin. C'est ceste parole par laquelle toutes choses ont esté faites, & qui illumine les hommes, dont sainct Iean fait mention. Les plus doctes Philosophes cõtemplatifs, cõme les Platoniciens, qui ont esté esclairez de quelques petis rayons d'icelle, ont conu (sans toutesfois vrayement conoistre) & tesmoigne en leurs escrits que ceste sapience, par qui ce grand Vniuers auoit esté creé & façonné, & qui estoit par vn si bel ordre gouuerné, estoit residente de toute eternité en l'essence

Preuerb. 8.

Iehan ch. 1.

diuine. Somme c'est Dieu, qui par le moyen de sa sagesse, s'est voulu manifester aux hommes en plusieurs façons, mais admirablement en lœuure de la restauration, quand il a conuerti les imperfections mortelles, par eux acquises, en perfections, qu'il leur a liberalement imputees & donnees. Et nonobstant qu'ils eussent perdu la iuste possession de la terre, il n'a laisse de leur ottroyer celle du ciel. Pour ce-
Prouerb. 3. ste occasion Salomon dit. Que la sapience est l'arbre de vie à ceux qui la prendrōt, & qui la tiendra il sera bien-heureux, Certes en cela reluit son excellence,

Excellence de la sapiē ce celeste. MAIS d'autant que la pluspart des hommes sont si peu esleuez, à ce qui est spirituel, pour ce qu'estans enueloppez de la terre, leurs sens les tiennent rabaissez en ce qui est corporel, monstrons leur ceste sapience comme Visible par ses effects, & ses fruicts, à fin qu'ils la puissent mieux comprendre, Salomon mesme fera cest office, qui a escrit vn liure
Sap. ch. 8. entier à la louange d'icelle. I'ay aymé (dit il) la Sapience, & l'ay cherchee des ma ieunesse: c'est elle qui ma enseigne la discipline de Dieu, & celle qui eslit les œuures d'iceluy. Ie l'ay preferee aux Royaumes, & aux sieges, & ay estimé que les richesses ne sont riē à comparaison d'icelle & n'ay point comparé la pierre precieuse à elle: car tout or à comparaison d'icelle est comme petit grauier,, & l'argent sera estimé cōme boue au regard d'icelle. Ie l'ay aymee par dessus santé & beauté, & ay proposé de lauoir pour lumiere pource que sa lueur ne peut estre esteinte, & tous biens me sont venus ensemble auec elle, & honnesteté innumerable par les mains d'icelle. Elle enseigne sobrieté, prudence, iustice, & force, qui sont les
choses

choses les plus profitables aux hommes en la vie. Et si aucun desire multitude de science, elle sçait les choses passees, & iuge des choses à venir elle sçait les finesses des paroles, & les solutions des argumens, & les mutations des mœurs, les diuisions des temps, le cours de l'an, & la disposition des estoilles, les natures des animaux, la force des vẽts, & les pẽsees des hommes, les diferences des plantes, & les vertus des racines: & ay apris toutes les choses secrettes & non preueuës, car sapience ouuriere de toutes choses m'a enseigné: pour l'amour d'elle ie seray admirable en la presence des puissans, & les faces des Princes s'esmerueillerõt de moy. Quand i'entrerai en ma maison, ie reposeray auec elle, car sa conuersation n'a point d'amertume, & ennuy n'est point en sa compagnie, mais liesse & ioye. D'auantage par icelle i'aurai immortalité, & laisseray memoire eternelle à ceux qui sont à venir apres moy. Si i'eusse peu represen-ter en sept ou huit versets ce qui est ici monstré par l'extrait d'vne bõne partie de deux chapitres, ie l'eusse fait: mais on ne se doit point ce me semble lasser de lire choses si hautes, & si veritables, qui n'est toutesfois qu'vne petite parcelle de ce que Salomon en recite. Les Alchymistes disent qu'vne once de poudre de proiection peut conuertir en or mille onces d'autre metal: que pẽse-lon que fera au pris vn grain de ceste poudre celeste? Entre l'or & le metal encor y a-il quelque affinité & ressemblance: mais entre le vice & la vertu, l'ignorãce & le sçauoir, il y a vne cõtrarieté toute apparente. Cepẽdãt c'est où la Sapience besongne, car elle transforme les mauuaises habitudes en bonnes, suiuant ce qui a esté dit, qu'elle enseigne les vertus principales, lesquelles Ciceron ex-

alte merueilleusement en ses Offices. Mais qui est l'homme si grossier & despourueu d'entendement, qui voulust cõparer vne tres-grosse masse d'or à la moindre partie de temperance ou de iustice?Le philosophe Platon disoit, que si des yeux corporels on pouuoit apperceuoir la beauté de vertu, qu'on seroit raui de parfaite amour enuers elle. Mais ce qui nous empesche de la voir, c'est le bandeau de volupté & d'ignorance, qui nous tient cõme aueuglez. Ie trouue beau aussi le iugement que fit Solon quãd il prefera l'heur d'vn pauure citoyen, nommé Tellus, orné de sagesse & de vertu, à celui du Roy Crœsus, qui regorgeoit de puissance & richesse. Ici se faut-il retenir n'estant point besoin d'vser d'amplification au dire de Salomon, veu qu'il n'exprime que trop les biens qui viennent de la Sapience : & puis qu'elle apporte cognoissance des choses diuines, des actiõs humaines, & des effects de nature, & outre cela confere hõneur, richesse, vertu, louãge, santé, ioye & renõmee, que peut-on dire d'auantage?

De la liberale communication que Dieu fait de cest excellent thresor à tous hommes: & de l'vsage & abus d'iceluy.

Or Dieu ne restraint pas tels benefices seulement aux grands : car les plus petis mesmes y participent les vns plus, & les autres moins, selon qu'il luy plait de les doüer de ceste souueraine cause, estant certain que le sçauoir des arts mechaniques, l'industrie des marchans, & l'experience des laboureurs, ne sont autre chose que des petis effects d'icelle, lesquels aparoissent aussi en l'ordre du gouuernemẽt des moindres familles, & en la tẽperature des mœurs des plus pauures. Mais qui peut mieux faire monstre de la splendeur de ceste lumiere que les propres discours des Alchymistes? Car tãtost ils vont dans la profondeur de la terre, puis considerent les operations de

nature:& quelquesfois s'esleuent iusques aux substāces incorporees,en voulant magnifier leur art:qui est ce qui leur a ouuert les yeux,pour cognoistre choses si dificiles, sinon la Sapience qui luist d'vne façon excellente en leurs entendemē ? Ce pendant,au lieu de se laisser guider par icelle, ils la traitent cōme esclaue, la voulant continuellement asseruir à besongnes terrestres,comme lon faisoit anciennement les criminels à fouiller dans les minieres. C'est la recōpenser mal,& mal conoistre sa nature, qui tend plus tost en haut qu'en bas. Ceux-là pareillemēt font erreur,qui estimēt vn homme mal-heureux, quand ils le voyent aucunemēt destitué des biēs qu'on appele de fortune. Et toutesfois le pauure qui souffre la pauureté patiemment,l'est sans comparaison moins que le riche qui brusle de cupidité. Il n'y a en somme aucune conditiō qui puisse rendre miserable celuy qui a quelque portion de ceste Sapience, qui peut estre nommee vne droicte crainte de Dieu, ou la vraye possessiō de vertu. C'est donc à luy à qui il faut auoir recours:lequel en distribue autāt qu'il est expediēt à ceux qui par priere,humilité,& perseuerance luy en demandēt quelque rayon, lequel suffit pour augmēter leur cōtentemēt. I'estime que ce bien là est beaucoup plus precieux que sçauoir multiplier quelque quātité d'or & d'argēt. ce que les auares & rauisseurs, par art inique sçauent aussi bien faire. Dōcques il est meilleur s'arrester à cercher & poursuyure la vraye pierre philosophale de Sapiēce,qui instruit,console, enrichit,cōtente,& sauue ceux qui l'ōt trouuee, que tracasser apres la fausse des souffleurs,en la recerche de laquelle on s'attriste,on s'apauurit, & on s'empire,sans qu'on la puisse iamais rencontrer.

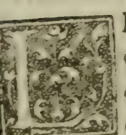
FIN.



CONTRE CEVX QVI PENSENT
que la pieté priue l'homme de tous plaisirs

VINGTQVATRIESME DISCOVRS.

Astuce des Epicuryens



E nombre n'est pas petit au iourd'huy de ceux qui sont abreuuez de ceste fausse opinion, & qui la publient accortement és lieux où ils frequentent. Ce sont à mõ aduis, certaines gens, qu'on ne peut mieux appeler qu'Epicuriens & libertins, lesquels establissans leur souuerain bien en la volupté, ne taschent qu'à vilipender la vie Chrestiẽne, luy imposant qu'elle n'apporte auecques soy que tristesse continuelle, afin de rendre mal affectionnez à la suyure ceux qui leur veulent prester l'aureille. Leurs argumens sont merueilleusemẽt plausibles à ceux en qui la sensualité est vigoureuse, qui est cause que beaucoup de simples, voire quelques vns bien entendus, se laissent aisément aller à fauoriser aucunement la susdite opinion: & ainsi auec leurs malicieux langages ils en destournent beaucoup de cheminer selon que le deuoir du nom qu'ils portent le requiert.

Combien ils sont d'angereux: & du moyen de s'en donne garde.

Il y a vn vieil prouerbe, qui dit. Que les mauuais propos corrompent les bonnes mœurs, qui se trouue ordinairement veritable: toutesfois si quelqu'vn en vouloit douter, & en desiroit voir vne plus euidente preuue, il ne faudroit que l'enuoier à l'escole de ces docteurs, & on verroit qu'il en reuien-

droit beaucoup pire qu'il n'y seroit allé. Car tout ainsi que les gouttes d'encre, iettees dedãs l'eau claire, si elles sont continuees, viennent non seulement à la troubler, ains à la noircir : aussi quand les ames tendres escoutent telles instructions, elles s'impriment vne mauuaise disposition, & apres en font vne habitude. Or au tẽps où nous sommes, qui est si fertile à produire le mal, il est mal-aisé, hantant parmi les hõmes, qu'on n'oie souuent resonner pareils langages. Pour ceste occasion, il faut estre garni de bõs preseruatifs, comme lors que la peste regne, pour repousser le mauuais air. Ils sont aisez à recouurer, & si ne coustent gueres: car la philosophie Chrestiẽne & humaine les donne pour neant à ceux qui veulent prendre seulement autant de peine de les tirer, cõme ils feroient en vn beau pré les fleurs qu'ils auroyent pour agreables. Mais parce que tous ne veulent prẽdre le loisir, ce petit labeur mien suppléra au defaut des paresseux: dans lesquels ils trouueront les fleurs toutes cueillies, & de si bõne odeur, qu'elles empescheront que les puanteurs ne les offensent.

IE pẽse qu'il ne sera point besoin de donner quelque marque particuliere pour reconoistre ceux de qui nous parlons: car aux paroles on les conoit, ainsi qu'on fait l'arbre par le fruict : ny aussi de noter les lieux où ils se retrouuent. On sera seulement auerti qu'encor qu'ils soient semez par tout, toutesfois les trois principaux chãps où ils fructifient le plus, c'est aux Cours, aux Armees, & aux Villes. Du temps que la vertu y estoit beaucoup reueree, le nõbre en estoit petit: mais à ceste heure qu'elle y a peu de credit, ils y abondent. Dequoy il ne se faut esbahir: car comme les espines croissent parmi les roses, & l'yuroye auec

Comment on les pourra conoistre.

le bled, aussi les vices se vont fourrer là où les vertus reluisent où doyuent reluire, pour tascher de les offusquer. En ces trois sortes d'hommes qui demeurét és lieux susdits, on pourra bien trouuer quelque differéce en leur discours & manieres de proceder : cependant tous ne laissent de viser à vn mesme blanc, comme si vn archer, vn arbalestrier & vn harquebusier tiroient ensemble à vne mesme butte, les instrumens seroient differens, mais l'intention seroit semblable.

Des Epicuriens de Cour.

CEVX des Cours sont merueilleusement delicats en paroles, & en plaisantes rencôtres, faisans couler si doucement leurs raisons, & auec telle facilité, qu'ô se trouue surpris auant qu'y auoir pensé. Leurs contenances & courtoisies ne sont pas moins agreables, choses qui aidét à la persuasion. Et ainsi auec ces belles apparences, ils couurent ce qu'il y a d'imparfait en leurs opinions, non pas qu'ils les tiennẽt pour imparfaites : car ils les suyuent, & les veulent faire embrasser aux autres. La vie qu'ô meine ordinairement aux Cours qui ont degeneré de la vertu est en partie cause d'accroistre la corruption de ceux ci: car quâd ils voient que les delices sont là en si grande recommendation, ils s'enflâmét dauâtage pour en auoir la iouissance, & par vne longue coustume à les desirer & se plonger en icelles, ils ne celebrent autre chose, & rapportent toutes leurs actions à ceste fin là. En ceste sorte, peu à peu, de disciples ils deuiennent maistres en vn art qui traine en perdition ceux qui l'exercent. Ie n'étẽn pas mettre en ce rang les vertueux Courtisans, que i'estime leur estre aussi dissemblables que l'or & l'argent sont du plomb. Mais ie desire seulement les admonnester que la pureté qu'ils

peuuent auoir ne soit souillee par les saletez d'autruy. On ne doit pas pourtãt estimer que la volupté soit vn mal exterieur qui s'attache à nous, quãd nous en approchons: car nous en auons les semences dans nous-mesmes, qui aisément germent & fructifient selon qu'elles sont eschauffees par les obiets qui se presentent aux sens, si d'auanture auec la force de la raison elles ne sont retenues. Quand vn ieune homme va es lieux susmentionnez, pour y aprẽdre quelque chose, ceux qui l'y enuoyent ou conseillent d'y aller, deuroient auparauãt l'aduertir qu'il y trouuera peu de bons & beaucoup de mauuais, & que les premiers l'induiront à ce qui est honneste froidement, & les autres l'aiguillonneront aux choses deshonnestes continuellement, à fin que de bonne heure il preueust les dangers, & se preparast pour y resister. Car ces docteurs subtils ne demandent pas mieux, que de rencontrer de tel gibier, estans asseurez que c'est vne proye acquise s'ils sont escoutez. Or cõme ainsi soit qu'ils haissent la vraye vertu, si est-ce qu'ils ne laissent de la loüer quelquesfois, à fin de n'esfaroucher personne: mais par leurs faits ils monstrent bien qu'ils ne s'en soucient gueres, ne regardans sinon qu'à se donner du bon temps.

Les propos qu'ils tiennent ordinairement à ceux qu'ils veulent attirer à leur opinion, sont, Que la vie de l'homme estant briefue, & accompagnee de plusieurs accidens fascheux, on ne se donne garde qu'on est paruenu à la fin d'icelle, auant qu'õ sçache comme on se doit conduire pour y trouuer quelque contentement. Car les vns suyuans l'erreur commun, les autres l'ignorance, se vont enuelopans dans plusieurs miseres qu'ils pourroyent bien euiter,

Leurs propos à ceux qu'ils veulẽt seduire.

laissans derriere eux abondance de plaisirs qu'ils n'aperçoyuent quasi point : sans lesquels la vie de l'homme se rend d'vn tres-grief poids à celui qui la possede, & que c'est contre l'intention de nature qui par ses mouuemens secrets fait que toutes choses animees se plaisent en leur estre, & recerchent ce qui les delecte. Et d'autant qu'entre toutes, l'homme est de la plus grande excellence, aussi a-il plus de priuileges dont l'vn des premiers gist à se recreer en la beauté & varieté de ce qui est espandu par l'vniuers. Qu'il a vn esprit capable d'apprendre & comprendre : mais qu'il auient que tous ne sont pas esgalement fortunez, pour rencontrer les bonnes escholes. Qu'elles se trouuent és Cours des Princes & es villes, qui sont les sieges principaux de la conuersation, & où les esprits plus polis veulent habiter: mais qu'encor les Cours emportent le pris, car là non seulemét les bonnes instructions se reçoiuent, ains toutes sortes d'obiects, qui peuuent plaire, y resident. Que l'hóme champestre, qui ne bouge de sa maison, passe sa vie à chasser vne beste, & à mãger les choux de son jardin, ne sçachãt trouuer de plus grãd plaisir: là où ceux qui sont au milieu de tant d'abondance voient continuellemẽt choses belles, n'oyent que melodies, sentent de bonnes odeurs : & s'il y a quelques bonnes saueurs au monde, là se trouuent-elles. Mais que ce qui sert d'exercice à l'esprit, & ce qui le contente, y abonde encores plus, cóme les cópagnies agreables, les belles amitiez, les courtoisies, honneurs, faueurs, richesses, presens, charges, dignitez, louanges, triomphes & magnificences. Somme de quelque costé qu'on se tourne, tout rit & resiouït : qui est-ce que nous deuons chercher en ce-

ste vie pour enseuelir les amertumes qui suruiennét en icelle par tant d'accidens inopinez : & qui en vse autrement, il lui en prend comme à l'auare, lequel aiant par maniere de dire la felicité en ses coffres, n'ẽ sçait ni n'en peut iouir: ains va accroissãt de iour en iour ses sollicitudes, & miseres, tant il a l'entendement renuersé. Que c'est vne grande folie de vouloir mettre à la vie comme plusieurs font des bornes si estroites, pour la tenir enserree, cõme on feroit vn prisonnier : car c'est la rendre semblable à vne mort, ce qui est contre sa nature, & que la deuotiõ & la superstirion la mettent en tel estat : Car on voit quelques Huguenots qui font consciẽce de rire. De l'autre costé les Chartreux n'osent parler, & les Religieuses ne font que pleurer. Que si on n'acquiert place és chãbres & salles magnifiques de Paradis sinõ par ces moyens, ils veulent bien leur laisser iouir de telles preeminẽces: & quant à eux, ils se cõtentent d'auoir place en vn petit coin de la basse court. Que ceux là sont trop speculatifs, qui pour regarder les choses à venir, se mettẽt aux ceps en ce monde, & reiettent tant de biẽs presens, qui ne sõt creez que pour en vser. Voila sommairement les petis sermons que ces bons courtisans font en bons termes & bien fardez aux nouices qu'ils veulẽt attraire: & ne faut douter qu'ils ne soiẽt tirez d'vne doctrine Epicurienne, qui est en ce dernier temps agreable à beaucoup de gens. Toutes ces paroles, & plusieurs autres, dites auec grace & dexterité, dans le milieu de ces theatres de plaisir, aux ames qui sõt simples & qui cheminẽt encor par les sentiers de l'innocence de la ieunesse, ont vne merueilleuse force pour les reculer de toutes bonnes apprehensions. Il est certain que la plus-

part en sõt esbrãlees & infectees. Pour ceste occasiõ est il necessaire, en la saison où nous sommes, de rẽplir les vaisseaux de l'ame de bõnes liqueurs, àfin que celles qui sont empoisonnees, & qui fluẽt cõtinuellemẽt en plusieurs endroits, ny puissẽt entrer. Ie respõdrois à ceste heure à la propositiõ du faux courtisan, n'estoit qu'il faut laisser parler ses cõpagnons? le iargon desquels n'est gueres differẽt du siẽ, & tend à vne mesme fin: puis on leur respõdra à to⁹ ensemble.

Des Epicuriens & Libertins qui demeurent és villes.

Mettons donc sur le theatre ceux qui habitent aux villes. Ie ne parle pas d'vne certaine sorte, qui s'appellent les enfans sans souci: car ce sont gens qui ne passent point le gigot de mouton, le flascon de vin, & le ieu des quilles, mais les autres dont ie veux faire mentiõ ne manquent de doctrine, d'eloquence, & de ciuilité: & seroient dignes de continuelle conuersation, si leur esprit n'estoit contaminé de ceste vaine philosophie, qui attache la felicité aux choses sensibles & corporelles. Ils sont vn peu differens du courtisan qui a parlé, car luy ne reiette pas les labeurs, & se plaist en diuersité d'actiõs estant aucunemẽt esleué aux choses hautes: ou ceux-ci aimẽt la vie oisiue, qu'ils appellent trãquille, taschans d'euiter tout ce qui peut apporter douleur, qui est vn des principaux but de la doctrine Epicurienne: & le precepte sorti de la mesme eschole, qui dit, Cache ta vie, est soigneusement obserué par eux. Or comme aucuns d'eux sont doctes, facilement attirent-ils à eux, par la subtilité de leurs argumens, plusieurs disciples. Toutesfois le plus fort qu'ils ayent est la pratique de la delicieuse vie qu'ils meinent. Et quand quelcun a commencé de taster des morceaux frians, qu'elle administre, c'est grande ad-

nature s'il ne poursuit de s'en saouler, & pour l'y induire dauantage ils lui tiennent les propos qui s'ensuiuent: Que de tout téps la plusspart des hómes ont esté enuelopez d'ignorance, qui est l'vne des principales maladies de l'ame: dont s'est ensuyui que souuent ils ont pris le faux pour le vray. Mesmement en l'election de la vie, qui leur estoit la meilleure, ils y ont grandement erré: mais que ceux ausquels les enseignemés de la philosophie ont ouuert les yeux de l'entédement, ont aperceu ce qui estoit le plus conuenable de choisir. Qu'ils ont apris par iceux qu'entre les choses temporelles qui sont suiettes à plusieurs heurtemens de fortune les plus seures sont les mediocres. Et qu'ainsi ne soit, on void que les plus hautes tours & les plus hauts arbres sont ordinairement battus des foudres: que les basses prairies aussi sont souuent inondees de grands fleuues: mais que les lieux moiannement esleuez sont preseruez de tels inconueniens. Ainsi en arriue-il en la vie humaine: car ceux qui courent apres les grãdeurs d'icelle sont agitez de mille pasions, & souuent de ruines inopinees. Le vulgaire d'autre costé est exposé à beaucoup d'oppresions & d'iniures. Mais ceux qui tiennent le milieu, sans se faire enuier des vns ni mespriser des autres, se cóseruẽt mieux, & auec cela iouïssent d'vn doux repos corporel & spirituel, qui consiste en l'vsage des choses delectables, & en la priuation de celles qui sont fascheuses. Qu'encores qu'ils habitent és grandes villes, où lon void vn vehement flux & reflux de la folie du monde, cependant il n'agite point ce coin de mer escarté, où ils font leur nauigation, où la bonace est quasi tousiours, & que de là ils contemplent les mouuemens de tous, & se rient des

vaines eſperãces & deſirs deſreiglez des vns, & plaignent auſſi la ſimplicité circõuenue des autres, laiſſans cependant couler le temps, lequel, cheminãt ſelon ſa haſtiue lẽtitude accouſtumee, va fauchãt tout ce qui a pris naiſſance: & que le meilleur cõſeil qu'õ ſçauroit prẽdre, eſt de ſe poſſeder ſoi-meſme, ſãs s'aſſeruir trop à pluſieurs choſes qui nous arrachent ſans propos ce peu de liberté que nous auons, qui nous doit eſtre ſi chere. Que ce n'eſt pas en vain que lon a tant recommandé ce beau mot, qui dit, Rien trop, lequel retranche les excez des actions humaines: & non ſeulemẽt ceux qui ſont mauuais, mais auſſi ceux qui ſous titre de bõté rendent à des transformations contre nature, comme ſont celles que pluſieurs ſe veulent perſuader, leſquels conſiderans treſ-mal la fragilité & puiſſance des hommes, imaginent qu'ils peuuent ici bas viure cõme Anges, & pour y paruenir les veulẽt aſtreindre à des reigles & obſeruations impoſſibles, combiẽ qu'ils ayent des corps elementaires, ſuiets aux alterations qui ſuyuent la matiere: mais que ſe penſans trop auãcer, ils reculent, comme fait le marteau, quand on en donne vn coup trop violent ſur vne enclume. Car que ſont-ce autres choſes, diſent ils, tant de ſuperſtitieuſes couſtumes, tant d'auſteritez, de deuotions, & de craintes propoſees, ſinon rauiſſemẽs de la ioye & recreation, à quoy les affections de l'homme tendent? adiouſtans qu'en le voulant rendre parfait on le rẽd comme inſenſible, à la façon des Stoïques, qui eſt deſtruire ſa figure. Parquoy, que le meilleur chemin eſt de ſuyure les preceptes qui s'accordent à nature, laquelle doit eſtre regie ſans violence, & laiſſee libre: & que qui en vſe autrement, ſe va enſeueliſſant auant qu'il ſoit

mort, qui est vne punition qu'ont bien meritee ceux qui ont sceu si mal vser des beaux priuileges de la vie. Ce sont icy les premiers propos qu'ils sement, & apres qu'on s'est plus domestiqué auec eux, ils descouurent d'auantage les secrets qu'ils n'osent pas si tost mettre en euidence. Car (comme dit Plutarque, parlant de tels Epicuriens) ils craignent le peuple, & pour ceste cause ils embrassent par beau semblant la religion qu'ils approuue, à fin qu'ils soient soufferts, combien qu'en cachette ils s'en mocquent.

Des Epicurieus & Libertins nourris és guerres.

MAINTENANT fault-il oüir ceux qui sont nourris aux guerres: car c'est leur rang de parler. Mas ie veux bien dire premier, que ie n'entens condamner les legitimes professiós à quoy les hommes s'adonnent, ains seulement les corruptions qui suruiennent Les grands labeurs que soustiennent ces guerriers icy, & les perils où ils s'exposent, leur font ardamment desirer tous plaisir cóme vne tres-douce medecine de leurs peines, & fuir les choses tristes, n'estás que trop attristez des images de la mort qu'ils voyent si souuent. Et quand ils ont attrapé quelque riche butin, il ne faut point demãder s'ils s'estudient à faire bonne chere: car les iours & les nuicts leur sont trop courtes. Ordinairemen t ils ont ce prouerbe en la bouche, que l'Escriture saincte attribue aux hommes profanes, qui dit, Mangeons, beuuons, & prenons toute resiouyssance: car, peut estre, demain nous mourrons : qui est vne tacite approbation du perissement de l'ame auecques le corps, lequel ils veulent à plain rassasier de biens terrestres, pource qu'ils ignorent les celestes. Quand quelque ieune gentilhóme va pour se façonner aux armes, ils luy façonnent l'ame de terrible façon, s'il adhere trop

Leur propos.

à eux. Leur langage n'est pas si fardé que celuy des precedens, ains est entrecoupé, & plein de gaudisserie. Ils disent que le soldat doit viser a la proye & à la ioye, & fuir toute melancholie, laquelle ils renuoyent aux auaricieux, & aux hermites disans que l'auarice & la deuotion ne se peuuent accommoder auecques les gés de guerre, d'autant que l'vn les fait hair, & l'autre les rend craintifs, & qu'ils ne doyuent point se repaistre de choses molles, pource que cela ne fait qu'atiedir leurs courages. Bref que ceux qui veulent amener sur les theatres, où Mars ioue ses sanglantes tragedies, les iusnes, les breuiaires & contemplations, s'exposent en risee, veu que là on ne poursuit que trophees, recompenses & loüanges, qui s'acquierent par voyes toutes differentes. Voila les petits rudimens de leur eschole, par où lon peut cognoistre comme les vns & les autres s'accordét fort bien à reietter toute pieté, qui est le plus digne & precieux ornement que nostre ame puisse auoir.

Pourquoy les propos des Epicuriens sont icy represẽtez & le moyen de ne estre infecté.

Ie sçay bien que tels mauuais propos meritoyent d'estre enseuelis, & que la bouche des hõmes ne les deuroit pronõcer, ni le papier souffrir: mais d'autres encores pires sont maintenant si vulgaires, qu'on ne doit point faire de scrupule de les manifester, moyénant que ce soit pour aduertir les autres de s'en donner garde, & leur dire commét. Car tout ainsi qu'on met des marques apparentes en certains endroicts des grans fleuues, où il y a des rochers sous l'eau, à fin que les nauigeás les euitét: aussi apres auoir marqué les lieux où ces dangereux escueils se rencontrent, i'ay bien voulu faire vne petite description de leur forme. Il y en a plusieurs, qui ignorans ces dangers donnent tout à trauers, & ceux là sont à

plaindre, comme ſont à blaſmer ceux qui les apperçoyuent, & nonobſtãt il ſemble qu'ils ſe plaiſent d'y aller faire naufrage, lequel ils eſtiment doux du commencement, mais la fin en eſt bien rude. Le meilleur moyen pour paſſer ſeurement ſans dommage, c'eſt de porter auec ſoy le quadran, qui eſt la prudence, & la clarté, qui ſont les beaux preceptes qui deſcouurẽt le vray & le faux: car apres que le voile eſt oſté, qui tenoit couuerte ceſte fauſſe vie, & que ſa laideur apparoit, vn homme de nature quaſi brutale qui incontinent ne s'en eſloigne, de peur de ſe ſouiller en vne ſi orde fange. Nous auons veu par ci deuant quel eſt le beau luſtre de ce voile qui reſplendit és paroles fardees & emmiellees de ces docteurs, & principalement en celles qu'ils font couler ſi doux du commencement, car on penſeroit qu'ils nous veulent mener au ciel: mais quand ils viennent à tomber ſur leurs concluſions, alors tournent-ils bride tout court, prenans le chemin, non pas de quelques plaiſans lieux de la terre, ains des plus tenebreuſes cauernes qui ſoient en icelle. Cependant ceſt entremeſlement qu'ils font du beau auec du laid, & du bon auec le mauuais, esbloït les yeux des ſimples, & offuſque leur iugement en telle ſorte, qu'ils ne peuuent du premier coup apperceuoir leur intention: auſſi la veulent ils couurir, parce qu'ils ne pourroient attraper les oyſeaux, s'ils ne feignoient de ſi douces pipees.

Or à fin de n'eſtre circonuenus, il eſt bon de monſtrer la fallace de leurs argumens enueloppez, en les reduiſant en vne forme plus brieue & plus claire.

Diſpoſition plus brieue des diſcours de diuerſes ſortes de Libertins.

Celuy du courtiſan eſt tel.

Les inſtructions des Cours & les exemples des plus gentils

esprits enseignent l'homme à suyure les choses qui sont plaisantes & qui donnent contentement, comme vn bien tresdesirable en ceste vie, & au contraire à fuir celles qui sont fascheuses & tristes & qui la rende miserable.

Or est-il ainsi que les deuotions & les reigles religieuses si estroites, le plongent en mille amertumes, le rendent melancholique, & l'empeschent de paruenir à vne telle fin.

Il s'ensuit donc qu'elle doit mettre en arriere pour suyure ce qui luy apporte plus de resiouyssance.

Le second argument tiré des propos de l'Epicurien est tel.

La meilleure reigle de la vie sont les mouuemens naturels de l'ame, aidez quelque peu des preceptes de la Philosophie. Or les superstitions qui transportent l'homme à des perfections imaginees, estranges à la raison humaine, le destournent de ceste voye.

Doncques doit-on plustost suyure ce qui est selon nature & qui rend conforme à icelle.

Voicy maintenant celuy du soldat.

Les choses qui amolissent les ames, & les courages des gẽs de guerre. & les priuent de l'alaigresse ordinaire qu'ils doyuent auoir, ne conuient nullement à leur profession.

Or est-il que les reigles de Religion, qui recommandent l'humilité, l'oubliance des iniures, & vne meditatiõ craintiue de la mort, causent tous ces effects.

Dont il s'ensuit qu'elles leur sont disconuenables.

Examen des argumens ou sophisme precedens.

Par ceste abreuiatiõ de lãgage, on cõprẽd mieux, à mon auis, l'intention de ceux qui ont parlé, entãt qu'on la void nue & despoüillee de ce qui la tenoit masquee. Et croy que personne n'oseroit nier que tous ces argumens là sont fondez en impieté & intempe-

intemperance: car aussi le but de telles gens ne tend qu'à lascher la bride aux affections corporelles, pour se veautrer à cœur saoul (comme on dit) dās la volupté, & reietter les loix & admonitions qui les veulét contenir dans les bornes de vertu. Or si on regarde de pres leurs argumés, on verra que toutes leurs cóclusions sont fausses, & la pluspart des propositions aussi: ce qu'on ne doit trouuer estrãge, d'autát qu'en l'approbation de la meschanceté, on ne peut proceder que par fausseté & mésonge. La principale chose qu'ils mettent en auant, pour esblouïr les yeux d'vn chacun, est que toutes creatures animees appetent ce qui les resiouït, & fuyent ce qui les attriste. I'accorde auec eux que ceci est vray, & q̃ nature enseigne aussi aux raisonnables vne telle leçó: toutesfois c'est auec ceste condition, que chacun en vse ainsi qu'il lui est conuenable. Aux bestes cest appetit est reiglé par les instincts qu'elle leur a donné, selon lesquels elles se gouuernent, & ordinairement on void qu'elles n'alterent gueres cest ordre. Mais l'homme a la raison, pour guider la sienne: à quoy l'obeissance qu'il porte est tres-petite. Et quand bien elle seroit plus grande qu'elle n'est, tousiours ne pourroit-il euiter qu'il ne bronchast & trebuschast en ce qui est vicieux, veu que la raison propre ayant quasi esté aueuglee par le peché originel a besoin elle-mesme de conduite, tant s'en faut qu'elle soit entierement capable de códuire les affectiós. Mais où seroit-il possible de trouuer vn homme qui les eust si bien reiglees, qui ne se resiouist q̃ de ce qui est bon? Il le faudroit aller cercher en vn autre móde: car en cestui-ci le mal, la vanité, & les delices, plaisent plus sans cóparaison que le bien: de sorte que ce desir vniuersel (qui est reglé aux ani-

maux, ſelon leur eſtre) eſt grandement imparfait en ceux qui ont l'vſage de raiſon, iuſqu'à ce qu'il ſoit en quelque maniere reſtauré par l'illuminatiõ diuine.

Refutatiõ du ſophiſme des Libertins touchant le plaiſir.

C'est là le beau fondement qu'ils prennent, qui eſt pluſtoſt mauuais que bon. Toutesfois ils ne laiſſent pas de baſtir vn grand edifice deſſus : car ils diſent que le delectable doit eſtre vn ſouuerain bien à l'homme, puis que ſes deſirs plus vigoureux ſont ſi viuemẽt tẽdus à vne telle fin. Là deſſus, ſi ie leur demande, Quel eſt le delectable de l'intemperant? ils ne l'oſeroyent confeſſer: car ils auroyent hõte de dire que c'eſt l'impudicité & la gourmãdiſe. En quoy on void reluire leur belle philoſophie, qui fait le ſouuerain bien de l'homme ſemblable à celui d'vn bouc ou d'vn pourceau. Il ne leur ſeruira de rien de repliquer qu'ils ſe donnẽt bien garde de tomber en ces vilains exces : car l'experience ne monſtre que trop, que quand l'homme attache ſon bien aux plaiſirs corporels il eſt extremement exceſſif en l'vſage d'iceux. Et c'eſt là où giſt le vice, quand on ſort des termes de mediocrité, ſoit à deſirer, ou à iouir : mais ce qui de ſoy eſt mauuais, iamais nous ne le deuons deſirer ni pourſuyure. La doctrine des philoſophes enſeigne qu'il y a de trois ſortes de biẽs, les delectables, les vtiles, & les honneſtes. Et comme les vtiles ſont à preferer aux delectables, auſſi les honneſtes ſont preferables à tous les deux, les ſurpaſſans de beaucoup en excellẽce, & ceux-ci propremẽt appartiennent à l'hõme, qui eſt entre toutes les creatures ſeul capable de vertu. Quand donc il veut mettre le plaiſir en premier degré, & laiſſer la vertu derriere, qui eſt le vray biẽ hõneſte, alors il fait vn erreur treſ lourd, & ſe met au rang des beſtes brutes, qui ne re-

gardẽt qu'à satisfaire à leurs apetis. Ie ne veux point oublier à dire que le plaisir suit aussi les biens vtiles, mais celui qui accõpagne les hõnestes est sans comparaison plus parfait, & n'y a nulle fausseté cachee, comme aux autres, qui le plus souuẽt apportẽt douleur & satieté: là où ceux qui consistent en la iouissance de vertu sont purs & nets, sans alteratiõ, & qui donnent tousiours cõtentement. Ceci monstre que nos Libertins ont mal parlé, quãd ils ont dit que les plaisirs sont desirables entre toutes choses, entẽdãs des inferieurs: car ils deuoyẽt adiouster les hõnestes pour rendre leur proposition plus receuable.

PARLONS à ceste heure de l'autre partie d'icelle, qui recommande si fort de fuir ce qui apporte fascherie & douleur: car ils estiment qu'en cela consiste la plus grãde partie de leur felicité. Nous pouuons dire là dessus, que le principe de telle affection n'est pas mauuais, veu qu'il ne tend qu'à euiter ce qui altere la temperature du corps, & dõne incommodité à l'esprit, pource qu'il semble que ce soit là vn troublement de l'ordre de nature: mais eux ont d'autres considerations. Car comme ils rapportent quasi tout au corps, ils cuident que ce soit vn tresgrand mal, quand il souffre, & de là s'en ensuit vn autre qu'ils n'estiment pas moindre, qui est vn empeschement de iouïr des voluptez: lesquelles fausses opinions leur donnent vn double tourment. Ie ne veux pas nier que celui qui fait profession de prudence, ne doyue fuir, si faire se peut, les douleurs. Neantmoins quand elles lui aduiendront, il ne fera pas l'accident plus grand qu'il est, ains taschera, auec la vigueur de l'esprit, de le rendre encores plus petit. Ceux-ci au contraire pour vne once de mal en

Secõde partie de la refutation touchant la douleur cõdãnee par les Libertins.

imaginent dix, tãt ils se sont forgez vne felicité delicate. Ils se mõstrent aussi auoir bien peu de iugemẽt en ce qu'ils veulẽt tãt fuir les douleurs & fascheries, veu qu'ils se vont veautrer dans les voluptez, qui les entrainent apres elles à douzaines. C'est tout ainsi que si quelqu'vn vouloit euiter de se moüiller, & s'alloit ietter dedans l'eau iusqu'à la gorge, ne diroit on pas qu'il auroit perdu l'entendement? Sur ceci Erasme a dit biẽ à propos, que lors que les voluptez viennent elles nous flatent, & quand elles s'en vont elles nous laissent pleins de tristesse & de douleur.

Pusillanimite des Libertins qui sont és villes.

Les Libertins des villes, sans cõparaison plus que les autres, craignent ces incommoditez ici: pource qu'ayans choisi la vie la plus molle ils sont deuenus eux-mesmes par telle acoustumãce si tendres, que la cire qui se fond au Soleil ne l'est pas dauantage: qui est vn grãd signe de pusillanimite à eux, de redouter si fort ce que tãt de viles & basses personnes supportent auec facilité. Mesmes des enfans & femmelettes se voyent quelquesfois mespriser de telle sorte la douleur qui les poinct, qu'vne seule voix plaintiue ne sortira de leur bouche: qui sõt de tresbeaux fruits de la constance. Mais qui doit mieux connoistre ceci qu'eux, qui s'estiment en bonté d'entendemẽt & en science surpasser les autres? pour ceste occasion deuroyent-ils auoir des opinions plus saines & plus vrayes que le vulgaire en la conduite de leur vie. Ils pensent auoir ietté vn grãd fondement, en ce qu'ils ont dit qu'il faut suyure les mouuemens de nature, à laquelle toutesfois ils adioignent l'aide des preceptes, en quoy ils font paroistre qu'ils la tiennent imparfaite: mais il vaudroit mieux qu'ils confessassent franchemẽt sa grande foiblesse & imbecillité, qu'en

Responce à leur sophisme touchãt les mouuemẽs de nature: & si c'est bien fait de cacher sa vie.

voulant l'esleuer trop haut, l'exposer à vne plus lourde cheute. Ils n'experimẽtent eux-mesmes que trop souuent combien elle est plus encline au mal qu'au bien. Toutesfois encores qu'elle fust beaucoup plus dure & entiere qu'elle n'est, ils la rendroyent corrõpue du tout par la mauuaise nourriture qu'ils luy donnent. Et quelle sorte de philosophie est-ce que la leur, de vouloir redresser les choses tortues par ce qui est encores plus tortu? C'est l'occasiõ pourquoy, à mon auis, ils aimẽt tãt à cacher leur vie, afin qu'on n'apperçoyue leurs mœurs si disproportionnees. Ie veux reciter l'admonitiõ que Plutarque fait à telles gens, car elle suffit: Il est deshonneste, dit-il, de viure en sorte que personne ne sçache comme tu as vescu: car si tu as de la vertu, tu la dois faire paroistre: Si tu as des vices, tu les dois faire penser. A qui profitera donc ce precepte, Cache ta vie? sera-ce aux ignorãs? aux meschans? ou aux fols? nullement. C'est autant comme si tu leur disois, Cache ta fieure, & ta phrenesie, garde que le medecin ne le sçache. Va te ietter en quelque lieu tenebreux, où personne ne voye ni toy, ni tes passions aussi: va te cacher auec la maladie incurable & mortelle des vices: couure tes enuies, tes paillardises & dissolutions, comme vn poulx hasté & esleué, craignant de te bailler & monstrer à ceux qui auroyent moyen de t'admonnester, corriger, & guerir. Voyons aussi l'vtilité qu'apporte aux gens de bien de se cacher, & ne se faire point cõnoistre. C'est autant (dit le mesme Plutarque) comme qui diroit à Epaminondas, Ne pren point charge d'armee: ou à Lycurgus, Ne t'amuse point à faire des loix: ou à Thrasybulus, Ne tue point les tyrans: & à Pythagoras, N'ẽseigne point: & à Socrates, Ne discour point.

Au traité, si ce mot cõmun est bien dit, Cache ta vie.

On peut facilement comprendre de ceci, que ceux qui veulent persuader les autres de viure en ces petites cachettes, n'ont nulle enuie qu'on amende ses imperfections, ni qu'on serue au public, ains qu'on cherche de se rassasier de tous plaisirs. Or quant à celui qui est ainsi disposé, & qu'on void estre incorrigible, on luy peut bien dire ce que le mesme Philosophe disoit au frere d'Epicurus: Va te cacher auec ta putain Hedia, & auecques tes bouffons, puis que mesprisant toute honnesteté, tu veux colloquer tout ton bien és chatoüillemens de la chair. Ces fins là certainement ont besoin d'estre enseuelis de l'obscurité de la nuit, afin que le mauuais exemple n'incite les autres à vne si sale imitation.

Responce aux erreurs du Libertin Courtisan.

LE Libertin Courtisan est different de ceux-cy, en ce qu'il desire viure en plus de lumiere, & qu'on le connoisse: toutesfois est si accort, qu'il n'oublie aucun artifice pour couurir ce qu'il sçait bien que plusieurs reprouuent. Mais il lui en prend comme à vne femme qui veut cacher sa nudité en iettant sur elle vn voile de crespe blanc, clair & delié. On ne laisse pas de voir le iour à trauers: aussi apperçoit-on aisément la bourbe qui est au fond de l'eau. C'est grand dommage dequoy tant de gentillesses & dexteritez qu'il a, il ne les rend seruantes à vertu, comme il fait à volupté. Mais il est mal-aisé, quand on s'est laissé charmer à ceste enchâteresse, de la pouuoir abandonner, tant elle a de crochets pour retenir ceux qui la suiuent. Nous auons veu par ci deuant comme il a allegué l'exemple des Cours & des meilleurs esprits, feignant que celles-ci & ceux-là tendent à ce but. Mais ie luy nie cela: car encor que les choses plaisantes soyent là recherchees, si n'est-ce

pas

pas comme principales,ains cõme inferieures à icelle,& ainsi qu'vn doux rafraichissement de nostre vie trop souuent eschauffee de l'ardeur de tant d'ennuis. Car i'estime que peu se trouuent (si ce ne sont de ses semblables) qui vueillent preferer le plaisir d'vne melodieuse musique aux beaux accords de plusieurs louables amitiez qui sont là pratiquees, ni se saouler en vn grand festin plustost que sauuer son intime ami d'vn grand peril. Certes il leur chaut bien peu de donner contentemẽt à l'ame,& moyennant que le corps en reçoiue ils sont satisfaits, mesmement ils la rendent serue(cõme dit Plutarque)en contraignant la partie contemplatiue d'icelle à ne penser à autre chose qu'au corps,qui est la tirer contre-bas auec les cupiditez sensuelles, ne plus ne moins que les filez des pescheurs sont tirez au fond de l'eau par les petis morceaux de plomb qui y sont attachez. Et d'autant qu'il a elegamment discouru contre plusieurs autres opinions Epicuriennes en ses Opuscules, i'y renuoyeray les lecteurs pour se satisfaire d'auantage.

Refutatiõ des erreurs du guerrier Libertin.

A ceste heure nous faut-il dire quelque petit mot de nostre Epicurien guerrier, lequel,cõme la nature de la guerre est de desordonner toutes choses, aussi voudroit il mettre vne telle cõfusion aux plus profitables sentimens qui restent dans son ame, qu'ils ne le pressassent point,& le laissassent suyure ses furieux appetis,qui se sont si mal accoustumez en ces escholes corrõpues,que rien ne lui peut plaire que l'assouuissement d'iceux. Il fait vne belle parade, de vouloir comme fouler aux pieds tout ce qu'il estime seruir à induire à crainte & à delicatesse:& cepẽdant il ne s'auise pas que la pluspart de ses passe-temps

ſont de pareille nature. Car quand il a vn peu pati, quel eſt ſon ſoulas, ſinon de ſe veautrer dans les ſalles de Bacchus, & dãs les cabinets de Venus, iuſques à ce que la douleur, l'impuiſſance, ou la pauureté l'arrachent de leans? Voila vn beau moyen pour maintenir vigoureuſe la vertu de Fortitude, que de la nourrir des voluptez deshonneſtes! Ie veux faire vn argument tout contraire au ſien, & conclurre (pour tẽperer la rudeſſe de la vie militaire) que l'vſage de ce qui la peut adoucir & amolir, eſt ſouuẽt neceſſaire: mais auec quelles drogues ſe fera cela? auec la pieté, l'humanité, & la tẽperãce, qui n'affoibliſſent nullement les courages: là où la viande qui nourrit ſon ame la rend ſtupide & ſauuage tout enſemble.

A ſçauoir ſi la profeßion Chreſtienne chaſſe la ioye des cueurs.

Nos Libertins ſuſdits, qui ne diſcordent gueres en particulier, s'accordẽt treſbien entr'eux en general à meſpriſer & reietter la ſainte profeſſiõ de la vie Chreſtienne, ſe perſuadans qu'elle chaſſe la ioye des cœurs, & qu'elle entretient l'homme tout le lõg de ſa vie auec vne contenãce auſſi morne que celle que vne eſpouſee contrefait ſeulement pour vn iour. Et pource qu'ils ne ſçauroiẽt la blaſonner en public, ils s'en reuenchent, en detractant d'elle en ſecret entre ceux qui ſont de leur cõfrairie. Ceſte mõſtruoſité de ces derniers ſiecles deuroit eſtre trouuee bien eſtrãge: mais quãd ie vien à cõſiderer que la vieilleſſe Iudaique a engendré les Saduceens, qui nioyent la reſurrection des corps & l'immortalité des ames, ie ne m'eſtõne plus ſi fort de l'imperfection de la noſtre. Car ſi nous ſommes le peuple de Dieu, auſſi l'eſtoyẽt les Iuifs alors: neãtmoins on void que les vns & les autres ſe ſont deſvoyez merueilleuſemẽt. Du temps de Plutarque, il y auoit foiſon de telles gẽs: mais c'e-

ſtoyẽt pauures Payés aueuglez d'ignorãce, & piquez de cupiditez, auſquels il parle ſi pertinemmẽt ſur ce poinct icy, qu'il m'a ſemblé que cela ſeul ſuffiſoit, pour reſueiller & corriger ceux qui viuent maintenant: Les Epicuriens (dit-il) ſe mocquent des ſacrifices & ceremonies dõt on vſe enuers les dieux, & diſent que ceux qui y aſſiſtent ne le font pas pour plaiſir qu'ils y prennẽt, ains pour crainte qu'ils ont d'iceux. Ce qui eſt notoirement faux: Car la verité eſt, qu'il n'y a eſbatemẽt qui plus recree les gẽs de bien, que ceux qu'ils prennent aux temples, ni temps plus ioyeux que les feſtes, & ne font ni ne voyent choſe qui plus les eſgaye, que quãd ils chantent ou aſſiſtẽt aux ſacrifices qui ſe font aux dieux: car leur ame n'eſt point alors triſte ni melãcholique, cõme ſi elle auoit affaire à quelque tyran, ains là où plus qu'elle eſtime que Dieu ſoit, c'eſt là où plus elle dechaſſe arriere de ſoy toutes craintes & tous ſoucis, & ſe donne à toute reſiouiſſance. Il adiouſte apres: Or, comme diſoit Diogenes, tout eſt aux dieux, & toutes choſes ſont cõmunes entre amis, & les bons ſont amis des dieux: auſſi eſt-il impoſſible q̃ ceux qui ſont deuots & amis des dieux ne ſoyent quant & quant bien-heureux, ni qu'vn hõme qui eſt vertueux, cõme tẽperant & iuſte, ne ſoit auſſi deuot & religieux. N'eſt-ce pas là trop bien parlé pour vn Payen, qui iamais n'auoit eu que fauſſes inſtructions? de conclurre que celui qui a en ſoy vne viue impreſſion de religiõ ne peut eſtre ſans felicité & ſans ioye. Que nos Libertins modernes, qui font les aueugles au milieu de la lumiere diuine, reçoiuẽt au moins l'enſeignemẽt de ce Philoſophe (eux qui priſent tant les eſcrits prophanes) qui a veu plus clair és tenebres paſſees, qu'eux ne veulent

Au traité, Que lon ne ſçauroit viure ioyeuſement ſelon la doctrine d'Epicure.

faire en la clarté presente. I'estime que si quelcun vouloit lire tout du long cest excellent traité qu'il a fait, duquel i'ay couppé ces petites pieces, il supprimeroit grande partie de ces fausses opinions, en les voyant si suffisamment confonduës comme elles y sont, ce qui m'excusera d'en faire ici aucune redite, renuoyant les lecteurs à l'original. Il ne faut, à mon aduis, point d'autres docteurs que les Philosophes, pour refuter telles gés, qui falsifient & souillent ainsi les plus belles maximes de la vie humaine: car de s'aider des reigles diuines cōtr'eux, ce seroit trop les honorer. Toutesfois puis qu'ils osent bien, en leurs cachettes, en faire leurs risees, il conuiēdra fort bien de descouurir auec icelles la turpitude de leurs desreiglemens, & retorquer sur eux la mocquerie.

Refutatiō de ce que les Libertins allegent contre la frayeur des enfers.

Ils pensent auoir gaigné vn grand auantage sur les autres hommes, quand ils disent qu'ils ne sont point espouuantez, comme eux, des imaginations fantastiques des tourmens des enfers, & que ce sont fictions controuuees pour contenir ceux qui se desbordent à viure contre nature. Mais ie leur voudrois demander (encores que leur proposition fausse fust veritable) à quelles gens ils pensent que conuiennēt mieux ces frayeurs proposees qu'à eux, qui viuēt autant contre la nature des hōmes, que conformément à celle des bestes. Certes eux-mesmes se couppent la gorge de leur propre cousteau: cependant quelque belle mine qu'ils facent de ne s'effrayer de rien, si void-on qu'il n'y a gens qui redoutent plus les punitions temporelles & la mort, qu'ils font. Et d'où leur vient cela, sinon d'vn sentiment naturel qu'ils ont imprimé en leur consciēce, qui leur represente sous les chastimens & maux temporels, les peines eter-

nelles, preparees pour ceux qui ſe reculent & ſe re-uoltent de Dieu? Et c'eſt ce que Salomon dit, Que les meſchãs fuyent ſans qu'on les pourchaſſe, & que la mort leur eſt eſpouuantable. Les Philoſophes ont ils pas dit auſſi que la plus griefue & certaine punition de la meſchanceté eſt le remords continuel de celuy qui l'a perpetree, qui ne le laiſſe à repos? Les choſes ſuſdites (que ceux-là meſme de qui nous parlons experimentent) ſont cõme demonſtrations & approbations ſenſibles des iugemens de Dieu apres ceſte vie. Aucuns taſchent, le plus qu'ils peuuent, d'eſtouffer ces ſentimens en eux (car cela eſt ordinairement leur rabat-ioye) mais il eſt impoſsible.

Cõſolation aux gens de bien cõtre l'apprehenſion des enfers: & combien les afflictions gehennent les Libertins.

Ils s'abuſent bien fort de penſer que les gens de bien ſoyent tant eſpouuantez de la recordation de l'enfer: car encor qu'ils en ayent horreur, ils s'aſſeurent en cecy, Qu'il n'y a aucune condãnation à ceux qui ſont en Ieſus Chriſt, qui ne cheminent point ſelon la chair, c'eſt à dire, qui ne viuent pas comme les Epicuriens. Outre plus ils ſçauẽt que l'enfer & toutes ſes puiſſances ont eſté menees captiues en triomphe à la reſurrection du Redempteur, & qu'elles ne peuuent engloutir ceux qui participent au benefice de ceſte victoire: dont n'ont ils point de peur pour eux, ains compaſsion des autres, qu'ils voyent prendre le chemin de ce gouffre qu'ils ne peuuent voir. Conſiderons vn peu, quand quelque aduerſité arriue aux Epicuriens & Libertins (dequoy ils ne ſont pas exempts) comment ils la portent, & de quelles conſolations ils vſent. On peut dire qu'ils la reçoyuent auſsi à contre-cœur, que les enfans font les verges: car puis qu'ils font de la priuation de douleur vn bien ſi ſouhaitable, il s'enſuit que la pre-

ſence d'icelle leur eſt vn mal fort odieux. Si ne laiſſent ils de ſe reconforter les vns les autres, diſans, ſi elle eſt violente, qu'en bref ils en ſeront deliurez: & qu'eſtans aneantis, ils ne ſentiront plus rien. Et ſi la douleur n'eſt pas grande, ils chercheront de reietter la coulpe de leurs maux ſur les hõmes, puis ſur les elemẽs, cõme ſi toutes creatures deuoient cõtribuer pour la cõſeruatiõ de leur felicité corporelle. Toutes ces conſolations icy ſont merueilleuſemẽt differẽtes de celles des vrais Catholiques, qui ſont inſtruits en la verité: car lors qu'ils tombent en tribulation, pour cela leur ame n'eſt point troublee, ſçachans certainemẽt que c'eſt Dieu qui les viſite d'vne façon paternelle pour leur bien & amẽdemẽt: ne voulant point qu'ils periſſent, s'aſſeurans qu'apres qu'ils ſe ſeront humiliez, & qu'ils auront inuoqué ſa treſ fauorable bõté, ils trouueront tel remede qu'il leur ſera conuenable. Et quand bien la grandeur du peril, ou la vehemẽce du mal viendroit à les emporter, ils ne ſe cõtriſtẽt point outre meſure de quitter vne vie caduque & trãſitoire pour vne parfaictemẽt accõplie de tous biens eternels. Aux choſes proſperes ils ne ſe gouuernent pas mieux qu'aux aduerſes, les meſurant ſelon le plaiſir qu'elles apportent au corps, cõme ils ont auſſi meſuré les autres à l'aulne de la douleur corporelle. Mais les Philoſophes Stoiques, deſquels ils ſe moquẽt, ſont aſſez ſuffiſans pour les redarguer: car ils diſent qu'à parler proprement le vice ſeul ſe doit appeller mal, d'autant qu'il transfigure l'homme en mauuais demon, ou en beſte: ce que la douleur ne fait pas, ains bien ſouuent le rend meilleur: & que le vray bien qui dõne contentemẽt parfait, eſt celuy de l'ame, qui cõſiſte és belles actiõs

Cõſolation des vrais Catholiques en leurs afflictions & proſperitez.

de vertu,& és hautes recherches de la verité.

Or parce que cela est assez notoire, ie n'y insisteray pas d'auantage,ains reprendray le propos laissé, pretendant de mostrer les abus que commettent les Libertins en l'vsage des choses qu'ils poursuyuét, & qui les delectét.Posons le cas qu'il soit escheu à quelqu'vn vne bonne succession, ou qu'il ait receu de grands biens-faits. La premiere chose qu'il deuroit faire alors, s'il estoit tel qu'il doit estre, seroit d'en rendre graces à Dieu,comme à celuy qui est autheur de tous biens.Secondement,se resioüir d'estre desassiegé de la pauureté, & d'auoir plus de moyen qu'au parauant d'exercer les actions de vertu, cõme la charité & la liberalité.Tiercement,vser de ceste richesse conuenablement & honnestement, tant au benefice d'autruy, que pour sa propre vtilité & recreation. Là dessus que faict il? c'est de rapporter tout à soymesmes, laissant la recognoissance enuers Dieu(duquel il ne se soucie gueres)& les autres offices en arriere: puis il dict tant à soy,qu'à ses coadiuteurs, Or ça, preparons nous à toutes sortes de delices, puis que le moyen nous est venu d'en pouuoir ioüyr, & chassons la melancholie: car les plaisirs receus,ne se perdent iamais, & tousiours en est la souuenance ioyeuse.

Abus cõmis par les Libertins en l'vsage des choses qu'ils poursuyuent & où ils fondent leur felicité.

Le plaisir du vray Chrestien est bien autre:car incontinent qu'il a receu quelque bien,il s'esleue vers Dieu, & recognoit qu'il a esté exaucé de luy, voire qu'il l'a preuenu par sa liberale bonté:& que combiẽ qu'il meritast d'estre chastié pour ses ingratitudes, qu'il ne laisse neantmoins d'estre fauorisé de ce qui luy faict besoin pour passer ceste vie, & en meditant ces choses en son ame,il vient à se resiouyr, & à chãter comme Dauid,au Pseau. 23.

Le plaisir du Chrestien.

Mon Dieu me paist sous sa puissance haute,
C'est mon berger: de rien ie n'auray faute,
En tect bien seur, ioignant les beaux herbages,
Coucher me fait, me mene aux clairs riuages:
Traite ma vie en douceur tres-humaine,
Et pour son Nom par droits sentiers me meine.

Nous en verrõs plusieurs en vne Cour, quãd ils ont receu quelque beau present de leur Prince, ne cesser de le magnifier, disans: O que nous auons vn bon maistre, qui nous guerdonne de si belles recõpenses! Ne le deuons nous pas aymer ardemment, & seruir auec toute fidelité? Si donc on se plaist tant aux recognoissances humaines, que doit on faire aux diuines? Il ne faut douter que les bien instruits ne s'y delectent beaucoup plus: car ils sçauent qu'vn Prince aime auiourd'huy, & demain hait; mais que Dieu ne hait iamais ceux qu'il a enroollez pour siens au liure de vie, & d'auantage qu'il a vn amour tres-parfaict. Vn autre plaisir qui suit cestuy cy, est, quand lon vse de ce qu'on a obtenu selon les regles de vertu. Car si ie suis en Magistrature, & que i'aye sauué de la violence des iniques plusieurs innocens: ou si ie suis fauorisé, & que i'aye dit la verité à mon Prince: ou ayãt eu richesse, que i'aye substanté ceux là que pauureté alloit ietter au cercueil: ne me sera ce pas matiere de plus grande resiouissance, que si ie me fusse serui de telles commoditez pour nuire à mes ennemis, ou pour manger de plus frians morceaux, ou pour me faire, estant tout diapré, regarder en public, comme on faict vn beuf couronné qu'on pourmene par les rues d'vne ville? I'en laisse à iuger à ceux qui ont du iugement. Le Chrestien trouue encor occasion de se resioüir, quand par les biens externes, son esprit & son

ſon corps ſont deliurez de quelques ennuis & ſouffrances que la priuation deſdits biens apporte: mais c'eſt d'vne ioye moderee, qui a continuation, & eſt ſemblable à quelque doux coulant fleuue, là où celle des Libertins reſſemble pluſtoſt aux deſbordemens d'vn torrent.

I'OSEROIS affermer que meſmes les plaiſirs corporels pour leſquels ils ſe tempeſtent, ne leur ſont point ſi delectables, qu'à ceux qu'ils penſent eſtre enueloppez de triſteſſe. Ie mettray premier en jeu ceux qu'ils reçoiuent du gouſt & de l'attouchemẽt, qui ſont les deux ſens qu'ils taſchent le plus à raſſaſier, combien que nature les ait plus eſloignez du ſiege de l'entendement que les autres, comme plus contraires à icelui. En ceſte carriere i'apperçois deſia quelques-vns, non ſeulemẽt couräs, mais mourans apres vne Laïs, ou vne Flora. Or en telles pourſuites & iouiſſances mal-aiſémẽt me perſuaderont-ils que leurs plaiſirs ſurmõtent leurs faſcheries: car on peut dire que s'il y a quelque Purgatoire au mõde, il ſe retrouue là. L'vn dit qu'il bruſle, l'autre qu'il gele: l'vn ſe veut pendre, l'autre bannir: de maniere qu'ils achetẽt cheremẽt, vne telle marchandiſe. Telles amours, dira quelcun, ne donnent pas de ſi violẽtes pointures: mais ie di que ſi; car les flammes impudiques ſont bruſlãtes, là où les pudiques eſchauffent ſeulemẽt. Mais apres qu'ils ſont paruenus à la iouiſſance, que s'enſuit-il? deux effects bien contraires, ſelon la diuerſité des humeurs. Car on en verra, qui ne ſemble pas qu'ils aimẽt des femmes, ains qu'ils adorent des deeſſes, & ſe ſoumettans à ſi laſche ſeruitude ils ſe võt chacun iour auiliſſans à choſes indignes. Ne voila pas vn grand plaiſir qui rend l'ame inſenſee, &

Que les plaiſirs corporels dont iouiſſẽt les Chreſtiẽs ſont plus delectables & ſolides que ceux eſquels ſe plongẽt les Libertins.

puis ſtupide? Autres au cõtraire, apres s'eſtre repeus de la viãde, la deſdaignẽt: nõ pour n'en retaſter, mais pour en redeſirer de diuerſe. En quoy ils ſont aſſez paroiſtre la vanité & brieueté des delices corporelles. Ce n'eſt pas ici encor la fin de la Tragedie, de laquelle on peut dire qu'en la Cataſtrophe giſt le malheur: car la pluſpart de ceux qui ont mieux ioué leur perſonnage, ſe voyẽt remunerez ſelon leurs œuures, à ſçauoir de debilitations de membres, gouttes, veroles, douleurs d'eſtomach, &, qui plus eſt, leur vie s'en abrege, & le cœur & l'entendement s'enaffoibliſſent. Ce ſont là les fruits de ce beau iardin de volupté, que Meſſieurs celebrent tant, où du cõmencement on cueille quelques roſes, & apres s'y eſtre vn peu eſgayé, ſans y penſer on va s'enfourner dans vn labyrinthe d'eſpines picquãtes, dont la ſortie eſt perilleuſe, & le tourmẽt perdurable. Appariõs maintenant à ceux-ci les perſonnes qui deſirent les plaiſirs hõneſtes pour mieux voir la difference qu'il y a entr'eux. Quãd donc en leur ieuneſſe les brandons des belles amitiez leur ont vn peu eſchauffé l'ame, ils recerchent les obiects agreables, ayans pour eſtoile du Pole l'hõneſteté & pour quadrã les reliques de leur raiſon. Guidez en ceſte maniere, ils euitent les naufrages, & ſouuent font vne tranquille nauigation. Ie veux dire q̃ ceux qui pourſuyuẽt legitimemẽt choſes legitimes, ont vn plaiſir non plein de grands eſlancemẽs, ains aſſaiſonné de douceur, rempli de fermeté, & qui ne laiſſe ni remords, ni repentance, comme ceux des autres. On peut auſſi appeller ces amitiez les pepinieres qui produiſent les belles & groſſes familles, deſquelles la fin eſt ordinairement courõnee de contentement. La maniere comme ſe gouuernent

ceux

ceux qui ſont eſpris des fureurs de Bacchus n'eſt pas meilleure que celle des diſciples de Venus. Car aucuns y a qu'ō ne diroit pas eſtre nais pour viure, ains qu'ils viuent pour boire & pour manger: autres auſſi ſe trouuent qui ne ſont pas ſi plongez és gourmandiſes, ains aux friandiſes & delicateſſes. Les premiers ſont tellement diſpoſez, qu'il ſemble que leur ventre ſoit vne marmite, & leur eſtomach vn tonneau: car ils ſont touſiours clouez & attachez à la table, où ils vont rempliſſans l'vn & l'autre, iuſques à ce que la charge ſoit ſi peſante qu'elle fait verſer ſon hōme, ou l'emporter à quatre. Mais ſi quelqu'vn penſoit qu'ils reputaſſent cela à honte, il ſe tromperoit fort, parce qu'ils tiennent à gloire apres auoir longuement cōteſté en vn combat ſi doux, d'eſtre portez en triomphe en vn lict, où en moins de douze heures ils reprennent nouuelles forces. Et puis ils ſçauent bien que ces deux grands Capitaines, Blanc & Clairet, ſont inuincibles, & qu'il faut que les plus braues leur cedent, comme vn Pigmee feroit à vn Hercules. Ils ſont de l'opinion de ce bon gros Abbé de iadis, auquel ſes amis remonſtroyent que tel exercice luy abbregeroit ſes iours: mais il leur reſpōdit, Mes enfans ne ſoyez point en peine pour moy: car comme l'honneur d'vn bon Cheualier giſt à mourir en vne bataille, auſſi l'hōneur d'vn vray Abbé eſt de creuer à la table. Ie ne reciteray point les plaiſirs qu'ils prennent en ces continuels & reiterez repas, pource que cela n'eſt que trop notoire, meſmement à ceux qui ont voyagé en quelques endroits des païs Septentrionnaux, où ces exercices ſont encor plus cōmuns qu'és noſtres. Mais il ſeroit bien ſeant à ceux qui ont de la pieté, & qui la pratiquent, d'en laiſſer l'vſage

aux Libertins, de qui nous parlons. Les seconds ne ſont pas ſi desbordez que ceux-ci,ains ſe traitẽt auec beaucoup plus de ciuilité & delicateſſe; & au lieu d'engloutir ce qu'ils boyuent & mangent,ils le veulent gouſter & ſauourer, pour en receuoir plus long plaiſir tant qu'ils ſoyẽt ſaoulez. Ils ſont aucunement ſoigneux de cacher les turpitudes de l'yurongnerie, mais treſ-diligẽs à chercher les manieres pour diuerſifier toutes viandes, afin que par ceſte varieté leur appetit trouue plus de delectation. Si vn excellent cuiſinier ſe rencontre,il eſt plus priſé parmi eux que n'eſtoyẽt Platon & Ariſtote en l'Academie d'Athenes. Toutes leurs meditatiõs giſent à inuenter friandiſes & à ſe reſſouuenir des bonnes cheres qu'ils ont faites; & ainſi viſans à meſme but que les premiers, ils ſe võt ſoüiller en vn bourbier ſemblable. Mais ils le font auec plus de dexterité, ſçachans mieux iouïr des plaiſirs corporels, que les autres, & couurir leur laideur. Quant aux remunerations Bacchanales,les vns & les autres y participent, & eſt difficile d'auoir cõtinué ce train ici quelque tẽps,qu'on ne ſente deſ-ia les auãt-coureurs des maladies, & puis elles viennẽt apres,& auſſi malignes que celles qu'auons alleguees. Ainſi void-on l'acqueſt qu'il y a de ſeruir vn maiſtre ſi liberal de toutes eſpeces de douleurs enuers ceux qui veulent pluſtoſt adherer à leur ventre qu'à leur entendement. Le plaiſir de ceux qui vſent bien des dõs de Dieu,qu'il nous ottroye pour noſtre nourriture,eſt biẽ autre:car les prenãs auec tẽperance,l'ame n'en eſt troublee en l'vſage, & demourãt libre en la cõduite de la ſenſualité, tantoſt elle lui laſche vn peu la bride,tantoſt elle la lui retient;ne plus ne moins qu'on fait à vn ieune cheual, qu'on meine

pourmener

pourmener en vne campagne. En ce faisant il aduiét que l'ame mesme se resiouït auecques le corps, en la iouissance des biens desquels lui seul a la fruition, quand elle void qu'il demeure rangé dans les bornes qu'elle lui a prescrites. Mais quel plus beau & gracieux conuiue y a il, que celui auquel on rassasie aussi bien l'vn comme l'autre? comme il se pratique entre ceux qui sont ornez de pieté & de vertu. Ils ne desdaignent point pourtant les viandes exquises, ny les vins delicieux, ains les prisent cóme plusieurs autres choses necessaires; & quād ils en sont priuez, n'ayans ce qui est cómun au vulgaire, ils ne tempestét & ne languissent point, sçachans que peu de chose suffit à nature. Mais vne des principales cósideratiós qu'ils ont, c'est de faire seruir ces moyens ici pour ioüir de la conuersation de leurs semblables, & pour estreindre tousiours les amitiez d'auātage, & oüir plusieurs bons & ioyeux propos qui instruisent & delectent: car, cóme dit Plutarque, l'œuure propremét de Bacchus n'est pas l'yuresse, ny boire le vin, ny gouster les viandes delicieuses; mais bien la resiouissance, l'affection, la familiarité qu'il nous engendre les vns auec les autres. Car à plusieurs qui auparauant ne s'entreconnoissoyent quasi pas, ayant amolli & humecté (par maniere de dire) la dureté de leurs cœurs es banquets, ne plus ne moins que le fer s'amollit dans le feu, il leur a donné vn commencement de commixtion & incorporation des vns auec les autres. I'estime que ceux qui se gouuernent ainsi, ont beaucoup plus de plaisir que les Libertins, voire que ceux qui n'en peuuent gueres auoir sinon quand ils sont conuiez à quelque magnifique festin, où ils oyent vn retentissement de haubois dans vne salle, &

Plutarque au banquet des sept Sages.

bruire vn murmure de la tourbe qui la remplit, & qu'ils voyent aussi tout reluire de riches paremens, auec diuersité de danses & masquarades. Certes cela esblouit & endort plustost les sens, qu'il ne resiouit l'ame, mesmement de ceux qui l'ont bien disposee. Toutesfois plusieurs ne laissent de se repaistre de telle pasture.

Du contentement des Chrestiens en l'vsage des autres biẽs temporels.

OR en l'vsage des autres biens temporels, on peut dire que l'homme professeur de la vie Chrestienne s'esgaye comme aux precedens: car puis qu'il en est reconnoissant enuers Dieu, autheur d'iceux, il lui en donne vne ioyeuse fruition. Et comment ne se resiouiroit-il pas des biens, veu que les maux mesmes ne l'espouuantent beaucoup? ainsi qu'il est escrit au Pseaume CXII.

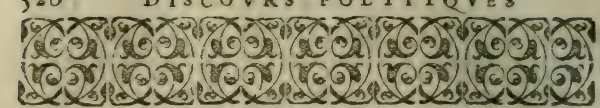
Il ne craint mauuaise nouuelle,
Car son cœur iamais ne chancelle,
Ayant au Seigneur sa fiance.

Et quand ils lui sont aduenus, il les reçoit pour corrections tres-douces, & s'estudie de les rendre vtiles. Il sera mal-aisé de persuader ceci aux gens ausquels nous auons affaire, iusques à ce qu'ils en ayent receu quelque goust par experience. Aussi nos propos ne tendent qu'à leur aiguiser l'appetit, pour en vouloir gouster: car si ces petites delices (qui perissent quasi aussi tost qu'elles sont nees) leur ont sceu enchanter les sens; quels effects feront en leurs ames tant de diuerses douceurs que la pieté & la temperance produisent, sinon la mondifier & esclaircir des souillures & erreurs qui en tenoient sa splendeur demi offusquee? Qu'ils laissent donc ceste vie qui n'a que trop d'affinité auec la brutale, pour embrasser celle qu'ils reiettent par faute de la bien connoistre:

car

car desia ils peuuent auoir veu par ce qui a esté dit, qu'il y a autant de differẽce de l'vne à l'autre, qu'entre vne poignee de fange & vne poignee de tresbelles perles. Et quant au point dequoy ils font le plus de doute, qui est, laquelle des deux est plus plaisante, il est assez verifié que c'est la Chrestienne. S'ils disent que dedans les voyes par où elle chemine, on trouue souuent des espines qui picquent, & des petites pierres qui font broncher : ie leur respondray que c'est peu de chose que cela, d'autant que les remedes se trouuent sur le lieu. Mais par leurs chemins, tant couuerts que descouuerts, qu'ils considerent combien d'aspics il y a cachez, qui mordent : & combien de profondes fosses se trouuent où les cheutes sont tres-dangereuses, voire mortelles. Et ce qui est encor le plus horrible, c'est ce qu'on rencontre à la fin, à sçauoir vne tres-sale & orde renommee, dont souuent on s'entend blasonner en sa vie : & apres vne precipitation és gouffres eternels, où il n'y a nulle redemption. Au contraire, ceux qui ont suyui la pieté & vertu, estans en bonne odeur à leurs semblables, sont asseurez apres auoir paracheué leur voyage terrien, d'estre dignement recueillis és habitations celestes.

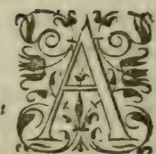
FIN.



QVE TOVTE PERSONNE, SELON ſa capacité & vocation, peut vſer de la contemplation.

VINGTCINQVIEME DISCOVRS.

Contre ceux qui ont priué la pluſpart des hõmes du benefice de la vie contemplatiue.



NCIENNEMENT pluſieurs ont eu ceſte opinion, que le contempler eſtoit ſeulement propre aux Philoſophes : dont le nombre ne pouuoit eſtre alors que treſ-petit. Et eux auſſi ont merueilleuſement loüé vne telle action de l'eſprit, voire la vie qui y eſtoit du tout deſtinee. Aujourd'hui aucuns attribuent le meſme à ceux qui s'eſtans retirez du monde, viuent dedans les Monaſteres & Hermitages, s'eſtans ainſi eſcartez pour mieux vaquer à ceſt exercice ſpirituel : leſquels ſurpaſſent de beaucoup les autres en quantité. Et ce qui les induit en partie d'ainſi iuger, c'eſt qu'ils imaginent que le vulgaire ne ſçait quaſi que c'eſt de la contemplation. Auſſi qu'ils en voyent pluſieurs, qui ont de l'entendement, la deſdaigner : comme ſi c'eſtoit quelque myſtere mal-plaiſant, ou fort difficile. D'auantage, ils oyent continuellement les Moines (qui ſe vantent de l'auoir embraſſee) dire qu'à eux ſeuls elle appartient. Qui a eſté occaſion qu'ils ont conioint, comme inſeparablement, vne telle action aux vies qui ſemblent du tout deſliees des ſollicitudes terriennes. Ceſte matiere, qui eſt ſi belle & ſi haute, meriteroit bien qu'on euſt commencé

mencé à en diſcourir plus grauement : mais ie ne l'ay voulu faire (& parauanture auſſi que ie ne l'euſſe peu) ayant mieux aimé qu'és liures des doctes, où elle eſt ſi parfaitement examinee, les autres aillent s'y inſtruire, comme i'ay fait. Mon intention eſt d'en parler baſſement, ſelon ma portee : pour aider à ceux qui ne volent pas plus haut que moy. Et c'eſt ce qui m'a fait repreſenter premierement les opinions communes : afin de monter apres, auec plus de facilité, à celles qui ſont vrayes. Or tout ainſi qu'on peut nõmer ſpoliateur celui qui s'attribue vne choſe en propre, laquelle doit eſtre commune : auſſi eſt-ce vne maniere d'vſurpation, quand par vn iugement trop libre pluſieurs ſont rendus indignes des biens auſquels ils peuuent auoir part, pour les adiuger à vn petit nombre de Moines, ſous l'ombre qu'ils diſent qu'ils apartiennent à eux ſeuls. Il ne faut faire ny l'vn ny l'autre : mais pluſtoſt s'efforcer de rendre les perſonnes capables de poſſeder quelque portion de ce benefice ſpirituel.

Que tous ſont capables de contemplatiõ.

L'EXPERIENCE monſtre que les dons qu'on appelle de nature, ſont diſtribuez auecques vne merueilleuſe difference : voire auſſi grande qu'entre les metaux. Cependant quãd par bonne doctrine on eſt enſeigné de ſe preualoir de ce qu'on a en ſoy, il s'en tire de l'vtilité propre à la condition d'vn chacun. Car, à parler par ſimilitudes, ceux qui ont l'eſprit cõme d'or, ou d'argent, le peuuent bien plus haut eſleuer que ceux qui ne l'ont que de cuyure, ou de fer : ſi eſt ce que quãd les plus viles matieres ſont repolies, elles ne laiſſent de dõner quelque luſtre. On confeſſera qu'entre les hommes, le moins eſtimé, & le plus abiect, eſt le populaire champeſtre. Et toutesfois à la

plusſpart d'iceux on fait peu à peu cõprendre(quand on veut s'y eſtudier) qu'il y a vne diuinité eternelle qui a creé le mõde,qu'ils ont des ames immortelles, & qu'apres ceſte vie il y en aura vne autre bien-heureuſe pour ceux qui auront creu en Chriſt le fils de Dieu.Eux apres venans à penſer & repenſer à telles choſes, qu'eſt-ce cela, ſinon entrer dans les ſentiers des plus hautes contẽplations? Nul ne s'en doit dõc tenir du tout indigne:car c'eſt ſe rendre comme beſte brute,d'eſtimer n'y auoir aucune participation.

Miſere de plusieurs qui quittẽt leur part de ce priuilege, & le blaſment.

MAIS que doit-on dire de ceux qui ſont doüez de bon entendement (cõme les Nobles,& pluſieurs autres) dont le plus grand nombre, au lieu de hauſſer quelquesfois l'eſprit,le rabaiſſent touſiours,& le captiuent en la fange de la terre, pluſtoſt que de le faire pourmener libre dedans le ciel,pour y apperceuoir les diuerſes beautez qui y ſont, qui reſiouiſſent l'ame, priſonniere en ce corps mortel? Vrayement on doit lamenter pour eux, dequoy ils ignorent ce beau priuilege: ou ne l'ignorans, de ce qu'ils n'en font conte. Meſmes il s'en trouue qui diſent que la contemplation eſt vne haute folie, & le maſque de l'oiſiueté monachale: & ſe mocquent d'icelle, cõme ils ont accouſtumé de pluſieurs bõnes choſes qu'ils reiettẽt, ainſi qu'vn homme deſgouſté fait les bonnes viandes. On ne leur doit ſouhaiter autre punition, que celle qu'ils ſe donnent eux-meſmes, en ſe priuant de la ioüiſſance d'vn bien qu'ils ne veulent connoiſtre, lequel toutesfois ils meſpriſent comme vn mal ia cõnu.Par ce que i'ay dit,on apperceura que l'vſage de la contemplation n'eſt pas attaché à la vie,qui y ſemble eſtre du tout dediee. Car il y a pluſieurs Moines qui gourmandẽt, & pluſieurs artiſans

qui contemplent, & ſans ce benefice icy, duquel peu s'efforcent de ioüir; les miſeres humaines,& les ſollicitudes continuelles, nous rauiroyent la plus grād' part de l'heur que nous pourſuyuons. Cecy ſeruira pour vn commencement de reſponſe aux opinions prealleguees: car il me ſemble qu'il profitera d'auantage de declarer quelle eſt ceſte puiſſance contēplatiue,& ſes vrays obiets: afin qu'on puiſſe mieux cognoiſtre comme on s'en doit ayder, & le beſoin que lon en a.

De la puiſſance contemplatiue & de ſes vrais obiets.

L'AME raiſonnable(pour parler familierement)a en elle deux parties: l'vne qui s'exerce aux choſes de ce bas mōde, leſquelles, eſtans cōme innumerables, peuuēt arriuer en pluſieurs diuerſes façōs,à cauſe de la mutabilité de la matiere,& de la varieté des appetits,affectiōs & operations des hōmes.Et ceux qui ſe cōportent bien en ces choſes, ſont appellez prudens & gēs de bon eſprit. Mais l'autre partie(qui eſt celle dequoy i'entēs parler) va plus haut recercher ce que l'œil corporel ne peut apperceuoir. Car elle cōprēd les ſubſtances, encor qu'elles ſoyent deſpoüillees de toute matiere:puis s'eſgayant en la meditation de ce qui aduiēt touſiours neceſſairement,va s'arreſter ſur ce qui eſt diuin & eternel. Ceux là ſont nōmez perſonnages doctes,& de grāde ſcience:pource que par icelle (comme par vne ſeure guide) ceſte treſ-noble partie de leur ame,qui eſt doüee de plus parfaite intelligēce, eſt cōduite aux lieux où elle peut aucunement cōprendre les choſes, auec leſquelles elle a cōuenāce & ſimilitude.Car ce qui eſt ſpirituel ſe plaiſt auec ce qui eſt ſpirituel.En cecy giſt l'excellence des creatures participātes de raiſon,par deſſus toutes les autres mortelles & terreſtres,de pouuoir de loin im

parfaictement apperceuoir ce qui est immortel & celeste. Ce qui les deuroit bien solliciter de ne laisser pas cõme estouffer en elles ceste puissance naturelle, qui leur est donnee pour la bien employer. Quant à ses obiects, celuy qui est le souuerain, c'est Dieu, outre lequel on ne peut regarder; d'autant que il est la fin de toutes fins, & la cause de toutes causes, & qu'en iceluy toute plenitude de perfection reside. Mais il y en a plusieurs autres inferieurs, comme la nature Angelique, les mouuemens celestes, & ce qui est immuable en l'ordre de nature. En quoy il y a bien ample subiet pour exercer icelle faculté, qui se rend d'autant plus parfaicte, que l'vsage en est continuel.

Des personnes qui y peuuent vaquer.

Et pour voir cõment ceci se peut mettre en pratique, il faut considerer de quelles personnes est cõposé tout le corps politique. Ie le mettray en trois ordres. Au premier seront les grands & la Noblesse: au second, tous ceux qui s'emploiẽt aux lettres diuines & humaines: & au tiers, tout le reste du peuple, tãt des villes que des chãps. Quant aux premiers, il semble qu'ils naissent auec des inclinations plus viues & ployables que les autres: d'autant q̃ leurs peres estãs paruenus à grandeur & hõneur, par les voyes de vertu, tant intellectuelle que morale; il est à presumer qu'ils leur ont laissé des petites semẽces d'icelles (entant que nature les peut former) aptes à les renouueller en eux, quand la nourriture n'y repugne. Pour cõfirmatiõ dequoy, on void souuẽt quelques enfans de Princes, seigneurs, ou gentils-hõmes, lesquels en l'aage de six ou sept ans monstrent desia de petits miracles de l'ame. Elle les produit plustost, où elle trouue les organes (dõt elle se sert) mieux disposez; ainsi qu'õ

La Noblesse.

void aduenir à vne lanterne:car plus sa vitre est claire,plus sa lumiere interieure s'apperçoit; & si elle est sombre,peu de clarté se demõstre.Ayans donc ceux-ci de si bons principes, il ne leur faut qu'vne bonne instruction, pour les amener à la cognoissance de la dignité de l'hõme,qui consiste à esleuer son entẽdement vers l'autheur de ses biens.A quoy leur condition noble les doit aussi exhorter. Et cõme ainsi soit qu'en la vie actiue qu'ils menent ils le tiennẽt ordinairement occupé en plusieurs choses honnestes & vtiles,si doiuẽt ils passer plus auant, & monter apres aux spirituelles : car celuy qui est despouillé de telles apprehensions,rend sa condition tres-mauuaise.

SI aucuns disent, N'assistons nous pas aux ceremonies religieuses? l'excuse sera froide,d'autant que la plus excellente partie de la Religion gist en l'interieur. Ce que l'Escriture nous enseigne, quand elle nous dict que Dieu est esprit, & veut estre adoré en esprit & verité. Et cõment seroit-il possible de gouster les mysteres diuins,si ceste puissance speculatiue ne se bãdoit, ainsi qu'vn arc, à la recherche de si hautes veritez,plus necessaires pour la nourriture de l'ame,que le pain n'est pour celle du corps?Toutesfois peu se trouuent de ce rang qui y soient fort eschauffez, dont aduient que plusieurs ignorent ce qu'ils deuroyent principalement sçauoir, & sont sçauans en ce qu'ils deuroyent plustost ignorer. I'allegueray pour preuue de cecy seulement vn exemple d'vn Gentil-homme mien voisin, lequel deuisant en compagnie d'vn poinct de la Religion, disoit, Ces Huguenots font les grands Docteurs; mais ils ne sçauent rien. Quand vous entrez en dispute auec eux, d'abordee ils vous nient le Purgatoire: mais

Responce à vne obiection commune, touchant la cõtemplatiõ.

ſur le champ, niez leur la Trinité ; & vous ne viſtes iamais gens plus eſtonnez. I'eſtime qu'il diſoit cela ne penſant pas mal dire:cependant c'eſtoit choſe deplorable, de voir ceſtuy là, qui euſt deu enſeigner les autres, auoir beſoin d'aller à l'eſchole pour s'inſtruire aux premiers preceptes de la pieté, & eſtre en ce qui concernoit la ciuilité treſ-ſuffiſamment inſtruit. Les exercices corporels, qui tendent à honneſteté, ſont bien conuenables aux nobles : mais ils declinent vers la terre, s'ils ne ſont ſouſtenus par ceux de l'ame, qui, deuote, s'eſloigne par interualles de cet element. Le quatrieſme commandement de la Loy nous admonneſte de cecy, auquel Dieu declare qu'il veut qu'au ſeptieſme iour on ſe repoſe, c'eſt à dire, qu'on oublie les ſollicitudes mõdaines, pour appliquer du tout ſon entendement à mediter en ſes ouurages admirables, tant de la creation & conſeruation, que de la redemption. Par où lon void que le contempler eſt vn deuoir commun, auquel on peut dire que ſont plus obligez ceux qui ont plus receu de toutes eſpeces de biens.

De la cõtemplation bien ſeante aux gens d'eſtude, de Iuſtice, & d'Egliſe.

Il faut maintenant parler de ceux du ſecond ordre, qui ſortẽt des deux autres corps de la Nobleſſe & du peuple. On peut dire q̃ beaucoup d'iceux ſont pouſſez de bõne volonté à apprendre les ſciẽces, tãt pour vn deſir de ſçauoir, que de profiter à autruy. Mais il y en a auſſi, voire la plus grand' part, q̃ le gain & la neceſſité excitent. Et entre ceux ci s'en trouuẽt aucũs, qui ordinairemẽt ne contẽplent que dãs leurs coffres. Ce que les premiers ne font pas, à cauſe qu'ils viſent à fins meilleures. Et principalemẽt le vray office du Philoſophe eſt d'aiguiſer ſon eſprit à la recherche des beautez de l'vniuers. A quoy le cõtente-

ment eſt d'autant plus grãd, que le vol de l'eſprit eſt plus haut. Quant à la ſcience diuine, de laquelle ceux qui tiennẽt les charges Eccleſiaſtiques font vne particuliere profeſſiõ, elle requiert vne ame deſliee des ceps & liens mõdains; d'autãt qu'en vn ſi haut ſuiet elle doit deſployer toute ſon agilité. Et c'eſt proprement à eux, plus qu'à nuls autres, que la contẽplation appartient. Non que i'entende, pour demeurer touſiours là occupez, cõme vn quadran à regarder le Soleil: car en vain ſeroient-ils en office, s'ils ne s'en acquitoient au benefice de ceux qui doiuent receuoir d'eux l'vſure des talens ſpirituels que Dieu leur a communiquez, c'eſt à dire ſainte doctrine. Voila cõment la vie contẽplatiue ne doit point eſtre deſiointe, ni pour touſiours, ni pour long temps de l'actiue. Ce que meſme les meilleurs Philoſophes ont bien connu. Et ce grand Theologien S. Auguſtin, a approuué du tout ceſte bien ordonnee compoſition de l'vne & de l'autre. Car encor que les actions ſpirituelles ſoient plus dignes que les corporelles, toutesfois on ne les doit pas ſeparer.

Reſpõce à l'obiection de ceux qui eſtiment que la vie contemplatiue eſt toute à eux.

Ie ſçay bien que les Moines, & ſpecialement les Mendians & Chartreux (car ceux de S. Benoiſt & de S. Bernard ſont encor meilleurs cõpagnons) contrediront à ceci, diſans que la continuelle contẽplation qu'ils ont eſleuë, non interrõpuë de ſoucis mõdains, rend l'ame plus parfaite, & le corps auſſi. Vrayement c'eſt vne belle choſe de taſcher d'atteindre à quelque petite perfectiõ ſelon q̃ la foibleſſe humaine le peut porter. Mais puis que S. Paul (qui eſt paruenu à ſi grãde ſainteté) auec ſes hautes & profondes ſpeculatiõs n'a point laiſſé d'eſtre en actiõ perpetuelle pour l'edification de l'Egliſe, cela me contraint de dire qu'il

vaut mieux s'arrester à son exemple, qu'à celuy des autres. Et afin d'esclarcir encor mieux ce faict, ie representeray la vie des anciens Moines, qui viuoyent quatre cens ans apres Iesus Christ, selon qu'vn personnage tres-docte l'a recueillie des escrits de S. Augustin. Mesprisans (dit il) les delices & plaisirs mondains, ils menēt ensemble vne vie tres-sainte & tres-chaste, viuans en oraisons & lectures, & en conferéces, sans enfleure d'orgueil, sans rebellion ni noise, & sans enuie. Nul ne possede riē de propre, & nul n'est en charge à ses prochains. Ils trauaillent de leurs mains au labeur qui peut entretenir leurs corps, sans empescher leur esprit qu'il ne soit attentif à Dieu. Puis mettent leurs ouurages entre les mains de ceux qui s'appellent Doyens, & iceux ayans retiré argent de cela, en rendent conte à celuy qui est nōmé pere entr'eux. Or les peres sont personnages non seulement saints quant à leur vie, mais excellens en la doctrine de Dieu: & ayans preeminence en vertu, aussi bien qu'en puissance, ils gouuernēt leurs fils, sans aucun orgueil; & cōme ils ont authorité de leur commander, aussi leurs fils sont fort volontaires à leur obeir. Or sur le vespre, chacun sort de sa celle, & s'assemblent tous en vn, estans encor à ieun, afin d'ouyr leur pere: & apres prennēt leur refection corporelle, entant qu'il est requis pour la santé: & chacun restreint sa concupiscence, afin de n'vser, sinon sobrement, mesme des viandes qui leur sont mises au deuant, lesquelles ne sont point en grande quantité, ne gueres friandes. Le surplus qui leur demeure outre leur nourriture, (car il leur en demeure beaucoup, tant pource qu'ils trauaillent diligēment, qu'à cause de leur sobrieté) ils le distribuēt aux pauures qui ne

sont

ſont ſoigneux de le gagner. Car il ne leur chaut d'a-uoir abondance: mais toute leur ſolicitude eſt de ne rien reſeruer de ce qui leur abonde. En telle rigueur de vie (dit il) nul n'eſt contraint à porter vn fardeau pl° peſant qu'il ne peut, ou qu'il refuſe porter. Et celuy qui eſt plus debile q̃ les autres, n'eſt point pourtant condamné d'eux: ſçachans bien tous, combien la charité eſt recommãdable. Ils ſçauent bien auſſi que toutes viãdes ſont nettes à ceux qui ſont nets. Pourtant toute leur induſtrie eſt, non pas de reietter aucunes viandes, cõme pollues: mais de dompter leur concupiſcence, & s'entretenir en bonne dilection. Quant à l'exercice du corps, ils ſçauent bien qu'il profite pour vn peu de temps ſeulement. La charité eſt principalement gardee: à icelle on accõmode les viures, les paroles, les accouſtremens, & les contenãces. Chacun conſpire là en vne charité, & a lon horreur de la violer. Si quelqu'vn reſiſte à icelle, il eſt ietté hors: & ſi quelqu'vn contreuient à icelle, on ne l'endure pas vn ſeul iour.

Dequoy ſeruoyent les moineries anciẽnes.

IVSQVES ici ſont les paroles de S. Auguſtin, qui faict là vn beau pourtrait de l'anciẽne Moinerie, laquelle ſeruoit alors aux Moines d'vne preparation à vn eſtat plus excellent. Car leurs Colleges, ou aſſemblees, eſtoient cõme vne pepiniere, pour fournir l'Egliſe de bõs miniſtres: & de là ont eſté appellez Gregoire Nazianzene, Baſile & Chryſoſtome, pour eſtre Eueſques; & pluſieurs autres notables perſonnages auſſi. Parquoy il appert que leur vie n'eſtoit pas plus contemplatiue, qu'actiue. Car encor que la pluſpart veſcuſſent en lieux eſcartez, afin d'eſtre moins diuertis en leurs eſtudes & en leur diſcipline morale: neãtmoins vn de leurs principaux buts eſtoit de ſe rẽdre

idoines pour seruir au corps dont ils n'estoyent que trespetis membres. Et estans receus aux charges Ecclesiastiques, il leur estoit loisible de se marier: car le mariage n'estoit pas defendu. Et combien que ceste ancienne maniere de viure Monastique ait eu vn beau lustre, quand ceste simplicité de reigles & de cœurs regnoit: si peut on dire (& auec verité) qu'elle est plustost fondee sur les inuentions des hommes, que sur exéples tirez des Escritures. Mais peu à peu toutes ces choses se sont alterees & corrompuës: cóme il est aisé de cognoistre en comparant le temps passé à cestuy cy. Car si on obserue bien, quelle a esté l'estude d'vne grande partie des Moines, depuis soixante ans, ç'a esté de crier qu'on péde & qu'on brusle: & qui? ceux qui les admonnestoyent fraternellement de ne croupir plus en tant de corruptions suruenuës, & qui n'approuuoyent pas leurs sainctetez nouuelles. Ainsi leurs principales contemplations se sont tournees en feu & en sang. Ce qui a encor aujourd'huy grand cours, mais plus de volonté, que d'effect. Rabelais, qui a en ses escrits fait mention de quelques braues Moines de son temps, nous les depeint beaucoup plus moderez & sociables: car tant s'en faut qu'ils calomniassent ou mal fissent, qu'au contraire ils ne demandoient qu'à rire & faire bonne chere auec tous. Entre autres il parle de frere Bernard Lardon, residant en la bonne ville d'Amiens, qui estoit tel, qu'en trente six Moineries on n'en eust pas trouué vn semblable. Il disoit que ses contemplations superieures estoyent aux rotisseries authentiques de ladite ville, & ses inferieures dedans les plus profondes caues de Laon en Laonnois, & les mieux garnies de bon vin. Au demeurant, ce bon frere

Des Moines modernes, & de leurs contemplatiõs.

frere estoit tousiours ioyeux & brusque comme vn petit asne debasté, & docte autant que son breuiaire le pouuoit estendre.

C'est icy le fruict que les derniers siecles ont aporté, d'auoir changé l'integrite de iadis en des impuretez modernes. Les premiers Moines dont i'ay parlé, estans remplis de charité, faisoyent bien à tous. La plus-part de ceux qui leur ont succedé quelques siecles apres, plus affectionnez au ventre qu'à l'Escriture Saincte, ayans peu de souci d'autruy, ne regardoyent qu'à eux-mesmes. Mais beaucoup de nos modernes, s'abandonnans trop à la haine & à la vengeance, font mal à plusieurs. Ie ne veux pas dire pourtant, que parmy ceste multitude qui fourmille par le monde, il n'y en ait bon nombre, qui gemissans sous le fardeau de tant de traditions, desirent de voir redressees les obseruations antiques, estans doüez de grande moderation: & moy-mesmes en ay connu aucuns en ma prison qui estoyent fort humains. Ie prie Dieu pour eux, qu'il les vueilles fortifier, en sorte qu'ils puissent chanter de bouche, & pratiquer en effect ce beau Psalme 122. de Dauid. qui dit,

Conference des vieux & nouueaux Moines.

Incontinent que i'eus ouy,
Sus allons le lieu visiter
Ou le Seigneur veut habiter:
O que mon cœur s'est resiouy!
Or en tes porches entreront
Nos pieds, & seiour y feront,
Ierusalem la bien dressee:
Ierusalem qui i'entretiens
Viue auecques tous les tiens,
Comme Cité bien policee.

Or laissans ces abus en arriere, il faut confesser que ceux qui se dedient aux choses diuines, eslisent vne chose excellente, ainsi que dit S. Paul : moyennant qu'ils s'en acquitent bien. Et ceux-là pourront croire que leurs contéplatiōs sont fructueuses & vrayes, quand ils sentiront leurs ames plus deuotes enuers Dieu, & leurs cœurs plus secourables enuers leurs prochains. Mais quant à celles-la qui ne se plaisent qu'es solitudes des deserts: peu y en a qui ne soyent falsifiees d'hypocrisie.

De la contemplation de ceux qui estudient aux science humainesi

IE retourneray à dire encor quelque mot des sciences humaines, dequoy i'ay trop peu parlé. Certes ceux qui s'y adonnent ont aussi vne spacieuse campaigne, pour y pourmener leurs esprit: non toutesfois si digne que l'autre, Car la diuine est la maistresse, & celles-ci les petites chambrieres, les professeurs desquelles ont grandement honore la contemplation, qu'ils ont affermé estre la mere de sagesse. En quoy ils n'ont pas erré, pource qu'il est difficile de penetrer dans les choses hautes & profondes que par assiduelles meditatiōs. Les Platoniques ont beaucoup magnifié ceste faculté contemplatiue de l'ame: les operations de laquelle ils ons estimé estre tresdignes, pour le regard d'elles mesmes, d'autant qu'elles procedoyent d'vne cause parfaite qui alloit embrassant des obiects tres parfaits, dont le plus haut estoit Dieu. Et Platon, parlant du souuerain bien, a dit, qu'il consistoit en vne similitude & conionction de l'ame auec icelui: à quoy elle paruenoit aucunement lors que se rauissant hors des choses corporelles elle s'arestoit à la consideration des supremes beautez, qui la rendoient apres toute rauie en vne si grande felicité. Mais ceste matiere ici nous

nous eſt Theologique, pluſtoſt que Philoſophique: qui me gardera d'en dire d'auãtage, ſinon pour louër ces pauures gens, qui auoyent vn ſi grand zele à cercher vn bien qu'ils ne pouuoyent trouuer par les voyes de nature: & accuſer noſtre ſtupidité, de ce que l'ayant deuant nos yeux ſpirituels nous ne les daignons quaſi regarder. Maintenant l'eſtude de Philoſophie tend à choſes plus baſſes. Et me plaiſt la diuiſion qu'aucuns en ont faite: à ſçauoir en la rationnelle, qui enſeigne à bien parler & argumenter: en la morale qui enſeigne à bien viure, ſous laquelle la politique eſt compriſe: & en la naturelle, qui nous donne conoiſſance de la nature, & de tout ce qui a eſtre. En toutes leſquelles doctrines, ceux qui veulẽt y profiter ont beſoin de frequentes meditations, pour mieux apperceuoir les perfections d'icelles. Car à quoy que ce ſoit, quand l'eſprit n'y paſſe que legeremẽt, ce n'eſt toucher que l'eſcorce: mais quãd il s'y arreſte, il va penetrant à trauers l'eſpeſſeur du bois, & iuſques à la moëlle. Celuy qui conſiderera le parler, qui eſt ſeulement propre à l'homme, penſera qu'il n'y a rien qui ſoit ſi cõmun & familier: mais s'il monte iuſques à la parole interieure, qui eſt la conception de l'entendement, auquel receptacle mille images parfaites & imparfaites, fauſſes & vrayes reſident, paſſent & repaſſent, qui ſe manifeſtent apres par la parole ſenſible, il admirera vn ſi haut ouurage de Dieu. Et en ceſte maniere deuons nous des choſes corporelles monter aux incorporelles: & des plus hautes retourner apres aux baſſes. Car qu'eſtce autre choſe que la compoſition de l'homme, ſinon le celeſte, & le terreſtre, qui par vn artifice tres excellẽt & inimitable ſont conioints enſemble?

Dequoy on peut tirer ceste instruction, que la vie contemplatiue & l'actiue conuiennent tres-bien l'vne auec l'autre: & les vouloir du tout separer, c'est cõme vouloir faire force à nature.

A sçauoir si la contẽplation conuiẽt aux Princes aux gens de guerre, de iustice, & à ceux qui ont soin de la santé du corps

QVELCVN dira, encore que le Philosophe doiue contempler, que pourtant il ne semble pas que le Prince, le Capitaine, le Iuge, & le Medecin ayent grand besoin de s'y trauailler: pource qu'on ne requiert d'eux seulement que de bons effects. Ie respondray qu'iceux effects procedent de bonnes consultations, & les consultations de la prudence, à laquelle on paruient premierement par experience: puis par meditation. Quand celuy qui possede la dignité Royale repensera souuent en luy-mesmes que

Prou. 6. 20.

Misericorde & Verité gardent le Roy, & que son throsne est soustenu par clemence (ainsi que dit Salomon) ne sera-il pas plus diligent à son deuoir, que celui qui cuide estre assis dessus comme vne image diapree sur vn autel, à fin qu'on l'admire & magnifie? Ceux aussi qui ont l'administration de Iustice, & la cure de la santé, au lieu de mettre tout leur esprit à remplir leurs bourses, feroyent-ils pas mieux de

2. Chro. ch. 14.

l'occuper quelquesfois la semaine, les Iuges à mediter ceste belle & tres-belle sentence du Roy Iosaphat, qui disoit, parlant à ceux de son temps, Regardez que vous ferez: car vous n'exercez point le iugement d'hõme, mais du Seigneur, & tout ce que vous iugerez redondera sur vous? Et les Medecins, ce qui est escrit en l'Ecclesiastique, que le Souuerain a donné la science aux hommes, pour estre honoré en ses merueilles? Car en considerant souuent telles admonitions, ils deuiendront plus officieux enuers les hommes, & plus reconnoissans enuers Dieu, duquel ils

ils ſont petits inſtrumẽs pour faire reſplandir ici bas les vertus qu'il leur donne liberalement, leſquelles encor vendent-ils cherement. Mais l'ambition qui eſt proprement nommee vn tourment honorable, & l'auarice, qui eſt vne gehenne honteuſe, diſtrait & les vns, & les autres, de ſi hautes penſees : dont s'enſuit confuſion en l'ordre Politique.

De la contẽplation conuenable au peuple, tant des champs que des villes.

QVAND au troiſieſme ordre, qu'on appelle le tiers Eſtat, ie deuiſe en deux parties dont la moins digne eſt du peuple champeſtre, qui ſemble ſe conduire autant par les affections que par la raiſon, & eſt ſi groſſier, qu'encores qu'il ſoit enſeigné, on diroit, ou qu'il meſpriſe, ou qu'il ignore les exercices ſuperieurs de l'ame, & qu'ils ne luy conuiẽt non plus que Magnificat à Matines. Mais la charité nous doit faire iuger que Dieu ne fait rien en vain, & que leur ayant donné vne meſme forme ſubſtantielle qu'aux plus eminẽs, il ne leur a pas interdit l'vſage en quelque maniere, de ce qui les peut rendre participãs des biens qui ſont offerts à tous, leſquels conſiſtent à le connoiſtre. Et ſi nous regardons ce qui eſt dit en l'Eſcriture, nous verrons qu'il ſe reuele aux petis, & ſe cache aux ſages entendus. Ce qui nous doit rendre modeſtes au iugement de ceſte matiere, puis que la foy qui eſt vne ſupreme contemplation, n'eſt pas deſniee à ceux qui ſont les plus ruſtiques. En quoy on apperçoit les merueilles de Dieu, de ce qu'il rend pluſieurs d'iceux doctes à ſalut, en vne ſcience qui ſemble du tout indocte. Le peuple des villes eſt plus capable d'inſtitution: & outre les choſes deuotieuſes il ne laiſſe auſſi d'appliquer ſon eſprit aux arts, dont par fois reſulte vne telle perfection d'ouurages, que pluſieurs ſont contraints de confeſſer,

que la main lourde ne les eust onc paracheuez, si la promptitude de l'entendement ne l'eust guidee. Et cóme ainsi soit que l'ame se rabaisse és matieres que nous touchons qui sont beaucoup moins dignesque ce qui est immateriel, ce n'est pourtant sans l'auoir premier tenue longuement arrestee à la consideration des formes, dont on la veust reuestir, & aux moyens pour paruenir à vne telle fin, mesmes pour inuenter les instrumens à ce necessaires.

Conclusion conioincte à vn notable aduertissement fait à ceux qui ne s'adonnent qu'à vices & souilleures.

En somme, par la deduction que i'ay faite, on peut connoistre en premier lieu, qu'a toutes personnes ne cõuient de cõtempler, qui plus, qui moins aux choses diuines. Secondement, qu'on la peut aussi aucunement accommoder aux choses inferieures. Tiercement, qu'il ne faut point se desmembrer de sa societé ciuile, & faire vne estable & vie à part, pour mieux y vaquer: car en toutes vocations legitimes, tant priuees, que publiques, qui a le loisir & la volõté, en a aussi l'vsage. Mais auant que finir ce discours il m'a semblé bon de faire vne petite admonition à ceux qui se soucient si peu de vilipender & asseruir ces nobles parties de leurs ame, non à des ouurages de peu d'estime, ains à des vices enormes: & leur mettre deuant les yeux ce que dit Dauid. Quand l'homme estoit en honneur il ne l'a point entendu, il a esté comparé aux bestes sans entendemẽt, & a esté fait semblable à icelles. Car quand ils dedaignent de iouïr des beaux priuileges spirituels qui leur sont ottroyez, aimans mieux enseuelir ceste lumiere dedans les voluptez corporelles, comme on feroit vn diamant precieux dans la fange, alors ils se transforment, par maniere de dire, en bestes qui est en vne iuste punitiõ deuë à leur ingratitude & stupidité. I'ad-

Psal. 49.

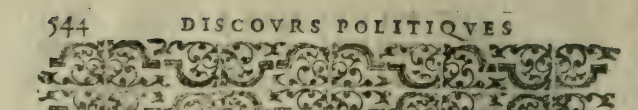
uertiray

uertiray aussi aucuns qu'il y a, qui sont du tout contraires à ceux-cy, à cause de l'agilité de leurs entendemens, de ne s'esleuer pas d'vn vol trop hautain, outre les bornes defendues : mais se souuenir de ce que Dieu dit à Adam, touchant l'arbre de science de bien & de mal, Tu n'en mangeras point: car des le iour que tu mangeras d'iceluy, tu mourras de mort. *Gen.ch.2*

Ce qui leur doit aprendre de se contenter de la sagesse telle qu'il l'a voulu donner à l'homme, tant aux choses diuines qu'humaines: (qui est, à la bien prendre, tres-admirable) de peur qu'en mesprisant la personne d'vn excellent Apostre Sainct Pierre, on ne se transforme en celle d'vn Simon Magicien : ou en desdaignant vn Aristote, on ne deuienne vn fantastique Stoycien.

C'EST assez dit de la contemplation à moy, qui i'ay point esté à l'escolle des Moynes. Et qui envoudra sçauoir d'auantage, y aille, si bon luy semble.

FIN.



OBSERVATIONS SVR PLVSIEVRS CHOSES ADVENVES AVX TROIS PREmiers troubles, auecques la vraye declaration de la plus-part d'icelles.

VINGTSIXIESME DISCOVRS.

Premiers Troubles.

QVE CEVX DE LA RELIGION EVSsent esté preuenus au commencement de la premiere guerre Ciuile, sans l'accident de Vassy.

Commencement des premiers troubles.

APRES que l'Edict de Ianuier eut esté resolu & accordé en la presẽce du Roy par l'aduis d'vne tres noble compagnie des plus sages Politiques de ce Royaume, pour donner quelque remede à tant de diuers & vniuersels mouuemens, & les regler sous les loix publiques, la France ne fut pas pourtãt du tout remise en tranquillité: tant à cause de l'ardeur qui estoit en ceux de la Religion pour s'establir & confermer en la liberté qu'ils auoyẽt obtenuë, que pour la crainte generale des Catholiques, qui ne pouuoyẽt souffrir vne telle nouueauté. Vne partie des Princes & Seigneurs tenans ce parti, estãs grandemẽt indignez de voir tels accroissemẽs, firẽt ligue secrette ensemble, en intẽtiõ de les reprimer. Et cõme aucuns d'eux s'acheminoyent pour se venir ioindre en corps à Paris, suruint

suruint le desordre de Vassy, où beaucoup de personnes qui estoient au presche furent occises. Et pource que le fait a esté descrit par les historiens, ie n'en feray point dauantage de mention. Mon intention est seulement de noter, non tant la tristesse qu'il apporta à ceux de la Religion, comme l'instruction qu'ils en prindrent, & le fruict qui en reuint. M. le Prince de Condé estoit à Paris pour l'establissement de l'exercice public, suyuant l'edict du Roy, quand il entendit ceste nouuelle : ce qui le fit entrer en consultation auec les plus sages Seigneurs & Gētils-hōmes qui lors l'accompagnoient, lesquels iugerent que ce petit orage estoit vn presage certain d'vn plus grād, & qu'il conuenoit penser plus loing qu'aux choses presentes. Incontinent il donna aduis à quelques grands de la Cour, de ce qui estoit aduenu, qui en prindrent l'alarme, & luy conseillerent qu'il cherchast des preseruatifs & remedes pour luy & pour l'Estat. Il aduertit aussi toutes les Eglises de France d'estre sur leurs gardes: la pluspart desquelles imaginans desia auoir quelque repos asseuré, estoyent plus ententiues à faire bastir des temples, qu'a penser aux prouisiōs militaires pour se defendre. La Noblesse de la Religion des Prouinces fut par ce bruit merueilleusement resueillee & prompte à se pouruoir d'armes & de cheuaux, attendant quel pli prēdroyent les affaires de la Cour & les mouuemens de Paris.

Retraite de M. le Prince hors de Paris.

BIEN tost apres arriuerent en ladite ville Messieurs de Guyse, Cōnestable, & Mareschal de S. André, puis le Roy de Nauarre, qu'ils auoient attiré à leur ligne, lesquels contraignirent M. le Prince de Condé de se retirer en la ville de Meaux, auec vne

bonne suite de Noblesse. Estant là il enuoya en diligence vers Messieurs l'Admiral & d'Andelot, & leur manda, que faute de courage ne l'auoit contraint d'abandonner Paris, ains faute de forces, & qu'ils marchassent en diligence vers luy: car Cesar n'auoit pas seulemēt passé le Rubicon, mais desia auoit saisi Rome, & ses estendards commençoyent à branler par les campagnes. Ce qu'ils firent incontinent, auec tous leurs amis & equipage, sans toutesfois descouurir les armes que ceux de la ligue auoyent ia descouuertes. Là falut-il seiourner cinq ou six iours, tāt pour deliberer de ce que lon feroit: que pour la Cene, qui se celebroit le iour de Pasques. M. l'Admiral qui n'estoit pas nouice és affaires d'estat, preuoyant que le ieu s'alloit eschauffer, remonstra qu'il conuenoit se renforcer d'hommes diligemment, ou se preparer à la fuite: & encor craignoit-il qu'ō eust beaucoup tardé. Mais comme lon estoit en tels termes, Gentils-hommes arriuoyent inopinément de tous costez, sans auoir esté mādez: de maniere qu'en quatre iours il s'en trouua là plus de cinq cens. Ce renfort les fit resoudre de desloger, & à deux fins, l'vne pour essayer de gaigner la Cour, & s'installer aupres du Roy & de la Royne, & ne le pouuāt faire, se saisir d'Orleans, pour là dresser vne grosse teste, si on venoit aux armes. Ayans donc recueillis en six iours, ce qu'ils n'esperoyent pas auoir en vn mois, ils s'acheminerent vers sainct Cloud, ou la trouppe se renforça de trois cens bons cheuaux: & là ils eurent aduertissement que M. de Guise & ses associez s'estoiēt emparez de la Cour: laquelle diligence, bien à propos pour eux rōpit le premier dessein de M. le Prince de Cōdé, qui y vouloit faire le mesme, & s'authoriser

tiser de la faueur du Roy, pour la cõseruation de luy, & de ceux de la Religion. De sainct Cloud ils marcherẽt vers Chartres & Angeruille, & par le chemin rencontrerent cinq ou six trouppes de Noblesse. Ce qui apporta de l'esbahissement quand on cõsideroit le soudain rengrossissement de nostre corps, qui n'estoit moindre de mille Gẽtils hommes, qui faisoient bien quinze cens cheuaux de combat, plus armez de courage que de corcelets. Apres on tira vers Orleans qui fut pris de la façon que les historiens l'ont descrit. Il faut entendre que si M. le Prince de Condé se fust trouué alors auec peu de forces qu'il eust esté accablé ou assiegé. Mais quand on vid qu'il estoit puissant pour tenir la campagne en subiection, & qu'il parloit vn langage aussi braue à ses aduersaires, que doux au Roy, on ne le pressa pas beaucoup: & par ce moyen il eut temps de se preualoir de plusieurs choses. Voila le profit qui luy reuient de s'estre trouué fort au commencement.

Occasion de l'assemblee de ses trouppes.

AVCVNS ont pensé qu'on auoit premedité cecy de long temps, ou qu'il estoit aduenu par la diligẽce des Chefs: mais ie puis affermer que non, pour auoir esté present, & curieux d'en rechercher les causes. Il est certain que la pluspart de la Noblesse ayãt entendu l'execution de Vassi, poussee d'vne bõne volonté, & partie de crainte, se delibera de venir pres Paris: imaginant, comme à l'auanture, que ses protecteurs pourroient auoir besoin d'elle. Et en ceste maniere partoiẽt des Prouinces ceux qui estoient plus renõmez, auec dix, vingt, ou trente de leurs amis portans armes couuertes & logeãs par les hostelleries, ou par les champs en bien payant, iusqu'à ce qu'ils rencontrerent le corps & l'occasiõ tout ensemble. Plusieurs

d'entr'eux m'ont asseuré que rien ne les fit mouuoir que cela: & mesmes i'ay ouy confesser plusieurs fois à Messieurs les Princes & Admiral, que sans ce benefice, ils eussent esté en hazard de prendre vn mauuais parti.

Consideration notable sur le discours precedens.

Par cecy il appert combien de fruit on tire quelquesfois des choses dõmageables, lesquelles de prime face apparoissans ruineuses font neantmoins cognoistre apres l'euenement qu'elles ont aporté bonne instruction. On peut encor apprendre d'ici voire les plus grands chefs, ne de trop attribuer à leur prudence en la conduite des affaires, tant publiques que particulieres. Car encor qu'elle soit vn instrument tres-necessaire, si est-ce que quelquesfois elle est cõme voilee, ne pouuãt parmi plusieurs voyes & procedures cognoistre celle qui est la meilleure, pour se soustenir quand ces tẽpestes inopinees suruiennent. Et cela arriue afin qu'elle s'humilie, & aille chercher hors d'elle mesme la cause des bons succez. Sylla, auquel nul de ce siecle ne s'oseroit cõparer en science militaire, publioit luy mesme que par le benefice de la fortune il s'estoit garanti & esleué. Et toutesfois on verra auiourd'huy des gens qui diront que la fortune des anciens Payens (qui estoit vaine) & l'ordre que Dieu tient en la conduite des choses inferieures (qui est certain) sont des couuertures qu'on prend, pour cacher son ignorance, & que c'est l'homme qui en se guidãt mal ou bien, attire son mal-heur ou son bon-heur, combien que plusieurs experiences y contrarient. On doit repurger son entendement de telles opinions, & se persuader, encor que l'homme pẽse & delibere, que c'est à Dieu de donner accomplissement à l'œuure qu'il entreprend.

ASSAVOIR SI MONSIEVR LE PRINce de Condé fit vn grand erreur aux premiers Troubles, comme plusieurs ont dict, de ne s'estre point saisi de la Cour ou de Paris.

Ie ne veux point nier que beaucoup d'habiles hommes n'ayent eu ceste opinion, & parauanture l'ont encor, laquelle i'ay aussi tenue quelque temps. Mais apres auoir bien repensé & consideré ce qui aduint lors que ceste tragedie se commença, & ce qui est suruenu depuis, i'ay esté ramené à la cognoissance de choses plus vrayes qui apparoistront par la suite de mon propos. M. le Prince de Cõdé, ayant veu comme son frere le Roy de Nauarre, s'estoit laissé peu à peu glisser en vne vie delicieuse, & abuser par les vaines & riches promesses & honneurs apparens de ceux qui se mocquoyent de luy, si bien qu'il estoit venu à ce poinct de changer de parti, dont s'estoit ensuyui vn merueilleux refroidissement de plusieurs qui ouuertement & couuettement sembloyent le fauoriser, & d'auantage d'audace aux liguez de s'y opposer: iugea qu'il ne falloit pas s'appuyer sur vn fondement ruiné, & qu'il estoit expedient d'en ietter d'autres ailleurs. Et d'autant que la Cour & Paris sont les deux grands Luminaires de la France, l'vn representant le Soleil, & l'autre la Lune (suiets toutesfois à s'eclipser) il estima qu'estant peu esclairé de l'vn, la clairté de l'autre deuoit estre recherchee. Et à ceste fin tascha il de planter dans Paris la predication de l'Euangile: afin qu'icelle venant à eschauffer tant de semences cachees, & comme enseuelies dans ceste innumerable multitude de peuple, elles vinssent à pro-

Intentiõ de M. le Prince à ses cõmencemens.

duire abondance de fruits : ce qui apparut bien tost apres. Car aux assemblees qui se faisoyent, il se troua telle fois iusques à trente mille personnes. Tels beaux commencemens inuitoyent ceux de la Religion de chercher les moyens de s'y establir, à quoy toutesfois ils furent vn peu negligent. Mais quand les effects de la ligue se manifesterent, alors apperceurent-ils clairement qu'il conuenoit faire ce qui pour auoir trop tardé, n'estoit plus faisable : cependant ils ne laisserent de s'y employer auec tres-petite esperance.

Pourquoy il luy fat malaisé & finalement impossible de se saisir de Paris.

SVR ce faict icy ie viens maintenant à dire, apres l'auoir examiné, qu'il n'estoit pas facile du commencement, & tres-difficile à la fin, de bien executer ce dessein en telle façon qu'il eust profité. Ie parleray premier de Paris, & monstreray les empeschemens qui s'y fussent trouuez. Chacun sçait que là est le siege de la Iustice qui a vne merueilleuse authorité. Et comme la faueur d'icelle eust beaucoup serui à ceux de la Religion, aussi la desfaueur leur apportoit grãde nuisance. Cependant tout ce Senat & sa suite se monstra tousiours ennemy capital d'iceux, excepté tres-peu. Le Clergé, qui en ceste Cité est tres-puissant & reueré, enrageois de veoir en public choses qui le touchoyent si au vif, & sous main brassoit mille pratiques à l'encontre. Le corps de la maison de ville, craignant les alterations, qu'il estimoit prouenir de la diuersité de religion, s'efforçoit aussi de la bannir ou reculer. A ceste mesme fin tendoit aussi la pluspart de l'Vniuersité, & quasi tout le bas & menu peuple, auec les partisans & seruiteurs des Princes & Seigneurs Catholiques. Et en ce que dessus ie ne comprens point ceux qui d'ailleurs pouuoyent

suruenir

furuenir en ladite ville, ſinon ceux qui y eſtoyent alors. Quant à la force nerueuſe & aſſeuree dequoy ceux de la Religion faiſoyent eſtat, elle conſiſtoit en trois cens Gentil-hommes & autant de ſoldats experimẽtez aux armes. Plus en quatre cens eſcholiers, & quelques Bourgeois volontaires ſans experience. Et qu'eſtoit ce que cela contre vn peuple cõme infini, ſinon vne petite mouſche contre vn grand Elephant? Ie cuide que ſi les nouices des conuents, & les chambrieres des preſtres ſeulement, ſe fuſſent preſentez à l'improueuë auec des baſtons de cotterets és mains, que cela leur euſt fait tenir bride. Neantmoins auec leur foibleſſe ils firent bonne mine, iuſques à ce que la force deſcouuerte des Princes & Seigneurs liguez les contraignit de quitter la partie. Et quand bien on fuſt venu aux armes dans la ville, cõme il eſtoit difficile qu'en brief on y euſt eſté contrainct, veu les menees ſecrettes qui ſe tramoyent, ceux de la Religion euſſent-ils combatu trois iours, ainſi que firent ceux de Thoulouſe? Certes non pas trois heures, comme ie penſe: & n'y auoit moyen de les maintenir, que la preſence du Roy fauoriſant ſon Edict. Aucuns ont voulu dire, que M. le Prince de Condé fit le meſme erreur de Pompee, quand il abãdonna Paris. Mais ſi on regarde biẽ, on verra que celuy de Pompee fut ſans comparaiſon plus grãd. Car à Rome tout eſtoit quaſi à ſa deuotion, où le Prince n'auoit à Paris qu'vne poignee de gens. Auant qu'approprier les exemples anciens aux faicts modernes, on doit premier iuger de la ſimilitude qu'il y a entr'eux. Toutes les difficultez ſuſdictes me font croire que c'eſtoit vn haut & genereux deſſein, que de voir eſtablir à Paris l'exercice de la Religiõ: mais de

luy donner fermeté sans le moyen susdit, il estoit comme impossible. Et mesme ce qui s'est passé depuis l'a bien confermé

Pourquoy il luy fut impossible de se rendre le plus fort pres du Roi & de la Cour.

A ceste heure voyons la disposition de la Cour. Il est notoire qu'au temps du Colloque de Poissi, la doctrine Euangelique y fut proposee en liberté: ce qui causa que plusieurs, tant grand que petits, prindrét goust à icelle. Mais tout ainsi qu'vn feu de paille fait grand'flãme, & puis s'esteint incontinent, d'autant que la matiere defaut: aussi apres que ce qu'ils auoiét receu cõme vne nouueauté, se fut vn peu enuieilli en leur cœur, les affectiõs s'amortirent, & la pluspart retourna à l'anciéne cabale de la Court, qui est bien plus propre pour faire rire & piaffer, & pour s'enrichir. Mesme il y eut des Huguenots qui se desfroquerent pour resuyure ceste trace. Il faut estimer que la Cour en general est la vraye image du Prince car tel qu'il est, telle aussi est sa suite. S'il est sage, elle le sera: & s'il ayme à folatrer, elle l'imitera aussi. Et si vn chef de famille, par l'vsage, faict que ses enfans & seruiteurs forment leurs mœurs au patron des siennes, qu'est-ce donc que fera en sa maison vn Roy, en la main duquel est l'exaltation & la ruine? Voyla pourquoy les Courtisans, voyans que le Roy, Messieurs ses freres, & la Royne leur mere, estoient plus enclinez à la religion Catholique, & le Roy de Nauarre s'estoit reuolté, taschoient aussi de se conformer à eux: ce qui tournoit à la desfaueur du Prince de Condé, & de ceux qu'il maintenoit. Outre plus, quand bien il fust là arriué premier que les autres, peu de seiour y eust il faict sans se rendre odieux. Car proposez à vne Cour la reformation, ostez luy ses plaisirs, & l'embroüillez en affaires, elle

vous

vous hait à mort. En fin, ayant beaucoup d'ennemis en icelle, & encores plus dehors, il euſt eſté mal aſſeuré. Ce qui me fait croire que le fondement de la Cour, n'eſtoit pas plus certain que celuy de Paris.

Mais vn autre deſſein fut tenté par luy (qui ne fut non plus executé) auquel y auoit, ce me ſemble, plus d'apparence: c'eſtoit d'induire la Royne d'aller à Orleans, & y mener le Roy. Et quelques hiſtoriẽs diſẽt que cela luy fut propoſé, lors qu'elle craignoit les mouuemẽs de la ligue, & qu'elle y preſta l'aureille. Neantmoins tout cela s'en alla en fumee : mais ſi les effets ſ'en fuſſent enſuyuis, ie cuide que les armes ſe fuſſent remiſes au fourreau. Car eſtant la Cour en vn lieu où elle ne pouuoit eſtre ſurpriſe, à cauſe des forces qu'on y euſt fait venir, & où elle ne pouuoit eſtre forcee, pource que nul n'euſt oſé alors entreprendre de faire tirer les canons contre les murailles qui enuironnoyent le Roy: on euſt là parlé & negocié à cheual, iuſques à ce que les affaires euſſent eſté aucunement reſtablies ſelon les Edits de pacification. Mais de penſer que ce remede euſt amorty les guerres, ie m'en dõneray biẽ garde. Il ſuffit ſ'il les euſt dilayees pour quelque peu de temps.

DE TROIS CHOSES QVE I'AY REMARquees qui arriuerent auant que les armees ſe miſſent en campagne. Dont l'vne fut plaiſante, l'autre artificieuſe & la tierce lamentable.

Qu'il eſt impoſſible que les hiſtoriens marquẽt toutes les particularitez.

CEvx qui deſcriuent les groſſes hiſtoires, ayans à repreſenter tant de faits, qui ſont en plus grand nombre, que ne ſont les fueilles en vn cheſne toufu : ne peuuent pas touſiours le faire, en notant toutes les particu-

toutes les particularitez qui les accompagnent. Car s'ils s'y vouloyent assuiettir, pour vn volume qu'ils mettent en lumiere, ils seroient contrains d'en mettre quatre. Mais ils se contentent seulement, de diuulguer ce qui est plus memorable. Et comme en lisant les choses passees, si i'en rencontre quelqu'vne, soit petite ou grande, sur laquelle on pourroit dire quelque mot pour la faire mieux gouster, & en tirer vn peu de fruict : ie me delecte de le faire, mesmement en celles que i'ay veuës. Ce qui pourra parauanture, aucunement seruir à l'intelligence de l'histoire, qui est la tres-riche boutique, où ceux qui affectent les beaux ornemens, doyuent auoir recours n'estant ce que ie mets icy en monstre, qu'vne petite balle de mercier, en laquelle les marchãdises sont de basse valeur : neantmoins ie me suis trompé moy-mesme, ou elles ne sont point falsifiees.

Comment la ville d'Orleans fut saisie, par M. le Prince.

LE premier point dequoy ie parleray, sera de la maniere qu'arriua M. le Prince de Condé & sa suite à Orleans. Il auoit enuoyé le iour precedẽt M. d'Andelot, pour se saisir de la ville, où estant arriué, cõme incognu, il apperceut qu'il y auroit de l'empeschement : ce qui le fit enuoyer vers ledit Seigneur, luy mandant qu'il s'auançast diligemment pour le soustenir, & qu'il y auoit apparence de venir aux armes. Or tous ne voulans perdre vn si bon morceau, qu'estoit celuy-là, demandoyent non seulement à trotter, mais à courir : & ce qui fut dit, fut aussi tost fait. Car à six lieues de là l'esbranslement commença, ayant Monsieur le Prince alors tant en maistres qu'en valets, enuiron deux mille cheuaux : & s'estant luy-mesme mis à la teste, & prins le grãd galop, tout ce corps fit le semblable, iusques à ce qu'on fut à la

porte. Innumerables gens se trouuoyét par les chemins, tant estrangers qu'autres, qui alloyent à Paris, qui voyans le mystere de ceste course, sans que nul leur demandast aucune chose, la pluspart iugeoit du commencement que c'estoyent tous les fols de Frãce, qui s'estoyent assemblez, ou que ce fust quelque gageure, car il n'estoit encores nouuelle de guerre. Mais apres y auoir d'auantage pensé, & consideré le nombre, & la Noblesse qui là estoit, ils entrerent en admiration; mais en telle sorte, qu'ils ne se pouuoiét garder de rire d'vn mouuement si impetueux, qui n'abatoit pas les arbres, cõme les vents de Languedoc, mais qui plustost s'abbatoit soy-mesmes. Car par le chemin on voyoit ordinairement valets portez par terre, cheuaux esboitez & recreuz, malles rẽuersees: ce qui causoit mesmes à ceux qui couroient des risees continuelles. Mais ceux qui furent mis ce iour là hors de la ville, plorerent Catholiquement; pour auoir esté depossedez de l'estape des plus delicieux vins de la France.

QVANT au second point, la matiere en est plus graue, d'autãt qu'elle cõsiste en accusatiõs generales & priuees, defenses, raisons, & autres artifices pour persuader: auec lesquelles armes tãt de grãds Chefs par l'espace de deux mois, ne cesserẽt de s'entrecõbattre, pareillemẽt de cõforter & animer leurs cõfederez & partisãs. Il estoit tres-necessaire alors en ces alteratiõs d'estat, si nouuelles & extraordinaires, de leuer les mauuaises impressiõs qui se pouuoyét prẽdre par ceux qui ignoroyent les intentiõs des entrepreneurs: & s'il y eut biẽ assailli, il y eut aussi biẽ defendu. Dequoy chacũ pourra iuger, en lisãt les actes

Des escrits publiez, pour la prinse des armes es premiers troubles.

tant d'vn party que d'autre, qui sont inserez és Annales. Il y en a qui estiment quād ils ont bonne cause, que d'elle mesme elle se manifestera à vn chacun: ce qui les rend negligens à publier ce qui en est. En quoy ils faillent. Car encor que les choses iustes & veritables auecqnes le temps monstrent tousiours leur lumiere: toutesfois en plusieurs occurrences il est necessaire de l'anticiper, & que tost on cognoisse ce qui ne laisseroit d'estre cognu plus tard, mais il n'en arriueroit tant de fruict. Et tout ainsi que les mauuaises herbes suffoquent les bonnes, si on ne les arrache, aussi qui ne rembarre les calumnies, qu'ordinairement les aduersaires obiectent à l'encontre de ce qui est bon, sans doute il se verroit souuent supprimé. Outre plus, on acquiert bien d'auantage de support, apres auoir au vray declaré, en quelque affaire que ce soit, qu'on y marche de pied droit, & qu'on y besogne de main equitable. Somme, en ce siecle icy les hommes sont si paresseux aux deuoirs publics, que si on ne les excite de parole sur parole, ils demeurent immobiles. Ceux desquels la cause n'est gueres bonne, plus de besoin ont-ils d'artificieux langage, pour pallier ce qui estant descouuert la rendroit desfauorisee. Ie cuide aussi qu'ils n'ont pas la langue engourdie. Par où on peut voir que l'eloquence est comme vn cousteau à deux trachās: mais, quoy qu'on die, si est-il bien difficile de desguiser le faux, & d'obscurcir le vray.

Du pourparler entre la Roine et M. le Prince.

LE troisieme point est de l'abouchement qui fut fait aupres de TOURY en Beausse, par la ROINE, le ROY de Nauarre, & le Prince de Condé, pour auiser aux moyens d'appaiser les differens suruenus. Plusieurs pensoyēt que la presence & cōmunicatiō des grād

auroit plus d'efficace, que les ambassades si souuent enuoyez de part & d'autre. Et encor qu'il y ait quelquesfois du peril aux entreuenuës, nonobstant elle ne laissa d'estre accordee, veu les instáces qu'en faisoit la Roine, auecques les limitations qui s'ensuiuent, Que de chacun costé on ne pourroit amener que cent gentils-hommes auec armes & láces. Que nul les troupes n'approcheroyent plus pres du lieu ordonné, que de deux lieuës, &, Que tréte cheuaux legers de part & d'autre, six heures deuant que s'aboucher, descouuriroyent la campagne, laquelle est en cest endroit, raze cóme la mer. A l'heure dite, la Royne se trouua à cheual en la place assignee, auecques le Roy de Nauarre, où M. le Prince & M. l'Admiral, aussi à cheual, la furent trouuer: & là traiterent des choses publiques par ensemble. Cependát les deux troupes, qui estoyent composees d'vne eslite d'hommes, & la plusspart Seigneurs, firent alte à huit cens pas les vns des autres. Le Mareschal d'Anuille commandoit à l'vne, & le Comte de la Rochefoucaut à l'autre. Or apres qu'elles se furét contemplees demi heure, chacun desireux de voir, l'vn son frere, l'autre son oncle, son cousin, son amy, ou ses anciens compagnons, demandoit licence aux Superieurs : ce qu'on obtenoit auec peine, pource qu'il auoit esté defendu qu'ó ne s'accostast, de crainte de venir aux iniures, & apres aux mains. Mais tant s'en faut que querelles s'en ensuyuissent, qu'au contraire, ce ne furent que salutations & embassades de ceux qui ne se pouuoyent garder de monstrer signes d'amitié à ceux que la parenté ou l'hónesteté auoit auparauant liez ensemble : nonobstát les marques cótraires que chacun portoit. Car la troupe qui accó-

pagnoit le Roy de Nauarre, estoit vestue de casaques de velours cramoisi, & banderoles rouges: & celle du Prince de Condé, de casaques & banderoles blãches. Les Catholiques qui imaginoient que ceux de la Religion fussent perdus, les exhortoient de penser à eux, & ne s'obstiner pas à donner entree à ceste miserable guerre, en laquelle il faudroit que les propres parens s'entretuassent. Eux respondoyent l'auoir en detestation, mais qu'ils estoyent asseurez, s'ils n'auoyent recours à la defence, qu'on les traiteroit de la mesme façon de plusieurs autres de la Religion, qui auoyent esté cruellemẽt occis en plusieurs endroits de la France. Bref, chacun s'incitoit à paix, & à persuader les grands d'y entendre. Aucũs, qui vn peu à l'escart consideroyent ces choses plus profondemẽt, deploroyẽt le discord public, source des maux futurs. Et quand ils venoyẽt encores à repenser en eux-mesmes, que toutes les caresses qu'on s'entrefaisoit, seroyent conuerties en meurtres sanglans si les Superieurs donnoyent vn petit signe de combattre, & que les visieres estans abbatues, & la prompte furent ayant bandé les yeux, le frere quasi ne pardõneroit à son frere, les larmes leur sortoyent des yeux. Ie me trounay là du costé de ceux de la Religion, & puis dire que i'auois de l'autre part vne douzaine d'amis, que ie tenois chers comme mes propres freres, & qui me portoyent vne affection semblable. Cependant la conscience & l'honneur obligeoyent vn chacun de ne manquer ny à l'vn ny à l'autre. Les amitiez particulieres estoyent encor viues alors: mais depuis que les grands maux vindrent à auoir cours, & les conuersations à se discontinuer, elles s'allerent amortissant en plusieurs. La

Royne & le Prince de Condé, apres auoir conferé deux heures ensemble, ne se pouuans accorder, se retirerent: chacun bien marry que meilleur effect ne s'en estoit ensuiuy.

DE LA PROMESSE QVE FIT MONSIEVR le Prince de Condé à la Royne, vn peu legerement, de sortir hors du Royaume de France: & de ce qui empescha qu'elle ne fut accomplie.

APRES que de toutes parts bon nombre de gens de guerre des ordonnances furẽt arriuez à Paris, & partie de la vieille infanterie, le Roy de Nauarre, Messieurs de Guise & Connestable, qui mesprisoyent les forces de ceux de la Religion, comme tumultuaires, s'estimerẽt assez puissans pour leur faire peur, & en corps d'armee s'acheminerẽt vers Chasteaudun. Ce qu'entendant M. le Prince, il demanda auis aux Chefs de guerre, qui l'accompagnoyent, de ce qu'on deuoit faire. Tous vnanimement dirent, puis qu'on auoit monstré iusques alors vne si braue contenance de parole & de fait, & apres sur le principe de la guerre qu'on se laissast enclorre & assieger dedans vne ville, ce seroit vn acte qui porteroit quelque tesmoignage de lascheté, & qui desfauoriseroit grandemẽt les affaires de ceux de la Religion, tãt enuers les nations estrangeres, qu'enuers ceux de la France qui tenoyẽt le mesme party. Veu mesmemẽt que les forces qu'on auoit desia ramassees approchoyent de six mille soldats à pied, & deux mille cheuaux: & que, par le rapport des espies, les ennemis n'auoyẽt encores que quatre mille hõmes de pied & trois mil le lãces: lesquels combiẽ qu'ils fussent mieux equip-

Approches des deux armees contraires.

pez d'armes, cependant les autres ne leur estoyent inferieurs en courage. Doncques, que rien ne deuoit empescher qu'on ne se mist promptement aux champs: &, si l'occasion s'offroit, combattre les ennemis: car on n'en auroit iamais meilleur marché, d'autãt que le temps alloit accroissant leurs forces.

Negotiations de paix.

CELA arresté, on s'alla camper à vne lieue & demie d'Orleans, ou nouueaux ambassadeurs vindrẽt de la part de la Royne, pour commencer les parlemens. Car tant d'vn costé que d'autre, on redoutoit merueilleusement les desolations vniuerselles, qui suruiendroyent, la guerre s'attachant vne fois. Aux deux premiers qui se firent, on disputa assez, sans en tirer grande resolution: sinon qu'il fut arresté que les Princes & Seigneurs Catholiques liguez se retireroient en leurs maisons, & puis le Prince de Condé obeiroit à ce qui luy seroit commandé de la part du Roy, pour le bien du Royaume. Tost apres ils s'acheminerent iusques à Chasteaudun seulemẽt, & ne passerent outre, & presumoyent ceux de la Religiõ que ce fust feinte. Aucuns ont voulu dire que ausdits parlemẽs le Prince de Cõdé s'exposoit trop au peril. Mais il y fut tousiours plus fort que les autres, & les siens tres-vigilans pour n'estre trompez. Neãt moins ils ne se peurent exempter de l'estre en vn poinct, & trop à la bonne foy, en ce qu'ils consignerent la ville de Boisgency (qui pourtant ne valoit rien) au Roy de Nauarre pour sa seureté venant parlementer, laquelle ne leur fut restituee. Ce qui les anima merueilleusement, & cognurent qu'il falloit negotier de là en auant la bride en la main. Or comme il venoit chacũ iour quelqu'vn vers M. le Prince de Cõdé de la part de la Royne, pour le disposer à la

paix, dequoy elle se monstroit aussi tres-desireuse: auint que l'Euesque de Valence y fut aussi employé, lequel estoit vn personnage excellent en doctrine & eloquence, quand il vouloit faire paroistre l'vne & l'autre. Il l'amadoua si bien de beau langage, qu'il lui redoubla le desir d'entrer en vn bon accord: & finalement lui dit, d'autant que lui estoit calomnié de plusieurs, comme autheur de ceste guerre, qu'il deuoit faire reluire sa iustification par toutes belles offres & beaux effects afin qu'à lui, ni à la cause qu'il maintenoit, on n'imputast la coulpe des miseres futures. Et que s'il offroit à la Roine, au premier pourparler (plustost que de voir ce Royaume exposé au feu & au sang) de sortir hors d'icelui auecques ses amis, qu'elle ne sçauroit que respódre, ni moins encor ses ennemis, qui auoient promis de se retirer en leurs maisons, & que de ceste ouuerture il se pourroit ensuiure quelque bonne resolution, qui feroit cesser les armes: lesquelles posees, toutes choses apres se pourroient restablir auec facilité. Ayãt parlé, il se retira, laissant audit Prince) qui se faschoit d'estre contraint d'entrer en guerre cõtre sa propre nation) quelque impression de suyure ce conseil. Il le communiqua à quelques vns qui aimoient la pacification, qui ne le reprouuoient.

De l'offre que M. le Prince fit à la Roine

DEVX iours apres il fut accordé qu'il iroit trouuer la Roine à vne lieuë & demie de là, pour essayer encores si on pourroit effectuer quelque chose: ce qui fut fait. Et apres plusieurs longs propos, en fin M. le Prince lui fit l'offre ci deuãt recitee (qui estoit de sortir hors du Royaume) pour lui rendre tesmoignage du zele qu'il auoit à le voir trãquille. Mais sa derniere parole ne fut pas si tost acheuee, qu'elle le prit in-

continent au mot: lui disant, que c'estoit le vray moyen pour remedier aux maux qu'on craignoit, dont toute la France luy en seroit redeuable: & que la maiorité du Roy estant venue, il remettroit toutes choses en bon estat, tellement que chacun auroit occasion de s'en contenter. Et combien que ce Prince ne fust pas aisé à estonner, ni sans replique, si fut-il estonné à ce coup, ne pensant pas qu'on le deust prẽdre au pied leué, cõme lon dit. Et d'autant qu'il commençoit à ce faire tard, elle luy dit qu'elle renuoyeroit le lendemain vers lui, pour sçauoir les cõditiõs qu'il demanderoit. Elle se departit auec bonne espérãnce, & le Prince se retira en son camp, riant (mais entre les dents) auec les principaux de sa Noblesse, qui auoient entẽdu le discours. Les vns se grattoient la teste, qui ne leur demangeoit pas: le autres la brãloyent. Cestui-ci estoit pensif: & les ieunes gens se mocquoient les vns des autres, s'attribuans chacun vn mestier à quoy ils seroient contrains de vaquer, pour auoir moyen de viure en pays estrange. On arresta au soir, que le lendemain on assembleroit les Chefs, pour prendre auis sur ce fait si important.

Conseil & l'auis sur cest offre.

Le matin venu on entre au conseil, où M. l'Admiral dit, pource que le fait touchoit à tous, qu'il luy sẽbloit qu'on le deuoit communiquer à tous. Ce qu'õ fit. Et enuoya-lon les Calõnels & Capitaines pour tirer les auis tãt de la Noblesse, q̃ de l'infanterie. Mais incõtinent tous respondirent, que la terre de Frãce les auoit engẽdrez, & qu'elle leur seruiroit de sepulture, & tãt qu'ils auroient vne goutte de sang, qu'ils ne l'espargneroient pour la defence de leur religiõ. Au reste, que M. le Prince se souuint de la promesse generale qu'il leur auoit faite, de ne les abandõner,

Ceci estant rapporté au conseil, hasta la conclusion de ceux qui y deliberoyent, qui voyãs la disposition publique, furent encor plus fortifiez en leurs opinions, qui se conformerẽt à icelle. Mesmes il n'y en eut que trois ou quatre, qui parlerẽt, veu que le fait estoit si clair. Et me ressouuient encor aucunement de quelques particularitez qui furent dites. Mõsieur l'Admiral remonstra à M. le Prince, encor qu'il pensast que la Roine en l'acceptatiõ de sõ offre n'y procedoit point de mauuaise intentiõ: ains que le desir qu'elle auoit de tirer l'Estat de misere, la faisoit rechercher to⁹ expediẽs: toutesfois qu'il estimoit, que ceux qui auoient les armes en la main, la circonuenoient, pour le circõuenir: qu'il ne deuoit ni ne pouuoit effectuer ce qu'on luy auoit proposé, & qu'il auoit promis de faire, car s'il estoit lié auparauãt par plus estroittes obligations: & que s'il s'absentoit, il perdroit entierement sa reputatiõ, & cõdamneroit la cause qu'il auoit embrassee : laquelle, outre sa iustice, estãt auctorisee par Edict du Roy, deuoit estre maintenue, & n'y falloit espargner la vie. M. d'Andelot parla ainsi: Monsieur, l'armee des ennemis n'est qu'à cinq petites lieues d'ici. Si elle voit peur, desmẽbrement, ou autre alteration entre nous : elle nous menera iusques dedans la mer Oceane à coups de lãce & à coups d'espee. Si vous nous abandõnez maintenãt, on dira que c'est par crainte, laquelle (cõme ie sçay) ne logea iamais dans vostre cœur. Nous sommes vos seruiteurs, & vous nostre Chef: ne nous separons donc point, veu que nous combattons pour la Religion, & pour nos vies. Tãt de parlemens qui se sont faits, ne sont que piperies, veu les effects qui apparoissent ailleurs. Le meilleur remede pour

eſtre bien toſt d'accord, eſt, qu'il vous plaiſe nous mener à demi lieue de ceux qui deſirent que nous ſortions hors du Royaume: & parauenture qu'vne heure apres on en verra ſortir quelque bõne reſolutiõ: car nous ne ſerõs iamais bõs amis, que nous n'ayons vn peu eſcrimé enſemble. Le ſieur de Boucard ſ'auança apres, qui eſtoit vn des plus braues gentilshommes de ce Royaume, & qui auoit du feu & du plõb en la teſte. Mõſieur, dit-il, qui laiſſe la partie la perd, & qui la remet: laquelle reigle eſt encores plus vraye au fait que nous maniõs, qu'au ieu de la paume. I'ay deſia cinquante ans ſur la teſte, qui eſt pour auoir acquis vn peu de prudence: voila pourquoy il me faſcheroit fort de me voir en païs eſtrange, me pourmener auec vn curedent en la bouche, & que cepẽdãt quelque petit affetté miẽ voiſin, fiſt le maiſtre dans ma maiſon, & ſ'engraiſſaſt du reuenu. Qui voudra ſ'en aller, ſ'en aille: quant à moy, ie mourray en ma patrie, pour la defenſe des autels & des foyers. Parquoy, Mõſieur, ie vous ſupplie & conſeille de n'abãdonner tãt de gẽs de biẽ, qui vous ont eſleu & de faire vos excuſes à la Roine: & nous employer bien toſt, cependant que nous auons enuie de mordre. Il y eut apres cela, peu de langage, ſinon vne approbation de tous. Mais M. le Prince prit la parole, & pour la iuſtification de ſon offre, dit qu'il l'auoit faite, voyant qu'on le vouloit tacitement taxer d'eſtre cauſe de la guerre, & que ſi ſon abſence pouuoit apporter la paix, qu'il l'eſtimeroit biẽ-heureuſe: car il n'auoit point ſon particulier en recõmandation. Toutesfois qu'il appereeuoit bien, voyãt les forces ennemies ſi prochaines, & la reſolutiõ qu'ils auoiẽt priſe, que ſon humilité ſeroit priſe & reputee d'eux

à laſcheté, & qu'elle n'apporteroit aucũ repos, ains pluſtoſt ruine à la cauſe qu'il maintenoit. Et qu'il eſtoit deliberé de ſuyure leur conſeil, & de viure & mourir auecques eux. Cela dit, chacun ſe toucha en la main, pour cõfirmation. Au ſoir du cõſeil, Theodore de Beze & quelques vns de ſes compagnõs luy firent vne treſ-ſage & belle remonſtrance, pour le conforter en ſa reſolution, luy alleguans les inconueniens qui s'enſuiuroyẽt de ſe ſeparer: & le ſupplient de ne laiſſer point l'œuure encommencee, à laquelle Dieu donneroit perfection, puis qu'il alloit de ſon honneur. Au meſme temps arriua au champ de la part de la Roine, Monſieur de Freſne, Robertet, Secretaire des commandemens, pour remporter les conditions que ledit ſieur Prince demanderoit pour ſon iſſuë. Auquel il reſpondit que l'affaire eſtoit de poids, & qu'il n'eſtoit encores reſolu, d'autant que pluſieurs murmuroient, & la cõcluſiõ priſe, on la feroit ſçauoir à la Roine, ou lui-meſme la lui porteroit. Robertet cognut au langage de quelques particuliers, qu'il y auoit du chãgemẽt: & s'en retourna retrouuer la Roine, pour l'aduertir qu'il falloit autre choſe que du papier, pour le mettre dehors: laquelle ſe retira apres.

De ce fait ici les Princes & les grãds doyuẽt tirer inſtruction de ne s'obliger de promeſſe, en affaires qui ſont de poids, ſans auoir premier bien conſulté auec les ſages. Car encor qu'õ ſoit pouſſé de bõne intẽtion, cela n'empeſche pas qu'õ ne choppe en quelque maniere, en ce que la ſoudaineté fait negliger pluſieurs circonſtances, qui ſe doiuent cõſiderer. Et quãd biẽ on obſerueroit tout ce qui eſt requis, ſi eſt ce que pluſieurs le peuuent encores mieux faire. La

Obſeruation ſur ce fait.

dignité de la cause qui s'agist, est aussi quelquesfois telle: & la quantité des associez si grande: qu'il faut mesmes que les superieurs deferét à l'vn & à l'autre. Ils doiuét aussi imaginer que ceux à qui on promet, bien que ce soiét choses desraisonnables, ne laissent de se tenir offensez, & de se plaindre, s'ils voient qu'on manque à l'accomplissement d'icelles.

PAR QVELLE ACTION LA GVERRE *commença à s'ouurir manifestement entre les deux armees.*

Resolutiō de M. le Prince, de charger ses ennemis.

PEndāt que les pourparleurs dōt il a esté fait mentiō, se cōtinuoient: il y eut quasi tousiours des suspēsiōs d'armes d'vne part & d'autre: qui causa qu'on n'entreprint rien és enuirōs de Paris & d'Orleans. Mais avāt le Prince de Cōdé & les siēs cognu que les paroles estoient trop foibles, pour remedier aux alterations presentes, il determina d'y adiouster les effects. Parquoy incōtinét apres que la resolutiō fut prise sur l'offre fait à la Roine, il retira à part sept ou huit des principaux Capitaines, pour auiser aux moyēs pl⁹ propres pour venir aux mains auec les ennemis: car les trefues estoient faillies le iour precedét. Tous opinerét qu'il les falloit preuenir par diligence: veu que deux choses fauorisoient grādemét: l'vne que Messieurs de Guise, Cōnestable & mareschal S. André estoiét alors absés de l'armee & n'y auoit que le Roy de Nauarre qui y fust: l'autre que les cōpagnies des gés-darmes logeroiét fort escartees du corps d'icelle. Que de marcher le iour vers eux, leurs cheuaux legers ou leurs fourrageurs

leur donneroient aduertissement : mais faire vne grande diligence la nuict,& arriuer à la diane,indubitablement on les surprendroit. Et combien qu'ordinairement on ne vist gueres donner de camisades aux armees,d'autant plus faciles à executer estoient elles,pource qu'on s'en gardoit moins. Et quant au chemin,qu'il estoit tres-facile, n'y ayant que campagne raze iusques à eux.

Efforts pour l'execution de ceste resolution.

VNE heure apres,le cãp partit,& arriua à la Ferté de bonne heure: où les Chefs dirent aux Capitaines leur intention, afin qu'ils fissent vestir leurs soldats de chemises,& les disposassent à se bien porter en ceste magnanime entreprise. Sur les huict heures du soir les troupes estoient ia aux champs,lesquelles apres auoir fait les prieres publiques (selon la coustume d'alors de ceux de la Religion) se mirent à marcher auec vn ardeur de courage, que ie puis affermer auec verité,n'en auoir iamais veu en gens de guerre de plus grande. Auant le deslogement se cõmit vn acte tres-vilain, d'vn forcement de fille par vn gentil-homme, dont la qualité & la brieueté du temps empescherent de faire le chastiment. Ce qui fit que beaucoup de gens de bien prindrẽt de là vn mauuais presage de l'entreprise. L'ordre qui fut dõné pour combatre, estoit tel, car on presumoit surprendre les ennemis dans le logis. Premierement Monsieur l'Admiral marchoit à la teste auec huict cens lances, & deuoit renuerser toute la cauallerie qu'il rencontreroit en armes. Apres suyuoient douze cẽs harquebusiers en quatre troupes,ayãs charge d'attacher les corps de garde de l'infãterie ennemie puis donner dans leur quartier. Apres marchoient huict cẽs harquebusiers pour se saisir de l'artillerie,

Notez.

ſuiuis de deux gros bataillons de picques. Puis M. le Prince de Condé venoit auec plus de mille cheuaux en quatre eſquadrons, auec le reſte de l'harquebuſerie. Il faut entendre que partant à l'heure qu'on fit, par raiſon on deuoit arriuer au logis des ennemis à trois heures du matin. Car il n'y auoit que belle cãpagne, & nuls paſſages eſtroits, & en vne heure & demie les gens de pied pouuoient faire vne lieuë. Mais apres en auoir marché deux, les guides recognurent qu'ils ſ'eſtoient eſcartez du chemin, & en penſant ſe redreſſer, ils ſe fouruoyerent d'auantage, demeurans comme eſperdus, ſans ſçauoir où ils eſtoient: au grand deſplaiſir des Chefs. Somme, qu'ayans cheminé iuſques à vne grãd'heure du jour, on trouua qu'on eſtoit encor à vne lieuë du camp des ennemis, duquel les batteurs d'eſtrade, ayans apperceu la teſte de l'armee du Prince, retournerent en toute diligence y dõner vne chaude alarme. On prit conſeil de ce qu'il cõuenoit faire. Mais en ces entrefaites, on entendit les canõnades redoublees qui ſe tiroient dudit camp, pour ſignal à leur cauallerie de ſ'y venir ioindre. Ce qui fit rõpre le deſſein de paſſer outre, veu qu'on eſtoit deſcouuert, & qu'il y auoit encores loin à marcher: mais ſ'il n'y euſt eu que demi lieue, on auoit deliberé de paſſer outre, & cõbatre. Voila comment vne entrepriſe qui en apparence eſtoit bien certaine, fut toute rompue.

Quel ſuccez ceste entrepriſe pouuoit auoir: & ce qui auint le lẽdemain.

IE me ſuis enquis à quelques ſuffiſans Capitaines qui eſtoiẽt en l'armee contraire, ce qu'ils penſoient qui euſt deu ſucceder, ſi ceux de la Religiõ fuſſent arriuez à tẽps. Ils m'ont cõfeſſé qu'ils euſſent cõbatu: cependãt qu'ils eſtoient preuenus, eſtans ſeparez de leurs Chefs plus affectiõnez, & de la pluſpart de leur caual-

caualleríe. Mõsieur le Mareschal d'Anuille estoit logé à la teste de l'armee Catholique, auec ques la caualleríe legere, qui est vn tres-vigilant & entendu Chef de guerre, lequel m'a dit aussi auoir esté en armes & en ceruelle bonne partie de la nuict: neantmoins si tout le gros eust donné à tẽps, que leur armee estoit en hazard. Dequoy il ne faut faire aucune doute. Car encor que les euenemens militaires soient fort incertains, si est ce que le desauantage d'estre surpris, mõstroit vne aparẽte perte de celui q se laissoit surprẽdre. Toute la coulpe fut iettee sur les guides, lesquels pour s'excuser, disoiẽt q̃ M. d'Andelot, avant dés le partir du logis mis son infanterie en bataillons, cela l'auoit rendue plus tardiue à marcher. Mais i'estime que telle excuse estoit plus subtile, que veritable, veu qu'il n'y auoit ni haye ni buissõ qui donnast empeschement. Toutesfois elle auroit eu poids si le pais eust esté plus serré. Les deux armees demeurerẽt en ordre, combien qu'elles fussent vn peu esloignees l'vne de l'autre, iusques à deux heures apres midi. Apres M. le Prince de Condé s'alla loger à Lorges, distant d'vne petite lieue d'eux. Et le Roy de Nauarre manda en toute diligenee à Messieurs de Guise & Cõnestable, qui estoiẽt à Chasteaudun, ce qui estoit suruenu. Lesquels le vindrẽt trouuer incõtinent. Or eux craignans d'estre assaillis de nuict, à cause que l'armee du Prince de Cõdé estoit forte de gens de pied, & que leur logis estoit mal propre pour caualleríe, ils firent mettre à la teste de leur place de bataille, sur l'auenue, cinq ou six gros mõceaux de fagots auec force paille dessous, pour y faire mettre le feu, si on les alloit attaquer: afin qu'à la clarté de ceste lumiere, lõ peust tirer trois ou qua-

tre volees d'artillerie:ce qui eust grandement endõmagé les assaillans. Aucuns y a qui desdaignent telles inuentions : neantmoins elles peuuent seruir quelquefois. Le lendemain, ils se mirent encor en bataille sans se voir,&n'y eut que les cheuaux legers qui escarmoucherent. Mais les chefs des deux costez voyant qu'il estoit bië mal-aisé de s'entre-surprendre, & leurs logis estre fort incommodes, attirez aussi par vne espece de necessité de prendre quelques villes, qui leur seruoient grandement pour la continuation de la guerre,cõme Blois & Boigency, chacun enuoya son bagage & artillerie vers icelles dés le matin:& apres le midi les armees s'y acheminerët,se separãs en ceste sorte,sans combat ni perte.

Accident fauorable aux ennemis de M. le Prince.

IE veux raconter vn accident, qui suruint deux heures apres ce depart,que s'il fust auenu lors qu'elles estoient plus voisines,parauenture que le Prince de Condé eust esté en danger d'estre desfait. Ce fut vne pluye & vn orage,qui dura pres d'vne heure, si horrible, que ie sçay qu'en quatre mille harquebusiers,qu'il y auoit,dix n'eussent peu tirer:& si la plus part se retirerët pour chercher le couuert,qui estoit vne occasiõ à souhait, qui presentoit la victoire aux Catholiques, tant pource qu'ils estoient puissans en cauallerie, que pource que le vent & la pluye donnoient si viuement au visage de leurs cõtraires, que les plus mordans d'eux estoient bien empeschez de resister à ceste fureur du tëps. C'est ici au vray ce qui se passa du costé de ceux de la Religion, en ceste expedition. Mais les particularitez qui suruindrent en l'armee du Roy de Nauarre, il appartient proprement à ceux qui estoient en icelle, & peuuent auoir sceuës,de les descrire.

DE LA BONNE DISCIPLINE QVI FVT *obseruee parmi les bandes, tāt de cheual que de pied, de Monsieur le Prince de Condé, seulemēt l'espace de deux mois. Puis de la naissance de la picoree.*

ALors que ceste guerre commença, les Chefs & Capitaines se ressouuenoiét encores du bel ordre militaire, qui auoit esté practiqué en celles qui s'estoient faites sous le Roy François, & Henri son fils, & plusieurs soldats en estoient aussi memoratifs: pour laquelle occasion il semble que ceux qui prindrét les armes, se contenoient aucunement en leur deuoir. Mais ce qui eut plus de force à cest effect, furent les continuelles remonstrances és predicatiōs où ils estoient admonnestez de ne les employer à l'oppression du pauure peuple: & puis le zele de religiō, dōt la plus grand' part estoiét menez, auoit alors beaucoup de vigueur. De maniere que sans aucune contrainte, chacun se bridoit volontairemēt, pour ne commettre point ce que souuentesfois l'horreur des supplices ne peut empescher: & principalemēt la Noblesse se monstra, à ce cōmencement, tresdigne du nom qu'elle portoit: car marchāt par la campagne (où la licence de viure est sans comparaison plus grande, que dās les villes) elle ne pilloit point, ny ne battoit ses hostes, & se contentoit de fort peu. Et les chefs, & la plus part d'icelle, qui de leurs maisōs auoiét apporté quelques moyēs, payoiét hōnestement. On ne voyoit point fuir persōne des villages, ni n'oyoit on ne cris ne plaintes. Sōme, c'estoit vn desordre tresbiē ordōné. Quād il se cōmettoit vn crime en quelque troupe, on bannissoit celui qui l'auoit commis,

Causes de ceste bone discipline.

ou on le liuroit és mains de la Iustice, & les propres cõpagnons n'osoient pas mesmes ouurir la bouche pour excuser le criminel: tãt on auoit en detestation les meschancetez, & estoit on amateur de vertu. Au camp de Vaussoudun pres Orleans, ou le Prince de Condé seiourna pres de quinze iours, l'infanterie fit voir qu'elle estoit touchee du mesme sentiment. Elle estoit logee en campagne, & le nõbre des enseignes ne passoit trentesix.

Particularitez notables d'iceile.

Ie remarquay alors quatre ou cinq choses notables. La premiere est, qu'entre ceste grande troupe on n'eust pas ouy vn blaspheme du nom de Dieu. Car lors que quelqu'vn, plus encor par coustume, que par malice, s'y abandonnoit, on se courrouçoit aspremẽt contre lui: ce qui en reprimoit beaucoup. La seconde, on n'eust pas trouué vne paire de dez ni vn ieu de cartes en tous les quartiers: qui sõt les sources de tant de querelles & de larcins. Tiercemẽt, les femmes en estoiẽt bannies, lesquelles ordinairemẽt ne hantent en tels lieux sinon pour seruir à la dissolution. En quatriesme lieu, nul ne s'escartoit des enseignes, pour aller fourrager: ains tous estoient satisfaits des viures qui leur estoient distribuez, ou du peu de solde qu'ils auoient receu. Finablement, au soir & au matin, à l'assiette & leuemẽt des gardes, les prieres publiques se faisoient, & le chãt des Psalmes retentissoit en l'air. Esquelles actiõs on remarquoit de la pieté en ceux qui n'ont pas accoustumé d'en auoir beaucoup és guerres. Et combien que la iustice fust alors seueremẽt executee, si est-ce que peu en sentirent la rigueur, pource que peu de desbordemens parurẽt. Certainemẽt plusieurs s'esbahissoiẽt de voir vne si belle dispositiõ, & mesmemẽt vne fois

feu mõ frere le Sieur de Teligni, & moi, en discourãt auec M. l'Admiral, la prisiõs beaucoup. Sur cela il nous dit, C'est voiremẽt vne belle chose, moyẽnãt qu'elle dure: mais ie crains que ces gens ici ne iettẽt toute leur bonté à la fois, & que d'icy à deux mois il ne leur sera demeuré que la malice. I'ay cõmandé à l'infanterie long temps, & la cognois, elle accõplit souuẽt le prouerbe qui dit, de ieune Hermite, vieux Diable: si celle-ci y faut, nous ferõs la croix à la cheminee. Nous-nous mismes à rire, sans y prendre garde d'auantage, iusques à ce que l'experience nous fit cognoistre qu'il auoit esté prophete en ceci.

Le premier desordre qui arriua, fut à la prise de Boigency, qui fut emportee des Prouençaux, par deux trous qu'ils firẽt à la muraille, à la sappe: là où ils exercerẽt plus de cruauté & de pillerie sur ceux de la Religion habitans d'icelle, qui n'auoient peu sortir, que contre les soldats Catholiques qui la defendoient: mesmement il y eut des forcemẽs de femmes. Cest exemple seruit de plãche aux Gascõs, qui monstrerent quelque tẽps apres, qu'ils ne vouloient pas estre surmõtez à iouer des mains. Mais le Regimen de Mõsieur d'Yuoy, qui estoit tout de Frãçois, s'escrima encor mieux que les deux autres: comme s'il y eust eu prix proposé à celui qui pis feroit. Ainsi perdit nostre infanterie son pucelage, & de ceste conionction illegitime, s'ensuiuit la procreation de Madamoiselle la Picoree, qui depuis est si bien accreuë en dignité, qu'on l'appelle maintenant Madame. Et si la guerre ciuile continue encor, ie ne doute point qu'elle ne deuienne Princesse. Ceste peruerse coustume s'alla incontinent ietter au milieu de la Noblesse vne partie de laquelle ayant gousté

Commencemẽt des desordres.

des premieres friandises qu'elle administre, ne voulut plus se repaistre d'autre viande. Et en ceste maniere le mal de particulier deuint general, & alla tousiours de plus en plus infectant le corps vniuersel. I'ay souuentesfois veu adiouster des remedes, pour penser corriger la malignité de ceste humeur. Mais combien qu'ils profitassent aucunemẽt, si n'auoiẽt-ils la force de la forcer. Entre autres, M. l'Admiral ne s'y estpoint espargné, qui estoit vn fort propre medecin pour guerir ceste maladie. Car il estoit impiteux: & ne falloit point par excuses friuoles, pẽser eschapper, estant coulpable: car elles n'estoient point valables deuãt lui. Au voyage qu'il fit en Normãdie, il fut auerti qu'vn Capitaine d'Argoulets auoit saccagé vn village, où il enuoya incontinent, & ne peut-on attraper que le Chef & quatre ou cinq soldats qui receurent leur condamnation incontinent, & les fit attacher bottez & esperonnez, & la casaque sur le dos, auec le drapeau pour enseigne. Et puis, pour enrichir le trophee, il leur fit mettre aux pieds les despouilles cõquises, cõme robbes de femmes, linceux, nappes, entremeslez de poules & iambõs: ce qui seruit d'aduertissemẽt & d'escrit en grosse lettre à tous ceux qui se mesloient de mesme mestier, de ne se gouuerner comme ceux-là. On ne vit iamais gens plus sages qu'on fut apres, tant qu'vn mois dura. Mais on retourna depuis, à l'exercice des bonnes coustumes, que sans seuerité on ne sçauroit faire oublier. Ie diray aussi en faueur des bandes Catholiques, qu'elles estoient aussi à ce commencemẽt bien policees, & peu mal-faisantes au peuple: entre lesquelles la noblesse reluisoit. Mais de dire combien de tẽps elles perseuererent, ie ne sçay pas bon-

Remedes qui y furent appliquez.

nement: toutesfois i'ay entendu, qu'elles mirẽt tout incontinent les voiles au vent,& prindrent la mesme route des autres. Encores que quelquesfois nos desordres nous aprestent à rire, si est-ce qu'il y a biẽ plus d'occasion d'en plorer, voyant vn si grãd nombre de ceux qui maniẽt les armes, meriter par leurs mauuais comportemens, de porter plustost le nom de brigands, que de soldats.

POVR QVELLES RAISONS L'ARMEE DE Monsieur le Prince de Condé se dissipa apres la prise de Boigency. Et comme il tourna ceste necessité en vtilité, & du dessein de celle du Roy de Nauarre.

LEs principaux Capitaines du parti de ceux de la Religiõ, qui auoiẽt cognoissance des affaires du mõde, preuoyoient biẽ que leur armee ne demeureroit pas long temps en corps, pourcequ'vne partie des fondemẽs necessaires defailloit: & craignoient ceste dissipatiõ comme on craint qu'vn grand chesne, qui est esbranslé des vents, ne face sa cheute sur quelque muraille pour la briser, ou accabler sous soy quantité d'autres petis arbrisseaux portans fruict. Pour ceste occasion auoient-ils tousiours conseillé, qu'on tentast le combat, lors qu'on estoit en vigueur, à quoy on faillit. Or apres la prise de Boigency, qu'on vit que l'armee contraire s'estoit placee à Blois, qui est situee sur le beau fleuue de Loire, & que la guerre s'en alloit tirer à la longue, l'ardeur premiere commença à s'attiedir. Aussi vindrẽt lors à faillir les moyens pour soudoyer les gens de guerre, lesquels auoient desia consumé tous ceux qu'on auoit peu ra-

Mescontẽtement en l'armee de M. le Prince

masser, tant à Orleans, qu'autres endroits. Ceste necessité ouurit la porte à plusieurs mescontétemens, la plusspart desquels auoient des fondemens fort legers: combien que le principal mouuement procedast de l'impatience naturelle de la nation Françoise, laquelle ne voyant promptement les effects de ce qu'elle a imaginé, se desgouste & murmure. Ie ne veux point celer, qu'aucūs mesmes des principaux de la Noblesse, trop amateurs de leurs biés, ou ayās des esperances vn peu ambitieuses, ou pour estre trop delicats, voulans cacher ces defauts, mirent en doute la iustice de la guerre. Ce qu'ayāt esté cognu, on les pria de se retirer, de peur que leurs propos n'alterassent la volonté des autres. Et quant au gros de la Noblesse, qu'on ne pouuoit entretenir, ni placer és garnisons voisines, & qui pouuoiét seruir ailleurs, on auisa de les employer en leurs Prouinces, où les affaires balançoient entre ceux de la Religiō & les Catholiques, & principalement en Poictou, Xaintonge, & Angoumois. Là enuoya-on le Comte de la Rochefoucaut, à Lyō, le sieur de Soubize: &, à Bourges, le sieur d'Yuoy auec son Regimen. Et d'autāt que c'estoit vne chose notoire que les Allemās, Suisses & Espagnols entroient ja en France, pour le secours des Catholiques: M. d'Andelot fut aussi enuoyé en Allemaigne, & le sieur de Briquemaut en Angleterre, pour tirer de là ce qu'on pourroit de faueur & d'aide. Par ce moyen, la ville d'Orleans demeura asseuree & deschargee de ce qui l'eust trop greuee: & les negociations estrangeres furent bien establies, & remedia on à la cōseruatiō des Prouinces, desqlles on receuoit faueur. Ainsi furét desmeslees les difficultez qui suruindrent lors du costé du

Prince. De façon que l'esperãce du succes de la guerre n'en diminua pas beaucoup. Dequoy ie ne m'en estonne pas. Car puis qu'és affaires extremes les hõmes prudens & magnanimes trouuẽt des remedes, pourquoy desespereroit-on en celles qui ne sont encor paruenues à ce degré-là? Cepẽdãt, en matiere de guerre, faute d'argent est vn inconuenient qui n'est pas petit. Cestui-là n'est pas moindre, d'auoir à manier gens volõtaires : car c'est vn fardeau sur soy tresmal-aisé à porter, & par lequel on est aucunesfois accablé: & nul ne le sçait, qui ne l'a esprouué.

De la prise de Bourges, & du cõseil tenu pour assieger Orleans.

LE Roy de Nauarre, & les Chefs ioints auec luy, considerãs qu'il ne falloit perdre le temps, qui doit estre cher à ceux qui ont les forces en la main, rengrossirent leur camp, tant de François, que d'estrangers: & supplierent la Roine de faire venir le Roy en l'armee: afin que les Huguenots, qui disoyent que c'estoit celle du Roy de Nauarre, ou de M. de Guise, fussent contrains de l'appeller celle du Roy, Aussi pour authoriser la guerre d'auantage, qui se faisoit sous son nom : ce qu'elle fit. Et se trouuerent à Chartres, où fut prise resolution d'aller attaquer Bourges, auant qu'on l'eust fortifiee. Car vne si puissante cité, qui n'est qu'à vingt lieuës d'Orleans, accommodoit trop (comme ils disoient) les affaires du Prince de Condé. Ils s'y achemineret, & l'ayãs attaquee, elle ne fit tant de resistance qu'on esperoit, dont elle tomba entre leurs mains. Apres, estans enflez & ioyeux de ceste soudaine victoire, qui estoit (disoiẽt-ils) vn bras coupé à ceux de la Religiõ: ils entrerẽt en deliberation de ce qu'ils deuoyẽt faire: car plusieurs pressoyẽt fort d'aller attaquer Orleans. Et voicy qu'elles estoyent leurs raisons: Que les deux

Chefs qui faisoyent mouuoir tout le corps contraire, à sçauoir le Prince de Cōdé & l'Admiral, estoyēt dedans, & que les prenant, il seroit apres facile de le rendre immobile: Que les estrāgers qui ouuroyent les yeux, & fretilloyent pour entrer en France, oyās seulement dire qu'elle seroit assiegee, perdroyēt la volonté d'y venir. Qu'ils auoient assez de gens pour commencer le siege: car mettans deux mille hommes bien fortifiez dedans le Portereau, pour brider la ville de ce costé-là, il leur restoit encores dix mille hommes de pied, & trois mille cheuaux, qui suffisoyent, attendant les autres forces, qu'on faisoit acheminer. Finalement que la ville n'estoit forte, d'autant qu'il n'y auoit nuls flancs qui valussent, ny bon fossé, ny aucune cōtr'escarpe, seulement y auoit vn rēpar, dans lequel auec trēte canons, en six iours on pourroit faire deux cens pas de bresche. Mais si vous donnez temps, disoyent-ils, à ces Huguenots de paracheuer leurs fortifications, où ia ils trauaillent, il nous sera impossible de l'emporter. Qu'on se souuint que ladite ville n'estoit pas seulement vne petite espine dedans le pied de la France, ains plustost vne tresgrosse sagette, qui luy perçoit les entrailles, & l'empeschoit de respirer.

Raisons de ceux qui ne furent pas d'auis qu'on assiegeast si tost Orleans: ains d'aller à Rouan.

LES autres qui estoyent d'opinion contraire, repliquoyent en ceste sorte, que par les intelligences qu'ils auoyent à Orleans, ils sçauoyent de certain, que les deux Regimens Gascons & Prouenceaux estoyent demourez dedans, qui passoyēt trois mille soldats. Plus de cinq ou six cēs autres soldats qui s'y estoyent retirez de ceux qui estoyent dans Bourges. Et outre cela, il y auoit quatre cens gentils-hōmes, puis les gens de la ville qui portoyent les armes, qui

n'estoyét pas moins de trois mille. Tout lequel nõbre faisoit plus de sept mille hõmes , ans cõprendre encor, disoyent-ils, ceux qui se viendroient ietter dedãs , s'ils oyoient quelque bruit qu'on la vint assieger. Qu'vne ville n'estoit pas prenable, où il y auoit tel nõbre de gẽs, & grosse prouisiõ de viures. Dõcques qu'il n'y auoit nul propos, auec douze mille soldats, de s'aller planter deuant, veu le grãd nõbre des cãps separez qu'il conuenoit auoir, pour la bien fermer. D'auantage, que ce seroit s'embarquer sans biscuit, d'entreprẽdre tel ouurage, sans estre accõpagné de deux cẽs milliers de poudre, douze mille balles, & deux mille piõniers: & que toute la puissance du Roy ne pourroit ramasser cela d'vn mois. Mais qu'il y auoit d'autre besõgne ailleurs plus facile à tailler, à quoy il estoit besoin de pourueoir: qui estoit, d'oster la ville de Rouã aux ennemis, pendant qu'elle estoit encor foible, en laquelle les Anglois, attirez par eux , pourroyent faire vne grosse masse d'armee, pour se ietter apres où ils voudroyent, & qu'il falloit promptement aller coupper cest autre bras. Et quãt aux forces que pouuoit amener le sieur d'Andelot, qu'enuoyãt à l'encõtre d'eux, quinze cẽs cheuaux, & quatre mille harquebusiers, qui seroiét fauorisez des pays, villes, & riuieres, ils suffiroyent pour les repousser , ou tailler en pieces. Et auenant qu'on fust venu à bout, alors ce seroit le vray temps d'aller, & sans crainte d'estre molestez , planter vn memorable siege deuant Orleans, pour l'auoir prõptement par viue force, ou plus tard, par la mine & la sappe, ou à la longue , en faisant des forts à l'entour. Ce dernier auis le gaigna, & fut suiuy : & pour dire ce qu'il m'ẽ sẽble, ie trouue qu'il estoit le meilleur. Car dans la ville y auoit pour la defense, plus de

cinq mille estrangers, sans les habitans, & abondãce de munitions: & les rauelins commencez: & les fortifications des Isles estoient quasi parfaites. Vray est que M. le Connestable, qui estoit vn grand Capitaine, disoit qu'il ne vouloit que des pommes cuites, pour les abbatre: mais quãd on l'eut amené là pour les voir, il cófessa qu'il auoit esté mal informé. Souuentesfois nos Chefs deuisoyent entr'eux du siege. Mais M. l'Admiral s'en mocquoit, disant que d'vne ville, qui peut ietter trois mille soldats en vne sortie l'on ne s'en peut acoster pres, qu'auec peril, ny moins en approcher l'artillerie. Et que l'exemple de Mets & de Padouë, où deux grands Empereurs receurent honte, pour auoir attaqué des corps trop puissans, estoit vn beau miroir pour ceux qui veulẽt assaillir places qui sont bien pourueuës.

QVE SANS LE SECOVRS ESTRANGER qu'amena Monsieur d'Andelot, les affaires de ceux de la Religiõ estoyẽt en tres-mauuais estat, & les courages de plusieurs fort abbatus, tant pour la prise de Bourges & Rouan, que pour la desfaite de Monsieur de Duras.

De la prise de Rouan.

IL desplaisoit merueilleusement au Prince de Condé, entendant d'heure à autre le progrez de l'armee deuant Rouan, dequoy il n'auoit moyen de secourir vne cité si principale, & dont il voyoit vne perdition apparente. Ce qu'il estimoit luy deuoir diminuer de sa reputation. Et tout son recours estoit de mander souuent à M. d'Andelot, qu'il diligentast son retour, & gardast de se laisser surprendre aux forces qui l'attendoyent. Mais comme toutes ne-

cogitations en Alemagne sont lõgues, beaucoup de temps s'escoula, qui donna moyen à ses aduersaires de s'auantager sur luy, mesmement par la prise de la dite ville : laquelle fut assaillie courageusement, & defendue auec grande obstination, Ces grands Chefs de guerre, qui auoyent par le passé pris des villes si fortes, cõme Danuilliers, Mariãbourg, Calais, & Thionuille, iugeoyent qu'vne si mauuaise place, si fort dominee, & sans aucune fortification qui valust, au premier bruit de canon s'estonneroit. Mais par la resistãce que fit le fort de saincte Catherine, qui defendoit la montagne, ils cognurẽt qu'il y auroit de l'affaire à chasser les pigeons de ce colõbier. Il y auoit dedans auec le Comte de Mongommery, sept ou huict cẽs soldats des vieilles bãdes, & deux enseignes Angloises, cõmandees par le Seig. Kilgré, qui firent tous merueilleux deuoir, combiẽ que l'artillerie qui batoit en courtine, les endommageast fort. Car le iour du grãd assaut ceux de dedans perdirẽt par icelle plus de quatre cens soldats, qui est vn tresgrand nombre. Il fut donné encor vn autre faux assaut sans ordre. Mais au troisiesme, elle fut emportee. I'ay entendu que M. de Guise cõmanda à ceux qui auoient la teste, s'ils forçoyẽt le rẽpar, qu'apres ils ne courussent pas desbandez par cy & par là, comme le butin d'vne si riche ville y atiroit chacun : mais qu'ils marhassent par plusieurs corps de ceux & de trois cẽs hõmes droit à la place, & que s'ils la trouuoyent abandõnee, alors le soldat pouuoit chercher sõ auanture. Car il craignoit que gẽs qui auoyent si courageusement combatu, fissent là encor quelque dernier effort: ce qui toutesfois n'a-uint pas. Neantmoins si fut-ce vne sage preuoyãce.

Car on a veu en d'autres villes, que les assaillans ayans penetré iusques à la place, auoyent esté repoussez par de-là le rempar, auecques vn grand meurtre de ceux qui s'estoyent escartez pour piller. On dit aussi que le sac ne dura que trois iours: ordre qu'on doit tenir aux villes qu'on veut conseruer, à sçauoir, vn iour entier pour butiner, vn autre pour emporter, & l'autre pour composer. Mais en ses affaires-là, les superieurs abbregent ou allõgent le terme, selon qu'ils veulent, & qu'ils cognoissent qu'ils se pourrõt faire obeyr. Laquelle obeissance se mõstre bien plustost és petites places pauures, qu'és grandes villes opulentes. Ce fut là l'vn des prĩcipaux actes de nos premieres tragedies: d'autant plus remarquable qu'vn Roy y fut tué, quatre mille hõmes tant d'vne part que d'autre, morts ou blessez: & la seconde ville de la France en richesse, toute saccagee. La nouuelle en fut bien triste au Prince de Cõdé, mesmemẽt pour son frere. Il luy despleut beaucoup aussi de ce qu'on fit pendre trois personnages excellẽs en armes, en Loix, & en Theologie: à sçauoir, Decroze, Mãdreuille, & Marlorat. Aussi ceux de la Religiõ estãs irritez d'vne telle ignominie, tascherẽt de s'en reuãcher sur d'autres prisõniers, qui auoyẽt esté pris, dõt l'vn estoit vn Cõseiller de la Cour de Parlemẽt de Paris, & l'autre Abbé. Les Catholiques disoyẽt, que le Roy pouuoit faire pendre ses suiets rebelles. Les Huguenots respõdoyent, que les haines d'autruy estoyẽt couuertes de son nom, & qu'ils feroyent de tel pain souppe, cõme dit le prouerbe. On doit cependant auoir desplaisir voire hõte, d'vser de si rigoureuses reuanches. Mais plus honteux est-il beaucoup, pour vouloir rassasier

ſon courroux, dóner cõmencement à vne nouuelle cruauté. Ce ne ſeroyent pas guerres ciuiles que les noſtres, ſi elles ne produiſoyent de tels fruicts.

De la route des trouppes du ſieur de Duras

PEV de temps apres Monſieur le Prince de Condé entendit la route d'vne petite armee de Gaſcons que le ſieur de Duras luy amenoit, ou il n'y auoit pas moins de cinq mille hommes, qui fut deffaite par le ſieur de Mõluc, ce qui redoubla encores ſon ennuy. Mais il ne perdoit pas ny le courage, ny la contenãce és aduerſitez. Le malheur auint au ſieur de Duras pour deux raiſons principales, à ce que i'ay ouy dire L'vne, que pour vouloir trainer deux canons quant & ſes troupes, il marcha peſamment. L'autre, que pour la cõmodité de ceſte artillerie, il s'amuſa à battre par le chamin quelques chaſteaux, ou il y auoit grand butin. Ce qui donna temps à ſes ennemis de le ratteindre, leſquels eſtans puiſſans en cauallerie, & luy foible, le renuerſerent incontinent. Ceux qui ont à mener vn ſecours, ſe doiuent deliurer de gros bagage, & rendre leur expedition couronnee auecques la diligence.

Deſſeins de M. le Prince de Condé, nõ executez, à cauſe du ſecours amené par le ſieur d'andelot.

EN ces entrefaites, i'ay ſouuenance, oyant deuiſer de ces choſes, que M. l'Admiral dit à M. le Prince de Cõdé, qu'vn mal-heur eſtoit touſiours ſuiuy d'vn autre, mais qu'il falloit attendre la troiſieme auãture, entendãt du paſſage de ſon frere, & qu'elle les releueroit ou abbattroit du tout. Auſſi eux s'attẽdoyẽt, ſi mal luy fuſt auenu, d'auoir le ſiege: & en tel cas ils auoyẽt pris vne reſolution fort ſecrette, q̃ l'vn d'eux s'en iroit en Allemagne, pour s'efforcer d'y releuer encore quelque ſecours: & auiſerent que M. le Prince de Condé, pour la grandeur de ſa maiſon, auroit beaucoup plus d'efficace, pour perſuader les Princes proteſtans de la Germanie, de luy aſſiſter en

vne cause, ou eux-mesmes auoyent quelque participation. La difficulté estoit du moyẽ de l'y conduire seurement. Mais aucuns gentils hommes se trouuerent qui monstrerent euidẽment, qu'allant de maison en maison de ceux qui fauorisoyent son party, & marchant la nuit & reposant le iour, il estoit facile de passer ayant vingt cheuaux & non plus. Mais il ne fut besoin de tenter ce hazard, pource qu'à dix ou douze iours de là ils eurent nouuelles que M. d'Andelot, ayant passé les principales difficultez de son voyage, estoit à trente lieues d'Orleans. Elle fut secondee d'vne autre: à sçauoir que le Comte de la Rochefoucaut, suiuy de trois cens gentils-hommes & des reliques de l'armee du sieur de Duras, seroit bien tost ioint à luy. Le Prince de Condé dit alors, Nos ennemis nous ont donné de mauuais eschecs, ayant pris nos rocs (entendans Rouan & Bourges) i'espere qu'à ce coup nous aurons leurs cheualiers, s'ils sortent en campagne. Il ne faut point demander si chacun sautoit & rioit à Orleans; car c'est la coustume des gens de guerre de se reiouir plus ils ont de moyẽ de faire du rauage & du mal à ceux qui leur en font tant l'ire est puissante en leur endroit. Et comment n'auroyent ils quelquesfois les affections tachetees de sang, veu que plusieurs gens d'Eglise les ont si rouges de la teinture de vengeance, au cœur desquels ne deuroit resider que charité?

DV DESSEIN QVE PRIT MONSIEVR LE Prince de Condé, voyant ses forces estrangeres approcher, & comme il s'alla presenter deuant Paris, où ayãt seiourné onze iours, sans faire nul effect, il s'achemina vers la Normandie.

POVRCE que les bons cõseils sont les sources d'où deriuent les belles executions; & les accroissemẽs des forces, sont les instrumẽs qui seruẽt pour y paruenir : cela fit que Messieurs le Prince & Admiral sentans les leurs estre proches, pẽserẽt en eux-mesmes à essire quelque bon dessein. En fin, auecques leurs plus confidés, ils delibererẽt de marcher diligẽment vers Paris, non en intention de la forcer (car ils se doutoient bien que les ennemis ietteroient incontinent leur armee dedans) ains pour faire crier les Parisiens, qu'ils estimoient les soufflets de la guerre, & la cuisine dont elle se nourrissoit : car eux voyans leurs maisons champestres fourragees & bruslees, & dans leur propre ville logez tant de milliers de soldats insolens, où ils presseroient le Roy & la Roine d'entendre à la paix, ou diroient tant d'iniures à ceux qui seroient renclos dans leurs murailles, qu'ils les forceroient de sortir en campagne, ou ils auroient moyen de les cõbatre & regaigner l'auantage qu'ils auoient perdu à la camisade de Talsy. Que cependant ils enuoyeroient en Normandie, pour preparer les cẽt cinquãte mille escus qu'on auoit empruntez de quelques marchãs d'Angleterre (ce disoit-on) & sur bons gages: d'autant que c'estoit toute l'esperãce de soudoyer l'armee estrangere. Ioint aussi que la necessité cõtraignoit de la faire viure hors de son

Acheminemẽt de l'armee de M. le Prince vers Paris.

pays,& ſur celuy de ſon ennemy,où le ſoldat trouue touſiours quelque choſe à butiner. Deux ou trois iours apres, le Prince de Condé partit d'Orleans, auec toutes ſes forces Françoiſes,& huit pieces d'artillerie, tant groſſes que petites, & alla rencontrer ſes Reitres à Pluuiers, où il y auoit garniſon ennemie,qui fut forcee bien toſt.Les ayant gracieuſemēt recueillis, on leur donna vn mois de gages, qu'on auoit amaſſé par cy & par là,dequoy il falut qu'ils ſe contentaſſent:car c'eſt vn mal neceſſaire aux armees Huguenotes,d'eſtre touſiours ſans argēt.On les pria apres de ne tēporiſer, afin de gaigner la ville d'Eſtāpes. A quoy ceſte diligence ſeruit, pource que ja les Catholiques ſ'y vouloient accōmoder,encor que ce ſoit la pire ville du monde: mais en France on cōbat tout. Ceſte priſe eſtant ſceuë à Paris,il y eut bien du remuemēt de meſnage des faux-bourgs en la ville,& qui ſe fuſt auācé ſur ceſt eſtonnemēt,on les euſt forcez,ce diſoient beaucoup de gens, leſquels crioyent qu'on les allaſt attaquer. Au contraire,les plus braues Chefs reſpondirent,que quand biē on forceroit les faux-bourgs,on ne gaigneroit pour cela la ville, qui eſtoit pleine de gens de guerre: & qu'il y auroit dāger qu'en les pillāt, noſtre infāterie, qui eſtoit en petit nōbre,ne fuſt en ce deſordre taillee en pieces: qu'il eſtoit plus profitable d'aller prendre Corbeil, qui eſtoit treſ-foible,pour brider la riuiere de ce coſté-là. Les plus grands inclinerent à ceſte opinion. Mais cōme les Catholiques virent qu'on prenoit ceſte route,ils y enuoyerēt toute la nuit le maiſtre de cāp Caſſeins,auec ſon vieil Regimē, & apres le Mareſchal de S. André: qui firent bien cognoiſtre aux Huguenots, que la meilleure defēſe des places ſont

les bons hõmes en nõbre ſuffiſant. Car ce n'eſtoient que groſſes eſcarmouches tous les iours. Ce qu'ayãs bié conſideré Meſſieurs le Prince & Admiral, dirent, N'auanturons point nos deux canõs & deux coulevrines deuãt vne ſi mauuaiſe beſte qui mord ſi fort, car elles ſeroient en danger de ſ'aller pourmener à Paris. Alors il me ſouuient que quelqu'vn dit à M. l'Admiral, que c'eſtoit vne grande vergõgne, de n'oſer attaquer vne telle bicoque. Auquel il reſpondit, qu'il aymoit mieux que les ſiens ſe mocquaſſent de luy ſans raiſon, que ſes ennemis auec raiſon.

Achemine- [illegible] vers Paris: & ce [illegible] fit [illegible]

On deſcampa apres, pour ſ'acheminer vers Paris: & le iour qu'on arriua deuant, on voulut taſter les ennemis, pour ſonder ce qu'ils auoient dans le ventre, & pour eſſayer auſſi de les attirer. Ils mirent hors de leurs trãchees douze cens harquebuſiers, & cinq ou ſix cens lãces, & là ſ'attaqua vne treſ-groſſe eſcarmouche. En fin M. le Prince cõmanda de faire vne charge generale; ce qui fut fait, où les Catholiques furent menez partie au trot, partie au galop, iuſques dedans leurs tranchees, & non ſans effroy: lequel paſſa auſſi iuſques parmy le peuple Pariſien. Le ſieur Stroſſe alors, auec cinq cens harquebuſiers choiſis, demoure engagé aſſez loin, dans les murailles qui ſeruoient d'enclos à vn moulin à vent, où il fit vne ſi braue cõtenãce, qu'encores qu'il fuſt outre paſſe & aſſailly des noſtres, neãtmoins on ne le peut forcer. La retraite faite, on ſ'alla camper aux trois villages fort prochains les vns des autres: à ſçauoir Gentilly, Arcueil, & Mont-rouge. L'eſpace de ſept ou huit iours, ce ne furent que parlemens. Mais en fin, on cognut que ce n'eſtoient qu'amuſemens: car les Chefs Catholiques, ayans deſia obtenu de ſi

grands auãtages,tendoiẽt plustost à la victoire qu'à la paix. Ie diray vne chose qui arriua, pendant que nous estiõs en ces termes, par où on cognoistra encor mieux le naturel de nostre nation. C'est que le iour que la trefue duroit, on eust veu dans la campagne entre les corps de garde,sept ou huit cent gétils-hõmes de costé & d'autre deuiser ensemble,aucuns s'entre-saluër, autres s'entr'embrasser : de telle façon que les Reitres du Prince de Cõdé,qui ignoroient nos coustumes, entroient en soupçon d'estre trompez & trahis par ceux qui s'entrefaisoiẽt tãt de belles demonstrations, & s'en plaignirẽt aux Superieurs. Depuis ayãs veu,les trefues rõpues, que ceux mesmes qui plus s'entre caressoiẽt, estoient les plus aspres à s'entredonner des coups de lances & de pistole,qui rapportoient quelquesfois de ceste tragedie de griefues blesseures, ils s'asseurerent vn peu,& disoiẽt entr'eux;Quels fols sont ce-cy, qui s'entr'aimẽt auiourd'huy, & s'entretuent demain? Certes il est mal-aisé de veoir ses parés & amis,& ne s'esmouuoir point.Mais quand on auoit remis les armes sur le dos, & ouy le sifflemẽt des harquebusades,toutes courtoisies estoiẽt rompuës. Encor les Catholiques se mocquoiẽt de nous,disans,Messieurs les Huguenots, ne prenez pas Paris pour Corbeil. Ces parlemens d'entre la Noblesse,deuindrẽt à la fin fort suspects aux Chefs Catholiques ; cõme ceux de la paix (qui n'estoient qu'apparences)le furent encore plus aux Chefs de la Religiõ;lesquels se faschãs d'auoir si peu effectiué au seiour qu'ils auoiẽt fait deuãt Paris, delibererẽt de dõner vne camisade aux faux-bourgs, pour tailler en pieces la pluspart de l'armee ennemie,qui estoit la logee, & toute dispersee à la garde

des trãchees, qui auoyẽt biẽ deux lieues de lõgueur.

En ceste maniere, le despit & la hõte leur fit prẽdre vne resolution, pour attenter vne chose difficile, qu'au parauãt par vn meur iugement (lors qu'elle eust esté plus facile) ils auoyent estimé n'y auoir nul profit de l'entreprendre. Et souuent i'ay veu arriuer le semblable à plusieurs bons hommes de guerre. Quand donques la nuict fut venue, l'ordre estant ia donné, chacun s'arma, & puis marcha-on par les chemins vn peu escartez, vers le costé du faux-bourg S. Germain, où lõ auoit auis que les rettãchemens estoyent petis, & la garde foible, ce qui estoit vray. Monsieur de Guise eut quelque auis de ceste entreprise, & qu'à minuict on deuoit donner. Pour ceste occasion fit-il tenir des le soir sa cauallerie & infanterie en armes tout le long de la tranchee, selõ le quartier assigné à vn chacũ. Mais quãd les quatre heures du matin furent sonnees, & que les Catholiques virent qu'il n'y auoit nulle rumeur de costé de nostre camp, quasi tous dirent que c'estoit vn faux aduertissemẽt, & que les Huguenots n'auoyẽt pas le courage de les venir attaquer, & qu'il n'y auoit nul propos (veu que le froid estoit si extreme) de les faire geler tous, l'espace d'vne longue nuit, à l'appetit d'vn soupçon, peut estre, mal foudé. Bref, les vns apres les autres se retirerent chacun à son logis, & ne demeura que la garde ordinaire. Ceux de la Religion ce pendãt, en faisant leur grand circuit, pour n'estre descouuerts, se perdirent, & ne peurent arriuer q̃ le iour ne fust desia tout clair pres du lieu par où ils doiuẽt assaillir, & se voyans descouuerts & l'alarme grãde, ils se retirerẽt. Mais s'ils fussent arriuez trois quarts d'heure plustost, il y a apparence

Entreprise d'vne camisade sur les faux bourgs de Paris, & la retraite de l'armee de M. le Prince.

qu'ils eussent en cest endroit, forcé la tranchee. En ceste entreprise on voit comme l'impatiẽce des vns cuida estre cause de leur faire receuoir vne grande honte, & le peu de preuoyance des autres à la conduite de leurs gens de guerre, leur fit faillir l'occasion qu'ils auoient embrassee, & estre en mocquerie à leurs ennemis. I'ay entendu que M. de Guise & M. le Cõnestable craignoiẽt plus que le faux-bourg fust forcé pour la vergõgne, que pour le dommage; & qu'ils affermoiẽt que ce seroit vne ruyne de ceux de la Religion, s'ils y entroient. Car estans escartez dedans au pillage, ils faisoient estat de ietter par diuerses portes & autres endroits quatre ou cinq mille harquebusiers & deux mille corcelets sur eux; lesquels, les surprenãs, en eussent tué vne bõne partie, & mis l'autre en fuite. Nous fusmes si mal-auisez, que de vouloir trois iours apres retenter le mesme dessein, & croy que nous eussions esté bien batus. Mais au changement de nos gardes, auint qu'vn de nos principaux Capitaines se retira vers les Catholiques: ce qui rompit l'execution. Le premier iour, on luy fit de tres grãdes caresses. Le second, on se mocquoit de luy. Le troisiéme, il se repentit d'auoir abãdonné ses amis. Monsieur le Prince de Condé, craignant qu'il ne dõnast auis des defauts de son armee, deslogea le lendemain; qui fut vn cõseil qui luy profita, pource que M. de Guise auoit resolu (d'autant que les Espagnols & Gascons estoient arriuez) d'attaquer son camp auec toutes ses forces à la diane, s'il eust encores seiourné vn iour. Et veu la façon, dont il vouloit proceder, qu'on m'a racõtee, ie cuide qu'il nous eust mis en mauuais termes; à cause que nous estions logez trop escartez, pour estre si prochains

d'eux : qui est vne mauuaise coustume que la guerre ciuile a engendree. Ainsi donc M. le Prince estãt deslogé, dressa la teste vers la Normandie, pour l'effect cy deuãt dit, & deux iours apres, le cãp du Roy se mit à le suiure, le costoyant tousiours, iusques à ce qu'és plaines de Dreux les deux armees se rencontrerent.

DE SIX CHOSES REMARQVABLES aduenues à la bataille de Dreux.

ENTRE toutes les batailles qui se sont données en France pendant les guerres ciuiles, il n'y en a aucune plus memorable que la bataille de Dreux, tant pour les Chefs experimentez qui s'y trouuerent, que pour l'obstination qu'il y eut au combat. Toutesfois, pour en parler à la verité, ce fut vn accident digne de lamentation, à cause du sang que verserét dans le sein de leur mere, plus de cinq cens gentils-hõmes François, tant d'vne part, que d'autre, & pour la perte qui se fit de Princes, Seigneurs, & suffisans Capitaines : mais puis que les choses sont aduenues, il n'est pas defendu d'en tirer instruction, combien que la meilleure seroit de ne retourner iamais à vne telle folie, qui couste si cher. Or plusieurs choses y arriuerent que parauanture tous n'ont pas bien notees : & c'est ce qui m'a donné enuie de les representer, afin que ceux qui passent trop legeremét par dessus les hauts faits d'armes, sans considerer ce qui peut profiter, soyent plus diligens de le faire : car cela est apprendre à estre capitaine. *Memorable bataille*

LA premiere chose qui arriua, encor qu'elle ne soit de fort grãd poids, si la peut-on noter, comme non *1. La contenance des deux armees.*

ordinaire. C'est, qu'encor que les deux armees fussét plus de deux grosses heures a vne canõnade l'vne de l'autre, tant pour se rãger, que pour se contempler, si est-ce qu'il ne s'attaqua aucune escarmouche petite ny grande, sinõ le gros combat. Et toutesfois à plusieurs autres batailles, qui se sont donnees, elles ont tousiours precedé, cõme à celles de Cerisoles, Sienne, & Grauelines. Ce n'est pas pourtant à dire qu'il faille commencer les batailles par telle action: mais le plus souuent on y est induit par la qualité des lieux, ou quand on se sent fort d'harquebuserie, ou pour taster les ennemis, ou pour autre consideration. Chacun alors se tenoit ferme, repensant en soy-mesme que les hommes qu'il voyoit venir vers soy, n'estoient Espagnols, Anglois, ny Italiens, ains François, voire des plus braues: entres lesquels y en auoit qui estoient ses propres compagnons, parens & amis, & que dans vne heure il faudroit se tuer les vns les autres. Ce qui donnoit quelque horreur de fait. Neantmoins, sans diminuer de courage, on fut en ceste maniere retenu, iusques à ce que les armees s'esbranlerent pour s'entre-heurter.

2. Generosité des Suisses.

LA secõde chose tres-remarquable, fut la generosité des Suisses, qu'on peut dire qu'ils firent vne digne preuue de leur hardiesse. Car ayant esté le gros corps de bataille où ils estoiét, réuersé à la premiere charge, & leur bataillõ mesmes fort endõmagé par l'esquadrõ de M. le Prince de Cõdé; pour cela ils ne laisserét de demeurer fermes en la place où ils auoiét esté rãgez, biẽ qu'ils fussent seuls, abãdõnez de leur cauallerie. Et assez loin de l'auãtgarde, trois ou quatre cẽs harquebusiers Huguenots les attaquerent, les voyãs si à propos, & en tuerẽt beaucoup; mais ils ne

les firent deſplacer. Puis vn batailló de Lanſquenets les alla attaquer, qu'ils renuerſerẽt tout auſſi toſt, & menerent batant plus de deux cens pas. On leur fit apres vne recharge de deux cornettes de Reitres, qu'ils ſouſtindrent brauemẽt: puis vne autre de Reitres & François enſemble, qui les fit retirer, & auec peu de deſordre, vers leurs gens, qui auoiẽt eſté ſpectateurs de leur valeur. Et combien que leur Colonnel & quaſi tous leurs Capitaines demeuraſſent morts ſur la place; ſi rapporterent-ils vne grande gloire d'vne telle reſiſtance.

LE troiſiéme acte fut la longue patience de M. de Guiſe, par le moyen de laquelle il paruint à la victoire. Car apres que le corps de la bataille que M. le Cõneſtable conduiſoit, eut eſté mis à vau de route, fors les Suiſſes, luy ayant eſté pris en combatant; ledit ſieur demeura ferme, attendant ſi on iroit l'attaquer: car les gens de pied de M. le Prince de Condé n'auoiẽt point encore combatu, aupres deſquels partie de ſa cauallerie ſe venoit touſiours rallier, outre celle qui faiſoit encor alte. Mais comme ceſte auantgarde faiſoit bonne mine, ceux de la Religion ne l'oſoient aller mordre. Cependant les vns ſ'amuſoient à charger les Suiſſes (comme il a eſté dit) les autres à pourſuiure les fuyards, & beaucoup à pillier le bagage; leſquelles actions durerẽt plus d'vne heure & demie. Pluſieurs du party meſme de M. de Guiſe, le voyans ſi long tẽps ſe tenir coy, pendant qu'on executoit ceux qui auoiẽt eſté rompus, ne ſçauoient que penſer de luy, comme ſ'il euſt perdu le iugemẽt: & croy qu'aucuns l'accuſoient ia de timidité, ainſi que Fabius Maximus le fut des Romains, quaſi en pareil fait; meſmement entre ceux qui luy eſtoient

3. La patiẽce de M. de Guiſe, occaſion de ſa victoire.

contraires, il y en auoit qui desia crioient que la victoire estoit acquise pour eux. Mais il me souuiét que i'ouys feu M. l'Admiral qui respõdit; Nous nous trompons, car bien tost nous verrõs ceste grosse nuee fondre sur nous. Ce qui auint quelque peu apres, dõt s'ensuiuit le changemét de fortune. Par là ledit sieur de Guise fit bien cognoistre, qu'il attendoit le point de l'occasion: car il eut patiéce de voir desordõner par les petites actions que i'ay recitees, le gros des forces de M. le Prince; qui l'eussent mis en peine, si du commécement toutes reiointes elles le fussent allé attaquer. Mais apres qu'il vit qu'elles estoient fort esparses, il s'esbranla auec si belle audace & cõtenance, qu'il trouua peu de resistãce. On ne doit pas estre soudain à iuger les intentions de ces grands Chefs: car ils ont des considerations que l'effect descouure par apres estre autres que beaucoup n'eussent cuidé.

4. La lõgue duree du combat.

LA quatriéme chose digne d'estre notee, est la lõgue duree du combat: pource qu'on voit ordinairemét és batailles, qu'en vne heure tout est gaigné ou perdu. Et celle de Mõtcontour dura encores moins. Mais ceste-cy cõmença enuirõ vne heure apres midi, & l'issuë fut apres cinq heures. Il ne faut pas pourtant imaginer que pendãt ledit temps on fust tousiours combatant, car il y eut plusieurs interualles: & puis on se rattaquoit par petites charges, & tantost par grosses, qui emportoiét les meilleurs hõmes; ce qui continua iusques à la noire nuict. Certes il y eut vne merueilleuse animosité des deux costez, dõt le nõbre des morts en rend suffisant tesmoignage, qui passoit sept mille hõmes, à ce que beaucoup disent: la pluspart desquels furent tuez au combat, plustost

qu'à la fuite. Or ce qui me sembla auoir esté principalemẽt cause de ceste longueur, fut que l'armee du Roy estoit forte d'Infanterie, & celle de M. le Prince de Cõdé puissante de cauallerie. Car les vns ne pouuoiẽt forcer les gros bataillons, ny les autres chasser loin les cheuaux. Si on veut biẽ regarder a toutes les batailles, qui se sont donnees depuis celle des Suisses, en laquelle on combattit encores le lendemain, nulle ne se pourra apparier à ceste-ci; mesmes la iournee de S. Laurẽt s'acheua en moins de demie heure.

5. *La prise des deux Chefs d'armee.*

LE cinquiéme accidẽt, fut la prise des deux Chefs des armees; chose qui auient rarement, parce qu'ordinairement ils ne combatẽt qu'au dernier & à l'extremité. Et souuent vne bataille est quasi gaignee auant qu'ils soiet venus à ce poinct. Mais ceux ci n'attendirent pas si tard: car à l'abordee chacun voulut monstrer aux siens l'exemple de ne s'espargner, Mõsieur le Connestable fut pris le premier & fort blessé, ayant tousiours receu blesseures en sept batailles où il s'est trouué ; qui fait foy de la hardiesse qui estoit en luy: & M. le Prince fut pris sur la fin, & blessé aussi. D'icy peut naistre vne question, à sçauoir si vn Chef se doit tant auanturer ? à quoy on peut respondre ; qu'on n'appelle pas se hazarder, quand le corps de l'armee où il est, s'esbrãsle pour combattre, & qu'il ne sort de son sang. Et puis, ceux-cy ayans de bons secõds, cela leur faisoit moins craindre le danger de leurs personnes: car l'vn auoit M. de Guise, & l'autre M. l'Admiral, qui se trouuerent aussi bien auant en la meslee.

6. *La retraite des deux armees.*

LA sixiéme, fut la maniere comment les deux armees se desattaquerent. Ce qui arriue souuent d'vne autre façon qu'il n'auint lors. On voit, quãd vne ba-

taille ſe donne, que l'iſſue eſt communément telle, que le vaincu eſt mis en fuite, & eſt auec cela chaſſé deux ou trois lieuës, & quelquesfois d'auantage. Ici on peut dire qu'il n'y eut nulle chaſſe, ains que la retraitte de ceux de la Religion fut fait au pas, & auec ordre, ayans deux cords de Reitres, & vn le cauallerie Françoiſe; le tout d'enuiron douze cés cheuaux. Mais M. de Guiſe, qui eſtoit foible de cheuaux, ne voulant eſloigner ſes bataillõs d'infanterie, ayãt marché cinq ou ſix cens pas apres ſe contenta; & les vns & les autres eſtans laſſez, & pluſieurs bleſſez, la nuict ſuruint qui en fit la ſeparation. Il logea ſur le champ de bataille, & M. l'Admiral alla loger en vn village, à vne groſſe lieuë de là; où le reſte de ſon infanterie & ſon bagage s'eſtoit retiré. Aucuns ont eu ceſte opinion, qu'il n'y auoit eu perte de bataille alors, parce que les perdans n'auoient eſté mis à vau de route. Mais c'eſt ſe tromper: car celui qui gaigne le champ du combat, qui prend l'artillerie, & les enſeignes d'infanterie, a aſſez de marques de la victoire. Toutesfois on peut biẽ dire qu'elle n'eſt pas pleniere, comme quand la fuite s'enſuit. Si on replique, qu'on a veu aſſez de fois deux armees ſe retirer l'vne deuant l'autre en bel ordre, comme à la Roche-abeille, & le vendredi de deuãt la bataille de Montcontour: cela eſt vray, mais elles n'auoient pas combatu en gros, cõme ici: ſeullemẽt s'eſtoiẽt faites de groſſes eſcarmouches, chacune gardant ſon auantage du lieu où elle eſtoit. Il y a encor auiourd'huy beaucoup de gentils, hommes & Capitaines viuans, qui peuuent ſe reſſouuenir de ce qui s'y paſſa, & faire encor ſur ce fait d'autres obſeruations.

Du traitté.

FINALEMENT, i'ay bien encor voulu repreſen-

ter vne autre chose, qui sera supernumeraire, pource qu'aussi elle arriua apres la bataille. C'est la courtoisie & honnesteté dõt vsa M. de Guise victorieux, enuers M. le Prince de Condé prisonnier. Ce que la plusspart des hõmes, tant d'vn costé, que d'autre, n'estimoit nullemẽt qu'il eust voulu faire. Car on sçait cõme aux guerres ciuiles les Chefs de part & d'autre sont odieux, & quelles imputations on leur met sus: en sorte que quand ils tombent au pouuoir de leurs ennemis, souuent apres plusieurs vergõgnes qu'on leur fait souffrir, leur vie est en danger de se perdre. Neantmoins tout le contraire arriua. Car estãt amené vers luy, il luy parla auec reuerẽce, & grãde douceur de propos, où il ne pouuoit pretẽdre qu'on le voulust picquer ni blasmer, Et pendãt qu'il seiourna dans le camp, il mangea souuẽt auec ledit Prince: & d'autant que ceste iournee de la bataille il y auoit peu de licts arriuez, parce q̃ le bagage fut demy saccagé & escarté, il luy offrit son lict; ce que M. le Prince ne voulut accepter, que pour le regard de la moitié. Et ainsi ces deux grands Princes, qui estoiẽt comme ennemis capitaux, se voyoiẽt en vn mesme lict, l'vn triomphant, & l'autre captif, prenans leur repos ensẽble. On pourra dire, que M. le Mareschal d'Anuille, le tenant entre ses mains (car ce fut à luy qu'il se rendit) n'eust permis qu'on luy eust fait tort, veu que son pere estoit prisonnier. Ie confesse qu'il eust fait ce qu'il eust peu; mais il est certain que si M. de Guise luy eust voulu nuire, sa reputation & sa creance estoit lors si grande, que nul ne l'en eust peu empescher. Il m'a semblé que si beaux actes ne deuoiẽt estre enseuelis en oubliance, afin que ceux qui font profession des armes, s'estudient de les imiter, &

ment fait par M. de Guese à M. le Prince.

s'esloignẽt des cruautez & choses indignes, où tãt se laissẽt aller en ces guerres ciuiles, pour ne sçauoir, ou ne vouloir dõner vn frein à leurs haines. A l'ennemi qui resiste, faut se monstrer superbe; & apres qu'il est vaincu, il est hõneste d'vser d'humanité. Quelqu'vn pourra encor venir à la trauerse, disãt, qu'il pouuoit bien vser de ceste courtoisie, veu ce qu'auparauãt il auoit procuré à Orleans cõtre ledit sieur Prince. Ie respondray à cestuy là, que mon intention est icy de louër les beaux actes de vertu, quand ie les rencõtre en mon chemin, & ne parler des autres, qui ne viennent pas à propos : & quand ie la verray reluire en quelque personne que ce soit, là ie l'honnoreray.

DV SIEGE MIS PAR MONSIEVR DE Guise deuant Orleans, & du voyage que fit Monsieur l'Admiral en Normandie.

Fondemẽs de l'esperãce de M. de Guise.

L'ESPERANCE fut grande que M. de Guise conceut de mener bien tost à fin ceste guerre, voyant la belle victoire que il auoit obtenue, biẽ qu'elle luy eust cousté cher: le Chef du party cõtraire pris, & luy demouré seul sans compagnõ, auecques tout le commandement. Il ne fut pas paresseux de la faire publier par tout; & se voyãt cõtraint de raffraischir son armee, il y donna bon ordre. Cependant, ses pẽsemens estoient tournez à preparer toutes sortes d'instrumẽs & prouisions, pour assaillir la ville d'Orleans, & disoit, que le terrier estant pris, où les renards se retiroient, apres on les courroit à force par toute la Frãce. M. l'Admiral aussi n'auoit pas moins besoin de repos pour ses gens, qui se faschãs d'auoir

esté batus, prenoient souuent des occasions de murmurer. Il passa la riuiere de Loire, tant pour les faire reposer, que les accommoder, aux despés de plusieurs petites villes ennemies, mal gardees, & d'vn bō quartier de païs, où la bride fut vn peu lalschee au soldat, pour se refaire de ses pertes. Cela leur redonna courage & esperance, voyās leur liberté accreue. A quoy il s'estoit laissé aller, partie par conseil, partie par necessité, pour euiter vne murmuration; mesmement des Reitres, qui sous main estoient sollicitez de la part des Catholiques, de se retirer, auec grādes promesses. Il craignoit aussi la retraite de quelques soldats François, qui aux aduersitez sont assez prompts de retourner leur robbe.

Resolution de M. l'Admiral, l'assiegement d'Orleans, & les notables particularitez d'iceluy.

APRES il se vint plāter à Iargeau, ville sur la riuiere de Loire, où il y a vn pont, pour auoir ce passage libre: & là resolut de s'acheminer en Normandie, pour recueillir l'argent d'Angleterre qui ia y estoit: d'autant que les Reitres le menaçoient de le faire prendre prisonnier. Leurs chariots furent mis dans Orleans (afin que la diligence fust plus grande) où Monsieur d'Andelot son frere demoura pour y commander. Monsieur de Guise apperceuant ce deslogement, se vint camper deuant la ville; & son premier dessein, fut de vouloir gaigner le faux-bourg, qui est au bout du pont, qui s'appelle le Portereau, pour empescher les issues de ceste part. Il auoit esté retranché par le sieur de Feuquieres, en intention d'y loger à seureté les Allemans & François à pied, reschappez de la bataille de Dreux, iusques à ce qu'ils fussent pressez: & se pouuoir garder quatre ou cinq iours contre les combats de main, moyennāt qu'on n'y amenast l'artillerie. Il arriua cepēdant

vn tel accident quand il fut attaqué, que la ville en cuida estre prise (tant les euenemens de la guerre sont pleins de merueilles) & principalement par la lascheté des Lansquenets. L'opinion de M. de Guise n'estoit pas de le forcer ce iour-là, ains plustost faire recognoistre quelle contenance tiendroiēt ceux qui estoient dedans. Neantmoins, comme Chef auise, il alla garny de fil & d'esguille, (cōme on dit) non seulement pour estre preparé pour l'occasion; mais pour former l'occasion, & puis s'en preualoir. Parquoy il donna à M. de Sipierre, excellent Capitaine, douze cens harquebusiers Frãçois, deux legeres couleurines, & six cornettes de cheuaux, & luy marcha apres auec autre petite troupe. A l'abordee, qui fut du costé des Gascons, ils les trouuerent hors a l'escarmouche, & leurs trãchees & barriquades biẽ garnies. Mais cependant qu'on s'entretenoit-là, quelques soldats escartez rapporterent que vers le quartier des Lansquenets, on n'y faisoit pas trop bonne mine. Ce qui fut cause qu'on enuoya quatre ou cinq cens harquebusiers, suyuis de quelque cauallerie, pour sonder ce costé-là. Et au mesme tẽps M. de Sipierre fit tirer l'artillerie dans les barriquades des François. Les Lansquenets à ce bruit & mouuemẽt s'estonnerẽt; &, abandonnans leurs gardes, se mirent en fuite. A l'instant entrerent les soldats Catholiques dans le faux-bourg. Puis ils allerẽt donner par le derriere des François, qui combatoiẽt brauemẽt à leurs defenses; & par ce moyen, tout s'en alla à vau de route. On ne sçauroit imaginer vn plus grãd desordre qu'il y eut là. Car le pont estoit embarrassé du bagage, qu'on faisoit retirer dans la ville, les fuyans ne se pouuoient sauuer. Mesmes on ne pouuoit fermer

fermer la Porte des Tourelles,ni hausser le pont leuis. Cela fut cause que la pluspart se ietterẽt dans la riuiere à nage.Et en ceste façon , par le fer,le feu , & l'eau,plus de huit cens hommes perirent. Mais l'effroy qui fut porté dans la ville,fut encor plus grand que le dommage , & se disoit tout haut ,que les Isles qu'on auoit fortifiees, estoient ia gaignees , mesme qu'on combatoit à la porte principale: ce qui estonna les plus asseurez. Alors M.d'Andelot (qui estoit vn Cheualier sans peur) voyant tant de confusion& d'effroy,dit, Que la Noblesse me suiue, car il faut rechasser les ennemis,ou mourir.Ils ne peuuent venir à nous que par vne voye,&non plus que dix hõmes de front.Auec cent des nostres, nous en combattõs mille des leurs.Courage, &allons.Comme il s'acheminoit ,il voyoit la crainte, la fuite& le desordre;il oyoit mille voix lamentables,& quasi autant d'auis qu'on lui donnoit.Lui cependant,sans aucunement s'estõner,passa tous les ponts,& paruint iusques aux Tourelles;bien aise dequoy il n'auoit trouué les ennemis plus auancez.Mais aussi estoit il tẽps qu'il y arriuast.Car desia ils estoiẽt pres du pont-leuis pour donner en gros: lequel neantmoins fut haussé , & la porte serree, auecques peu de perte.Or il faut noter que depuis l'entiere prise du faux-bourg , iusques à l'arriuee de M.d'Andelot audit lieu , il se passa plus d'vne grosse demie heure,que ceste porte demoura tousiours ouuerte,sans qu'il y eust aucũ qui y fist teste.Cependant,les Catholiques n'enfoncerẽt point, soit qu'ils s'amusassent à piller ou à tuer.ou qu'ils se trouuassent là trop peu,ou qu'il n'y eust Capitaine d'importance pour guider &commander.Mais c'est chose asseuree, que si à l'abordee ils eussent en gros

dresse leur teste vers la ville,qu'ils l'eussent empor-tee, tant l'effroy estoit grand, & les remedes petits. Pour le moins,se fussent-ils faits maistres des isles, qui estoit auoir la ville quinze iours apres.Ie me suis enquis à de bōs Capitaines Catholiques, pourquoy ils ne s'auisoient plustost de nostre estonnement.Ils m'ont dit , qu'eux mesmes estoient estonnez de se voir si soudain victorieux de tant de gēs.Mais qu'ils pēsoiēt que ce qui les auoit retenus,estoit vn bruit, qui couroit parmi eux; qu'on auoit quitté les Tourelles expres,les ayāt rempli de poudre pour les faire sauter,lors que beaucoup de gens les auroiēt outrepassees.Ainsi perdirent les Catholiques vne belle occasion & ceux de la Religion eschapperent vn grand peril. Ces faits extraordinaires doiuent resueiller la preuoyance de ceux qui defendēt, & inciter à diligence ceux qui assaillent ; afin que les premiers n'attendent pas à faire demain, ce qui se doit faire auiourd'huy ; & que les autres se souuiennent d'accompagner les troupes,qui affrontent,de Capitaines qui sçachent promptemēt cognoistre & prēdre le parti quand il s'offre. Vne tres-grande esperance prindrent dv'n si bon succés , non seulement M.deGuise,mais aussi tous ceux de son armee , qui passoit en nombre vingt mille hommes.Au cōtraire,plusieurs de ceux de dedās furent esbrālez d'vne si dure atteinte,& eussent bien desiré que M.l'Admiral fust reuolé vers eux.Mais peu à peu M. d'Andelot remedia à la foiblesse de telles apprehensiōs,par paroles puissantes & persuasiues.

La blessure & mort de M. de Guise dont s'en-

BEAVCOVP de temps se passa apres,qu'on employa à attaquer les Tourelles (qui furent surprises par la negligence d'aucūs de ceux de dedans) & à ti-

ret aux defenses des isles. Monsieur de Guise auoit deliberé de les batre deux iours auecques vingt canons, puis y dōner vn furieux assaut. Et comme elles n'estoient gueres fortes, à mō auis qu'ils les eust emportees. Mais en ces entrefaites suruint vn accident inopiné, non moins estrange & plus rare que le premier, qui troubla toute la feste: qui fut la blesseure dudit sieur de Guise par vn Gentil-hōme nōmé Poltrot, & sa mort peu de iours apres. Cela rabatit toute la gaillardise & l'espoir des gens de guerre de l'armee, se voyans priuez d'vn si grand Chef. En sorte que la Royne, lassee de tant de miseres & de morts segnalees, embrassa la negotiation de la paix. Et ne fit-on depuis que parlementer d'vn costé & d'autre, iusques à ce qu'elle fut cōnclue, estans M. le Prince de Cōdé & M. le Cōnestable, les principaux instrumens qui la traiterent. Parlons maintenāt de l'expedition de M. l'Admiral, leguel craignāt qu'Orleans ne fust forcé, se proposa pour but la diligence. Aussi en six iours fit-il plus de cinquāte lieuës, auecques sō armee de cauallerie. Elle estoit de deux mille Reittres, cinq cēs cheuaux François, & mille harquebusiers à cheual. Et pour porter le bagage n'y auoit aucune charrette, sinon douze cēs cheuaux. En cest equipage, nous faisions telle diligēce, que souuent nous preuenions la renōmee de nous-mesmes en plusieurs lieux où nous arriuiōs. Estāt ledit sieur Admiral paruenu à Caen, il l'attaqua par le moyen de l'artillerie, & de deux mille Anglois, qui luy furēt enuoyez du Haure de grace par Messieurs le Cōte de Vvaruich & Beauuais la Nocle, qui estoient dedans. Ayant furieusement batu le chasteau, il se rendit par composition, où Monsieur le Marquis d'El-

suiuit la pacification des premiers troubles: & ce que fit M. l'Admiral en Normādie.

beuf estoit, à qui on ne fit que toute courtoisie. Nos Reittres receurēt aussi argēt, qu'ils trouuerēt beaucoup meilleur que les citres de Normandie. Et comme nous-nous preparions pour retourner secourir Orleans, M. le Prince de Condé escriuit que la paix estoit arrestee. Ce qui cōuertit le desir de combatre, en vn desir de reuoir sa maison. Ainsi prit fin ceste premiere guerre ciuile, apres auoir duré vn an entier. Terme, qui sembloit plus long que bref à l'impatience naturelle de nostre nation, laquelle en aucūs endroits se desborda en des cruautez, plus propres à des Barbares, qu'à des Frāçois. Ceux de la Religion en souffroient tousiours la plus grande partie. Et c'est ce qui fit trouuer à beaucoup de gens de bien ceste paix meilleure : d'autant qu'elle mettoit fin à toutes ces inhumanitez.

SECONDS TROVBLES.

DES CAVSES DE LA PRISE DES ARmes aux seconds Troubles: & comme les desseins, sur quoy ceux de la Religion s'estoient appuyez, se trouuerēt vains.

Causes de la prise des armes aux seconds troubles.



Lvsievrs escrits ont esté publiez pour iustifier le leuement des armes de l'an 1567 & autres au contraire, pour le condamner: dont les historiens, qui traitent des choses passees, ont amplemēt discouru. A quoy doiuēt auoir recours ceux qui veulent exactemēt faire recherche de toutes les particularitez des actions publiques. Ie me contenteray d'en dire succinctement quelques vnes sur ce poinct, qui sont autāt vrayes, que celles qui ont esté manifestees, les ayāt apprises de ceux qui d'vn costé

ont aydé à conduire les affaires. L'Edict de pacification fait deuant Orleans, auoit donné quasi à l'vniuersel de la France beaucoup de contentemét, tant en apparence, qu'en effect: en ce que toutes miseres cessates, chacun viuoit en repos, seureté du corps, & liberté de l esprit. Toutesfois les haines & enuies aux vns, & les desfiances aux autres, ne furent pas du tout amorties, ains demeurerét cachees, sans se mõstrer. Mais comme le temps a accoustumé de meurir toutes choses; aussi ces seméces ici & beaucoup d'autres encores pires vindrét à produire des fruicts, qui nous remirent en nos premieres discordes. Les principaux de la Religion, qui ouuroient les yeux pour la conseruation tant d'eux, que d'autruy, ayãs fait vn gros ramas de ce qui s'estoit fait contr'eux, & de ce qui se brassoit encore, disoient qu'indubitablement on les vouloit miner peu à peu, & puis tout à vn coup leur donner le coup de la mort. Des causes que ils alleguoient, les vnes estoiét manifestes, & les autres secrettes. Quant aux premieres, elles cõsistoiét és desmantelemens d'aucunes villes, & constructiõs de citadelles és lieux où ils auoiét l'exercice public. Plus és massacres, qui en plusieurs endroits se commettoient, & en assassinats de gentils-hommes segnalez; dequoy on n'auoit peu obtenir aucune iustice. Aux menaces ordinaires, qu'en bref ils ne leueroient pas la teste si haut. Et singulierement en la venue des Suisses (combien que le Duc d'Albe fust desia passé en Flandres) lesquels n'auoiét esté leuez, que pour la crainte simulee de son passage. Quant aux secrettes, ils mettoient en auant aucunes lettres interceptes, venantes de Rome & d'Espagne, où les desseins qu'on vouloit executer, se descouurirent

fort à plain. La reſolution priſe à Bayonne auec le Duc d'Albe, d'exterminer les Huguenots de France, & les Gueux de Flãdres; dequoy on auoit eſté auerty par ceux de qui on ne ſe doutoit pas. Toutes ces choſes, & pluſieurs autres dõt ie me tais, reſueilloiẽt fort ceux qui n'auoient pas enuie qu'on les priſt endormis. Et me recorde que les Chefs de la Religion firent en peu de temps trois aſſemblees, tant à Valeri, qu'à Chaſtillon, où ſe trouuerẽt dix ou douze des plus ſignalez gẽtils-hommes, pour deliberer ſur les occurrences preſentes, & chercher des expediens legitimes & honneſtes, pour ſaſſeurer entre tant de frayeurs, ſans venir aux derniers remedes. Aux deux premieres, les opinions furẽt diuerſes. Neantmoins, plus par le conſeil de M. l'Admiral, que de nul autre, chacun fut prié d'auoir encore patience: & qu'en affaires ſi graues, cõme celles-cy, qui amenoiẽt beaucoup de maux, on deuoit pluſtoſt ſ'y laiſſer entrainer par la neceſſité, qu'y courir par la promptitude de la volonté, & qu'en bref on verroit plus clair. Mais à la troiſieſme qui ſ'y fit auant qu'vn mois fuſt eſcoulé, les cerueaux ſ'eſchaufferent d'auantage; tant pour les conſideratiõs paſſees, que pour nouueaux auis qu'on eut, & nommément pour vn que Meſſieurs le Prince & Admiral affermèrent venir d'vn perſonnage de la Cour, treſ-affectionné à ceux de la Religion, lequel aſſeuroit qu'il ſ'eſtoit là tenu vn conſeil ſecret, où deliberation auoit eſté faite de ſe ſaiſir d'eux, puis faire mourir l'vn, & garder l'autre priſonnier. Mettre au meſme temps deux mille Suiſſes à Paris, deux mille à Orleãs, & le reſte l'enuoyer à Poictiers. Puis caſſer l'Edict de Pacification, & en refaire vn autre du tout cõtraire: & qu'on n'en dou-

tast point. Or cela ne fut pas mal-aisé à croire, veu qu'on voyoit desia les Suisses s'acheminer vers Paris, qu'on auoit tant de fois promis de renuoyer. Et y eut quelques vns qui estoient là, plus sensitifs & impatiens que les autres, qui tindrent ce langage. Comment? veut-on attendre qu'on nous vienne lier les pieds & les mains, & puis qu'on nous traine sur les eschaffaux de Paris, pour assouuir par nos morts hôteuses, la cruauté d'autruy? Quels auis faut-il plus attendre? Voyons-nous pas desia l'ennemy estrãger, qui marché armé vers nous, & nous menace de vengeance; tant pour les offences qu'ils receurẽt de nous à Creux, que pour les iniures que nous auons faites aux Catholiques, en nous defendant? Auõs nous mis en oubli, que plus de trois mille personnes de nostre Religiõ sont peries par morts violẽtes depuis la Paix; pour lesquelles toutes nos plaintes n'ont iamais peu obtenir autre raison, q̃ des responses friuoles, ou des dilatiõs trõpeuses? Si c'estoit le vouloir de nostre Roy, que nous fussions ainsi outragez & vilipẽdez, parauãture le supporteriõs nous plus doucemẽt. Mais puis que nous sçauõs que cela se fait par ceux qui se couurãs de son nõ, & qui nous veulent oster l'accés enuers luy, & sa biẽ-vueillance; afin qu'estãs destituez de tout support & ayde, nous demeurions leurs esclaues ou leur proye: supporterons-nous telles insolẽces? Nos peres ont eu patience plus de quarante ans, qu'on leur a fait esprouuer toutes sortes de supplices, pour la confessiõ du Nom de Iesus Christ, laquelle cause nous maintenõs aussi. Et à ceste heure, q̃ nõ seulemẽt les familles & bourgades, mais les villes toutes entieres, sous l'authorité & benefice de deux Edits Royaux, ont fait vne

declaration de foy ſi notoire, nous ſerions indignes de porter ces deux beaux titres, de Chreſtien & de Gentil-homme, que nous eſtimons eſtre l'honneur de nos ornemẽs; ſi par noſtre negligence ou laſcheté, en nous perdant, nous laiſſions perir vne ſi grande multitude de gens. Parquoy nous vous suppliõs, Meſſieurs, qui auez embraſſé la defenſe commune, de prendre promptement vne bonne reſolution, car l'affaire ne requiert plus qu'on tẽporiſe. Les autres qui eſtoiẽt en ce conſeil, furẽt eſmeus, non tant pour la vehemẽce des paroles, que pour la verité d'icelles. Mais comme il y en a touſiours qui ſont fort conſideratifs, ceux-là repliquerent qu'ils apperceuoient bien le danger apparent, neantmoins que la ſaluation leur eſtoit cachee. Car ſi nous voulons, diſoient-ils, auoir refuge aux plaintes & doleances; il eſt tout clair qu'elles ſeruent plus à irriter ceux à qui on les fait, que de remedes. Si auſſi nous leuons les armes, de combiẽ de vituperes, calomnies & maledictions ſerons-nous couuerts par ceux qui nous imputans la coulpe des miſeres qui s'enſuiuront, ne pouuons deſcharger leur colere ſur nous, la deſchargerõt ſur nos pauures familles demourees eſparſes en diuers lieux. Mais puis que de pluſieurs maux on doit touſiours choiſir les moindres, il ſemble qu'il y ait encor moins de mal, d'endurer les premieres violences de nos ennemis, que les commencer ſur eux, & nous rendre coulpables d'vne aggreſſion publique & generale. Monſieur d'Andelot prit la parole apres, & dit: Voſtre opinion, Meſſieurs, qui venez de parler, eſt fondee ſur quelque prudence & equité apparẽte. Mais les principales drogues medicinales (propres pour purger l'humeur peccante qui

abonde auiourd'huy au corps vniuersel de la Frãce) luy defaillent, qui est la fortitude & la magnanimité. Ie vous demande, si vous attẽdez que soyons bãnis és pays estranges, liez dans les prisons, fugitifs par les forests, courus à force du peuple, mesprisez des gens de guerre, & cõdamnez par l'authorité des grãds (comme nous n'en sommes pas loin) que nous aura seruy nostre patience & humilité passee? que nous profitera alors nostre innocence? à qui nous plaindrons-nous? Mais qui est-ce qui nous voudra seulement ouyr? Il est temps de nous des-abuser, & de recourir à la defẽse, qui n'est pas moins iuste que necessaire, & ne nous soucier point si on dit que nous auons esté autheurs de la guerre: car ce sont ceux-là, qui par tãt de manieres ont rompu les conuentions & pactions publiques, & qui ont ietté iusques dans nos entrailles, six mille soldats estrangers, qui par effect nous l'ont desia declaree. Que si nous leur donnons encor cest aduantage, de frapper les premiers coups, nostre mal sera sans remede.

PEV de discours y eut-il apres, sinon vne approbation de tous, d'embrasser la force, pour se garantir d'vne ruïne prochaine. Mais s'il y eut des difficultez à se resoudre sur cecy, il n'y en eut pas moins, pour sçauoir comme on deuoit proceder en ceste nouuelle entreprise. Aucuns vouloiẽt que les Chefs & principaux de la Religion se saisissent doucemẽt d'Orleans, ville confederee; & apres enuoyassent remonstrer à leurs Majestez, que sentans approcher les Suisses, ils s'estoient là retirez, auecques leurs amis, pour leur seureté, & qu'en les licentiant, chacun retourneroit à sa maison. A ceux-là fut respondu, qu'ils auoiẽt oublié, qu'à Orleãs y auoit vn grãd

Resolution de prendre les armes: & les difficultez sur le commencement.

portail fortifié, gardé par suffisante garnison de Catholiques, par lequel ils pourroient tousiours faire entrer gens en la ville; & que le temps n'estoit plus de plaider, ny se defendre auec les paroles & le papier, ains auecques le fer. Autres trouuoient bon, de prendre par toutes les Prouinces, tant de villes qu'on pourroit, puis se mettre sur la defensiue: lequel auis ne fut nō plus receu; pource, dit on, qu'aux premiers Troubles, de cent que ceux de la Religion tenoient, au bout de huit mois il ne leur en demoura pas douze entre les mains: d'autant qu'ils n'auoiēt armees suffisantes pour les secourir. En fin, on conclud de prendre les armes: & à ce commencement de guerre obseruer quatre choses. La premiere, de s'emparer de peu de villes, mais d'importance. La seconde, de composer vne armee gaillarde. La tierce, de tailler en pieces les Suisses, par la faueur desquels les Catholiques seroient tousiours maistres de la campagne. La quatriesme, d'essayer de chasser M. le Cardinal de Lorraine de la Cour, que plusieurs imaginoient solliciter continuellement le Roy à ruyner ceux de la Religion. De grandes difficultez furent encor proposees sur les deux derniers points. Car on dit que le Cardinal & les Suisses marchoient tousiours auec le Roy; & que attaquant les vns, & voulant intimider l'autre, on diroit que l'entreprise auroit esté faite contre la Majesté Royale, & non contre autruy. Toutesfois, elles furent vuidees par ceste replique. C'est que l'euenement descouuriroit quelles seroiēt leurs intentions; comme ils rendirent tesmoignage de celles du Roy Charles Septiesme, estant encores Dauphin, qu'il n'auoit leué les armes, ny contre son pere, ny contre le Roy-

aume. D'auantage, qu'on ſçauoit bien que les François en corps n'auoiét iamais attenté contre la perſonne de leur Prince. Finalement, ſi ce premier ſuccés eſtoit fauorable, qu'il pourroit retrancher le cours d'vne longue & ruyneuſe guerre; entant qu'on auroit le moyen de faire entendre au Roy, la verité des affaires qu'on luy deſguiſoit. Dont ſe pourroit enſuiure la reconfirmation des Edits, meſmement quand ceux qui vouloient preuenir, ſe ſentiroyent preuenus. Voila quelle fut la reſolution que prindrét lors tous ces perſonnages, qui ſe trouuerét enſemble. Leſquels combié qu'ils fuſſét doüez de grande experience, ſçauoir, valeur, & prudence, ſi eſt ce que ce qu'ils auoient ſi diligemmét examiné, & tant bien proietté, ſe trouua, quand on vint aux effets, merueilleuſement eſloigné de leur attente: & d'autres choſes, à quoy ils n'auoient quaſi point péſé, pour les tenir trop ſeures ou difficiles, ſe tournerét en leur benefice: dont bié leur ſeruit. Par cecy ſe peut cognoiſtre, que les bonnes deliberations ne ſont pas touſiours ſuiuies de bōs ſuccés. Ce que i'ay dit, n'eſt pas pour taxer ceux de qui i'ay parlé; la vertu deſquels i'ay touſiours grandement admiree, ny pour faire negliger la prudence & la diligence aux affaires: ains ſeulement pour aduertir que l'accompliſſemét de nos œuures, ne giſt pas tant en l'humaine propoſition, qu'en la diuine diſpoſition.

Du ſuccés des entrepriſes de M. le Prince & des ſiens.

VOYONS quel fut le ſuccés de l'entrepriſe. Quāt au premier point, qui concernoit les villes, on delibera d'en ſurprendre ſeulemét trois, à ſçauoir Lion, Toulouze & Troyes, pour l'vtilité qu'elles euſſent apporté, pour diuers reſpects. Mais les deſſeins que firent ſur icelles ceux qui prirent la charge de s'en

saisir, reüssirent vains. Pour le regard d'estre forts en campagne, ceux de la Religion le furent au commencement plus que les Catholiques: mais vn mois & demy apres la prise des armes, ils se trouuerent plus puissans qu'eux; tellement qu'ils les contraignirent d'aller à refuge aux estrangers, qu'ils auoiét appellez pour les venir secourir. L'executiõ des Suisses succeda aussi tres-mal, pource que le dessein fut descouuert; & que les forces qui y deuoiét estre, mãquerét. Et n'y eut que le quatriesme point, de moindre importance que les autres, qui s'effectua: qui estoit separer de M. le Cardinal de Lorraine de la Cour. Il ne laissa pourtant d'y auoir autant d'authorité & de credit, qu'auparauãt. Mais voicy vn incõuenient qui ne fut pas petit, où tomberent ceux de la Religion. C'est qu'ils exciterent l'indignation & haine du Roy contr'eux, pource qu'à leur occasion il fut contraint de se retirer à Paris auec frayeur & vistesse, si bien que depuis il leur garda tousiours vne arriere-pensee. Ceste entree de guerre eust esté peu heureuse pour eux, si d'autres effets n'eussent recompensé les premiers defauts. Lesquels cependant aduindrent plus par les mouuemens de quelques gentils-hommes particuliers, & disposition d'aucuns habitans de villes, que par grandes deliberations precedentes. Dont s'ensuiuit qu'on s'empara de plusieurs, tant bonnes, que mauuaises. Et des plus prochaines furent Orleans, Auxerre, & Soissons. Bien est vray, qu'on fut secrettement auerty de se remuer à mesme iour. Mais on ne fit point grand estat, sinon sur les choses que i'ay recitees.

QVE TROIS CHOSES QVE LE PRINCE *de Condé attenta, rendirent le commencement de son entreprise fort superbe: dont les Catholiques furent d'abordee estonnez.*

QVAND les hommes sont picquez de la necessité, leurs courages se redoublent, & leurs apprehensions precedétes n'estans plus si viues, ils craignent moins de se hazarder à choses difficiles & perilleuses. Ce qui aduint à ceux de la Religion alors. Car apperceuans le glaiue ia desgainé les menacer, ils resolurét de se sauuer plustost auec les bras, qu'auec les iambes, & fermans les yeux à beaucoup de respects, estimerent qu'il conuenoit magnanimement commencer. Leur premier & principal acte, fut l'vniuerselle prise des armes par toute la France en vn mesme iour. Ce qui apporta esbahissement mesme à plusieurs de leur party, qui ne sçauoyent l'affaire, & beaucoup de frayeur aux Catholiques, qui se fussent parauanture portez auec plus de rigueur qu'eux, s'ils eussent commencé les premiers la feste. Ce pendát ils receurent vn grand desplaisir de voir tant de villes saisies, ce qu'ils dissimulerent: & aucuns d'eux dirent, Les freres nous ont pris sans verd à ce coup, mais nous aurons quelque iour nostre reuãche. En quoy ils se monstrerent gens de parole: car auant qu'vn an fust passé, ils leur firent cognoistre qu'ils auoyent dit vray. Quelques vns auoyent opinion, que tant d'aduertissemens qui se donnerent aux prouinces, descouuriroyent l'entreprise. Toutesfois cela arriua en peu d'endroits, combien que ce fussent les importãs. Beaucoup moins à ceste heure pourroit-on proceder de mesme: à cau-

La premiere, fut l'vniuerselle prise des armes en vn mesme iour.

ſe de l'indiſcertion des hommes: qui eſt telle, qu'ils ne peuuent rien celer. Au temps ancien on remarque des exemples ſemblables en quelque maniere à ceſtui-cy (excepté que les vns furẽt pour offendre, & l'autre pour ſe deffendre) cõme quand Mithridates fit en vn pareil iour tuer dãs tous ſes pais plus de quarante mille Romains. Auſſi quãd ſoixãte villes de Grece furent ſaiſies & ſaccagees en vn iour, que le Cõſul Romain auoit aſſigné à ſes legiõs, ſans que les vnes ny les autres en preſſentiſſent rien, qu'au temps de l'execution. Tels faits n'arriuent pas ſouuent: parce que ceux qui ont vne fois eſté pris à la pipee, & qui ſont reſchappez, deuiennent apres ſi vigilãs & ſoupçõneux, que le ſeul branſlement des fueilles les reſueille, & l'ombre les fait treſſaillir.

La ſeconde fut la hardieſſe d'aſſaillir ſix mille Suiſſes.

Le ſecond acte renõmé, fut d'oſer aſſaillir ſix mille Suiſſes, & les faire retirer auecques moins de cinq cens cheuaux. Vray eſt, que ſelõ le deſſein qui auoit eſté fait, il y en deuoit auoir d'auãtage, nommémẽt quelque nombre d'harquebuſiers à cheual: toutesfois on manqua, non d'eſtre en campagne, mais de ſe trouuer à poinct nommé au Rendez-vous: & à cauſe du peu de forces, les Chefs de la Religion ſe retindrent, & n'oſerent ſ'auanturer à vne charge generale dãs ce gros corps, qui ſembloit vne foreſt, Et outre cela, les cheuaux eſtoyẽt demy recreus de la grande couruee qu'ils auoyent faite. Ie leur ay pourtant ouy affermer, que ſi la trouppe de Picardie fuſt arriuee (qui eſtoit de cent cinquante cheuaux) ils euſſent eſſayé le combat, faiſant mettre pied à terre à leurs harquebuſiers & chergeãt auecque les eſquadrons par trois coſtez. Mais quand ils euſſent ainſi fait, touſiours l'euenement eſtoit

fort douteux. Tout se passa en escarmouches, où il y en eut de morts & de blessez de part & d'autre. I'ay entendu que ce gros bataillon fit vne cõtenance digne des Suisses: car, sans iamais s'estonner, ils demeurerent fermes pour vn temps, puis apres se retirerent serrez, tournans tousiours la teste, cõme a accoustumé de faire vn furieux sanglier que les abbayeurs poursuyuent, iusques à ce qu'on les abandonna, voyant qu'il n'y auoit apparẽce de les forcer

La troisiéme fut l'occupatiõ de la ville de S. Denis.

Le troisiesme acte, fut l'occupation de la ville S. Denis, où le Prince de Cõdé s'alla placer auec toutes ses forces, & en deux villages prochains qu'il fit retrancher, pour asieger Paris de ce costé-la. Tous ces effects venans à estre considerez, voire des meilleurs Chefs Catholiques, ils en estoyent esbahis; & cuidoyent que ledit Prince attendoit encor promptement de grandes forces, & auoit de bonnes intelligences, & dans Paris, & dans la Cour: car autrement (disoyent-ils) n'eust-il osé, estant si foible, venir si audacieusement se loger si apres de nous. Et l'Admiral (qui estoit tres-auisé & bon guerrier) n'auroit iamais conseillé cela, sans autres fondemens cachez. C'est ce qui les fit tẽporiser, iusq̃es à ce qu'ils eussent ramassé leurs forces. Plusieurs autres trouuoyent merueilleusement dur (veu que desia ils en auoient de bonnes, qui approchoyent de dix mille hommes) qu'on souffrist ceste petite poignee de gens les brauer chacun iour par continuelles escarmouches, iusques dedans leurs portes: & que c'estoit grãd'vergõgne de voir vne fourmy asieger vn Elephãt. Mais i'estime que les cõsiderations des autres, estoyent plus sages, lesquels maintenoyent que c'estoit vne imprudẽce toute notoire, de vouloir par

vn combat, qui eſt incertain (contre des fols, diſoiét ils, qui n'ont maintenant pour conſeil que le deſeſpoir, & pour richeſſes, que leurs armes & cheuaux) hazarder tout le corps de l'Eſtat, qui eſt comme enclos dans les murailles de Paris. & qu'ayãs choſe ſi ſacree entre mains, que la perſonne du Roy, il conuenoit faire toutes choſes ſeurement : & qu'en brief ils verroyent ſortis de ceſt auis, d'hõnorables fruits. En ceſte maniere y eut-il entre la ſageſſe des vns & la temerité des autres, cõme vn diſcordãt accord par quelques iours, iuſques à ce que le gros ieu ſe ioua, qui fut ſi rude, que les Huguenots furent contrains de quitter leur giſte. Sur ceſt exemple-ici, ſi quelqu'vn vouloit baſtir de grands & auantureux desſeins, il feroit parauanture vn erreur irremediable. Car les choſes qu'on veut cõparer, ne ſe reſſemblent pas touſiours en toutes leurs parties : & puis ces accidens ſont tels, que c'eſt beaucoup, quand vn ſiecle en produit deux ou trois.

DE CE QVI AVINT AV DELOGEment de ſainct Denis, qui eſt plus digne d'eſtre remarqué.

Premiere intentiõ de M. le Prince, de contraĩdre ſes partiesd'ẽtẽdre à accord.

ENCORES qu'vn grand Chef de guerre ne puiſſe atteindre aux fins qu'il s'eſt propoſees; ſi eſt-ce que aucunesfois il aduient qu'en ſes procedures il demõſtre tãt de valeur, qu'on ne laiſſe de luy donner de la louange; comme pluſieurs firent à M. le Prince de Condé, pour les beaux exploits qui apparurẽt pendãt qu'il ſeiourna à S. Denis. Vne de ſes intentiõs eſtoit, de mettre les Pariſiẽs en telle neceſſité de viures, & les moleſter tant par autres voyes, qu'eux

qu'eux, & ceux qui y estoyent retirez, seroyent contrains d'entendre à vne paix. Et c'est ce qui fit faire les entreprises du Pont-Charenton, S. Cloud, & Poissi, pour brider la riuiere ; lesquelles toutesfois ne seruirent de gueres, & cuiderent causer la ruine de ceux de la Religion. Quelqu'vn se pourra esmerueiller, comme de si excellens Capitaines embrassoyent vn tel dessein ; lesquels ne deuoiét pas ignorer combien de grandes armees auoyent par le passé perdu leur peine, en le pẽsant effectuer; ainsi que fit celle du Duc Charles de Bourgongne, & cuide aussi qu'ils en estoyent memoratifs aucunement. Mais se voyans portez sur les lieux, l'occasion les cõuioit de tẽter ce que la commune voix crioit qu'on fist. D'auantage, s'ils fussent demeurez sans rien entreprendre, il leur sembloit qu'ils diminueroyent beaucoup de leur reputation : & puis, ils voyoient leurs gens si bien disposez, que les choses difficiles leur apparoissoyent faisables.

LA seconde intention qu'auoit le Prince de Condé, estoit d'attirer l'armee enclose dans Paris, à la bataille; ayãt grãd espoir que s'ils la gaignoyẽt, la guerre prẽdroit fin : laquelle intentiõ ne reüssit nõ plus que l'autre. Quãt à la tierce, il faisoit estat, qu'encor qu'on luy fist abãdõner S. Denis, les villes qu'il esperoit qui seroyẽt saisies, tant sur la riuiere de Marne, que sur celle de Seine, luy seruiroiẽt de faueur & d'espaule, pour y placer toutes ses forces, attendant la venue des Allemans, qu'il auoit mandez pour le secourir. Mais pource qu'on n'en peut surprendre que deux, asçauoir Lagny & Mõtereau: ce dessein s'en alla aussi en fumee, cõme les autres. Ceux de M. le Cõnestable furent mieux effectuez. Son premier but

estoit, apres s'estre renforcé, de contraindre les Huguenots à combatre, & estimoit les deuoir deffaire, pour les auantages qu'il auoit sur eux : à quoy il approcha de bien pres. Il faisoit aussi estat de les desloger d'où ils estoyent, & les esloigner des Parisiens; qui ne prenoyent pas plaisir d'auoir de tels mesnagers en leurs censes, qui estoyent fort diligens à les rendre vuides. Mais il ne peut iouir de ce benefice, à cause de sa mort. Et pour n'en mentir point, s'il eust esté viuant, & en santé, il les eust bien fait haster le pas d'autre sorte, qu'ils ne firent. Certes les vns & les autres se gouuernerent en grands Capitaines. Mais ayans differentes fins, comme de conseruer & d'essaillir, aussi leurs actiós furent en quelques parties differentes. Il estoit bien-seant aux Huguenots d'estre souuent à cheual, d'entreprendre tantost à propos, & quelquesfois audacieusement, & prescher tousiours le combatre. Mais les Catholiques faisoyét bië aussi de ne sortir en gros, qu'aux occasions apparentes : de ne rien hazarder, & se preparer pour vn coup Ie ne reciteray point les petis cõbats & entreprises, qui là se firetn, pource qu'aux histoires ils se verront.

De la bataille de S. Denis.

Ie diray seulement quelque mon de la bataille S. Denis, qui fut à la verité memorable, en ce q̃ si peu d'hommes oserent se presenter deuant vne armee si puissante, qu'estoit celle qui sortit de Paris & la soustenir. Car elle n'auoit pas moins de quinze ou seize mille hõmes de pied, & plus de deux mille lãces: là où en celle du Priuce de Condé, ainsi separee, cõme lors elle se trouua, toute sa cauallerie n'arriuoit à mille cheuaux, & quasi autãt d harquebusiers. L'oc casion de ce grand combat, vint d'vn erreur que les

Huguenots firent,dont monſieur le Conneſtable ſe ſceut dextrement preualoir. L'erreur fut, en ce que monſieur d'Andelot, qui eſtoit actif, alla pour ſurprendre Poiſsy,& tira de l'armee cinq cés cheuaux, & huit cens harquebuſiers,qui n'eſtoient pas des pires I'ay ouy dire,que quand on propoſa ceſte entrepriſe au conſeil, aucuns remonſtroyent qu'il ne la falloit faire, car grandes forces eſtoyent arriuees à Paris: & puis, on auoit obſerué qu'aux eſcarmouches dernieres les gentils-hommes Catholiques n'auoyent fait que crier, Huguenots attendez encore trois ou quatre iours, & nous verrons ſi vous eſtes ſi mauuais,qu'en faites la mine. Et que c'eſtoiét aduertiſſemens de la bataille, par ceux qui eſtoient exhortez par leurs Chefs de s'y preparer,& qu'on ne deuoit negliger cela. Mais comme on eſt quelquesfois rempli de trop de confiance,on ne laiſſa de paſſer outre. Monſieur le Conneſtable eſtant aduerty de cecy par ſes eſpies, iugea qu'il ne falloit laiſſer paſſer ceſte feſte ſans danſer. Et comme c'eſtoit vn vieux routier de guerre, il ne ſe contenta pas d'eſtre aſſeuré par les aureilles, il voulut l'eſtre auſſi par les yeux. Parquoy il fit ſortir le iour meſme ſept ou huit cens lances, fauoriſees és retraites, d'vn nombre d'arquebuſiers, pour ſe preſenter en ordonnance à la veuë des logis de ceux de la Religion,pour ſçauoir leurs forces à la verité,& de ce corps ſe desbanderent deux cens lances,qui leur allerent donner vne treſ-chaude alarme. Eux ne faillirent de la prendre,& penſans qu'on les venoit attaquer à bon eſcient, tous ſortirent auec leurs Chefs en bonne deliberation. Mais les Catholiques ayās recognu ce qu'ils vouloyét,ſe retirerét: & les Capitaines en al-

lerent faire le rapport à M. le Connestable, l'asseurãt que toute leur force de pied & de cheual ne passoit deux mille hommes: mais (comme on dit prõpte à l'esperon. C'est respondit-il, le temps de les attrapper, & qu'vn chacun se prepare à la bataille qui se donnera demain. A l'aube du iour, il fit sortir toute son armee aux champs, sa deliberation estant s'ils ne vouloient venir au combat, de leur faire quitter à coups de canon, Auberuilliers, & S. Ouyn, où M. l'Admiral & le sieur de Genlis estoyent logez, esperant apres gaigner les bateaux de passage, pour trãcher chemin à M. d'Andelot. Et à ce que i'ay entendu, ledit sieur Connestable estimoit qu'ils ne se hazarderoyent pas de combatre, n'ayans toutes leurs forces entieres: & qu'ils se retireroient tous dans la ville de S. Denis. Ce qui arriua autrement. Car il n'y eut pas moins d'ardeur de venir aux mains, d'vn costé que d'autre, nonobstant la grande inegalité. Les Catholiques auoyent quatre auãtages sur leurs ennemis: à sçauoir l'artillerie, le nombre d'hõmes, les bataillõs de picques, & la place haute & releuee. Tout cela n'empescha point que ceux de la Religiõ ne les allassent assaillir, lesquels se rangerét en trois corps de cauallerie, mais tous simples, c'est à dire en haye, qui est vn ordre tres-mauuis, encores que nostre gendarmerie l'ait l'ong téps pratiqué. Mais l'experience nous a enseignez de venir à l'vsage des esquadrons. Le combat s'ensuyuit apres, qui fut fort furieux, & dura pres de trois quarts d'heure: & ceux qui y ont ensanglanté leur espee, soit d'vn costé ou d'autre, se peuuét vãter de n'auoir pas faute de courage, l'ayans esprouué en vn lieu si perilleux. M. l'Amiral m'a quelquesfois dit, q̃ l'arquebuserie à pied,

Auãtages des aduersaires de M. le Prince.

qu'il auoit rangee à ses flancs, luy seruit grandemēt. Car tirant de cinquante pas, elle fit beaucoup d'offense en la cauallerie des Catholiques, qu'il chargea. Voila où nos discordes nous ont conduits, de nous baigner dans le sang les vns des autres. L'issuë fut telle, que ceux de la Religion furēt chassez de dessus la place, & suiuis plus d'vn demy quart de lieuë: & parauanture que pis leur fust arriué, sans la nuict, laquelle les fauorisa à leur retraite, qui ne fut sans quelque desordre. Il y eut aussi de l'autre costé des gens qui se retirerent non moins diligemment que de bonne heure, & specialement l'infanterie Parisienne. En somme, les Catholiques eurent l'honneur de la bataille, en ce que le champ & la possession des morts leur demoura. Monsieur le Prince de Condé auoit ia mandé à M. d'Andelot, de retourner en diligence. Il luy redespescha encore pour le haster, craignāt que le lendemain on ne le vinst rattaquer. Mais à minuit il retourna, tres-marry de n'auoir esté à la feste. Et apres que chacun se fut reposé, les Chefs dirent qu'il estoit necessaire de rabatre vn peu de la gloire que leurs ennemis pensoient auoir acquise, en leur monstrant qu'on n'auoit pas perdu le cœur, ny l'esperāce: & mettās leur petite armee aux chāps, bien deliberee, ils s'allerēt presenter deuāt les faux-bourgs de Paris, bruslans vn village & des moulins à vent, à la veuë de la ville; pour les acertener que tous les Huguenots n'estoient pas morts, & qu'il y auoit encor de l'exercice preparé. Mais personne ne sortit, à cause (cōme il est bien à presumer) de la perte de M. le Connestable. Ceste demonstration que firēt les Huguenots, cōserua leur reputation. Toutesfois voyans que le seiourner là, estoit leur [illegible]

descamperent le lendemain, & s'acheminerent vers Montereau, où ils mãderent le reste de leurs forces qui estoient tant à Estampes, qu'à Orleans, les venir trouuer. Ce qui rengrossit fort leur armee.

DV VOYAGE QVI SE FIT VERS LA Lorraine, par les deux armees, à diuerses fins.

Moyens suiuis pour desfaire M. le Prince & son armee.

TOVTES les forces Frãçoises qu'attendoit M. le Prince de Condé, ne furent pas plustost iointes à luy, que l'armee contraire ne se mist à sa queuë, qui s'alloit de iour en iour renforçant; en laquelle Monseigneur le Duc d'Anjou qui est auiourd'huy Roy, commandoit. Aucuns miens amis Catholiques m'ont asseuré, que son intention estoit de combatre, s'il en rencontroit vne belle occasion. Car les vieux Capitaines qui le conseilloyent, preuoyans bien que si ceux de la Religion ioignoient leurs Reitres (qui ia branfloient) c'estoit pour faire durer la guerre long temps, ou rendre vne bataille incertaine, estoient par ceste consideration viuement piquez. Mais quand ils regardoient apres l'importance de la personne de leur Chef, qui reposoit sous leurs armes, & le desespoir de leurs contraires, cela les retenoit vn peu. Ils vserent de deux gentiles ruses, tant pour les arrester, que pour les surprendre: car en guerres telles finesses sont approuuees, au moins on les pratique. La premiere, fut la negotiation de la paix, où les plus segnalez personnages de ceux de la Religiõ (comme le Cardinal de Chastillon) furent employez: ce qui attiedissoit tousiours leur premiere ardeur de cõbattre. L'autre,

furent deux ſuſpenſions d'armes, faites pour deux ou trois iours chacune: afin de mieux conferer (diſoit-on) des poincts mis en auant. L'vne fut pres de Montereau, & l'autre pres de Chaalons; mais la derniere leur cuida eſtre treſ-dommageable: d'autant que le Prince de Condé ſ'arreſta en vn treſ-mauuais logis fort eſcarté, pendant que l'armee des Catholiques ſ'approchoit. Et ſans l'entrepriſe que fit le Cõte de Briſſac ſur quelques cornettes d'harquebuſiers à cheual, qu'il deffit, ledit Prince euſt ſeiourné encores deux iours où il eſtoit, où ſans doute il euſt eſté cõbatu, & parauãture ſurpris par ſes contraires, qui eſtoient alors treſ-puiſſans; à cauſe de quinze cens lances Bourguignonnes, qui eſtoient iointes à eux, que conduiſoit le Cõte d'Arembergue, l'vn des plus renommez Capitaines des païs-bas. Mais quãd il vit vne telle execution ſ'eſtre faite pendant la ſuſpenſion, il penſa qu'il n'eſtoit pas ſeur de croire en paroles. Parquoy en trois iours il chemina plus de vingt grandes lieuës, par pluyes, & ſi mauuais paſſages, que c'eſt merueille cõme le bagage & l'artillerie peurent ſuiure: & ne ſe perdit rien de l'vn ny de l'autre, tant l'ordre fut bon, & la diligence grande. L'armee de Monſeigneur, voyant ceſt eſloignemẽt, deſiſta de la pourſuite. Et aucuns ſe glorifioyẽt de ce qu'õ auoit chaſſé les Huguenots hors du Roiaume. Autres plus clair-voyans, ſ'apperceuãs biẽ qu'on ne les pouuoit plus empeſcher de ioindre leurs forces Allemãdes, furent d'auis de les laiſſer courre, & auiſer aux moyens de les garder de rentrer. Mais il y en eut auſſi, & non petite quãtité, qui ietterẽt vn grand blaſme ſur aucuns Conſeillers de Monſeigneur, dequoy on les auoit laiſſé eſchapper ſãs les cõbatre, &

disoyent que l'Admiral s'entendoit secrettement auec eux. Ce qui estoit vne imagination du tout fausse,& dequoy luy-mesme se rioit : m'ayant dit plusieurs fois,n'en auoir nulle, mais qu'il tascheroit cependant à les entretenir en ce soupçon.

Deportemẽs de l'armee de M. le Prince en Lorraine.

Ie veux raconter quelques mouuemens & legeretez de ceux de la Religion,pendant le petit seiour qu'ils firent en Lorraine ; aussi la liberalité volontaire qu'ils mõstrerent au milieu de tant de pauureté qui les enuironnoit : action que i'estime impratiquable au temps où nous sommes , Plusieurs s'estoient persuadez(& le bruit en couroit aussi)qu'on n'auroit pas mis le pied dans la Lorraine , que les coqs des Reitres ne s'entendissent chanter : mais apres y auoir seiourné quatre & cinq iours , on n'en sçauoit nõ plus de nouuelles, que lors qu'on estoit deuãt Paris.Ce qui engẽdra du murmure parmy aucuns mesmes de la Noblesse ,qui donnoyent des attaques assez rudes à leurs Chefs en leurs deuïs ordinaires;tant l'impatience est grãde parmy nostre nation. Eux l'ayans entendu , s'efforçoyent d'y remedier. Et comme les hommes difficilement s'esloignent de leurs inclinatiõs,aussi les dissuasions dont vserent ces chefs furẽt differẽtes . Car le Prince de Cõdé,qui estoit d'vne nature ioyeuse,se mocquoit si à propos de ces gẽs si choleres & apprehensifs,qu'il faisoit rire ceux mesmes qui excedoyent le plus en l'vn & en l'autre. De l'autre costé mõsieur l'Amiral auec ses parolles graues leur faisoit tãt de hõte,qu'ẽ fin ils furẽt cõtrains de se radoucir & rapaiser. Ie luy demãday lors si l'armee de Monseigneur nous suiuoit,quel cõseil il prẽdroit? Nous acheminer,dit-il, vers Bacchara, où les Reitres doiuent auoir fait leur

assemblee,& qu'il ne falloit cõbatre sans eux,& que l'ardeur premiere ne fust vn peu reschauffee. Mais s'ils ne s'y fussent trouuez, repliquera quelqu'vn, qu'eussent fait les Huguenots? Ie pése qu'ils eussent soufflé en leurs doigts; car il faisoit grand' froit. Or toute ceste fascherie fut bié tost cõuertie en resiouïssance,quand ils entendirent au vray que le Duc Cazimir (Prince doüé de vertus Chrestiénes,& auquel ceux de la Religion sont fort obligez) marchoit & qu'il estoit prochain. Ce n'estoient que chansons & gambades;& ceux qui auoiét le plus crié,sautoiét le plus haut.Ces comportemés verifierent treſbien le dire de Tite Liue;Que les Gaulois sont prompts à entrer en cholere,& par consequent prõpts à se resiouyr:lesquelles passions excedent aisément,si, à l'imitation des sages, on ne les modere par l'vsage de la raison.

MONSIEVR le Prince de Condé ayant sceu par ses negociateurs d'Allemagne que les Reitres s'attendoient de toucher pour le moins cent mille escus estans ioints auec luy, il fut bié en plus grand' peine qu'il n'auoit esté auparauant pour les mouuemens des siens;d'autant qu'il n'en auoit pas deux mille. Là cõuint-il faire de necessité vertu,& tant luy que M. l'Admiral, qui auoient vne merueilleuse creãce entre ceux de la Religion, desployerent tout leur art, credit, & eloquence, pour persuader vn chacun de departir des moyés qu'il auoit, pour ceste contribution si necessaire : dont dependoit le contentement de ceux qu'on auoit si deuotieusemét attédus. Eux-mesmes monstrerent exemples les premiers,donnãs leur propre vaisselle d'argét. Les Ministres en leurs predications exhorterent à cest effect, & les plus af- *Notable histoire.*

fectionnez Capitaines y prepareret̃ aussi leurs gens. Car en vn affaire si extraordinaire, il estoit besoin de s'aider de toutes sortes d'instrumens. On vit vne disposition tres-grande en plusieurs de la Noblesse de s'en acquiter loyaument. Mais quand il fut question de presser les disciples de la Picoree, qui ont ceste proprieté de sçauoir vaillamment prendre, & laschemẽt donner, là fut l'effort du combat: toutesfois moitié par amour, moitié par crainte, ils s'en acquiterẽt beaucoup mieux qu'on ne cuidoit. Et ceste liberalité fut si generale, q̃ iusques aux goujats des soldats chacũ bailla: de maniere, qu'à la fin on reputoit à deshonneur, d'auoir peu contribué. Il y en eut de ceux-cy, qui firent honte à des gentils-hõmes, en offrant plus volontairemẽt de l'or, qu'eux n'auoiẽt fait de l'argẽt. Somme, que le tout ramassé, on trouua, tant en ce qui estoit monnoyé, qu'en vaisselle & chaines d'or, plus de quatre vingts mille liures. Qui vindrent si a poinct, que sans cela difficilemẽt eust-on appaisé les Reitres. Ie sçay biẽ, qu'il y en eut beaucoup qui furẽt aiguillõnez à donner, y estãs pressez par l'exẽple, la hõte, & les persuasiõs: toutesfois c'est chose certaine, que bonne partie y furẽt poussez de zele & d'affection, qui se monstra en ce qu'ils offrirent plus qu'on ne leur auoit demandé. N'est-ce pas là vn acte digne d'esbahissement, de voir vne armee point payee, & despourueuë de moyẽs, qui estoit cõme vn prodige, de se dessaisir des petites cõmoditez qu'elle auoit, pour subuenir à ses necessitez, ne les espargner pour en accommoder d'autres, qui parauãture ne leur en sçauoient gueres de gré? Il seroit impossible maintenãt de faire le semblable, parce que les choses genereuses sont quasi hors d'vsage.

DV RETOVR DES DEVX ARMEES vers Orleans & Paris, & la maniere que tenoit le Prince de Condé, pour faire viure, marcher, & loger la sienne.

IL ne fallut point de longue consultation, apres que les Reitres furent ioints, pour sçauoir ce qu'il cõuenoit faire. Car la voix vniuerselle estoit qu'on allast porter la guerre aupres de Paris. Ce qu'aucuns parauanture desiroiét, pour l'enuie de reuoir leurs maisons: mais la plus part sçauoient bien, qu'il n'y auoit point de meilleur chemin que celuy-là, pour r'auoir la paix. Les Chefs aussi n'ignoroient pas, que, pour cõtinuer la guerre, les armees ne se pouuoient passer d'artillerie, poudres, argent, & autres commoditez, qui se tirent des marchans & artisans; & que s'ils ne s'approchoient d'Orleans (qui estoit leur mere nourrice) ils en seroient priuez. Ce qui les fit aisément consentir au desir cõmun. Ainsi auec ceste bõne volõté, ceux de la Religion rebrousserent chemin, ayãs opinion que l'armee ennemie les costoyeroit, tant pour les empescher de bransquetter plusieurs petites villes foibles, que pour espier vne occasion d'attraper quelqu'vne de leurs troupes. Alors la France regorgeoit de toutes sortes de viures: ce neãtmoins tousiours falloit il grãd art & diligẽce pour nourrir vne armee de plꝰ de vingt mille hõmes, point payee, qui n'estoit fauorisee du païs, cõme l'autre, & qui n'auoit qu'vn tres-petit equippage pour les munitiõs. Monsieur l'Admiral estoit sur toutes choses, soigneux d'auoir de tres-habiles Commissaires, & de leur faire auoir voicture, selõ la necessité Huguenotte; & souloit dire, quand il estoit question de dresser corps

Expedient pour auoir la paix.

Soin de M. l'Admiral, pour l'entretenemẽt de l'armee.

d'armee, Commençons à former ce monſtre par le ventre. Or pource que noſtre couſtume eſtoit, que la cauallerie logeoit eſcartee dans les bons villages; leſdits Commiſſaires, outre les chariots qu'ils auoiét auec eux, tenoient encor en chacune cornette vn boulangier & deux cheuaux de charge, qui n'eſtoiét pluſtoſt arriuez au quartier, qu'ils ſe mettoient à faire du pain, & apres l'enuoyoient au corps de l'infanterie. Et quand ces petites commoditez eſtoiét toutes raſſemblees, qui ſortoient de quarante cornettes que pouuions auoir alors, cela ſe montoit beaucoup: & de là auſſi ſouuent ſ'enuoyoient chairs & vins, eſtans les gentils-hommes ſi affectiõnez, qu'ils n'eſpargnoient au ſeiour leurs charrois, pour conduire ce qu'il conuenoit. Les petites villettes priſes, on les reſeruoit pour les munitionnaires, & menaçoit on les autres, où il n'y auoit point de garniſon, de bruſler vne lieuë à la ronde d'elles, ſi elles n'enuoyoient quelques munitions. De maniere que noſtre infanterie, qui logeoit ſerree, eſtoit ordinairement accommodee. Ie ne mets point icy en cõte les butins, qui ſe faiſoient tant par les gens de pied, que de cheual ſur ceux de cõtraire party; & ne faut point douter que ce grand animal deuoratif, paſſant parmy tant de prouinces, n'y trouuaſt touſiours de la paſture, & ſouuent la robbe du pauure peuple y eſtoit meſlee, & quelquesfois des amis; tant la neceſſité & cupidité de prẽdre, incitoit ceux qui ne manquoient iamais d'excuſes pour coulourer leurs proyes. De ces fruicts icy pluſieurs ſ'entretenoient, en ce qu'il faut que le ſoldat achette outre la nourriture: comme pour l'habillement & les armes, qui ſont choſes neceſſaires.

Du logemēt de l'armee.

MAINTENANT ie parleray du logemēt de l'armee, laquelle on estoit contraint d'espandre en diuers lieux, pour deux raisōs principales. L'vne, pour la cōmodité du viure: l'autre, afin qu'elle fust à couuert, pour la garantir de l'iniure de l'hyuer, & sans ce soulagement, elle n'eust peu consister. Ie sçay bié que c'est vne mauuaise façō de loger, & qu'aux guerres Imperiales & Royales on n'eust eu garde de cōmettre ces erreurs, pource qu'on eust esté incontinent surpris. Mais és ciuiles les deux partis contraires ont esté contrains, & ont acccoustumé d'en vser ainsi: au moins en nostre France. L'infanterie on la logoit en deux corps, à sçauoir en celui de la bataille, & de l'auantgarde: & les gens de cheual, aux villages plus prochains. Quand il suruenoit alarme à bon escient, ladite cauallerie s'alloit rendre où les Chefs estoient. Et si vn logis escarté estoit attaqué, on l'alloit secourir incontinent. Parmi les cornettes y auoit bō nombre d'harquebusiers à cheual: & quād on estoit arriué au quartier, on fortifioit tresbien les auenues, & s'accommodoit-on souuent dās les temples & chasteaux: afin de pouuoir tenir deux heures, attendant le secours. I'ay quelquesfois veu l'vn des Chefs marcher auec cinq ou six mille hommes, & rechasser les ennemis, qui auoyent assailli vn logis. Mais quelque vigilāce qu'il y ait euë de toutes parts, si s'est-il fait beaucoup de surprises, quoy qu'ō battist les chemins le jour & la nuict. Les meilleurs auis que souuent on auoit, estoiēt par les picoreurs: lesquels s'espandans par tout, comme mousches, rēcontroient ordinairement les ennemis, & quelcun en venoit dire des nouuelles: car ces gens-là courent comme lieures, quand il faut fuir, mais quand

ils vont croquer quelque proye, ils volent. La teste qui se faisoit vers les ennemis qu'auoiét les cheuaux legers, estoit de cinq ou six cens bós cheuaux, & autant d'harquebusiers à cheual, auec peu de bagage, sinon cheuaux de charge: & c'estoit pour faire estre lesdits ennemis en ceruelle, les garder d'entreprendre, & tenir l'armee aduertie.

Comment l'armee marchoit.

QVANT à la matiere de marcher, on donnoit le rédez-vous à toutes les troupes à vne telle heure, au lieu le plus commode, pour la distributió des logis: & de là, on s'acheminoit és quartiers, & allant ainsi par diuers chemins, la diligence estoit grande, quád on vouloit la faire. Vn mal y auoit-il marchant escartez en ceste sorte, c'est, que souuent se donnoient de fausses alarmes. Si est-ce qu'ó ne remarque point qu'il soit aduenu de notable surprinse au Prince de Códé. Ie ne serois pas d'auis qu'on bastis des reigles sur ces exemples ici, que la necessité a produits, si nó qu'il y eust la mesme raison, qui regnoit lors. On s'é peut seruir, en les accómodant aux temps, aux lieux, & aux personnes, Le plus certain est, de redresser nos coustumes par les anciennes reigles militaires, où il y a plus de perfectió, qu'en ce que nous pratiquons. Ce n'est pas à dire pourtant, que ces magnanimes Chefs eussent deu faire autrement, qu'ils ne firent: car à tout ce qui se deuoit & pouuoit alors, ils n'y ont manqué. Aussi la pluspart des grandes & segnalees actions se sont esuanouies depuis leur mort.

DES NOVVELLES FORCES DE DIVERS Prouinces qui se trouuerẽt à Orleans: ce qui cõuia Monsieur le Prince de Condé d'entreprendre le voyage de Chartres.



Vx premieres guerres ciuiles, la plus part de ceux de la Religion tenoient pour maxime (& nommément leurs Chefs) qu'il estoit tres-difficile de faire la guerre auec reputation, & la paix auec dignité, si l'on n'auoit tousiours vne armee en campagne. Et pour ceste occasion, ils exhortoient leurs partisans d'aider à en composer vne qui fust gaillarde, d'autant que tout le corps en sentoit le benefice. Et c'est ce qui rendoit tant de gens prompts à s'y venir ranger. Mais quand pour cest effect on a abandonné les bonnes places, qu'on tenoit aux prouinces, on s'en est mal trouué: parce qu'apres on demeuroit sans retraites. Quãd aussi on a voulu engarder trop, on a manqué à l'autre poinct. Ce qui nous doit enseigner à euiter les extremitez. La guerre n'a pourtant laissé de se faire esdites prouinces, tant aux premiers Troubles, qu'en ceux-cy. Et qui voudra bien considerer les mouuemens du Baron des Adrets, & les autres beaux exploits de plusieurs Capitaines, tant Catholiques, qu'Huguenots, lesquels sont notez aux Histoires; il verra des choses miserables auoir esté valeureusement & prudemment executees. Mais pource que ie me suis voulu assuiettir de ne parler que de ce que i'ay veu, ou entendu de bon lieu, i'ay differé de me donner la carriere par pais incognus, craignant de broncher. Estant doncques M. le Prince de Condé informé que forces de Gascongne & Daulphiné luy estoient ar-

Difficultez où se sont trouuez reduits ceux de la Religion, durant les guerres ciuiles.

uices à Orleans, qui approchoiét de six mille hommes, il voulut les employer, & leur manda qu'elles se tinssent prestes, & qu'on preparast aussi poudres & balles, & trois ou quatre chetiues pieces d'artillerie qui restoient. Car encor que les Catholiques estiment les Huguenots estre gens à feu, si sont-ils tousiours mal pourueus de tels instrumens : aussi n'ont-ils point, comme eux, de S. Antoine, lequel ils disent presider sur cest Elemét. Son intention estoit, auant que donner à cognoistre son dessein à ses ennemis, d'auoir enuironné la ville qu'il pretēdoit d'assieger, & nulle ne lui sembla plus cōmode pour ses affaires, que Chartres: laquelle ayāt prise, il vouloit faire fortifier, pour tenir tousiours vne espine au pied des Parisiens, & à sa faueur, cōseruer en quelque maniere son pais qu'il auoit derriere. Il enuoya pour cest effect de pl⁹ de vingt lieuës loin trois mille cheuaux pour la fermer. Laquelle diligence ne profita pas de beaucoup : pource qu'vn Regimen d'infanterie qui estoit logé à quatre lieues de là, ne laissa d'y entrer, qui fut la salutation de la ville. Le seigneur de Limeres y commandoit, qui auoit en tout vingt & deux compagnies. Et nul ne s'espargna à vser de tous les remedes de fortificatiō, dequoy l'on se sert aux mauuaises places, qui sont preuenues. Les assaillās regarderent aussi de leur part, aux endroits qui leur sembloient les plus attaquables. Et de tous costez y en auoit de si mauuais, qu'on ne pouuoit quasi discerner le pire. Et ayant recognu vne montagne, qui dominoit par le flanc d'vne courtine, sans entrer en autre consideration, ils choisirent cest endroit-là, qui d'arriuee promettoit beaucoup, ce pendāt les remedes s'y pouuoiét aisément trouuer. Car n'ayant M. le Prince

Commencement du siege de Char...

Prince que cinq pieces de baterie, & quatre legeres couleurines, que pouuoit faire cela contre tant de gés de defense & de trauail, qui là estoyent? Aussi en deux iours & deux nuits ils batirent des trauerses & des retranchemens tels, qu'on n'osa les enfoncer. Le François est si soudain, qu'il veut incontinét auoir descouuert, ce qui ne se peut trouuer qu'apres auoir long téps cherché. Et par ceste prôptitude, i'ay tvt veu faire d'erreurs aux recongnoissances des places: que iẽ tiẽs pour reigle tres-vtile, de voir & reuoir deux fois, voire trois, vne chose, auãt que prendre resolution de s'y arrester. On cognut, apres que la bresche fut faite, que c'estoit perdre des hommes à credit, que d'attaquer par là. Et comme on estoit apres, pour preparer vne nouuelle baterie par vn plus foible endroit, la paix fut conclue, ce qui réuersa toutes actions militaires. Le prouerbe qui dit, Qu'il n'est muraille que de bôs hommes, est biẽ veritable: car il faut qu'vne place soit bien mauuaise, s'ils ne trouuent moyen de s'y accommoder. En tels lieux ne se doit-on pas obstiner à long siege: mais pour arrester vne armee trois semaines ou vn mois, cela se peut entreprendre, pendant qu'vne autre se prepare pour fauoriser les assiegez.

Au seiour que nous fismes deuant ceste place, M. l'Admiral fit vne belle côtr'entreprise, qui se demesla en la maniere que ie diray. L'armee côtraire estoit au de là de la riuiere de Seine, qui n'osoit approcher en corps de celle du Prince, & ne sçay les causes pourquoy. Elle ne voulut pourtant perdre l'occasion de porter quelque faueur à ceux de dedãs. Et pour cest effect fut enuoyé M de la Vallette, qui estoit vn Capitaine renômé, auec dixhuict cornettes de caualle-

Côtre l'entreprise de M. l'Admiral durant le siege de Chartres.

rie, pour tascher de surprendre quelqu'vne de nos troupes au logis, endommager nos fourrageurs, rompre nos viures, & nous tenir souuent en alarmes. Il s'approcha à quatre lieuës pres du camp, logeant assez serré, d'où il commençoit à nous molester grandement. Dequoy M. l'Admiral estant aduerty, il prit la charge d'y pouruoir. Et cõme il auoit accoustumé d'aller en gros, de peur, disoit-il, de faillir le gibier: aussi prit-il trois mille cinq cens cheuaux, & partit de si bõne heure, qu'à Soleil leué il se trouua dans le milieu des quartiers de ceste cauallerie: qui nonobstant les bonnes grades qu'elle tenoit en campagne, ne se peut garantir que plusieurs ne fussent enuelopez, & y eut quatre drapeaux pris, mais peu de gens tuez. Monsieur de la Vallette, qui estoit logé dans Oudan, rallia quatre ou cinq cens cheuaux: & estant suyui de plus de mille des nostres, il se retira neantmoins auec vne belle façon, tournant souuent teste: aussi auoit-il art & experience, On voit par cecy, qu'il ne fait pas seur seiourner gueres (si on n'est en lieu fort) deuant vne grosse puissance de cauallerie. Car sans qu'on y pense, on se trouue surpris, comme d'vn orage, qui arriue à l'impourueuë: & quasi aussi tost que vos sentinelles, vedetes, ou batteurs d'estrade, elle vous est sur les bras. Car elle marche en asseurance: ne craignant rien, & dit tousiours aux premiers, Attaque Charge, & suy tout ce que tu trouueras. En tels affaires, les plus fins, & qui ouurent bien les yeux, ne laissent quelquefois d'y estre attrappez.

DE LA SECONDE PAIX QVI FVT faicte à LonIumeau.

EN tous les Troubles de la Frãce, on à tousiours veu cecy aduenir, c'est qu'é faisãt la guerre, on n'a pas laissé traitet de la paix, tãt chacũ à voulu demonstrer auoir agreable chose si salutaire : aussi s'en est-il fait beaucoup entrelesquelles ceste-ci a esté la pire pour ceux de la Religiõ. La negotiation s'en remmancha, estãt ia le Prince de Condé deuant Chartres : & fust enuoyé le Cardinal de Chastillõ de sa part auec autres gentils-hõmes, pour s'assembler auec les deputez du Roy à Lonjumeau, où ils besongnerent si bien, que tous les articles furent accordez, les vns enuoyans à Paris les autres à Chartres, pour vuider les difficultez qui suruenoyent. Or comme vne bonne paix estoit fort desiree, & n'estoit aussi pas moins necessaire, ce pendant il y en eut peu qui s'amusassent à bien considerer quelle pouuoit estre ceste-cy : ains, comme si le nom eust apporté auec soy le vray effet, la plus part de ceux de la Religion demeuroyent là attachez qu'il la falloit embrasser. Et pour parler rondement, c'est ce qui força Messieurs le Prince & Admiral à y condescendre, voyans vne si grãde disposition (& mesmement en la Noblesse) de l'accepter. Ce fut vn trourbillon qui les emporta, à quoy, ils ne peurẽt resister. Vray est q̃ M. le Prince y auoit quelque inclination: mais M. l'Amiral se douta tousiours de l'inobseruatiõ d'icelle, pource qu'il apperceuoit à peu pres qu'on vouloit prẽdre vne reuãche sur les Huguenots, de l'iniure receue à la iournee de Meaux. Mesmes dés lors aucuns Catholiques, (qui

Seconde paix, cause de plus grands maux que la guerre mesme.

eſtoyent de ceux qui ne peuuent rien celer) diſoient tout haut, qu'ils s'en vengeroyent bien toſt. Et vn de nos negociateurs de paix mãda auoir ouy plusieurs fois tels langages, & apperceu vne grande indignation cachee és poictrines d'aucũs de ceux auec leſquels ils conferoyent, & qu'on y priſt garde : pource que cela denotoit quelque ſiniſtre euenement. D'auantage, il y en eut de la Cour propre, tant hommes, que femmes, qui quelquefois deſrobent des paroles du cabinet, qui manderent à leurs parens & amis, qu'indubitablement ils ſeroyent trompez, s'ils ne beſongnoyẽt ſeuremẽt : qui eſtoit bien pour reſueiller ceux qui ſe vouloyent endormir ſur ce doux oreiller de paix. Mais quelque auis que l'on euſt, on ne peut retenir le torrent qui ia eſtoit desbordé. On ſe pourra eſmerueiller dequoy ces grãds Chefs, qui auoyent tant de credit ſur leurs partiſans, n'ayẽt ſceu leur perſuader ce qui leur eſtoit vtile. Mais ſi on conſidere bien quelles gens ce ſont que les volõtaires, & la vehemence du deſir de voir ſa maiſon, lon verra que quand l'anchre de la neceſſité apparẽte eſt rompue, le nauire pouſſé de vents ſi violens, ne ſe peut arreſter.

Vne partie de ceux de la Religion cauſe de leur mal.

DESIA auant le leuement du ſiege de Chartres, il s'en eſtoit allé des Cornettes entieres & plusieurs particuliers (ſans demander congé aux Superieurs) vers les quartiers de Xaintonge & Poictou. Et ceſte humeur paſſa parmy l'infanterie, meſmemẽt en celle qui eſtoit des pays eſloignez. Et plusieurs diſoyẽt, puis que le Roy offroit l'Edict de pacification dernier, qu'on ne le pouuoit refuſer. Autres de la Nobleſſe, qu'ils vouloyent aller prendre des retraictes en leurs prouinces, pour la conſeruation de leurs

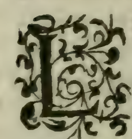
familles,qui estoiẽt souuent meurtries par la cruauté de leurs ennemis : les gens de pied se plaignoient aussi de n'estre payez , & qu'ordinairement ils manquoient de viures. Ainsi donc les Chefs de la Religion ne peurent adherer aux aduertissemens qu'ils eurent , & reietter ceste paix , pource qu'ils fussent demourez trop foibles. Sur cecy ils discouroient quelquesfois en ceste maniere; Que le gros de leurs forces Françoises les abandonnant,ils seroient contrains de se mettre sur la defensiue:mais que celà les desfauoriseroit grandement, veu qu'on estoit en la saison en laquelle les armees se mettent en campagne. Que de separer les Reitres,pour les distribuer dans les villes , ils ne le vouloient faire , pource que c'estoit se deuorer soy-mesme : de les placer aussi en cãp fortifié,le remede n'estoit que pour peu de tẽps. Somme,qu'il falloit esprouuer le hazard de la paix. Alors on eust biẽ desiré d'auoir des villes pour seureté d'icelle:mais quand on demandoit d'autres seuretez que les Edits,les sermens, & les promesses; on estoit renuoié bien loin,comme si on eust vilipendé & mesprisé l'authorité Royale: qui fut occasiõ qu'õ receut ce qui estoit accoustumé d'estre offert. Ainsi ceux de la Religion licentierent leurs estrangers, se retirerent en leurs maisons, puis poserent les armes chacun en particulier : ayans opinion (au moins le vulgaire) que les Catholiques feroient le semblable. Ils se contenterent seulement de le promettre : mais en effet ils n'en firent du tout rien , & demourans tousiours armez, garderent les villes, & les passages des riuieres, si bien qu'à deux mois de là les Huguenots se trouuerent comme à leur discretion. Aucuns mesmes de ceux qui auoient insisté pour la paix,fu-

rent contraints de dire; Nous auons fait la folie, ne trouuons donc estrange si nous la beuuons. Toutesfois il y a apparẽce que le breuuage sera bien amer.

TROISIEME TROVBLES.

DE LA DILIGENTE RETRAITE DE ceux de la Religion aux troisiesmes Troubles: & de la belle resolution de Monsieur de Martigues, quand il vint à Saumur.

Reuolutiõ notable de ces guerres: & de la retraite de M. le Prince.


Es affaires humaines sont suiettes à beaucoup de mutations: & pour en representer l'inconstance, les Ethniques ont figuré vne rouë tournante, où tantost vne chose est en haut, & tantost en bas: aussi qui voudra bien noter la dissimilitude du principe de ceste guerre d'auec la precedéte, il y apperceura le mesme. Car en la passee, les Huguenots preuindrent, & assaillirent superbement, & en ceste-cy ils furent preuenus & se retirerẽt par vne necessité hontense, abandonnans les prouinces & villes qui auparauant auoiẽt seruy pour leur conseruation. Quand ils virẽt qu'on auoit mis dix cõpagnies d'infanterie dans Orleans, ils cognurent bien que leurs affaires alloient mal: mais ce qui les esmeut de desloger des prouinces voisines de Paris, fut que M. le Prince cuida estre enueloppé en sa maison par des compagnies de gés-d'armes, & de gens de pied, qui tout doucemẽt s'en approchoient. Luy ayant aduerty M. l'Admiral, & ses plus proches voisins, tous ensemble auec leurs familles se retirerent à la Rochelle, passans à gué la riuiere de Loire en vn lieu inac-

coustumé. Il donna aussi aduertissement à ceux de la Religion les plus esloignez, de prendre les armes, & se sauuer le mieux qu'ils pourroient vers luy, cherchant de passer la mesme riuiere à gué ou par batteaux. Les Catholiques en se mocquant, disoiēt qu'il auoit tort de prendre l'alarme si chaude, & qu'on n'auoit fait aucune entreprise sur luy. Il respondoit, qu'il aimoit mieux leur auoir laissé les nids, que s'ils eussent attrapé les oyseaux : & que s'il se fust bien ressouuenu de la promesse qu'ils auoient faite de prendre leur reuanche de Meaux, & de faire courir les freres à leur tour ; qu'il fust party de meilleure heure, afin de n'aller que le pas. Ce sont icy les propos communs que ie recite : car les causes graues, de part & d'autre, sont escrites és histoires. Ie sçay bien qu'vne guerre est miserable; & qu'elle apporte auec soy beaucoup de maux: mais ceste meschante petite paix, qui ne dura que six mois, fut beaucoup pire que ceux de la Religion, qu'on assassinoit en leurs maisons, & ne s'osoiēt encores defendre. Cela & autres choses les animerent & disposerent de chercher seureté, en se ralliant ensemble.

La belle resolution de mōsieur de Martigues pour se rēdre à Saumur.

MONSIEVR d'Andelot estant en Bretaigne, receut auis de ramasser tout ce qu'il pourroit, & s'acheminer en Poictou. Il māda qu'ō le vint trouuer vers l'Anjou, ce qu'ō fit: & quād tout fut ioint, la troupe n'estoit moindre de mille bons cheuaux, & de deux mille harquebusiers, auec laquelle il dressa la teste vers la riuiere de Loire, pour y chercher vn passage cōmode. Mais le propre iour qu'il arriua au lōg d'icelle, vne inopinee auāture succeda, dōt les Catholiques se desmeslerēt auec grand honneur. Il s'estoit logé fort escarté, à cause qu'il n'auoit grande alar-

me d'ennemis,ayãt dõné charge aux Chefs des troupes, estãs arriuez en leurs quartiers, de sonder s'il y auoit point quelque endroit gueable. Mais deux heures apres s'estre logez, M. de Martigues, qui vouloit aller à Saumur, trouuer le Duc de Montpensier, fut auerty que force Huguenots (sans nommer qui) s'estoiẽt venus loger sur son chemin. Luy qui auoit passé vne petite riuiere par barques, qui s'appelle Sorgue, iugea qu'il n'y auoit plus d'ordre de se retirer, & qu'il conuenoit se faire passage auec le fer, quoy qu'on rencontrast. Il n'auoit aucun bagage, l'ayant enuoyé de l'autre part de Loire, estãt sa troupe de trois cens lances, & cinq cens braues harquebusiers. Et d'autant qu'il estoit cõtraint de marcher tousiours par vne leuee de terre, qui borde la riuiere, où lon ne peut aller que dix hommes de frõt, ou six cheuaux, il mit à sa teste cent harquebusiers Gascõs de sa garde auec deux cens autres, & sa cauallerie au milieu, puis le reste de l'infãterie derriere, & cinquante lãces pour coureurs. Cela fait, il leur dit, Mes compagnõs, les Huguenots sont sur nostre chemin. Il nous faut leur passer sur le ventre, ou estre perdus: car nous ne pouuons nous retirer, que donc chacun se prepare de biẽ combatre auec les bras, & marcher gaillardement auec les iãbes, pour gaigner Saumur: il n'y a que huit petites lieuës, & ne pouuons trouuer seureté, que n'y soyons arriuez. Tous luy promirent de ne manquer à leur deuoir: & en ceste resolution s'acheminerent. Les deux premieres troupes qu'il rencontra, furent deux compagnies de cauallerie, qui se logeoyent, qu'il escarta aisément: & en combatant fut tué le Capitaine Bois-verd. Là sceut-il que M. d'Andelot estoit prochain: ce qui luy fit

haſter le pas, afin de le preuenir; mais quelque diligence qu'il fiſt, ſi le trouua il à cheual auec peu de gens, ayant eu l'alarme par quelques fuyards. Il ſe fit vne braue charge, ou le Lieutenant de M. de Martigues fut tué, & M. d'Andelot contraint luy laiſſer le paſſage libre. Il ne permit à ſes ſoldats de ſaccager le bagage, qui eſtoit dans les ruës, ains les fit tirer outre. A vne lieuë de là il rencontre la compagnie des gẽs de cheual du Capitaine Coignee, qui marchoit, & la fit retourner bien viſte, auec bonnes harquebuſades: puis à vn quart de lieuë du village des Roſiers ſe preſenterẽt deuant luy deux cens harquebuſiers, que le ſeigneur de la Nouë enuoyoit vers l'alarme, pour le ſecours des autres : mais comme l'infanterie de M. de Martigues eſtoit de ſoldats vieux, & l'autre de nouueaux, ceux-cy furent mis en route; & fallut abandõner le village, & luy laiſſer le paſſage. En fin, à deux lieuës de Saumur il trouua encor vne compagnie d'infanterie, accommodee dans vn temple, laquelle il força, & prit le drapeau, & arriua à nuict fermante à ſeureté luy & ſes gens, fort trauaillez de marcher & de cõbatre, ayant fait perte de vingt hõme, & en ayant tué quatre fois autant, mais mis en effroy pres de mille. I'ay bien voulu racõter ceſt exploit, pource qu'il m'a ſemblé plein d'vne braue determination: toutesfois on ne ſe doit eſtonner ſi les troupes de M. d'Andelot ne l'enfoncerent, car elles furent ſurpriſes, eſtãs toutes eſcartees; meſmemẽt la cauallerie eſtoit en vn lieu trop eſtroit pour biẽ cõbatre, & quãd elles ſe furẽt recognuës & raſſẽblees, les ennemis eſtoient deſia à ſauueté. Ainſi voit-on cõbien il ſert d'eſtre en corps, cheminer en ordre, & auoir pris vne bonne determination : & c'eſt ce qui

ordinairement fait vaincre les petites troupes, en ce qu'elles veulent suppleer à leur foiblesse par valeur.

Cōmēt M. d'Andelot passa la riuiere: & quelle estoit sa resolution.

Povr ceste escorne M. d'Andelot ne perdit esperance de passer la riuiere: & ayant fait resserrer ses gens en deux corps, il la fit taster par tout. En fin, fut trouué vn gué, comme miraculeusement, où il n'y auoit memoire d'homme que iamais aucun eust là passé: & le lendemain, ioyeux au possible, & tous les siens, d'auoir rencontré ce qu'ils n'esperoient, il passa de l'autre part. Lors que nous estions en ces incertitudes, ie lui dis, qu'il estoit besoin d'auiser à ce que nous ferions, si le passage nous estoit fermé. Il me respondit; Que pouuons-nous faire, sinō prendre vn party extreme, pour mourir cōme soldats, ou nous sauuer comme soldats? Mon aduis est, dit-il, de nous ioindre tous, & nous retirer à sept ou huict lieuës d'icy vers le pays large, & faire donner des aduertissemēs à Messieurs de Montpensier & de Martigues, que nous-nous en allons comme fuyans, & tous dissipez, chacun taschant à eschapper le peril: ce qu'ils croiront fort aisément. Cependant animons & preparons nos gens à vaincre: & s'ils s'approchent de nous (comme il n'y a doute qu'ils n'y viēnent incontinent, plus pour butiner, que pour combatre) alors donnons valeureusement sur eux, car nous les romprōs, & apres n'y aura il troupe qui d'vn mois nous ose affronter, & nous sera aisé de gaigner l'Allemagne, ou le haut des riuieres. Il m'a semblé q̄ le prōpt & braue conseil de ce gētil cheualier, ne deuoit non plus estre celé, que la belle determination du Seigneur de Martigues; deux persōnages certes dignes de grādes charges militaires. Le dernier acquit beaucoup d'hōneur en son passage; & le premier plus de

profit au sien,ayant mis luy & toute sa troupe à seureté,laquelle au bout de huit iours se ioignit à M. le Prince de Condé:ce qui le réforça beaucoup.Ceste entree de guerre si mal commécee de ceux de la Religion,par des retraites precipitees, estoit vn presage qu'ils s'aideroient de ces remedes en la continuation d'icelle;ce qui aduint aussi ; combien qu'il leur fust peu aduenu aux precedétes,& si on veut sçauoir les causes, ie les diray. Ce fut pour le mespris de la discipline, & pour la multiplication des vices, qui amenerét les desordres, & engendrerent audace en plusieurs (non en tous) lesquels sous l'ombre de la necessité,prenoient trop de licence.

QVE LE TEMPS QV'ON DONNA A Monsieur le Prince de Condé, apres s'estre retiré à la Rochelle,sans luy ietter aucune armee sur les bras, luy seruit de moyen de se preualoir d'vne grãde prouince,sans le soustien de laquelle,il n'eust peu continuer la guerre.

TOVT le refuge qu'eurét ceux de la Religion pour se sauuer en ces dernieres tempestes,fut de se retirer à la Rochelle, qui ia leur estoit deuotieuse, ayant embrassé l'Euangile, & reietté la doctrine du Pape. La ville est assez grande & bié situee sur le bord de la mer,en vn païs abondant en viures, & pleine d'assez riches marchãs,& bons artisans : ce qui profita beaucoup pour la conseruation de plusieurs familles, & pour en tirer les commoditez qui estoiét necessaires,tãt pour les gés de guerre, qu'aux armees de mer & de terre. Or apres l'arriuee de M. d'Andelot,les Chefs auiserét qu'il ne falloit pas per-

Combië la ville de la Rochelle aida à M. le Prince & aux siens, qui se rendirët maistres d'vn grãd pays.

dre temps. Et ayãt fait ſortir de l'artillerie de la Rochelle, ils attaquerent les villes de Poictou & Xaintonge, qui alors eſtoient foibles & aſſez mal pourueues de garniſons, ſe faiſãs maiſtres de celles qu'ils peurent, comme de Niort, Fontenay, S. Maixant, Saintes, S. Iean, Ponts & Coignac. Depuis, Blaye & Angouleſme furent priſes, eſtans les vnes gaignees aiſémẽt, & les autres auec batterie & aſſaut. Somme, qu'en moins de deux mois, de pauures vagabonds qu'ils eſtoiẽt, ils ſe trouuerent és mains des moyens ſuffiſans pour la continuation d'vne longue guerre. En toutes ces places on y logea enuirõ trente compagnies d'infanterie, & ſept ou huit cornettes de caualllerie: qui fut vne grande deſcharge pour la campagne, & ſe dreſſa vn bel ordre politique & militaire, tant pour les François, que pour la conduite de l'armee. Ie conſidere en cecy, cõme la neceſſité eſtãt ſuiuie de l'occaſion, les Huguenots ſe ſceurent preualoir de toutes deux. Eſtans preſſez de la premiere, ils deſployerent toutes les inuentions de leur eſprit & les forces de leurs corps, pour n'en eſtre accablez. Apres ſuruenant la ſeconde, ils ſe trouuerent bien diſpoſez de l'ẽbraſſer. I'ay quelquesfois ouy M. l'Admiral approprier le beau dire de Themiſtocles, à la condition des affaires d'alors, à ſçauoir, Nous eſtiõs perdus, ſi nous n'euſſiõs eſté perdus. Par cela il entẽdoit, que ſans noſtre fuite, nous n'euſſiõs pas acquis ceſte bõne reſſource, voire beaucoup meilleure que celle-là que nous auions auparauãt. Ie ne ſçay pourquoy les Catholiques ne cognurent pluſtoſt que ceux qu'ils auoient chaſſez d'aupres d'eux, s'eſtabliſſoient au loin, afin d'y enuoyer des remedes plus promptemẽt: car il n'y a doute que cela euſt empeſ-

ché la moitié de leurs conqueftes. I'ay opinion que l'aife qu'on eut à Paris de voir les prouinces & villes eftre abandonnees, qui au parauant leur auoyét fait fi forte guerre, enfla le cœur à plufieurs, qui defdaignerent apres les effects des Huguenots, eftimans que la Rochelle feulle pouuoit refifter, où dás trois mois on les réfermeroit. Ce font là les proiets qu'on fait apres vn accident fauorable.

Arriuee de la Reine de Nauarre et de fes enfás en l'armee: itē des troupes de Daulphiné.

LA Roine de Nauarre fentant les remuemens venir, fut diligente de fe retirer vers ces quartiers-là, amenant auec elle fes enfans, & d'affez bonnes forces, ce qui feruit tant pour authorifer la caufe, que pour fortifier l'armee. Elle craignoit que demourant en fes païs, on la contraigniſt, tant par les mouuemens de fes fuiets, que par autres forces, de laiffer aller fon fils à la Cour, où indubitablemét on l'euft fait changer (au moins exterieurement) de Religió. Parquoy elle ne fit difficulté d'abádonner fon païs en proye, pour conferuer les cófciences pures. Exéple tref-rare en ce fiecle-ci, auquel la richeffe & la grandeur font en fi gráde recommandation, qu'elles font à plufieurs vn Dieu domeftique, auquel ils s'afferuiffent. Or ce qui donna vn merueilleux accroiffement à l'armee de ceux de la Religion, furent les troupes que M. d'Acier tira de Daulphiné, Prouence, & Languedoc. Auparauát M. le Prince auoit efcrit, tant à luy, qu'aux plus fegnalez defdites prouinces, de mander de bonnes forces à fon fecours, pour faire tefte à l'armee Royale, qui luy venoit fur les bras: afin que tant de Princes & excellens Chefs ne receuffent ce defauátage, que de fe voir affiegez dans des villes. A quoy tant s'en faut qu'ils máquaffent, qu'il femble qu'ils defpeuplerent les lieux d'où

ils partirent, tant ils amenerent d'hommes: car il n'en y auoit pas moins de dixhuit mille, portãs armes, qui sous la cõduite du seigneur d'Acier s'acheminerent. Mais comme d'vn costé ce fut tout le soustenement de l'armee, aussi de l'autre ce fut la perte de plusieurs places, dont les Catholiques s'emparerent apres leur departement. Et souuent i'ay oui aucuns des Colõnels se repẽtir d'estre sortis en si grãd nombre, cõme s'ils eussẽt voulu aller chercher quelque nouuelle habitation. Quãd la moitié seulement fust venue, ce n'eust esté que trop.

La desfaite des Colonnels Mouuã & Pierre-Gourde.

Ils ne peurent pourtant ioindre M. le Prince de Condé, qu'vn grand inconuenient ne leur auinst: car deux Regimens des leurs furent desfaits par M. de Montpensier. La cause fut, à ce que i'ay entendu, par ce que les sieurs de Mouuans & de Pierre-Gourde, se sentans incommodez de loger si serré, comme ils auoient fait iusques-là, voulurent s'escarter, estimãs qu'ayãs deux mille harquebusiers, il ne suffisoit qu'à vne armee de les desfaire. C'estoit vn braue soldat que ledit de Mouuans, autant qu'il y en eut en toute la France: mais sa grande valeur & experience luy fit entreprẽdre ce qui luy tourna à ruine. Qui est ce qui quelquefois fait perir des Capitaines & des troupes. Il ne laissa de tres bien combatre, & luy & son compagnon moururẽt sur le champ, auec mille de leurs soldats. Les Catholiques m'ont raconté vn trait qu'ils firẽt lors, que i'ay trouué beau. C'est que sentans M. d'Acier logé à deux petites lieuës de là, auec seize mille hommes, ils craignirẽt qu'il ne vint au secours. Purquoy au mesme temps qu'ils donnerent au quartier dudit Mouuans, auec le gros de leur infanterie, ils enuoyerent à celuy du seigneur d'A-

cier huit ou neuf cens lances, & force harquebusiers à cheual, faisans de grandes fanfares de trompettes, & criãs Bataille. C'estoit à fin de luy faire pẽser, que c'estoit à luy qu'on en vouloit. En ceste sorte l'amuserent-il pendant que leur entreprise s'executa, de laquelle ils rapporterẽt dixsept drapeaux. Ceste perte desplut beaucoup à M. le Prince & aux siẽs: mais l'arriuee de tant d'autres Regimens effaça ce regret bien tost. Car l'homme de guerre (lors mesmement qu'il est en action cõtre ses ennemis) s'efforce de ietter hors de sa memoire toutes choses tristes: afin qu'elles n'aillent affoiblissant ceste premiere fureur qui est en luy, qui souuent le rend redoutable.

DES PREMIERS PROGRES DES DEUX *armees, lors qu'estans en leur fleur, elles cherchoient auec pareil desir, de s'entre-combatre.*

APRES la desfaite de Mouuans, l'armee Catholique se retira à Chastelleraud, craignant que celle des Huguenots, qui s'estoit faite si puissante, ne la vinst affonter en mauuais lieu. Monseigneur le Duc d'Aniou se trouua là, qui amena encores d'autres forces bien deliberees, ayans pour Chef vn tel Prince, à qui elles portoient beaucoup d'amour & d'obeissance. Et croy que de long temps on n'a point veu tant de François en deux armees. Le Prince de Condé, ses places fournies, auoit en la sienne plus de dixhuit mille harquebusiers, & trois mille bõs cheuaux. I'estime qu'en celle de Monseigneur n'y auoit moins de dix mille soldats, & quatre mille lances, sans conter les Suisses. De maniere

De la puissance des deux armees, qui n'eurẽt moyen de venir aux mains, encores que elles le desirassent.

que des deux parts se fussent trouuez trẽte cinq mille Frãçois, tous accoustumez à manier les armes, & possible aussi hardis soldats, qu'il yen eust en la Chrestienté. L'armee des Huguenots se voyant forte, voulut tascher de venir aux mains, & s'approcha à deux lieües pres de Chastelleraud. Mais ayãt le Prince de Condé eu auis, que l'autre camp estoit placé en lieu auantageux, quasi enuironné d'vn petit marescage, à quoy on auoit adiousté vn leger retranchemẽt en quelques endroits, il ne voulut rien attenter temerairemẽt, & chercha les voyes pour attirer ses ennemis à combatre. Ce qui le conuioit à cela, estoit l'ardeur qu'il voyoit en ses soldats. Secondemẽt, le grãd nombre qu'il en auoit; car il se doutoit bien que les armees, ausquelles la paye defaut, ne se peuuẽt tenir grosses que bien peu de temps. Aussi que la rigueur de l'hyuer l'auroit biẽ tost diminuee. En l'armee Catholique parauture qu'aucunes de ces cõsiderations auoient quelque poids. Mais il y eut bonne vniformité en ceci, que les deux Chefs estoient touchez d'vn parail desir de venir aux mains: & eurent vn pareil dessein d'aller viure chacũ sur le pais de son ennemi, pour conseruer le sien des rauages extremes que font les armees,

Belle occasion perdue par l'armee de M. le Duc d'Anjou, de defaire M. l'Admiral & d'Andelot.

AINSI toutes les deux descamperent, & prirẽt la route de Lusignan, pres d'où il y a vn petit quartier de pais bõ en perfectiõ, où chacune estoit intẽtionnee de se venir loger. Et cõbien qu'elles fussẽt assez proches, si est-ce que l'vne ne sçauoit nouuelles de l'autre, ce qu'il ne faut trouuer trop estrãge, pource qu'on le voit auenir quelquesfois. Ayant doncques, de toutes les deux parts, esté donné le rẽdez-vous en vn gros bourg, cõmé Pamprou, plein de victuailles,

les

les Mareſchaux des deux camps ſ'y trouuerent quaſi en meſme temps auec leurs troupes, d'où ils ſe chaſſerent & rechaſſerent par deux ou trois fois; tãt chacun deſiroit attraper ceſt os pour le ronger, qui fut à la parfin quitté. Mais d'autant que les vns & les autres ſçauoyent bien qu'ils ſeroient ſouſtenus, nul ne prit la fuite : ains ſe retirerent à vn quart de lieuë de là, où ils ſe mirent en bataille. Apres arriuerent pour le ſouſtié des vns Meſſieurs l'Admiral & d'Andelot, auec ſeulement cinq cornettes de cauallerie: & du coſté des Catholiques ſe preſenterent ſept ou huict cens lances. Il n'eſt plus queſtion, dit alors M. l'Admiral, de loger, ains de combatre : & tout ſoudain aduertit M. le Prince, lequel eſtoit à plus d'vne groſſe lieuë de là, qu'il ſ'auançaſt, & que cependant il feroit bonne mine. Il commanda qu'on ſe miſt en ordre ſur vn petit haut, pour oſter aux ennemis la veuë d'vn vallõ, afin qu'ils ne le recõnuſſent; & c'eſtoit pour leur faire penſer que nous auions groſſe cauallerie & infanterie cachee dedans. Eſtans doncques rangez à vne canonnade les vns des autres, il dit à vn Capitaine d'harquebuſiers à cheual, qu'il ſ'auançaſt cinq cens pas, & qu'il ſe tinſt pres d'vne haye, ce qu'il fit. Mais cõme ces gens-la encor qu'ils ſçachẽt tirer & courre, ne ſont pas pourtant ſoldats entendus; ils n'y eurẽt pas eſté ſix patenoſtres, que la moitié ſ'esbranla pour aller eſcarmoucher: & apres, leur cornette marcha pour les ſouſtenir. Les ennemis voyans cela, iugerent qu'on vouloit aller à eux: ce qui les fit ſerrer, & auec trois ou quatre groſſes troupes de lances, commencerent à ſ'auancer. Certes, ie vy alors ces deux Chefs biẽ faſchez de n'auoir preuenu l'indiſcretiõ de ce fol; & encores plus, pour

ne sçauoir quelle resolution prendre, voyans leurs ennemis beaucoup plus forts qu'eux. mais quand ce vint à conclurre, chacun conclud autremẽt que son naturel & sa coustume ne portoit. Monsieur d'Andelot, qui ne trouuoit iamais rien trop chaud, dit qu'il se falloit retirer au pas: & que les ennemis, estans plus forts, nous feroiẽt receuoir vne escorne, & qu'on ne deuoit regarder à la honte; d'autant que celuy qui euite le peril, auec le profit qu'il en reçoit, iouyt aussi de l'honneur. Monsieur l'Admiral, qui estoit homme de grande cõsideration, s'opiniastra à vouloir demourer, disant estre necessaire, auec la bõne contenance, de cacher sa foiblesse & enuoya incontinent querir & rappeller ces harquebusiers; ce qui fit arrester les ennemis.

Auis sur l'accident susmẽtionné.

OR combien que ce conseil profita, si est-ce que celuy de M. d'Andelot estoit plus seur, & à preferer, au moins à mõ opinion. Ayant bien voulu reciter ce petit fait assez au long, afin que ceux qui veulẽt s'instruire aux armes, en tirẽt ce fruict: c'est, que quãd il est questiõ d'acte qui importe, on doit oster ces Argollets de la teste, & au lieu y mettre vn tres-auisé Capitaine, accõpagné de bõnes lãces: car celuy qui a ceste place, est la guide du reste, & sur son auis tout le reste se meut; & faisant autrement, on erre: cõme on feroit si en marchãt par païs incõnu, on mettoit deuant vne guide ignorant le chemin. On peut remarquer aussi, qu'encores qu'il n'y ait nulle ialousie, entre des Capitaine, toutesfois, voire en vn fait bien clair, on void arriuer de la contrarieté en leurs opiniõs. Et ce qui me fait plus esbahir de celle-cy, est q̃ chacũ cõtrarioit à sa dispositiõ naturelle & coustume de proceder. Car l'vn estant actif, cõme vn Mar-

cellus delibera tres-ſagemẽt;& l'autre lent & conſideratif,cõme vn Fabius,opina hazardeuſement. De dire la cauſe de cela, ie ne ſçaurois, ſinon qu'aux prompts mouuemens on ne garde pas touſiours l'ordre accouſtumé en ſes actions.On void auſſi cõme l'audace ſert quelquesfois: mais,comme on dit, ces coups ſont bons à faire vne fois, & n'y retournent pas ſouuent,pour le hazard qu'il y a.Ie demanday depuis à M.de Martigues, qui commandoit en ceſte trouppe de lances,s'ils ſçauoient que Meſſieurs l'Admiral & d'Andelot fuſſent en ces cinq cornettes?Il me dit que non;& que s'il l'euſt ſceu, qu'il euſt couſté la vie à tous, où ils les auroient eus vifs ou mors:& qu'ils cuidoient que c'eſtoient les trouppes des Mareſchaux de camp, qu'ils euſſent chargees, ſans vn doute qu'ils eurent qu'elles eſtoient ſouſtenuës par vne groſſe harquebuſerie, qui leur ſembloit qui paroiſſoit en vn village derriere,encores que ce ne fuſſent que valets, & qu'ils attendoient leurs gens de pied.

Occaſion perdue par l'armee de M.le Prince de desfaire l'auantgarde de l'armee contraire.

MAIS au bout d'vne heure, les vns & les autres penſerent bien qu'il y auroit vn plus gros jeu:car on apperceut de tous coſtez marcher les enſeignes d'infanterie,& les eſquadrons de cauallerie;& eſtoit ſur le tard quand tout fut arriué, & n'y eut autre choſe, qu'vne groſſe eſcarmouche,que la nuict fit ceſſer.Là n'y auoit il q̃ l'auãt-garde Catholique & ſes Chefs, voyans la partie mal faite d'elle contre le camp Huguenot,s'aiderẽt d'vne gentille ruſe, pour nous faire croire que tout leur gros y eſtoit:car les tãbours de leurs regimẽs Frãçois,ils les firent ſonner à la Suiſſe; ce qui nous confirma que tout leur corps eſtoit-là, & ne parloit-on que de bataille pour le lendemain.

Ils defendirent aussi que nul des leurs ne se desbandast, & qu'on n'attaquast rien qu'en se defendant, de peur qu'on ne prist quelque prisonnier, qui eust descouuert la verité : & si nous eussions sceu cecy, on les eust assaillis dés le soir mesme. Ils firent battre les gardes, & faire des grands feux : mais apres qu'ils eurent repeu, ils deslogerent auec peu de bruit, & se retirerent les vns a Iasnueil, où Monseigneur estoit logé auecques la bataille, & les autres au bourg de Sanssay, qui n'en est qu'à vne lieuë. Le Prince de Cõdé fut aduerty à trois heures apres mi-nuict de leur deslogement, & à cinq il se mit à leur queuë, auecques toute son armee, se doutant bien que la leur n'estoit venue la. Voila comment en vn mesme iour deux belles occasions se perdirent : la premiere, par les Catholiques, la seconde, par ceux de la Religion. Toutesfois si ne doit-on donner gueres de coulpe ny aux vns ny aux autres : car elles furent mal-aisees à recognoistre sur le champ, & en deux ou trois heures elles se passerẽt. Vray est qu'vn petit auis les eust à plain descouuertes : mais cela est vn benefice de l'heur, qui ne depẽd de la suffisance des Capitaines.

De la iournee de Iasnueil. Ce que i'ay recité de la iournee precedente, est encores peu de cas, au pris de ce qui suruint le lendemain à Iasnueil; & semble que celuy qui dispose de tout, se voulut mocquer pour quelques iours, de tãt d'excellens Chefs, qui estoient là : d'autant que plusieurs choses qui se firent alors, & qui arriuerent, fut plus par hazard, & inopinément quasi, que par cõseil. La deliberation des Huguenots estoit, de suiure les ennemis iusques dedans le corps de leur armee, & au lieu où ils la trouueroient, la combatre. Parquoy M. l'Admiral se mit sur leurs brisees, qui estoiẽt

aſſez apparentes, & M. le Prince marchoit apres, Et comme il y auoit deux routes, l'vne qui alloit au bourg de Sanſſay, & l'autre à Iaſnueil, M. le Prince ſe fouruoya, & prit ceſte-cy: dequoy fut occaſion vne bruine, qui ſ'eſleua auant le poinct du iour. La teſte que M. l'Admiral auoit miſe deuant luy, qui eſtoit forte, dõna ſur les huit heures du matin au bourg de Sanſſay, où cinq ou ſix cens cheuaux eſtoient logez, qui furẽt cõtrains de ſe retirer plus viſte que le pas, & y perdirẽt tout leur bagage, & ſi les ſuiuit on fort loin. Cependant M. le Prince, continuant le chemin qu'il auoit pris, ayant marché plus de deux lieües, ſe trouua au front de l'armee de Monſeigneur, ne ſçachant aucune nouuelle de ſon auant-garde. Luy, ſe voyant engagé, penſa qu'il falloit faire bõne mine: & pource que le païs eſtoit fort, il fit mettre ſes harquebuſiers deuant, qui paſſoient douze mille, & fit attacher vne eſcarmouche; & manda à M. l'Admiral ne ſçachant où il eſtoit, qu'il auoit eſté contraint de monſtrer ſemblãt qu'il vouloit cõbattre, ſe trouuãt ſi prochain de l'armee de Monſeigneur, & qu'il rebrouſſaſt vers luy en toute diligence. Auant que le meſſager fut à mi-chemin, M. l'Admiral entendit tirer les canõnades; ce qui le fit douter de ce qui eſtoit auenu, & ſ'achemina vers le bruit, auec ce qu'il peut ramaſſer: mais quãd il arriua ſur le lieu, le Soleil ſ'en alloit ja couché, qui garda qu'on ne peut auoir tẽps pour deliberer, recognoiſtre, ny entreprendre riẽ en gros. Tout ſe paſſa en groſſes eſcarmouches, qui furent les plus belles qu'on ait veu il y a long tẽps, qui mirent l'armee de Monſeigneur en quelque eſpouuantemẽt, à cauſe qu'elle eſtoit placee en vn lieu merueilleuſement incõmode: & toutesfois elle ne laiſſa

de tenir tousiours bonne contenāce. L'vne ny l'autre ne se voyoyent point, estans cachees dans des hayes & petis vallons, & n'y auoit que l'harquebuserie desbandee qui s'apperceut. Ie remarquay bien que la nostre estoit pleine de courage, autant qu'il se peut, mais la conduite ne fut pareille: car elle tiroit comme en salue, & se tenoit trop serree ensemble, & tout vn Regimen attaquoit à la fois: au cōtraire celle de Monseigneur estoit esparse, tirant assez lentement, & alloit par petites troupes: de maniere que deux cens harquebusiers arrestoyent vn Regimen Huguenot. Ils ne sceurent pourtant empescher qu'aucuns des nostres ne donnassent iusques dedans les premieres tentes, laquelle ardeur leur cousta cher: car M. de la Vallette leur fit deux charges fort à propos, auec trois cēs lāces, & en tua bien cent cinquante. On demādera à ceste heure, si toute l'armee du Prince fust arriuée iointe auecq̄s luy, ce qui se fust ensuyui. I'ay opinion que l'autre eust esté fort esbrālee: car sa place de bataille estoit si estroite, qu'elle ne suffisoit pas à la rāger en ordre, venant au combat. Nous luy eussions ietté par les flancs (qui estoit tout pays fort) dix mille harquebusiers, fauorisez de mille cheuaux. Puis auec tout le reste de l'infanterie, & plus de quinze cens cheuaux Monsieur le Prince eust donné par la teste, ce qui estoit difficile à soustenir. Les Capitaines Catholiques qui y estoient, & qui en voudront parler sainement, ne contrediront gueres à cecy: car onc ne furent si embarrassez qu'ils furent lors, cōme ie l'ay appris des plus grands, qui ne me l'ont celé. La nuit estant suruenue M. le Prince de Condé s'alla loger à Sanssay, qui n'est qu'à vne lieuë & demie de là.

Ie ne veux taire vne chose pour rire qui arriua alors. C'est que pendant qu'on fit alte, tout le bagage de nostre infanterie se vint arrester au lõg d'vn bois, assez pres de la queuë de nos gens de guerre, & là s'accommoderent, pensans qu'on y deust camper, y faisans plus de quatre mille feux, & n'apperceurent l'armee se retirer, à cause de la nuict: de maniere que plusieurs maistres furent ce iour là mal soupez. Aucuns Catholiques, qui estoyent en garde, m'ont cõté que voyans tant de feux, & oyans tant de cris, ilz tenoyent pour certain que c'estoit nostre armee, & s'attendoyent d'auoir le lendemain bataille, ce qui les rendit plus diligens à fortifier leurs auenues. Le feu Capitaine Garies m'a aussi dit qu'il s'offroit d'aller recognoistre ce que c'estoit: mais on ne voulut riẽ hazarder cõtre ces braues soldats qui là estoyẽt. Sur la minuict M. le Prince receut auis comme tout le bagage estoit engagé, & le tenoit comme perdu: neantmoins il ne laissa d'y enuoyer quatre ou cinq cornettes pour le retirer, & commanda qu'vne heure apres mille cheuaux & deux mille harquebusiers s'y acheminassent pour le fauoriser, si on sortoit apres. Les premiers qui y arriuerent trouuerent messieurs les valets & goujats campez en mout belle ordonnance, se chaufans, chantans, & faisans bõne chere: & eust on iugé de loin que là y auoit plus de dix mille hommes, & eux n'auoyent non plus d'apprehension que s'ils eussent esté dans vne ville forte. Ils se prindrent à rire de la stupidité de toute ceste forfanterie, laquelle ordinairement est coüarde comme vn lieure, mesmes, où la seureté est: & là nõ seulement au milieu d'vn tres-grand peril, ains de la mort, elle ne faisoit bruire que cris d'allegresse, à

Plaisant accedẽt qui mit plusieurs en peine.

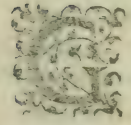
cause qu'ils auoiét tresbien soupé des viures de leurs maistres. Ils furent à la teste de ce beau camp, où les plus vaillans goujats auoient posé leurs gardes & sentinelles, & de tant loin qu'ils apperceuoiét quelqu'vn, encor qu'il dist cent fois Amis, ils tiroient de bonnes harquebusades apres luy, & puis crioyent comme des enragez. A la fin, ils se recognurent; & ayant sceu où ils estoient, leur asseurance se conuertit en peur, & deslogerent tous sans trompettes. Apres que d'vne part & d'autre on eut seiourné vn iour, le Prince de Condé s'achemina à Mirebeau, qu'il prit, & Monseigneur alla à Poictiers: & chacun se logea vn peu au large, pour reposer les troupes, qui estoient harassees.

Succes de l'entreprise de M. l'Admiral sur le Regimẽ du Comte de Brissac.

HVIT ou dix iours s'estãs passez, M. l'Admiral, fit vne entreprise pour tailler en pieces le Regimen du Comte de Brissac, qui estoit assez fortement logé au village d'Aussaces, prochain d'vne lieüe de Poitiers. Or pẽsoit-il que toute l'auant garde de Mõseigneur fust encor logee à ce fauxbourg de la ville, qui estoit de nostre costé: mais plus de la moitié estoit passee de la l'eau le iour precedent; & seulement les Suisses & quelque cauallerie y estoient demourez. Nous menasmes bien six mille harquebusiers, & quinze cens cheuaux, qui arriuerent à la diane au village, lequel ils forcerent apres quelque resistance. Cependant le Regimen, qui y estoit se retira, auec perte de cinquante hommes & non plus, par vn vallon droit à leur cãp & quelques cheuaux desbãdez des nostres se mirẽt à le suiure: mais le iour estãt grãd, on apperceut sur vn haut vers ledit Poictiers nõbre de cauallerie qui se rangeoit en ordre, & ouyt-on les tãbours sonner, mesme on vid paroistre vn bataillon de pic-

ques. Les Chefs dirét alors, C'est l'armee, & si nostre gros passe le ruisseau, pour deffaire ce Regimé qui se va esloignant, elle nous viédra sur les bras, & y a dáger que soyós nous mesmes deffaits. Parquoy ils resolurét de se retirer. Quasi tous les meilleurs Capitaines opinerent de mesme: & pour dire vray, il sébloit en apparence, qu'il y eust raison de ce faire. Neantmoins qui eut passé outre, non seulement on eust rópu ce Regimé, mais aussi toute ceste demie auantgarde, qui en effect estoit foible. Aucuns Capitaines Catholiques, qui là estoient, ayans ouy l'alarme, & voyans, qu'il n'y auoit plus la logé que dix enseignes de Suisses, & enuiron trois cens lances firent mettre sur ce haut maistres & valets, armez & desarmez, de tous ceux qu'ils peurent ramasser, tát de la ville, que dehors. Cela faisoit vne tres-belle móstre, par laquelle nous fusmes circóuenus: & quelques vns m'ót asseuré, que si nous eussions marché droit à eux, qu'ils eussent pris party: mais par cest artifice ils euiterent le peril, & acquirent louange, verifians ce vieil prouerbe François, Qu'engin vaut mieux que force.

QVE LES DEVX ARMEES, EN S'ENTRE-voulant vaincre, ne peurent pas seulement se combatre, & comme la rigueur du temps les separa, ruinát quasi l'vne & l'autre armee en cinq iours.



Vichardin en quelque endroit de son histoire dit que rarement il aduient qu'vn mesme conseil plaise en mesme temps à deux exercices. Mais ces deux ici perseuererét tousiours en vne mesme resolutió de cóbatre. *Resolution pareille de deux armees cótrarians effect toutesfois.*

Quand ils se furent vn peu reposez, Monseigneur se mit aux champs, & en passant reprit la ville de Mirebeau. Puis voulât s'approcher plus pres du Prince de Condé, qui s'estoit allé loger és enuirõs des villes de Montreuil-Bellay & Touars, pour la cõmodité des viures, il aduisa qu'il luy conuenoit surprendre ou forcer la ville de Loudun, qui estoit sur son chemin, où il y auoit vn Regimen Huguenot. Là vouloit-il placer son armee, & puis selõ les occurrẽces se gouuerner, & en l'occupát, il ostoit à ses ennemis vn petit quartier de pais tres-abondant, & qui pouuoit nourrir son armee vn mois. Messieurs les Princes de Nauarre & de Condé, ayãs apperceu son dessein, resolurent (pour ne receuoir ceste vergongne de voir à leur barbe, tailler en pieces vn de leurs Regimens, ou pour ne monstrer signe de crainte & de foiblesse, en quittãt vne ville, qui se pouuoit defẽdre) de marcher iour & nuict, vers Loudun, où estans arriuez, logerẽt toute leur infanterie dãs les faux-bourgs, & cinq ou six cens cheuaux dans la ville, & le demourãt és villages prochains. Le soir precedent. Monseigneur s'estoit venu camper à vne petite lieuë Françoise de là, & auoit quelque opinion que ses ennemis ne s'opiniastreroient à hazarder leur armee, pour la conseruation d'vne si mauuaise place: mais il la perdit bien tost, car le iour suiuant il vid apres Soleil leué toute l'armee des Princes, qui se mettoit en bataille, au long des faux-bourgs. Il commãda aussi que la sienne s'y mit, & l'artillerie de part & d'autre, estant placee, commenca à tirer dans les esquadrons, où quelquesfois elle faisoit du dommage. Là voyoit-on plus de quarante mille hommes, & la plusspart tous François, en ordonnance, & assez prochains les vns

des autres,auec les courages auſſi fiers, que la contenance eſtoit braue,& pluſieurs n'attendoient que le ſigne du combat.

La grande rigueur du froid empeſche les deux armees d'executer ce que elles pretendoient.

Il faut entendre qu'entre les deux armees n'y auoit que cãpagne raſe, & ſans aduãtage ce qui pourroit faire trouuer eſtrãge,pourquoy on ne l'attaqua. Mais de l'autre coſté on doit ſçauoir que vingt ans auparauant on n'auoit ſenty vn ſi dur huyer que celuy qu'il faiſoit lors,& non ſeulement la gelee eſtoit forte, ains continuellement tomboit vn verglas ſi terrible,que quaſi les gẽs de pied ne pouuoiẽt marcher ſans tomber, & beaucoup moins les cheuaux: de ſorte qu'vn petit foſſé reuelé ſeulement de trois ou quatre pieds ne ſe pouuoit paſſer à cheual, tant il eſtoit gliſſant: & comme il y en auoit pluſieurs entre les deux armees, faits pour la ſeperation des heritages, c'eſtoient comme autant de tranchees : & celle qui euſt voulu aller aſſaillir, ſe fuſt entierement deſordonnee. Pour ceſte cauſe chacune ſe tenoit ferme,pour voir celle qui voudroit entreprẽdre ce hazard, ou pluſtoſt ceſte folie. Nulle ne voulut tenter le gué, ſeulemẽt y eut quelque legere eſcarmouche, & vne heure auant la nuict, on ſe retira en ſes quartiers. Le lendemain l'vne & l'autre ſe mirent encor en bataille tirant l'artillerie, comme au iour precedent: & aucuns, qui vouloient aller aux eſcarmouches,ſe rompoient ou deſnouoient les bras ou les iãbes:& y en eut plus d'offenſez par ceſt inconueniẽt, que d'harquebuſades.Le troiſieſme iour la contenãce fut pareille, ſans qu'on ſceuſt trouuer les moyens de venir aux mains,qu'on ne cheuſt en vn treſgrand deſauantage. Mais le quatrieſme, Monſeigneur qui auoit la pluſpart de ſes gens logez à deſcouuert, ſe

retira à vne lieuë de là, non pour rafraichir ſes gens (comme on parle ordinairement) ains pour les reſchaufer à couuert contre l'iniure du temps: car ils ne pouuoient plus ſupporter le froid, la vehemence duquel en fit mourir pluſieurs, tant d'vne part que d'autre. C'eſt vn abus euident, quand on veut cõme ſ'obſtiner à ſurmonter la rigueur du temps. Car puis que les choſes plus dures en ſont briſees, beaucoup pluſtoſt faut il que l'homme, qui eſt ſi ſenſible, y cede. Auſſi ce qui ſ'enſuit de cecy, fit bien cognoiſtre qu'on ne doit, ſans vne grande neceſſité, faire ſouffrir les ſoldats outre leurs forces. Car les maladies ſe mirent peu de iours apres entre iceux, tant violétes, que langoureuſes: qu'en vn mois ie ſuis bien aſſeuré qu'il en mourut plus de trois mille de noſtre coſté, ſans ceux qui ſe retirerent, & ay ouy dire qu'en l'autre armee autant, ou plus, prindrent le meſme chemin. L'ardeur que tous auoient de combatre, & la preſence de leurs Chefs, les faiſoit endurer iuſques à l'extremité. Mais pour n'en mentir point, ceux de Monſeigneur endurerent encores d'auantage, pour n'auoir tant de couuert, ny tant de viures que nous. Quelques cornettes de cauallerie des deux camps eſtoient logees à demi lieue, & à trois quarts les vns des autres: mais eſtans au ſoir retournees à leur logis, tous eſtoient ſi tranſis, qu'ils ne ſe ſoucioyent de moleſter leur ennemy, ny meſmes luy donner vne ſeule alarme, comme ſ'il y euſt eu treſues entr'eux.

Entrepriſe de M. l'Admiral: ſans effect tel qu'il pretẽdoit.

Le iour d'apres le deſlogement de l'armee de Monſeigneur, il ſe preſenta vn belle occaſion, qui fut bien preueuë par M l'Admiral, & aſſez chaudement executee: laquelle toutesfois ne ſucceda. Il ſe

douta que les Catholiques, qui auoient és iours precedens logé demy à la haye, voudroient, estans vn petit esloignez, s'escarter és bõs villages: ce qu'ils firent; & ne demoura au corps de l'armee, que la personne de Mõseigneur, l'artillerie, les Suisses, trois ou quatre cens cheuaux, & enuiron douze cens harquebusiers François. Le reste estoit à vne ou à deux lieuës de là. Or sur les neuf heures du matin, que la cauallerie des Princes fut arriuee, ils firẽt sortir douze ou quatorze mille harquebusiers, & quatre pieces legeres, en deliberation de donner droit au corps de l'armee ennemie, qui n'estoit qu'à vne petite lieuë & demie de là. Ils sçauoient bien qu'il y auoit vn ruisseau & certains passages dessus, qu'ils n'estimoyent pas fort mal-aisez, suiuant le raport des guides. Et ayant la nuict precedante fait recognoistre & taster les gardes qui là estoient, les trouuerent forçables. Ainsi ils s'acheminerẽt, faisans leur teste gaillarde: & quand on arriua à ce passage, qui n'estoit qu'à vn quart de lieuë de leur camp, on le trouua defẽdu de quelque infãterie, qui ne se doutoit pas de cela. Elle fut viuemẽt attaquee: mais on ne la peut forcer, & là s'arresta-on à escarmoucher. Leur camp ayant pris l'alarme treschaude, commença à tirer canonnades sur canonnades, pour r'appeller leurs gens escartez; & est certain qu'il y eut là de l'estõnemẽt beaucoup à ce commencement. Apres, leurs Chefs pourueurent au renforcement de la garde de ce passage: toutesfois vn grãd quart d'heure apres, Monsieur l'Admiral au mesme temps fit dõner à vn autre passage, qui fut aussi bien defendu: mais qui les eust peu gaigner, il y a apparence que leur armee estoit preuenuë. Car auant que mille hommes de renfort leur

fussent arriuez, nous leur eussiõs mis en teste d'abordee, quinze cens cheuaux, & six mille harquebusiers; qui les eussent biẽ esbrãslez. Au bout de deux heures qu'ils se furent rẽgrossis, ils amenerẽt des pieces sur vn haut; & apres plusieurs coups, tirez de part & d'autre, le froid fit retirer chacun.

Retraite des deux armees, à cause de l'extreme rigueur du froid.

DES deux costez, tant la Noblesse, que les soldats murmuroient fort cõtre les Chefs; dequoy, sans aucun fruict, on les iettoit en proye de la froidure & des glaces, se plaignans aussi d'estre assaillis par la faim; & que si on ne les accommodoit en lieux asseurez & munis, ils iroyent eux-mesmes s'y placer, ne pouuans plus resister a tãt d'extremitez. Il n'y eut en cecy contradiction aucune: car l'intention des Chefs s'accordoit bien à leur desir. Les Catholiques s'allerẽt loger de là la riuiere de Loire, és enuirõs de Saumur. Les Huguenots retournerent à Mõstreuil-Bellay & à Toüars. Par ce dernier faict, ie viens à cõsiderer, que souuent se rencontrent de belles occasions, quãd les armees logent escartees. Ce qui doit disposer ceux qui les conduisent à vne grande vigilance, de crainte d'experimenter vne heure infortunee. Au moins deuroiẽt-ils trauailler de pouuoir dire, comme Alexãdre i'ay dormy seurement; car Antipater a veillé pour moy. Il y en a qui pensent que les lecteurs reçoiuent peu d'instruction, quand on leur represente des choses qui n'ont pas esté acheuees, qu'eux appellent œuures imparfaites: mais ie ne suis pas de leur aduis. Car quand quelque fait est descrit à la verité, & auec ses circonstances, encor qu'il ne soit paruenu qu'à my chemin; si peut-on tousiours en tirer du fruict. Tout ainsi que de ceux qui ne paruiennent que iusques au tiers ou au quart

du cours commun de la vie, on ne laisse pas d'en tirer de bons exéples. Car la vertu en toutes les parties de l'aage, ou d'vne action, se fait aucunement paroistre. Et c'est ce qui me fera encores mettre icy vne audacieuse entreprise, laquelle n'ayant eu aucun effect, est digne pourtant d'estre sceuë.

Hardie entreprise de M. le Côte de Brissac & ce qui en aduint.

Le Comte de Brissac la mania & voulut l'attenter, pendant le seiour que firent les deux armees. Il estoit hardy & auisé au possible, pour son aage mais le desir de gloire, qui estoit excessif en luy, le rauissoit à choses hautes & difficiles. Messieurs l'Admiral & d'Andelot estoient logez dedans la ville de Monstreuil-Bellay, auec leurs cornettes, qui estoient grosses. En vn petit faux-bourg tout proche, y auoit deux compagnies d'infanterie, pour faire quelques simples gardes, tant deuant leurs logis, qu'aux portes. Les gentils-hommes faisoient seulement des rondes toutes les heures à l'entour de la muraille; & sembloit que cela deuoit suffire. Car y ayāt à l'aduenue de Saumur six ou sept Regimens d'infanterie dans vn grand faux-bour, qui estoit outre la riuiere, la ville demouroit couuerte de ceste part: de l'autre, il y auoit de grands marescages à vne lieuë aux enuirons, qui ne se pouuoient passer qu'en certains endroits: & neuf ou dix cornettes de cauallerie logees par les villages au deçà, qui battoiēt les chemins & de iour & de nuict. Ce qui la rendoit asseuree: de sorte qu'il y auoit peu d'apparence qu'elle peust tomber en aucun danger. Or comme en ces guerres ciuiles on a tousiours de bons aduertissemens, parce que les ennemis couuerts sont ordinairement cachez dās les entrailles des partis; ledit Comte eut aduis premieremēt de la petite garde qu'on faisoit à

laditte ville: secondement, qu'on y pourroit arriuer sans dõner dedans le fort des gardes de nostre caualerie, en faisát deux lieuës d'auãtage que par le droit chemin. Mais il ne se voulut arrester à cela; & pour estre certifié de tout, il pria vn Capitaine François, & vn Italien, d'aller de nuict, recognoistre ce qui en estoit. L'vn d'eux m'a asseuré qu'ils vindrent iusques au pied de la muraille, & auec vne longue picque, & vne corde, ayant vne agraffe de fer, ils y monterent (car elle estoit assez basse puis furent iusques au logis de Monsieur l'Admiral, enuiron les neuf heures du soir. Cela fait, s'en retournerent, sans iamais estre descouuerts. Luy entendant ceste facilité, fut fort resiouy; & bastit son dessein là dessus, qui estoit tel. Il vouloit auec mille harquebusiers choisis & bié dispos, & cinq cens cheuaux partir à telle heure que il peust arriuer à Monstreuil-Bellay à trois heures apres minuict: afin d'auoir deux heures de nuict, pour le moins, pour fauoriser sa retraite, s'il failloit son entreprise: mais aduenant qu'il executast, il deuoit faire de grands feux és tours du chasteau, pour aduertir l'armee Catholique qui estoit à Saumur, afin de marcher en toute diligence pour le secourir, s'asseurant qu'on ne le forceroit pas sans le battre d'artillerie; & n'y a doute qu'en six heures elle n'eust esté là. En ce faisát, il prenoit deux tressegnalez chefs au milieu de leur seureté, & cent gentils-hommes de nom. D'auantage, il mettoit à vau de route ceste auantgarde, qui estoit la logee, qui n eust attendu la venue des Catholiques de renfort; tát leur estonnement eust esté grand, & s'en fussent parauanture ensuiuis d'autres inconueniens. Ie pense, quant à moy, qui estoye là alors, & qui ay bien remarqué le dedans

dans & le dehors,& comme les affaires alloient,que l'excution de cecy n'estoit pas impossible. Mais cõme il est besoin que Dieu veille pour ceux qui dorment,& pour la conseruation des citez,aussi quand le Comte alla pour paracheuer son entreprise,il luy suruint vn desastré inopiné, qui renuersa sõ dessein. Car estant party pour cest effect,auec vne douzaine d'eschelles,& ses gens bien deliberez ,estãs ja à deux bonnes lieuës de la ville;il rencontra par cas d'auanture , deux cens cheuaux Huguenots qui alloient courir;lesquels, voyans ceste grosse cauallerie & infanterie aux champs,se retirerent soudain,donnans l'alarme tant à la ville , qu'aux autres quartiers des gens de cheual,&ainsi fut cõtraint le Compte de se retirer. Depuis M.l'Admiral fit ietter des gardes plus grosses de nuict aux passages, & rebattre les champs plus souuent: combien qu'il ne descouurist rien de l'entreprise,ny moy-mesme n'en sceu rien qu'apres la paix faite. Certes ie prise beaucoup ce haut exploit,que ce ieune homme genereux entreprenoit, auquel il y auoit de l'honneur à l'oser seulement entreprendre. Cependant, ie ne trouue estrange que monsieur l'Admiral ne se douta iamais qu'vne telle chose se peust faire:car il eust,par manierede dire,fallu le preuoir par diuination . Il est bon toutesfois, quand on est pres d'vne grosse force, & de Capitaines determinez,de redoubler son soin,& penser que le desir d'honneur leur administre des ailes.

DE LA MORT DE MONSIEVR LE Prince de Condé à Bassac.

Ce qui aduint auāt la iournee de Bassac.

LEs Huguenots ayāt beaucoup souffert és iours precedens, trouuerent le seiour fort doux dās le pays de Poictou, où ils s'estoient retirez: quād on vint rapporter q̃ l'armee de Mōseigneur estoit aux champs, & s'acheminoit vers les costez d'Angoulesme. Il luy estoit venu deux mille Reitre de renfort: & croy que son but estoit, pour acheuer bien tost la guerre, de forcer ses ennemis à combattre, ou les cōtraindre de se renfermer dās les villes. En l'vn il auoit l'auantage; & en l'autre il diminuoit leur reputatiō. Messieurs le Prince de Condé & Admiral sur cest aduis firent resserrer leurs gens, & delibererent de se tenir au long de la riuiere de Charēte, pour voir leur contenance, sans rien hazarder. Aussi pour fauoriser leurs places, pour lesquelles fournir d'hōmes, ils affoiblirent leur armee. Il ne se fit riē de memorable, iusques à ce que les Catholiques arriuerent à Chasteau neuf, qui est sur la riuiere susdite; où d'abordee ils prindrent le chasteau, qui estoit és mains d'vn mauuais gardien. Et d'autant que le pont auoit esté rompu en deux endroits, Mōsieur l'Admiral voulut luy-mesme, pour mieux recognoistre leur mine & le passage, venir iusques là auec sept ou huit cēs cheuaux, & autāt d'harquebusiers: la riuiere entredeux toutesfois, où il s'attacha vne escarmouche, auec q̄lques gens qu'ils auoiēt fait passer, ou par barque, ou sur quelque planchage soudainement mis, laquelle ne dura pas beaucoup. Cepēdant il fut aise de iuger qu'ils vouloient s'efforcer de passer là.

MONSIEVR l'Admiral desirant conseruer sa reputation, tant qu'il se pouuoit, & faire paroistre à ses ennemis, qu'il ne vouloit leur quitter la terre, que pied à pied, proposa de leur empescher le passage encor pour le lendemain. Et sur le lieu mesme ordonna que deux Regimens d'infanterie logeroient à vn quart de lieue du pont, & huit cens cheuaux quelque peu derriere, dont le tiers seroit en garde assez pres du passage, tant pour aduertir, que pour faire quelque legere contestation. Cela fait, il se retira à Bassac, distant d'vne lieue auec le reste de l'auantgarde : & M. le Prince s'approcha à Iarnac, qui est vne lieue plus outre. Mais ce qu'il commanda, ne fut pas fait. Car tant la caualerie, que l'infanterie ayant recognu qu'aux lieux designez y auoit peu de maisõs, & nuls viures ny fourrages : ayant oublié du tout la coustume de camper, & d'estre sans commodité au logis, alla prendre quartier ailleurs. Ainsi la plus part de ceste troupe s'esloigna pour loger, & ne demeura sur le lieu que peu de gens, qui s'accommoderent à demy-lieue du passage. De cecy s'ensuiuit que la garde fut tres-foible, laquelle ne peut s'approcher assez pres pour ouyr ny donner alarme d'heure en heure aux gardes ennemies, ainsi qu'il auoit esté aduisé, pour faire croire que toute nostre auantgarde estoit là logee. Les Catholiques qui auoiẽt resolu de se saisir de ce passage, quand bien tout nostre camp l'eust voulu empescher, firent, par la diligence de M. de Biron, nõ seulemẽt refaire le vieux pont, mais aussi en dresserent vn nouueau des barques, qui se portẽt aux armees Royales, & auãt la minuict, le tout fut paracheué: puis commencerent à passer sans grand bruit, caualerie & infãterie. Ceux de la Religiõ, qui estoient

Passage mal gardé et trop peu de diligẽce à se joindre, cause de la desfaite qui s'ensuiuit tost apres.

en garde auec cinquáte cheuaux à vn petit quart de lieuë du passage, n'apperceurent quasi point qu'ils passoient, sinon sur l'aube du iour, & incontinent en aduertirent M. l'Admiral: lequel ayant sceu comme la pluspart de ses gens auoiēt logé fort escartez, mesme du costé que venoient les ennemis: leur manda qu'ils passoient, & qu'ils s'acheminassent diligemment vers luy, afin de se retirer tous ensemble, & qu'il feroit alte cependant à Bassac. Il commanda aussi à l'heure mesme, que tout le bagage & l'infanterie se retirast: ce qui fut fait. Et si alors, voire vne heure apres, toutes ses troupes eussent esté assēblees, tres-facilement il se fust retiré, mesme au petit pas. Mais ceste longueur de tēps qui se passa (qui ne fut moins de trois heures) à les attendre, fut la principale occasiō de nostre desastre. Il ne vouloit laisser perdre telles troupes, où il y auoit huit ou neuf cornettes de cauallerie, & quelques enseignes de gens de pied, dont les Chefs estoient le Comte de Montgommery, Monsieur d'Acier & le Colonnel Puuiaut.

Iournee de Bassac: prise & cause de la mort de M. le Prince de Condé.

En fin, quād ils furent reioints à luy (sauf M. d'Acier, qui prit la route d'Angoulesme) les ennemis, qui estoyent tousiours passez a la file, estoient si engrossis, si prochains de nous, & l'escarmouche si chaudement attachee, qu'on cognut bien qu'il conuenoit combatre. C'est ce qui fit retourner M. le Prince de Condé, qui ia estoit à demy gosse lieue de là se retirant: car ayant entendu qu'on seroit cōtraint de mener les mains, luy, qui auoit vn cœur de Lion, voulut estre de la partie. Quand donc nous commençasmes à abandonner vn petit ruisseau, pour nous retirer (qu'on ne pouuoit passer qu'en deux ou trois lieux)

alors les Catholiques firent auancer la fleur de leur cauallerie conduite par Messieurs de Guise, de Martigues, & le Comte de Brissac, & réuerserent quatre cornettes Huguenottes, qui faisoient la retraite, où ie fus pris prisonnier: puis donnerent à M. d'Andelot dans vn village, qui les soustint assez bien. Eux l'ayãs outrepassé, apperceurent deux gros bataillons de cauallerie, où M. le Prince & M. l'Admiral estoient, lesquels se voyans engagez, se prepareren t pour aller à la charge. Monsieur l'Admiral fit la premiere, & M. le Prince la secõde, qui fut encor plus rude que l'autre: & du commencement fit tourner les espaules à ce qui se presenta deuant luy, & certes il fut la bien combatu de part & d'autre. Mais d'autant que toute l'armee Catholique s'auançoit tousiours, les Huguenots furent contrains de prendre la fite, ayans perdu sur le champ enuiron cent gentils-hommes, & principalemẽt la personne de M. le Prince, lequel estant porté par terre, ne peut estre secouru des siens, & s'estant rendu à M. d'Argences, suruint vn gentil-homme Gascon, nommé Montesquiou, qui luy donna vne pistoletade dãs la teste, dont il mourut. Sa mort apporta vn merueilleux regret à ceux de la Religiõ, & beaucoup de resiouyssance à plusieurs de ses contraires: lesquels estimoient deuoir bien tost dissiper le corps, duquel ils auoient tranché vn si digne Chef. Si est-ce que parmy le blasme qu'aucuns d'eux luy donnoient, autres ne laissoient de loüer sa valeur.

Louäge de M. le Prince de Condé: & ce qui suruint apres sa mort.

AVSSI luy peut-on donner ceste louange, qu'en hardiesse aucun de son siecle ne l'a surmonté, ny en courtoisie, Il parloit fort disertemẽt, plus de nature, que d'art, estoit liberal & tres-affable à toutes per-

sonnes, & auec cela excellent Chef de guerre, neantmoins amateur de paix. Il se portoit encores mieux en aduersité, qu'en prosperité. Mais ce qui le rendoit plus recommandable, c'estoit sa fermeté en la Religion: Il vaut mieux que ie me taise, de peur d'en dire trop peu: ayant aussi bien voulu dire quelque chose, craignant d'estre estimé ingrat à la memoire d'vn si magnanime Prince. Tát de dignes personnages Catholiques & Huguenots, que nos tempestes ciuiles ont emportez, doiuent estre regretez car ils honoroiét nostre France, & eussent aydé à l'accroistre, si la discorde n'eust excité la valeur des vns, pour destruire la valeur des autres. Apres ce coup, l'estonnement fut grand au possible en l'armee Huguenotte, & bié luy seruit le pais enueloppé d'eaux, où elle se retira: car cela retint les Catholiques, & luy donna temps de se reordonner. Ils imaginerent, ayant acquis vne telle victoire, que nos villes s'estonneroient, qui n'estoient pas gueres fortes. Mais M. l'Admiral auoit ietté dedás la plus part de son infanterie, pour rópre ceste premiere impetuosité: de façon que quand ils s'auancerent pour attaquer Coignac, ils cognurent bien que tels chats ne se prenoient pas (comme lon dit) sans mittaines. Car il y auoit dedans quatre Regimens d'infanterie, & comme ils eurent enuoyé trois ou quatre cens harquebusiers du costé du parc, pour recognoistre cest endroit, ceux de dedans en firent sortir mille ou douze cens, qui les rechasserét si viste, qu'ils n'y retournerét plus: car aussi il n'y auoit en leur armee que quatre canons & quatre couleurines. Monseigneur se contentant de sa voictoire, & voyant qu'il ne pouuoit gueres exploiter, se retira, pour rafraichir ses gens, ayant triomphé en sa plus

tendre ieunesse, de tres-excellens Chef: aussi fut-il bien conseillé & assisté d'autres dignes Capitaines qui l'accõpagnerent. De ce fait-icy on peut recueillir, que quand il est question d'vne chose importante & hazardeuse, on ne le doit point entreprendre à demy: car ou il la faut laisser, ou s'y employer auec tout son sens, & auec toute sa force. En apres, il faut noter que quand les armees logent escartees, elles tombent en des inconueniens, que la suffisance des meilleurs Chefs ne peuuent destourner.

DV MEMORABLE PASSAGE DV Duc de Deux-ponts, depuis les bords du Rhin, iusques en Aquitaine.



PLVSIEVRS qui verront icy escrit, comme pour merueille, qu'vne armee estrangere, ennemie, ait penetré bien auant dãs le Royaume de France, ne le trouueront peut-estre si estrange: pource que se mettant deuant les yeux autres exemples semblables (& mesmement celuy de l'Empereur Charles, quand il vint assaillir sainct Disier) ils penseront que telles expeditions ne sont pas si extraordinaires, qu'on les voudroit faire croire. Toutesfois, ils veulent bien considerer la longueur du chemin que ceste-cy fit, & les grands & continuels empeschemens qu'elle eut; ie me doute bien qu'ils changeront d'opinion. Ie confesseray pourtant, que les guerres ciuiles ont beaucoup facilité l'entree aux nations voisines; qui n'eussent osé l'entreprendre, sans l'appuy d'vne des deux parties. Mais quand la faueur se trouue petite d'vn costé, & la resistance grande de l'autre: alors

Conferẽce de l'entreprise de l'Empereur Charles V. & du Duc de Deux-põts

admire-on d'auantage les actes de ceux qui se sont ainsi auanturez. Ie respondray en vn mot, sur ce qui a esté allegué de l'Empereur Charles, & diray de sa personne, que c'estoit le plus grand Capitaine de la Chrestienté. En apres, que son camp estoit de cinquante mille hommes. Finalement, qu'au téps qu'il assailloit, le Roy d'Angleterre auoit ja pris Boulongne; ce qui contraignit le Roy François à luy laisser le passage plus libre, pource qu'il ne vouloit rien hazarder temerairement. Autre chose est-ce du fait du Duc de Deux-ponts: car encores que ce fust vn genereux Prince, si n'atteignoit-il point à la suffisance militaire de l'autre. Et celuy fut vne grande ayde & soulagement, d'auoir auec luy le Prince d'Orange, le Comte Ludouic, & le Cõte Vvolrad de Mãsfeld: & outre cela, de tresbraues Capitaines François, auec deux mille hõmes, tant à pied qu'à cheual, de la mesme nation, qui se ioignirent à luy. Le nombre de ses Allemans, estoit de cinq mille Lansquenets & de six mille Reitres. Et auec ceste petite armee se mit il en chemin, en intention d'aller ioindre celle des Princes.

Empeschemens donnez à l'armee du Duc de Deux-põts pour la garder de se ioindre à celle des Princes.

Le Roy ayant entendu, cõme il se preparoit pour aller à leur secours, ordonna incontinent vne petite armee pour luy faire teste, cõduite par M. d'Aumale; & doutãt de sa foiblesse, y en fit encores ioindre vne autre, à qui commandoit M. de Nemours. Ces deux corps assẽblez estoiẽt superieurs de beaucoup en infanterie au Duc de Deux-põts, & en cauallerie inferieurs. Ils aduiserẽt de n'attẽdre pas qu'il entrast dãs le Royaume pour le molester: ains s'auancerent iusques aux cõfins de l'Allemagne; & vers Sauerne desfirẽt le Regiment d'vn nommé la Coche, composé

de pieces ramaſſees, qui ſe vouloit ioindre à luy. Si eſt-ce qu'il ne laiſſa d'entrer en France par la Bourgongne, là où ils le vindrent accoſter: & iuſques à ce qu'il fuſt paruenu ſur le fleuue de Loire (où il n'y a pas gueres moins de quatre vingts lieuës) iamais ne l'abandonnerent, eſtans ordinairement à ſes flancs, ou à ſa queuë: & pluſieurs fois les deux armees ſ'entre-virent, & ſ'attaquerẽt par groſſes eſcarmouches. I'ay ſouuent ouy dire à M. le Prince d'Orange, qu'il ſ'eſbahiſſoit comme en vn ſi lõg & difficile chemin, les Catholiques n'auoient ſceu choiſir vne occaſion fauorable pour eux; & que quelquesfois on leur en auoit offert de belles, à cauſe de l'embarraſſement du grand bagage. Ie ne veux omettre auſſi, qu'outre les belles forces de l'armee du Roy, elle auoit d'autres auantages, qui ne ſont pas petis: comme la faueur des villes, du pays, & des riuieres; & encore vn autre poinct, qui eſt à noter, c'eſt qu'elle ſçauoit le deſſein de ſon ennemy, qui conſiſtoit à auancer chemin, & à gaigner par force, ou par ſurpriſe, vn paſſage ſur Loire. Et combiẽ que les Ducs de Nemours & d'Aumale fuſſent de tres braues Chefs de guerre; ſi eſt-ce que nonobſtant leurs ruſes & efforts; ceſte armee paruint iuſques audit fleuue. Aucuns Catholiques diſoient que le diſcord qui ſuruint entre eux, leur fit faillir de belles entrepriſes, qu'ils euſſent peu executer, ſ'ils fuſſent demourez en bonne vnion. Ie ne ſçay ce qui en eſt: mais ſi leur dire eſt veritable, il ne ſe faut esbahir, ſ'ils ne battirẽt point, pluſtoſt dequoy ils ne furent battus; toutesfois i'ay appris que leurs ennemis eurẽt peu de cognoiſſance de leurs piques. Ceſte grand' barriere de Loire deuoit eſtre encor vne ſecõde & tres-grãde difficulté, pour arreſter

tout court ceste armee Allemãde, d'autãt qu'elle ne se gueoit point si bas, & que toutes les villes situees dessus luy estoient ennemies: mais le passage d'icelle luy estoit si necessaire, que cela redoubla la diligence, la temerité, & les inuentions des Huguenots François, si bien qu'ils allerent attaquer la ville de la Charité, où il y a vn beau pont, & la trouuant assez mal pourueuë d'hommes, la presserent tellement, & l'estonnerent par tant de mines & menaces, qu'auant qu'on luy eust enuoyé du secours, ils l'eurent emportee: ce qui leur fut vne ioye incomparable. Car sans cela, ils estoient en tres-mauuais termes, & eussent esté contraincts d'aller chercher la source de la riuiere, qui estoit vn allongement de plus de soixante lieuës: & qui pist est, prenant ce chemin-là, ils s'embarrassoient en vn païs montagneux & boscageux, où la cauallerie eust peu profité.

De la coniunctiõ de l'armee Allemande auec celle des Princes.

I'ay ouy quelquesfois Mõsieur l'Admiral discourir de ce fait icy entre ses plus priuez: mais il estimoit ce passage des estrãgers comme impossible. Car (disoit-il) nous ne les pouuõs aider, à cause que larmee de Monseigneur nous est au deuant: & quant à eux qui en ont vne autre sur les bras, & vn si difficile fleuue en chemin à passer, il est à craindre qu'ils ne desmeslerõt ceste fusee sans honte & dõmage. Et quãd mesme ils l'auroient passé, tousiours les deux armees iointes ensemble, les aurõt plustost desfaits, q̃ nous ne seront à vingt lieuës d'eux pour les secourir: mais quand il entẽdit le succez de la Charité, & qu'eux estoiẽt deliberez de tẽter tous perils pour se ioindre, il reprit esperance, & dit; Voila vn bon presage, rendons-le accõply par diligence & resolution. Et c'est

ce qui fit acheminer Messieurs les Princes de Nauarre & de Condé le fils, qui auoient esté approuuez & receus Chefs de ceux de la Religiō, vers les marches du Limosin; pour s'approcher de l'armee de Monseigneur, & la tenir en ceruelle. Et pour n'en mentir point, chacun iour on estoit cōme en fieure, attendant l'heure qu'on vinst rapporter que deux si grosses puissances auroient accablé nos Reitres: mais il en aduint autrement. Car ils sceurent prendre l'occasion si à propos, & auec telle promptitude, qu'ils les outrepasserent estans guidez par les trouppes Françoises, où Monsieur de Mouy se porta valeureusement; & tirerent vers le lieu où M. l'Admiral leur auoit mandé qu'il se viēdroit rendre auec dix mille harquebusiers, & deux mille cinq cens cheuaux. En ceste maniere se fit la conionction des deux armees, auec abondance d'allegresse. Ie ne veux point taxer les braues Chefs & Capitaines qui estoient en l'armee Catholique, pour les auoir laissé passer: car ie ne sçay les causes qui les en diuertirent. Ie ne loueray point aussi desmesurément ceux qui passerent; ains i'estimeray que ce fut vn heur singulier pour eux, qui se monstre quelquesfois és actiōs militaires. Ce qui doit apprendre aux Capitaines qui font la guerre, de ne perdre pas l'espoir, encores qu'ils se trouuent en des difficultez grandes; car il ne faut qu'vn accident fauorable pour les desmesler, lequel suit ceux qui s'euertuēt, & fuit ceux qui s'appareßent. Les deux armees qui estoient alors tres-puissantes (car en celle du Roy y auoit plus de trēte mille hommes, & en celle des Princes, bien vingt & cinq mille) furent cōtraintes de s'esloigner, pour trouuer commodité de viures; pource q̄ le pais de Limosin est infertile:

mais elles ſe rapprocherent vers ſainct Yriez la Perche.

De ce qui auint entre les deux armees à la Rocheabeille.

Monſieur l'Admiral voyāt que la ſterilité du païs cōtraignoit de loger eſcarté;& que, pour eſtre montueux & plein debois,les places d'armees eſtoiēt ſouuēt fort incommodes, delibera de preuenir,pluſtoſt que d eſtre preuenu . Parquoy il conſeilla les Princes d aller ſurprendre l'armee Catholique,qui eſtoit nō trop loin de là;en vn lieu appellé la Rocheabeille. Ils partirēt auāt le point du iour;en determinatiō de dōner la bataille.&arriuerēt ſi à propos,qu ils furēt à vn quart de lieuë de la teſte du cāp ennemy,deuāt qu'on prinſt l'alarme d'eux. Ils eſtoiēt logez toutesfois fortement;& eſtant Monſieur de Stroſſe accouru au bruit, auec cinq cens harquebuſiers, pour en renforcer trois cēs des ſiens , qui eſtoiēt en garde à la principale auenuë,il trouua deſia l'eſcarmouche viuemēt attachee.On peut dire qu'il ſe porta valeureuſemēt, car il ſouſtint quatre mille harquebuſiers Huguenots l'eſpace d'vne heure:lequel temps ſeruit beaucoup à l'armee Catholique, pour ſe mettre en bon ordre. Monſieur l'Admiral ſ'eſtonnant dequoy on ne pouuoit forcer le pas, enuoya le Capitaine Brueil iuſques-là,qui eſtoit tres-auiſé. Il cognut incontinent que noſtre harquebuſerie vouloit emporter l'autre, par furie & multitude, ſans vſer d'aucun art. Pour abbreger l'affaire,il parla aux Capitaines,& ayant diſpoſé des troupes, pour attaquer par flanc,& fait esbranler quatre cornettes de cheuaux pour donner eſtonnement,il fit commencer vne viue charge, en laquelles les noſtres ayās rompu quelques palliſſades , qui couuroient les ennemis , ils les deſordonnerēt en telle ſorte, que peu apres ils ſe mi-

rent à vau de route, laissans plusieurs de leurs morts auecques vingt & deux Officiers, & leur Colonnel prisonnier, lequel fit ce iour là vn bon seruice à Mõseigneur: car sans sa resistance, les Huguenots fussét paruenus à l'artillerie sans empeschement. Mais cõme toute la iournee il plut, & que l'armee Catholique s'estoit placee auantageusement, ils ne peurent plus faire grand effect, & se retirerent, s'estans monstrez trop rigoureux à l'execution qu'ils firent, où ils ne prindrét à mercy que tres-peu de prisonniers. Les Catholiques en furent beaucoup irritez, & s'en reuancherent en temps & lieu. C'est chose loüable de bien combatre, mais on merite aussi loüange d'estre humain & courtois enuers ceux à qui la premiere fureur des armes a pardonné, & és mains desquels on peut quelquesfois tomber, lors qu'il n'y a point de cause de faire au contraire. Quant aux escarmouches, il me semble que l'art & l'astuce y est autát necessaire, que l'impetuosité: ce que l'experience conferme assez souuét. Car si le pays est vn peu couuert, on se peut preualoir de beaucoup d'auátage, ce que les Espagnols & Italiés sçauét bié pratiquer, estás natiõs ingenieuses: mais tousiours il profite beaucoup d'ordõner ses gés par petites troupes, assaillir par fiác à l'impourueuë, bien placer la troupe qui soustient, & en fin venir determinément à coups d'espee.

DV SIEGE DE POICTIERS.



Beaucoup d'entreprises se tendét à la guerre, qu'on n'auoit nullement premeditees, & d'autres aussi, qu'on auoit de longue main proiectees, se delaissent: ce qui auiét

Desseins de l'armee des Princes auát qu'assieger Poi-

ctiers: & par les changemens que le temps apporte. Et tout
la prise de ainsi que c'est signe de vaillance, de bien executer;
Lusignan. aussi est-ce signe de prudence, de bien deliberer: lesquelles deux parties sont necessaires aux Chefs de guerre. Il n'y en a pourtant nuls si parfaits en cest art, qui quelquesfois ne se desuoyent & ne bronchent, mesmement es guerres ciuiles. Ce qui excusera d'auantage l'erreur que lon dit que les Huguenots firét d'assaillir Poictiers. Les choses passerent en telle sorte. Apres le depart de la Rochebeille, les deux armees n'auoiét pas moins de besoin & d'enuie l'vne que l'autre, de s'aller rafraischir en vn bon païs, plus gras que le Limosin: à laquelle dispositiõ vniuerselle les Chefs furét cõtraints d'obtéperer (car aux guerres ciuiles quelquesfois la charrue meine les bœufs:) ce qui causa qu'elles se reculerét, tirans vers les quartiers moins mangez. Messieurs les Princes & Admiral, ayant veu que le Cõte de Lude estoit venu pendant leur absence, assaillir Nyort (qui auoit esté secourue par la diligẽce du sieur de Theligny, qui y mena des forces & se faschans qu'on leur vint molester la prouince, d'où ils tiroient toutes leurs commoditez, qui estoit autant que tarir leur vache à laict, delibererent de la nettoyer, & de prẽdre S. Maixant, Lusignan, & Mirebeau, qu'ils esperoient emporter en peu de iours (sans faire alors aucune mentiõ de Poictiers) afin que ladite prouince leur peust rendre soixãte mille liures tous les mois, les garnisons payees, sans les profits de la mer, qui montoient aussi beaucoup; & c'estoit pour contenter les estrangers qui crioyent incessamment à l'argent. Cela executé, leur but estoit d'aller inuestir la ville de Saumur, qui est sur la riuiere de Loire; laquelle ne vaut rien, & la

faire accommoder, pour auoir tousiours là vn asseuré passage, puis porter la guerre le reste de l'Esté & Automne, vers la ville de Paris, qu'ils pensoient n'estre iamais inclinee à la paix, qu'elle ne sentist le fleau à ses portes. Estãs donques de retour dans leur pays, il leur sembloit que Lusignan, qui n'estoit que vn chasteau, feroit moins de resistance que sainct Maixant, où il y auoit vn vieil Regimen, commandé par Onoux: & puis le desir d'auoir six canons, que le Comte de Lude auoit laissez audit Chasteau, les cõuia encores d'auantage de l'attaquer: ce qu'ayãt fait, en peu de iours ils l'emporterent. La ville de Poictiers cependãt, oyant tõner l'artillerie si pres d'elle, se munissoit de gens. Mesmes Messieurs de Guise & du Maine s'y vindrent ietter auec cinq ou six cens cheuaux, plus (ce disoit-on) pour trauailler l'armee Huguenotte, que pour penser y deuoir estre assiegez.

En ce mesme temps auint que la ville de Chastelleraud fut surprinse par ceux de la Religion: ce qui leur haussa le cœur, & fut en partie cause de faire incliner beaucoup de gens à l'assiegemẽt de Poictiers, pource qu'elle couuroit du plus dãgereux costé ceux qui l'eussẽt assiegee. On s'assẽbla par deux fois pour en resoudre, & y en eut q̃lques vns qui ne trouuoiẽt pas bon qu'on l'attaquast, mesmes M. l'Admiral, ains qu'on suiuist son premier dessein, remonstrãs qu'elle estoit trop fournie d'hõmes de qualité, & qu'ordinairement ces grandes citez sont les sepultures des armees, & qu'il falloit retourner à S. Maixãt, que lon auroit forcé dãs huit iours. Mais les principaux Seigneurs & Gentils-hommes de Poictou insisterent fort & ferme, tãt és cõseils, qu'ailleurs, qu'on ne per-

Occasiõ du siege à Poictiers.

dist vne si belle occasion : & que la ville ne valoit du tout rien. Que plus de gens y auroit dedans, que ce seroit plus de proye: qu'on ne manqueroit d'artillerie, & que la prenant c'estoit acquerir entierement toute ceste riche Prouince, & priuer de retraite la Noblesse Catholique, qui par courses continuelles troubloit ce que nous possedions. A ceste opinion condescendirent les principaux du cõseil, qui (peut-estre) n'auoyent pas assez consideré que chacun n'est pas seulement affectióné, ains pasśióné à rendre libre son pays. Et fut adiousté ausi que ce seroit vne belle prise de M. de Guise & son frere, qui estoyent deux grands Princes, & les plus prõpts à nous venir picquer. Somme qu'en ceste deliberation les fruicts qui preuenoyent d'vne telle cõqueste furent tres-bien representez: mais des inconueniés où nous tõbions en y faillant, il en fut fait peu de mẽtion, cõme ausi on touche legerement ceste chorde, quãd on ne veut pas estre diuerti d'vn dessein. Apres on enuoya en diligence à la Rochelle, pour auoir balles & poudres: & partit-on pour serrer Poictiers. Ce siege est amplemẽt descrit p les historiés, qui me gardera d'en faire vn nouueau recit.

Particularitez remarquables en ce siege de Poictiers.

SEVLEMENT ay-ie voulu noter quelques particularitez, qui ne seront parauanture superflues. La premiere gist en la situation, où lon void vne chose qui desaccõmode merueilleusement la ville, & l'autre qui l'accõmode. Ce qui apporte l'incommodité, sont les mõtagnes qui l'enuironnẽt en plusieurs endroits, & sont si prochaines, qu'on ne sçauroit quasi où se mettre à couuert, qu'on ne soit veu & offensé & par teste & p courtine, nõ seulemẽt de l'artillerie: mais ausi des harquebusades : car en tels lieux il

ny a

n'y a pas plus de quatre cens pas de distance. Ce qui apporte commodité, sont autres mõtagnes qui sont par dedans, qui seruent de grandes plate-formes, & les riuieres qui enuironnent les murailles: de maniere que lon a tousiours ce grand fossé à passer, qui est vn embarrassement tres fascheux, & sans cela, i'aimeroy mieux estre auec quatre mille hommes dehors pour assaillir, qu'auec quatre mille dedãs, pour defendre. Somme, c'est vne tres-meschante place, & digne d'honorer vn defendeur. Ce qui ruina les Huguenots, fut leur petit attirail d'artillerie, de munitions, & de pionniers: car quand ils auoient attaché par vn lieu, ils ne pouuoient poursuiure viuement la batterie ny les autres ouurages, & donnans temps aux Catholiques de deux ou trois iours, ils auoient preparé de tres-bons remedes: & puis apres il falloit recommencer autre part batteries nouuelles, où le mesme aduenoit. Il me semble qu'il appartient au Prince de Parme d'attaquer les places, & aux Huguenots de les defendre: car ils s'en acquittent quelquesfois tres-valeureusement. Ie ne sçay si ie seray creu en disant vne maniere d'assaillir & defendre, qui auoit esté proposee par les assiegeãs & assiegez, quand on battit du costé du pré l'Abesse. Les Huguenots auoient gaigné la bresche de la muraille, & les Catholiques auoient vn retranchemẽt tres-petit à trois cens pas de là, & derriere eux, vn grãd espace vuide de mille pas de long, & cinq cẽs pas de large, le tout estant cõmandé de la montagne. Nos Chefs vouloient, ayant fait quitter ceste tranchee ausdits Catholiques, par quatre cens gentils-hõmes & huit cens harquebusiers, qui eussent aisémẽt forcé la garde ordinaire, faire marcher apres deux cens cheuaux

conduits par M. de Mouy, pour ſe rẽdre maiſtres de ceſte campagnette, par laquelle il falloit paſſer, auãt qu'arriuer aux maiſons : puis le gros eut ſuiuy, que Monſieur de Briquemaut, noſtre Mareſchal de camp, menoit. Ce conſeil fut pris pour vn aduis qu'ils eurent que M. de Guiſe auoit ordonné deux cens lances, pour ſ'y placer & combattre : & deſia aux alarmes precedentes auoit-on veu quelques lanciers ſ'y venir preſenter. Mais ceſte camiſade ne ſ'executa, à cauſe que le iour nous ſurprit, & fuſmes deſcouuerts. Et en quelque façon que l'affaire euſt ſuccedé; n'euſt-ce pas eſté vne merueille, de voir à vn aſſaut de la cauallerie combattre de part & d'autre, entremeſlee parmy les gens de pied? Il arriua auſſi là vne choſe au contraire de ce qui auient ordinairement aux villes non forcees : c'eſt que ceux de dedans perdirent plus de gens, que ceux de dehors. Toutesfois ce qui ſe perdit, fut auec grand' loüange, d'autant que tout à deſcouuert on voyoit les hommes ſe preſenter aſſeurez aux traits de canõnades & harquebuſades.

Pour quelles occaſiõs le ſiege fut leué de deuant Poictiers.

En fin, l'armee de Mõſeigneur fit beaucoup d'hõneur aux Huguenots, quand elle vint aſſaillir Chaſtelleraud: car ce leur fut vne legitime occaſiõ de leuer le ſiege, qu'auſſi biẽ euſsẽt-ils leué; pource qu'ils ne ſçauoient plus de quel bois faire fleſches, & croy que ceux de dedãs n'eſtoient pas moins empeſchez. Sur l'aſſiegemẽt de ceſte ville, ie diray que les meilleurs Chefs ſe laiſſent aiſemẽt aller à hauts deſſeins, d'autãt qu'ayãs le cœur grãd ils regardẽt aux obiets de meſme nature: toutesfois le plus ſeur eſt de croire le prouerbe qui dit, Qui trop embraſſe mal eſtraint. M. de Guiſe & ſon frere acquirent grand renom, d'a-

uoir gardé vne ſi mauuaiſe place, eſtãs encores ſi ieunes comme ils eſtoient. Et aucuns ne priſoiẽt moins ceſt acte, que celuy de Mets. Autres auſſi imputoient à M. l'Admiral de ſeſtre là arreſté, pour attraper ces deux Princes, qu'on preſumoit qui luy eſtoient ennemis particuliers: mais il m'a dit pluſieurs fois, que ſi la ville ſe fuſt priſe, que tant ſ'en faut qu'il euſt permis qu'on leur euſt fait deſplaiſir, qu'au cõtraire il les euſt fait traiter honorablemẽt ſelon leur dignité, ainſi qu'il auoit fait leur oncle M. le Marquis d'Elbeuf, lors qu'il tomba entre ſes mains, à la priſe du chaſteau de Caën. Il me ſouuiẽt qu'à la capitulation il m'enuoya dãs ledit chaſteau, pour l'aſſeurer (d'autãt que ie le cognoiſſoye) qu'on ne luy feroit aucun deſplaiſir: ce qui fut obſerué. Monſeigneur voyant noſtre armee, pleine de deſpit, ſe leuer pour ſ'en aller vers luy, ſe retira, apres auoir tenté en vain vn aſſaut à Chaſtelleraud, où les Italiẽs du Pape (qui ne firent pas mal leur deuoir) furẽt receus ſelon l'affectiõ que les Huguenots portẽt à leur maiſtre. Nous le ſuyuiſmes, penſans le cõtraindre à venir aux mains: mais il bailla touſiours vne riuiere en teſte, pour appaiſer noſtre cholere. Quand vn acte qui tend à diuerſion ſe faut en l'acceſſoire, & ſ'execute au principal, on ne ſe doit plaindre: car le grand fruict de l'vn recõpenſe aſſez le petit dommage de l'autre. On doit auſſi noter qu'il faut repenſer trois & quatre fois, deuant qu'entreprendre le ſiege d'vne grande ville.

DE LA BATAILLE DE Moncontour.

Diuerses causes de la desfaite de l'armee des Princes, à Montcontour.

AVCVNS ont voulu dire que ceste bataille fut vne cõsequence du siege de Poictiers, d'autant que l'armee de ceux de la Religiõ s'affoiblit fort deuãt: ce qui auint plus par maladies & retraite de gentils-hommes & soldats, que par morts violentes. De vray, cecy fut vne des premieres causes de nostre malheur, mais il y en eut bien d'autres: comme nostre retardement & seiour au bourg de la Faye la Vineuse, pendant que l'armee de Mõseigneur se rẽforçoit à Chinõ. Nous y fusmes contrains; parce que tous les cheuaux de l'artillerie qu'auiõs, furẽt enuoiez pour ramener à Lusignã partie de celle qui auoit serui à batre Poitiers, qui estoit demouree en vn chasteau, & retournerẽt si àpoinct, que s'ils eussẽt encor demouré vn iour, nous eussiõs esté contrains d'abandonner la nostre, d'autant que l'armee de Monseigneur s'approcha à Loudun, qui n'estoit qu'à trois lieuës de nous. Et pource que no⁹ estiõs en lieu mangé, & de mauuaise assiette, M. l'Admiral aduisa de s'aller loger à Moncontour, où le logis estoit auantageux, & la commodité de viure bõne: & croy que tant luy, que beaucoup d'autres furent deceus, en ce que nul ne cuidoit que ceux ausquels on auoit fait faire vne longue retraite, & de nuit, de deuant Chastelleraud, fussent si tost prests à nous chercher. Ainsi donc, par vn Vendredy il deslogea, faisant aller son bagage par vn costé, & luy marcha auec l'armee par l'autre.

Or aupres d'vn village, nõmé S. Cler, ſans qu'on ſceut que peu de nouuelles les vns des autres, la teſte de l'armee Catholique, où eſtoit M. de Biron, vint rencontrer quaſi par flanc la noſtre qui marchoit. Luy voyant l'occaſion, fit vne charge auec mille lãces à M. de Mouy qui faiſoit la retraite auec trois cẽs cheuaux, & deux cẽs harquebuſiers à pied, & le renuerſa, le mettãt à vau de route; & là perdiſmes la pluſ part de ceſte harquebuſerie, & enuiron quarante ou cinquante cheuaux. Cela venant tout a coup & ſoudain, auec le ſon de quatre canonnades qui furẽt tirees, il ſ'en engendra vn tel eſtonnement parmy les noſtres; que ſans dire qui a gaigné ne perdu, chacun ſe retiroit demy d'effroy, à ce ſeul bruit qui ſ'entẽdit derriere. I'affermeray vne choſe, (non que ie le die à noſtre vitupere, ains pour mõſtrer qu'eſtre preuenu cauſe de grands deſordres, & que les accidens de la guerre ſont eſtrãges) c'eſt que ſans vn paſſage, qui de bõ-heur ſe trouua, qui retint les Catholiques, où ne pouuoiẽt paſſer plus de vingt cheuaux de frõt, toute noſtre armee eſtoit cõme en route par ceſte premiere rencõtre. M. l'Admiral voyant cecy, ſe mõſtra aux ſiẽs & rallia les troupes: de ſorte qu'à ce paſſage ſe firẽt deux ou trois groſſes charges & recharges de quinze cẽs ou deux mille cheuaux à la fois; & celuy qui paſſoit, eſtoit biẽ viſtemẽt rechaſſé par l'autre & là le Cõte Ludouic & le Cõte Vvolrad de Mansfeld ſe porterent bien. Les deux armees ſe mirent en bataille l'vne deçà, l'autre delà, à vne bonne portee de mouſquet ſeulemẽt, où la noſtre eſtoit aucunement a couuert; & n'en ay iamais veu eſtre ſi pres, & ſ'y arreſter ſans combattre en gros. De paſſer le paſſage, perſonne ne l'oſoit plus entreprẽdre, pour le peril qu'il

Charges & eſcarmouches pres de S. Cler.

y auoit, d'autant que plusieurs esquadrons eussent accablé celuy qui s'y fust auanturé. Mais comme les Catholiques auoient leur artillerie là, & la nostre estoit desia à Moncontour, ils s'en aiderent, & nous tuerent plus de cent hommes dans nos esquadrons; qui ne laisserent pourtant de faire bonne contenance: & sans la nuict, qui suruint, nous eussions plus souffert; & à sa faueur, chacun se retira. Celle de S. Denis, & ceste-cy, nous vindrent bien à poinct. Le lendemain au matin, Monseigneur voulut faire recognoistre le logis de Montcontour, & taster les Huguenots: mais il les trouua aux faux-bourgs tres-bien fortifiez; n'y ayant autre aduenuë que celle-là, & s'attacha vne escarmouche à pied & à cheual.

Aduertissement notable dóné auant la bataille, nõ suiui.

Il auint lors que deux gentils hõmes, du costé des Catholiques, estás escartez, vindrét à parler à aucuns de la Religiõ, y ayãt quelques fossez entre deux. Messieurs (leur dirent-ils) nous portõs marques d'ennemis, mais nous ne vous haïssons nullemét, ny vostre party. Aduertissez Monsieur l'Admiral, qu'il se dóne bien garde de combattre: car nostre armee est merueilleusement puissante, pour les renforts qui y sont suruenus, & est auecques cela bien deliberee; mais qu'il temporise vn mois seulemét. Car toute la Noblesse a iuré & dit à Monseigneur qu'elle ne demourera d'auãtage; & qu'il les employe dans ce temps-là, & qu'ils feront leur deuoir. Qu'il se souuienne, qu'il est perilleux de heurter cõtre la fureur Françoise, laquelle pourtant s'escoulera soudain: & s'ils n'ont promptemẽt victoire, ils seront contraints de venir à la paix, pour plusieurs raisons, & la vous donnerõt auantageuse. Dites luy, que nous sçauõs cecy de bõ-

lieu,& deſirions grandement l'en aduertir. Apres ils ſe retirerent. Les autres allerent incontinent vers Monſieur l'Admiral, luy en faire le rapport: ce qu'il gouſta. Ils le conterẽt auſſi à d'autres des principaux, & aucuns y en eut qui ne reietterẽt cela, & deſiroiẽt qu'on y obtemperaſt: mais la pluſpart eſtimerent que c'eſtoit vn artifice pour eſtonner,& dirẽt encor que ceſt aduis euſt apparence d'eſtre bon, que pourtant il venoit de perſonnes ſuſpectes, qui auoiẽt accouſtumé d'vſer de fraudes & de tromperies,& qu'il n'en falloit faire eſtat. Voila vne autre cauſe de noſtre meſchef,d'auoir trop negligé ce qui deuoit eſtre bien noté.

ON s'aſſembla pour ſçauoir ce qu'il conuenoit faire:& aucuns propoſerent d'aller gaigner Eruaux, & mettre la riuiere qui y paſſe,entre les ennemis & no⁹,& partir dés les neuf heures du ſoir,& cheminer toute la nuict, pour y paruenir ſeurement, d'autant qu'eſtions proches d'eux. Autres y eut qui repliquerẽt que ces retraites nocturnes imprimẽt peur à ceux qui les font,& amoindriſſent la reputation,donnãt audace aux ennemis,& qu'il falloit partir ſeulemẽt à l'aube du iour:& ceſt aduis fuſt ſuiuy. Mõſieur l'Admiral eſtoit alors en grand' peine, craignant que les Reitres ne ſe mutinaſſent par faute de payement,& que trois ou quatre Regimés des ſiens,des païs eſloignez,ne l'abandonnaſſent,qui ia luy auoiẽt demandé congé. Il ſçauoit auſſi, que pluſieurs gentils-hõmes des païs que poſſediõs, s'eſtoiẽt retirez en leurs maiſons: & pour cõtenir l'armee en deuoir & la renforcer, il auoit ſupplié Meſſieurs les Princes (qui eſtoiẽt à Partenay) d'y venir. Ce qu'ils firent, & amenerent quãt & eux enuiron cent cinquãte bons che-

Cõſeils & difficultez en l'armee des Princes, dont s'enſuit le moyẽ à l'armee aduerſaire de les aſſaillir.

uaux. Le iour ſuiuãt, nous fuſmes à cheual au poinct du iour: pour aller droit à Eruaux ; ayãs tous chemiſes blãches, pour nous mieux recognoiſtre, ſ'il falloit cõbatre. Alors nos Lãſquenets dirent qu'ils ne vouloiẽt marcher, ſi on ne leur bailloit argent. Vn quart d'heure apres cinq cornettes de Reitres en dirẽt autant ; & auant que le tumulte fuſt appaiſé, il ſe paſſa plus d'vne heure & demie; dont ſ'enſuiuit que nous ne peuſmes gaigner vn lieu auãtageux, qui auoit eſté recognu pres dudit Eruaux, où nous euſſions vendu plus cher noſtre peau. Et ceſte-cy ne fut pas des moindres cauſes qui ayderẽt à nous perdre. Or apres auoir fait vn quart de lieuë, nous apperceuſmes l'armee ennemie qui venoit vers nous ; & tout le loiſir qu'on eut, fut de ſe ranger en ordre, & ſe mettre en vn petit fond à couuert des canonnades.

Bataille dõnee & gaignee par l'armee de Monſeigneur.

VOICY encor vn grand inconuenient qui nous arriua. C'eſt que lors que Monſieur l'Admiral vid branſler l'auantgarde Catholique droit à luy, qui eſtoit ſi puiſſante (car il y auoit dixneuf cornettes de Reitres en deux eſquadrons) il manda au Comte Ludouic (qui commandoit à noſtre bataille) qu'il le renforçaſt de trois cornettes, ce qu'il fit: mais luymeſme les amena, & au meſme temps ſe commença le combat, où il demeura obligé. De cecy ſ'enſuiuit que ledit corps fut ſans conducteur, ne ſçachant comme ſe gouuerner ; & eſtime-lon que ſ'il y eut eſté, qu'il euſt bien fait vn plus grand effort, veu qu'eſtant ſans Chef & ſans ordre, il cuida bien esbranler celuy de Monſeigneur. Le combat dura vn peu plus de demy-heure, & fut toute l'armee Huguenotte miſe à vau de route, ſ'eſtans Meſſieurs les Princes, encores ieunes, retirez quelque peu au-

parauāt. Quaſi toute noſtre infanterie fut taillee en pieces. L'artillerie & les enſeignes priſes, & le Cōte Ludouic ſuiui enuiron vne lieuë, lequel fit vne treſ-belle retraitte auec mille cheuaux en vn corps; & n'y eſtoit M. l'Admiral, pource qu'il auoit eſté bleſſé au commencemēt. Le meurtre fut grād, pour ce que les Catholiques eſtoient fort animez, pour les cruautez (diſoiēt-ils) de la Roche abeille, & principalemēt pour la mort de Saincte Colombe, & autres tuez en Bearn. Et à pluſieurs de nos priſonniers on fit alors paſſer le pas, pour en prēdre ſatisfactiō. Ie cuiday auſſi ſuiure le meſme chemin à la chaude, ſans l'humanité de Monſigneur; qui fut inſtrument de la benediction de Dieu, pour la conſeruation de ma vie: ce qui m'a ſēblé que ie ne deuois celer. Pour concluſion, on peut voir par ce grand exploit, que l'armee Royale que nous fiſmes retirer ſi viſte de deuant Chaſtelleraud, & toute la nuict, ne laiſſa pas, trois ſemaines apres, de nous vaincre, pource que nous faiſiōs quaſi difficulté de nous retirer de iour: & pour nous arreſter à maintenir la reputation en apparence, nous la perdiſmes en effect, qui eſt vn poinct à quoy les ieunes & les vieux ſoldats doiuēt quelquesfois penſer.

QVE LE SIEGE DE S. IEAN D'ANgely, fut la reſſource de ceux de Religion.

COmme l'aſſiegemēt de Poictiers fut le cōmencement du mal-heur des Huguenots: auſſi fut celuy de S. Iean, l'arreſt de la bōne fortune des Catholiques. Et s'ils ne ſe fuſ-

Faute cōmiſe par l'armee de Monſeigneur apres ſa victoire.

ſent amuſez là, & euſſent pourſuiuy les reliques de l'armee rompue, elles euſſent eſté du tout aneanties, veu l'eſtonnemẽt qui ſe mit parmy, & les difficultez qui ſe preſenterẽt. Meſſieurs les Princes & Admiral ſe retirerent auec ce qu'ils peurent recueillir, outre la riuiere de Charente; & donnerent cependant ordre à la haſte, pour conſeruer les villes de Poictou, qui eſtoient les premiers à la batterie. Mais d'abordee cinq furent abandonnees : à ſçauoir Parthenay, Nyort, Fontenay, Sainct Maixant, & Chaſtelleraud; & la ſixieſme ayant veu le canõ, ſe rẽdit, qui fut Luſignan. Cela enfla tellement d'eſperance les victorieux, qu'ils penſoiẽt deſpouiller en bref temps toutes ces prouinces, ſans y laiſſer que la ville capitale, qu'ils eſtimoient eſtre la Rochelle. Parquoy ils marcherent touſiours en auant; penſans que les autres villes, à l'exemple de celle-cy, viendroient à obeyſſance. Il s'adreſſerent à ſainct Iean d'Angeli, qui n'eſtoit gueres plus fort que Nyort, & l'ayant ſommee, elle ne ſe voulut rendre, pource que le ſeigneur de Pilles qui y eſtoit entré, auec partie de ſon Regimẽ, deſiroit de combatre.

Remarquable cõſultation entre les principaux Capitaines d'icelle armee & quelle fut leur reſolution.

I'AY entendu par quelques vns, qu'alors les principaux Capitaines qui eſtoiẽt auecques MÕſeigneur, furent aſſemblez, pour ſçauoir ce qu'ils deuoiẽt faire. Aucuns diſoient, puis que toute l'infanterie des Princes auoit eſté taillee en pieces, & qu'eux n'auoiẽt plus que gẽs de cheual, & la pluſpart Reitres, qui eſtoiẽt fort mal cõtens, & demy enragez d'auoir perdu leur bagage; que leur aduis eſtoit, de les pourſuiure chaudement : & qu'il en aduiendroit l'vn de ces deux effects, ou qu'on les desferoit, ou qu'on les cõtraindroit de capituler pour leur retraite en Alle-

magne;ce qu'on obtiendroit facilement,en leur accordãt deux mois de gages. Nous cognoissons aussi (disoiẽt-ils) l'Admiral; qui est vn des plus rusez Capitaines de la terre;& qui se sçait le mieux desmesler d'vne aduersité,si on luy donne le loisir.Il r'acõmodera les forces qu'il a,& y en adioindra encores d'autres de la Gascõgne &du Languedoc:tellemẽt qu'au Printẽps nous le reuerront paroistre auec vne nouuelle armee,auec laquelle il rauagera nos Prouinces, voire viendra molester & brusler iusques aux portes de Paris. D'auãtage,les Princes de Nauarre &de Cõdé estans au milieu ce ceste troupe vaincue;leur presence peu à peu les r'animera,& resueilleront encor beaucoup de courages abbatus en d autres lieux ; si auec la diligence,on ne leur oste le moyen de se preualoir du temps. Ils concluoyent,que Monseigneur auec les deux tiers de l'armee, les deuoit suiure : ce q̃ faisant,il n'y auoit doute qu' bref on ne forçast les Chefs de se rẽfermer,pour refuge,en quelque mauuaise place;qui seroit l'acheuemẽt de la guerre. Autres apres opinerẽt en ceste sorte;disant que l'vn des principaux fruicts de la victoire obtenue,ils le moissonnoient à present , par la conqueste des villes , en ayãt ia gagné six en dix iours:que c'estoit là où il falloit s'attacher& assaier d'auoir les autres,veu le grãd estonnemẽt qui estoit en icelles ; & que les Huguenots ne se contiẽdroient iamais,tant qu'ils auroient des retraites ; & que les en priuant, ils perdroient la volonté de se remuer.Qu'il ne restoit plus que quelques villes de Xaintonge & Angoulmois en ce quartier là , qui ne pouuoient resister plus de deux mois aux efforts de l'armee victorieuse,&au bõ heur de Monseigneur: & qu'apres,la Rochelle,se voyant

desnuee de couuerture, trembleroit. Quãt aux restes de l'armee desfaite, où les Princes & l'Admiral s'estoient iettez à sauueté, tout cela s'en alloit fuyãt & se dissiperoit de soy mesme : & que pour en haster l'executiõ, on pourroit enuoier apres eux, mille cheuaux, & deux mille harquebusiers, & faire esleuer toutes les forces des prouinces où ils s'arrestoient; & cependant, mander querir promptemẽt artillerie & munitions, pour paracheuer leur dessein : lequel estãt biẽ executé, seroit vne playe mortelle aux Huguenots, qui ne battoiẽt plus que d'vne aisle. De ces deux opinions, ceste-cy qui estoit la moins bonne (comme l'experience le monstra depuis) fut suiuie.

Deuis entre M. le Cardinal de Lorraine & le sieur de la Nouë sur le fait precedent.

Ie me recorde qu'estant prisonnier, ainsi qu'on me menoit vers le Roy Charles à Tours, en passant par Loudun, feu M. le Cardinal de Lorrine, qui y estoit, me fit dire qu'il desiroit parler à moy. L'estant allé trouué, il m'vsa de fort honnestes langages: puis venãt à discourir des affaires militaires (comme c'estoit vn Prince qui ne les ignoroit) il me dit que la cause de la perte de l'Admiral, & de ceux de son party, auoit esté le siege de Poictiers; & qu'il auoit ouy dire à son frere, qu'õ ne se deuoit attaquer à vne grãde place bien fournie, quand l'on poursuiuoit vn plus grand bien. Ce que nous faisions alors, d'autãt que l'armee du Roy estoit sans vigueur & demy dissipee; & que nous eussions peu aller iusques à Paris, sans trouuer resistance. Mais que nous luy auions donné temps de se refaire, & nous prendre quand nous estions demy desfaits. Ie luy respõdis, Monseigneur, ie croy que nostre erreur vous admonnestera de n'en faire vn pareil. Nous-nous en donnerons bien garde, repliqua-il. Certes ny l'vn ny l'autre ne

penſoit à ce qui ſuruint depuis : & quand les effects en apparurent, ie cognu bien que noſtre exéple leur auoit bien peu profité, & qu'ils n'auoient laiſſé de broncher à la meſme pierre.

Or eux penſans eſpouuanter Sainct Iean, firent d'abordee vne batterie auec ſept ou huit pieces: à quoy ils employerent toutes leurs munitions, ſans faire breſche qui valuſt, & cependant qu'ils en attendoient d'autres, les aſſiegez ſe renforçoient de courage & de rempars. Ainſi battans piece à piece, deux mois ſ'eſcoulerent, & apres auoir perdu beaucoup d'hommes, meſmement par la rigueur de l'hyuer, en fin, la ville ſe rendit par compoſition, qu'ils eſtimoient deuoir emporter en huit iours. La reſiſtance qu'elle fit, releua les affaires de ceux de la Religion: ce qui acquit grande renommee au Seigneur de Pilles, pour le remarquable ſeruice qu'il leur fit. Mõſieur l'Admiral m'a autresfois dit, que ſi on euſt viuement pourſuiuy Meſſieurs les Princes & luy, quand ils ſacheminerent en Gaſcõgne, auec le reſte de leur armee, qu'ils eſtoient en danger de ſe perdre, veu meſme qu'en paſſant par le pays de Perigort, & d'autres endroits difficiles, les payſans & les petites garniſons leur auoient fait beaucoup de dommage, pource qu'ils n'auoient que cauallerie, non moins haraſſee, qu'eſtonnee. Mais que le temps qu'ils eurent de ſe rafraichir, fortifier d'infanterie, & de butiner dans le bon pays où ils allerent, reſtaura les courages & l'eſpoir de tous. Voila comment Sainct Iean ayda à reparer en quelque ſorte les ruïnes, que Poictiers & Moncontour auoient faites, Et aſſez ordinairement void-on aduenir, que ceux qu'on penſe qui doiuẽt verſer par terre, rencontrent quelque ap-

Succes de ſiege de S. Iean d'Angeli.

puy inopiné, qui leur ayde à se redresser : ce qui sert pour moderer la fierté du vainqueur, & enseigner aux vaincus, qu'il y a quelque remede, voire aux choses desesperees, lequel ne se trouuant en la vertu humaine, se troue en la bonté diuine.

QVE LA VILLE DE LA ROCHELLE *ne seruit pas moins à ceux de la Religion, qu'auoit fait Orleans aux Troubles passez.*

Combiẽ les villes sont necessaires aux armees & guerres.

Les villes qui sont cõme les appuis, non seulemẽt des armees, mais aussi des guerres, doiuent estre puissantes & abondãtes : afin que, comme de grosses sources, dont decoulent de gros ruisseaux, elles puissent fournir les commoditez necessaires (& à elles possibles) à ceux qui ne les peuuent auoir d'ailleurs. Cecy a fait dire à quelques Catholiques, qu'ils n'estimoiẽt pas les Huguenots trop lourd'auts, d'autant qu'ils auoiẽt tousiours esté soigneux & diligens de s'approprier de tres-bonnes retraites. Nous leur auions osté, disoient-ils Orleans, pource que nous ne voulions pas que de si pres ils vinssent muguetter nostre bonne ville de Paris : mais les galans n'ont pas laissé d'attraper la ville de la Rochelle, qui ne leur seruira pas moins. Ceste-cy n'est pas si grande, ne si plaisante que l'autre: elle a pourtãt d'autres choses, qui recompensent bien ces defauts, dont la principale, est sa situation maritime, qui est vne voye & vne porte qui ne se peut fermer, qu'auec vne despense incomparable, & par où toutes prouisions luy viennent en abondance. A deux lieuës dans la mer, y a des Isles fertiles, qui bransllẽt sous sa faueur. Le peuple de la ville est autant belliqueux, que trafi-

Commodité de la Rochelle.

queur:les Magiſtrats prudens,& tous bié affectionnez à la Religion reformee. Quant à la fortificatiõ, on a cognu par eſpreuue quelle elle eſt, qui me gardera d'en parler d'auantage:ie confeſſeray bien que Orleans,quand on eſt fort en campagne, eſt en lieu plus propre pour aſſaillir,mais eſtant queſtion de ſe defédre,la Rochelle eſt beaucoup plus vtile. Il en y a qui diſét que le peuple qui y habite,eſt rude quoy qu'il en ſoit,ſi peut-on affermer qu'il eſt loyal, & le meſme ſe dit du Namurois, qu'il eſt rude & loyal. Quand les defauts qui ſe retrouuent en vne cité, ou en vn perſonnage, ſont beaucoup moindres que les bonnes qualitez,on doit paſſer cela legerement.

Quel aide la Rochelle a fait aux Princes, & aux affaires de la guerre.

Le ſecours que Meſſieurs les Princes receurent d'elle,en ceſte troiſieſme guerre, a fait cognoiſtre q̃ c'eſt vne bonne boutique& bien fournie.Ce que ie n'allegue pas,pour donner matiere aux grandes villes de ſe glorifier,ains pluſtoſt pour les inciter à louer Dieu,de leur auoir eſlargi abondance de cõmoditez.Car quiconque ſ'eſleue,eſt rabaiſſé toſt ou tard.Entre celles qui s'en tirerent, ceſte-cy eſt à remarquer, c'eſt qu'elle equippa & arma quantité de vaiſſeaux,qui firét plusieurs riches priſes, dont il reuint de grands deniers à la cauſe generale:car encor qu'on ne priſt alors que le dixieſme , pour le droit d'Admirauté, on ne laiſſa d'en tirer profit plus de trois cens mille liures.Depuis,aux guerres qui ſe recõmencerét l'an CIↃ IↃ LXXIII I.la neceſſité cõtraignit de prendre le cinquieſme: & penſoit-on que cela rebuteroit les gens de mer d'aller chercher auec tant de hazards,leurs aduantures : toutesfois ceſt exercice leur eſtoit ſi friand , qu'ils ne deſiſterent pour l'exceſſiuete de ce tribut,encores que ſou

uent il aduint qu'aux proyes, que leurs griffes auoiét attrapees, les ongles de la picoree terrestre dónassent de terribles pinçades. Par cecy peut-on voir combié de richesses viennent en vn pays par la guerre de la mer. Or si celle de terre est iuste, aussi doit estre celle-cy. Toutesfois, quand on vient à examiner plusieurs actiós particulieres d'icelle, on trouue qu'il s'y cómet des abus merueilleux (ou moins parmy nous) car la plus part de ces auãturiers mettent peu de difference entre les amis & ennemis : & plusieurs fois s'est veu l'ennemy pauure receuoir misericorde, & l'amy riche estre deualisé & ietté dedans les ondes, eux presumans par le vice de cruauté, cacher celuy d'auarice. Mais le ciel, qui a des yeux & vne bouche, ne laisse pas, apres auoir veu ces inhumanitez secrettes, d'é faire des manifestatiós publiques, & d'auãtage, d'en precipiter iustement aucuns dans les propes abysmes, où ils auoient enseueli iniustement le trafiqueur innocét. Cecy soit dit, sans faire iniure à ceux qui legitimement s'employent en leur vocatió: c'est à ceux qui ont vne affection desordonnee de piller le monde, à qui mon propos s'addresse. I'ay entendu par les Espagnols qui estoient à la deffaite de M. de Strosse, que la moitié de son armee estoit composee de coureurs ou pilleurs de mer, lesquels l'abandónerent au besoin, le laissant perir à leur veue, auec la plus part des braues hommes qui le suiuirent au cóbat: & s'esbahissoiét que de quarãte nauires qui l'accompagnoient, n'y en auois que six ou sept qui eussent combatu. Mais comme ils prisoient beaucoup la valeur de ceux-cy, aussi blasmoient-ils de mesme la lascheté des autres : encor qu'elle leur fust profitable. Cecy nous monstre que les affections de butiner

Cómodités des guerres qui se fót par mer, et des abus qui s'y cómettent.

tiner & les affectiõs de combatre produisent de differẽs effets. Quant à moy, ie regretteray tousiours ce magnanime Capitaine, qui estoit mon tresbon amy: lequel viuant & mourant a honoré nostre France.

QV'EN NEVF MOIS L'ARMEE DE Messieurs les Princes fit pres de trois cens lieues, tournoyant quasi le Royaume de France: & de ce qui luy succeda en ce voyage.

IL estoit force que Messieurs les Princes & Admiral, apres leur route, s'esloignassent de l'armee victorieuse, tãt pour leur seureté, que pour autres raisons, qui ont esté touchees, comme en passant: qui fut vn conseil qui leur profita à cause de l'imprudẽce des Catholiques, lesquels laissant rouler, sans nul empeschemẽt, ceste petite pelote de neige, en peu de tẽps elle se fit grosse comme vne maison. Car l'authorité de Messieurs les Princes attiroit & esmouuoit beaucoup de gens: la preuoyance & les inuentions de M. l'Admiral faisoyent executer choses vtiles: & le corps des Reitres, qui estoit encores de trois mille cheuaux, donnoit reputation à l'armee. Ils souffrirent beaucoup, iusques à ce qu'ils fussent en la Gascongne, où ils se renforcerẽt d'harquebusiers, dont ils auoyent tresgrand besoin: mesmemẽt pour garantir la caualerie des surprises de nuict, qui sont fort communes en ces quartiers-là, pour la voisinance des villes & chasteaux. On les entremesloit parmy les cornettes de Reitres, & autres troupes Françoises: de maniere que tant és païs larges que couuerts ils estoyẽt tousiours preparez pour se defendre. Quand on donne à

Par quels moyẽs l'armee des Princes se redressa.

vn grand Chef de guerre du temps pour enfanter ce que ſon entendement a conceu, non ſeulemẽt il reconſolide les vieilles bleſſures, ains il redonne force aux membres qui auoyent languy. Pour ceſte occaſion le doit-on diuertir & embarraſſer touſiours, pour rompre le cours de ſes deſſeins. Le plus lõg ſeiour que ceſte demi-armee fit, fut vers les quartiers d'Agenois & de Montauban, où elle paſſa quaſi tout l'hyuer, & par le bon traitement qu'elle y receut, ſe refirent comme de nouueaux corps aux hommes. A cecy doyuent regarder ceux qui ont les charges militaires, & ne faire pas comme les auares laboureurs, leſquels pour ne donner iamais relaſche à leurs terres, les rendent ſteriles : auſſi quand pour accroiſtre leur gloire ils haraſſent leurs ſoldats ſans les rafraiſchir, ils les accablent. Car ſi le ſeul vent de Bize & l'humidité de la Lune vſe les pierres, combien plus ſeront vſez par ces rigueurs & tant de trauaux les corps delicats des hommes ? La meilleure regle eſt de bien s'employer au beau temps, & au faſcheux prendre vn peu de repos : n'eſtoit qu'vne forte neceſſité contraigniſt au contraire. En ce voyage, la regle de Hannibal en Italie fut treſbien pratiquee, qui eſtoit de ietter en proye le pays ennemy aux ſiens, quand l'occaſion requeroit qu'ils fuſſent cõtentez: car qui voulut ſe hazarder, il ne manqua de moyens, tant l'abondance regnoit en ces prouinces.

Des forces qui ſe ioignirent à celles des Princes.

LES premieres forces qui ſe ioignirent auſdits Princes, furẽt celles du Cõte de Montgommery, reuenãs victorieuſes de Bearn, qui fut certes vn braue exploit, qui eſt amplement deſcrit par les hiſtoriẽs: car par diligence il preuint l'armee de M. de Terride, qui aſſiegeoit Nauarrins, ia haraſſee par le long

temps

temps qu'elle auoit là seiourné, & ne faut pas demāder s'il fut bię caressé à son retour. Sur la fin de l'hyuer, ils s'acheminerent vers Thoulouse, où il se commença vne façon de guerre tres-violente pour les bruslemens qui furent permis, & seulement sur les maisons des gens de la Cour de Parlement. La cause estoit (disoit-on) pource qu'ils auoyēt tousiours esté tres-aspres à faire brusler les Lutheriens & Huguenots. Aussi pour auoir fait trancher la teste au Capitaine Rapin, Gentil-homme de la Religion, qui leur portoit l'Edit de la paix de la part du Roy. Ils trouuerent ceste reuanche bien dure: neantmoins on dit qu'elle leur seruit d'instruction pour estre plus moderez à l'auenir, cōme ausi ils se sont monstrez tels. Ceste cōpagnie est des plus notables de ce Royaume, & pleine de gens doctes: mais elle auroit besoin de plus de māsuetude. Monsieur le Mareschal d'Anuille estoit alors dans ladite ville auec de bōnes forces, & estoit mordu des calomniateurs, qui l'accusoyent d'auoir intelligence auec son cousin l'Admiral: cependant en tout le voyage nul ne fit si viuement la guerre à l'armee des Princes que luy, & leur desfit quatre ou cinq compagnies de cheuaux. C'est chose asseuree que ce bruit estoit faux, & le sçay bię, quoy qu'on ait veu depuis arriuer.

Voyage de l'armee des Princes.

L'armee donna iusqu'à la Cōté de Rousillon, où il fut fait du saccagemēt, encor qu'elle appartint aux Espagnols. De là elle tira tout au lōg du Lāguedoc, & estāt approchee du Rosne, M. le Cōte Ludouic le passa auec partie des forces de l'armee, pour assaillir quelques places. Mais la principale intētiō des Chefs estoit pour tirer infanterie du Dauphiné, pour rengrosir le corps, cōme ausi ils auoyēt pensé faire de

Gascongne & de Languedoc, lequel desir ne se peut bien effectuer : car quand les soldats venoyent à entẽdre que c'estoit pour s'acheminer vers Paris & au cœur de la France, & qu'apres ils se representoyent les miseres qu'eux & leurs cõpagnons, qui y estoient demourez, auoyent souffertes l'hyuer passé, chacun fuyoit cela comme vn mortel precipice, & aimoyẽt sans comparaison mieux demourer à faire la guerre en leur pays. Toutesfois encore ramasserent-ils plus de trois mille harquebusiers deliberez d'aller par tout, qui se disposerẽt par Regimẽs: mais to⁹ estoyẽt à cheual. La necessité les cõtraignit à ce faire pour la longueur du chemin, & la rigueur de l'hyuer : & cõbien que cecy causast quelquesfois de l'embarrassement, si en vint-il de l'vtilité ; en ce que suruenans les occasions, on auoit tousiours son infanterie gaillarde & fraische, n'y ayãt gueres de maladies parmy elle, d'autant qu'elle estoit tousiours bien logee & bien traitee. M. l'Admiral, qui estoit fort experimenté aux affaires, voyoit bien, encores que la paix se negotiast, qu'il estoit bien mal-aisé d'en obtenir vne bonne, qu'on ne s'approchast de Paris : & sçachant aussi que delà la riuiere de Loire il trouueroit faueur & aide, il hastoit le voyage : mais la difficulté de passer les mõtaignes des Seuenes & du Viuarets, donna quelque retardement : & encore plus sa maladie qui luy suruint à S. Estienne de Forest, qui le cuida emporter. Cela auenant, parauenture que changement de conseil s'en fust ensuiuy : parce qu'ayant perdu le gond, sur lequel la porte se tournoit, malaisément en eust on peu trouuer vn semblable. Il est vray que M. le Comte Ludouic estoit vn braue Chef & biẽ estimé des Frãçois : mais pourtant n'auoit-il pas acquis l'authorité

l'authorité de l'autre, ny son experience : & ne sçaurois affermer, s'il fust mort, si on eust cōtinué la carriere, ou non. En fin, Dieu luy enuoya guerison, au grand contentement de tous : apres laquelle l'armee marcha si legerement, qu'en peu de temps elle arriua en Bourgongne à René le Duc.

Rencontre des deux armees à René le Duc.

LA se cuida donner vne terrible sentence pour la paix, qui ne fut toutesfois que bonne pour l'auancer. M. le Mareschal de Cossé, qui commandoit à l'armee du Roy, auoit eu charge expresse de luy, d'empescher que celle des Princes n'approchast de Paris, mesme de la combattre, s'il voyoit le ieu beau : ce qui le fit accoster d'elle, en deliberation de ce faire. L'ayant trouué placee en assez forte assiete, il la voulut oster de ses auantages, auec son artillerie, dequoy les autres estoient despourueus, & par attaques d harquebuserie leur faire quitter certains passages qu'ils tenoient. Vn seulement fut abandōné du commencemēt; & là se firent de grosses charges & recharges de cauallerie, où les vns & les autres furent à leur tour poursuiuis. Les Capitaines qui attaquerent les premiers du costé des Catholiques furent Messieurs de la Vallete, de Strosse, & de la Chastre, qui se porterēt bien. Ceux qui soustindrent de la part des Huguenots, furent M. de Briquemaut Mareschal de camp, le Comte de Montgommery, & Genlis. Et en ceste action Messieurs les Princes, encor tres-ieunes, firēt voir par leur contenance le desir qu'ils auoient de combatre, dont plusieurs iugerent que quelque iour ce seroient d'excellens Capitaines. En fin, les Catholiques voyans la difficulté de forcer leurs ennemis, se retirerent à leur logis, comme aussi firent les Princes; qui apres auoir consideré que le seiour leur

estoit nuisible, aussi qu'ils manquoient de poudres, s'acheminerent à grandes iournees vers la Charité & autres villes qui tenoient leur party, pour se remunir des commoditez necessaires.

De la troisiesme paix.

PEV apres, la trefue se fit entre les deux armees, à laquelle succeda la paix, qui fut occasion que chacun mit les armes bas. Ce fut vne grande fatigue d'auoir esté si long temps en campagne par chaud, par froid, & chemins difficiles, & quasi tousiours en terres ennemies, où les propres païsans faisoient autant la guerre que les soldats, qui sont inconueniens où se trouua plusieurs fois ce grand Chef Annibal, quand il fut en Italie. Alors est-ce vne belle eschole de voir comment on accommode les conseils à la necessité. Du commencemẽt tels labeurs sont si odieux, qu'ils font murmurer les soldats contre leurs propres Chefs : puis quand ils se sont vn peu accoustumez & endurcis à ces penibles exercices, ils viennent à entrer en bonne opinion d'eux-mesmes, voyans qu'ils ont cōme surmonté ce qui espouuante tant de gens, & principalement les delicats. Voila quelles sont les belles galleries & les beaux promenoirs des gens de guerre, & puis leur lit d'honneur est vn fossé où vne harquebusade les aura renuersez. Mais tout cela à la verité est digne de remuneration & de loüange, mesmement quand ceux qui marchent par ces sentiers, & souffrent ces trauaux, maintiennent vne cause honneste, & en leurs procedures se monstrent pleins de valeur & modestie.

Des deportemens de M. l'Admiral durant les

OR si quelcun en ces lamentables guerres a grãdement trauaillé & du corps & de l'esprit, on peut dire que ç'a esté M. l'Admiral : car la plus pesante partie du fardeau des affaires & des peines militaires, il les a

soustenues

ſouſtenues auec beaucoup de conſtance & de facilité, & s'eſt auſſi reueremment comporté auecques les Princes ſes ſuperieurs, comme modeſtement auecques ſes inferieurs. Il a touſiours eu la pieté en ſinguliere recommandation, & vn amour de iuſtice, ce qui l'a fait priſer & honorer de ceux du party qu'il auoit embraſſé. Il n'a point cherché ambitieuſement les commandemens & honneurs: ains en les fuyant on l'a forcé de les prendre pour ſa ſuffiſance & preud'hommie. Quand il a manié les armes, il a fait cognoiſtre qu'il eſtoit tres-entendu, autant que Capitaine de ſon temps, & s'eſt touſiours expoſé courageuſement aux perils. Aux aduerſitez on l'a remarqué plein de magnanimité & d'inuention pour en ſortir, s'eſtant touſiours monſtré ſans fard & parade. Somme, c'eſtoit vn perſonnage digne de reſtituer vn Eſtat affoibli & corrompu. I'ay bien voulu dire ce petit mot en paſſant, car l'ayant connu & hanté, & profité en ſon eſchole, i'auroye tort ſi ie n'en faiſois vne veritable & honneſte mention.

trois premieres guerres ciuiles.

DES CAVSES DE LA TROISIEME paix: la comparaiſon d'icelle auec les precedentes; & ſi elles ont eſté neceſſaires.

NVLLE des trois guerres ciuiles, n'a eſté de ſi longue duree que ceſte-ci, qui continua deux ans entiers, là où la premiere fut d'vn an, la ſeconde de ſix mois: & beaucoup ont opinion que ſi ceux de la Religion ne ſe fuſſent rapprochez de Paris, qu'elle n'euſt eſté ſi toſt paracheuee. De laquelle experience ils ont tiré ceſte regle, q̃ pour obtenir la paix, il faut aporter la guerre pres de ceſte puiſſãte cité. I'eſtime que ceſte cauſe fut vne des principales pour l'auãcer

Diuerſes cauſes de ceſte troiſieme paix: tant au regard d'vn parti que de l'autre.

pource que les coups qui menacent la teste, donnent grande apprehension. Les estrãgers des Catholiques ayans aussi consumé innumerables deniers, en auoiét laissé telle disette, qu'on ne sçauoit comme fournir à leurs soldes. Ruines & pilleries aussi se faisoient de toutes parts. D'auantage il sembloit que le bonheur voulut releuer ceux qui auoiét esté atterrez. Car l'armee des Princes auoit fait vne braue teste à celle du Roy à René le Duc. La Gascongne, le Languedoc, & le Dauphiné menoient la guerre plus forte qu'auparauant. Le pays de Bearn auoit esté reconquis, & en Poictou & Xaintonge ceux de la Religion eurent de tresbonnes auantures, en ce que les deux vieux Regimens furent deffaits, & plusieurs villes prises. Tout cela ramassé auec d'autres occasions secrettes & particulieres disposerét le Roy & la Royne à condescédre à la paix, laquelle fut publiee au mois d'Aoust. Ceux de la Religion la desiroient aussi grandement, & en auoient besoin : pource que n'ayans vn escu pour contenter leurs Reitres, la necessité en quoy ils estoient, les eust contraints d'abandonner Messieurs les Princes: ce qu'ils leur firent entendre par le Comte de Mans-feld. Et se voyans approchez de leur païs, il estoit à craindre qu'ils ne s'y resolussent. Cela aduenant, c'estoit la ruine de leurs affaires. Plusieurs autres incommoditez que ie n'allegue, pressoient à ce poinct : & entre autres, les desreiglemens de nos gens de guerre estoient tels qu'on n'y pouuoit remedier. De sorte que Monsieur l'Admiral (qui aimoit la police & haissoit le vice) a dit plusieurs fois depuis, qu'il desireroit plustost mourir que de retóber en ces confusions, & voir deuant ses yeux commettre tant de maux. Somme, que la paix fut accep-

ptee ſous des conditions tolerables, & adiouſta lon pour la ſeureté d'icelle,ce qu'on n'auoit oſé demander ne ſceu obtenir aux autres,à ſçauoir quatrevilles.

Le commencement de la negotiation fut apres le ſiege de S.Iean d'Angely,où furét employez les Seigneurs de Thelligny & Beauuais la Nocle, Gentilshommes ornez de pluſieurs vertus, qui s'en acquitterent fidelement: & ſi auparauant les Catholiques euſſent offert à ceux de la Religió (lors qu'ils eſtoiét en mauuais termes) des conditions moindres,ie cuide qu'ils les euſſent acceptees.Mais quand ils virent qu'ils ne vouloient leur permettre nul exercice de la Religion, ains ſeulement vne ſimple liberté de conſcience, cela les mit au deſeſpoir, & leur fit faire de neceſſité vertu. Et comme le temps apporte des mutations, celles qui ſuruindrent, ſe tournerent en leur faueur, ſi bien que leurs courages en furent releuez,& leurs eſperances fortifiees.Le meilleur têps pour traiter vne paix eſt quand on a l'auantage de la guerre. Mais ordinairement cela enfle de telle ſorte qu'on n'en veut point ouyr parler: ſi eſt-ce que toſt ou tard le Roy fit ſagement de l'accorder,car la continuation de la guerre luy oſtoit ſes plaiſirs, ruinoit l'obeiſſance & amour qui luy eſtoit deuë, fourrageoit ſon pays, eſpuiſoit ſes finances, & conſumoit ſes forces. Mais le Roy d'Eſpagne n'a pas fait ainſi en Flandres,dira quelqu'vn. Vrayement, reſpondra vn autre,il n'y a pas beaucoup gagné:& parauenture qu'en fin, pour donner quelque ſurſeance à ces faſcheuſes tragedies, il ſuyura le meſme conſeil qu'ont pris ſes voiſins.

En quel temps lon commença à traiter la paix: & ce qu'on peut remarquer ſur cela.

Or comme ainſi ſoit que la paix ait eſté neceſſaire à ceux de la Religion,toutesfois ce mal'heur eſt qua-

Cõſiderations de ces premieres

pacifications des guerres ciuiles.

ſi touſiours aduenu qu'elles n'ont pas beaucoup duré, meſmes n'ont pas eſté eſtablies ſelon les conuentions faites. Ie parleray de la premiere, baſtie deuant Orleãs, qui dura quatre ans & demi, laquelle n'eſtoit pas ſi auantageuſe pour eux, à beaucoup pres, qu'eſtoit l'Edict de Ianuier. Mais il ne s'enſuit pas pourtãt qu'elle ne fuſt acceptable alors, car leurs affaires n'eſtoient en tel eſtat qu'ils l'euſſent deu refuſer, & le temps fit cognoiſtre depuis le fruit qu'elle apporta. La concorde, les bonnes mœurs, & l'obeiſſance aux loix, auoient déſia pris vn ſi bon cours parmy l'vniuerſel de la France, qu'elle en eſtoit toute reparee: mais la diſcorde ayant ietté ſes menees ſecrettes, la troubla. Quãt à la ſeconde, ce fut paix, & non paix: & n'en eut que le nom ſeulement, mais en effect ce fut vne guerre couuerte. On la peut appeller le ſalaire de l'imprudence des Huguenots, en ce qu'apres auoir eſté ſuffiſamment aduertis qu'elle ſeroit treſmauuaiſe, ils ne laiſſerent de la receuoir. La troiſieſme fut fort deſiree, à cauſe des ruines ſuruenues, des neceſſitez preſentes, & que chacun eſtoit las de trauailler & ſouffrir. Or comme le François eſt impatient, il accõmode les guerres à ſon humeur. Et d'autant que les conditions eſtoient eſgales ou plus grandes que les precedentes: à mon auis elle deuoit eſtre ſupportable à ceux de la Religion, veu auſſi qu'il n'y auoit moyen d'en auoir de meilleures. Et pour les deux annees qu'elle dura, peu s'en peuuent plaindre, ſauf quand la rupture d'icelle arriua: car ce fut vn acte horrible, qui merite d'eſtre enſeueli. Maintenant, qui conſiderera ces paix en leur droite obſeruation, ie penſe qu'il iugera que ce remede eſtoit vtile & neceſſaire à tous: mais qui voudra regarder

à leurs fins, il ne ſe pourra garder de les nõmer Paix maſquees. Et cecy en a rendu aucuns ſi farouches, qu'ils croiẽt qu'il y a touſiours du poiſon caché ſous le beau luſtre de ceſt or. Il s'en eſt deſia fait en France ſix generales, cõme il ſe fit aux guerres ciuiles de la maiſon de Bourgógne & d'Orleãs:& tant les vnes que les autres ont eſté enfraintes. Mais la ſeptieſme qui s'accorda à Arras fut durable, & aida à redreſſer la France. On pourroit par ceſt exemple inferer que noſtre ſeptieſme deura auſſi eſtre bonne: combien qu'il ſeroit à deſirer qu'on ne vinſt à ces termes, parce que le ſouhait ſemble impertinent, de vouloir tomber en maladie, pour ioüir apres d'vne parfaicte ſanté. Dieu y vueille pouruoir ainſi qu'il luy plaira. Certes vn chacun ſe doit mettre deuant les yeux (quand il void le Royaume embraſé de guerres) ſon ire & ſon courroux, & pluſtoſt à l'encontre de ſoy, que contre ſes ennemis: car les vns diſent, Ce ſont les Huguenots, qui par leurs hereſies excitent ces vengeances ſur eux. Les autres repliquent: Ce ſont les Catholiques, qui par leurs idolatries les attirent. Et en tels diſcours nul ne s'accuſe. Cepẽdant la premiere choſe qu'on doit faire, c'eſt d'examiner & accuſer en ces calamitez vniuerſelles ſes propres imperfections, afin de les amender, & puis regarder la coulpe d'autruy. Et quand nous voyons vne fauſſe & courte paix, nous deuons dire que nous ne meritons pas d'en auoir vne meilleure, pource que (comme dit le prouerbe) quand le pont eſt paſſé, on ſe mocque du Saint, & la pluſpart retournent à leurs vanitez & ingratitudes accouſtumees.

C'EST pourtant vne affection loüable de deſirer la paix, i'entens vne bonne (car les mauuaiſes ſont de

Affections diuerſes de ceux qui

desiroyent la guerre: & comment on y a pourueu.

vrais coupe-gorges) d'autant que par icelle, il semble que la pieté & la vertu reprennét vie: comme au contraire les guerres ciuiles sont les boutiques de toutes meschancetez, qui font horreur aux gens de bien. Autresfois il s'en est trouué de tous les deux partis qui ne prenoient gueres de plaisir à en ouyr parler: car les vns disoiét, Que c'estoit chose indigne & iniuste de faire paix auec des rebelles, heretiques, qui meriteroient d'estre griefuement punis: & persistoient en leur dire, iusqu'à ce qu'on les guerist de ceste maladie en ceste sorte. Si c'estoient gens d'espee, on leur enioignoit d'aller les premiers à vn assaut, ou à vne rencontre, pour occire ces meschans Huguenots: dequoy ils n'auoient pas tasté vne couple de fois, qu'ils ne changeassent vistement d'opinion. Quant aux autres qui estoient d'Eglise, ou de robbe longue, en leur remonstrant qu'il estoit necessaire qu'ils baillassent la moitié de leurs rentes pour payer les gens de guerre, ils concluoient à la paix. Bref, quelque couuerture qu'ils prinssent, fust de pieté ou de iustice, leurs passions estoient inhumaines. Autres aussi y a eu parmi ceux de la Religiõ, qui ne reiettoient pas moins la paix qu'eux, disans que ce n'estoient que trahisons: mais quand elles eussent esté tresbõnes, ils en eussent dit autant, pource que la guerre estoit leur mere nourrice, & leur esleuement. Vn bon moyen pour les ramener à raison, estoit de proposer pour la necessité d'icelle de retrãcher leurs gages, ou faire quelques emprunts sur eux. Alors en desiroient ils vne prompte fin. Ostez à beaucoup de gens les profits & honneurs, alors iugent ils des choses plus sincerement. Et pour prendre cõseil en affaires de si grand poids, ceux qui plus

craignent Dieu,& qui ſont plus reueſtus de prudence, doiuent eſtre choiſis, d'autant qu'ils preferent touſiours l'vtilité publique à leurs commoditez & affections particulieres.

Ie repreſenteray auſſi vne autre maniere de gens qui indifferemmēt trouuoyent toutes paix bonnes, & toutes guerres mauuaiſes : & quand on les aſſeuroit de les laiſſer en patience manger les choux de leur iardin & ſerrer leurs gerbes, ils couloyent aiſément l'vn & l'autre tēps : deuſſent ils encor aux quatre feſtes annuelles receuoir quelque demie douzaine de coups de baſton. Ils auoyent, à mon aduis, empaqueté & caché leur honneur & leur conſcience au fond d'vn coffre. Le bon citoyen doit auoir zele aux choſes publiques, & regarder plus loin qu'à viuoter en des ſeruitudes honteuſes. Pour concluſion en ces affaires icy, la raiſon nous doit ſeruir de guide, laquelle nous admonneſte de ne venir iamais aux armes, ſi vne iuſte cauſe & grande neceſſité n'y contraint. Car la guerre eſt vn remede treſ-violēt & extraordinaire, lequel en gueriſſant vne playe en refait d'autres: pour ceſte occaſió n'en doit on vſer qu'extraordinairement. Au contraire doit on touſiours deſirer la paix, ie dy celle qui a preſomption de fermeté, & qui n'eſt inique: car les fauſſes ne meritent pas de porter ce tiltre, ains pluſtoſt de pieges & de pippees, comme fut celle des ſeconds Troubles. Les autres n'ont gueres moins valu, dira quelqu'vn, d'autāt qu'elles ont eu peu de duree. Mon opinion n'eſt pas telle: car i'eſtime que iuſques au temps qu'on les a rompues, elles ont eſté treſ-vtiles. Ce que l'experience a fait cognoiſtre : & ceſt argument ne vaut non plus que ſi on diſoit, Ceſtuy-là a eſté meſchant,

Contre ceux qui trouuoyent toutes paix bonnes, & toutes guerres mauuaiſes.

pource qu'il n'a vescu que quinze ans. Mais ie veux argumenter au contraire, & dire qu'elles ont esté bonnes, d'autāt qu'on ne les a souffertes auoir longue continuation: car si elles eussent esté nuisibles à ceux de la Religion, on les eust laissé auoir leur cours. Dieu vueille en donner vne si bóne en France, tant deschiree de ruines, & destituee de bonnes mœurs, qu'elle puisse se renouueller en beauté: afin qu'elle ne soit plus la fable des nations, ains vn exemplaire de Vertu.

FIN.






4

